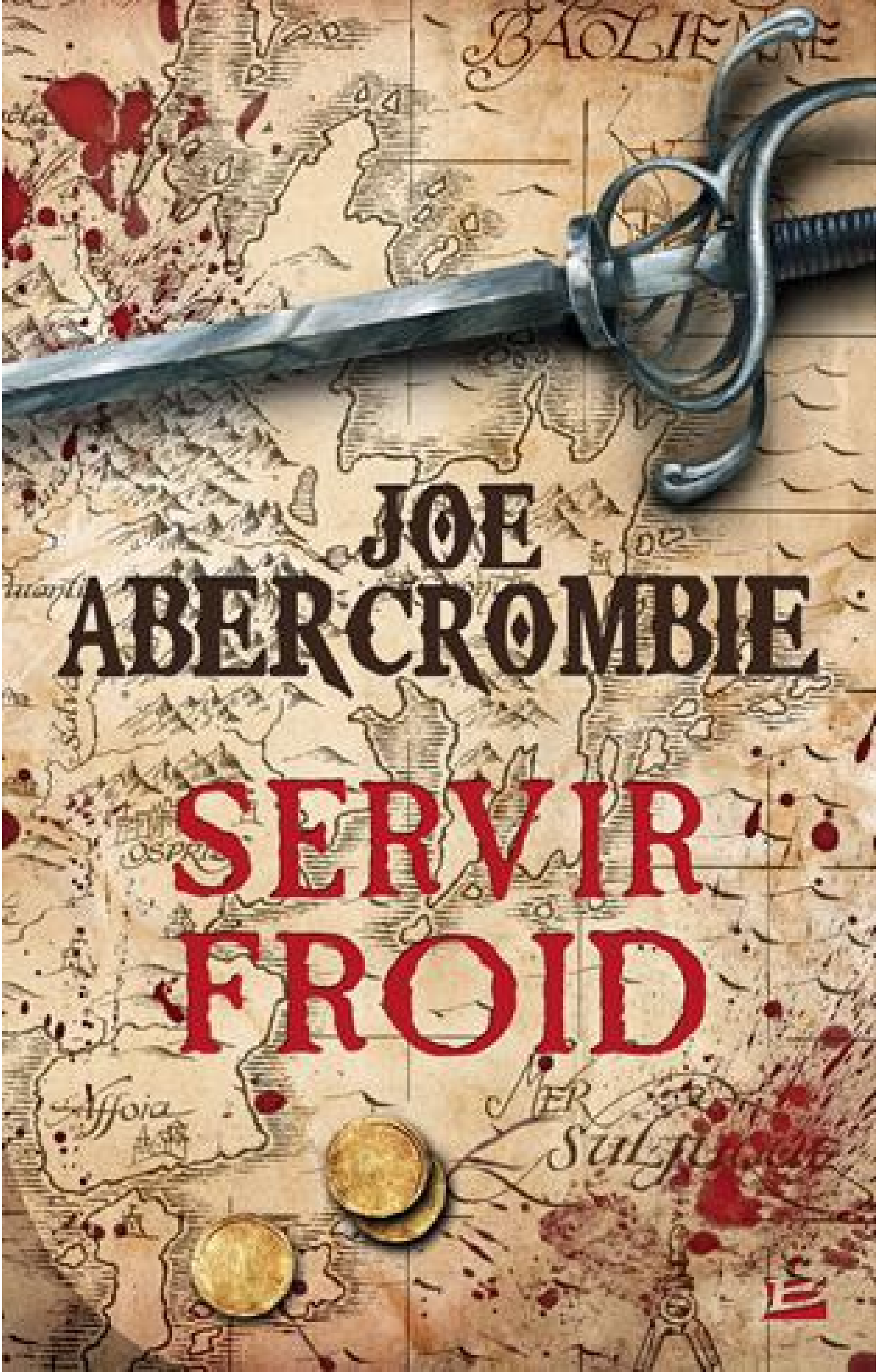
JOE
ABERCROMBIE
SERVIR
FROID

Joe Abercrombie

Servir froid

Traduit de l'anglais (Grande-Bretagne)

par Juliette Parichet

Bragelonne

~ Ebook Juléa ~

Pour Grace,
Un jour tu liras ce livre
Et tu seras un peu inquiète.

Benna Murcatto sauve une vie

Le soleil se levait couleur sang d'encre. S'échappant de l'horizon, à l'est, il tachait de rouge le ciel sombre et marquait d'or les quelques nuages effilochés. Plus bas, la route serpentait vers le sommet de la montagne, vers la forteresse de Fontezarmo, amas de tours saillantes noir cendré se découpant dans ce ciel blessé. L'aube était rouge, noire et or.

Les couleurs de leur métier.

— Tu es particulièrement belle ce matin, Monza.

Elle soupira, comme si c'était un accident. Comme si elle n'avait pas passé une heure à se pomponner devant le miroir.

— Les faits sont les faits. Savoir les énoncer n'est pas un don. Ça prouve simplement que tu n'es pas aveugle. (Elle bâilla, s'étira sur sa selle, ce qui l'obligea à attendre encore un peu.) Mais tu peux continuer.

Il se racla bruyamment la gorge et leva une main, mauvais acteur se préparant pour sa grande tirade.

— Tes cheveux sont tel… un voile de jais scintillant.

— Petit con prétentieux. C'était quoi hier ? « Un rideau de minuit » ? Je préférais ça, on pouvait y voir une certaine poésie. Mauvaise, certes, mais de la poésie quand même.

— Putain. (Il regarda les nuages en fronçant les sourcils.) Alors… tes yeux brillent comme de perçants saphirs, des saphirs inestimables !

— J'ai des pierres enfoncées dans le visage, maintenant ?

— Tes lèvres sont des pétales de rose ?

Elle lui cracha dessus, mais il s'y attendait et l'esquiva ; le flegme frôla son cheval avant de retomber sur les pierres sèches qui bordaient le chemin.

— Ça fera pousser tes roses, fumier. Tu peux mieux faire.

— C'est plus dur de jour en jour, murmura-t-il. Le joyau que je t'ai acheté te sied à ravir.

Elle leva la main droite pour admirer le rubis de la taille d'une amande qui reflétait les premiers rayons du soleil, étincelant comme une plaie béante.

— J'ai eu pire, comme cadeau.

— Il s'accorde à ton tempérament de feu.

Elle rit.

— Et à ma réputation sanglante.

— Rien à foutre de ta réputation ! Ce ne sont que de stupides racontars ! Tu es un rêve. Une vision. Tu es comme… (Il claqua des doigts.) La Déesse de la Guerre incarnée.

— Une Déesse ?

— De la Guerre. Ça te plaît ?

— Ça fera l'affaire. Si tu pouvais faire de la lèche au duc Orso avec autant de talent, ça pourrait nous rapporter gros.

Benna fit la moue.

— Mes matins préférés sont ceux où je lèche les fesses bien rondes de Son Excellence. Elles ont le goût… du pouvoir.

Les sabots martelaient le chemin poussiéreux, les selles grinçaient, les harnais cliquetaient. La route n'était qu'une succession de virages en épingle à cheveux. Le reste du monde gisait en contrebas. À l'est, le ciel saignait, passant du cramoisi au rouge écorché. La rivière fut bientôt en vue, serpentant à travers les bois d'automne au fond de la vallée. Scintillante, pareille à une armée en marche, elle se glissait sans merci et sans heurts vers la mer. Vers Talins.

— J'attends, dit-il.

— Quoi donc ?

— Ma part de compliments, bien sûr.

— Si ta tête enfle ne serait-ce qu'un peu plus, elle va finir par exploser, dit-elle en rajustant ses manches en soie. Et je ne veux pas que ta cervelle vienne tacher ma nouvelle chemise.

— Touché ! s'exclama Benna, portant une main à sa poitrine. Juste ici. Est-ce ainsi que tu récompenses mes années de dévotion, espèce de garce sans cœur ?

— Comment oses-tu supposer m'être dévoué, toi, un paysan ? Tu m'es aussi dévoué qu'une tique peut l'être à un tigre.

— Un tigre ? Ha ! Quand ils te comparent à un animal, ils parlent plutôt d'un serpent.

— Mieux vaut ça qu'un ver.

— Salope.

— Trouillard.

— Meurtrière.

Cela, elle pouvait difficilement le nier. Le silence s'installa de nouveau entre eux. Dans un arbre assoiffé au bord de la route, un oiseau siffla.

Benna amena son cheval à côté de celui de Monza et, tout doucement, murmura :

— Tu es particulièrement belle ce matin, Monza.

Un sourire se dessina au coin de sa bouche. Le coin qu'il ne voyait pas.

— Comme je disais, les faits sont les faits.

Elle éperonna son cheval, qui prit un autre tournant serré, et le mur d'enceinte de la citadelle se dressa devant eux. Un pont étroit menait à l'entrée, traversant un ravin vertigineux au fond duquel miroitait une rivière. De l'autre côté, une arche les attendait, aussi accueillante qu'une tombe.

— Ils ont renforcé les murs depuis l'an dernier, souffla Benna. Je ne m'imagine pas prendre la citadelle d'assaut.

— Ne fais pas comme si tu avais le courage de mener un assaut.

— Je ne m'imagine pas donner l'ordre de prendre la citadelle d'assaut.

— Ne fais pas comme si tu avais le cran d'ordonner une telle chose.

— Je ne m'imagine pas te regarder donner l'ordre de prendre la citadelle d'assaut.

— En effet.

Elle se pencha avec précaution sur sa selle et observa la pente vertigineuse sur sa gauche, les sourcils froncés. Puis elle leva les yeux vers le mur s'élevant à pic sur sa droite, dont les remparts se découpaient sur le jour naissant telle une lame noire dentelée.

— On dirait qu'Orso craint de se faire attaquer.

— Il a des ennemis ? s'étrangla Benna, feignant l'étonnement, les yeux comme des soucoupes.

— Seulement la moitié de la Styrie.

— Mais alors… nous aussi on a des ennemis ?

— Plus de la moitié de la Styrie.

— Moi qui ai tout fait pour être populaire…

Ils passèrent au trot entre deux soldats austères, aux lances et aux casques d'acier polis dont l'éclat avait quelque chose d'assassin. Le bruit des sabots résonnait dans l'obscurité du long tunnel, qui montait de plus en plus.

— Ça y est, tu as le regard.

— Quel regard ?

— On a fini de rigoler pour aujourd'hui.

— Ah.

Elle sentit, impression familière, son visage se fermer et ses sourcils se froncer.

— Tu peux te permettre de sourire, toi. Tu es le gentil.

Au-delà des portes, le monde était tout à fait différent, étincelant de vert après la montagne grise, l'air chargé de lavande. Un monde de pelouses bien entretenues, de haies taillées aux formes fantastiques, de fontaines crachant une eau scintillante. De sinistres gardes, la croix noire de Talins cousue sur leur surcot blanc, plombaient l'ambiance à chaque porte.

— Monza…

— Oui ?

— Faisons de cette saison notre dernière campagne, suggéra-t-il pour l'amadouer. Notre dernier été dans la poussière. Trouvons-nous une occupation plus agréable. Maintenant, tant qu'on est encore jeunes.

— Et les Mille Épées ? Qui sont plutôt dix mille, maintenant, et qui attendent nos ordres…

— Qu'ils aillent voir ailleurs. Ils nous ont rejoints, car ils voulaient piller, et nous avons bien pillé. Leur loyauté se limite à leur propre profit.

Elle devait admettre que les Mille Épées n'avaient jamais représenté le meilleur de l'humanité, ni même le meilleur des mercenaires. Une bonne partie se situait juste un cran au-dessus des criminels. Le reste, plutôt un cran en dessous. Mais peu importait.

— Dans la vie, il faut bien s'accrocher à quelque chose, grommela-t-elle.

— Je ne vois pas pourquoi.

— C'est tout toi, ça. Une saison de plus et Visserine tombera, Rogont se rendra, et la Ligue des Huit ne sera plus qu'un mauvais souvenir. Orso se couronnera roi de Styrie, et nous pourrons nous fondre dans l'oubli.

— Nous ne méritons pas de tomber dans l'oubli. Nous pourrions avoir notre propre ville. Tu serais la noble duchesse Monzcarro de… n'importe où…

— Et toi l'intrépide duc Benna ? ricana-t-elle. Espèce d'abruti. Tu peux à peine contrôler tes intestins sans mon aide. La guerre est une affaire déjà assez sinistre en soi, je refuse de m'engager en politique. Une fois Orso couronné, nous prenons notre retraite.

Benna soupira.

— Je pensais que nous étions mercenaires. Cosca ne se serait jamais incliné ainsi devant un employeur.

— Je ne suis pas Cosca. Et puis de toute façon, il n'est pas sage de dire non au Maître de Talins.

— Tu as juste envie de te battre.

— Non. J'ai juste envie de gagner. Encore une saison, et nous pourrons voir le monde. Visiter le Vieil Empire. Faire le tour des Mille Îles. Voguer jusqu'à Adua et nous tenir dans l'ombre de la Demeure du Créateur. Tout ce dont nous rêvions.

Benna fit la moue, comme toujours quand il n'obtenait pas ce qu'il désirait. Il faisait la moue, mais il ne disait jamais non. Parfois, ça agaçait Monza, de toujours devoir prendre les décisions.

— La paire de couilles qu'on est censés se partager, tu n'as jamais eu envie de me l'emprunter ?

— Elle te va mieux qu'à moi. Et puis, c'est toi qui disposes du cerveau. Mieux vaut qu'ils soient ensemble.

— Et il te reste quoi ?

Benna sourit de toutes ses dents.

— Un sourire de vainqueur.

— Souris, alors. Plus qu'une saison.

Elle mit pied à terre, rajusta l'épée à sa ceinture, jeta les rênes au palefrenier et se dirigea vers l'entrée. Benna dut se dépêcher pour la rattraper, embarrassé par sa propre épée. Il avait beau gagner sa vie à la guerre, il n'avait jamais su manier une arme.

Ils atteignirent la cour intérieure, juchée au sommet de la montagne, divisée en larges terrasses garnies de palmiers exotiques. Elle était encore plus sévèrement gardée que la cour externe. Une colonne ancienne que l'on disait provenir du palais de Scarpius s'élevait au centre et projetait un reflet scintillant dans le bassin rond qui fourmillait de poissons argentés. L'immensité du verre, du bronze et du marbre qui composaient le palais du duc Orso surplombait le jardin sur trois côtés, tel un monstrueux chat retenant une souris prisonnière entre ses pattes. Depuis le printemps précédent, ils avaient bâti une aile interminable le long du mur nord, ses festons de pierre sculptée encore à moitié recouverts d'échafaudages.

— Ils ont fait des travaux, dit-elle.

— Bien sûr. Comment le prince Ario ferait-il avec seulement dix pièces pour ses chaussures ?

— Un homme ne peut pas être à la pointe de la mode ces jours-ci sans disposer d'au moins vingt chambres à chaussures.

Benna fronça les sourcils en regardant ses bottes aux boucles dorées.

— J'en ai à peine dix paires, en tout. Je perçois très clairement mes limites.

— Comme nous tous, murmura-t-elle.

Un ensemble de statues inachevées se dressait le long du toit. Le duc Orso faisant l'aumône aux pauvres. Le duc Orso apportant la connaissance aux ignorants. Le duc Orso protégeant les faibles de la violence.

— Ça m'étonne qu'il n'y en ait pas une de toute la Styrie lui léchant le cul, souffla Benna.

Monza lui montra un bloc de marbre à peine entamé.

— C'est prévu.

— Benna ! s'exclama le comte Foscar, cadet du duc Orso, contournant le bassin en courant comme un chiot excité, ses chaussures crissant sur le gravier fraîchement ratissé.

Une expression ravie s'inscrivait sur son visage criblé de taches de rousseur.

Depuis la dernière fois que Monza l'avait vu, il avait malencontreusement tenté de se laisser pousser la barbe, mais la fine couche de poils blond sable sur son menton lui donnait l'air encore plus enfantin. Dans la famille, il était peut-être le seul à avoir hérité de l'honnêteté, mais il n'avait pas eu droit à la beauté. Benna sourit, passant un bras autour des épaules de Foscar et lui ébouriffant

les cheveux. De la part d'un autre, cela aurait pu passer pour un comportement irrévérencieux, mais venant de Benna c'était un geste des plus charmants. Il avait un don pour rendre les gens heureux, un don qui émerveillait Monza. Elle faisait plutôt l'effet inverse.

— Votre père est déjà là ? demanda-t-elle.

— Oui, et mon frère aussi. Ils sont avec le banquier.

— De quelle humeur est-il ?

— Bonne, de ce que je peux en voir, mais vous connaissez mon père. Enfin, de toute façon, il n'est jamais fâché contre vous, n'est-ce pas ? Vous apportez toujours de bonnes nouvelles. Aujourd'hui aussi, non ?

— Dois-je le prévenir, Monza, ou…, commença Benna.

— Borletta est tombée. Cantain est mort.

Foscar ne parut pas s'en réjouir. Il n'avait pas l'appétit de son père pour les cadavres.

— Cantain était un homme bon.

Du point de vue de Monza, cette considération n'était pas bien pertinente.

— C'était l'ennemi de votre père.

— Oui, mais c'était aussi un homme respectable. Il n'en reste que très peu en Styrie. Vous êtes sûrs qu'il est mort ?

Benna soupira.

— Disons que… sa tête est tombée, et trône sur un pieu au-dessus des portes, alors à moins que vous ne connaissiez un excellent médecin…

Ils traversèrent une immense arche et arrivèrent dans un hall sombre qui résonnait comme la tombe d'un empereur. Des colonnes de lumière poussiéreuse se répandaient sur le sol de marbre. Des armures étincelaient dans un garde-à-vous inutile, leurs gants de fer cramponnés à leurs armes anciennes. Un homme en uniforme sombre, précédé par le claquement de ses talons se répercutant sur les murs, approchait à grands pas.

— Putain, siffla Benna à l'oreille de Monza. Ce reptile de Ganmark est là.

— T'en occupe pas.

— Y a pas moyen que cet enfoiré soit aussi habile de son épée qu'on le prétend.

— Il l'est.

— Si j'avais une paire de…

— Ce n'est pas le cas. Donc t'en occupe pas.

Le visage du général Ganmark était étrangement doux, sa moustache tombante et ses yeux gris clair humides lui conféraient un air de tristesse perpétuelle. D'après la rumeur, il avait été viré de l'armée de l'Union à cause d'une indiscrétion sexuelle impliquant un autre officier, et avait traversé la mer pour se trouver un maître plus large d'esprit. La largesse d'esprit du duc Orso était infinie en ce qui concernait ses serviteurs, du moment qu'ils se montraient efficaces. Benna et elle en étaient la preuve.

Ganmark adressa un petit signe de tête à Monza.

— Général Murcatto. (Puis à Benna.) Général Murcatto. Comte Foscar, vous continuez vos exercices, j'espère.

— Je m'entraîne chaque jour.

— Nous ferons donc de vous une fine lame.

— Ça, ou un fin raseur, ricana Benna.

— L'un ou l'autre fera l'affaire, reprit Ganmark du ton sec réputé de l'Union. Un homme sans discipline ne vaut pas un chien. Un soldat sans discipline ne vaut pas un cadavre. Loin de là, même. Le cadavre ne représente pas une menace pour ses camarades.

Benna voulut rétorquer, mais Monza l'interrompit. S'il voulait se rendre ridicule, ça pouvait attendre un peu.

— Comment s'est passé votre saison ? demanda-t-elle.

— J'ai joué mon rôle, en empêchant Rogont et ses Ospriens d'approcher de vos flancs.

— Retarder le Duc du Délai ? Quel défi ! persifla Benna.

— Ce ne fut qu'un second rôle. Une péripétie comique dans une grande tragédie. Mais j'ose espérer qu'elle a plu au public.

L'écho de leurs pas s'amplifia ; après une autre arche ils émergèrent dans l'imposante rotonde au cœur du palais. Des scènes de l'antiquité étaient sculptées sur les vastes murs concaves. Des guerres entre mages et démons et autres conneries de ce genre. Sous le dôme s'étendait une fresque de sept femmes ailées contre un ciel de tempête : armées et en colère. Les Parques apportant le destin à la terre. Le chef-d'œuvre d'Aropella. Monza avait entendu dire qu'il lui avait fallu huit ans pour réaliser cette fresque. Chaque fois qu'elle entrait dans cette rotonde, elle se sentait toute petite, faible et complètement insignifiante. C'était l'effet escompté.

Ils grimpèrent tous les quatre un grand escalier, si large qu'on aurait pu le monter à huit de front.

— Et où vous a mené ce goût pour la comédie ? demanda-t-elle à Ganmark.

— Au meurtre et au feu, dans un aller-retour aux portes de Puranti.

— Avez-vous réellement combattu ? s'enquit Benna, perplexe.

— Pourquoi l'aurais-je fait ? N'avez-vous donc pas lu Stolicus ? « Un animal se bat pour la victoire… »

— « Un général marche jusqu'à elle », termina Monza à sa place. Beaucoup de gens ont ri ?

— Pas chez les ennemis, je suppose. Chez nous, quelques-uns, mais ça reste la guerre.

— Je trouve toujours le temps de rire, intervint Benna.

— Certains s'amusent d'un rien. Cela fait d'eux de très bons compagnons de table. (Ganmark regarda Monza.) Je remarque que vous ne souriez pas.

— Je sourirai une fois que la Ligue des Huit sera neutralisée, et que le duc Orso sera roi de Styrie. Quand nous pourrons enfin raccrocher nos épées.

— Si je me fie à mon expérience, les épées ne resteront pas longtemps à leurs crochets. Elles retrouvent toujours la voie de nos mains.

— J'ose croire qu'Orso vous gardera, fit Benna. Même si ce n'est que pour polir le marbre.

Ganmark ne lui accorda même pas un sursaut.

— Alors Son Excellence aura les sols les plus propres de toute la Styrie.

En haut de l'escalier, les attendait une grande double porte en bois damasquiné, sculpté de têtes de lions. Un colosse faisait les cent pas devant, tel un vieux chien loyal devant la chambre de son maître. Fidèle Carpi, le plus ancien capitaine des Mille Épées. Les cicatrices d'une centaine de combats, témoins de sa loyauté, marquaient son visage fatigué.

— Fidèle ! s'exclama Benna en s'emparant de la grosse main du vieux mercenaire. Tu grimpes encore la montagne ? À ton âge ? Ne devrais-tu pas être dans une maison close ?

— Si seulement, soupira Carpi. Mais Son Excellence m'a demandé.

— Et comme tu es du genre obéissant, tu as obéi.

— C'est la raison pour laquelle ils m'appellent Fidèle.

— Dans quel état as-tu laissé Borletta ? demanda Monza.

— C'est calme. La plupart des hommes sont cantonnés hors des murs avec Andiche et Victus. Ils vont essayer de ne pas mettre le feu. J'ai posté les plus fiables au palais de Cantain, sous la garde de Sesaria. Des vétérans, comme moi, qui étaient déjà là au temps de Cosca. Des hommes aguerris, qui sauront ne pas se montrer impulsifs.

— Des hommes qui prennent leur temps pour réfléchir, vous voulez dire, commenta Benna avec un petit rire.

— Ils prennent leur temps, mais réfléchissent bien. C'est le principal.

— Alors, on entre ?

Foscar poussa l'une des portes de l'épaule. Ganmark et Fidèle lui emboîtèrent le pas. Monza s'arrêta un instant sur le seuil, se composant une expression aussi dure que possible. En relevant la tête, elle vit Benna lui sourire, sourire qu'elle lui rendit instinctivement, avant de lui souffler à l'oreille :

— Je t'aime.

— Bien sûr que tu m'aimes.

Il entra et elle le suivit.

Le duc Orso avait choisi pour bureau privé une salle de marbre de la taille d'une place de marché. De hautes portes-fenêtres tenaient les rangs le long d'un mur ; elles étaient ouvertes et la brise vivifiante s'y engouffrait, faisant danser les rideaux colorés. À l'extérieur, une longue terrasse, surplombant le versant le plus abrupt de la montagne, semblait suspendue dans le vide.

Le mur d'en face était recouvert de gigantesques tableaux, œuvres des plus grands artistes de Styrie représentant les batailles les plus renommées de l'histoire. Les victoires de Stolicus, de Harod le Grand, de Farans et Verturio, toutes immortalisées en huiles démesurées. On en concluait logiquement qu'Orso était le dernier descendant d'une lignée de rois et de vainqueurs, du moins si l'on ignorait que son arrière-grand-père était un imposteur doublé d'un vulgaire criminel.

Le plus grand tableau, haut d'au moins dix mètres, faisait face à la porte. Le duc Orso, qui d'autre ? Juché sur un destrier cabré, brandissant une épée étincelante, le regard perçant fixé au loin, il menait ses hommes à la victoire dans la bataille d'Étrée. Le peintre ne semblait pas savoir qu'Orso ne s'était jamais approché à moins de cinquante kilomètres des combats.

Enfin, les mensonges éclatants enjolivent à merveille la plate vérité, Monza ne le savait que trop bien.

Le duc de Talins en personne, penché sur son bureau, maniait présentement un stylo, et non une épée, sous la surveillance d'un grand homme au visage émacié et au nez busqué, pareil à un vautour attendant la mort de voyageurs assoiffés. Derrière eux, contre le mur, une énorme silhouette était tapie dans l'ombre. Gobba, le garde du corps d'Orso, un homme au cou de molosse. Non loin, le prince Ario, fils aîné héritier du duc, paressait dans un fauteuil doré. Les jambes croisées, il tenait négligemment un verre de vin à la main et un sourire inexpressif ornait son beau visage lisse.

— J'ai vu ces mendiants errer sur nos terres, annonça Foscar, et j'ai pensé que vous leur seriez charitable, Père.

— Charitable ? (La voix sèche du duc résonna à travers la pièce caverneuse.) Ce n'est pas un trait que j'admire. Mettez-vous à l'aise, mes amis, je me joins à vous tout de suite.

— Mais que vois-je ? La Bouchère de Caprile ? murmura Ario. Et elle a amené son petit Benna.

— Votre Majesté. Vous semblez en forme.

Il lui apparaissait surtout comme un salopard doublé d'un fainéant, mais elle le garda pour elle.

— Vous aussi, comme toujours. Si tous les soldats avaient votre style, je serais presque tenté de partir moi-même en campagne. Un nouveau colifichet ?

Ario désigna d'un vague geste de sa main ornée de joyaux le rubis au doigt de Monza.

— Simplement ce que j'ai trouvé en m'habillant ce matin.

— J'aurais tant aimé être là. Un verre de vin ?

— Dès l'aube ?

Il jeta un regard fatigué aux fenêtres.

— On est toujours hier soir en ce qui me concerne.

Comme si rester éveillé si tard constituait un acte héroïque.

— Je ne dis pas non, répliqua Benna, qui détestait que l'on crâne plus que lui.

Il était déjà parti se servir un verre. Selon toutes probabilités, dans moins d'une heure il serait ridiculement ivre, mais Monza en avait assez de jouer la maman. Elle passa devant l'imposante cheminée soutenue par des statues sculptées de Juvens et Kanedia, et s'approcha du bureau d'Orso.

— Signez ici, ici et là, disait l'homme au visage émacié, un doigt noueux suspendu au-dessus des documents.

— Vous connaissez Mauthis, non ? demanda Orso en lançant un regard amer à l'intéressé. L'homme qui me tient en laisse.

— Je ne suis que votre humble serviteur, Votre Excellence. La Banque de Valint et Balk vous accorde ce prêt supplémentaire pour une période d'un an, à l'issue de laquelle elle aura le regret de devoir appliquer des intérêts.

Orso poussa un grognement.

— Comme la peste regrette ses morts, je parie.

Il ajouta une volute à la dernière signature avant de laisser tomber son stylo.

— Tout le monde doit bien se prosterner devant quelqu'un, n'est-ce pas ? Soyez sûr de témoigner à vos supérieurs mon infinie gratitude quant à leur indulgence.

— Je vous le promets, lui assura Mauthis en rassemblant les documents. Nos affaires sont maintenant terminées, Votre Excellence. Je me dois de vous quitter sur-le-champ si je souhaite attraper la marée du soir pour Port Ouest…

— Non. Restez un peu. Nous avons encore une affaire à régler.

Mauthis leva ses yeux vides vers Monza, puis se tourna de nouveau vers Orso.

— Comme le souhaite Votre Excellence.

Le duc se leva gracieusement de son bureau.

— Passons donc à des affaires plus gaies. Vous nous apportez de joyeuses nouvelles, Monzcarro ?

— Oui, Votre Excellence.

— Ah, que ferais-je sans vous ?

Depuis leur dernière entrevue, ses cheveux noirs s'étaient teintés de gris et les rides au coin de ses yeux s'étaient peut-être creusées, mais son allure de chef suprême l'impressionnait toujours autant. Il se pencha en avant et l'embrassa sur les deux joues, avant de lui souffler à l'oreille :

— Ganmark dirige peut-être bien ses soldats, mais pour un homme qui suce des bites il n'a pas le moindre sens de l'humour. Venez au grand air, me raconter vos victoires.

Sous les ricanements du prince Ario, il lui passa un bras autour des épaules pour la guider sur la haute terrasse, de l'autre côté des portes-fenêtres.

Le soleil montant illuminait le monde sous leurs yeux, le colorant de mille teintes. Le ciel, vidé de son sang, arborait désormais un bleu vif parsemé de quelques nuages rampants. Sous eux, en bas de la pente vertigineuse, la rivière serpentait à travers la vallée boisée, décorée de feuilles d'automne gris pâle, orange brûlé, jaune passé, rouge sang et argent étincelant. À l'est, la forêt s'effondrait dans une mosaïque de champs : des carrés verts en jachère, noirs de terre riche, et le doré des moissons. Par-delà les champs, la rivière se jetait dans la mer grise dans un large delta parsemé d'îles. Là-bas, Monza discernait à peine la silhouette de minuscules tours, de hauts bâtiments, de ponts, de murs. La grande Talins, pas plus large qu'un ongle.

Elle plissa les yeux face à la brise vigoureuse, repoussant les mèches venues lui fouetter le visage.

— Cette vue ne me fatiguera jamais.

— Comment le pourrait-elle ? C'est pour cette putain de vue que j'ai construit ce palais. D'ici, je peux garder en permanence un œil sur mes sujets, comme un parent attentif surveillerait ses enfants. Je ne voudrais pas qu'ils se blessent en jouant, voyez-vous.

— Votre peuple a bien de la chance d'avoir un père si juste et attentionné, mentit-elle élégamment.

— Juste et attentionné. (Orso fronça les sourcils, pensif, tourné vers la mer lointaine.) Pensez-vous que c'est ainsi que l'histoire se souviendra de moi ?

Selon elle, il y avait incroyablement peu de chances que ce soit le cas.

— Que disait Bialoveld ? « L'histoire est écrite par les vainqueurs. »

Le duc lui serra l'épaule.

— Et instruite par-dessus le marché. Ario est bien ambitieux, mais loin d'être perspicace. Je serais surpris s'il lisait un panneau routier en une seule fois. Il ne s'intéresse qu'aux putes. Et aux chaussures. Ma fille Terez, pour sa part, pleure amèrement, car je l'ai mariée à un roi. Je vous jure, si je lui avais offert le grand Euz comme époux, elle aurait trouvé moyen de réclamer un mari qui sied mieux son rang. (Il poussa un profond soupir.) Aucun de mes enfants ne me comprend. Mon arrière-grand-père était un mercenaire, voyez-vous. Même si je préfère ne pas en parler. (Pourtant, il le mentionnait presque chaque fois qu'il la voyait.) Un homme qui n'a jamais versé une larme, et qui se chaussait de ce qui lui tombait sous la main. Un homme de combat, d'extraction basse, qui a pris le pouvoir à Talins, car son esprit comme son épée étaient incisifs. (Plutôt aussi impitoyable que brutal, avait ouï dire Monza.) Nous sommes du même acabit, vous et moi. Nous nous sommes créés à partir de rien.

Orso était né héritier du duché le plus riche de Styrie et n'avait jamais connu un jour de travail, mais Monza se mordit la langue.

— Vous me faites trop d'honneur, Votre Excellence.

— Moins que ce que vous méritez. Maintenant, parlez-moi de Borletta.

— Vous avez entendu parler de la bataille de la Haute Rive ?

— J'ai entendu dire que vous aviez dispersé la Ligue des Huit, tout comme vous l'aviez fait aux Doux Pins. Selon Ganmark, le duc Salier avait trois fois plus d'hommes que vous.

— Les grandes armées sont un obstacle si elles sont paresseuses, mal préparées et sous le commandement d'idiots. Une armée composée de fermiers de Borletta, de cordonniers d'Affoia, de

souffleurs de verre de Visserine. Des amateurs. Ils campaient près de la rivière, et nous croyaient très loin, c'est à peine s'ils avaient posté des gardes. Nous avons traversé les bois de nuit et les avons pris au lever du soleil. Ils n'étaient même pas en armure.

— J'imagine bien Salier, ce gros porc, s'enfuir de son lit en se dandinant.

— Fidèle a mené la charge. Nous les avons eus rapidement et avons volé leurs vivres.

— Vous avez repeint en rouge vif les champs dorés, m'a-t-on dit.

— Ils se sont à peine défendus. Il y en a dix fois plus qui sont morts noyés en traversant la rivière qu'en se battant. Nous avons fait plus de quatre mille prisonniers. Plusieurs rançons ont été payées, d'autres non, certains ont été pendus.

— Et peu de larmes ont été versées, hein, Monza ?

— Aucune de mon côté. S'ils avaient voulu vivre, ils se seraient rendus.

— Comme ils l'ont fait à Caprile ?

Elle plongea son regard dans les yeux noirs d'Orso.

— Exactement comme ils l'ont fait à Caprile.

— Alors Borletta est assiégée ?

— Elle est déjà tombée.

Le visage du duc s'illumina comme celui d'un petit garçon le jour de son anniversaire.

— Tombée ? Cantain s'est rendu ?

— Lorsque le peuple a appris la défaite de Salier, il a perdu espoir.

— Et une foule désespérée est une foule dangereuse, même en république.

— Surtout en république. Ils ont traîné Cantain hors du palais et l'ont pendu depuis la plus haute tour, avant d'ouvrir les portes pour jeter son corps en pâture aux Mille Épées.

— Ha ! Massacré par ce même peuple dont il tentait de préserver la liberté. Elle est belle, la gratitude de l'homme moyen, n'est-ce pas ? Cantain aurait dû accepter mon argent quand je le lui ai offert. Ça nous aurait coûté moins cher à tous les deux.

— Les gens se marchent dessus pour devenir vos sujets. J'ai ordonné qu'on les épargne, lorsque c'était possible.

— De la pitié ?

— Pitié et lâcheté sont une même chose, rétorqua-t-elle. Mais vous voulez leurs terres, non leurs vies, pas vrai ? À quoi bon avoir des cadavres à vos ordres…

Orso sourit.

— Pourquoi mes fils ne retiennent-ils pas mes leçons aussi bien que vous ? J'approuve complètement. Ne pendez que les chefs. Et accrochez la tête de Cantain au-dessus des portes. Rien n'encourage plus l'obéissance qu'un bon exemple.

— Elle y pourrit déjà, avec celles de ses fils.

— Beau travail ! (Le chef de Talins applaudit, comme s'il n'avait jamais entendu plus douce musique que la mention de têtes pourrissantes.) Et les prises ?

Les comptes-rendus étaient le travail de Benna ; il s'avança donc, sortant de sa poche une feuille pliée.

— La ville a été pillée, Votre Excellence. Chaque bâtiment a été dépouillé, chaque sol creusé, chaque citoyen fouillé. Les règles habituelles ont été appliquées, comme le veut notre engagement. Un quart pour celui qui trouve, un quart pour son capitaine, un quart pour les généraux et… (Il s'inclina bien bas, dépliant le papier et le tendant au duc.) … un quart pour notre noble employeur.

Le sourire d'Orso s'élargit devant les chiffres.

— Je bénis la Règle des Quarts ! Me voilà assez riche pour vous garder à mon service un peu plus longtemps.

Il s'avança entre Monza et Benna, plaça une main protectrice sur l'épaule de chacun pour les reconduire à l'intérieur par la porte-fenêtre, devant la table noire en marbre qui trônait au centre de la pièce, où siégeait une grande carte. Ganmark, Ario et Fidèle étaient déjà rassemblés autour. Gobba observait toujours depuis l'ombre, ses bras puissants croisés sur son torse.

— Et où en sont ces traîtres, les citoyens de Visserine, anciens amis devenus nos plus grands ennemis ?

— Les champs de la ville ont été brûlés jusqu'aux portes, ou presque. (Du bout du doigt, Monza fit mine de répandre le carnage à travers la campagne.) Les fermiers exilés, le bétail massacré. Ce sera un maigre hiver pour le gros duc Salier, et un printemps plus maigre encore.

— Il devra se reposer sur le noble duc Rogont et ses Ospriens, dit Ganmark avec un petit sourire.

— À Osprie, on parle toujours beaucoup mais on aide peu, ricana le Prince Ario.

— Visserine est acculée, elle vous tombera dans les bras l'an prochain, Votre Excellence.

— Et ainsi le cœur de la Ligue des Huit sera arraché.

— Et la couronne de Styrie sera vôtre.

La mention de la couronne accentua davantage le sourire d'Orso.

— Nous pouvons vous en remercier, Monzcarro. Je saurai m'en souvenir.

— Je n'aurais rien pu faire seule.

— Trêve de modestie. Benna a joué son rôle, tout comme notre bon ami le général Ganmark, ou encore Fidèle, mais personne ne pourrait nier que ceci était votre œuvre. Votre implication, votre détermination, votre rapidité d'action ! Vous connaîtrez de grands triomphes, tout comme les héros de l'antique Aulcus. Vous paraderez à cheval dans les rues de Talins, et mon peuple vous inondera de pétales de fleurs en l'honneur de vos nombreuses victoires.

Benna souriait, mais Monza se méfiait. Elle n'avait jamais beaucoup aimé les félicitations.

— C'est vous qu'ils acclameront le plus, et non mes propres fils. Vous qu'ils acclameront le plus, et non moi, leur digne chef, à qui ils doivent tant. (Le sourire d'Orso semblait s'être éteint et, sans lui, son visage paraissait fatigué, triste, usé.) Ils vous acclameront, en réalité, un peu trop à mon goût.

Du coin de l'œil, elle perçut un infime mouvement. D'instinct, elle leva la main.

Main qui se retrouva plaquée sous son menton, retenue prisonnière par un fil métallique, pressé contre sa gorge à l'en étouffer.

Benna s'avança.

— Mon…

Il y eut un éclat de métal, et le prince Ario le poignarda au cou. Il manqua la jugulaire, le blessant juste sous l'oreille.

Orso reculait doucement, regardant le sang tacher de rouge les carreaux. Foscar, bouche bée, laissa tomber son verre de vin, qui s'écrasa au sol.

Monza essaya de crier, mais sa trachée était bloquée et elle ne put émettre qu'un faible grognement. De sa main libre, elle tenta de s'emparer de son poignard, mais on lui agrippa le poignet. Fidèle Carpi, collé contre son flanc gauche.

— Désolé, lui murmura-t-il à l'oreille, envoyant valser son épée à travers la pièce.

Benna crachait de la salive rougie ; il trébucha, une main plaquée contre son visage, du sang noir coulant entre ses doigts pâles. Il chercha son épée à tâtons, sous le regard interdit d'Ario, et dégaina péniblement quelques centimètres d'acier avant que le général Ganmark ne s'avance pour le poignarder, lentement mais sûrement, une, deux, trois fois. La fine lame se glissait dans le corps de Benna, au seul son de la respiration qui s'échappait de sa bouche béante. Le sang traça de sombres cercles sur sa chemise blanche et se répandit au sol en longues coulées. Il tituba, trébucha et s'écrasa, son épée à moitié dégainée raclant le marbre sous son corps.

Monza ne parvenait pas à se libérer, aussi impuissante qu'une mouche piégée dans du miel. Elle entendit Gobba ahaner à son oreille. Son visage lui piquait la joue, son corps lui brûlait le dos. Le fil entailla petit à petit la chair de son cou et la main plaquée contre sa gorge. Du sang coula le long de son avant-bras et sur sa poitrine.

Benna tendit une main vers elle. Il se souleva de quelques centimètres, les veines de son cou saillantes. Ganmark, imperturbable, se pencha en avant et lui transperça le cœur par-derrière. Benna trembla encore un instant, puis s'effondra, immobile, les joues marbrées. Il perdait encore beaucoup de sang noir qui se glissait dans les interstices des carreaux.

— Bien, dit Ganmark en essuyant son épée sur la chemise de Benna. Lui, c'est bon.

Mauthis observait la scène, les sourcils froncés. Un peu intrigué, un peu agacé, un peu ennuyé. Comme s'il avait affaire à une addition qui ne tombait pas juste.

Orso désigna le cadavre.

— Débarrasse-nous de ça, Ario.

— Moi ? demanda le prince, outré.

— Oui, toi. Et aide-le, Foscar. Vous devez tous deux apprendre comment maintenir notre famille au pouvoir.

— Non ! protesta Foscar en reculant. Je refuse d'être mêlé à ça !

Il fit volte-face et s'enfuit de la pièce en courant, ses bottes claquant sur le sol en marbre.

— Ce garçon est aussi doux que du sirop, murmura Orso. Ganmark, aidez Ario.

Les yeux exorbités, Monza les regarda traîner le cadavre de Benna sur la terrasse. Ganmark, sinistre, lui tenait la tête avec soin ; Ario soulevait à peine une botte, l'autre laissant une traînée noire sur le sol. Ils firent basculer Benna par-dessus la balustrade, et il roula de l'autre côté. C'en était fini de lui.

— Ah ! brailla Ario en secouant une main. Fais chier ! Tu m'as égratigné !

Ganmark le regarda.

— Mes excuses, Votre Altesse. Le meurtre est parfois une affaire douloureuse.

Le prince chercha un endroit où essuyer ses mains ensanglantées. Il opta pour les rideaux.

— Pas là ! l'arrêta Orso. C'est de la soie kantique, qui coûte cinquante balances à la pièce !

— Où ça, alors ?

— Trouve autre chose, ou reste sale ! Parfois, mon garçon, je me demande si ta mère n'a pas menti sur ta paternité.

En ronchonnant, Ario s'essuya les mains sur le devant de sa chemise. Monza l'observait, le visage brûlant, à bout de souffle. Orso, silhouette noire qu'elle distinguait à peine à travers les larmes qui lui embuaient les yeux et les cheveux plaqués sur son visage, la dévisagea en fronçant les sourcils.

— Elle est encore en vie ? Qu'est-ce que vous foutez, Gobba ?

— La pute bloque le fil avec sa main, siffla le garde du corps.

— Eh bien, tuez-la autrement, andouille.

— Je m'en occupe. (Fidèle s'empara du poignard qu'elle avait à la ceinture, lui bloquant toujours le poignet de son autre main.) Je suis vraiment désolé.

— Allez-y ! grogna Gobba.

Fidèle leva la lame dans un éclat d'acier. Monza écrasa le pied de Gobba avec toute la force qui lui restait. Le garde du corps gronda, sa prise glissant sur le fil qu'elle retira de son cou. Elle se tordit pour éviter le coup de poignard de Carpi.

La lame atterrit bien loin de sa cible, pénétrant sous sa dernière côte. Sensation brûlante du métal froid, une ligne de feu s'étira de son estomac à son dos. La pointe traversa Monza et piqua le ventre de Gobba.

— Ah !

Il lâcha le fil et Monza cria, hurla désespérément, avant de lui envoyer un coup de coude qui le projeta au sol. Fidèle, décontenancé, laissa tomber le couteau qu'il lui avait planté dans le corps. Elle lui donna un coup de pied, manqua son entrejambe mais atteignit sa hanche, et la douleur le plia en deux. Elle arracha le poignard qu'il avait à la ceinture, mais sa main coupée était maladroite et il lui attrapa le poignet avant qu'elle ne puisse le blesser. Ils luttèrent en vain, se montrant les dents, se crachant au visage, vacillant d'avant en arrière, les mains pleines de son sang.

— Tuez-la !

Un craquement, une lumière aveuglante. Le sol claqua contre son crâne, lui gifla le dos. Elle crachait du sang, ses cris n'étaient plus qu'un long coassement, elle grattait le sol lisse de ses ongles.

— Sale pute !

Le talon de la botte de Gobba s'écrasa sur sa main droite, et la douleur lui élança tout l'avant-bras, lui arrachant un cri d'horreur. Il lui écrasa de nouveau les doigts, la main, le poignet. Dans le même temps, Fidèle lui donnait une série de coups de pied dans les côtes. Elle tremblait et toussait. Sa main brisée se tordit, se tourna de côté, à la verticale. Le talon de Gobba s'abattit dessus, lui brisant les os contre le marbre froid. Elle s'effondra, hors d'haleine, vit la pièce tourbillonner, et les grands vainqueurs de l'histoire lui sourire.

— Tu m'as poignardé, vieux bâtard. Tu m'as poignardé !

— T'es à peine égratigné, gros tas. T'aurais pas dû la lâcher !

— Je devrais vous poignarder tous les deux, siffla la voix d'Orso. Finissez-en !

D'une main, Gobba souleva Monza par la gorge. Elle essaya de s'agripper à lui de la main gauche, mais toute sa force s'était échappée par la plaie béante dans son flanc, les coupures de son cou. Ses doigts maladroits ne laissaient que des traces rouges sur le visage mal rasé de l'homme. Elle sentit qu'on lui attrapait le bras, qu'on le lui tordait dans le dos.

— Où est l'or d'Hermon ? demanda Gobba. Hein, Murcatto ? Qu'est-ce que t'as fait de l'or ?

Monza se força à lever la tête.

— Va te faire, enculé.

Pas très intelligent, peut-être, mais ça venait du cœur.

— Il n'y a jamais eu d'or, l'interrompit Fidèle. Je te l'ai dit, gros porc.

— Il y a au moins ça.

Une par une, Gobba retira les bagues usées de ses doigts inertes, déjà gonflés et virant au violet, aussi tordus et sans forme que de vieilles saucisses.

— C'est une belle pierre, ça, dit-il en observant le rubis. Quand même, on gâche de la belle chair. Vous ne voulez pas me laisser quelques instants avec elle ? Je n'en aurai pas pour longtemps.

Le prince Ario ricana.

— La rapidité n'a pas toujours de quoi vous rendre fier.

— Pour l'amour de Dieu ! tonna la voix d'Orso. On n'est pas des animaux. Jetez-la par la terrasse, qu'on en finisse. J'aimerais pouvoir petit-déjeuner.

Elle se sentit traînée à terre, la tête ballante. Le soleil la poignarda. Puis on la souleva, ses bottes raclant le sol. Le ciel bleu tourna. Sur la balustrade. Son souffle lui irritait le nez, hoquetait dans sa gorge. Elle se tortillait, donnait des coups de pied. Son corps se démenait pour rester en vie.

— Attendez, je vérifie qu'elle a eu son compte, fit Ganmark.

— Il faut vérifier combien de fois ?

Tout flou à travers les mèches ensanglantées qui lui barraient la vue, le visage ridé d'Orso lui apparut.

— J'espère que vous comprenez. Mon arrière-grand-père était un mercenaire. Un homme de basse extraction, qui s'est emparé du pouvoir, car son épée comme son esprit étaient incisifs. Je ne peux laisser un autre mercenaire prendre le pouvoir à Talins.

Elle tenta de lui cracher au visage, mais ne parvint qu'à souffler de la salive ensanglantée le long de son menton.

— Allez vous faire fou…

Elle volait.

Sa chemise déchirée battait contre sa peau frissonnante. Elle tournait, tournait, le monde chutait autour d'elle. Le ciel bleu, des lambeaux de nuages, des tours noires, le sommet de la montagne, un flanc de roche grise. Ils défilaient à toute vitesse. Arbres jaune-vert, rivière scintillante, ciel bleu, lambeaux de nuages, et encore, et encore plus vite, de plus en plus vite.

Le vent glacé lui arrachait les cheveux, lui rugissait dans les oreilles, lui sifflait entre les dents. Elle voyait chaque arbre, maintenant, chaque branche, chaque feuille. Ils s'élevaient soudain autour d'elle. Elle ouvrit la bouche pour crier…

Soudain, elle se sentit fouettée, lacérée par des brindilles qui se fendaient sous son poids. Elle heurta une épaisse branche. Le bois craquait autour d'elle et elle plongea, plongea, avant de s'écraser contre le flanc de la montagne. Ses jambes se brisèrent sous son poids décuplé par la chute, son épaule se fracassa contre la terre ferme. Mais sa cervelle n'explosa pas contre les rochers : seule sa mâchoire se brisa contre le torse ensanglanté de son frère, coincé à la base d'un arbre.

C'est ainsi que Benna Murcatto sauva la vie de sa sœur.

Elle rebondit sur le cadavre, presque totalement insensible, puis dévala le flanc escarpé de la montagne, de nouveau, aussi molle qu'une poupée de chiffon. Frappée, battue, écrasée contre rochers, racines et terre durcie, elle avait l'impression de se faire molester par une centaine de marteaux.

Elle traversa un buisson plein d'épines. Roula, roula le long de la pente dans un nuage de feuilles mortes et de poussière. Culbuta sur une racine, s'effondra sur un caillou plein de mousse. Glissa doucement avant de s'immobiliser, sur le dos.

— Huuuuuuuuuuuuuuuh…

Les pierres crissaient autour d'elle, des bouts de bois et du gravier. La poussière retombait doucement. Elle entendit le vent siffler dans les branches, bruire dans les feuilles. Ou sa respiration, siffler et bruire dans sa gorge brisée. Le soleil filtrait à travers l'ombre des arbres, lui aveuglant un

œil. Elle n'arrivait pas à ouvrir l'autre. Des mouches bourdonnaient dans la chaleur matinale. Elle avait atterri au milieu des déchets des cuisines d'Orso. Gisant impuissante au beau milieu de légumes pourris, de graisse de cuisine et d'abats puants, restes des banquets magnifiques du mois dernier. Jetée là avec les ordures.

— Huuuuuuuuuuuuuuh…

Un bruit irrégulier, abrutissant. Elle en était presque embarrassée, mais incapable de s'arrêter. Horreur animale. Incontrôlable désespoir. Le grognement des morts, en enfer. Elle tenta de regarder autour d'elle. Elle vit l'épave qu'était sa main droite, un gant violet sans forme doublé d'une coupure sanglante sur un côté. Un doigt tremblait légèrement. Il frôla la peau déchirée de son coude. Son avant-bras était plié en deux, une branche brisée d'os gris perçant la chair ensanglantée. Il n'avait même pas l'air réel. Plutôt d'un accessoire de théâtre bon marché.

— Huuuuuuh…

Elle commençait à paniquer, et chaque inspiration amplifiait son angoisse. Elle ne pouvait plus bouger la tête. Sa langue était comme collée dans sa bouche. Elle sentait la douleur lui agresser les nerfs. Une masse terrible, se pressant contre elle, écrasant chaque centimètre carré de son corps, et pire, bien pire, bien, bien pire.

— Huuuh… uuh…

Benna était mort. Une larme s'échappa de son œil clignant et elle la sentit couler le long de sa joue. Pourquoi pas elle ? Comment était-ce possible ?

Vite, pitié. Avant que la douleur n'empire. Pitié, faites que ça vienne vite.

— Uuh… uh… uh.

Pitié, faites que la mort vienne vite.

I

TALINS

« Pour avoir un bon ennemi, choisissez un ami :
Il saura où frapper. »
Diane de Poitiers

Jappo Murcatto n'avait jamais révélé pourquoi il possédait une si bonne épée, mais il savait parfaitement l'utiliser. Comme son fils était son cadet, de cinq ans plus jeune que sa sœur, et maladif, pour couronner le tout, il transmit cet art à sa fille dès sa plus tendre enfance. Monzcarro avait été le nom de la mère de son père, dans le temps où sa famille avait prétendu à la noblesse. Son épouse n'aimait pas du tout ce nom, mais comme elle était morte en donnant naissance à Benna, ça n'avait plus vraiment d'importance.

La paix régnait sur la Styrie. Une époque rare comme de l'or. Au temps des semences, Monza se hâtait de suivre son père, dont la charrue retournait la terre, pour ramasser les grosses pierres et les jeter dans les bois. Au temps de la récolte, elle se hâtait de suivre son père, dont la faux étincelait, pour rassembler les tiges en gerbes.

— Monza, disait-il en souriant, que ferais-je sans toi ?

Elle aidait à battre le blé et à semer les graines, coupait du bois et allait chercher de l'eau. Elle cuisinait, balayait, nettoyait, rangeait, trayait la chèvre. Elle avait toujours les mains calleuses. Son frère faisait de son mieux, mais il était petit et malade, et ne pouvait pas accomplir beaucoup de choses. Les temps étaient difficiles, mais joyeux.

Quand Monza eut quatorze ans, Jappo Murcatto attrapa la fièvre. Benna et elle le regardèrent tousser, transpirer, s'éteindre. Une nuit, il saisit Monza par le poignet et la scruta de ses yeux luisants.

— Demain, retourne la terre dans le champ du haut, sinon le blé ne poussera pas à temps. Plante tout ce que tu peux. (Il lui caressa la joue.) C'est injuste que ça tombe sur toi, mais ton frère est si petit. Surveille-le bien.

Sur ces mots, il mourut.

Benna pleura, pleura, mais les yeux de Monza restèrent secs. Elle pensait aux graines qu'il fallait planter, et à la manière dont elle pourrait s'y prendre. Cette nuit-là, Benna eut trop peur pour dormir seul, ils s'allongèrent donc ensemble dans son petit lit, serrés l'un contre l'autre pour se réconforter. Ils n'avaient plus personne.

Le lendemain matin, avant l'aube, Monza traîna le cadavre de son père hors de la maison, à travers les bois, puis le laissa tomber dans la rivière. Non parce qu'elle n'avait pas d'amour pour lui, mais parce qu'elle n'avait pas le temps de l'enterrer.

Au lever du soleil, elle retournait la terre dans le champ du haut.

Un nouveau départ

La première chose que Shivers remarqua, tandis que le bateau s'avançait vers les quais, fut le temps bien moins clément que ce à quoi il s'attendait. On lui avait dit qu'il faisait toujours beau en Styrie. Comme un bon bain chaud, à longueur d'année. Si on lui offrait un bain pareil, Shivers préférerait rester sale, et irait aussi toucher un mot à celui qui l'avait fait couler. Talins était blottie sous des cieux gris boursouflés de nuages, une pluie glacée portée par une vigoureuse brise mouchetant le visage de Shivers comme un souvenir du pays. Et pas un bon souvenir. Mais il tenait à rester optimiste. Ce n'était probablement qu'une mauvaise journée. Ça pouvait arriver partout.

Lorsque les marins abordèrent le quai pour y attacher le bateau, il fut tout de même forcé de s'avouer que l'endroit semblait miteux. Sur toute la longueur de la baie, des bâtiments en brique percés de toutes petites fenêtres étaient agglutinés les uns sur les autres, les toits effondrés, la peinture craquelée recouverte d'un enduit taché de sel, vert de mousse, noir de moisissure. En bas, au-dessus des pavés visqueux, les murs étaient plâtrés de grosses coupures de journaux, collées à la va-vite les unes sur les autres, les coins déchirés battant dans l'air. Sur le papier, des visages, des mots. Des avertissements, peut-être, mais Shivers n'était pas un grand lecteur. Surtout pas en styrien. Parler la langue allait représenter un défi suffisant en soi.

Une foule se pressait sur le front de mer, et elle n'était pas joyeuse. Ni en bonne santé. Ni riche. Sans parler de l'odeur. Ou, pour être plus exact, la puanteur. Entre poisson séché pourri, vieux cadavres, fumée de charbon et latrines débordantes. Si c'était là la maison du grand homme qu'il espérait devenir, Shivers devait admettre qu'il se préparait à de grandes déceptions. Pendant un infime instant, il envisagea de dépenser une grande partie de ce qui lui restait pour repartir vers le nord avec la prochaine marée. Mais il écarta cette pensée. Il en avait assez de la guerre, assez de mener des hommes à leur mort, de tuer, et de tout ce que ça entraînait. Il avait décidé de devenir un homme meilleur. Il ferait ce qu'il fallait, et c'était ici qu'il allait le faire.

— Bon, dit-il en adressant un signe de tête joyeux au marin le plus proche. J'y vais.

En retour, il n'eut droit qu'à un grognement. Mais son frère lui avait appris que c'était ce que vous donniez qui faisait de vous ce que vous étiez, non ce que vous receviez. Il sourit donc comme si on l'avait jovialement salué et descendit la passerelle branlante, premiers pas de sa nouvelle vie en Styrie.

Il en avait à peine fait une dizaine, entre bâtiments menaçants et mâts instables, lorsque quelqu'un le bouscula.

— Mes excuses, dit-il poliment en styrien. Je ne vous avais pas vu, mon ami.

L'homme continua de marcher, sans même se retourner. La fierté de Shivers, seule chose que son père lui avait léguée, en fut un peu égratignée. Il lui en restait une bonne quantité. Il n'avait pas survécu à sept années de batailles, d'échauffourées, de réveils sous la neige et de nourriture pourrie pour échouer ici et se faire bousculer.

Mais être un salaud était à la fois un crime et un châtiment. *« Laisse tomber »*, lui aurait dit son

frère. Shivers devait regarder le bon côté des choses. Tournant le dos aux quais, il descendit une large rue qui menait dans la ville. Dépassa un tas de mendiants sur leurs couvertures brandissant moignons et membres défraîchis. Traversa un parc où trônait l'immense statue d'un homme aux sourcils froncés, qui pointait le vide du doigt. Shivers n'avait pas la moindre idée de l'identité de cet homme, mais il avait l'air bien content de lui. Son estomac gargouilla quand il perçut une odeur de nourriture. Il se laissa appâter par une sorte d'étal où des brochettes de viande rôtissaient sur un feu dans un bidon.

— Un comme ça, demanda Shivers en montrant une brochette du doigt.

Pas la peine d'en ajouter. Moins il en disait, moins il avait de chances de se tromper. Quand le cuisinier lui annonça le prix, il manqua de s'étouffer. Il aurait pu acheter un mouton entier avec ça dans le Nord, voire un couple reproducteur. La moitié de la viande était du gras, et le reste de la semelle. C'était loin d'être aussi bon que l'odeur le laissait croire, ce qui ne le surprit même plus. La plupart des choses en Styrie n'avaient rien de la qualité annoncée, semblait-il.

La pluie tombait de plus en plus fort à présent, elle lui voletait dans les yeux tandis qu'il mangeait. Rien à voir avec les tempêtes qu'il avait affrontées le sourire aux lèvres dans le Nord, mais assez pour détremper son humeur. Il se demanda où il allait bien pouvoir dormir cette nuit. La pluie dégoulinait des toits mousseux et des gouttières cassées, noircissait les pavés. Les gens, pliés en deux, crachaient des chapelets de jurons. Il se dirigea vers une large rive bordée d'un mur de pierre blanche. Il s'arrêta un instant, ne sachant où aller.

La ville s'étendait à perte de vue, des ponts traversaient la rivière en amont comme en aval, les bâtiments de la rive opposée s'élevaient encore plus haut que de son côté : des tours, des dômes, des toits interminables, embrumés d'un gris rêveur sous l'effet de la pluie. D'autres morceaux de papier claquaient dans la brise, des lettres griffonnées par-dessus à la peinture criarde, des traînées coulant jusqu'à la rue pavée. Par endroits, elles étaient aussi grandes qu'un homme. Shivers observa attentivement un mot, tentant d'en tirer un sens.

Une autre épaule le heurta, droit dans les côtes. Il poussa un grognement. Cette fois-ci, il se retourna en sifflant, la brochette de viande brandie comme une lame. Puis il soupira. Ça ne faisait pas si longtemps qu'il avait laissé partir le Neuf-Sanglant. Il se souvenait de ce matin-là comme si c'était la veille – la neige par les fenêtres, le bruit métallique de son couteau frappant le sol. Il avait laissé vivre l'homme qui avait tué son frère, avait renoncé à la vengeance pour devenir un homme meilleur. Il avait tourné le dos au sang. Ignorer une bousculade, ce n'était rien en comparaison.

Il se força à afficher un demi-sourire, et continua son chemin en empruntant le pont. Une broutille, cette bousculade, qui aurait pu le miner pendant des jours s'il n'avait voulu éviter que son nouveau départ en soit empoisonné. Des deux côtés du pont, des statues, monstres de pierre blanche tachés de fientes d'oiseau, regardaient la mer. Une foule de gens traversait le pont, telle une rivière en croisant une autre. Des gens de toutes ethnicités, de toutes couleurs de peau. Il s'en sentit insignifiant. Pas étonnant que quelques épaules vous bousculent dans un tel endroit.

On lui frôla le bras. Sans réussir à se retenir, il saisit un inconnu par le cou pour le pencher par-dessus le parapet, vingt mètres au-dessus de l'eau tourbillonnante, le tenant à la gorge comme un poulet qu'on étrangle.

— Tu me bouscules, connard ? siffla-t-il en nordique. Je vais t'excaver les yeux, salaud !

Le tout petit homme en question était mort de trouille. Il faisait bien une tête de moins que Shivers, et à peine la moitié de son poids. Oubliant sa première bouffée de rage, Shivers se rendit

compte que cette pauvre andouille l'avait à peine touché. Sans aucune méchanceté. Pourquoi laissait-il parfois passer des affronts sérieux et perdait son sang-froid pour un rien ? Il avait toujours été son propre pire ennemi.

— Désolé, mon ami, s'excusa-t-il en styrien, avant de reposer l'homme sur ses pieds, et de lisser le devant de son manteau d'une main maladroite. Je suis vraiment désolé. Une petite… comment dites-vous… erreur, c'est tout. Désolé. Voulez-vous…, poursuivit-il en lui offrant soudain la brochette, une dernière bouchée de viande graisseuse encore accrochée dessus.

L'homme le regardait, interdit. Shivers grimaça. Bien sûr qu'il n'en voulait pas. Même Shivers n'en voulait plus.

— Désolé…

L'homme se retourna et s'enfuit dans la foule, jetant un dernier coup d'œil terrorisé par-dessus son épaule, comme s'il venait juste de survivre à l'attaque d'un fou furieux. Ce qui était peut-être le cas. Shivers s'arrêta sur le pont, et contempla l'eau brune qui tourbillonnait en contrebas. La même eau qu'ils avaient dans le Nord, il fallait bien le dire.

À croire qu'être un homme meilleur serait plus dur qu'il ne se l'imaginait.

Le voleur d'os

En ouvrant les yeux, elle vit des os.

Longs et courts, épais et fins, blancs, jaunes, marron. Le mur, qui s'écaillait, en était recouvert du sol au plafond. Des centaines d'os. Disposés en motifs dans une mosaïque insensée. Elle baissa les yeux, mouvement douloureux dont elle avait perdu l'habitude. Une flammèche vacillait dans un foyer noir de suie. Sur la cheminée, des crânes, soigneusement empilés sur trois étages, lui adressaient un sourire vide.

Des os humains, donc. Monza sentit son sang se glacer.

Elle tenta de se redresser. Sa raideur engourdie se mua soudain en une souffrance si vive qu'elle faillit vomir. La sombre pièce vacilla autour d'elle, devint floue. Elle était attachée, allongée sur quelque chose de dur. Dans son état vaseux, impossible de se rappeler comment elle était arrivée là.

En tournant la tête, elle vit une table. Sur la table, un plateau de métal. Sur le plateau, toute une série d'instruments. Une tenaille, une pince, des aiguilles et des ciseaux. Une scie, petite mais tranchante. Une dizaine de couteaux au moins, de toutes tailles et de toutes formes. Elle jeta un coup d'œil affolé sur leurs lames aiguisées, incurvées ou droites, et leur tranchant dentelé qui reflétait les flammes en une lueur cruelle. Des instruments de chirurgien ?

Ou de torture ?

— Benna ?

Sa voix n'était qu'un grincement rauque. Sa langue, sa mâchoire, sa gorge, ses narines… tout lui semblait écorché, à vif. Elle essaya à nouveau de bouger, mais parvint à peine à lever la tête. Cet infime effort suscita une douleur perçante dans son cou et ses épaules, ses jambes se mirent à palpiter, ainsi que son bras droit et ses côtes. La douleur entraîna la peur, et la peur réveillait la douleur. Son souffle se fit plus rapide, sifflant, lui brûlant les sinus.

Elle s'immobilisa, et le silence l'assourdit. Un grattement, le bruit d'une clé dans une serrure. Elle se tortilla soudain avec frénésie, et la douleur s'enflamma dans chacune de ses articulations, déchirant chacun de ses muscles. Elle sentait le sang battre la chamade dans son crâne et dut serrer les dents pour se retenir de crier. Le grincement d'une porte qui s'ouvre, suivi d'un claquement. Des bruits de pas sur les planches nues, à peine audibles, chacun d'entre eux ravivant la peur qui la saisissait à la gorge. Une ombre s'étira sur le sol, immense, difforme, monstrueuse. Incapable de tourner la tête, elle ne parvenait pas à en voir davantage. Elle se prépara au pire.

Une silhouette se dirigea vers la grande armoire. Un homme de taille moyenne, aux cheveux blonds coupés court. Il portait un sac de toile sur l'épaule, ce qui expliquait l'allure monstrueuse de son ombre. Il vida le sac en fredonnant, disposant soigneusement chaque article sur l'étagère appropriée, puis le tournant de sorte qu'il soit parfaitement bien orienté.

Si c'était un monstre, il semblait en être un d'un genre bien ordinaire, pourvu d'un sens du détail certain.

Il ferma délicatement les portes, plia son sac vide en deux, puis en quatre, avant de le glisser sous

l'armoire. Il retira son manteau sale qu'il accrocha à une patère, le lissa du plat de la main, se retourna et s'arrêta net. Un visage pâle, maigre. Pas vraiment vieux, mais sillonné de rides profondes, doté de pommettes saillantes et de prunelles vives et brillantes dans des orbites creuses.

Ils se regardèrent un instant, aussi étonnés l'un que l'autre. Puis un sourire doucereux se dessina sur ses lèvres décolorées.

— Vous êtes réveillée !

— Vous êtes qui ? rétorqua-t-elle, un grattement terrifié dans sa gorge sèche.

— Mon nom importe peu, dit-il avec une trace d'accent de l'Union. Disons simplement que je suis un adepte des sciences physiques.

— Un soigneur ?

— Entre autres. Comme vous avez pu le remarquer, j'ai une grande admiration pour les os, en particulier. C'est pourquoi je suis si content que vous soyez… tombée sur moi.

Il sourit de nouveau, mais du sourire vide des crânes, un sourire qui n'atteignait pas ses yeux.

— Com…

Elle se débattait avec les mots, sa mâchoire lui faisait l'effet d'une vieille charnière rouillée. C'était comme d'essayer de parler avec un étron dans la bouche, et ça n'avait pas meilleur goût.

— Comment je suis arrivée ici ?

— J'ai besoin de corps pour mon travail. On en trouve parfois là où je vous ai découverte. Mais c'est la première fois que l'un d'entre eux est en vie. Je dirais que vous avez une chance spectaculaire. (Il sembla y réfléchir un moment.) Enfin, évidemment, si vous aviez vraiment eu de la chance, vous ne seriez pas tombée du tout mais… puisque c'est arrivé…

— Où est mon frère ? Où est Benna ?

— Benna ?

Un flot de souvenirs l'aveugla. Les doigts de son frère se refermant sur sa plaie, le sang qui coulait. La longue lame transperçant sa poitrine sous son regard impuissant. Le visage de Benna, inerte, maculé de rouge.

Elle laissa échapper un cri rauque, sentit son corps se crisper. Chacun de ses membres l'élançait, une douleur d'agonie. Elle tremblait, se tordait, elle en avait des haut-le-cœur, mais elle était attachée. Son hôte l'observa se débattre, son visage émacié aussi vide qu'une page blanche. Elle cessa peu à peu de lutter, mais elle gémissait toujours sous le coup de la souffrance qui empirait, étau géant se refermant implacablement sur elle.

— La colère ne résout rien.

Elle parvint tout juste à grogner, ses inspirations saccadées s'insinuant entre ses dents serrées.

— J'imagine que vous avez assez mal, dit-il en ouvrant un tiroir de l'armoire pour en sortir une longue pipe au foyer taché de noir. À votre place, j'essaierais de m'y habituer, si possible, ajouta-t-il en sortant un charbon ardent du feu avec une pince. Je crains que la douleur ne devienne votre compagnon de route.

Elle vit l'embouchure usée s'approcher d'elle. Elle se souvenait des fumeurs de brou gisant comme des cadavres, réduits à des coques vides ne se souciant de rien d'autre que de leur prochaine bouffée. Le brou était comme la pitié. Réservé aux faibles. Aux lâches.

Il sourit encore, de son sourire de mort.

— Cela va aider.

Passé un certain seuil de douleur, tout le monde devient lâche.

La fumée lui brûla les poumons et fit tressaillir ses côtes douloureuses, chaque soubresaut envoyant de nouvelles ondes de choc jusqu'au bout de ses doigts. Elle grogna, grimaça, se débattit, mais plus faiblement, cette fois. Elle toussa une dernière fois avant de s'immobiliser. La douleur avait perdu de son tranchant. La peur et la panique également. Tout se dissipa autour d'elle. C'était doux, chaud, confortable. Quelqu'un poussa un long gémissement grave. Elle, peut-être. Elle sentit une larme couler le long de sa joue.

— Encore ?

Cette fois-ci, elle retint un moment la fumée dans ses poumons, souffla doucement une volute chatoyante. Son souffle s'était apaisé, s'apaisait encore, et les palpitations dans son crâne n'étaient plus qu'un agréable picotement.

— Encore ?

La voix l'irrigua comme des vagues déferlant sur une plage lisse. Les os étincelaient, flous et entourés d'un halo de lumière chaude. Plus de charbons dans l'âtre, mais de précieux joyaux, scintillant de mille feux. Elle n'avait presque plus mal, ou peut-être un peu, mais cela ne comptait pas. Rien ne comptait plus. Elle cligna des yeux, ferma doucement les paupières. Des dessins dansaient dans le noir. Elle flottait sur une mer chaude, douce comme le miel…

— De retour ?

Monza se concentra pour discerner les traits, flous et blancs comme un drapeau de reddition.

— J'étais inquiet, je vous avoue. Je ne m'attendais pas à ce que vous vous réveilliez, mais maintenant, ce serait dommage si…

— Benna ?

Monza planait toujours. Elle poussa un grognement, essaya de bouger une de ses chevilles, et la douleur cinglante la ramena à la réalité, dessinant au passage une grimace désespérée sur ses traits.

— Ça ne va pas mieux ? Je peux peut-être vous remonter le moral, ajouta-t-il en se frottant les mains. J'ai enlevé tous vos fils.

— J'ai dormi combien de temps ?

— Quelques heures.

— Et avant ?

— Un peu plus de douze semaines.

Elle le contempla en silence, encore engourdie.

— Tout l'automne, un peu de l'hiver, et nous sommes bientôt au début d'une nouvelle année. Une belle époque pour un nouveau départ. Le fait que vous ayez repris conscience tient littéralement du miracle. Vos blessures étaient… Enfin, je pense que mon travail vous satisfera. Il me satisfait, moi, en tout cas.

Sous le banc, il attrapa un coussin qu'il lui glissa sous la tête, la manipulant sans plus de soin qu'un boucher avec ses quartiers de viande. Il lui fit baisser le menton afin qu'elle puisse s'observer, sans lui laisser le choix. Son corps n'était qu'une silhouette informe sous une grosse couverture grise, avec trois ceintures autour du torse, des hanches et des chevilles.

— Les sangles ne sont là que pour vous protéger, que vous ne tombiez pas du lit en dormant, expliqua-t-il avant de glousser. On ne voudrait pas que vous vous cassiez quelque chose, si ? Ha… ha ! *Vous casser quelque chose.*

Il détacha la dernière ceinture et s'apprêta à soulever la couverture ; elle avait les yeux rivés sur son corps, partagée entre le désir de savoir et celui de ne rien voir.

Il la retira d'un coup, tel un illusionniste révélant le clou de son spectacle.

Elle se reconnut à peine. Entièrement nue, émaciée, aussi maigre qu'une mendiante, sa peau pâle étirée sur d'atroces nœuds d'os, maculée d'hématomes noirs, bruns, violets et jaunes. Elle parcourut son corps ruiné d'un œil affolé. Elle était couverte de lignes rouges. Vilaines, sombres, bordées de peau rose boursouflée, hérissées de points de suture. Il y en avait quatre d'un côté, l'une au-dessus de l'autre, suivant les courbes de ses côtes. D'autres sur ses hanches, le long de ses jambes, de son bras droit, de son pied gauche.

Elle se mit à trembler. Cette carcasse charcutée ne pouvait pas être à elle. Elle sentit ses dents claquer, entendit sa respiration siffler et vit la poitrine rabougrie se soulever en rythme.

— Ah…, grogna-t-elle. Ah…

— Je sais. Impressionnant, non ? dit-il en se penchant sur elle, suivant les échelles de marques rouges sur sa poitrine avec de petits mouvements brusques. Les côtes et le sternum étaient complètement éclatés. J'ai dû inciser pour les réparer, vous comprenez, et soigner les poumons. J'ai essayé de couper au minimum, mais comme vous le voyez, les dommages…

— Ah…

— Je suis particulièrement fier de la hanche gauche, poursuivit-il en désignant un zigzag écarlate s'étirant du coin de son estomac creusé, jusqu'à l'intérieur de sa jambe, encadré par deux lignes pointillées rouges. Le fémur, ici, s'est malheureusement cassé en s'enfonçant à la verticale. (Il illustra ses propos en rentrant son pouce dans son poing fermé avec un claquement de langue.) Ça a un peu raccourci la jambe, mais la chance a voulu que votre autre tibia soit fracassé, ainsi ai-je pu enlever une toute petite section d'os pour combler la différence.

Fronçant les sourcils, il lui rassembla les genoux, puis les regarda s'éloigner l'un de l'autre, les pieds retombant vers l'extérieur. Il reprit :

— Un genou un peu plus haut que l'autre, et vous ne serez plus si grande mais, si on prend en compte…

— Ah…

— Calmez-vous, enfin.

Il sourit en palpant ses jambes amaigries du haut des cuisses aux chevilles noueuses. Elle le regarda la toucher, comme un cuisinier malaxant un poulet déplumé. Elle sentait à peine son contact.

— Tout est réparé, ou presque, et il ne reste plus une vis. Un miracle, croyez-moi. Si les sceptiques de l'académie voyaient ça, ils ne riraient plus. Si mon vieux maître voyait ça, même lui…

— Ah…

Elle leva doucement la main droite. Ou plutôt l'imitation tremblante d'une main qui pendait au bout de son bras. La paume était pliée, rabougrie et une affreuse cicatrice marquait l'endroit où le fil de Gobba l'avait coupée. Les doigts, aussi tordus que les racines d'un arbre, restaient collés les uns aux autres, le petit s'écartant à un angle improbable. Elle prit une inspiration sifflante en essayant de fermer le poing. Ses doigts bougèrent à peine, mais la douleur lui élança tout le bras et elle sentit une montée de bile lui brûler le fond de la gorge.

— Le mieux que j'aie pu faire. De petits os, vous voyez, vraiment endommagés, et les tendons de l'auriculaire étaient complètement sectionnés, expliqua son hôte d'un ton déçu. C'est vraiment dommage. Les marques vont s'estomper… un peu. Enfin, si on prend en compte la chute… Allez, tenez.

Elle vit l'embouchure de la pipe à brou s'approcher, et aspira goulûment. Elle s'y accrocha

comme si c'était son seul espoir. Et c'était bien le cas.

Il arracha un petit morceau du coin de la miche, de la taille de ceux qu'on donne aux oiseaux. Monza le regarda faire, la salive amère lui montant à la bouche. Qu'elle ait faim ou envie de vomir, cela ne faisait pas grande différence. Elle le prit en silence, le porta à ses lèvres, sa main gauche tremblant sous l'effort tant elle était affaiblie, puis se força à mâcher, à avaler.

Elle avait l'impression d'avaler des éclats de verre.

— Doucement, murmura-t-il. Tout doucement, vous n'avez absorbé que du lait et de l'eau sucrée depuis votre chute.

Le pain se coinça dans son gosier et elle eut la nausée, ses entrailles se resserrant autour de la blessure que Fidèle lui avait infligée.

— Là.

Glissant une main derrière son crâne, doucement mais fermement, il lui souleva la tête pour verser de l'eau dans sa bouche. Elle avala, puis essaya de voir ses mains. Elle sentait des bosses peu familières sur le côté de sa tête.

— J'ai dû retirer plusieurs morceaux de votre crâne. Je les ai remplacés par des pièces.

— Des pièces ?

— Auriez-vous préféré que je laisse votre cerveau à l'air ? L'or ne rouille pas. L'or ne pourrit pas. Un traitement coûteux, certes, mais si vous étiez morte, j'aurais toujours pu récupérer mon investissement, et puisque ce n'est pas le cas… je considère que c'est de l'argent bien dépensé. Votre scalp sera quelque peu bossu, mais vos cheveux repousseront. Vous avez de si beaux cheveux. Du noir de minuit.

Il laissa la tête de Monza retomber doucement sur le banc. Sa main s'attarda un instant. Un toucher doux. Une caresse, presque.

— Je suis un homme plutôt taciturne. Je passe certainement trop de temps seul, ajouta-t-il en lui adressant son sourire de cadavre. Mais il se trouve que vous… faites ressortir mes bons côtés. La mère de mes enfants est comme vous. Vous me la rappelez, d'une certaine façon.

Monza tenta de sourire en retour, mais elle fut assaillie par une vague de dégoût. Ajoutée à son envie permanente de vomir. Ce besoin épuisant.

Elle déglutit.

— Est-ce que je peux…

— Bien sûr.

Il lui tendait déjà la pipe.

— Fermez votre main.

— Je n'y arrive pas, siffla-t-elle, trois de ses doigts se pliant à peine, le petit restant toujours rigide, ou du moins aussi rigide qu'il l'était jamais.

Elle se rappela combien elle était agile de ses doigts, avant, combien elle était rapide et sûre d'elle, et la frustration comme la colère lui firent encore plus mal que la douleur physique.

— Je n'y arrive pas.

— Vous êtes restée allongée ici pendant des semaines. Je ne vous ai pas soignée simplement pour que vous puissiez fumer du brou. Essayez encore.

— Putain, mais essayez donc, vous, pour voir.

— D'accord.

Il ferma sans pitié sa main autour de celle de Monza, la forçant à plier ses doigts tordus en un

poing. Elle sentit ses yeux s'écarquiller, sa respiration s'affoler et n'eut pas la force de crier.

— Je doute que vous compreniez à quel point je vous aide, dit-il en continuant de serrer. On n'évolue pas sans douleur. On ne s'améliore pas sans douleur. La souffrance nous mène à accomplir de grandes choses.

De sa main valide, elle tentait de le forcer à lâcher, en vain.

— L'amour est un beau coussin sur lequel se reposer, mais il n'y a que la haine qui puisse faire de vous quelqu'un de meilleur. Allez.

Il lui lâcha la main, et elle se laissa retomber en gémissant. Elle regarda ses doigts tremblants, couverts de cicatrices violettes, se redresser petit à petit.

Elle voulait le tuer. Elle voulait lui hurler toutes les insultes qu'elle connaissait. Mais elle avait trop besoin de lui. Elle se contenta donc de sangloter, de gémir, de grincer des dents en se cognant la tête contre le banc.

— Maintenant, fermez le poing.

Elle le contempla, l'air aussi vide qu'une tombe fraîchement creusée.

— Maintenant, ou je le fais à votre place.

Elle grogna sous l'effort, la douleur se propageant jusqu'à son épaule. Graduellement, ses doigts se refermèrent, sauf le plus petit qui restait rigide.

— Voilà, salopard ! dit-elle en secouant son poing engourdi et tordu sous son nez. Voilà !

— C'était si dur que ça ? s'enquit-il en lui tendant la pipe, qu'elle lui arracha des mains. Pas la peine de me remercier.

— Maintenant, voyons si vous pouvez supporter…

Elle gémit quand ses genoux cédèrent, et serait tombée s'il ne l'avait pas rattrapée.

— Pas encore ? l'interrogea-t-il en fronçant les sourcils. Vous devriez pouvoir marcher. Les os sont réparés. Il y a bien la douleur, mais… Il doit rester une articulation qui n'est pas prête. Où avez-vous mal ?

— Partout ! grogna-t-elle.

— Hum, j'espère qu'il y a là autre chose que votre entêtement. Ça m'ennuierait de devoir rouvrir les plaies de vos jambes si ce n'était pas absolument nécessaire, déclara-t-il en la soulevant sans effort, un bras passé sous ses genoux, pour la reposer sur le banc. Je dois m'en aller un moment.

Elle s'accrocha à lui.

— Vous revenez bientôt ?

— Très bientôt.

Elle entendit ses pas s'éloigner dans le couloir. La porte d'entrée qui se fermait, le bruit de la clé dans la serrure.

— Sale fils de pute.

Elle balança ses jambes sur le côté du banc. Elle frémit quand ses pieds touchèrent le sol, serra les dents en se relevant, grogna doucement en lâchant le banc pour se mettre debout toute seule.

Ça lui faisait un mal de chien, mais c'était agréable.

Elle prit une profonde inspiration et tituba vers le fond de la pièce malgré toute sa concentration. La douleur lui cinglait les chevilles, les genoux, les hanches, le dos et elle devait garder les bras écartés pour s'équilibrer. Elle avança jusqu'à l'armoire, s'appuyant dessus pour ouvrir le tiroir. Dedans, elle trouva la pipe, ainsi que le bocal en verre qui renfermait le brou. Elle en crevait d'envie. Elle était en état de manque, la bouche desséchée et les paumes moites. Elle referma le tiroir

et retourna péniblement vers le banc. La douleur la transperçait dès qu'elle bougeait, mais elle devenait tout de même chaque jour un peu plus forte. Bientôt, elle serait prête. Mais pas encore.

« Patience est mère de succès », écrivait Stolicus.

Elle traversa de nouveau la pièce en serrant les dents, sans pouvoir s'empêcher de grogner. Encore une fois. Elle chancelait, grimaçait. Puis une autre. Elle gémissait, elle trébuchait, elle crachait. Elle s'appuya contre le banc, juste assez longtemps pour reprendre sa respiration.

Encore une fois.

Le miroir était fissuré, mais elle aurait préféré qu'il soit en mille morceaux.

« Tes cheveux sont comme un rideau de minuit. »

Sur tout le côté gauche, ils avaient été rasés et venaient de commencer à repousser. Sur le côté droit, ils tombaient raides, aussi gras et emmêlés que des algues.

« Tes yeux brillent comme de perçants saphirs, des saphirs inestimables ! »

Jaunes, injectés de sang, les cils collés en paquets, bordés de rouge et de cernes violets.

« Tes lèvres sont des pétales de rose ? »

Gercées, desséchées, plus grises que roses, jaunies aux coins. Sans compter les trois longues estafilades brunes sur sa joue cireuse.

« Tu es particulièrement belle ce matin, Monza… »

De chaque côté de son cou, qui n'était plus qu'une masse de tendons pâles, les cicatrices rouges laissées par le fil de Gobba. Elle ressemblait à une victime de la peste. Elle paraissait à peine plus vivante que les crânes entassés sur la cheminée.

Derrière le miroir, son hôte souriait.

— Vous voyez, je ne vous ai pas menti. Vous êtes en forme.

« La Déesse de la Guerre incarnée. »

— Je ressemble à une bête de foire ! ricana-t-elle, et la vieille bique du miroir lui rit au nez.

— Vous êtes en meilleure forme que lorsque je vous ai trouvée. Vous devriez apprendre à voir le bon côté des choses, ajouta-t-il en reposant le miroir, avant de se lever et d'enfiler son manteau. Je dois m'absenter un moment, mais je reviendrai, comme toujours. Continuez de faire travailler votre main, mais sans vous épuiser. Plus tard, j'inciserai vos jambes pour déterminer d'où proviennent vos difficultés pour marcher.

Elle se força à sourire, d'un rictus maladif.

— Oui, bien sûr.

— Parfait. À plus tard, alors.

Il jeta son baluchon par-dessus son épaule. Elle entendit le bruit de ses pas dans le couloir et le verrou qui se fermait. Elle compta doucement jusqu'à dix.

Elle se leva et se saisit d'une paire d'aiguilles et d'un couteau qui traînaient sur le plateau. Elle boita jusqu'à l'armoire, ouvrit le tiroir, fourra la pipe dans la poche du pantalon qui pendait sur ses hanches, et le bocal avec. Elle passa dans le couloir, les planches craquant sous ses pieds. Une fois dans la chambre, elle se pencha sous le lit, en grimaçant, pour récupérer ses vieilles bottes, qu'elle enfila avec un grognement.

De retour dans le couloir, elle ahanait. Épuisée, endolorie, terrifiée, elle s'agenouilla devant la porte, ou du moins se baissa, petit à petit, avec force craquements, jusqu'à ce que ses genoux touchent les planches. Elle n'avait pas crocheté de serrure depuis longtemps. Elle fit jouer les aiguilles de sa main tordue et tremblante.

— Tourne, salaud, tourne !

Heureusement, le verrou n'était pas solide. Rapidement, elle entendit le cliquetis décisif. Elle ouvrit la porte.

Il faisait nuit, et un temps affreux. Une pluie glaciale fouettait une pelouse envahie de mauvaises herbes éclairées par la lune. Autour du jardin les murs s'écroulaient, humides et poisseux. Par-delà une clôture penchée s'élevaient des arbres nus, l'obscurité s'intensifiant sous leurs branches. Dure nuit dehors pour une invalide. Mais l'air sain et le vent frais lui cinglant le visage lui donnèrent l'impression de revivre. Elle préférait geler au grand air que passer un instant de plus parmi les os. Elle traversa le jardin en boitillant, courbée pour lutter contre la pluie, les orties lui piquant les jambes. Elle se glissa au milieu des arbres, entre leurs troncs luisants, et quitta le chemin sans se retourner.

Elle remonta une longue pente, pliée en deux, s'aidant de sa bonne main pour avancer sur le sol boueux. À chaque glissade, tous ses muscles l'appelaient au secours, et elle les faisait taire d'un grognement. Une pluie noire coulait des branches noires, piquetait les feuilles mortes, glissait dans ses cheveux et les lui plaquait contre le visage, s'insinuait dans ses vêtements volés qui frottaient contre sa peau endolorie.

— Encore un pas.

Elle devait s'éloigner du banc, des couteaux, du visage vide, cireux, flasque. De ce visage, et de celui du miroir.

— Encore un pas… encore un… encore un.

Le sol sombre bougeait sous elle, sa main glissait dans la boue humide, sur les racines des arbres. Elle suivait ainsi son père quand il poussait la charrue, dans le temps, glissant une main le long de la terre retournée pour en enlever les pierres.

« Que ferais-je sans toi ? »

Elle était agenouillée dans les bois à côté de Cosca, guettant l'embuscade, et inspirait à plein nez l'odeur des arbres sous la pluie. Elle palpitait de peur, mais aussi d'impatience.

« Tu as le diable au corps. »

Elle pensait à tout et n'importe quoi pour se forcer à continuer, les souvenirs rattrapant ses pas maladroits.

« Jetez-la par la terrasse, qu'on en finisse. »

Elle s'arrêta, pliée en deux, tremblante, à bout de souffle. Elle ne savait ni où elle était, ni d'où elle venait, ni où elle allait. Mais ça n'avait aucune importance.

Elle s'appuya contre un tronc gluant, saisit la boucle de sa ceinture de sa main valide et tapota dessus avec le côté de l'autre main. Il lui fallut une éternité, une douloureuse éternité, pour ouvrir cette saleté. Au moins, elle n'eut pas de mal à descendre son pantalon. Entraîné par son propre poids, il glissa le long de ses fesses maigrelettes jusqu'au bas de ses jambes squelettiques. Elle attendit un instant, se demandant comment elle allait bien pouvoir faire pour le remonter.

« Une bataille à la fois », écrivait Stolicus.

Elle attrapa une branche basse, humide et glissante, s'abaissa, la main droite collée contre sa chemise mouillée, ses genoux nus tremblants.

— Allez, siffla-t-elle, essayant de détendre sa vessie nouée. Allez, s'il te plaît, laisse-toi aller…

Elle grogna de soulagement, l'urine éclaboussant la boue avec la pluie, dégoulinant le long de la colline. Sa jambe droite la brûlait plus que jamais, ses muscles tremblaient de fatigue. Elle grimaça

en essayant de bouger sa main, de déplacer son poids sur l'autre jambe. Mais alors, l'un de ses pieds glissa et elle tomba à la renverse. Elle paniqua en se rappelant sa chute vertigineuse. Sa tête s'écrasa dans la boue et elle se mordit la langue en atterrissant, après une petite glissade, dans un creux rempli de feuilles pourries. Elle resta allongée sous la pluie battante, le pantalon enroulé autour des chevilles, et pleura.

Ce n'était pas un de ses moments les plus glorieux, c'était sûr.

Elle brailla comme un bébé. Impuissante et désespérée. Secouée de sanglots étouffants. Elle ne se souvenait pas de la dernière fois où elle avait pleuré. Jamais, peut-être. Benna avait pleuré pour eux deux. Aujourd'hui, la douleur et la peur emmagasinées pendant douze années, et même plus, s'écoulaient de ses yeux fatigués. Elle gisait dans la boue, et se torturait en pensant à tout ce qu'elle avait perdu.

Benna était mort, et toutes les bonnes choses qu'elle cachait en elle étaient parties avec lui. La façon dont ils se faisaient mutuellement rire. L'entente née d'une vie menée de concert, disparue. Il avait représenté son foyer, sa famille, son ami, et plus encore. Tous tués d'un seul coup. Tous écrasés comme des insectes. Sa main était ruinée. Elle en serrait la pathétique relique contre sa poitrine. La façon dont elle tirait son épée, tenait son crayon, saluait… écrabouillée sous la botte de Gobba. La façon dont elle marchait, courait, montait à cheval… éparpillée à flanc de montagne sous la terrasse d'Orso. Sa place dans le monde, gagnée en dix années de travail à la sueur de son sang, à force de lutte, de dur labeur… envolée comme fumée au vent. Tout ce pour quoi elle s'était démenée, tout ce qu'elle avait espéré, tout ce dont elle avait rêvé…

Mort.

Elle remonta sa ceinture, entraînant avec elle des feuilles mortes, et la boucla à grand-peine. Quelques derniers sanglots, puis elle cracha sa morve et en essuya le reste du dos de sa main glacée. La vie qu'elle avait menée était terminée. La femme qu'elle était avait disparu. Ce qu'ils avaient blessé ne pouvait pas être réparé.

Pas la peine de s'apitoyer là-dessus.

Elle s'agenouilla dans la boue, tremblant en silence dans l'obscurité. Ces choses n'étaient pas simplement parties, elles lui avaient été volées. Son frère n'était pas simplement mort, il avait été assassiné. Massacré comme un animal. Elle força ses doigts noueux à se fermer en un poing tremblant.

— Je les tuerai.

Elle s'obligea à voir leurs visages, un par un. Gobba, le gros porc, attendant dans l'ombre. *« On gâche de la belle chair. »* Elle grimaça en revoyant sa botte écraser sa main, en sentant les os se briser. Mauthis, le banquier. Ses yeux froids fixés sur le cadavre de son frère. Fidèle Carpi. Un homme qui avait marché à ses côtés, mangé à ses côtés, s'était battu à ses côtés, année après année. *« Je suis vraiment désolé. »* Elle le revit se préparer à frapper, se rappela la morsure de la lame s'enfonçant dans son flanc. Elle pressa alors ses mains sous sa chemise mouillée, et malaxa la cicatrice jusqu'à en avoir atrocement mal.

— Je les tuerai.

Ganmark. Elle revit son visage doux, fatigué. Grimaça en pensant à son épée traversant le corps de Benna. *« Lui, c'est bon. »* Le prince Ario, avachi sur sa chaise, un verre de vin à la main. Son couteau entaillant le cou de Benna, le sang s'écoulant entre ses doigts. Elle se força à revoir chaque détail, à se rappeler chaque mot prononcé. Foscar, aussi. *« Je refuse d'être mêlé à ça. »* Mais ça ne

changeait rien.

— Je les tuerai tous.

Et Orso, enfin. Orso, pour qui elle s'était battue, pour qui elle avait lutté, pour qui elle avait tué. Le grand-duc Orso, seigneur de Talins, qui s'était retourné contre eux à cause d'une rumeur. Qui avait assassiné son frère, qui l'avait brisée, et tout ça pour rien. De peur qu'ils ne volent sa place. Elle serra les dents jusqu'à en avoir mal à la mâchoire. Elle frémit en se rappelant sa main paternelle sur son épaule. Elle revit son sourire, entendit sa voix en écho dans son crâne lancinant.

« Que ferais-je sans vous ? »

Sept hommes.

Elle se releva, mordillant sa lèvre douloureuse, et s'en alla dans les arbres sombres, l'eau dégoulinant de ses cheveux trempés. Elle avait atrocement mal aux jambes, aux côtes, à la main, au crâne, mais elle se mordit la langue et se força à continuer.

— Je les tuerai. Je les tuerai… je les tuerai.

Inutile de le dire, le temps des larmes était passé.

Envahi par les herbes, le vieux chemin était méconnaissable. Les branches fouettaient le corps de Monza. Les ronces écorchaient ses jambes brûlantes. Elle se glissa à travers un trou dans la haie et observa l'endroit où elle était née, les sourcils froncés. Elle aurait aimé que ses récoltes prolifèrent aussi bien que le chardon et les orties. Le champ du haut n'était qu'un carré de broussailles mortes. Celui du bas une masse de ronces. Les vestiges de la ferme dépassaient tristement de l'orée du bois, et elle les regarda, tout aussi tristement.

À croire que le temps leur avait botté le train, à toutes les deux.

Elle s'accroupit en serrant les dents, ses muscles rouillés s'étirant sur ses os noueux. Elle écouta quelques oiseaux chanter dans le soleil couchant, contempla l'herbe sauvage qui dansait dans le vent. Jusqu'à ce qu'elle fût parfaitement sûre que l'endroit était aussi abandonné qu'il en avait l'air. Puis, doucement, elle insuffla un peu de vie à ses jambes usées et boitilla jusqu'aux bâtiments. La maison où son père était décédé n'était qu'une coquille effondrée dont il restait deux ou trois poutres ; elle semblait si petite qu'elle avait du mal à croire qu'elle avait été habitée. Elle, son père, et Benna. Elle tourna la tête et cracha dans la poussière. Elle n'était pas venue ressasser ses vieux souvenirs.

Elle était venue organiser sa vengeance.

La pelle était là où elle l'avait laissée deux hivers plus tôt. La lame luisait toujours, cachée sous les ordures dans le coin du garage dont le toit s'était écroulé. Trente pas après l'orée. Difficile de se souvenir comme elle avait pu faire ces grands pas, toute joyeuse, maintenant qu'elle traînait lamentablement sa pelle derrière elle. Qu'elle frémissait au moindre bruit s'élevant du bois tranquille, les ombres dansant sur les feuilles mortes dans le crépuscule.

Trente pas. Elle taillada les ronces avec sa pelle, puis parvint à traîner le tronc pourri de côté avant de se mettre à creuser. La tâche aurait déjà été difficile avec ses deux jambes et ses deux bras intacts. Dans son état, c'était une véritable épreuve, et elle n'en pouvait plus. Mais Monza n'était pas du genre à abandonner en cours de route, qu'importe le prix. « Tu as le diable au corps », lui disait Cosca, et il avait raison. Il l'avait appris à ses dépens.

La nuit approchait quand elle entendit le claquement creux du métal contre le bois. Elle gratta le reste de la terre à la main et tira sur l'anneau de fer. Elle grognait sous l'effort, ses vêtements volés collant à sa peau meurtrie. La trappe s'ouvrit avec un grincement métallique et un trou noir l'accueillit, révélant une échelle à demi cachée dans l'obscurité.

Elle descendit, tout doucement, pour ne pas risquer de se casser un os de plus. Elle tâtonna dans le noir jusqu'à trouver l'étagère, se débattit contre la pierre à feu avec son pauvre moignon pour allumer la lampe. La lueur éclaira faiblement la cave voûtée, scintillant le long des bords métalliques des provisions de Benna, restées en sécurité, telles qu'ils les avaient laissées.

Il avait toujours aimé planifier les choses.

Des clés pendaient sur une rangée de crochets rouillés. Les clés de bâtiments vides, éparpillés dans toute la Styrie. Des cachettes. Le long du mur de gauche, un portant garni de lames, longues et courtes. À côté, dans un coffre, des vêtements, soigneusement pliés, jamais portés, qui ne lui iraient certainement plus. Elle passa les doigts sur l'une des chemises de Benna, se rappelant comme il en avait choisi la soie, et aperçut sa main droite à la lueur de la lampe. Elle récupéra une paire de gants, en jeta un et cacha la main atrophiée dans l'autre, à grand-peine, le petit doigt toujours obstinément tendu.

Empilées à l'arrière de la cave, des caisses en bois, vingt en tout. Elle boitilla jusqu'à la plus proche et en repoussa le couvercle. L'or d'Hermon scintillait devant elle. Des tas de pièces. Une petite fortune rien que dans celle-ci. Elle posa ses doigts sur son crâne, sentit les bords contre sa peau. L'or. Il avait de bien plus grandes utilités que de combler les trous de sa tête.

Elle enfonça sa main dans la caisse et laissa les pièces glisser entre ses doigts. La réaction attendue face à une telle quantité d'or. Ce serait son arme. Ça, et…

Elle glissa sa main gantée le long des lames du portant, s'arrêta et recula d'un pas. Une longue épée d'acier gris. Dépourvue de fioritures ornementales, elle était à ses yeux d'une beauté effrayante. La beauté d'une conception soignée. C'était une Calvez, forgée par le meilleur armurier de toute la Styrie. Un cadeau qu'elle avait offert à Benna. Non qu'il eût fait la différence entre une bonne lame et une carotte. Il l'avait gardée une semaine, avant de l'échanger contre une lame bonne à jeter, hors de prix, car décorée de vanneries dorées.

Celle qu'il avait essayé de tirer quand ils l'avaient tué.

Elle enroula ses doigts sur la poignée froide, sensation nouvelle dans sa main gauche, et fit glisser quelques centimètres de métal hors du fourreau. Elle brillait vivement à la lumière de la lampe. Le bon acier plie, mais jamais ne rompt. Le bon acier est toujours affûté et prêt à l'emploi. Le bon acier ne ressent ni pitié ni douleur, et surtout, jamais de remords.

Elle laissa échapper un vrai sourire. Le premier depuis des mois. Le premier depuis que le fil de Gobba lui avait fendu le cou.

La vengeance, alors.

Un poisson hors de l'eau

Le vent frais de la mer s'engouffrait en belles rafales sur les quais. Ou en affreuses bourrasques, si vous n'étiez pas assez habillé. Et Shivers était loin de l'être. Il resserra son fin manteau autour de lui, geste presque inutile au vu des circonstances. Il plissa les yeux pour essayer de voir quelque chose dans la dernière bourrasque. Depuis quelques semaines, il s'était réaccoutumé aux frissons qui lui avaient valu son nom.

Il se rappelait les soirées passées au coin du feu, dans le Nord, à l'abri d'une auberge près d'Uffrith, le ventre plein et la tête remplie de rêves, à discuter de la merveilleuse ville de Talins avec Vossula. Des souvenirs teintés d'amertume, puisque ce foutu commerçant nostalgique de son doux pays avait fini par le convaincre d'entreprendre cette cauchemardesque expédition en Styrie.

Selon Vossula, le soleil brillait toujours à Talins. Shivers avait donc vendu son gros manteau avant de partir. Pas la peine de transpirer, n'est-ce pas ? À présent, tremblant comme une feuille d'automne menaçant de tomber de sa branche, Shivers se disait que Vossula avait quelque peu enjolivé la vérité.

Il regarda les vagues insatiables dévorer les quais, projetant des gerbes d'eau glacée sur les quelques embarcations pourries amarrées là. Il écouta les aussières crisser, les mouettes malades crier, un volet claquer au vent, les grognements et les murmures des hommes qui l'entouraient. Tous rassemblés sur les quais dans le maigre espoir de trouver un travail. Jamais on n'avait vu tel assortiment de clowns tristes. Sales et émaciés, vêtements en guenilles et visages rabougris. Des hommes désespérés. Des hommes comme Shivers, en d'autres termes. Sauf qu'eux étaient nés ici. Lui, il avait été assez stupide pour choisir d'y venir.

Il saisit le dernier quignon de pain dur dans sa poche intérieure avec autant de soin qu'un avare manipulant son trésor, croqua dedans et s'assura d'en savourer chaque miette. Il s'aperçut que son voisin le regardait intensément en se passant la langue sur les lèvres. Les épaules basses, Shivers en coupa un petit bout et le lui tendit.

— Merci, mon ami, dit l'homme en dévorant le pain.

— C'est rien, répondit Shivers, même s'il avait gagné cette nourriture en échange de plusieurs heures passées à débiter du bois.

Et maintenant, tous les hommes le dévisageaient de leurs grands yeux tristes, comme des chiots affamés. Il leva les bras au ciel.

— Si j'avais du pain pour tout le monde, qu'est-ce que je foutrais ici ?

Ils se retournèrent en râlant de concert. Il cracha un peu de morve froide. À part quelques miettes de pain rassis, c'était la seule chose qui avait franchi le seuil de sa bouche ce matin-là, et dans le mauvais sens. Il était arrivé avec une poignée de pièces d'argent, le sourire aux lèvres et la poitrine gonflée d'espoir. Après dix semaines en Styrie, il n'en restait plus rien.

Selon Vossula, les gens de Talins étaient doux comme des agneaux, et accueillaient les étrangers comme des invités. Il n'avait rencontré qu'une foule d'ordures méprisantes, dont le seul but était de

le délester de son argent de plus en plus rare. Les secondes chances n'attendaient pas au coin des rues. Pas plus que dans le Nord.

Des pêcheurs s'affairaient autour d'un bateau qui venait d'entrer au port pour l'amarrer, tirant les cordes en crachant des chapelets de jurons. Shivers vit les autres désespérés se ragaillardir, égayés par l'éventualité d'une embauche. Dans sa poitrine aussi, même s'il se forçait à ne pas y penser, une lueur d'espoir naquit, et il se dressa sur la pointe des pieds pour observer la scène.

On déversait sur les quais des poissons d'un argent scintillant dans le soleil marin. La pêche, c'était un bon travail, un travail honnête. Une vie de camaraderie sur l'eau salée, les hommes unis contre le vent pour récolter les trésors brillants renfermés par la mer, tout ça. Un travail noble, se répétait Shivers, malgré l'odeur. Toutes les tâches qui se présenteraient à lui semblaient assez nobles, en définitive.

Un vieux loup de mer sauta du bateau et s'avança pompeusement vers eux. Les mendiants se bousculèrent pour attirer son attention. Le capitaine, supposa Shivers.

— 'Nous faut deux hommes, dit-il en repoussant sa casquette défraîchie et en regardant attentivement ces visages à la fois pleins d'espoir et désespérés. Toi, et toi.

Inutile de préciser que Shivers n'en faisait pas partie. Il était aussi dépité que les autres de voir les deux chanceux suivre le capitaine jusqu'au bateau. L'un d'eux était le salaud à qui il avait tendu son pain, mais il n'avait même pas pris la peine de se retourner, et encore moins de dire un mot en sa faveur. C'était peut-être ce qu'on donnait et pas ce qu'on recevait qui faisait un homme, comme disait le frère de Shivers… toujours est-il que si ça pouvait l'empêcher de crever de faim, il aurait bien aimé recevoir un peu.

— Quelle merde.

Il décida de les suivre, se frayant un chemin entre les pêcheurs qui triaient leurs prises frétillantes entre seaux et brouettes. Affichant son sourire le plus engageant, il se dirigea vers le capitaine qui s'affairait sur le pont.

— C'est un bien beau bateau, lança-t-il – même si, de ce qu'il en voyait, ce n'était qu'une vieille carcasse.

— Et ?

— Vous envisageriez de me prendre ?

— Toi ? T'y connais quoi en poisson ?

Shivers avait la main habile avec une hache, une épée, une lance et un bouclier. C'était un Homme Nommé qui avait mené des charges et défendu des barricades dans tout le Nord. Qui avait encaissé quelques mauvais coups, et en avait assené d'autres, bien pires. Mais il s'était promis de se racheter, et s'accrochait à cette idée comme un naufragé à son radeau.

— Je pêchais beaucoup, quand j'étais gamin. Au lac, avec mon père.

Ses pieds nus sur les galets. La lumière scintillant sur l'eau. Le sourire de son père, celui de son frère.

Le capitaine n'était pas un grand nostalgique.

— Au lac ? On pêche en mer ici, gamin.

— La pêche en mer, je dois avouer que j'y suis jamais allé.

— Alors pourquoi tu viens me faire perdre mon temps, bordel ? Je peux trouver autant de pêcheurs styriens que je veux en claquant des doigts, et les meilleurs, avec une dizaine d'années d'expérience en mer. (Il désigna d'un geste les hommes oisifs alignés sur le quai, qui semblaient

davantage avoir une dizaine d'années d'expérience en bière.) Pourquoi je donnerais du boulot à un mendiant du Nord ?

— Je travaillerai dur. J'ai pas eu de bol, c'est tout. Tout ce que je demande, c'est une chance.

— On en est tous là, mais je vois pas pourquoi ce serait à moi de t'en donner une.

— Une chance, c'est t…

— Dégage de mon bateau, bâtard ! (Le capitaine attrapa un bout de bois qui traînait sur le pont et avança d'un pas menaçant, comme s'il s'apprêtait à battre un chien.) Dégage, et prends ta poisse avec toi !

— Je suis peut-être pas pêcheur, mais j'ai toujours eu un certain talent pour me battre. Pose ce bâton avant que je te le fasse bouffer.

Shivers accompagna sa menace d'un regard assorti. Un regard de tueur, venu tout droit du Nord. Le capitaine s'arrêta net et bafouilla. Puis il reposa son bâton et commença à hurler sur ses hommes.

Shivers tourna les talons, les épaules voûtées. D'un pas lourd, il rejoignit une ruelle, en passant devant les affiches déchirées sur les murs, et les mots qu'on avait barbouillés par-dessus. Il se glissa dans l'ombre d'un passage entre deux bâtiments, où les sons du port étaient quelque peu étouffés. Ça avait été la même histoire avec les forgerons, les boulangers, et avec chaque corps de métier de cette putain de ville. Un cordonnier lui avait semblé correct, mais il avait fini par dire à Shivers d'aller se faire foutre.

Selon Vossula, il y avait du travail pour tous en Styrie, il suffisait de demander. Pour des raisons encore obscures, Vossula avait de toute évidence menti de façon éhontée. Shivers lui avait posé toutes sortes de questions. À présent, alors qu'il s'effondrait sur le pas d'une porte, ses bottes usées traînant dans le caniveau, des têtes de poissons morts pour seule compagnie, il se rendait compte qu'il avait oublié de poser une question essentielle. La question qui le taraudait depuis son arrivée.

« Dis-moi, Vossula… si la Styrie est si merveilleuse, qu'est-ce que t'es venu foutre dans le Nord ? »

— Putain de Styrie, siffla-t-il en nordique.

Il sentit ce picotement dans son nez qui précédait les larmes, mais il était tombé si bas qu'il n'arrivait même pas à en avoir honte. Caul Shivers. Fils de Rattleneck. Un Homme Nommé qui avait affronté la mort par tous les temps. Qui s'était battu aux côtés des plus grands noms du Nord – Rudd Séquoia, Dow le Sombre, Renifleur et Harding Grim. Qui avait mené la charge contre l'Union près du Cumnur. Qui avait résisté contre un millier de Shanka à Dunbrec. Qui s'était battu pendant sept jours sanglants dans les Hauts Lieux. Il sentit presque un sourire lui étirer la bouche en pensant aux intenses moments de bravoure qu'il avait connus. Il savait qu'il s'était chié dessus tout ce temps-là, mais comme cette époque lui semblait belle aujourd'hui ! Au moins, il n'était pas seul.

Il entendit des pas et leva les yeux. Quatre hommes s'engouffraient dans la ruelle, par le même chemin que lui. Ils avaient cet air rusé qui précède un méfait. Shivers se recroquevilla dans son entrée, en espérant qu'ils le laisseraient en dehors de tout ça.

Mais ils s'assemblèrent en demi-cercle autour de lui. Un homme au nez rouge et gonflé, comme on en a quand on boit trop. Un autre, chauve comme un œuf, armé d'un bâton. Le troisième avait une barbe maigrichonne sous une bouche garnie de dents pourries. Un sale petit groupe, et ils avaient certainement de sales trucs en tête.

Le quatrième, face de rat et mine féroce, ricana.

— T'as quoi pour nous ?

— J'aimerais avoir quelque chose que vous puissiez prendre. Mais c'est pas le cas. Passez votre chemin.

Face de Rat sourit au chauve, agacé à l'idée de ne rien gagner.

— Tes pompes, alors.

— Par ce temps ? Je vais geler.

— Bah, gèle. J'en ai rien à battre. Tes pompes, ou je te cogne pour me marrer.

— Putain de Talins, souffla Shivers.

Le goût d'amertume au fond de sa gorge s'embrasa soudain. Il s'en voulait d'être tombé si bas. Les salauds n'auraient que faire de ses bottes, ils les lui piquaient juste pour l'emmerder. Mais il serait stupide de les attaquer à un contre quatre, sans arme qui plus est. Idiot de se faire tuer pour un bout de cuir, même par ce froid.

Il s'accroupit, et commença à retirer ses bottes en grommelant. Puis il donna un coup de genou dans les noix de Nez Rouge, qui se plia en deux avec un cri de douleur. Il était aussi surpris qu'eux. Peut-être qu'aller nu-pieds était plus que ne pouvait supportait sa fierté. Il cogna le menton de Face de Rat, l'attrapa par les pans de son manteau et le balança sur l'un de ses camarades. Ils s'étalèrent sur le dos, geignant comme des chatons dans la tempête.

Le chauve essaya de frapper Shivers d'un coup de bâton, mais celui-ci l'esquiva, et renvoya le bâton contre son épaule. Déséquilibré, l'homme trébucha devant lui, la bouche grande ouverte. D'un coup de poing dans le menton, Shivers lui releva la tête, puis lui fit un croche-pied pour le faire tomber à la renverse. Il se jeta sur lui et lui démolit le visage, un vrai carnage qui éclaboussa ses manches de sang.

Il s'éloigna en laissant le Chauve cracher ses dents dans le caniveau. Nez Rouge était toujours plié en deux, gémissant, les mains entre les jambes. Mais les deux autres avaient sorti des couteaux aux lames luisantes. Shivers s'accroupit, les poings serrés, la respiration haletante, les yeux passant sans cesse de l'un à l'autre. Sa colère retomba à toute vitesse. Il aurait dû leur donner ses bottes. Ils les arracheraient probablement aux pieds de son cadavre dans très peu de temps. Saleté de fierté, cette connerie n'entraînait jamais rien de bon.

Face de Rat essuya le sang qui lui coulait sous le nez.

— Oh, t'es un homme mort, maintenant, sale Nordique ! T'es fait comme un…

Sa jambe céda soudain sous son poids, et il tomba en hurlant, laissant échapper le couteau.

Quelqu'un sortit de l'ombre derrière lui. Une haute silhouette encapuchonnée, une épée au poing gauche, sa lame longue et mince reflétant le peu de lumière de la ruelle et appelant au meurtre. Seul l'un des voyous était encore debout, celui avec les dents pourries. Il regardait cette lame les yeux écarquillés, son couteau ayant piètre allure à côté.

— Tu devrais prendre tes jambes à ton cou.

Shivers fronça les sourcils, décontenancé. Une voix de femme. Dents Pourries n'eut pas besoin de se le faire dire deux fois. Il s'enfuit sans demander son reste.

— Ma jambe ! hurlait Face de Rat, tenant l'arrière de son genou d'une main sanglante. Ma putain de jambe !

— Arrête de te plaindre ou je te coupe l'autre.

Le Chauve gisait sur le sol, silencieux. Nez Rouge était parvenu à se mettre à genoux en geignant.

— Vous voulez mes pompes, c'est ça ? (Shivers recula et lui donna un autre coup de pied dans les noix, puis le releva et le laissa retomber, couinant, sur le ventre.) En voilà une, connard !

Il regarda la nouvelle venue, le sang battant à ses tempes. Il n'arrivait pas à comprendre comment il s'en était sorti sans se prendre une lame d'acier dans la poitrine. Était-il vraiment tiré d'affaire ? Cette femme n'avait pas l'air d'apporter de bonnes nouvelles.

— Vous voulez quoi ? grogna-t-il.

— Rien de compliqué, répondit-elle, et il devina un sourire sous son capuchon. J'ai peut-être du travail pour toi.

Une grande assiette de viande et de légumes trempant dans une sauce étrange, plus quelques morceaux de pain. Peut-être que c'était bon, peut-être que non. Shivers était trop occupé à se goinfrer pour se prononcer. Il devait ressembler à un animal : depuis deux semaines, il ne s'était pas rasé, il n'avait pas dormi, ou alors sous des portes sordides. Mais il se fichait totalement de son allure, quand bien même une femme regardait.

Ils étaient à l'abri, pourtant son capuchon était toujours baissé et elle restait dans l'ombre, appuyée au mur. Lorsque des gens s'approchaient, elle détournait la tête, se cachant derrière ses cheveux noir de jais. Il avait réussi à se représenter son visage, dans les instants où il était parvenu à se décoller de son assiette, et pensait être assez proche de la vérité.

Un visage dur, aux os saillants, une ligne de mâchoire fière et un cou fin, une veine bleue ressortant sur le côté. Elle avait l'air dangereuse, mais ce n'était pas une surprise, après qu'elle avait entaillé le genou d'un type sans hésitation. Toujours est-il que l'intensité de ses yeux étrécis le rendait nerveux. Ils restaient calmes et froids, comme si elle l'avait déjà complètement cerné et savait ce qu'il ferait ensuite. Comme si elle le savait mieux que lui. Elle avait trois longues estafilades sur une joue, de vieilles coupures pas tout à fait guéries. Elle utilisait à peine sa main droite, dissimulée dans un gant. Elle boitait, aussi, avait-il remarqué en chemin. Elle vaquait certainement à de sombres occupations, mais Shivers n'avait pas assez d'amis pour se permettre d'être sélectif. Pour le moment, quiconque le nourrissait gagnait sa loyauté.

Elle le regardait manger.

— Affamé ?

— Un peu.

— Tu viens de loin ?

— Un peu.

— T'as pas eu de chance ?

— Pas tellement. Et j'ai fait quelques mauvais choix.

— Ça va ensemble.

— C'est vrai, dit-il en reposant sa cuillère et son couteau. J'aurais dû réfléchir un peu plus. (Il sauça son assiette avec sa dernière tranche de pain.) Mais j'ai toujours été mon pire ennemi. (Ils se regardèrent en silence pendant qu'il mâchait.) Vous ne m'avez pas dit votre nom.

— Non.

— C'est comme ça ?

— Je paie, non ? Donc on fait les choses à ma manière.

— Pourquoi vous payez ? Un ami à moi… (Il s'interrompit pour se racler la gorge, commençant à douter de l'amitié effective de Vossula.) Un homme que je connaissais m'a dit que rien n'était gratuit en Styrie.

— Il avait raison. J'attends quelque chose en retour.

Shivers se lécha l'intérieur de la bouche, le goût était amer. Il avait une dette envers cette femme,

maintenant ; et qui savait ce qu'il devrait payer ? À voir sa tête, ça pouvait lui coûter cher.

— Qu'est-ce qu'il vous faut ?

— Commence par prendre un bain. On ne va pas faire affaire tant que tu es dans cet état.

Maintenant qu'il n'avait plus ni faim ni froid, sa honte refaisait surface.

— J'aime mieux ne pas puer, croyez-le ou non. Il me reste quand même un peu de fierté.

— Bonne nouvelle. Je parie que tu as hâte d'être propre, alors !

Il se voûta, embarrassé. Il aurait été prêt à se jeter dans une piscine sans en voir le fond.

— Et ensuite ?

— Pas grand-chose. Tu vas dans un fumoir et tu demandes à voir Sajaam. Tu dis que Nicomo l'appelle au point de rendez-vous. Puis tu me l'amènes.

— Pourquoi vous le faites pas vous-même ?

— Parce que je te paie pour le faire, andouille.

Elle leva une pièce dans son poing ganté. Un dessin de balances imprimées dans l'argent luisait à la lueur du feu.

— Tu m'amènes Sajaam, tu gagnes une balance. Comme ça, quand tu voudras te resservir en poisson, tu pourras en acheter un tonneau.

Shivers fronça les sourcils. Une jolie femme sortant de nulle part, qui lui sauve fort probablement la vie et lui fait une proposition en or ? Jamais il n'avait eu autant de chance, loin de là. Mais le fait de manger lui rappelait combien il adorait ça.

— Ça peut se faire.

— Bien. Ou tu peux faire autre chose, et tu en gagnerais cinquante.

— Cinquante ? croassa Shivers, épaté. C'est une blague ?

— Est-ce que je ris ? Cinquante, comme ça, si tu veux te resservir en poisson, t'auras qu'à t'acheter un bateau, et il te restera la monnaie pour te rhabiller décemment. Pas mal, non ?

Quelque peu honteux, Shivers tira sur les bords effilochés de son manteau. Avec tout cet argent, il pourrait sauter sur le prochain bateau, rentrer à Uffrith et botter le cul de Vossula d'un bout à l'autre de la ville. Rêve qui était, depuis un moment, son unique source de plaisir.

— Qu'est-ce que vous voulez pour cinquante ?

— Pas grand-chose. Tu vas dans le fumoir et tu demandes Sajaam. Tu dis que Nicomo l'appelle au point de rendez-vous. Tu me l'amènes. (Elle se tut un instant avant de continuer.) Et tu m'aides à tuer un homme.

Il n'en fut pas surpris, pour être honnête. C'était la seule chose pour laquelle il était bon. Enfin, la seule chose qui pouvait valoir cinquante balances. Il était venu ici pour devenir un homme meilleur. Mais Renifleur avait raison : une fois qu'on a du sang sur les mains, pas facile de les nettoyer.

Quelque chose piqua sa cuisse sous la table et il sauta presque de sa chaise. Le pommeau d'un long couteau dirigé entre ses jambes. Un couteau de combat, la garde d'acier orange luisant, la lame dans un fourreau que tenait la femme de sa main gantée.

— Tu devrais prendre ça.

— J'ai jamais dit que je tuerais qui que ce soit.

— Je sais. Mais avec cette lame, Sajaam te prendra au sérieux.

Il devait bien avouer qu'il n'aimait pas trop qu'une femme le surprenne en lui mettant un couteau entre les jambes.

— J'ai jamais dit que je tuerais qui que ce soit.

— J'ai pas dit que t'avais dit ça.

— Très bien. Tant que vous êtes au courant.

Il lui arracha la lame des mains et la glissa dans son manteau.

Il avançait, le couteau pressé contre son torse, blotti contre lui comme une vieille amante retrouvée. Shivers savait qu'il n'y avait pas de quoi en être fier. N'importe qui peut porter un couteau. Quand même, il appréciait ce poids contre ses côtes. Il avait de nouveau l'impression d'être quelqu'un.

Il était venu en Styrie pour trouver un travail honnête. Mais, au vu de son porte-monnaie vide, un travail malhonnête ferait bien l'affaire. Et aucun endroit n'avait jamais paru plus malhonnête à Shivers. Une lourde porte creusée dans un mur sale, nu, sans fenêtres, et un colosse montant la garde de chaque côté. Ils avaient des armes et, à leur allure, on devinait qu'ils étaient plus que prêts à s'en servir. L'un était un Sudiste aux longs cheveux noirs encadrant son visage sombre.

— Tu veux quelque chose ? demanda-t-il, tandis que l'autre dévisageait Shivers.

— Je viens voir Sajaam.

— T'es armé ?

Shivers sortit le couteau, le tint par la lame, et l'homme le lui prit.

— Suis-moi.

La porte s'ouvrit en grand avec un crissement.

De l'autre côté, l'air dense et enfumé grattait la gorge de Shivers. Il avait envie de tousser et ses yeux le piquaient. Il faisait sombre, il n'y avait pas un bruit, et l'atmosphère était trop chaude et humide pour être agréable après le froid de dehors. Des lampes de verre coloré dessinaient des motifs sur les murs sales, de grandes mares de vert, de rouge et de jaune. Avec le brouillard ambiant, on se sentait comme dans un mauvais rêve.

Des rideaux pendaient un peu partout, soie sale bruissant dans l'obscurité. Des gens étaient allongés sur des coussins, à moitié habillés, à moitié endormis. Un homme étendu sur le dos, la bouche grande ouverte, une pipe à la main, un reste de fumée s'échappant encore du foyer. Une femme pressée contre lui, allongée sur le côté. Leurs deux visages perlaient de sueur, aussi flasques que ceux de cadavres. Une étrange combinaison entre extase et désespoir, qui penchait plutôt du côté du second.

— Par ici.

Shivers suivit son guide dans le brouillard ambiant, le long d'un couloir sombre. Une femme appuyée contre une porte ouverte les regarda passer de ses yeux vides, sans piper mot. Quelque part, quelqu'un grognait, « oh, oh, oh », d'un ton presque ennuyé.

Ils franchirent un rideau de perles qui menait à une autre grande pièce, moins enfumée mais plus inquiétante. Des hommes un peu partout, un mélange hétéroclite de couleurs et de races. Tous, à vue d'œil, enclins à la violence. Huit d'entre eux, attablés devant des verres, des bouteilles et de la petite monnaie, jouaient aux cartes. D'autres restaient cachés dans l'ombre. L'œil de Shivers se posa immédiatement sur une hachette bien aiguisée, à portée de main de l'un d'entre eux, et il se dit que ce n'était sûrement pas la seule arme de la pièce. Accrochée au mur, une horloge au mécanisme béant oscillait, « tic-tac, tic-tac », assez fort pour lui mettre les nerfs à vif.

Un homme imposant était assis en tête de table, à ce qui aurait été la place du chef dans le Nord. Un vieil homme, au visage parcheminé comme du vieux cuir. Il avait le teint olivâtre, des cheveux courts et une barbe parsemée de gris fer. Il faisait rouler une pièce d'or entre ses doigts. Le guide se

pencha pour lui murmurer quelque chose à l'oreille avant de lui donner le couteau. Tous les regards s'étaient tournés vers Shivers. Soudain, une balance semblait une récompense bien légère.

— C'est vous, Sajaam ? demanda Shivers, plus fort que ce qu'il avait prévu, et la voix enrouée par la fumée.

La bouche du vieil homme s'incurva en un sourire jaune sur son visage sombre.

— Je m'appelle Sajaam, mes bons amis vous le confirmeront. Vous savez, on peut en dire beaucoup au sujet d'un homme rien qu'en regardant les armes qu'il porte.

— Ah bon ?

Sajaam leva le couteau à la lueur des bougies, sorti du fourreau.

— C'est une lame assez chère, mais pas trop. Faite pour son boulot, sans fioritures. Aiguisée, dure, c'est du sérieux. Je brûle ?

— Plutôt, oui.

C'était clairement un homme qui aimait parler, Shivers se garda donc de mentionner que le couteau n'était pas à lui. Moins il discuterait, plus vite il serait parti.

— Quel est ton nom, mon ami, et d'où viens-tu ?

Le mot « ami » ne semblait pas complètement convaincant.

— Caul Shivers, je viens du Nord.

— Brrr.

Sajaam frissonna pour illustrer le nom, ce qui fit bien rire ses compagnons. Ils riaient facilement, de toute évidence.

— Tu es bien, bien loin de ton foyer, mon cher.

— Je le sais, putain. J'ai un message pour vous. Nicomo vous appelle.

La bonne humeur se dissipa aussi vite que le sang s'écoule d'une gorge tranchée.

— Où ?

— Au point de rendez-vous.

— M'appelle ? (Quelques-uns des hommes de Sajaam s'éloignaient des murs, Shivers vit des mains s'approcher des armes.) C'est bien audacieux. Et pourquoi mon ami Nicomo enverrait-il un grand Nordique blanc armé d'un couteau pour me parler ?

C'est à ce moment que Shivers se dit que, peut-être, la femme l'avait jeté dans la fosse aux lions. Clairement, Nicomo, ce n'était pas elle. Mais il avait eu plus que sa part de mépris ces dernières semaines, et il préférait mourir que de subir sans broncher.

— Demandez-lui vous-même. Je ne suis pas venu discuter, mon vieux. Nicomo vous appelle au point de rendez-vous, et c'est tout. Maintenant bougez votre petit cul de Noir avant que je perde mon sang-froid.

Un long silence affreux, le temps que tout le monde décide comment réagir.

— Ça me plaît, grogna Sajaam. Ça te plaît, à toi ? demanda-t-il à l'un de ses sbires.

— Euh, oui, ça va, si on aime ce genre de trucs.

— De temps en temps. De grands mots, des fulminations et de la virilité poilue. Ça deviendrait rapidement ennuyeux, comme beaucoup de choses, mais un peu, c'est marrant. Alors, Nicomo m'appelle, c'est ça ?

— Oui, répondit Shivers, qui n'avait plus d'autre choix que de se laisser emporter par le courant, en espérant ne pas finir englouti.

— Très bien. (Le vieil homme jeta ses cartes sur la table et se leva lentement.) Qu'il soit bien dit

que le vieux Sajaam n'a jamais tourné le dos à une dette. Si Nicomo appelle… au point de rendez-vous, j'irai. (Il se mit le couteau de Shivers à la ceinture.) Mais je vais garder ça, hein ? Pour l'instant, du moins.

Il était tard quand ils arrivèrent au petit jardin que lui avait montré la femme. Il y faisait aussi sombre que dans une cave. Il était apparemment vide, excepté quelques affiches déchirées battant dans l'air du soir et de vieux journaux placardés sur les briques sales.

— Alors ? demanda Sajaam. Où est Cosca ?

— Elle a dit qu'elle serait là, murmura Shivers, presque pour lui-même.

— Elle ? dit-il en saisissant le couteau. Putain, mais c'est quoi…

— Ici, vieille ordure.

Elle apparut dans un rai de lumière, sortant de sa cachette derrière un tronc d'arbre. Elle avait retiré son capuchon. Maintenant que Shivers la voyait bien, il la trouvait encore plus jolie que ce qu'il avait cru. Elle semblait plus dure, aussi. Très belle, et très dure, le cou cerclé d'une longue ligne rouge, comme les cicatrices qu'on voit sur les pendus. Elle avait l'air mauvais : sourcils froncés, lèvres serrées, les yeux plissés fixés droit devant. Comme si elle avait décidé d'enfoncer une porte avec sa tête, et se fichait du résultat.

Le visage de Sajaam était devenu aussi flasque qu'une chemise trempée.

— Tu es en vie ?

— Toujours aussi perspicace, hein ?

— Mais, on m'a dit…

— Non.

L'homme ne mit pas longtemps à reprendre ses esprits.

— Tu ne devrais pas être à Talins, Murcatto. Tu ne devrais pas être à moins de cent kilomètres de Talins. Et surtout, tu ne devrais pas être à moins de cent kilomètres de moi. (Il jura dans une langue que Shivers ne connaissait pas, puis renversa la tête en arrière avant de s'adresser au ciel sombre.) Mon Dieu, pourquoi ne m'avez-vous pas destiné à une vie honnête ?

La femme ricana.

— Parce que t'aurais pas eu le cran de la vivre. Ça, et tu aimes bien trop l'argent.

— C'est malheureusement vrai.

Ils parlaient comme de vieux amis, mais Sajaam n'avait pas lâché le couteau.

— Qu'est-ce que tu veux ?

— Ton aide pour tuer quelques hommes.

— La Bouchère de Caprile a besoin de mon aide pour tuer des gens ? Tant que ce ne sont pas des amis du duc Orso…

— C'est lui le dernier.

— Oh, tu es folle, dit Sajaam en secouant la tête. Ça t'amuse de me tester, Monzcarro. Ça t'amuse de nous tester tous. Tu n'y arriveras jamais. Jamais, même si tu attends que le soleil s'éteigne.

— Et si je pouvais le faire ? Ne me dis pas que tu n'en rêves pas depuis toutes ces années.

— Toutes ces années où tu as fait flamber la Styrie en son nom ? Heureuse de recevoir ses ordres et son argent, de lui lécher le cul comme un chiot avec son os ? C'est de ces années que tu parles ? Je ne me souviens pas t'avoir vue m'offrir ton épaule pour pleurer.

— Il a tué Benna.

— Ah bon ? Le rapport dit que les agents du duc Rogont vous ont eus tous les deux.

Sajaam montrait du doigt les papiers sur le mur derrière elle. Le visage d'un homme, et celui d'une femme. Shivers comprit, avec un coup au cœur, que la femme, c'était elle.

— Tués par la Ligue des Huit. Tout le monde était vraiment bouleversé.

— Je ne suis pas d'humeur à plaisanter, Sajaam.

— L'as-tu déjà été ? Mais ce n'est pas une blague. Tu as été héroïque dans ton domaine. C'est comme ça qu'on t'appelle quand tu assassines tellement de gens que le mot « tueuse » ne suffit plus. Orso a fait son grand discours, nous disant de nous battre plus que jamais pour te venger, et tout le monde a pleuré. Je suis désolé pour Benna. Je l'ai toujours bien aimé. Mais j'ai fait la paix avec mes démons. Tu devrais en faire autant.

— Les morts peuvent pardonner. On peut pardonner aux morts. Mais nous, vivants, avons d'autres choses à faire. J'ai besoin de ton aide, et tu me la dois. L'heure est venue de payer, connard.

Ils se regardèrent intensément un long moment. Puis le vieil homme soupira.

— J'ai toujours dit que tu serais ma perte. Quel est ton prix ?

— Que tu me montres la bonne direction. Que tu me présentes deux-trois personnes. C'est ce que tu fais, maintenant, non ?

— Je connais des gens.

— Dans ce cas, je dois employer un homme avec la tête froide et la main sûre. Un homme qui ne rechignera pas devant un peu de sang.

Sajaam sembla y réfléchir. Puis, il se retourna et appela derrière lui.

— Tu connais quelqu'un de ce style, Cordial ?

Des pas résonnèrent dans l'obscurité, dans la direction d'où ils étaient venus. Quelqu'un avait dû les suivre, et sans se faire repérer. La femme s'accroupit en position de combat, les yeux plissés, la main gauche sur le pommeau de son épée. Shivers aurait saisi son arme aussi, s'il en avait eu une, mais il avait vendu les siennes à Uffrith et donné le couteau à Sajaam. Il se contenta donc de se tordre les mains, ce qui ne servait vraiment à rien.

Le nouvel arrivant s'avança, le dos voûté, les yeux rivés au sol. Il était plus petit que Shivers, d'au moins une demi-tête, mais effrayant par sa solidité, son cou plus large que son crâne, ses mains lourdes dépassant des manches de son gros manteau.

— Cordial, dit Sajaam en souriant, tout content de la surprise qu'il avait créée, voici une vieille amie, elle s'appelle Murcatto. Tu vas travailler pour elle un moment, si tu n'y vois aucune objection.

L'homme haussa les épaules, et Sajaam reprit :

— Comment tu t'appelles, toi, déjà ?

— Shivers.

Cordial leva les yeux une fraction de seconde, puis se remit à fixer le sol. Des yeux tristes, étranges.

Un instant de silence.

— Il est bon ? demanda Murcatto.

— Le meilleur. Ou le pire, si on se tient du mauvais côté. Je l'ai rencontré en Sécurité.

— Qu'est-ce qu'il avait fait pour s'y retrouver enfermé avec des gens comme toi ?

— Tout et plus.

Silence, de nouveau.

— Pour un mec qui s'appelle Cordial, il est pas très bavard.

— C'est exactement ce que je me suis dit quand je l'ai rencontré, dit Sajaam. Ça devait être

ironique.

— Ironique ? En prison ?

— Oh, on trouve toutes sortes de gens dans les prisons. Certains d'entre nous ont même le sens de l'humour.

— Si tu le dis. Je vais prendre un peu de brou, aussi.

— Toi ? C'est plus le style de ton frère. Pourquoi tu veux du brou ?

— Depuis quand tu demandes à tes clients ce qu'ils font de la marchandise ?

— C'est vrai.

Il sortit quelque chose de sa poche, lui lança, et elle l'attrapa au vol.

— Je te préviens quand j'ai besoin d'autre chose.

— J'ai vraiment hâte. J'ai toujours juré que tu serais ma perte, Monzcarro.

Il tourna les talons, avant de répéter :

— Ma perte.

— Mon couteau, dit Shivers en lui barrant le passage.

Il n'avait pas compris les détails de ce qu'il avait entendu, mais il se rendait compte qu'il avait mis les pieds dans une affaire sanglante. Et qu'il aurait besoin d'une bonne lame.

— Avec plaisir, dit Sajaam en le reposant dans la paume de Shivers, où il pesa lourd. Mais je te conseille de t'en trouver un plus gros, si tu restes avec elle. (Il les regarda un par un, en secouant la tête.) Nos trois héros, mettant fin au règne du duc Orso… Quand ils vous tueront, faites-moi une faveur : mourez rapidement et laissez mon nom en dehors de tout ça.

Sur cette joyeuse pensée, il s'en alla dans la nuit. Quand Shivers se retourna, la femme nommée Murcatto le regarda droit dans les yeux.

— Et toi ? La pêche, c'est de la merde. On galère autant qu'à la ferme, et ça pue encore plus. (Elle lui tendit sa main gantée, une pièce d'argent au creux de la paume.) Je pourrais avoir besoin d'un deuxième homme. Tu veux ta balance ? Ou tu en veux cinquante ?

Shivers fronça les sourcils. Il avait tué des hommes pour bien moins, quand il y pensait. Des bagarres, des querelles, des combats, dans tous les décors et par tous les temps. Mais il avait eu ses raisons. Pas de bonnes raisons, pas toujours, mais il y avait eu quelque chose pour le justifier. Ça n'avait jamais été de simples meurtres, du sang acheté et payé.

— Cet homme, qu'on va tuer… il a fait quoi ?

— Assez de trucs pour que je paie cinquante balances pour son cadavre. Ça te suffit pas ?

— Non.

Elle fronça les sourcils un long moment. Ce regard fixe qui l'inquiétait déjà, pour une raison obscure.

— Alors, t'es comme ça ?

— Comment ?

— T'es un de ceux qui veulent des raisons. Qui ont besoin d'excuses. Vous êtes dangereux, vous. Imprévisibles. (Elle haussa les épaules.) Mais si ça aide. Il a tué mon frère.

Shivers cligna des yeux. Entendre ces mots, de sa bouche à elle, raviva le souvenir enfoui de ce jour, des années plus tôt. Quand il avait vu le visage livide de son père, et qu'il avait su. Quand on lui avait dit que son frère était mort, alors qu'on lui avait promis de le gracier. Quand il avait juré de se venger, les larmes aux yeux, par-dessus les cendres, dans le long couloir. Un serment qu'il avait choisi d'abandonner, pour pouvoir devenir un homme meilleur.

Et la voilà, sortie de nulle part, qui lui offrait une nouvelle chance de vengeance. « Il a tué mon frère. » Il aurait certainement dit non à tout le reste. Ça, ou il avait juste vraiment besoin d'argent.

— Rien à battre, alors. Je prends les cinquante.

Six et un

Résultat des dés : six et un. Le plus haut possible, le plus bas aussi. Jugement pertinent sur la vie de Cordial. Des tréfonds de l'horreur aux sommets de la gloire. Un aller-retour.
Six et un, sept. Sept ans, l'âge auquel Cordial avait commis son premier crime. Six ans plus tard, il se faisait prendre pour la première fois, on prononçait sa première sentence. Cette première inscription de son nom dans le grand livre l'avait envoyé passer ses premiers jours en Sécurité. Pour vol, il s'en souvenait, quoiqu'il fût incapable de se rappeler ce qu'il avait volé ou pourquoi il l'avait volé. Ses parents avaient travaillé dur pour lui donner tout ce dont il avait besoin. Et pourtant, il volait. Peut-être que certains hommes naissaient mauvais. C'était ce qu'avaient dit les juges.
Il ramassa les dés, les secoua avant de les faire rouler sur les pierres. Toujours la même joie, la même impatience. Tant qu'ils sont en mouvement, les dés renferment un tas de possibilités. Il les regardait tourner, chance, malchance, sa vie, celle du Nordique. Toutes les vies de la grande ville de Talins dans l'attente du résultat.
Six et un.
Cordial esquissa un léger sourire. Les chances de rejeter six et un une deuxième fois étaient de une sur dix-huit. Une chance infime, diraient certains, ceux qui regardent vers l'avenir. Mais, tourné vers le passé comme il l'était, il n'aurait pu imaginer une autre combinaison. Le futur ? Ça pouvait être n'importe quoi. Ce qui était arrivé ? C'était fait, irréversible, comme de la pâte changée en pain. Impossible de revenir en arrière.
— Que disent les dés ?
Cordial les ramassa, et leva les yeux. Il était grand, ce Shivers, mais pas dégingandé comme c'était souvent le cas. Fort. Mais pas comme un fermier ni un ouvrier. Pas lent. Il comprenait le travail. Ça se voyait à des détails, mais Cordial savait où regarder. En Sécurité, il devait être capable de jauger à chaque instant la menace que présentaient les autres. Jauger, et agir en conséquence, sans jamais ciller.
Un soldat, probablement, qui avait déjà combattu, vu ses cicatrices et son expression, son regard tandis qu'ils attendaient de frapper. Pas à l'aise, mais prêt. Il n'allait pas s'enfuir, ni se laisser emporter. Ils sont rares, les hommes qui gardent la tête froide quand les ennuis commencent. Sur son poignet gauche, il avait une cicatrice en forme de sept si on la regardait sous le bon angle. Sept était un bon nombre aujourd'hui.
— Les dés ne disent rien. Ce sont des dés.
— Pourquoi tu les lances, alors ?
— Ce sont des dés. Qu'est-ce que tu veux que j'en fasse ?
Cordial ferma les yeux, replia le poing sur les dés et les pressa contre sa joue, sentant dans sa paume leurs bords chauds et arrondis. Quels chiffres lui préparaient-ils maintenant ? Six et un, encore une fois ? Une étincelle d'excitation. Les chances de jeter six et un pour la troisième fois étaient de une sur trois cent vingt-quatre. Trois cent vingt-quatre, c'était le nombre de cellules en Sécurité. Un bon

présage.
— Ils sont là, chuchota le Nordique.
Quatre. Trois hommes et une pute. Cordial entendit sa clochette tinter dans l'air glacé, suivie du rire d'un des hommes. Il vit leurs silhouettes difformes descendre la ruelle en titubant. Les dés attendraient.
Il soupira, les enveloppa avec soin dans leur tissu, une, deux, trois fois, puis les rangea bien au chaud dans l'obscurité de sa poche intérieure. Il aurait aimé être bien au chaud dans l'obscurité lui aussi, mais les choses étaient ce qu'elles étaient. Impossible de revenir en arrière. Il se leva et épousseta ses genoux qu'il avait salis dans la rue.
— C'est quoi le plan ? demanda Shivers.
Cordial haussa les épaules.
— Six et un.
Il mit son capuchon et se mit en route, voûté, les mains fourrées dans les poches. Le groupe passa sous la lumière projetée par une haute fenêtre. Quatre masques de carnaval grotesques, sourires narquois sur des visages enivrés. Au milieu, un homme grand au visage doux, avec de petits yeux perçants et un sourire avide. À côté de lui, une femme très maquillée titubait sur ses talons hauts. L'homme sur la gauche, un barbu mince, l'observait avec un sourire gouailleur. Celui à droite essuyait une larme de rire sur sa joue grise.
— T'as fait quoi après ? cria-t-il bien plus fort que nécessaire.
— Tu crois quoi ? Je l'ai tapé jusqu'à ce qu'il se chie dessus, répondit celui du milieu, déclenchant d'autres bourrasques de rire, la voix de fausset de la femme ricanant en contrepoint du timbre grave de son compagnon. J'ai dit : « Le duc Orso aime les hommes qui disent oui, espèce de sale… »
— Gobba ? demanda Cordial.
L'intéressé tourna vivement la tête, et son sourire s'évanouit. Cordial s'arrêta. Il avait fait quarante et un pas depuis l'endroit où il avait lancé les dés. Six et un font sept. Six fois sept, quarante-deux. Retirez un…
— T'es qui, toi ?
— Six et un.
— Quoi ? demanda l'homme de droite en tentant de repousser Cordial d'un geste malhabile. Dégage de là, espèce d'enc…
Le fendoir lui ouvrit le crâne en deux, jusqu'au nez. Avant que son copain n'ait le temps de réagir, Cordial avait traversé la route pour le poignarder. Il lui enfonça cinq fois son grand couteau dans les entrailles, avant de lui trancher la gorge. Puis, d'un coup de pied dans les jambes, il l'envoya s'étaler sur les pavés.
Un silence, le temps que Cordial expire, tout doucement. Le premier homme avait une seule énorme plaie béante dans le crâne, et des éclats de cervelle un peu partout sur le visage. Le corps de l'autre était criblé de cinq coups de couteau, et sa gorge pissait le sang.
— Bien, dit Cordial. Six et un.
La pute se mit à hurler, sa joue poudrée éclaboussée de sang.
— T'es un homme mort ! rugit Gobba en reculant d'un pas mal assuré et en tentant d'extirper un couteau luisant de sa ceinture. Je vais te tuer !
Mais il ne l'attaqua pas.
— Quand ? demanda Cordial, une lame dans chaque main. Demain ?

— Je vais…
Le bâton de Shivers s'écrasa sur l'arrière du crâne de Gobba. Un coup bien placé, et ses genoux plièrent comme s'ils étaient en papier. Il s'affala, sa joue molle s'écrasant sur les pavés, et il laissa tomber son couteau sur le sol.
— Non, pas demain. Jamais, en fait.
La femme n'avait presque plus la force de hurler. Cordial se tourna vers elle.
— Pourquoi tu cours pas ?
Elle s'enfuit dans la nuit en vacillant sur ses hauts talons, ses gémissements résonnant dans la rue et sa clochette tintant derrière elle.
Shivers fronça les sourcils en observant les deux cadavres au sol. Deux mares de sang, qui se frayaient un chemin entre les pavés pour se rejoindre et n'en former plus qu'une.
— Par les morts, murmura-t-il dans sa langue maternelle.
Cordial haussa les épaules :
— Bienvenue en Styrie.

Instructions sanglantes

Les dents serrées, les yeux rivés sur sa main gantée, Monza faisait jouer les trois doigts qu'elle contrôlait encore. Tendus, pliés, tendus, pliés. Jaugeant la série de cliquetis et de craquements qui accompagnaient chaque mouvement. Elle se sentait étonnamment calme, en considérant le fait que sa vie, si on pouvait appeler ça une vie, était sur le fil du rasoir.

« La loyauté d'un homme se limite à son propre profit », écrivait Verturio ; or, l'exécution du duc Orso et de son entourage n'était en aucun cas une tâche facile. Elle ne pouvait pas faire plus confiance à ce bagnard silencieux qu'à Sajaam, ce qui se résumait au minimum. Elle avait comme le sentiment que le Nordique était à peu près honnête, mais c'était ce qu'elle avait pensé d'Orso, et ça avait plutôt mal tourné. Elle n'aurait pas été tellement surprise si elle avait vu les deux revenir avec un Gobba tout sourires, prêts à la traîner de force à Fontezarmo pour la balancer une seconde fois du haut de la montagne.

Elle ne devait faire confiance à personne. Mais elle ne pouvait pas s'en sortir seule.

Elle entendit des bruits de pas précipités. On ouvrit grand la porte et trois hommes entrèrent. Shivers à droite, Cordial à gauche. Ils traînaient Gobba, qui avait un bras passé sur les épaules de chacun et la tête ballante. Ses bottes raclaient la sciure éparpillée sur le sol. Bon, jusqu'ici, ces deux-là étaient fiables.

Cordial traîna Gobba jusqu'à l'enclume, une masse de fer noir fixée au centre de la pièce. Shivers enroula une paire de menottes autour de la base. Sans se départir de son air grave. Comme s'il avait un reste de morale, et qu'elle était écorchée.

C'est bien, les morales, mais elles peuvent irriter quand les temps sont durs.

Pour un mendiant et un prisonnier, ils formaient une bonne équipe. Rapide, efficace. Aucun signe de nervosité, même s'ils préparaient un meurtre. Certes, Monza avait toujours eu un don pour choisir l'homme qu'il fallait pour chaque tâche. Cordial referma les menottes sur les épais poignets du garde du corps. Shivers alluma la lampe, la flamme s'embrasant dans sa prison de verre, éclairant soudain la forge sale.

— Réveillez-le.

Cordial jeta un seau d'eau au visage de Gobba. Il toussa, prit une inspiration et secoua la tête, éclaboussant les alentours. Il essaya de se lever mais la chaîne le ramena au sol. Il balaya la pièce de ses petits yeux noirs.

— Bande de salauds ! Vous êtes morts, tous les deux ! Morts ! Vous savez qui je suis ? Vous savez pour qui je travaille ?

— Moi, je sais.

Monza fit de son mieux pour se déplacer avec autant de grâce que par le passé, sans vraiment y parvenir. Elle boitilla dans le halo de lumière et enleva son capuchon.

— Non. C'est pas possible ! s'exclama Gobba, ébahi.

Il écarquilla les yeux. La surprise, la peur, l'horreur. Il recula, faisant cliqueter ses chaînes.

— Non !

— Si, répondit-elle en souriant pour oublier la douleur. T'es toujours un aussi gros salopard ? T'as pris du poids, on dirait, Gobba. Plus que je n'en ai perdu. C'est drôle, non ? C'est ma pierre, que tu as là ?

Le rubis, qu'il portait à l'auriculaire, scintillait de rouge contre le fer noir de l'enclume. Cordial se pencha, l'arracha et le lui lança. Elle l'attrapa au vol de la main gauche. Le dernier cadeau de Benna. Celui devant lequel ils avaient souri sur la montagne qui les menait au duc Orso. L'anneau épais était égratigné, un peu tordu, mais la pierre, plus sanguinolente que jamais, brillait de la couleur d'une gorge tranchée.

— Ça l'a un peu écorchée, lorsque tu as essayé de me tuer, hein, Gobba ? Mais bon, on l'a tous été, non ? (Il lui fallut un moment pour parvenir à se la passer au majeur gauche.) Elle va bien à cette main aussi. Quelle chance j'ai !

— On pourrait peut-être s'arranger ? proposa Gobba, dégoulinant de sueur. On pourrait trouver une solution !

— J'en ai déjà une. Désolée, en revanche, je n'ai pas de montagne sous la main.

Sur l'étagère, elle prit un gros marteau. Les os de sa main droite craquèrent quand elle la ferma sur le manche court.

— Alors à la place, je vais devoir te détruire avec ça. Tu le tiens ? demanda-t-elle ensuite à Cordial.

Il prit le bras de Gobba et le posa de force sur l'enclume, puis étala ses doigts crochus sur le métal noir.

— Tu aurais dû vérifier mieux que ça.

— Orso va le savoir ! Il va le savoir !

— Bien sûr qu'il va le savoir. Il le saura lorsque je le jetterai du haut de sa terrasse, si ce n'est avant.

— T'y arriveras jamais. Il te tuera.

— Il l'a déjà fait, tu te souviens ? Je m'en suis remise.

Gobba se débattait, elle voyait les veines de son cou palpiter, mais Cordial le maintenait fermement.

— Tu pourras jamais le battre !

— Peut-être pas. On verra bien. Il n'y a qu'une chose dont je suis sûre, ajouta-t-elle en se préparant à frapper. Toi, tu ne le battras jamais.

Avec un craquement métallique, le marteau s'abattit sur la main de Gobba, une fois, deux fois, trois fois. Chaque coup ébranlait Monza, envoyait une onde de douleur qui remontait le long de son bras. Mais Gobba avait encore plus mal qu'elle. Il suffoquait, il gémissait, il tremblait. Son visage contracté était coincé contre celui de Cordial, inexpressif. Il réussit à s'éloigner de l'enclume et sa main se tourna sur le côté. Monza sourit en abattant le marteau dessus pour l'aplatir. Du coup suivant, elle lui écrasa le poignet, qui vira au noir.

— Voilà, elle est dans le même état que la mienne, dit-elle en haussant les épaules. Pire encore, mais quand on paie une dette, c'est toujours bien vu de rajouter des intérêts. Donne l'autre !

— Non ! gémit Gobba, postillonnant. Non ! Pense un peu à mes enfants !

— Pense un peu à mon frère !

Le marteau lui écrabouilla l'autre main. Elle prenait le temps de viser entre chaque coup, se

concentrant sur les détails. Le bout des doigts. Les phalanges. Les articulations. Le pouce. La paume. Le poignet.

— Six et six, grogna Cordial, par-dessus les rugissements de douleur de Gobba.

Le sang montait aux oreilles de Monza. Elle n'était pas sûre d'avoir bien compris.

— Quoi ?

— Six coups, et six coups. (Il lâcha le garde du corps d'Orso, et se leva en se frottant les mains.) Avec le marteau.

— Et ? s'enquit-elle sèchement, se demandant où il voulait en venir.

Gobba, penché sur l'enclume, les jambes arquées, essayait de la déplacer de toutes ses forces, tirant sur les menottes emprisonnant ses mains noircies.

Elle se pencha vers lui.

— T'ai-je dit de te lever ?

Elle lui abattit le marteau sur la rotule. Il s'effondra, voulut prendre une inspiration pour hurler mais le marteau le frappa de nouveau au genou, lui pliant la jambe à l'envers.

— C'est fatigant, observa-t-elle en soulevant son marteau, gémissant à cause de la douleur dans son épaule. Cela dit, je ne suis plus aussi entraînée qu'avant. (Elle remonta ses manches, laissant apparaître la cicatrice sur son avant-bras.) Tu m'as toujours dit que tu savais faire transpirer les femmes, hein, Gobba ? Et dire que je t'ai ri au nez… (Elle s'essuya le visage d'un revers de la main.) Je vois bien que tu avais raison, en fait. Détache-le.

— Vous êtes sûre ? demanda Cordial.

— T'as peur de quoi, qu'il te morde les chevilles ? Jouons au chat et à la souris.

Le bagnard haussa les épaules et retira les menottes des poignets de Gobba. Shivers l'observait depuis l'obscurité, les sourcils froncés.

— Ça va pas ? lui demanda-t-elle sèchement.

Il ne répondit pas.

Gobba rampa dans la sciure sale, sur les coudes, traînant sa jambe brisée derrière lui, avec une sorte de grondement sourd. Un son semblable à celui qu'elle avait émis alors qu'elle gisait au pied de la montagne derrière Fontezarmo.

— Huuuuuuuuuh.

Monza s'amusait beaucoup moins qu'elle l'avait espéré, ce qui l'énervait encore plus. Et ces gémissements étaient insupportables. Sa main palpitait de douleur. Elle le suivit en boitant, se forçant à sourire, faisant semblant de s'amuser.

— Je dois dire que je suis déçue. Orso m'avait tant vanté son garde du corps imbattable. Mais on dirait que j'ai trouvé quelque chose qui peut te battre. Ce marteau, par exemple, je…

Elle gémit en se tordant la cheville, son pied avait glissé. Elle se cogna contre la fournaise en brique, et se retint de tomber avec sa main gauche. Il lui fallut un instant pour se rendre compte que la surface était encore brûlante.

— Putain !

Elle s'éloigna, trébuchant comme un clown, renversant un seau au passage et éclaboussant sa jambe.

— Merde !

Elle se pencha sur Gobba et le martela avec rage, bêtement furieuse de s'être ridiculisée.

— Salaud ! Salaud !

Il grognait, gémissait au rythme du métal qui tambourinait dans ses côtes. En essayant de se rouler en boule, il la fit basculer sur lui, lui tordant la jambe.

Elle hurla en sentant la douleur lui élancer la hanche. Elle s'acharna sur le côté de son crâne avec le manche du marteau, jusqu'à lui arracher à moitié l'oreille. Shivers avança d'un pas, mais elle se dégagea. En pleurnichant, Gobba parvint à s'asseoir contre un gros seau d'eau. Ses mains avaient doublé de volume. Comme des moufles flasques. Et violettes.

— Supplie-moi, siffla-t-elle. Supplie-moi, gros salopard !

Mais Gobba était trop occupé à regarder en criant la viande hachée qui lui pendait au bout des bras. Des cris rauques, courts, comme des sanglots.

— On pourrait l'entendre, dit Cordial.

Qu'on l'entende ou non semblait peu lui importer.

— Fermons-lui la gueule, alors.

Le bagnard se pencha par-dessus le baril, passa un fil sous le cou de Gobba et tira, coupant sa gorge qui se vida aussi sec.

Les genoux brûlants, Monza s'accroupit pour être face à lui et observer le fil lui trancher la gorge. Comme il avait tranché la sienne. Ses cicatrices grattaient encore.

— Alors, qu'est-ce que ça fait ? demanda-t-elle en le dévisageant, essayant de se sentir satisfaite. Qu'est-ce que ça fait ?

Elle connaissait la réponse mieux que quiconque. Les yeux exorbités, les bajoues tremblantes, Gobba vira au rose, au rouge, au violet. Elle se leva.

— Je dirais bien qu'on gâche de la belle chair, mais c'est pas le cas.

Elle ferma les yeux, pencha la tête en arrière et, avec une grande inspiration, s'apprêta à porter un autre coup.

— Me trahir et me laisser en vie ?

Le marteau frappa Gobba entre ses deux yeux porcins avec le bruit d'une dalle qui se fend. Son dos se cambra, il ouvrit la bouche, mais aucun son n'en sortit.

— Me prendre une main et me laisser en vie ?

Un coup sur le nez et son visage s'enfonça comme un œuf cassé. Son corps s'effondra, seules ses jambes s'agitaient encore un peu.

— Tuer mon frère et me laisser en vie ?

Le marteau lui fendit le crâne. Du sang noir s'écoula sur sa peau violette. Cordial lâcha le fil et Gobba glissa sur le côté. Doucement, presque avec grâce, il roula sur le ventre.

Il était mort. Pas besoin d'expert pour le savoir. Avec une grimace, Monza desserra ses doigts engourdis et laissa tomber le marteau, maintenant luisant de rouge, une touffe de cheveux collée au coin.

Un mort. Plus que six.

— Six et un, murmura-t-elle.

Cordial la regarda bouche bée, mais elle ne savait pas bien pourquoi.

— C'est comment ? demanda Shivers, toujours tapi dans l'ombre.

— Quoi ?

— La vengeance. Ça fait du bien ?

Monza ne ressentait pas grand-chose au-delà de la souffrance, dans sa main brûlée, l'autre brisée, ses jambes, son crâne. Benna était toujours mort, elle était toujours cassée. Immobile, les sourcils

froncés, elle se garda de répondre.

Cordial, un gros fendoir à la main, montra le cadavre du doigt.

— Vous voulez que je m'en débarrasse ?

— Assure-toi qu'on ne le trouve pas.

Cordial attrapa Gobba par la cheville et l'emmena du côté de l'enclume, laissant une traînée sanglante dans la sciure.

— Je vais le hacher menu. Le jeter dans les égouts. Que les rats le mangent.

— C'est plus que ce qu'il mérite.

Elle avait la nausée. Besoin de fumer. L'heure avançait. Il fallait qu'elle fume pour se calmer. Elle sortit sa petite bourse, celle avec cinquante balances dedans, et la jeta à Shivers.

Les pièces s'entrechoquèrent quand il l'attrapa.

— C'est bon ? demanda-t-il.

— C'est bon.

— Parfait.

Puis, après un silence, comme s'il voulait dire quelque chose mais sans trop savoir quoi :

— Désolé pour votre frère.

À la lumière de la lampe, elle le dévisagea intensément, tentant de deviner ses pensées. Il ne savait rien d'elle ni d'Orso. Rien de rien, si on allait par là. Mais il savait se battre, elle l'avait vu à l'œuvre. Il était entré seul chez Sajaam, ce qui demandait du courage. Un homme courageux, avec une morale, certes. Un homme fier. Il devait donc être loyal, aussi, si elle arrivait à gagner sa loyauté. Une denrée rare en Styrie.

Elle n'avait jamais passé beaucoup de temps seule. Benna avait toujours été avec elle. Ou derrière elle, du moins.

— Tu es désolé ?

— Oui. J'avais un frère.

Il se dirigea vers la porte.

— Tu veux plus de travail ?

Le regardant droit dans les yeux, elle avança vers lui. De sa main gauche, elle attrapa discrètement le couteau qu'elle avait dissimulé dans son dos. Le Nordique connaissait son nom, celui d'Orso, celui de Sajaam, c'en était assez pour les faire tuer. Quoi qu'il arrive, elle ne pouvait pas le laisser partir.

— Ce genre de travail ?

Les sourcils froncés, il baissa les yeux vers les traînées de sang dans la sciure.

— Ouais, tuer des gens. Tu peux le dire.

Elle se demandait où frapper. Au torse, à la jugulaire, ou encore attendre qu'il se retourne pour le poignarder dans le dos ?

— Qu'est-ce que tu croyais ? Qu'on allait traire des chèvres ?

Il secoua la tête.

— Ça peut vous paraître idiot, mais c'est pour devenir un homme meilleur que je suis venu ici. Alors je veux bien que vous ayez vos raisons, mais ça serait quand même un putain de grand pas dans la mauvaise direction.

— Il en reste six.

— Non. Non, j'arrête là. (Elle devinait qu'il essayait de se convaincre.) Peu importe combien…

— Cinq mille balances.

Il était déjà prêt à dire non, mais le mot ne sortit pas.

Il la regarda, bouche bée. Surpris, puis pensif. Il essayait de calculer combien d'argent ça faisait. Ce qu'il pourrait s'acheter. Monza avait toujours eu le don de savoir le prix d'un homme. Ils en avaient tous un.

Sans détourner les yeux, elle avança d'un autre pas.

— Tu es un homme bon, je le vois. Un homme dur, aussi. Le genre d'homme qu'il me faut. (Elle laissa ses yeux descendre sur sa bouche, puis les releva.) Aide-moi. J'ai besoin de ton aide, et toi de mon argent. Cinq mille balances. Ce sera plus facile d'être un homme meilleur avec que sans. Aide-moi, et je te promets que tu pourras acheter la moitié du Nord. Tu seras roi.

— Et si j'ai pas envie d'être roi ?

— Eh ben sois reine si tu préfères. Mais je peux te dire ce que tu ne feras plus.

Elle continua après s'être approchée de lui, lui soufflant presque dans le cou :

— Mendier pour du travail. Si tu veux mon avis, c'est terrible de voir un homme fier comme toi réduit à ça. (Elle détourna les yeux.) Je ne peux pas te forcer.

Il soupesait le sac, interdit. Mais elle avait lâché son couteau. Elle savait ce qu'il allait répondre. « L'argent n'a pas la même valeur pour tout le monde », écrivait Bialoveld, « mais il vaut toujours quelque chose. »

Quand il leva les yeux, son regard était dur.

— On tue qui ?

Dans le temps, elle aurait tourné un visage tout sourires vers Benna, qui aurait eu la même expression. « Encore gagné ! » Mais Benna était mort. Et les pensées de Monza se focalisaient sur le prochain homme qui le rejoindrait.

— Un banquier.

— Un quoi ?

— Un homme qui compte de l'argent.

— Il se fait de l'argent en comptant de l'argent ?

— Oui.

— Vous avez des coutumes bizarres par ici. Il a fait quoi ?

— Il a tué mon frère.

— On continue la vengeance, c'est ça ?

— On continue la vengeance.

Shivers acquiesça.

— Disons que je suis embauché, alors. Il vous faut quoi ?

— Donne un coup de main à Cordial pour sortir l'ordure, et on se casse. Pas la peine de traîner à Talins.

Shivers jeta un regard vers l'enclume et prit une grande inspiration. Puis, sortant le couteau qu'elle lui avait donné, il s'approcha de Cordial qui dépeçait le cadavre de Gobba.

Monza regarda sa main gauche, y frotta quelques gouttes de sang. Ses doigts tremblaient. D'avoir tué un homme, de ne pas en avoir tué un deuxième, ou peut-être juste parce qu'elle avait besoin de fumer.

Les trois, peut-être.

II

PORT OUEST

« On s’accoutume au poison. »
Victor Hugo, *Les Travailleurs de la mer*

La première année, ils avaient eu faim, sans cesse ; Benna avait dû mendier au village pendant que Monza travaillait la terre ou cueillait des baies dans les bois.

La deuxième année, la moisson avait été meilleure, et ils avaient pu faire pousser des tubercules dans un carré d'herbe à côté de la grange. Le meunier, Destort, leur avait donné du pain après que les premières neiges avaient recouvert la vallée d'un silence immaculé.

La troisième année, la météo avait été bonne, la pluie était tombée à temps, et Monza avait obtenu une bonne moisson dans le champ du haut. Une moisson qui valait celles de son père. Les prix étaient élevés à cause de problèmes à la frontière. Ils auraient de l'argent, pourraient réparer le toit, et Benna s'offrirait une chemise digne de ce nom. Monza avait observé le blé ondoyer dans le vent, fière d'avoir fait quelque chose de ses mains. La fierté dont lui parlait son père.

Quelques jours avant la récolte, un bruit la réveilla au milieu de la nuit. Elle tira Benna du sommeil et lui plaqua une main sur la bouche. Brandissant l'épée de son père, elle ouvrit les volets et ils se glissèrent par la fenêtre, dans les bois, pour se cacher dans les broussailles derrière une souche.

Des torches vacillaient devant la maison, tenues par des silhouettes inquiétantes.

— C'est qui ?

— Chut.

Elle les entendit enfoncer la porte, traverser la maison, l'étable.

— Qu'est-ce qu'ils veulent ?

— Chut !

Les hommes se dispersèrent dans le champ et y mirent le feu, réduisant le blé à un brasier rugissant. L'un d'entre eux cria de joie. Un autre rit.

Benna restait interdit, le visage éclairé d'orange flamboyant, les traces de ses larmes luisant sur ses joues minces.

— Mais pourquoi… pourquoi… ?

— Chut.

Monza regarda la fumée s'élever dans la nuit claire. Tout son travail. Toute sa sueur, et sa douleur. Elle resta immobile longtemps après le départ des hommes, à regarder le champ brûler.

Le matin suivant vinrent d'autres hommes. Des gens de la vallée, aux traits durs, avides de vengeance, menés par le vieux Destort, qui avait son épée à la hanche et ses trois fils derrière lui.

— Ils sont passés ici aussi, hein. Vous avez de la chance d'être en vie. Ils ont tué Crevi et sa femme, dans la vallée. Et leur fils.

— Qu'est-ce que vous allez faire ?

— Les retrouver, et les pendre.

— On vient.

— Vous devriez plutôt…

— On vient.

Destort n'avait pas toujours été meunier, et il savait ce qu'il faisait. La nuit suivante, ils rattrapèrent les mercenaires, en route pour le Sud. Ils campaient dans les bois, tous feux allumés, sans même avoir monté de garde. Des voleurs plus que des soldats. Certains étaient fermiers, mais venaient de l'autre côté de la frontière. On les avait choisis pour réparer quelque prétendue offense pendant que leurs seigneurs réglaient leurs comptes de leur côté.

— Ceux qui ne sont pas prêts à tuer feraient mieux de rester en arrière.

Destort dégaina son épée et les autres brandirent leur fendoir, leur hache, leurs lances improvisées.

— Attends ! siffla Benna, pendu au bras de Monza.

— Non.

Elle courut, pliée en deux, sans un bruit, l'épée de son père à la main, les feux dansant dans les arbres noirs. Elle entendit un cri, un claquement métallique, une corde d'arc se détendre.

Elle émergea des buissons. Deux hommes accroupis autour d'un feu de camp, une casserole fumant entre eux. L'un d'eux, avec une épaisse barbe, tenait une hache. Avant qu'il n'ait le temps de la lever, Monza le frappa entre les yeux et il tomba en hurlant. L'autre voulut s'enfuir, mais elle l'embrocha par-derrière. Le barbu hurlait à la mort, les mains plaquées sur le visage. Elle lui transperça la poitrine. Il poussa quelques derniers grognements, puis se tut.

Elle regarda les deux cadavres, les sourcils froncés, le temps que les bruits des combats s'essoufflent. Benna, sortant de sa cachette dans les arbres, prit la bourse à la ceinture du barbu, et versa une poignée de pièces dans sa paume.

— Il a dix-sept balances.

C'était deux fois ce que valait la récolte. Il lui tendit la bourse de l'autre, ébahi :

— Et celui-ci trente.

— Trente ?

Monza contempla le sang sur l'épée de son père, et trouva cela étrange d'être devenue une meurtrière. Étrange que ç'ait été aussi facile. Plus simple que de labourer un champ pour survivre. Bien, bien plus simple.

Puis elle attendit que les remords la saisissent. Elle attendit longtemps.

Ils ne vinrent jamais.

Poison

C'était un après-midi comme Morveer les aimait. Un après-midi frais, froid même, mais tout à fait paisible sous le ciel bleu immaculé. Jouant dans les branches noires des arbres fruitiers, les rayons du soleil projetaient une radieuse lumière dorée sur les instruments de cuivre terni, et de précieuses étincelles sur l'enchevêtrement de verreries embuées. Par une si belle journée, rien n'était plus agréable que de travailler au-dehors, sans compter un avantage non négligeable : si une émanation létale s'échappait, elle s'évanouirait sans danger. Dans la profession de Morveer, on était le plus souvent tué par ses propres agents, et il ne comptait certainement pas terminer ainsi. Avant toute chose, sa réputation n'y survivrait pas.

Le sourire aux lèvres, Morveer regardait la flamme ondoyer, hochant la tête au rythme des claquements de la cornue contre le condenseur, écoutant le sifflement apaisant de la vapeur qui s'échappait des réactifs en ébullition. Ces sons étaient aussi doux à son oreille que celui d'une épée qu'on dégaine au maître d'armes ou des pièces qui tintent au commerçant. Ils traduisaient le travail bien fait. Ainsi satisfait, il observait Day s'affairer de l'autre côté de la fiole effilée, les traits crispés par la concentration.

Le visage de son apprentie, en forme de cœur et encadré de boucles blondes, était certes joli, mais aussi très ordinaire. Un genre de beauté qui ne présentait aucune menace, d'autant plus qu'il était adouci par une désarmante aura d'innocence. On avait envie de lui dire oui, mais pas forcément de lui parler pendant des heures. On l'oubliait facilement. C'était ce visage qui avait poussé Morveer à la choisir. Ce dernier ne laissait rien au hasard.

Dans le condenseur, la moiteur forma un joyau qui s'étira, enfla, puis se détacha du reste pour retomber doucement, en silence, au fond de la fiole.

— Excellent, murmura Morveer.

D'autres gouttelettes suivirent en procession solennelle. La dernière d'entre elles resta comme agrippée au bord. Day tendit la main et inclina délicatement la verrerie pour la faire tomber avec le reste. Le tout constitua une fine pellicule de liquide au fond de la fiole. À peine assez pour s'humecter les lèvres.

— Et maintenant, avec soin, ma chère, grand soin. Ta vie ne tient qu'à un filament. Ta vie, et la mienne.

Tirant la langue dans sa concentration, avec la plus grande précaution, elle détacha le condenseur et le posa sur le plateau. Suivit chacun des instruments, tout doucement, un à un. Elle avait de belles mains, très douces. Agiles et stables, c'était indispensable. Elle ferma méticuleusement la fiole et la porta à la lumière, le soleil changeant ces quelques gouttes de fluide en un diamant liquide. Elle sourit. Un sourire innocent, adorable, et pourtant entièrement oubliable.

— Ça n'a l'air de rien.

— C'est là le génie. Pas de couleur, pas d'odeur, pas de goût. Et pourtant, la moindre goutte, la moindre vapeur, le moindre contact, même infinitésimal, tuerait un homme en quelques minutes. Pas

d'antidote, pas de remède, pas d'immunisation. C'est vraiment… le Roi des Poisons.

— Le Roi des Poisons, souffla-t-elle avec la révérence requise.

— N'oublie jamais cette leçon, ma chère, et ne l'utilise que dans les cas les plus extrêmes. Contre les cibles les plus dangereuses, les plus suspicieuses, les plus rusées. Uniquement contre ceux qui connaissent intimement l'art de l'empoisonneur.

— Je comprends. Les précautions d'abord, toujours.

— Très bien ; c'est la leçon la plus importante, dit Morveer en s'adossant de nouveau à son siège, pensif. Tu connais maintenant les plus profonds de mes secrets, ton apprentissage est fini, mais… j'espère que tu accepteras de continuer à m'assister ?

— Je serais honorée de rester à votre service. J'ai encore beaucoup à apprendre.

— Comme nous tous, ma chère, dit Morveer, avant d'être interpellé par le son d'une cloche au loin. Comme nous tous.

Sur le long chemin qui traversait le verger, deux silhouettes approchaient de la maison. Morveer sortit sa longue-vue pour les observer. Un homme et une femme. Lui était très grand, probablement très fort, vêtu d'un manteau usé jusqu'à la corde. Ses longs cheveux ondoyaient au vent. Un Nordique, très certainement.

— Un rustre, murmura Morveer dans sa barbe.

La sauvagerie et les superstitions de ce peuple ne lui inspiraient qu'un profond dédain.

Il observa ensuite la femme, qui était habillée comme un homme. Elle avait les yeux fixés droit devant, sur la maison. Sur lui, même, semblait-il. Son visage, encadré de cheveux noir de jais, était certes joli, mais aussi très dur. Un genre de beauté qui décontenançait, d'autant plus qu'il semblait habité d'un dessein lugubre. On se sentait défié, menacé. On l'oublierait difficilement. Certes, elle était évidemment loin de rivaliser de beauté avec la mère de Morveer. Cette dernière avait presque transcendé l'être humain en termes de qualités. Son sourire pur, embrasé par le soleil, était gravé pour toujours dans la mémoire de Morveer comme un…

— Des visiteurs ? s'enquit Day.

— Madame Murcatto est là, répondit Morveer en claquant des doigts en direction de la table. Nettoie tout ça. Fais bien attention, surtout ! Puis apporte du vin et des gâteaux.

— Quelque chose dans les gâteaux ?

— Rien que des prunes et des abricots. Je souhaite me montrer accueillant, pas tuer mes invités.

Du moins, pas avant d'avoir entendu ce qu'ils avaient à dire.

Le temps que Day nettoie rapidement la table, mette une nappe et des chaises supplémentaires, Morveer prit quelques précautions élémentaires. Il s'installa ensuite confortablement dans son fauteuil, croisant ses bottes luisantes devant lui et posant les mains sur son ventre, image parfaite du gentleman qui savoure l'air hivernal dans son domaine champêtre. Ne l'avait-il pas mérité, après tout ?

Il accueillit ses visiteurs avec un sourire des plus sympathiques. La femme, Murcatto, boitait légèrement. Elle le cachait bien, mais ses années dans le métier avaient si bien aiguisé les sens de Morveer qu'aucun détail ne lui échappait. Sur la hanche droite, elle portait une épée, apparemment de qualité, mais il ne s'en préoccupait point. De sales instruments, peu sophistiqués. Les gentlemen en arboraient, certes, mais seuls les plus grossiers, les plus irascibles s'abaissaient à l'utiliser. Sa main gauche, ornée d'une pierre rouge vif grosse comme un ongle, était nue, cependant, un gant couvrait sa main droite. Elle devait probablement cacher quelque chose. La pierre semblait être un rubis, et si

c'était le cas, c'en était un de très grande valeur.

— Je suis…

— Vous êtes Monzcarro Murcatto, autrefois Capitaine général des Mille Épées, récemment passée au service du duc Orso de Talins.

Préférant éviter sa main gantée, Morveer lui tendit la gauche, la paume vers le haut, en un geste à la fois soumis et humble.

— Un gentleman kantique que nous connaissons tous deux m'a prévenu de votre visite, continua-t-il, un certain Sajaam. (Elle lui serra la main, une poignée ferme et professionnelle.) Et vous, mon ami, vous êtes ?

Avec une onctueuse révérence, Morveer serra la grosse main droite du Nordique dans les deux siennes.

— Caul Shivers.

— Très bien, très bien, j'ai toujours trouvé les noms du Nord délicieusement pittoresques.

— Vous les trouvez quoi ?

— Beaux.

— Ah.

Morveer tint sa main un instant de plus avant de le relâcher.

— Je vous en prie, prenez place. (Tout sourires, il regarda Murcatto s'asseoir en grimaçant.) Je dois avouer que j'étais loin de vous imaginer aussi belle.

Elle fronça les sourcils.

— J'étais loin de vous imaginer aussi amical.

— Oh, je peux être tout le contraire d'amical lorsque c'est nécessaire, croyez-moi ! (Sans un bruit, Day vint glisser une assiette de gâteaux sur la table, ainsi qu'un plateau chargé d'une bouteille de vin et de verres.) Mais ça ne l'est aucunement, n'est-ce pas ? Un peu de vin ?

Ses visiteurs échangèrent un regard lourd de sens. Souriant toujours, Morveer déboucha la bouteille et se servit un verre.

— Vous êtes tous deux des mercenaires. Toutefois, j'ose croire que vous ne volez pas, ne menacez pas, et n'escroquez pas tous les gens que vous rencontrez… De même, je n'empoisonne pas toutes mes connaissances. (Il avala bruyamment une gorgée de vin, comme pour démontrer l'absence de risque que présentait l'opération.) Qui me paierait, si tel était le cas ? Vous ne craignez rien.

— Vous nous pardonnerez si on refuse quand même.

Day tendit la main vers un gâteau :

— Puis-je…

— Régale-toi. (Puis il s'adressa à Murcatto.) Vous n'êtes donc pas venue pour mon vin.

— Non. J'ai du travail pour vous.

Morveer s'examina les cuticules.

— La mort du grand-duc Orso et d'une flopée de ses serviteurs, je suppose… (Bien qu'elle ne répondît pas, il continua comme si elle avait demandé des explications.) Il ne faut pas un intellect développé pour en arriver à une telle conclusion. Orso vous déclare morts, votre frère et vous, tués par des agents de la Ligue des Huit. Ensuite, notre ami commun Sajaam m'apprend que vous seriez moins morte que ce qu'on dit. Puisqu'il n'y a eu ni heureuse déclaration de votre miraculeuse survie ni larmoyantes retrouvailles du côté d'Orso, nous pouvons supposer que les assassins ospriens étaient en réalité… une pure invention. Le duc de Talins est un homme au tempérament notoirement

jaloux, et vos nombreuses victoires vous ont rendue trop populaire au goût de votre maître. Suis-je proche de la vérité ?

— Plutôt.

— Mes sincères condoléances, dans ce cas. Votre frère n'a apparemment pas pu se joindre à nous ; or, j'ai cru comprendre que vous étiez inséparables.

Les yeux bleus de Murcatto, d'ordinaire froids, étaient devenus glacés. À côté d'elle, le Nordique surveillait la scène en silence. Morveer se racla délicatement la gorge. Peut-être que les lames manquaient de sophistication, mais une épée à travers le corps tuait aussi bien les génies que les idiots.

— Vous savez que je suis vraiment le meilleur dans ma profession.

— C'est un fait, dit Day en oubliant un instant sa sucrerie. Un fait indiscutable.

— Les nombreuses personnes de haut rang sur lesquelles j'ai exercé mon art en témoigneraient, si elles en étaient capables. Ce qui, bien évidemment, n'est plus le cas.

— Pour aucune d'entre elles, confirma Day.

— Venez-en donc au fait, suggéra Murcatto.

— Les meilleurs coûtent cher. Plus d'argent que vous ne pouvez peut-être vous permettre de dépenser, ayant perdu votre employeur.

— Avez-vous entendu parler de Somenu Hermon ?

— Le nom m'est familier.

— Pas à moi, dit Day.

Morveer prit l'initiative d'expliquer.

— Hermon était un immigrant kantique déchu qui s'est prétendument élevé au rang de plus grand commerçant de Musselia. Il menait une vie de luxe et ses largesses étaient légendaires.

— Et ?

— Et il était en ville quand les Mille Épées, payées par le grand-duc Orso, ont pris Musselia par la ruse. Les pertes humaines sont restées confinées au minimum, mais la ville a été pillée, et on n'a plus jamais entendu parler d'Hermon. Ni de son or. La supposition veut que ce marchand, comme le font souvent ces gens-là, exagérait grandement sa fortune et, outre quelques splendides accoutrements tape-à-l'œil, ne possédait… en réalité… rien du tout. (Morveer but une gorgée de vin, sans quitter Murcatto des yeux.) Mais je ne suis pas le mieux informé à ce sujet. Cette campagne de pillage était menée par… comment s'appelaient-ils, déjà ? Un frère et une sœur… si je me souviens bien ?

Elle le regardait droit dans les yeux, sans ciller.

— Hermon était bien plus riche qu'il ne le laissait entendre.

— Plus riche ? s'exclama Morveer en se tortillant. Plus riche ? Oh, là là ! Avantage Murcatto ! Voyez comme je frétille à la mention d'une telle somme ! Assez pour payer mes maigres honoraires des dizaines de fois, si ce n'est plus, je n'en doute pas ! On dirait que… mon accablante cupidité m'a laissé… tout à fait… (Il frappa d'une main sur la table.) … paralysé.

Le Nordique pencha lentement sur le côté, glissa de sa chaise et s'effondra sur le gazon irrégulier à l'ombre des arbres fruitiers. Il roula doucement sur le dos, les genoux en l'air, les yeux rivés au ciel, comme rigidifié dans la position exacte qu'il avait étant assis.

— Ah, observa Morveer en se penchant vers lui. Avantage Morveer, semblerait-il.

Murcatto jeta un coup d'œil au Nordique, puis reporta son attention sur Morveer. Un côté de son visage fut secoué d'une série de tics. Sa main gantée trembla un instant, puis s'immobilisa.

— Ça a marché, murmura Day.

— Comment as-tu pu en douter ? (Comme il adorait les publics captivés, Morveer ne put s'empêcher d'expliquer son tour de passe-passe.) J'ai commencé par appliquer de l'huile de graines jaunes sur mes mains. (Il leva celles-ci, doigts écartés.) Pour empêcher les agents de m'affecter, vous comprenez. Après tout, je ne souhaite aucunement me retrouver paralysé. Ce doit être une expérience bien désagréable !

Il gloussa. Day, qui vérifiait le pouls du Nordique en dévorant son second gâteau, se joignit à lui.

— J'ai choisi d'utiliser une distillation de venin d'araignée. Extrêmement efficace, rien qu'au toucher. Comme je lui ai tenu la main plus longtemps, votre ami a reçu une dose bien plus importante. Il aura de la chance s'il se rétablit aujourd'hui… enfin, si je lui en laisse la possibilité, bien évidemment. Vous, en revanche, devriez toujours être apte à parler.

— Enfoiré, grogna Murcatto entre ses lèvres figées.

— Effectivement, remarqua-t-il en se levant pour aller s'asseoir à côté d'elle. Je m'excuse sincèrement, mais vous êtes bien placée pour comprendre que se maintenir au sommet de sa profession est une situation précaire. Nos talents, nos réussites extraordinaires nous obligent à prendre des mesures extraordinaires. Maintenant que vous ne risquez plus de faire un faux mouvement, nous pouvons discuter en toute candeur du… grand-duc Orso.

Il but une gorgée de vin et regarda un petit oiseau s'envoler de sa branche. Murcatto ne dit rien, ce qui n'était pas un problème. Morveer était heureux de faire la conversation pour deux.

— Vous avez été terriblement blessée, je peux le voir. Trahie par un homme qui vous devait tant. Votre frère bien-aimé est mort et vous êtes… diminuée. Ma vie n'a été qu'une suite de revers douloureux, croyez-moi, aussi suis-je en mesure de sympathiser pleinement. Mais le monde regorge d'horreurs et nous, humbles individus, ne pouvons le changer que par… petites touches.

Il fronça les sourcils à l'intention de Day, qui mâchait bruyamment.

— Quoi ? grogna-t-elle, la bouche pleine.

— Silence, s'il te plaît, j'essaie de disserter.

Elle haussa les épaules, se léchant les doigts avec des bruits de succion superflus. Morveer poussa un soupir désapprobateur.

— L'insouciance de la jeunesse… Elle apprendra. Le temps n'avance que dans une direction, n'est-ce pas, Murcatto ?

— Épargnez-moi votre putain de philosophie, parvint-elle à éructer.

— Tenons-nous-en aux points pratiques, alors. Avec votre assistance notable, Orso est devenu l'homme le plus puissant de Styrie. Je ne prétendrais jamais comprendre les affaires militaires comme vous, mais il ne faut pas être Stolicus pour se rendre compte qu'à la suite de votre glorieuse victoire sur la Haute Rive l'an dernier, la Ligue des Huit est prête à sombrer. Seul un miracle pourrait sauver Visserine quand viendra l'été. Les Ospriens seront écrasés, à moins qu'Orso ne les laisse parlementer en vue d'obtenir la paix mais, comme vous le savez, il marque souvent une préférence pour l'extermination. À la fin de l'année, sauf imprévu, la Styrie aura enfin un roi. Les Années Sanglantes toucheront à leur fin. (Il termina son verre et le brandit d'un geste ostentatoire.) Paix et prospérité pour tout un chacun ! Un monde meilleur, sûrement ? À moins qu'on ne soit mercenaire, évidemment.

— Ou empoisonneur.

— Au contraire, le travail est loin de se faire rare en temps de paix. Quoi qu'il arrive, tuer le

grand-duc Orso, si on laisse de côté l'impossibilité évidente de la tâche, ne servira les intérêts de personne. Même pas les vôtres. Ça ne vous rendra ni votre frère ni votre main ni vos jambes. (Elle ne cilla pas, mais c'était peut-être simplement dû à la paralysie.) L'essai se terminera bien plus probablement par votre mort, et certainement la mienne. C'est pourquoi vous devez cesser cette folie, ma chère Monzcarro. Vous devez immédiatement abandonner, et ne plus jamais y penser.

Ses yeux étaient aussi impitoyables que les poisons de Morveer.

— Seule la mort m'arrêtera. La mienne, ou celle d'Orso.

— Quel qu'en soit le coût ? Qu'importe la douleur ? Qu'importe qui sera tué en chemin ?

— Je m'en fiche, grogna-t-elle.

— Comme c'est convaincant…

— Je suis prête à tout, dit-elle en un sifflement.

Morveer sourit jusqu'aux oreilles.

— Dans ce cas, nous pouvons passer un marché. Sur cette base, et aucune autre. Qu'est-ce que je ne fais jamais, Day ?

— Des demi-mesures, murmura son assistante, les yeux rivés sur l'assiette.

— Exactement. Combien en tuons-nous ?

— Six, dit Murcatto. En comptant Orso.

— Dans ce cas, mes honoraires s'élèveront à dix mille balances par victime secondaire, payables après preuve du décès, et cinquante mille pour le duc de Talins en personne.

Le visage de son interlocutrice se crispa un peu.

— Mauvaises manières, de négocier avec un client sans défense.

— Les manières seraient ridicules dans une conversation portant sur le meurtre. De toute façon, je ne marchande jamais.

— Dans ce cas, marché conclu.

— Vous m'en voyez ravi. Day, l'antidote, s'il te plaît.

L'apprentie retira le bouchon d'une fiole de verre, plongea la pointe d'un couteau dans la réduction sirupeuse et le lui tendit. Il s'arrêta, plongeant ses yeux dans ceux de Murcatto, bleus et froids.

Les précautions d'abord, toujours. Cette femme qu'ils nommaient le Serpent de Talins était extrêmement dangereuse. Même sans sa réputation, sans leur conversation, sans le travail pour lequel elle était venue l'embaucher, Morveer l'aurait vu en un regard. Il considéra très sérieusement l'éventualité de lui donner une piqûre fatale à la place, de jeter son ami nordique dans la rivière et d'oublier toute cette histoire.

Mais tuer le grand-duc Orso, l'homme le plus puissant de toute la Styrie ? Forger le cours de l'histoire par un coup de maître en son art ? Que ses actes, si ce n'est son nom, résonnent à travers les âges ? Quelle meilleure manière de couronner une carrière que de réussir l'impossible ? Rien que cette pensée élargit encore son sourire.

Il soupira longuement.

— J'espère ne pas avoir à le regretter.

Il piqua le dos de la main de Murcatto de la pointe de son couteau, une simple perle de sang noir se formant lentement sur sa peau.

En quelques instants, l'antidote commença à agir. En grimaçant, elle tourna la tête doucement d'un côté, puis de l'autre.

— Je suis surprise, dit-elle.

— Vraiment ? Pourquoi ?

— Je m'attendais à un Maître empoisonneur, répondit-elle en frottant la marque au dos de sa main. Qui aurait cru que je me retrouverais face à une telle écorchure ?

Le sourire de Morveer s'évanouit. Un instant plus tard, il était de nouveau impassible, évidemment. Le temps de faire taire le ricanement de Day d'un sévère froncement de sourcils.

— J'espère que votre impuissance temporaire ne vous a pas trop dérangée. Je suis pardonné, non ? Si nous devons coopérer, je détesterais qu'il subsiste une ombre au tableau.

— Bien sûr, dit-elle en étirant ses épaules, avec un petit sourire en coin. J'ai besoin de ce que vous avez, et vous voulez ce que je possède. Les affaires sont les affaires.

— Excellent. Magnifique. Sans… précédent.

Morveer lui offrit son sourire de vainqueur.

Mais il n'y croyait pas une seconde. Ce travail était des plus dangereux, et son employeuse l'était encore plus. Monzcarro Murcatto, la notoire Bouchère de Caprile, n'était pas du genre magnanime. Il n'était pas pardonné. Il n'était pas près de l'être. Dorénavant, ce seraient les précautions d'abord, ensuite et jusqu'au bout.

Science et magie

Arrivé en haut de la montée, Shivers arrêta son cheval. La campagne se déroulait en pente douce devant lui, fouillis de champs sombres parsemés de quelques fermes, villages et bosquets d'arbres rabougris. Une petite quinzaine de kilomètres plus loin, se profilaient la côte de la mer noire et la courbe d'une large baie, le long de laquelle une ville semblait accrochée. De petites tours agglutinées sur trois collines au-dessus de l'eau de mer glacée, se découpant sur le ciel gris métallique.

— Port Ouest, dit Cordial avant de faire repartir son cheval d'un claquement de langue.

Plus ils s'approchaient de ce putain d'endroit, plus Shivers s'inquiétait. Plus il avait froid, mal partout, et plus il s'ennuyait. Les sourcils froncés, il regarda Murcatto, silhouette noire dans un paysage noir, chevauchant devant eux le capuchon baissé. Les roues de la calèche cliquetaient sur le chemin. Les chevaux s'ébrouaient, leurs fers martelant le sol. Les corbeaux croassaient dans les champs déserts. Mais personne ne parlait.

Toute la route, l'atmosphère avait été sinistre. Cela dit, leur dessein était sinistre. Tuer, rien d'autre. Shivers se demandait ce qu'en aurait dit son père, Rattleneck, un homme cramponné à ses traditions plus fermement qu'une bernacle à un bateau, qui voulait toujours faire le bien. Assassiner un inconnu pour de l'argent ne correspondait vraiment pas à son idéal, qu'importe comment on tournait la chose.

Soudain, il entendit un éclat de rire aigu. Day, assise dans la calèche à côté de Morveer, une pomme entamée à la main. Shivers, qui n'avait pas beaucoup entendu rire ces derniers temps, se laissa attirer comme un papillon de nuit vers une flamme.

— Qu'est-ce qu'il y a de drôle ? s'enquit-il, laissant un sourire se dessiner sur ses lèvres.

Elle se pencha vers lui, oscillant avec la calèche.

— Je me demandais juste si, au moment où vous êtes tombé de votre chaise, vous vous étiez pissé dessus ?

— Et moi je répondais que oui, sûrement, ajouta Morveer, mais qu'on aurait eu un mal fou à sentir la différence.

Le sourire de Shivers s'évanouit aussitôt. Il se rappela combien il avait essayé d'avoir l'air dangereux, assis à cette table, dans le verger. Mais il s'était soudain senti agité, avant d'avoir le vertige. Il avait essayé de se toucher le front, en vain. Il avait essayé de dire quelque chose, impossible. Puis le monde avait basculé. Il ne se souvenait pas de grand-chose d'autre.

— Qu'est-ce que vous m'avez fait ? demanda-t-il, puis, à voix basse : De la magie ?

Day éclata de rire, envoyant voler des morceaux de pomme :

— Oh, de mieux en mieux !

— Et moi qui disais qu'il serait un compagnon de route peu divertissant. De la magie ! Vraiment, on se croirait dans une fable.

— Ces gros livres idiots ! ricana Day. Avec des mages, des diables et tout ! Des histoires stupides destinées aux enfants !

— C'est bon, je crois que j'ai compris, dit Shivers. Je suis aussi lent qu'un poisson nageant dans du pudding. Si c'était pas de la magie, c'était quoi ?

Le sourire de Day se fit narquois.

— De la science.

Shivers n'en était pas plus avancé.

— C'est quoi, ça ? Une autre sorte de magie ?

— Certainement pas ! ricana Morveer. La science est un système de pensée rationnel conçu en observant le monde pour établir les lois qui le régissent. Le scientifique utilise ensuite ces lois pour produire un effet. Un effet qui peut facilement sembler magique aux yeux des rustres.

Shivers avait du mal avec les longs mots styriens. Même s'il se croyait intelligent, Morveer parlait comme un imbécile en compliquant ce qui était simple.

— La magie, à l'inverse, est un système de mensonges et de sottises destiné à duper les andouilles.

— C'est donc ça. Je suis le plus grand abruti du Cercle du Monde, on dirait ! C'est déjà une chance que je puisse retenir ma merde sans devoir surveiller mon cul toutes les dix secondes.

— On y a pensé.

— La magie existe, grogna Shivers. J'ai vu une femme appeler un brouillard.

— Vraiment ? Et en quoi était-il différent des autres brouillards ? Il était d'une couleur magique ? Vert ? Orange ?

Shivers fronça les sourcils.

— Non, il avait une couleur normale.

— Donc, une femme a appelé, et il y a eu du brouillard. (Morveer haussa un sourcil à l'attention de son apprentie.) Merveilleux, en effet !

Elle sourit, croquant sa pomme à pleines dents.

— J'ai vu un homme tatoué de lettres qui rendaient une moitié de son corps insensible à toutes les lames. Je l'ai poignardé moi-même, avec une lance. Ça aurait dû le tuer, mais ça n'a même pas laissé de marque.

— Oooooh ! fit Morveer en agitant ses doigts, comme un enfant jouant au fantôme. Des lettres magiques ! Tout d'abord, il n'y avait pas de blessure, et ensuite… toujours pas de blessure ! Je me dédis ! Le monde est vraiment truffé de miracles !

Day ricanait toujours.

— Je sais ce que j'ai vu.

— Non, mon ami mystifié. Vous croyez savoir. Mais la magie n'existe pas. Certainement pas ici, en Styrie.

— On n'y trouve que traîtrise, guerre, peste et argent à gagner, chantonna Day.

— Pourquoi avez-vous choisi de venir en Styrie, au fait ? demanda Morveer. Pourquoi n'êtes-vous pas resté dans le Nord regorgeant de brouillards magiques ?

Shivers se frotta doucement le cou. Ça semblait une raison étrange, maintenant, et il se sentit encore plus bête en l'énonçant à voix haute.

— Je suis venu pour devenir un homme meilleur.

— Vu le point de départ, ça ne devrait pas s'avérer très difficile.

Il restait un peu de fierté à Shivers, et les railleries de cet imbécile commençaient à l'irriter. Il aurait aimé le jeter à bas de sa calèche d'un coup de hache. Mais puisqu'il voulait devenir meilleur,

il s'approcha de lui pour lui souffler en nordique, en articulant bien :

— Je crois que vous ne racontez que de la merde, ce qui n'est pas une surprise vu que votre visage ressemble à un cul. Vous, les nabots, vous êtes tous les mêmes. Vous essayez toujours de prouver à quel point vous êtes intelligents pour vous sentir fiers. Mais peu importe combien de fois vous vous foutez de moi, j'ai déjà gagné. Vous ne serez jamais grand. (Puis, il esquissa un large sourire.) Voir de l'autre côté d'une pièce remplie de monde restera à jamais un rêve pour vous.

Morveer fronça les sourcils.

— Qu'est-ce donc que ce baragouinage ?

— C'est vous le putain de scientifique. Démerdez-vous.

Day gloussa de son rire aigu jusqu'à recevoir un regard noir de Morveer. Elle continua cependant à sourire en dépouillant la pomme jusqu'au trognon avant de la jeter. Shivers ralentit son cheval et contempla les champs déserts le long de la route, la terre retournée encore à moitié recouverte du givre matinal. Ça lui rappelait le pays. Il soupira, son souffle s'élevant en volutes de vapeur dans le ciel gris. Tous les amis que Shivers s'était faits avaient été des combattants. Des Carls et des Hommes Nommés, des camarades de front, retournés pour la plupart à la poussière, d'une façon ou d'une autre. Il se dit qu'en pleine Styrie, Cordial était certainement celui qui s'en rapprochait le plus et donna donc un coup de talons pour rejoindre le cheval du bagnard.

— Hé !

Cordial ne répondit pas. Pas même un signe de tête pour montrer qu'il avait entendu. Le silence s'étira. Son visage, aussi expressif qu'un mur, était loin de faire du bagnard le compagnon idéal qui rirait de ses blagues. Mais l'espoir fait vivre, non ?

— Alors, comme ça, tu étais soldat ?

Cordial secoua la tête.

— Mais tu as déjà combattu ?

Même réponse.

Shivers poursuivit comme s'il avait acquiescé. Il n'avait pas vraiment le choix, de toute façon.

— Moi oui, un peu. J'ai chargé dans le brouillard avec les Carls de Bethod. J'ai tenu le front avec Rudd Séquoia à Dunbrec. J'ai combattu sept jours dans les montagnes avec Renifleur. Sept jours atroces, cette semaine-là.

— Sept ? demanda Cordial, haussant un sourcil, comme intéressé.

— Oui, soupira Shivers. Sept.

Les noms de ces hommes et de ces lieux n'avaient aucune signification pour personne, ici. Il regarda une file de calèches bâchées approchant en sens inverse, conduites par des hommes aux casques de métal, arcs plats à la main, qui les observaient sans aménité.

— Où tu as appris à te battre alors ? demanda-t-il, son mince espoir d'entamer un semblant de discussion s'amenuisant encore.

— En Sécurité.

— Quoi ?

— Là où ils te mettent quand ils t'attrapent pour un crime.

— Pourquoi ils gardent les criminels en sécurité ?

— Ça s'appelle pas Sécurité parce qu'on y est en sécurité. Ça s'appelle Sécurité parce que les autres sont protégés de toi. Ils décident combien de jours, de mois, d'années ils te gardent. Puis ils t'enferment tout en bas, là où la lumière ne vient jamais, jusqu'à ce que les jours, les mois, les années

soient tous passés, et qu'on soit enfin arrivé à zéro. Puis tu dis merci, et ils te libèrent.

Quel procédé barbare, pensa Shivers.

— Quand on commet un crime dans le Nord, on doit payer une amende pour compenser. Soit ça, soit, sur ordre du chef, on est pendu. Si on commet un meurtre, on doit porter une croix ensanglantée. Mais enfermer un homme dans un trou ? C'est un crime en soi.

Cordial haussa les épaules.

— Leurs règles sont logiques. Il y a un temps qui correspond à chaque chose. Un chiffre sur la grande horloge. Pas comme ici.

— Ouais, c'est vrai. Les nombres, et tout.

Shivers aurait préféré ne jamais avoir demandé.

Cordial semblait à peine l'entendre.

— Ici dehors, le ciel est trop haut, et tout le monde fait ce qu'il veut quand il veut, et il n'y a jamais de nombre pour rien.

Contrarié, il regardait Port Ouest, qui n'était qu'un ensemble de bâtiments dans la brume autour de la baie froide.

— C'est un putain de chaos.

Vers midi, ils atteignirent les portes de la ville, assaillies par une longue file de gens. Devant celles-ci, des gardes posaient des questions, fouillaient les sacs, les coffres, tâtaient les cargaisons du bout de leur lance.

— Les Alderiens sont nerveux depuis que Borletta est tombée, commenta Morveer depuis son siège. Ils ne laissent plus entrer n'importe qui. Laissez-moi leur parler.

Shivers ne l'en empêcha pas, pensant combien cet imbécile adorait s'écouter.

— Votre nom, demanda le garde, les yeux morts d'ennui.

— Reevrom, dit l'empoisonneur avec un grand sourire. Humble marchand de Puranti. Et voici mes associés…

— Que venez-vous faire à Port Ouest ?

— Un carnage. (Un silence inconfortable s'ensuivit.) J'espère bien descendre mes stocks de vin osprien ! Oh oui, je vais laisser quelques cadavres derrière moi !

Morveer rit à sa propre blague, et Day ricana de concert.

— Il ne me plaît pas trop, lui, dit un garde en regardant Shivers d'un mauvais œil.

Morveer gloussait toujours :

— Oh, ne vous inquiétez pas pour lui ! Un attardé. Il a l'intellect d'un enfant. Mais il est bien utile quand il s'agit de déplacer des tonneaux. Je le garde plus par attachement… Je suis comment, Day ?

— Sentimental !

— J'ai trop bon cœur. Depuis toujours. Ma mère est morte quand j'étais très jeune, voyez-vous, une femme merveilleuse…

— Bougez-vous un peu ! cria quelqu'un derrière eux.

Morveer souleva le drap de toile qui recouvrait l'arrière du chariot.

— Voulez-vous vérifier…

— Est-ce que j'ai l'air de vouloir vérifier, avec la moitié de la Styrie qui veut passer par ma putain de porte ? Allez, dit le garde avec un signe de la main. Avancez.

Morveer fit claquer les guides, et la calèche entra dans la cité de Port Ouest, suivie de Murcatto et Cordial. Shivers fermait la marche, ce qui semblait devenir une habitude.

De l'autre côté des murs, la ville était aussi ordonnée qu'un champ de bataille, et faisait à peine moins peur. Une route pavée encadrée d'arbres nus traversait deux rangées de bâtiments. Elle était envahie par une véritable marée d'individus, de tous types et de toutes les couleurs de peau. Des hommes pâles sobrement vêtus, des femmes aux yeux bridés parées de soie claire, des hommes noirs en robe blanche, des soldats et marchands d'armes en cotte de mailles et armure émoussée. Des domestiques, des fermiers, des commerçants, des seigneurs. Des pauvres comme des riches, certains propres, d'autres sales, allant du noble au mendiant. Mais tout de même une majorité de mendiants. Des flots d'hommes à pied, à cheval, en calèche, de femmes aux coiffures incroyables et aux bijoux innombrables, dans des chaises à porteurs épuisés.

Shivers avait trouvé Talins étrangement variée. Port Ouest était bien pire. Il vit une file d'animaux attachés entre eux par de fines chaînes, leurs petites têtes oscillant tristement en haut de leur long cou. Il eut beau fermer les yeux et secouer la tête, quand il les rouvrit, les monstres étaient toujours là. Leurs têtes vacillaient au-dessus de la foule en mouvement, et personne ne les remarquait. Il se sentait comme dans un rêve, ou plutôt un cauchemar.

Ils empruntèrent un chemin étroit, bordé de magasins et d'échoppes. Une farandole d'odeurs lui chatouilla le nez : poisson, pain, cire, fruit, huile, épices, se mêlant à des dizaines d'autres qu'il ne connaissait pas… Il dut retenir sa respiration pour éviter un haut-le-cœur. Une calèche surgit de nulle part, et un garçon lui tendit une cage en osier devant le visage. Un tout petit singe siffla et lui cracha dessus – il en tomba presque à la renverse. Des mots, criés dans un nombre incalculable de langues, lui bourdonnaient aux oreilles. Une sorte de chant s'éleva au-dessus du vacarme, de plus en plus fort, et lui donna la chair de poule.

Un bâtiment couronné d'un grand dôme trônait à côté d'une place, six grandes tourelles jaillissant de sa façade, des pointes dorées scintillant en leur sommet. Le chant venait de là. Des centaines de voix, graves et aiguës, se mêlant en harmonie.

— C'est un temple.

Murcatto avait ralenti à sa hauteur. Son capuchon, toujours baissé, ne laissait voir que ses sourcils.

En toute honnêteté, elle lui faisait peur, et pas qu'un peu. Pour commencer, il l'avait vue battre un homme à mort avec un marteau en faisant semblant de s'amuser. Ensuite, lorsqu'ils avaient marchandé, il avait eu la désagréable impression qu'elle était sur le point de le poignarder. Et puis, il y avait ce gant qu'elle n'enlevait jamais. Il ne se souvenait pas d'avoir jamais eu peur d'une femme auparavant et cela le rendait à la fois nerveux et honteux. Mais il ne pouvait pas non plus nier que, à part pour le gant, le marteau, et cette aura déplaisante de danger, il aimait la regarder. Beaucoup. Peut-être même que le danger ne lui déplaisait pas tant que cela. Avec tout ça, il ne savait jamais quoi lui répondre.

— Un temple ?

— Là où les Sudistes prient Dieu.

— Dieu, hein ?

Il pencha la tête en arrière pour examiner les flèches, plus hautes que les plus grands arbres de la vallée où il était né. Il avait entendu dire que dans le Sud, il y avait un homme dans le ciel. Un homme qui avait créé le monde, un homme qui voyait tout. La notion lui avait toujours semblé délirante, mais en voyant ce spectacle, Shivers aurait presque pu y croire.

— C'est beau.

— Il y a peut-être cent ans, quand les Gurkiens ont conquis Dawah, beaucoup de Sudistes se sont enfuis en les voyant. Certains ont traversé la mer pour venir s'installer ici, puis ont bâti des temples pour remercier Dieu de les avoir sauvés. Port Ouest appartient au moins autant au Sud qu'à la Styrie. Mais elle fait également partie de l'Union, depuis que les Alderiens, contraints de devoir choisir un camp, ont acheté la victoire du Grand Roi contre les Gurkiens. On appelle cet endroit le Carrefour du Monde. Enfin, ceux qui ne l'appellent pas le nid des menteurs. Les gens d'ici viennent des Mille Îles, de Suljuk et de Sikkur, de Thond et du Vieil Empire. Du Nord, aussi.

— Oh, non, pas ces putains d'andouilles.

— Des sauvages, à nos yeux. J'ai entendu dire que certains se laissaient pousser les cheveux comme des femmes. Mais on accepte tout le monde ici.

De son index ganté, elle montra une longue file d'hommes montés sur de petites estrades tout au bout de la place. Un groupe encore plus bizarre que le reste. Des vieux, des jeunes, des grands, des petits, des gros, des maigres. Certains portaient des robes ou des casques étranges, d'autres étaient à moitié nus, le corps peinturluré. L'un d'eux avait des os qui lui traversaient le visage. Dans le dos, certains portaient des pancartes avec des inscriptions, auxquelles étaient accrochées perles et babioles. Ils dansaient et faisaient des cabrioles, levaient les bras au ciel, regardaient en l'air, tombaient à genoux, pleuraient, riaient, hurlaient, chantaient, criaient, suppliaient… chacun plus fort que son voisin, dans un mélange de plus de langues que Shivers n'aurait pu en imaginer.

— C'est qui, ces cons-là ? murmura-t-il.

— Des hommes saints. Ou des fous, tout dépend de la personne à qui l'on demande. À Gurkhul, le prophète dicte comment prier. Mais ici, chacun prie comme il en a envie.

— Ils prient ?

Murcatto haussa les épaules.

— Plus exactement, ils essaient de prouver au monde que leur méthode est la meilleure.

Des gens les regardaient. Certains hochaient la tête au rythme de leurs paroles. D'autres secouaient la tête, riaient, criaient. D'autres encore avaient simplement l'air de s'ennuyer. Quand Shivers passa près d'eux sur son cheval, l'un des hommes saints – ou l'un des fous –, qui portait un grand collier de perles, se mit à lui hurler des mots auxquels il ne parvint pas à attacher un sens. Il s'agenouilla, les bras tendus, dans une posture de supplication. Shivers le voyait dans ses yeux injectés de sang : il pensait que c'était la chose la plus importante au monde.

— Ça doit être agréable, dit Shivers.

— Quoi donc ?

— De penser connaître toutes les réponses…

Il s'interrompit en voyant passer une femme qui tenait un homme en laisse. Un homme grand, à la peau mate, un collier de métal luisant autour du cou et un sac dans chaque main, qui gardait les yeux rivés au sol.

— Vous voyez ça ?

— Dans le Sud, la plupart des hommes possèdent quelqu'un ou appartiennent à quelqu'un.

— Coutume de merde, murmura Shivers. Mais vous n'aviez pas dit qu'ici on était encore dans l'Union ?

— Et ils aiment leur liberté dans l'Union, c'est ça ? On ne peut pas réduire un homme en esclavage, ici. (Elle en désigna d'autres d'un mouvement du menton, qu'on menait comme un troupeau de moutons.) Mais s'ils entrent, personne ne les libère, crois-moi.

— Satanée Union. On dirait que ces connards veulent toujours plus de terres. Ils ont commencé à envahir le Nord. Uffrith en est remplie, depuis que les guerres ont recommencé. Et pourquoi ils ont besoin de plus de terres ? Si vous voyiez la ville d'où ils viennent ! À côté, Port Ouest est un petit village.

Elle se tourna vivement vers lui.

— Adua ?

— Exactement.

— Tu y es déjà allé ?

— Oui. J'ai combattu les Gurkiens là-bas. J'ai ramené un souvenir.

Il remonta sa manche pour lui montrer la cicatrice sur son poignet. En relevant les yeux, elle avait un regard étrange. C'était presque du respect. Ça lui plaisait. Ça faisait un moment qu'on ne lui avait adressé autre chose que du mépris.

— Est-ce que tu t'es retrouvé dans l'ombre de la Demeure du Créateur ? demanda-t-elle.

— Une bonne partie de la ville est plongée dans son ombre à un moment ou à un autre de la journée.

— C'était comment ?

— Plus sombre qu'au soleil. Mais les ombres font souvent ça, d'après ce que j'en sais.

— Hmm. (Pour la première fois, Shivers vit la trace d'un sourire sur son visage, et ça lui allait plutôt bien.) J'ai toujours rêvé d'y aller.

— À Adua ? Et qui vous en empêche ?

— Les six hommes que je dois tuer.

Shivers soupira.

— Ah, ça. (Une vague d'inquiétude le saisit, et il se demanda soudain pourquoi il avait accepté.) J'ai toujours été mon pire ennemi, murmura-t-il.

— Reste avec moi, alors, dit-elle avec un sourire plus large. Et bientôt, tu en auras beaucoup d'autres. Nous sommes arrivés.

Pas très réjouissant, comme destination. Une ruelle étroite, obscure comme le crépuscule. Des bâtiments entassés les uns sur les autres, sur le point de s'effondrer, leurs volets pourris et moisis, des morceaux de plâtre se décollant des briques humides. Il fit passer son cheval sous une arche, devant la calèche. Derrière eux, Murcatto ferma les portes en tirant le verrou rouillé. Dans la cour jonchée de mauvaises herbes et de vieilles tuiles, Shivers attacha son cheval à un piquet moisi.

— Un palais, murmura-t-il, levant les yeux vers le ciel gris pour examiner les murs recouverts de mauvaises herbes et les volets pendant misérablement de leurs gonds. D'un autre temps.

— Je l'ai choisi pour son emplacement, dit Murcatto. Pas pour le décor.

Ils pénétrèrent dans une entrée lugubre, chambranles vides menant à des pièces vides.

— Il y en a, des pièces, remarqua Shivers.

— Vingt-deux, acquiesça Cordial.

Ils montèrent dans les entrailles pourries du bâtiment, l'escalier craquant sous leurs bottes.

— Par quoi vous allez commencer ? demanda Murcatto à Morveer.

— J'ai déjà commencé. Des lettres de présentation ont été envoyées. Nous avons un dépôt conséquent à confier à Valint et Balk demain matin. Assez conséquent pour qu'on ait l'attention de leur meilleur agent. Moi, mon assistante et votre homme, Cordial, infiltrerons la banque en tant que commerçant et associés. Nous rencontrerons Mauthis, puis chercherons une occasion de le tuer.

— Aussi facilement que ça ?

— Dans ce genre d'affaires, la clé réside généralement dans le fait de savoir saisir sa chance. Toutefois, si le moment ne se présente pas, je préparerai au moins le terrain pour une approche plus… structurée.

— Et nous ? demanda Shivers.

— Notre employeuse a, de toute évidence, un visage hautement mémorable et pourrait être reconnue. Quant à vous… (Et là, Morveer ricana du haut de l'escalier.) … vous êtes aussi repérable qu'une vache parmi les loups et ne seriez pas plus utile qu'un autre. Vous êtes bien trop grand, bien trop balafré, et vos vêtements sont bien trop ruraux pour que vous ne vous fassiez pas repérer dans une banque. Quant à vos cheveux…

— Pff, fit Day en secouant la tête.

— Qu'est-ce que vous entendez par là ?

— Exactement ce que j'ai dit. Vous êtes tout simplement bien, bien trop… (Morveer fit une arabesque de la main.) … nordique.

Arrivée au dernier étage, Murcatto déverrouilla une porte décrépite et l'ouvrit. L'escalier fut baigné de lumière pâle et Shivers suivit les autres dehors, ébloui par le soleil.

— Par les morts…

Tout autour d'eux s'étalait un entrelacs de toits dépareillés, de toutes formes, tuiles rouges, ardoise grise, métal blanc, chaume pourrissant, chevrons nus couverts de mousse, cuivre vert souillé de saleté, rapiécé avec de la toile et du vieux cuir. Un mélange de pignons, de mansardes, de poutres, de peinture craquelée parcourue de mauvaises herbes, de gouttières pendantes et de canalisations tordues, rafistolées avec des chaînes et des fils à linge, qui semblaient entassés et prêts à dégouliner dans les rues d'un moment à l'autre. Des panaches de fumée s'élevaient d'innombrables cheminées, plongeant la ville dans un épais brouillard. Çà et là, au-dessus du chaos, s'élevait une tour ou un dôme, voire un arbre ayant réussi à vaincre le destin et à pousser jusque-là. La mer n'était qu'une tache grise au loin, les mâts des navires formant une forêt ondoyant sur les vagues.

De là-haut, la ville semblait siffler. Des bruits de labeur, de jeux, d'hommes et de bêtes, les cris de commerçants en train de marchander, le grincement d'une roue ou la pulsation d'un marteau, des bribes de chanson ou une note de musique, joie et désespoir entremêlés comme un ragoût dans une immense marmite.

S'approchant de Murcatto devant le parapet couvert de lichen, Shivers regarda en bas. Un flot de gens descendait l'allée pavée tout en bas, telle l'eau au pied d'un canyon. De l'autre côté s'élevait un bâtiment monstrueux.

Son mur n'était qu'une falaise de pierre pâle, entièrement lisse, ornée tous les dix mètres d'une colonne que Shivers n'aurait pas su enlacer des deux bras. Au sommet de chaque colonne, des feuilles et des visages étaient sculptés dans la pierre. À peut-être trois mètres du sol, le mur était percé d'une rangée de petites fenêtres, puis d'une deuxième un peu au-dessus, et enfin d'une rangée de grandes fenêtres barrées d'une grille de métal. Tout en haut, le long du toit plat, à peu près à hauteur de là où se tenait Shivers, s'élevait une haie de pointes de fer noir, semblables aux épines d'un chardon.

Morveer avait le sourire aux lèvres.

— Mesdames, messieurs et sauvage, voici la branche de Port Ouest… de la Banque… de Valint et Balk.

Shivers secoua la tête.
— On dirait une forteresse.
— On dirait une prison, murmura Cordial.
— On dirait une banque, ricana Morveer.

~ Ebook Juléa ~

L’endroit le plus sûr au monde

Le bureau de la Banque de Valint et Balk à Port Ouest avait pour entrée une caverne de porphyre rouge et de marbre noir évoquant la splendeur lugubre du mausolée d’un empereur. Un éclairage minimal provenait des petites fenêtres perchées, leurs épais barreaux projetant des ombres croisées sur le sol immaculé. D’énormes bustes en marbre alignés en hauteur, certainement ceux des grands marchands et financiers de l’histoire styrienne, contemplaient les clients avec dédain. Des criminels changés en héros par leur succès colossal. Morveer se demanda si Somenu Hermon en faisait partie, et la pensée que le célèbre commerçant payait peut-être indirectement ses honoraires élargit encore le sourire qui lui éclairait le visage.

Soixante employés au bas mot travaillaient sur des bureaux identiques, chargés de piles de papiers semblables, chacun ayant ouvert devant lui un énorme classeur relié de cuir. Toutes sortes d’hommes, de toutes les couleurs de peau, certains avec des kippas, des turbans ou d’autres coiffures caractéristiques d’une secte kantique ou d’une autre. Le seul critère de jugement était la rapidité avec laquelle ils amassaient de l’argent. Des stylos trempés dans des encriers, des plumes grattant du papier coûteux, des pages qui craquaient en tournant résonnaient à travers la pièce. Les commerçants discutaient à mi-voix, par petits groupes. Pas d’argent en vue. Ici, la richesse était faite de mots, d’idées, de rumeurs, de mensonges, et trop précieuse pour être retenue prisonnière en pièces sonnantes et trébuchantes, que ce soit d’or ou d’argent.

Ce décorum se voulait imposant, étonnant, inquiétant, mais Morveer n’était pas du genre à se laisser intimider. Il avait parfaitement sa place ici, comme c’était le cas à la fois partout et nulle part. Il dépassa une longue file de nouveaux riches, reconnaissables à leur air étudié d’autosatisfaction. Cordial le suivait d’un pas lourd, serrant le coffre contre lui, et Day fermait timidement la marche sur la pointe des pieds.

D’un claquement de doigts, Morveer attira l’attention de l’employé le plus proche.

— J’ai rendez-vous avec… (Il fit mine de vérifier sur le courrier.) … un certain Mauthis. Au sujet d’un dépôt conséquent.

— Bien sûr. Veuillez patienter un instant.

— Un, mais pas plus. Le temps, c’est de l’argent.

Morveer en profita pour examiner discrètement l’organisation des gardes. Dire qu’elle était décourageante aurait été un euphémisme. Il compta douze hommes postés dans l’entrée, aussi lourdement armés que le garde du corps du roi de l’Union. Une autre douzaine surveillait l’immense porte à double battant.

— On se croirait dans une forteresse, murmura Day sous cape.

— Une forteresse est moins bien défendue, rétorqua Morveer.

— Ça va prendre combien de temps ?

— Pourquoi ?

— J’ai faim.

— Déjà ? Mais mon Dieu ! Tu ne vas pas mourir de faim si tu ne… Oh, regarde !

Un homme venait de passer sous une haute arche. Il était grand, le visage émacié, avec un nez aquilin proéminent et des cheveux gris qui se faisaient rares ; il portait des robes sombres surmontées d'un gros col en fourrure.

— Mauthis, murmura Morveer en se rappelant la description exhaustive de Murcatto. Notre cible.

Il marchait derrière un homme plus jeune, aux cheveux bouclés et au sourire sympathique, très sobrement habillé. Tellement ordinaire, de fait, qu'il aurait pu faire un très bon empoisonneur. Mauthis, bien que supposément en charge de la banque, le suivait en toute hâte, les mains jointes, comme si c'était lui l'assistant. Morveer s'approcha dans l'espoir de saisir des bribes de leur conversation.

— Maître Sulfur, j'espère que vous informerez vos supérieurs que tout est entièrement sous contrôle, disait Mauthis avec une imperceptible note de panique dans la voix. Absolument et entièrement…

— Bien sûr, répondit celui qui s'appelait Sulfur d'un ton détaché. Même si je vois rarement nos supérieurs dans le besoin de s'informer sur l'état des choses. Ils surveillent. Si tout est entièrement sous contrôle, je suis sûr qu'ils sont déjà satisfaits. Sinon, eh bien…

Il adressa un grand sourire à Mauthis, puis à Morveer, et celui-ci s'aperçut qu'il avait les yeux vairons : un bleu, un vert.

— Bonne journée, dit-il enfin avant de disparaître dans la foule.

— Puis-je vous aider ? croassa Mauthis.

On aurait dit qu'il n'avait jamais ri de toute sa vie. Aujourd'hui, il était un peu tard pour s'y mettre.

— Je l'espère sincèrement. Mon nom est Reevrom, marchand de Puranti.

Morveer ricana intérieurement à sa blague, comme il le faisait chaque fois qu'il utilisait cet alias, mais son visage ne montrait rien de plus qu'une bonhomie chaleureuse pour accompagner sa main tendue.

— Reevrom. J'ai entendu parler de votre maison. Un privilège de faire votre connaissance.

Mauthis ne daigna pas la lui serrer, gardant une distance respectable. Un homme manifestement précautionneux. Il valait mieux, dans son cas. La petite pointe sur le dessous de la grosse bague du majeur de Morveer était chargée d'un venin de scorpion mélangé à une solution d'iris tigré. Le banquier serait resté assis, insouciant, pendant toute leur entrevue, puis serait tombé raide mort dans l'heure qui suivait.

— Voici ma nièce, continua Morveer, loin de se laisser abattre par son premier échec. On m'a confié la responsabilité de l'escorter pour la présenter à un potentiel prétendant. (Day leva les yeux en battant des cils, image même de la timidité). Et voici mon associé. (Il jeta un regard en coin à Cordial, qui le lui rendit.) Je lui fais trop d'honneur. Mon garde du corps, Maître Charmant. Ce n'est pas un grand bavard, mais pour ce qui est de la garde il est… à peine adéquat, en fait. Enfin, j'ai promis à sa mère que je le prendrais sous mon…

— Vous êtes venu pour une affaire ? bougonna Mauthis.

Morveer fit une révérence :

— Un dépôt conséquent.

— Vos associés seront contraints de rester ici, mais si vous voulez bien me suivre, nous serons heureux, bien sûr, d'accepter votre dépôt et de préparer le reçu.

— Mais ma nièce…

— Vous comprendrez que, pour la sécurité de tous, nous ne pouvons faire aucune exception. Il ne lui arrivera rien ici.

— Bien sûr, bien sûr, tout ira bien, ma chère. Maître Charmant ! Le coffre !

Cordial donna la boîte de métal à un employé à lunettes, qui vacilla sous son poids.

— Maintenant, attendez ici, et soyez sages !

Morveer poussa un long soupir en suivant Mauthis dans les profondeurs du bâtiment, comme s'il rencontrait des difficultés considérables pour trouver des employés compétents.

— Mon argent sera en sécurité ici ?

— Les murs de la banque ne font pas moins de douze pieds de large. Il n'y a qu'une entrée, gardée par douze sentinelles armées pendant la journée, et scellée de nuit par trois verrous conçus par trois serruriers différents, dont les clés sont remises à trois employés différents. Deux patrouilles d'hommes quadrillent l'extérieur de la banque en permanence jusqu'au petit matin. Et l'intérieur est surveillé par un garde des plus compétents.

Il montra du doigt un homme qui avait l'air de s'ennuyer, dans un gilet en cuir clouté, assis à un bureau sur le côté du couloir.

— Il reste enfermé ?

— Toute la nuit.

Morveer articula, un peu décontenancé :

— Vous prenez des précautions exhaustives.

Il sortit son mouchoir et fit semblant de tousser délicatement dedans. La soie était trempée de racines de moutarde, l'un des nombreux agents auxquels il avait développé depuis longtemps une immunité. Il n'avait besoin que de quelques instants d'inattention pour le plaquer sur le visage de Mauthis. Une simple inspiration et, en quelques instants, il tousserait jusqu'à ce que mort s'ensuive. Mais ils avaient sur les talons l'employé qui tenait le coffre, et aucune occasion ne se présentait. Morveer fut forcé de remiser le morceau de tissu empoisonné. Après un tournant, ils aboutirent dans un couloir bordé d'immenses tableaux. La lumière irradiait directement du toit, composé de centaines de milliers de panneaux de verre.

— Un plafond-fenêtre ! s'exclama Morveer en pivotant sur lui-même, les yeux au ciel. Une vraie merveille architecturale.

— Le bâtiment est entièrement moderne. Votre argent ne serait pas plus en sécurité ailleurs, croyez-moi.

— Au fond des ruines d'Aulcus, peut-être ? plaisanta Morveer, tandis qu'ils passaient devant une toile représentant pompeusement la cité antique.

— Même pas.

— Et faire un retrait serait considérablement plus éprouvant, je suppose. Ha ha, ha ha !

— Tout à fait, répondit le banquier sans l'ombre d'un sourire. Notre coffre-fort est équipé d'une porte large d'un pied, conçue en acier de l'Union, le plus solide. Ce n'est en rien une exagération lorsque l'on dit que cet endroit est le plus sûr dans tout le Cercle du Monde. Par ici.

Il attira Morveer dans une pièce aux dimensions vastes, et pourtant oppressante, lambrissée de bois sombre, ostentatoire plus que confortable, où trônait un imposant bureau de la taille d'une petite maison. Au-dessus d'une énorme cheminée, sur une huile sombre, un homme chauve et robuste lançait des regards noirs à Morveer, comme s'il suspectait que ses intentions étaient mauvaises. Un

bureaucrate du poussiéreux passé de l'Union, pensa-t-il. Zoller, peut-être. Ou Bialoveld.

Mauthis prit place sur un grand fauteuil rigide et Morveer s'assit face à lui. L'employé compta l'argent du coffre à l'aide d'un empileur de pièces dont il se servait avec dextérité, sous l'œil de Mauthis qui ne toucha ni le coffre ni les pièces. Un homme précautionneux. Terriblement précautionneux. Morveer en était exaspéré. Mauthis désigna une bouteille sur le bureau.

— Du vin ?

Morveer haussa un sourcil en direction des verres déformés par les fenêtres du cabinet.

— Non, merci. Je deviens vite nerveux sous son influence, et entre nous, je m'en suis souvent retrouvé affreusement gêné. J'ai fini par opter pour l'abstinence et je me contente de le vendre. Ce truc c'est… du poison ! (Grand sourire.) Mais je ne voudrais pas vous arrêter.

Il glissa discrètement la main dans une poche cachée de sa veste où attendait une fiole de Jus d'Étoiles. Il n'en faudrait pas beaucoup pour créer une diversion et verser quelques gouttes dans le verre de Mauthis pendant qu'il…

— J'évite aussi.

— Ah.

Morveer relâcha la fiole et sortit une feuille à la place comme si c'était son intention première. Il la déplia et fit semblant de lire tandis que ses yeux scrutaient la pièce.

— J'ai compté cinq mille… (Il repéra le type de verrou sur la porte, le modèle de celle-ci et le cadre dans lequel elle était fixée.) … deux cent… (Le carrelage, le lambris, l'enduit du plafond, le cuir de la chaise de Mauthis, les charbons dans le feu éteint.) … douze balances.

Rien de prometteur.

Mauthis ne laissa paraître aucune émotion à l'annonce du nombre. Des fortunes ou un peu de monnaie, peu lui importait. Il ouvrit la grosse couverture d'un énorme classeur sur son bureau, se lécha un doigt et en tourna rapidement les pages. Morveer, soudain réchauffé par une profonde satisfaction, dut se retenir de sauter de joie. Il s'en tint à un sourire guindé.

— Recettes de mon dernier voyage à Sipani. Le vin osprien est toujours une affaire rentable, même en ces temps incertains. Tout le monde n'a pas notre tempérance, Maître Mauthis, fort heureusement !

— Bien sûr.

Le banquier se lécha de nouveau le doigt avant de tourner les quelques dernières pages.

— Cinq mille deux cent onze, dit l'employé.

Mauthis eut comme un sursaut.

— Essaieriez-vous de nous duper ?

— Comment ? Non. (Morveer fit passer le malentendu avec un gloussement feint.) Foutu Charmant, il ne sait pas compter ! Il n'y connaît vraiment rien aux chiffres.

Mauthis fit jouer sa plume sur le papier ; l'employé s'approcha et sécha le registre tandis que son maître préparait nettement, avec précision, sans émotion aucune, le reçu. L'employé l'apporta à Morveer et le lui tendit avec le coffre vide.

— Un bon pour le montant total au nom de la Banque de Valint et Balk, dit Mauthis. Récupérable dans toute institution mercantile de réputation en Styrie.

— Dois-je signer quelque part ? demanda Morveer avec espoir, ses doigts se fermant sur le stylo dans sa poche intérieure qui était aussi une sarbacane très efficace, l'aiguille dedans contenant une dose létale de…

— Non.

— Très bien.

Morveer glissa le papier dans sa poche en souriant, prêtant attention à ne pas le couper avec la lame mortelle de son scalpel.

— Mieux que de l'or, et bien plus léger. Dans ce cas, je m'en vais. Ce fut un plaisir.

Il lui tendit de nouveau la main, la bague empoisonnée luisante. Pas de mal à tenter le coup.

Mauthis ne se leva même pas.

— De même.

Des hommes mauvais pour amis

C'était l'endroit qu'avait préféré Benna à Port Ouest. Durant leur séjour, il l'y avait traînée deux fois par semaine. Un temple de miroirs, de verre taillé, de bois poli et de marbre luisant, érigé à la gloire du dieu de l'esthétique masculine. Le grand prêtre, un petit barbier mince vêtu d'un tablier brodé, se tenait au centre de la pièce, droit comme un « i » et le menton en l'air, comme s'il s'était attendu à les voir entrer à ce moment précis.

— Madame ! Quel plaisir de vous revoir ! s'exclama-t-il.

Puis, après un court silence :

— Votre époux n'est pas avec vous ?

— Mon frère, le corrigea Monza, la gorge serrée. Et non, il… ne reviendra pas. J'ai un défi d'un autre calibre pour vous…

Shivers passa la porte, bouche bée, aussi terrifié qu'un agneau qu'on s'apprête à tondre. Monza voulut parler mais le barbier l'interrompit.

— Je crois que je vois le problème, dit-il en tournant autour de Shivers, qui l'observait, méfiant. Mon Dieu… on retire tout ?

— Quoi ?

— On retire tout, confirma Monza en glissant une pièce dans la main du barbier. Mais allez-y doucement. Je ne suis pas sûre qu'il ait déjà fait ça, et il pourrait réagir violemment.

Elle s'aperçut qu'elle parlait de lui comme d'un cheval. C'était peut-être lui faire trop d'honneur.

— Bien sûr.

Le barbier se posta face au Nordique et poussa une exclamation de surprise. Sur le seuil, Shivers, qui avait déjà retiré sa nouvelle chemise révélant son torse pâle et musclé, débouclait sa ceinture.

— Il parle de tes cheveux, andouille. Pas de tes vêtements.

— Ah. Je trouvais ça bizarre mais bon, les coutumes du Sud…

Monza le regarda reboutonner sa chemise, un peu honteux. Une longue cicatrice, rose et sinueuse, parcourait sa poitrine en partant de son épaule. Autrefois, elle aurait trouvé ça laid, mais elle avait dû changer d'avis au sujet des cicatrices, parmi d'autres détails.

Shivers s'assit.

— Je les ai toujours laissés pousser.

— Eh bien, il est grand temps que vous soyez libéré de leur étouffante étreinte. Penchez la tête, je vous prie.

Le barbier sortit ses ciseaux d'un geste expert et Shivers se leva d'un bond.

— Vous croyez que je vais laisser un inconnu approcher une lame de mon visage ?

— Mais enfin ! s'exclama le barbier en s'éloignant. Les plus grands seigneurs de Port Ouest sont passés entre mes mains !

— Vous, ordonna Monza en le reconduisant derrière Shivers, fermez-la et coupez-lui les cheveux. (Elle glissa une nouvelle pièce dans sa poche de tablier.) Et toi, dit-elle à Shivers avec un regard

noir, ferme-la et reste assis.

Une fois sur le fauteuil, il s'agrippa aux accoudoirs, assez fort pour faire ressortir les tendons au dos de ses mains.

— Je vous surveille, grogna-t-il.

Les lèvres pincées, le barbier se mit au travail après avoir poussé un long soupir.

Monza fit les cent pas dans la pièce au rythme des coups de ciseaux. Elle examina le contenu d'une étagère, retirant distraitement les bouchons d'une série de bouteilles colorées, humant les huiles parfumées à l'intérieur. Elle croisa son propre reflet dans le miroir. Le même visage dur qu'auparavant. Mais elle était plus mince, plus élancée, plus raide. Elle avait les yeux creusés par la douleur lancinante dans ses jambes et le besoin permanent du brou, seule solution pour l'estomper.

« Tu es particulièrement belle ce matin, Monza… »

L'envie de fumer était ancrée dans son esprit comme un os coincé en travers de sa gorge. Chaque jour, le besoin se faisait plus pressant. Elle avait de plus en plus mal, devenait de plus en plus nauséeuse, de plus en plus irritée et comptait les minutes qui la séparaient de sa prochaine pipe, rêvant du moment où elle se laisserait glisser dans la douce chaleur du néant. Rien que d'y penser, elle en avait des fourmis dans les doigts et l'eau à la bouche.

— Je les ai toujours eus longs. Toujours.

Elle se retourna. Shivers grimaçait comme si on le torturait tandis que des mèches de cheveux s'entassaient sous la chaise. Quand ils sont nerveux, certains hommes se murent dans le silence. D'autres déversent quantité d'inepties. Shivers appartenait visiblement à la deuxième catégorie.

— Mon frère avait les cheveux longs, et du coup, moi j'ai suivi, expliquait-il. Je faisais tout comme lui à l'époque. Je l'admirais. Les grands frères, vous savez… Il était comment votre frère ?

En repensant au visage de Benna dans ce même miroir, et au sourire qu'elle affichait à l'époque, elle sentit sa joue la démanger.

— C'était un homme bon. Tout le monde l'aimait.

— Mon frère était un homme bon, lui aussi. Bien meilleur que moi. Enfin, c'est ce que pensait mon père. Il ne manquait pas une occasion de me le rappeler… En tout cas, les cheveux longs, d'où je viens, c'est pas un problème. Faut croire que les gens ont d'autres choses à tailler que leurs cheveux pendant la guerre. Dow le Sombre se moquait de moi, parce qu'il coupait toujours les siens très court, pour ne pas être gêné au combat. Mais bon, d'un autre côté, il se foutait de tout le monde, Dow le Sombre. C'était un dur, un vrai. Le seul mec plus dur que lui, c'était le Neuf-Sanglant en personne. Je pense que…

— Pour quelqu'un qui maîtrise mal la langue, tu aimes bien parler, dis donc. Tu sais ce que je pense, moi ?

— Quoi ?

— Que les gens parlent surtout quand ils n'ont rien à dire.

Shivers soupira :

— J'essaie juste de me débrouiller pour que l'avenir s'annonce un peu mieux que le présent. Je suis un de ces…, vous avez un mot pour ça, non ?

— Imbéciles ?

Il lui lança un regard en coin.

— Je pensais à autre chose.

— Optimistes ?

— C'est ça, je suis un optimiste.

— Et ça te réussit ?

— Pas vraiment, mais je garde espoir.

— Pff, les optimistes. Vous ne changerez jamais.

Elle observa le visage de Shivers émerger de cette masse de cheveux gras. Des os saillants, un nez droit, une cicatrice fendant un sourcil. Un assez beau visage, en somme. Et de fait, ça lui importait plus que ce qu'elle n'aurait cru.

— Tu étais soldat, c'est ça ? Comment vous appelez ça dans le Nord ? Un Carl ?

— J'étais un Homme Nommé.

Elle perçut une touche de fierté dans sa voix.

— C'est bien. Tu menais des hommes ?

— Quelques-uns, oui. Mon père était célèbre, mon frère aussi. Ça a dû jouer un peu, peut-être.

— Alors pourquoi tu es parti ? Pourquoi tu es venu ici, où tu n'es plus rien ?

Il la contempla un moment dans le miroir, les ciseaux cliquetant toujours autour de son visage.

— Morveer a dit que vous étiez un soldat, vous aussi. Que vous étiez célèbre.

— Pas si célèbre.

Ce n'était pas vraiment un mensonge. Tristement célèbre aurait été plus juste.

— Là d'où je viens, c'est pas un boulot de femme.

Elle haussa les épaules.

— C'est plus facile que de labourer.

— Donc, vous avez déjà été à la guerre, non ?

— Oui.

— Vous avez vu des combats. Vous avez vu des hommes se faire descendre.

— Oui.

— Vous avez vu tout ce qui va avec. Les marches, l'attente, la maladie. Les viols, les vols, les mutilés, les brûlés, et tout ça sans raison.

Monza se rappela son propre champ en flammes, toutes ces années auparavant.

— Où est-ce que tu veux en venir ? Crache le morceau.

— Que le sang n'apporte que le sang. Se venger, c'est remettre de l'huile sur le feu. Si on a un peu de bon sens, on est vite écœuré par la guerre, et ça empire avec le temps. (Elle était plutôt d'accord.) Donc vous voyez pourquoi j'ai voulu me sortir de là. Faire pousser quelque chose. Quelque chose dont je pourrais être fier, plutôt que de tout détruire. Être… un homme bon, je suppose.

« Clip, clip. » Les cheveux s'empilaient sur le sol.

— Un homme bon, hein ?

— Oui.

— Donc, tu as vu des morts, toi aussi.

— Une bonne quantité.

— Tu en as vu beaucoup d'un coup ? demanda-t-elle. Entassés les uns sur les autres après une épidémie de peste ou éparpillés à la fin des combats ?

— Oui, ça m'est arrivé.

— Est-ce que tu en as vu qui avaient une sorte d'aura autour d'eux ? Une douce odeur qui rappelle les matins de printemps ?

Shivers fronça les sourcils.

— Non.

— Les bons et les méchants, ils avaient tous la même tête, non ? À mes yeux, ça a toujours été le cas. (Ce fut au tour de Shivers de rester silencieux.) Tu crois que si tu es un homme bon, qu'à chaque instant, tu essaies de faire ce qui est juste, que tu construis des choses dont tu peux être fier pour que ces salauds viennent les brûler sur un coup de tête et que tu persistes à dire merci chaque fois qu'ils te démontent la gueule, alors, quand tu mourras, quand ils te laisseront crever dans la boue, tu te changeras en or ?

— Quoi ?

— Tu crois pas plutôt que tu te changeras en merde, comme chacun d'entre nous ?

Il acquiesça lentement.

— On se change en merde, c'est vrai. Mais peut-être qu'on peut laisser derrière nous quelque chose de bien.

Elle eut un rire vide.

— Tout ce qu'on laisse derrière nous, ce ne sont que des actes manqués, des non-dits, des gestes inachevés. Des vêtements vides, des pièces vides, des endroits vides dans le cœur des autres. Des erreurs jamais réparées et des espoirs réduits à rien.

— On peut toujours transmettre un peu d'espoir, je pense. Partager de bons moments. Ou des souvenirs heureux.

— Et les sourires de tous ces morts que tu as gardés au creux de la poitrine, ils te tenaient chaud quand je t'ai rencontré, c'est ça ? Quel goût ils avaient quand tu crevais de faim ? Ils t'ont remonté le moral, quand tu n'en pouvais plus ?

Shivers soupira.

— Oh, mais vous êtes un vrai rayon de soleil, vous ! Ils m'ont fait du bien, si ça se trouve.

— Plus qu'une poignée de pièces ?

Il cligna des yeux, puis se détourna.

— Peut-être pas. Mais je ne vais pas changer d'avis pour autant.

— Alors, amuse-toi bien à devenir un homme bon.

Elle secoua la tête comme si elle n'avait jamais rien entendu de plus stupide. « Ne me donnez pour amis que des hommes mauvais », écrivait Verturio. « Eux au moins, je les comprends. »

Un dernier petit coup de ciseaux, et le barbier s'éloigna, épongeant son front plein de sueur avec l'arrière de sa manche.

— Et nous avons terminé !

Shivers s'observa dans le miroir.

— Ça change.

— Monsieur ressemble à un aristocrate styrien.

Monza gloussa :

— Il a moins l'air d'un mendiant nordique, en tout cas.

— Peut-être, commenta Shivers, qui n'avait pas l'air réjoui. Je ressemble à quelqu'un de plus joli. De plus intelligent. (Il passa une main dans ses cheveux noirs coupés court, fronçant les sourcils face à son reflet.) Je suis pas sûr de lui faire confiance, cela dit.

— Et pour finir…

Le barbier s'avança, une bouteille de cristal coloré à la main, et vaporisa un nuage de parfum au-

dessus de la tête de Shivers.

Le Nordique se leva comme s'il venait de toucher du charbon ardent.

— Bordel de merde ! rugit-il, poussant le barbier qui valsa à l'autre bout de la pièce en gémissant.

— Il a l'allure d'un noble styrien, ricana Monza en glissant quelques pièces dans le tablier du barbier. Mais il n'en a pas encore les manières.

Lorsqu'ils s'approchèrent de la vieille maison, il faisait déjà sombre. Monza avait baissé son capuchon ; Shivers portait fièrement son nouveau manteau. Une pluie glaciale martelait la cour en ruine, et seule une lampe brûlait à la fenêtre du premier étage. Ils échangèrent un regard, les sourcils froncés, puis elle saisit le couteau fixé à sa ceinture. Mieux valait être paré à toute éventualité. Au sommet de l'escalier grinçant, une porte était entrouverte et les lattes du plancher baignaient dans la lumière. Elle la poussa du bout du pied.

Une paire de bûches dans l'âtre noir de suie chauffaient chichement la pièce. Debout à côté de la fenêtre, Cordial contemplait la banque. Morveer avait étalé des feuilles de papier sur une petite table branlante, et les annotait d'une main tachée d'encre. Day, assise en tailleur sur la table, pelait une orange à l'aide d'un poignard.

— C'est drôlement mieux, grogna-t-elle en voyant Shivers.

— Oh, je suis entièrement d'accord, sourit Morveer. Un benêt sale aux cheveux longs a quitté la maison ce matin. Un benêt propre aux cheveux courts est rentré. Il y a de la magie là-dessous.

Shivers murmura quelque chose en nordique, et Monza lâcha le manche de son couteau.

— Vu que vous ne nous vantez pas vos exploits, je suppose que vous avez échoué.

— Mauthis est un homme très protégé, et qui sait prendre ses précautions. Impossible de l'attaquer à la banque en plein jour.

— Faites-le pendant son trajet, alors.

— Il repart dans un attelage blindé avec une dizaine de gardes autour de lui. Essayer de les intercepter présenterait d'énormes risques.

Shivers jeta une autre bûche dans le feu et s'approcha pour se réchauffer.

— Chez lui, alors ?

— Pff, ricana Morveer. On l'a suivi là-bas. Il vit dans la baie, sur une île murée où plusieurs Alderiens possèdent des domaines. Il faut être propriétaire pour entrer. Même si l'on parvenait à découvrir quelle maison était la sienne, il nous serait impossible d'y accéder. Combien de gardes, de domestiques, de membres de sa famille seront présents ? Trop d'inconnues. Je refuse tout simplement de tenter un travail de cette difficulté sans certitudes. Qu'est-ce que je ne prends jamais, Day ?

— Des risques.

— Correct. Je ne me repose que sur des faits, Murcatto. C'est pour ça que vous m'avez choisi. Je suis engagé pour m'assurer de la mort de quelqu'un et non pour faire un massacre en risquant de laisser votre cible s'échapper dans le chaos. Nous ne sommes pas à Caprile…

— Je sais où nous sommes, Morveer. Alors, c'est quoi, votre plan ?

— J'ai rassemblé les informations nécessaires à la mise au point d'un stratagème imparable pour parvenir à nos fins. J'ai seulement besoin de trouver un moyen de m'infiltrer dans la banque pendant la nuit.

— Et comment vous comptez en trouver un ?

— Comment je compte en trouver un, Day ?

— Par l'application rigoureuse de l'observation, de la logique et de la méthode.

Morveer esquissa un nouveau petit sourire.

— Précisément.

Monza lança un regard en coin à Benna. Sauf que Benna était mort, laissant Shivers à sa place. Le Nordique haussa les sourcils, poussa un long soupir et se retourna vers le feu. « Ne me donnez pour amis que des hommes mauvais », écrivait Verturio. Mais il devait bien y avoir une limite.

Deux deux

Résultat des dés : deux deux. Deux plus deux font quatre. Deux fois deux font quatre. Ajoutez les dés, multipliez-les, même résultat. Cordial se sentait impuissant, face à tout ça. Impuissant, mais tranquille. Tous ces gens qui se battaient pour changer le monde, mais qui n'arrivaient jamais à rien. Les dés pouvaient nous apprendre tant de choses. Si on savait comment les lire.

Le groupe s'était scindé en deux deux. Morveer et Day formaient une paire, le maître et son apprentie. Ils étaient arrivés ensemble, restaient ensemble et riaient ensemble au détriment de tous les autres. Puis Cordial avait noté que Shivers et Murcatto formaient une autre paire. Accroupis tous les deux à côté du parapet, silhouettes noires se découpant sur le ciel sombre, ils regardaient la banque, immense bloc plus obscur encore. Il avait souvent remarqué que les gens se regroupaient naturellement par paires. Sauf lui. On le laissait seul dans l'ombre. Il avait peut-être un problème, comme l'avaient dit les juges.

Sajaam avait formé une paire avec lui, en Sécurité, mais Cordial ne se berçait pas d'illusions. Il avait été choisi parce qu'il était utile. Il faisait peur. Peur comme n'importe qui dans le noir. Et Sajaam n'avait jamais prétendu le contraire. Il était le seul homme honnête que connaissait Cordial, et l'arrangement avait été honnête, lui aussi. Il avait si bien marché que Sajaam s'était fait assez d'argent en prison pour acheter sa propre liberté auprès des juges. Mais étant un homme honnête, une fois libéré, il avait pensé à Cordial. Il était revenu et avait acheté sa liberté aussi.

En dehors des murs, les choses étaient différentes, il n'y avait pas de règles. Sajaam avait eu d'autres préoccupations, et Cordial s'était de nouveau retrouvé seul. Ça ne le dérangeait pas. Il y était habitué, et il avait les dés pour lui tenir compagnie. C'est ainsi qu'il avait atterri là, en pleine nuit, sur un toit de Port Ouest, au beau milieu de l'hiver. Avec ces deux paires de gens malhonnêtes qui n'avaient rien à faire ensemble.

Les gardes étaient eux aussi deux et deux, quatre d'un coup. Deux groupes de quatre, en tout, qui patrouillaient toute la nuit autour de la banque. Il pleuvait à présent, une pluie glaciale, faite de neige fondue. Pourtant, ils continuaient leurs rondes, tour après tour, se suivant inlassablement dans le noir. Un groupe en armure apparut au coin de l'allée, armes d'hast à l'épaule.

— Les revoilà, dit Shivers.

— Je vois ça, ricana Morveer. Commence à compter.

Le murmure rauque de Day s'éleva dans la nuit.

— Un… deux… trois… quatre… cinq…

Cordial, bouche bée, était comme hypnotisé par ses lèvres, au point d'en oublier ses dés. Il articulait silencieusement les nombres au même rythme que la jeune fille.

— Vingt-deux… vingt-trois… vingt-quatre…

— Comment atteindre le toit ? réfléchissait Morveer à voix haute. Comment atteindre le toit ?

— Avec une corde et un grappin ? suggéra Murcatto.

— Trop long, trop bruyant, pas assez discret. Si tant est qu'on arrive à accrocher fermement un

grappin, la corde restera visible tout le temps de l'opération. Non. Il nous faut une méthode infaillible.

Cordial aurait aimé qu'ils la ferment pour pouvoir entendre Day compter. Il bandait rien qu'à l'écouter.

— Cent douze… cent treize…

Il ferma les yeux, appuya sa tête contre le mur, un doigt battant la mesure au rythme des nombres.

— Cent quatre-vingt-deux… cent quatre-vingt-trois…

— Personne ne peut monter là-haut sans se faire prendre, dit Murcatto. Personne. La surface est trop lisse. Sans parler des piques.

— Je suis entièrement d'accord.

— Il faut monter depuis l'intérieur, alors.

— Impossible. Il y a bien trop d'yeux. Il faut monter par l'extérieur, puis passer par les grandes fenêtres du toit. Au moins, l'allée est déserte quand le soleil est couché. Enfin un détail qui joue en notre faveur.

— Et les autres côtés du bâtiment ?

— Le versant nord est bien plus passant et mieux éclairé. L'entrée principale se trouve à l'est, avec quatre gardes supplémentaires postés devant toute la nuit. La face sud est identique à celle-ci, sans toutefois présenter l'avantage d'un accès au toit adjacent. Non. Ce mur est notre seule option.

Cordial vit une faible lueur dans l'allée. La patrouille suivante, de deux fois deux gardes, deux plus deux gardes, quatre gardes qui marchaient au pas le long de la banque.

— Ils font ça toute la nuit ?

— Il y a deux autres groupes de quatre pour prendre la relève. La garde reste ininterrompue jusqu'à l'aurore.

— Deux cent quatre-vingt-onze… deux cent quatre-vingt-douze… Et voilà le groupe suivant ! s'exclama Day avec un claquement de langue. Trois cents, environ.

— Trois cents, siffla Morveer, et Cordial le vit secouer la tête. C'est bien trop court.

— Alors, on fait quoi ? demanda Monza sèchement.

Cordial reprit les dés, sentit leurs bords familiers contre sa paume. Peu lui importait le moyen d'entrer dans la banque, ou même s'ils y entreraient jamais. La seule chose qu'il espérait, c'était que Day se remettrait à compter.

— Il doit y avoir un moyen… il doit bien…

— Moi, j'en ai un.

Ils se retournèrent tous. Shivers était assis contre le parapet, les bras ballants.

— Vous ? se gaussa Morveer. Et comment ?

Malgré l'obscurité, Cordial parvint à discerner l'ombre d'un sourire sur le visage du Nordique.

— Par magie.

Prévus et imprévus

Les gardes descendaient l'allée en grommelant. Ils étaient quatre ; leur cuirasse, leur casque et la lame de leur hallebarde reflétaient la lumière des lampes bringuebalantes. Shivers se cacha sous le porche pour les laisser passer, attendit un instant avant de traverser pour se glisser dans l'ombre de la colonne qu'il avait choisie. Il commença à compter. Il avait jusqu'à trois cents pour atteindre le haut du toit. Il leva les yeux. C'était sacrément loin. Putain, pourquoi il avait dit oui ? Pour effacer le sourire narquois du visage de cet abruti de Morveer ? Pour prouver à Murcatto qu'il valait bien sa paie ?

— Je suis encore mon pire ennemi, murmura-t-il.

Sa fierté l'avait de nouveau piégé. Avec sa terrible faiblesse pour les jolies femmes. Qui l'eût cru ?

Il sortit sa corde, un peu plus de deux mètres de long, un anneau à une extrémité et un crochet à l'autre. Il jeta un coup d'œil au bâtiment d'en face. La plupart des volets étaient fermés pour chasser le froid de la nuit, mais quelques fenêtres laissaient entrevoir une lumière à l'intérieur. Il se demanda quelles étaient les chances pour que quelqu'un regarde dehors et le voie grimper sur la façade de la banque. Dans tous les cas, elles étaient trop grandes pour qu'il se sente à l'aise.

— Un putain d'ennemi, même.

Il se prépara à monter la base de la colonne.

— Quelque part dans le coin.

— Où ça, andouille ?

Shivers s'immobilisa, la corde dans les mains. Des bruits de pas, d'armures. Ces crétins de gardes qui revenaient. En cinquante tours de banque, ils ne s'étaient pas retournés une seule fois. Malgré toutes ses divagations sur la science, ce putain d'empoisonneur avait merdé, et maintenant, c'était Shivers, l'abruti qui se retrouvait en première ligne. Il se tapit dans l'ombre, et l'arc plat qu'il avait dans le dos heurta la pierre. Comment allait-il pouvoir expliquer ça ? *« Juste une promenade nocturne, vous savez, vêtu de noir, je vais promener mon arc… »*

S'il se barrait, il se ferait rattraper et finirait certainement avec un poignard dans la poitrine. D'une façon ou d'une autre, ils sauraient que quelqu'un essayait de s'introduire dans la banque et leur plan aurait foiré. S'il restait là… même galère, sauf que le coup de poignard était d'autant plus probable.

Les voix se rapprochèrent.

— 'peut pas être bien loin, on fait que tourner en rond…

Ils avaient dû perdre un truc. Shivers maudit sa malchance, et pas pour la première fois. Il était trop tard pour fuir. Il agrippa la poignée de son couteau. Des bruits de pas résonnèrent de l'autre côté de la colonne. Pourquoi avait-il accepté cet argent ? Ah, oui, il avait aussi une grande faiblesse pour l'argent. Il serra les dents, et attendit que…

— S'il vous plaît ?

La voix de Murcatto. Elle traversa l'allée, dépourvue de son capuchon, son manteau bruissant derrière elle. C'était peut-être bien la première fois que Shivers la voyait sans son épée.

— Je suis désolée de vous déranger, je voudrais rentrer chez moi, mais je me suis perdue.

L'un des gardes vira autour de la colonne, suivi d'un autre. Ils tournaient le dos à Shivers ; Murcatto gardait leur attention focalisée de l'autre côté. Mais ils étaient si proches ; en tendant le bras, il aurait pu toucher le dos de leur armure.

— Vous habitez où ?

— Chez des amis, près de la fontaine sur Lord Sabeldi Street, mais je suis nouvelle en ville et… (Elle laissa échapper un rire désespéré.) Je ne sais plus du tout où je suis.

L'un des gardes releva sa visière.

— Je veux bien le croire. Vous êtes de l'autre côté de la ville.

— Pourtant, je cherche depuis des heures.

Elle commença à s'éloigner, et les hommes la suivirent. Un autre garde apparut, suivi d'un quatrième. Ils tournaient tous le dos à Shivers. Il retint sa respiration ; son cœur battait si fort qu'il était étonnant que personne ne l'ait entendu.

— Si l'un d'entre vous pouvait m'indiquer la direction à suivre, je vous en serais très reconnaissante. C'est vraiment trop bête, je m'en veux.

— Non, non, c'est perturbant, comme endroit, Port Ouest.

— Surtout la nuit.

— Je m'y perds moi-même, parfois.

Les hommes rirent, et Monza rit avec eux, les attirant toujours derrière elle. Elle croisa le regard de Shivers l'espace d'un instant, droit dans les yeux, puis elle disparut derrière l'autre colonne, les gardes sur les talons, et les échos de leur conversation s'estompèrent dans la nuit. Il poussa un soupir de soulagement, les yeux fermés. Il n'était heureusement pas le seul homme dans le coin à avoir une faiblesse pour les femmes.

Il se hissa sur la base carrée, puis glissa la corde autour de la colonne et sous ses fesses avant de faire une boucle. Il ne savait plus à combien il en était mais, de toute évidence, il devait se dépêcher. Il entreprit son ascension, enlaçant la colonne avec ses genoux et le bord de ses chaussures, se servant de la corde comme d'une garde le temps de bouger les pieds.

C'était un tour que lui avait appris son frère, quand il était petit. Il avait appris à escalader les plus grands arbres de la vallée pour voler des œufs. Il se souvenait comme ils avaient ri ensemble au début, quand il ne faisait que tomber. À présent, il s'en servait pour aider à tuer des gens, et s'il tombait, c'était lui qui était mort. On pouvait affirmer que sa vie avait plutôt mal tourné.

Enfin, il montait vite et sans accroc. C'était comme de grimper à un arbre, sauf qu'il n'y avait aucun œuf en haut et peu de chances de se prendre une écharde dans les noix. Mais c'était dur. Une fois en haut de la colonne, déjà tout en sueur, il allait seulement s'attaquer à la partie difficile. Il glissa une main sur la pierre sculptée, détacha la corde de l'autre pour la faire passer par-dessus son épaule. Puis il se hissa, hors d'haleine, les bras brûlants de fatigue, cherchant des prises sur la façade. Il enjamba le visage mécontent d'une femme sculptée et s'assit en hauteur, au-dessus de l'allée, accroché à quelques feuilles de pierre qu'il espérait plus solides que celles des arbres.

Il avait connu des situations plus confortables, mais il fallait voir le bon côté des choses. Pour la première fois depuis bien longtemps, il avait le visage d'une femme entre les jambes. Il entendit quelqu'un siffler de l'autre côté de l'allée et repéra la silhouette noire de Day sur le toit. Elle lui

indiquait la patrouille suivante qui apparaissait au coin.

— Merde.

Il se colla contre la pierre, essayant de se faire passer pour une statue, les mains usées par le chanvre, et pria pour que personne ne choisisse de lever les yeux à cet instant précis. Quand le vacarme des gardes décrut, il poussa un nouveau soupir, soulagé, le cœur battant la chamade. Il attendit de les voir disparaître au coin de la rue pour se lancer dans la dernière ligne droite.

Le mur était bordé d'une rangée de boules hérissées de pointes, montées sur des piquets mobiles. Impossible de passer par-dessus. Mais celles qui se trouvaient en haut des colonnes étaient cimentées dans la pierre. Il enfila ses gants, de gros gants de forgeron, avant de saisir un piquet dans chaque main. Il sauta dans le vide, se hissa à la force des bras, voyant les pointes s'approcher dangereusement de son visage. C'était comme de grimper dans les branches sauf, bien sûr, qu'on risquait d'y perdre un œil. Ce serait bien s'il pouvait garder ses deux yeux pour le moment.

Il se balança d'un côté, de l'autre et parvint à poser une jambe sur le toit. Il sentit les pointes frotter contre son épais gilet et s'enfoncer dans son torse tandis qu'il se hissait en hauteur…

Et il fut sur le toit.

— Soixante-dix-huit… soixante-dix-neuf… quatre-vingts…

Les lèvres de Cordial bougeaient toutes seules tandis qu'il observait Shivers rouler par-dessus les pointes et atterrir sur le toit de la banque.

— Il a réussi, murmura Day, la gorge nouée par l'incrédulité.

— Et rapidement, qui plus est, gloussa doucement Morveer. Qui aurait cru qu'il pourrait grimper… comme un singe.

Le Nordique les regardait, silhouette noire dans la nuit noire. Il sortit son grand arc plat.

— Espérons qu'il ne tire pas comme un singe, souffla Day.

Shivers visa. Cordial entendit le « clic » de la corde. Un instant plus tard, il sentit le carreau cogner contre sa poitrine. Il attrapa la tige, les sourcils froncés. Ça ne faisait presque pas mal.

— Heureusement que ce n'était pas une flèche, dit Morveer en dégageant le câble des marches. Ce serait mieux si nous pouvions éviter d'autres accidents, en particulier votre décès prématuré.

Cordial se débarrassa du carreau et attacha la corde au câble.

— Vous êtes sûr qu'il ne sera pas trop lourd ? murmura Day.

— De la corde en soie de Suljuk, expliqua Morveer avec suffisance. Légère comme du duvet mais solide comme de l'acier. Nous pourrions nous y suspendre tous les trois, et elle est entièrement invisible.

— Pas possible…

— Qu'est-ce que je ne prends jamais, ma chère ?

— Je vous crois.

La corde noire siffla entre les mains de Cordial : Shivers avait commencé à rapatrier le câble. Il le regarda faire le chemin entre les toits, comptant la distance. Quinze mètres. Shivers et lui tendirent la corde entre eux, puis Cordial la passa dans l'anneau de métal fixé aux poutres du toit, et commença à la nouer, une fois, deux fois, trois fois.

— Êtes-vous entièrement sûr de ce nœud ? demanda Morveer. Je n'ai aucune envie de tenter un tel plongeon.

— Vingt-huit mètres, dit Cordial.

— Quoi ?

— Le plongeon.

Un silence.

— Ça ne nous aide pas.

Une ligne noire reliait les deux bâtiments. Cordial savait qu'elle était là, et pourtant, il la voyait à peine. Day lui fit signe de passer, ses boucles secouées par la brise.

— Après vous.

Morveer franchit la balustrade, la respiration haletante. À dire vrai, la traversée s'était révélée loin d'être plaisante. Un vent glacé avait soufflé pendant la moitié du trajet. Il avait été un temps, durant son apprentissage chez le célèbre Moumah-yin-Bek, où il avait exécuté de telles acrobaties avec une grâce féline, mais il soupçonnait que son aisance disparaissait avec le temps, au même titre que ses cheveux. Il prit un moment pour se calmer, essuyer la sueur froide de son front, puis s'aperçut que Shivers le dévisageait, un grand sourire aux lèvres.

— Il y a quelque chose d'amusant ? demanda Morveer.

— Tout dépend de votre sens de l'humour, je suppose. Vous allez rester combien de temps là-dedans ?

— Précisément le temps qu'il faudra.

— Mieux vaudrait que vous soyez plus rapide qu'avec la corde alors. Sinon, vous serez encore en train de descendre demain matin, lorsqu'ils ouvriront la banque.

Souriant toujours, le Nordique glissa par-dessus le parapet et saisit la corde, agile et sûr de lui malgré sa masse.

— Si Dieu existe, il m'a maudit en me rencontrant, dit Morveer en considérant un bref instant l'idée de couper le nœud pendant la traversée du rustre.

Il descendit une pente douce qui menait vers le centre du bâtiment. Le grand toit en verre scintillait devant lui, illuminé par une lueur qui traversait des milliers de panneaux géométriques. Cordial, accroupi à côté, déroulait déjà une seconde longueur de corde fixée à sa taille.

— Ah, la modernité, railla Morveer en s'agenouillant à côté de Day, pressant doucement ses mains contre les panneaux de verre. Qu'est-ce qu'ils inventeront ensuite ?

— Je me sens bénie de vivre à une époque si palpitante.

— On le devrait tous, ma chère, commenta-t-il en observant minutieusement l'intérieur de la banque. On le devrait vraiment tous.

Le couloir était à peine éclairé, une seule lampe brûlant à chaque extrémité, jetant un sublime éclat sur le doré des cadres qui entouraient les énormes peintures, mais laissant les portes dans l'ombre.

— Les banques, murmura-t-il, le fantôme d'un sourire sur son visage. Elles essaient toujours d'économiser.

Il sortit ses outils de vitrier et commença à séparer le plomb du verre à l'aide de pinces. Sa dextérité n'était en rien affaiblie par l'âge, et il ne lui fallut que quelques instants pour retirer neuf panneaux de verre, couper et plier le treillis de plomb afin de créer un trou en losange suffisamment grand.

— Parfaitement dans les temps, murmura-t-il.

La lumière de la lanterne du garde glissait sur les murs lambrissés du couloir, distillant une touche d'aurore sur les toiles sombres. Il passa sous eux, sa longue ombre s'étirant sur les tuiles en marbre, et émit un bâillement sonore qui couvrit le bruit de ses pas. Morveer souffla délicatement

dans sa sarbacane.

— Aïe !

Le garde porta une main à sa tête, et Morveer s'éloigna de la fenêtre. Il entendit d'autres bruits de pas, un gargouillis, puis le « boum » retentissant du corps qui s'écroule. Jetant un autre coup d'œil par l'ouverture, il vit le garde étalé sur le dos, une lampe allumée à côté de sa main étendue.

— Excellent, souffla Day.

— Naturellement.

— On a beau parler sans fin de la science, elle semble toujours aussi magique.

— Nous sommes, pourrait-on dire, les sorciers de l'époque moderne. Maître Cordial, la corde, s'il vous plaît.

Le bagnard lui jeta une extrémité de la corde en soie, l'autre étant attachée à sa taille.

— Vous êtes sûr de pouvoir supporter mon poids ?

— Oui.

Et en effet, l'homme taciturne dégageait une aura de force terrible qui rassura grandement Morveer. Avec la corde attachée par un nœud de son invention, il passa un pied après l'autre dans le trou du treillis. Il se laissa glisser au travers, hanches, épaules, et se retrouva à l'intérieur de la banque.

— Vous pouvez y aller.

Il se sentit descendre doucement, d'une manière aussi rapide et continue que s'il avait été soutenu par une machine. Il atteignit le sol, dénoua la corde d'une simple torsion du poignet, avant de se glisser dans l'ombre, sur le seuil d'une porte, la sarbacane chargée à la main. Il n'était censé y avoir qu'un seul garde dans le bâtiment, mais mieux valait être paré à toute éventualité.

Les précautions d'abord, toujours.

La tâche qu'il venait d'entreprendre le faisait frémir d'excitation. Il balaya des yeux le couloir sombre : aucun mouvement. Seul le silence, si complet qu'il bourdonnait presque dans ses oreilles alertes.

Il leva les yeux, vit Day l'observer depuis le toit et lui fit signe de venir. Elle se glissa dans le trou avec l'agilité d'une voltigeuse, son équipement rangé dans une bandoulière de tissu noir.

Une fois en bas, elle se libéra et lui adressa un grand sourire. Il était sur le point de le lui rendre, mais se ravisa. Mieux valait qu'elle ne sache pas combien il admirait les talents, l'intelligence et la personnalité qu'elle avait développés au cours de leurs trois années ensemble. Mieux valait qu'elle ne soupçonne pas la profondeur de son respect. Quand cela arrivait, les gens trahissaient inévitablement sa confiance. Son séjour à l'orphelinat, son apprentissage, son mariage, sa vie professionnelle… tous maculés des pires trahisons. Son cœur avait souffert de trop de blessures. Il s'en tiendrait à une relation strictement professionnelle pour les protéger tous les deux. Lui d'elle, et elle d'elle-même.

— La voie est libre ? siffla-t-elle.

— Libre comme l'air, murmura-t-il, debout à côté du garde tombé. Suivons le plan. Qu'est-ce que nous méprisons ?

— La moutarde ?

— Et ?

— Les accidents.

— Exactement. Les accidents ne sont jamais heureux. Attrape ses bottes.

Moyennant un effort considérable, ils le tirèrent en bas de l'allée pour le rasseoir dans son fauteuil. Sa tête balla en arrière, et il commença à ronfler, sa longue moustache vibrant doucement au-dessus de ses lèvres.

— Ah, il dort comme un bébé. Accessoires, s'il te plaît.

Day lui tendit une bouteille de liqueur vide, et Morveer la posa à côté des bottes du garde. Elle lui passa une seconde bouteille, à moitié pleine, qu'il déboucha avant d'en verser une généreuse lampée sur le gilet de cuir du garde. Puis il la plaça avec précaution le long de ses doigts inertes, le spiritueux s'écoulant sur les carreaux en formant une mare âcre.

Reculant d'un pas, Morveer fit un cadre de ses mains pour observer la scène.

— Le tableau… est prêt. Quel employeur ne soupçonne pas son gardien de nuit de s'accorder, contre ses instructions expresses, une goutte ou deux après la tombée du jour ? Observe les traits détendus, l'odeur de liqueur, le ronflement sonore. Il aura de bonnes raisons, en le découvrant à l'aube, de le virer immédiatement. Il clamera son innocence, mais en l'absence totale de preuves… (Il enfouit sa main gantée dans les cheveux du garde et retira l'aiguille de son crâne.) … les soupçons ne seront pas éveillés. Tout sera parfaitement normal. Sauf que ça ne le sera pas réellement, si ? Oh, non… les silencieux couloirs du bureau de Port Ouest… de la Banque de Valint et Balk… dissimuleront un secret mortel. (Il souffla la flamme de la bougie du garde, et les deux empoisonneurs se retrouvèrent dans l'obscurité complète.) Par ici, Day, ne traîne pas.

Telles deux ombres silencieuses, ils descendirent le couloir et s'arrêtèrent devant la lourde porte du bureau de Mauthis. Day crocheta la serrure avec une rapidité exemplaire et la porte s'ouvrit en silence.

— On pourrait s'attendre à ce qu'une banque ait de meilleures serrures, dit-elle en rangeant ses crochets.

— Les bonnes serrures gardent l'argent.

— Or, nous ne sommes pas venus voler.

— Oh, non, non, nous sommes des cambrioleurs d'exception. Nous laissons des cadeaux derrière nous.

Une fois devant le monstrueux bureau de Mauthis, il ouvrit le lourd classeur en faisant attention à ne pas le déplacer ne serait-ce que d'un cheveu.

— La solution, s'il te plaît.

Elle lui donna le bocal presque rempli à ras bord d'une fine pâte, et il dévissa avec précaution le bouchon, qui céda dans un bruit sourd. À l'aide d'un petit pinceau, outil d'un artiste au talent incalculable, il appliqua soigneusement la solution sur chacune des pages.

— Tu vois, Day ? Rapide et précis, mais aussi très soigné. Surtout très soigné. Qu'est-ce qui tue la plupart des gens de notre métier ?

— Leurs propres agents.

— Précisément.

Avec grand soin, donc, il referma le classeur, ses pages presque sèches, rangea le pinceau et reboucha le bocal.

— Allons-y, dit Day. J'ai faim.

— Y aller ? répéta Morveer avec un sourire qui s'élargissait. Oh, non, ma chère. Nous sommes loin d'avoir terminé. Tu dois encore gagner ton dîner. Une longue nuit de travail nous attend. Une très, très longue nuit de travail.

— C'est bon.

Shivers, en état de choc, sauta presque par-dessus le parapet. Il tressaillit, et son cœur bondit dans sa poitrine. Murcatto était accroupie derrière lui, tout sourires, son souffle formant des volutes autour de son visage indistinct.

— Par les morts, vous m'avez foutu la frousse !

— C'est mieux que si je t'avais laissé aux mains de ces gardes, dit-elle en dénouant la corde de l'anneau en métal. Tu as réussi à monter, alors ?

Elle était plus que surprise.

— Vous en doutiez ?

— Je croyais qu'au mieux, tu arriverais assez haut pour te fendre le crâne en tombant.

Il tapota sa tête d'un doigt.

— C'est la partie de moi la plus solide. Vous vous êtes débarrassée de nos amis ?

— À mi-chemin vers cette putain de Lord Sabeldi Street, ouais. Si j'avais su qu'on pouvait les détourner aussi facilement, j'aurais commencé par là.

Shivers sourit.

— Moi, je suis bien content que vous les ayez emmenés, parce que sinon, c'est de moi dont vous auriez été débarrassée.

— Je ne pouvais pas me le permettre. On a encore beaucoup de travail.

Shivers se tortilla, mal à l'aise. Il était facile d'oublier de temps en temps que leur travail, c'était de tuer un homme.

— Il fait froid, non ? reprit-elle.

Il eut un petit rire.

— Là d'où je viens, il fait ce temps-là en été, dit-il avant de lui tendre une bouteille qu'il venait de déboucher. Tenez, ça vous aidera à avoir chaud.

— Oh, c'est très gentil.

Elle en but une grande gorgée, et il regarda frémir les fins muscles de son cou.

— Je suis plutôt gentil, pour un tueur à gages.

— Je te ferais dire que certains tueurs à gages sont des gens très bien, précisa-t-elle avant de boire une autre gorgée, puis de lui rendre la bouteille. Aucun d'entre nous, bien sûr.

— Pour sûr. On est des racailles.

— Ils sont dedans ? Morveer et son ombre ?

— Oui, ça fait un moment, je pense.

— Et Cordial est avec eux ?

— Oui.

— Morveer a dit combien de temps ça prendrait ?

— Lui, me dire un truc ? Et c'est moi qui passe pour un optimiste ?

Ils attendirent en silence, à contempler côte à côte la silhouette sombre de la banque. Pour une quelconque raison, il était très agité. Encore plus que lors de ses précédents meurtres. Il lui jeta furtivement un coup d'œil, mais ne se détourna pas assez tôt pour échapper à son regard.

— On n'a plus qu'à attendre dans le froid, alors, dit-elle.

— En effet. Sauf si vous voulez me couper les cheveux encore plus court.

— Oh non, j'ai peur que tu te déshabilles si je sors des ciseaux.

Elle lui arracha un rire.

— Très bien, vous gagnez une autre gorgée.

Il lui tendit la bouteille.

— Je suis plutôt drôle, pour une femme qui engage des tueurs.

Elle s'approcha de lui. Il sentit son cœur se serrer, son souffle s'accélérer. Elle prit la bouteille et il détourna les yeux, pour éviter de se ridiculiser. Il l'entendit boire une gorgée.

— Merci encore.

— Pas de souci. Si je peux faire un truc, chef, dites-le-moi.

Lorsqu'il se tourna vers elle, elle le dévisageait, ses lèvres réduites à une ligne, comme si elle essayait d'estimer sa valeur.

— Il y a bien une chose.

Morveer remit les derniers croisillons de plomb en place avec une extrême délicatesse et rangea ses outils.

— Ils vont tenir ? demanda Day.

— Ils ne supporteraient pas une tempête, mais ils tiendront jusqu'à demain. Et alors, ils auront des soucis considérablement plus grands qu'une fenêtre qui goutte.

Il nettoya les dernières traces de mastic sur le verre puis suivit son assistante jusqu'au parapet. Cordial avait déjà traversé, forme trapue de l'autre côté d'un gouffre béant. Morveer regarda en bas. Au-delà des pointes et des gravures ornementales, la colonne de pierre lisse descendait vertigineusement vers l'allée pavée. L'un des groupes de gardes passa sous eux, les lampes oscillant en rythme.

— Et la corde ? demanda Day lorsque les gardes eurent disparu. Quand le soleil se lèvera quelqu'un va…

— On ne laisse aucun détail au hasard, dit Morveer en sortant une fiole de sa poche intérieure, un grand sourire aux lèvres. Quelques gouttes brûleront les nœuds peu de temps après notre traversée. Nous n'avons qu'à attendre de l'autre côté pour récupérer ce qu'il en reste.

De ce qu'il pouvait en dire dans l'obscurité, son assistante n'avait pas l'air convaincue.

— Et si elle brûle avant qu'on ait le temps de…

— Ça n'arrivera pas.

— Mais ça me semble tout de même assez risqué.

— Qu'est-ce que je ne prends jamais, ma chère ?

— Des risques, mais…

— Passe la première, dans ce cas.

— Je ne vais pas me faire prier.

Day se glissa sous la corde et avança, petit à petit. Elle eut le temps de traverser avant qu'il ne compte jusqu'à trente.

Morveer déboucha la fiole et laissa tomber quelques gouttes sur les nœuds. Après réflexion, il en rajouta quelques-unes. Il n'avait pas envie d'attendre jusqu'au lever du soleil pour que cette maudite chose se détache. Il laissa passer la patrouille suivante, puis passa par-dessus le parapet avec, il fallait l'avouer, moins de grâce que son assistante. Enfin, pas la peine de se presser pour rien. Les précautions d'abord, toujours. Il prit la corde dans ses mains gantées, se glissa en dessous, passa une chaussure par-dessus, leva l'autre…

Un « crac », et il sentit le vent glacé sur son genou.

Morveer baissa les yeux. Son pantalon s'était accroché sur une pointe qui dépassait des autres, et

était déchiré presque jusqu'à ses fesses. Il secoua le pied pour essayer de se dégager, sans succès.

— Merde.

Le plan ne se déroulait pas vraiment comme prévu. De la fumée s'élevait déjà de la balustrade où était nouée la corde. L'acide agissait bien trop rapidement.

— Ah !

Il s'aperçut, d'abord agacé, puis proprement horrifié, qu'il s'était entaillé la cheville avec la lame.

— Merde !

Le bord était enduit de teinture de Larynque et, comme ce produit lui avait toujours donné des nausées matinales, il avait laissé son immunité s'affaiblir. Ce ne serait pas fatal. Pas en soi. Mais ça pourrait lui faire lâcher la corde, et il n'avait certes pas développé d'immunité à une vertigineuse chute sur les pavés. L'ironie était amère, très amère. La plupart des gens de sa profession étaient, après tout, tués par leurs propres agents.

Avec ses dents, il retira un gant pour chercher l'antidote dans ses nombreuses poches, en marmonnant une série de jurons, le corps balancé de droite à gauche au rythme des rafales qui lui donnaient la chair de poule. Ses doigts effleuraient de nombreux petits tubes, tentant de trouver le bon au toucher grâce aux petites fentes qui marquaient le verre.

Dans les circonstances présentes, l'opération devenait délicate. Son estomac se noua et il eut la nausée. Il sentit la bonne marque sous ses doigts. Il lâcha le gant, extirpa la fiole de son manteau d'une main tremblante, retira le bouchon avec ses dents et avala le contenu.

Le goût amer lui donna la nausée ; il cracha un jet de salive âcre sur les pavés lointains. Il se tenait fermement à la corde, luttant contre les vertiges, la rue noire semblant tourbillonner autour de lui. Il était redevenu impuissant tel un enfant, se cramponnant de toutes ses forces à la corde, hoquetant, gémissant, comme il s'était agrippé au cadavre de sa mère quand ils étaient venus le chercher.

L'antidote commença à faire effet. La nuit cessa de tourner autour de lui, son estomac arrêta de faire des nœuds. Il voyait l'allée en bas, le ciel en haut, leurs positions normales. Son attention fut soudain attirée par les nœuds qui fumaient et sifflaient plus que jamais. L'odeur acide qu'ils émettaient en brûlant était de plus en plus forte.

— Merde !

Il enroula ses jambes autour de la corde et se mit en mouvement, affaibli par la dose de Larynque qu'il s'était administrée. Il avait la gorge nouée par la peur. Que ferait-il si la corde brûlait avant qu'il atteigne l'autre côté ? Son cœur fit un bond dans sa poitrine et il s'arrêta un instant, les dents serrées, vacillant dans l'air vide.

Il repartit, mais il était à bout de forces. Ses bras tremblaient, il avançait péniblement, sa paume et sa jambe nues irritées. La moitié du chemin. Laissant sa tête retomber en arrière, il prit une grande inspiration. Il vit Cordial tendre un bras vers lui, sa grande main éloignée d'à peine quelques mètres. Il vit Day, qui le regardait, et Morveer se demanda, agacé, s'il ne devinait pas l'ombre d'un sourire sur son visage.

Puis un craquement retentit de l'autre côté de la corde.

Morveer sentit son estomac lâcher tandis qu'il tombait, dégringolait, l'air frais s'engouffrant dans sa bouche grande ouverte. La façade de la vieille bâtisse défilait près de lui. Il hurla, le même cri insensé qu'il avait poussé quand ils l'avaient arraché des bras de sa mère morte. Un impact

abrutissant lui coupa le souffle, l'empêcha de crier, arracha la corde de ses mains désespérées.

Le bruit de planches cassées. Il essayait de se raccrocher au vide, incapable de réfléchir, terrifié, les yeux exorbités. Il tombait, agitant ses bras et ses jambes dans tous les sens, voyant le monde tournoyer autour de lui, sentant le vent lui cingler le visage.

Il tombait, tombait… Il était à peine tombé de quelques mètres quand sa joue claqua contre des planches, et que des morceaux de bois se répandirent autour de lui.

— Hein ? murmura-t-il.

Il était toujours sous le choc quand on le saisit par le cou pour le plaquer contre un mur avec une force de bœuf, lui arrachant un long sifflement pour la seconde fois en quelques instants.

— Vous ? C'est quoi ce bordel ?

Shivers. Le Nordique était, pour quelque raison obscure, totalement nu. Quelques braises dans l'âtre éclairaient à peine la pièce crasseuse. Morveer jeta un coup d'œil au lit. Murcatto y était allongée, appuyée sur les coudes, la chemise ouverte, les seins aplatis contre son torse. Elle le regardait, légèrement surprise, comme si elle venait d'ouvrir la porte à un visiteur qu'elle n'attendait pas.

L'esprit de Morveer se réenclencha. Même si la situation était embarrassante, que son pouls était toujours affolé par la panique qui l'avait saisi quelques instants auparavant et que ses mains et son visage étaient couverts d'égratignures brûlantes, il éclata de rire. La corde s'était brisée avant l'heure et, par une chance folle mais hautement bienvenue, il était tombé dans un arc parfait à travers les volets pourris de l'une des pièces de la maison en ruine. Il fallait apprécier l'ironie.

— Il semblerait qu'il existe des accidents heureux, après tout, ricana-t-il.

Murcatto le dévisageait depuis le lit, comme si elle avait du mal à le voir. Elle avait des cicatrices étranges le long des côtes.

— Pourquoi vous fumez ? coassa-t-elle.

Les yeux de Morveer se posèrent sur la pipe à brou traînant sur les planches à côté du lit, explication évidente du manque de surprise de Murcatto face à son entrée peu orthodoxe.

— Vous êtes confuse, mais il est facile de comprendre pourquoi. Je crois que c'est vous qui avez fumé. Ceci est un poison absolu, vous savez. Un poison…

Elle tendit le bras, désignant son torse d'un doigt tordu.

— Vous fumez, andouille.

Il baissa les yeux. Quelques volutes acides s'élevaient de sa chemise.

— Merde ! gémit-il, tandis que Shivers reculait d'un pas, choqué, le laissant tomber.

Il arracha sa veste, des fragments de verre dégringolèrent sur les planches, restes de la bouteille d'acide en miettes. Il se débattit avec sa chemise, dont le devant avait commencé à faire des bulles, l'ouvrit en la déchirant et la jeta au sol, où elle se mit à fumer de plus belle, remplissant la chambre d'une odeur infâme. Ils avaient les yeux rivés sur la chemise fumante et étaient tous trois, par un coup du hasard, au moins à moitié nus.

— Mes excuses, dit Morveer, avant de se racler la gorge. Clairement, ceci ne faisait pas partie du plan.

Remboursement intégral

Perplexe, Monza vit Shivers dans son lit, allongé sur le dos, la couverture chiffonnée sur le ventre. Un de ses bras pendait du matelas, sa main blanche reposant mollement sur le sol. Un de ses pieds aux ongles sales dépassait de sous le drap. Il avait le visage tourné dans sa direction, les yeux fermés, la bouche entrouverte, et semblait paisible, tel un enfant. Sa respiration soulevait régulièrement son torse barré d'une grande cicatrice.

À la lumière du jour, elle avait l'impression d'avoir fait une grave erreur.

Elle lui jeta une poignée de pièces qui rebondirent sur son torse avant d'atterrir sur le lit. Il se réveilla en sursaut.

— C'est quoi, ça ?

Les yeux bouffis, il contemplait les quelques pièces qui étaient restées sur sa poitrine.

— Cinq balances. C'est bien payé, pour hier soir.

— Hein ? demanda-t-il en se frottant les yeux. Tu me paies ? ajouta-t-il, toujours incrédule, repoussant les pièces sur la couverture. Tu me prends pour une pute.

— T'en es pas une ?

— Non. J'ai ma fierté.

— Alors, tu veux bien tuer un homme pour de l'argent, mais pas lécher une chatte ? gloussa-t-elle. Elle est belle, ta morale. Tu veux un conseil ? Prends les cinq balances et contente-toi de tuer dans le futur. Au moins, pour ça, tu es doué.

Shivers se retourna en s'enroulant dans la couverture.

— Ferme la porte en sortant. Il fait un froid de canard ici.

La lame de la Calvez fendait vicieusement l'air. Gauche, droite, haut, bas. Elle s'entraînait dans un coin de la cour, traînant ses bottes sur les pavés cassés, attaquant de son bras gauche, l'épée à hauteur de poitrine. Son souffle court masquait son visage de volutes de vapeur ; sa chemise lui collait au dos malgré le froid.

Ses jambes allaient de mieux en mieux. Elles brûlaient dès qu'elle faisait un mouvement brusque, étaient raides comme des piquets le matin et lui faisaient un mal de chien le soir, mais au moins, elle pouvait presque marcher sans grimacer. Ses genoux craquaient encore, mais ils avaient retrouvé un peu de leur ressort. Son épaule et sa mâchoire se déliaient. Les pièces dans son crâne lui faisaient à peine mal quand elle appuyait dessus.

Seule sa main droite restait aussi douloureuse qu'au premier jour. Elle coinça l'épée de Benna sous son bras et retira son gant. Rien que ça, ça lui faisait mal. Sa main atrophiée tremblait, faible et pâle, excepté la cicatrice du fil de Gobba dont le violet vif ressortait. Elle se força à plier ses doigts tordus en grimaçant, le petit restant décidément droit comme un « i ». Elle était folle de rage à l'idée de se retrouver coincée avec cette hideuse abomination pour le reste de son existence.

— Salaud, siffla-t-elle entre ses dents, en remettant son gant.

Elle se rappela le jour où son père lui avait mis une épée dans les mains pour la première fois,

alors qu'elle avait à peine huit ans. Elle se souvint combien elle avait trouvé ça lourd dans sa main droite. Elle avait l'impression de repartir à zéro avec la gauche. Mais elle serait bien obligée d'apprendre.

De reprendre depuis le début.

Elle faisait face au volet pourri, pointant la lame dessus, le poignet parallèle au sol. En trois coups, elle fit trois fentes dans le cadre, les unes au-dessus des autres. Elle gronda en tournant son poignet, et coupa le volet en deux de haut en bas en envoyant des éclats de bois un peu partout.

Mieux. De mieux en mieux.

— Magnifique, s'exclama Morveer, sur le seuil. Aucun volet de Styrie n'osera nous défier, ajouta-t-il en s'avançant, les mains dans le dos. Je dois cependant avouer que vous étiez plus impressionnante de la main droite.

— C'est mon problème.

— Un problème de taille, néanmoins. Remise de vos… exercices d'hier soir avec notre compagnon nordique ?

— C'est mon lit, ce sont mes affaires. Et vous ? Remis de votre chute par ma fenêtre ?

— À peine quelques égratignures, dit-il en montrant sa joue.

— Dommage, observa-t-elle en rangeant son épée. Alors, c'est bon ?

— Ça le sera bientôt.

— Il est mort ?

— Il le sera bientôt.

— Quand ?

Morveer, tout sourires, leva les yeux vers le carré de ciel pâle.

— « Patience est mère de toutes les vertus », général Murcatto. La banque vient d'ouvrir ses portes, et l'effet de l'agent utilisé n'est pas immédiat. Le travail bien fait est rarement vite fait.

— Mais ça va marcher ?

— Oh, bien évidemment. Ce sera… un coup de maître.

— J'attends de voir.

— Naturellement. Même entre mes mains, la science de la mort n'est jamais tout à fait précise, toutefois, je pense pouvoir affirmer que le grand moment arrivera dans environ une heure. Je vous recommande cependant de ne rien toucher à l'intérieur de la banque.

Il tourna les talons, avant d'ajouter avec un geste réprobateur :

— Et prenez garde à ce qu'on ne vous reconnaisse pas. Notre collaboration ne fait que commencer.

L'entrée de la banque était pleine à craquer. Des dizaines d'employés assis à leur bureau, travaillant sur de grands classeurs. Des gardes las étaient postés près des murs, surveillant à peine la situation. Monza se faufila entre de petits groupes parfumés d'hommes et de femmes fortunés, pomponnés pour l'occasion et couverts de joyaux. Derrière elle, Shivers se frayait un chemin à coups d'épaule. Des commerçants et leur épouse, leurs gardes du corps et leurs valets portant les coffres et les sacs de monnaie. Probablement un jour ordinaire pour la Banque de Valint et Balk, qui s'apprêtait encore à réaliser un profit monumental.

L'institution qui prêtait de l'argent au duc Orso.

Elle aperçut un homme mince au nez busqué, qui discutait avec un groupe de commerçants vêtus de fourrure. Un employé le suivait à la trace, les bras chargés de classeurs. Ce visage de vautour lui

fit l'effet d'une étincelle dans une cave noire, et alluma un feu en elle. Mauthis. L'homme qu'elle était venue tuer à Port Ouest. Pas la peine de préciser qu'il semblait tout à fait vivant.

Quelqu'un poussa un cri dans un coin de la pièce, mais Monza garda les yeux fixés droit devant et serra les dents. Elle se dirigea vers le banquier d'Orso.

— Qu'est-ce que tu fais ? lui siffla Shivers à l'oreille, mais elle le repoussa, et écarta de son chemin un homme avec un grand chapeau.

— Donnez-lui un peu d'air ! cria-t-on.

Une certaine agitation gagnait la pièce, tout le monde cherchant à voir ce qui se passait, et les files bien alignées commencèrent à se dissoudre. Monza continuait à s'approcher de Mauthis. Trop, peut-être. Mais que pourrait-elle faire, une fois face à lui ? Le mordre ? Lui dire bonjour ? Plus que quelques mètres… la distance depuis laquelle il avait regardé son frère mourir, sans ciller.

Soudain, le banquier grimaça. Monza ralentit sa progression à travers la foule. Elle vit Mauthis se plier en deux comme s'il avait reçu un coup de poing dans l'estomac. Il toussa, plusieurs fois. Une toux sèche, profonde. D'un pas incertain, il alla s'appuyer contre le mur. De curieux murmures s'élevant de la foule agitée résonnaient à travers la pièce caverneuse, de temps à autre entrecoupés de cris.

— Reculez !

— Qu'est-ce qui se passe ?

— Retournez-le !

Mauthis avait les yeux humides, brillants, et les veines de son cou ressortaient terriblement. Ses genoux cédèrent sous son poids et il tenta de se raccrocher à l'un des gardes qui vacilla avant d'allonger délicatement son supérieur au sol.

— Monsieur ? Monsieur ?

Sur le point de sombrer dans la panique, l'assemblée était devenue entièrement silencieuse, comme si tous avaient soudain le souffle coupé. Monza s'approcha davantage, observant la scène par-dessus une épaule couverte de velours. Mauthis, pris de convulsions, croisa son regard et se figea un instant. Il avait le visage crispé, la peau rouge, les muscles contractés. Il leva un bras tremblant vers elle pour la montrer du doigt.

— Muh…, tenta-t-il d'articuler. Muh… Muh…

Ses yeux se révulsèrent et il fut pris de spasmes. Ses jambes s'agitèrent en tous sens, son dos se cambra ; il frétillait sur les carreaux de marbre tel un poisson hors de l'eau. Les hommes assemblés autour de lui le contemplaient, horrifiés. L'un d'entre eux fut soudain pris d'une quinte de toux qui le plia en deux. La banque entière résonnait de cris affolés.

— À l'aide !

— Par ici !

— Quelqu'un !

— Faites-lui de l'air !

Un employé se leva d'un bond, renversant sa chaise, et porta ses mains à sa gorge. Le visage pourpre, il fit quelques pas avant de s'écrouler, les pieds pris de spasmes. Près de Mauthis, un des employés était aussi tombé à genoux et respirait à peine. Une femme poussa un cri perçant.

— Par les morts…, dit Shivers.

Le banquier bavait une sorte d'écume rose. Ses violentes convulsions s'étaient réduites à de petites secousses. Puis plus rien. Son corps s'immobilisa, ses yeux vides fixant, au-delà de Monza,

les bustes souriants alignés contre le mur.

Deux morts. Plus que cinq.

— La peste ! hurla-t-on alors.

Ce fut comme si un général venait d'ordonner une charge de cavalerie : l'endroit fut instantanément plongé dans le chaos le plus total. L'un des commerçants qui avaient discuté avec Mauthis voulut s'enfuir en courant, manquant de renverser Monza au passage. Shivers s'interposa et le bouscula ; il s'écroula sur le cadavre du banquier. Un homme s'accrocha à elle, les lunettes de travers et les yeux exorbités. D'instinct, elle le frappa de sa main droite, mais le choc lui envoya une décharge de douleur cinglante jusque dans l'épaule et lui arracha un cri. D'un coup de talon, elle le projeta à terre.

« La panique se répand plus vite que la peste », écrivait Stolicus. « Elle cause plus de morts, aussi. »

Le vernis de la civilisation avait soudain craqué. Tous ces nantis étaient devenus des animaux. Ils se bousculaient à tout-va, écrasaient sans pitié les hommes à terre. Elle vit un gros commerçant donner un coup de poing à une femme chic qui s'écroula contre le mur en gémissant, sa perruque tournée sur son visage sanglant. Un vieil homme recroquevillé au sol se faisait piétiner. On laissa tomber un coffre, et les pièces d'argent se répandirent tout autour, ignorées, écrasées par la foule indifférente. La même folie qu'une retraite de guerre. Les cris et les bousculades, les jurons et la puanteur de la peur, les affaires éparpillées, les corps laminés.

On la bouscula, elle se défendit d'un coup de coude et sentit quelque chose se briser, le sang couler sur sa joue. Elle fut emportée par le courant comme une brindille dans la rivière, tirée, poussée, soulevée, renversée, écrasée. On l'entraîna jusque dans la rue, ses pieds touchant à peine le sol, la foule se pressant sans merci contre elle. Elle se sentit glisser sur le côté, tomba au pied des marches, se tordit la jambe sur les pavés et s'effondra contre le mur de la banque.

Shivers lui saisit le bras et l'emmena plus loin, en la portant à moitié. Quelques gardes essayaient en vain de réguler avec la hampe de leur hallebarde le flot de panique qui s'écoulait de la banque. Soudain, celui-ci s'accéléra, et Monza parvint à s'en échapper. Elle aperçut entre deux bras un homme à terre, convulsant, crachant de l'écume rouge sur les pavés. Un mur de visages à la fois horrifiés et fascinés l'entourait ; les gens se battaient pour s'éloigner de lui.

Monza sentit l'amertume lui monter à la bouche. Shivers l'entraînait loin de la foule, le souffle court, jetant régulièrement un coup d'œil derrière son épaule. Ils contournèrent la banque et se dirigèrent vers la maison en ruine, la clameur folle s'étouffant derrière eux. Elle vit Morveer observer la scène depuis une haute fenêtre, comme un riche spectateur savourant une pièce de théâtre depuis sa loge privée. Il leur fit signe, un grand sourire aux lèvres.

Grommelant quelque chose dans sa langue maternelle, Shivers ouvrit la lourde porte. Monza le suivit à l'intérieur. Elle attrapa la Calvez et monta l'escalier, quatre à quatre, sans prêter attention à ses genoux brûlants.

Quand elle entra, Morveer était toujours posté devant la fenêtre, et son assistante, assise en tailleur sur la table, mâchonnait une miche de pain.

— Quel grabuge dehors ! dit l'empoisonneur en se retournant, mais son sourire s'évanouit lorsqu'il aperçut le visage de Monza. Quoi ? Il n'est pas mort ?

— Oh si. Lui et des dizaines d'autres.

Morveer haussa les sourcils.

— Dans un établissement de cette nature, les classeurs ne font que passer d'une pièce à l'autre. Ç'aurait été idiot d'en empoisonner un que Mauthis ne toucherait pas. Qu'est-ce que je ne prends jamais, Day ?

— Des risques. Les précautions d'abord, toujours, grommela son assistante en arrachant une nouvelle bouchée de pain. C'est pour ça qu'on les a tous empoisonnés. Chaque classeur de la banque.

— Ce n'est pas ce qu'on avait convenu, grogna Monza.

— Pourtant, je crois me souvenir que si. Quel qu'en soit le coût et qu'importe qui sera tué en chemin. Ce sont les seules règles qui régissent mon travail. Tout autre arrangement laisse place à des malentendus, rappela Morveer d'un air mi-perplexe, mi-amusé. Je suis bien conscient que certains individus ne sont pas à l'aise avec l'idée de massacre, mais je n'aurais jamais cru que vous, Monzcarro Murcatto, le Serpent de Talins, la Bouchère de Caprile, en feriez partie. Ne vous inquiétez pas pour l'argent. Mauthis vous coûtera dix mille, comme nous l'avions convenu. Le reste est offert…

— Ce n'est pas une question d'argent, imbécile !

— Alors c'est une question de quoi ? J'ai entrepris le travail que vous m'avez confié, et je l'ai mené à bien. En quoi suis-je fautif ? Vous dites n'avoir jamais désiré un tel résultat, mais vous n'avez pas entrepris ce travail vous-même, donc comment pourriez-vous être mise en cause ? La responsabilité choit entre nous deux, comme un étron tombé du cul d'un mendiant dans un égout ouvert ; perdu de vue pour toujours, il ne dérangera plus personne. Un malheureux malentendu, dirons-nous ? Un accident ? Comme si soudain, le vent avait soufflé, qu'un grand arbre était tombé et sur son passage avait… tout… écrasé !

— Écrasé ! pépia Day.

— Si votre conscience vous tiraille…

Monza, prise d'un accès de colère, serra si fort sa main gantée sur le fourreau de l'épée que ses os craquèrent douloureusement.

— La conscience est une excuse pour ne pas faire ce qui est nécessaire. Mais ici, c'est une question de contrôle. À partir de maintenant, nous nous en tiendrons à un mort à la fois.

— Vraiment ?

Elle avança brusquement d'un pas, et l'empoisonneur recula, ses yeux glissant vers l'épée avant de revenir rapidement se poser sur Monza.

— Ne me testez pas. Jamais. Un… à la fois… j'ai dit.

Morveer s'éclaircit doucement la voix.

— C'est vous qui commandez, bien sûr. Nous procéderons comme vous l'ordonnerez. Il n'y a vraiment aucune raison de se fâcher.

— Oh, si j'étais fâchée, vous le sauriez.

Il poussa un soupir peiné.

— Quelle est la tragédie de notre profession, Day ?

— Pas de reconnaissance.

Son assistante avala le dernier quignon de pain.

— Précisément. Viens, nous allons faire un tour en ville, le temps que notre employeuse décide quel sera le prochain nom de sa petite liste qui méritera notre attention. L'atmosphère ici-bas est quelque peu trop chargée en… hypocrisie.

Il sortit avec un air d'innocence blessée. Sous ses cils blonds, Day leur jeta un coup d'œil, puis

elle haussa les épaules et se leva pour rejoindre son maître en époussetant les miettes sur sa chemise.

Monza regarda par la fenêtre. La foule s'était presque dispersée. Des groupes de gardes bloquaient à présent la rue devant la banque, restant à une distance respectable des formes inertes étendues sur les pavés. Elle se demanda ce qu'en aurait pensé Benna. Il lui aurait dit de se calmer, très sûrement. Il lui aurait conseillé de réfléchir.

Des deux mains, elle souleva un coffre et le jeta à travers la pièce avec un grognement. Il s'écrasa sur le mur, faisant s'envoler des bouts de plâtre, puis s'ouvrit en tombant, éparpillant des vêtements sur le sol.

Shivers l'observait depuis l'embrasure.

— J'arrête.

— Non ! cria-t-elle, avant de se reprendre. Non. J'ai besoin de ton aide.

— Se battre contre un homme, c'est une chose, mais ça…

— Ça ne se passera plus comme ça. J'y veillerai.

— De beaux meurtres bien propres ? J'en doute. Lorsqu'on décide de tuer, on peut difficilement choisir le nombre de morts. (Il secoua doucement la tête.) Morveer et sa putain d'ombre peuvent peut-être ricaner de tout ça, mais pas moi.

— Alors quoi ? demanda-t-elle en s'approchant doucement, comme on aborderait un cheval sauvage, en essayant de l'empêcher de fuir par la simple force du regard. Tu retournes dans le Nord avec cinquante balances pour le voyage ? Tu te laisses pousser les cheveux, tu remets tes chemises sales, et tu répands le sang dans la neige ? Je pensais que tu avais ta fierté. Je pensais que tu voulais être un homme meilleur.

— C'est vrai. Je voulais être meilleur.

— Tu peux encore y arriver. Ne laisse pas tomber. Qui sait ? Tu pourrais sauver des vies, ajouta-t-elle en posant sa main gauche sur son torse. Me remettre dans le droit chemin. Comme ça, tu pourrais être à la fois bon et riche.

— Je ne suis plus sûr qu'on puisse être les deux.

— Aide-moi. Je dois le faire… pour mon frère.

— Tu dis ça, mais on ne peut plus rien faire pour les morts. Cette vengeance, elle ne sert que toi.

— Pour moi, alors ! s'exclama-t-elle, avant de baisser à nouveau le ton. Je ne peux vraiment plus te faire changer d'avis ?

Il fit une grimace.

— Tu vas me redonner cinq pièces, c'est ça ?

— Je n'aurais pas dû le faire, dit-elle en glissant une main le long de son cou, sur la ligne de sa mâchoire, essayant de trouver les mots justes pour le faire céder. Tu ne le méritais pas. J'ai perdu mon frère, il était tout ce que j'avais. Je ne veux pas perdre quelqu'un d'autre…

Elle laissa ses mots en suspens.

Les yeux de Shivers brillaient d'une lueur étrange. Il semblait à la fois fâché, avide et honteux. Il se tut un long moment.

— Dix mille, dit-il.

— Six.

— Huit.

— Ça marche.

Elle retira sa main, et ils échangèrent un regard.

— Fais ta valise, on s’en va dans une heure.
— Très bien.
Il sortit furtivement sans croiser son regard, et elle resta seule.
C’était le problème avec les hommes bons. Ils coûtaient cher.

III

SIPANI

« La croyance en une origine surnaturelle du mal n'est pas nécessaire. Les hommes sont à eux seuls capables des pires atrocités. »
Joseph Conrad

À peine deux semaines plus tard, les intrus repassèrent la frontière pour mettre les comptes à zéro. Ils pendirent le vieux Destort et sa femme avant de brûler le moulin. La semaine suivante, les fils de Destort allèrent se venger et Monza les suivit, l'épée de son père à la main et Benna trottinant derrière elle. Elle était ravie de partir. Elle avait perdu le goût du labour.

Ils quittèrent la vallée pour aller régler leurs comptes, pendant deux ans. D'autres les rejoignirent, des hommes qui avaient perdu leur travail, leur ferme, leur famille. Rapidement, ce fut à leur tour de brûler les récoltes, d'entrer de force dans des maisonnées pour prendre ce qu'ils trouvaient. Rapidement, ce fut à leur tour de pendre des gens. Benna grandit sans tarder, se changea en un homme dénué de pitié. Il n'avait pas vraiment le choix. Ils avaient commencé par se venger pour des meurtres, puis des vols, puis des affronts, puis des rumeurs. C'était la guerre, il n'y avait donc jamais pénurie de torts à réparer.

À la fin de l'été, une fois que Talins et Musselia eurent fait la paix sans rien avoir gagné d'autre qu'un tas de cadavres de chaque côté, un homme vêtu d'une cape bordée d'or et suivi de plusieurs soldats descendit dans la vallée pour leur interdire les représailles. Les fils de Destort et les autres se séparèrent, prirent leur butin et retournèrent à ce qu'ils faisaient avant que cette folie ne commence, ou trouvèrent une nouvelle folie pour s'occuper. Monza avait alors repris le goût du labour.

Ils rentrèrent au village.

Un militaire, image d'Épinal de la splendeur martiale à l'armure d'acier brillant, une épée au pommeau orné de joyaux scintillants fixée à la hanche, prononçait un discours devant la vieille fontaine. La moitié de la vallée s'était rassemblée pour l'entendre.

— Je suis Nicomo Cosca, capitaine de la Compagnie du Soleil, une noble fraternité combattant avec les Mille Épées, la plus grande brigade mercenaire de Styrie ! Nous avons un Registre d'Engagement signé du jeune duc Rogont d'Osprie et nous cherchons des hommes ! Des hommes avec de l'expérience au combat, des hommes courageux, des hommes qui aiment l'aventure et l'argent. En avez-vous assez de remuer la terre pour survivre ? Espérez-vous quelque chose de mieux ? L'honneur ? La gloire ? La richesse ? Rejoignez-nous !

— On pourrait faire ça, souffla Benna.

— Non, dit Monza. J'arrête de me battre.

— On ne se battra que très peu ! cria Cosca, comme s'il venait de lire dans ses pensées. Je vous le promets ! Et lorsqu'on se battra, vous serez payés trois fois plus ! Une balance par semaine, plus des parts de butin. Et il y aura beaucoup de butins, les gars, croyez-moi ! Notre cause est juste… du moins assez juste, et la victoire est une certitude.

— On pourrait faire ça, répéta Benna. Tu veux retourner patauger dans la boue ? Être morte de fatigue et noire de saleté tous les soirs ? Pas moi !

Monza repensa au travail qui l'attendait, ne serait-ce que pour nettoyer le champ du haut, et combien elle se ferait rien que pour ça. Un paquet d'hommes intéressés par la Compagnie du Soleil s'étaient alignés, mendiants et fermiers mêlés. Un notaire à la peau noire listait leurs noms sur un classeur.

Monza les dépassa.

— Je suis Monzcarro Murcatto, fille de Jappo Murcatto, et voici mon frère Benna. Nous sommes des combattants. Vous pouvez nous trouver un travail dans votre compagnie ?

Cosca fronça les sourcils, et l'homme noir secoua la tête.

— Nous cherchons des hommes expérimentés à la guerre. Pas des femmes et des enfants.

Il essaya de la repousser avec son bras.

Elle ne se laissa pas faire.

— On a de l'expérience. Plus que ces raclures.

— J'ai du travail pour toi, dit l'un des fermiers, enhardi par le fait d'avoir signé le registre. Si tu me suçais la bite ?

Ça le fit rire. Jusqu'à ce que Monza l'expédie à terre et lui fasse avaler la moitié de ses dents avec le talon de sa botte.

Nicomo Cosca observa sa méthodique prestation, haussant légèrement un sourcil.

— Sajaam, le Registre d'Engagement. Est-ce qu'il spécifie qu'il nous faut des hommes ? Quels sont les termes exacts ?

Le notaire examina attentivement le document.

— « Deux cents pour la cavalerie et deux cents pour l'infanterie, des personnes bien équipées et de qualité. » Il dit simplement « personnes ».

— Et la qualité est un terme bien vague. Toi, la fille ! Murcatto ! Tu es engagée, et ton frère aussi. Vous pouvez signer.

Elle s'exécuta, et Benna la suivit. Ils devinrent ainsi soldats des Mille Épées. Des mercenaires. Le fermier s'accrochait à la jambe de Monza.

— Mes dents…

— Cherche dans la merde, elles doivent encore y être, répondit-elle.

Nicomo Cosca, célèbre soldat de fortune, emmena ses nouveaux engagés hors du village au son d'une joyeuse flûte. Cette nuit-là, ils campèrent à la belle étoile, rassemblés autour de feux, rêvant des richesses qu'ils amasseraient lors de la campagne du lendemain matin.

Monza et Benna étaient blottis l'un contre l'autre, sous une couverture. Cosca sortit du brouillard, la lueur du feu scintillant sur son armure.

— Ah ! Mes enfants soldats ! Mes mascottes ! Vous avez froid ? demanda-t-il avant de leur jeter sa cape. Prenez ça. Elle pourrait vous empêcher de geler.

— Vous voulez quoi en échange ?

— Prenez-la, je vous l'offre. J'en ai une autre.

— Pourquoi ? grogna-t-elle, suspicieuse.

— « Un capitaine veille d'abord au confort de ses hommes, avant de se préoccuper du sien », disait Stolicus.

— C'est qui ? demanda Benna.

— Stolicus ? Euh, le plus grand général de l'histoire ! (Monza lui adressa un regard vide.) Un ancien empereur. Le plus célèbre des empereurs.

— C'est quoi un empereur ? demanda Benna.

Cosca eut un sourire en coin.

— Comme un roi, mais en mieux. Vous devriez lire ça.

Il sortit quelque chose de sa poche et le pressa dans la main de Monza. Un petit livre à la couverture rouge, balafrée et usée.

— Je le ferai.

Elle l'ouvrit et fronça les sourcils face à la première page, en attendant qu'il s'en aille.

— On ne sait pas lire, précisa Benna avant que Monza ne puisse l'en empêcher.

Cosca fronça les sourcils, tortillant de deux doigts un coin de sa moustache soignée. Monza s'attendait à ce qu'il leur dise de retourner à la ferme, au lieu de quoi il vint s'asseoir en tailleur à côté d'eux.

— Mes enfants, mes enfants, dit-il en montrant la page. Ceci est la lettre « A ».

Murmures dans la brume

Sipani dégageait une odeur mêlée de pourriture, de vieille eau de mer, de fumée de charbon, de merde et de pisse, de vie d'excès et de lente décadence. Shivers en avait envie de vomir. L'odeur n'aurait toutefois pas eu autant d'importance s'il avait été capable de voir plus loin que le bout de son nez. La nuit noire était enveloppée d'un brouillard si épais que Monza, qui marchait à peine à un pas de lui, n'était qu'une silhouette fantomatique. Sa lampe parvenait faiblement à éclairer les pavés juste devant ses chaussures luisantes de rosée fraîche. Il avait failli filer droit dans l'eau à plusieurs reprises. C'était vite arrivé : à Sipani, un cours d'eau attendait à tous les coins de rue.

D'immenses silhouettes difformes leur fonçaient dessus, se métamorphosant en bâtiments sales quand ils approchaient. D'autres silhouettes, plus petites mais non moins inquiétantes, chargeaient depuis le brouillard comme l'avaient fait les Shanka à la bataille de Dunbrec, et se révélaient être des ponts, des barrières, des statues ou des carrioles. Un peu partout, des lumières vacillaient dans la brume, aussi traîtresses que des feux follets : lampes accrochées à des piquets, torches brûlant dans les entrées, simples fenêtres éclairées. Les yeux plissés pour essayer de discerner quelque chose malgré le brouillard, Shivers s'en servait pour se repérer, mais plus d'une fois il avait cru qu'une maison se mettait à bouger. Il clignait des yeux, ébahi, sentait le sol se dérober sous ses pieds, avant de comprendre que c'était une simple barque dérivant sur l'eau le long de la rue pavée, transportant ses lumières à travers la nuit. Il n'avait jamais aimé ni les villes ni le brouillard ni l'eau salée. Avec les trois réunis, il avait l'impression de vivre un cauchemar.

— Putain de brouillard, murmura-t-il en soulevant sa lampe, même si ça ne changeait pas grand-chose. Je vois rien.

— Bienvenue à Sipani, lui lança Monza par-dessus son épaule. Ville de brume. Ville de murmures.

Et pour sûr, l'air frais résonnait de bruits étranges. Partout le « clip clop » de l'eau, le craquement des cordages amarrant les barques sur le canal agité. Des cloches sonnant dans l'obscurité, des appels, toutes sortes de voix. Des prix. Des offres. Des avertissements. Des blagues et des menaces entrecroisées. Des aboiements, des miaulements, des pépiements, des coassements. Des morceaux de musique noyés dans le brouillard. Un rire cadavérique retentit de l'autre côté du canal. Des lampes passaient devant eux en oscillant, cheminant de festivité en festivité dans la nuit, de la taverne à la maison close ou de la maison de jeu au fumoir. Shivers en avait des vertiges, et une nausée impressionnante. Comme s'il avait eu la nausée depuis des semaines. Depuis Port Ouest.

Des bruits de pas résonnèrent dans l'obscurité et il se plaqua contre le mur, la main droite sur le manche de la hachette dissimulée dans son manteau. Un groupe d'hommes le frôla au passage. Des femmes les suivaient, l'une retenant son chapeau sur sa coiffure travaillée en courant à travers la nuit. Visages diaboliques fendus d'un sourire ivre, jamais vraiment nets dans le brouillard qui se refermait derrière leurs capes.

— Salopards, siffla Shivers, lâchant sa hache et se décollant du mur visqueux. Ils ont de la

chance que j'en aie pas fendu un.

— Va falloir t'y faire. C'est Sipani. Ville de fêtes. Ville de voyous.

En effet, il y avait des voyous. Une quantité d'hommes affalés sur des marches, dans les coins sombres, sous les ponts, tous avec le même regard noir. Des femmes aussi, sombres silhouettes dans les embrasures des portes, les lampes éclairant leur tenue légère en dépit du froid.

— Une balance ! lui cria une femme de sa fenêtre, laissant une jambe pendre dans le brouillard. Pour une balance, je te promets une nuit inoubliable ! Dix pièces alors ! Huit !

— Elles se vendent, grogna Shivers.

— Tout le monde se vend, s'éleva la voix étouffée de Monza. C'est…

— Oui, c'est cette putain de Sipani.

Monza s'arrêta net ; il faillit la bousculer. Elle avait retiré son capuchon et, les yeux plissés, fixait une étroite porte creusée dans un vieux mur en brique.

— C'est ici.

— Tu connais les bonnes adresses, toi !

— On ira peut-être s'amuser plus tard. En attendant, on a du travail. Prends l'air dangereux.

— Bien sûr, chef ! dit Shivers en se composant son expression la plus coriace. Bien sûr !

Elle frappa à la porte, qui s'ouvrit peu après sur un couloir mal éclairé. Une femme, grande et fine comme une araignée, les observait en silence. Elle avait une posture étrange, les hanches souples, inclinées, un bras sur le chambranle, tapotant le bois du bout des doigts. Comme si tout lui appartenait, le brouillard, la nuit, et eux deux. Shivers tendit sa lampe vers elle. Un visage dur au sourire malin, éclaboussé de taches de rousseur, des cheveux courts s'échappant de sa tête dans tous les sens.

— Shylo Vitari ? demanda Monza.

— C'est donc toi, Murcatto.

— Oui.

— La mort te réussit.

Elle se tourna vers Shivers en plissant les yeux. Des yeux froids, qui brillaient d'une lueur cruelle.

— C'est qui, ton homme ?

Il répondit avant Monza.

— Je m'appelle Caul Shivers, et je ne suis pas à elle.

— Non ? demanda-t-elle en souriant. Il est à qui, alors ?

— Je suis à moi.

Elle éclata d'un rire cassant. Comme si tout ce qui la concernait avait un côté tranchant.

— On est à Sipani. Tout le monde appartient à quelqu'un. T'es un Nordique, hein ?

— C'est un problème ?

— Y en a un qui m'a jetée du haut d'un escalier, une fois. Depuis, je ne leur fais plus trop confiance. Pourquoi Shivers ?

— Quoi ? demanda-t-il, interloqué.

— Dans le Nord, à ce qu'on m'a dit, un homme gagne son nom. Des faits héroïques, tout ça… Shivers, ça veut dire « frissons », non ? Pourquoi ils t'ont appelé comme ça ?

— Euh…

La dernière chose dont il avait besoin, c'était de passer pour un imbécile devant Monza. Il

espérait toujours se retrouver dans son lit à un moment ou un autre.

— Parce que mes ennemis frissonnent de peur quand ils me voient, mentit-il.

— Ah ouais ? dit Vitari en reculant avec un sourire moqueur, le regardant se baisser pour passer la porte. Tes ennemis doivent être sacrément trouillards.

— Sajaam dit que tu connais les gens, par ici, lança Monza tandis qu'ils suivaient Vitari jusque dans un étroit salon, à peine éclairé par les quelques charbons fumant dans l'âtre.

— Je connais tout le monde, rétorqua-t-elle en retirant une marmite du feu. De la soupe ?

— Non, merci, déclina Shivers, appuyé contre le mur, les bras croisés.

Depuis sa rencontre avec Morveer, il ne croyait plus en l'hospitalité gratuite.

— Moi non plus, dit Monza.

— Comme vous voulez.

Vitari s'en versa un bol et s'assit, croisant ses longues jambes avant d'agiter le bout pointu de sa botte noire.

Grimaçant un peu, Monza s'assit sur l'autre chaise.

— Sajaam dit que tu peux m'aider.

— Tout dépend de ce que tu veux faire.

Monza regarda Shivers, qui haussa les épaules.

— J'ai entendu dire que le roi de l'Union venait à Sipani.

— C'est le cas. Il semblerait qu'il se prenne pour le plus grand homme d'État de notre époque, fit remarquer Vitari avec un grand sourire, révélant deux rangées de dents blanches et pointues. Il compte apporter la paix en Styrie.

— Ah bon ?

— C'est ce que dit la rumeur. Il a organisé une conférence entre le grand-duc Orso et la Ligue des Huit pour en négocier les termes. Tous les chefs de Styrie sont conviés ; enfin, tous ceux qui sont en vie, Rogont et Salier en tête. Sotorius jouera l'hôte, à Sipani, en terrain neutre pense-t-il. Ses beaux-frères sont en chemin pour parler au nom de leur père.

Monza s'avança, aussi captivée qu'un vautour devant une carcasse.

— Ario et Foscar, les deux ?

— Oui, les deux.

— Ils vont faire la paix ? demanda Shivers, avant de regretter immédiatement d'avoir parlé : les deux femmes lui adressèrent chacune un sourire narquois de leur spécialité.

— On est à Sipani. Tout ce qu'on fait ici, c'est de la brume.

— Et c'est tout ce qu'on fera à cette conférence, tu peux y compter, dit Monza en se radossant à son siège, les sourcils froncés. De la brume et des murmures.

— La Ligue des Huit est en train d'éclater. Borletta est tombée. Cantain est mort. Visserine sera assiégée au printemps. Un discours n'y changera rien.

— Ario va s'asseoir, écouter, ricaner et acquiescer. Jettera un peu de poudre aux yeux du monde, en faisant croire que son père désire la paix. Les troupes d'Orso pourront ainsi librement gagner les murs de Visserine.

Vitari leva son verre, les yeux rivés sur Monza.

— En compagnie des Mille Épées.

— Salier, Rogont et les autres ne le savent que trop bien. Ils ne sont pas idiots. Lâches, certainement, mais pas idiots. Ils cherchent simplement à gagner du temps pour manœuvrer.

— Manœuvrer ? répéta Shivers, qui n'avait jamais entendu ce mot.

— Se sortir de là, expliqua Vitari en montrant les dents. Orso ne veut pas faire la paix, et la Ligue des Huit ne l'espère plus. Le seul homme qui croit encore que cette réunion donnera autre chose que de la brume est Son Auguste Majesté, mais on dit qu'il a un don pour se mentir à lui-même.

— Ça vient avec la couronne, dit Monza. Mais je me fiche de lui. Ceux qui m'intéressent sont Ario et Foscar. Que feront-ils, à part mentir à leur beau-frère ?

— On donne un bal masqué au palais de Sotorius en l'honneur du roi et de la reine, la première nuit de la conférence. Ario et Foscar y seront.

— Ça va être bien gardé, commenta Shivers, qui essayait de suivre la conversation par-dessus les braillements d'un gamin, tout près.

Vitari gloussa.

— Une dizaine des personnes les mieux gardées au monde, rassemblées dans une pièce avec leurs pires ennemis ? Il y aura plus de soldats qu'à la bataille d'Adua, croyez-moi. C'est dur de trouver un endroit où les frères seront moins vulnérables.

— Et sinon, ils feront quoi ? coupa Monza.

— On verra. Je ne suis pas proche d'Ario, mais je connais quelqu'un qui l'est. Une de ses amies très, très proches.

Monza fronça les sourcils.

— Dans ce cas, on devrait lui parler…

La porte s'ouvrit soudain avec un craquement, et Shivers se retourna, sur le point de brandir sa hache.

Une enfant se tenait dans l'embrasure. Une fille d'environ huit ans, vêtue d'une robe droite trop longue dont dépassaient ses chevilles osseuses et ses pieds nus. Ses cheveux n'étaient qu'un sac de nœuds roux. Elle regarda Shivers, puis Monza, puis Vitari de ses grands yeux bleus.

— Maman, Caz pleure.

Vitari s'agenouilla et passa une main sur les cheveux de la fillette.

— Je sais, ma belle, je l'entends. Essaie de le calmer. Je monte dès que je peux, et je vous chanterai une chanson.

— D'accord.

La fillette jeta un autre regard à Shivers, et il rangea sa hache, un peu honteux, avant d'esquisser un sourire. Elle recula et ferma la porte.

— Mon fils a un rhume, dit Vitari, la voix de nouveau sèche. Si l'un tombe malade, ils tombent tous malades, et moi aussi. Pas facile, d'avoir des gosses, hein ?

Shivers haussa un sourcil.

— Je suis pas tout à fait équipé pour.

— J'ai jamais eu de chance du côté de la famille, dit Monza. Tu peux nous aider ?

Vitari posa les yeux sur Shivers, puis sur Monza.

— Vous avez amené qui d'autre ?

— Un homme nommé Cordial, pour les muscles.

— Il est bon ?

— Très, dit Shivers, pensant aux deux hommes qu'il avait tabassés dans les rues de Talins. Un peu étrange, cela dit.

— Parfait. Qui d'autre ?

— Un empoisonneur et son assistante.

— Un bon ?

— Selon lui. Un certain Morveer.

— Pouah ! s'exclama Vitari, qui avait soudain l'air d'avoir bu de la pisse. Castor Morveer ? Ce salaud est à peu près aussi fiable qu'un scorpion.

Monza lui rendit son regard, sans ciller.

— Les scorpions ont leur utilité. Tu peux nous aider ?

Vitari plissa les yeux, deux fentes brillant à la lueur des flammes.

— Je peux vous aider, mais il faudra payer. Si on s'en sort, quelque chose me dit que je ne serai plus la bienvenue à Sipani.

— Pas de problème. Tant que tu peux nous aider à les approcher. Tu connais quelqu'un ?

Vitari but une autre gorgée de soupe, et jeta le reste dans les charbons.

— Oh, je connais toutes sortes de gens.

L’art de la persuasion

Tôt ce matin-là, le silence pesait sur les rues de Sipani. Monza, voûtée sur le pas d’une porte, emmitouflée dans son manteau, attendait depuis au moins une heure. Le froid devenait glacial, les volutes d’air qu’elle expirait se mêlant à la brume ambiante. Son nez et ses oreilles picotaient ; elle était surprise que sa morve n’ait pas encore gelé. Mais elle devait être patiente. Il le fallait.

« L’attente représente neuf dixièmes de la guerre », écrivait Stolicus, et elle avait l’impression qu’il avait vu petit.

Monza suivit des yeux un homme qui poussait une brouette chargée de paille, sifflant un air désincarné aussitôt happé par le brouillard, jusqu’à ce qu’il ne soit plus qu’une silhouette floue. Elle aurait aimé que Benna soit là.

Elle aurait aussi aimé qu’il apporte sa pipe à brou.

Elle passa sa langue à l’intérieur de sa bouche sèche en essayant de penser à autre chose, mais l’idée s’était logée dans son esprit comme une écharde sous un ongle. La morsure de ses poumons, à la fois sublime et douloureuse, le goût de la fumée qu’elle soufflait délicatement et ses membres qui s’alourdissaient, le monde qui s’adoucissait. Le doute, la colère, la peur… envolés.

Elle entendit des pas résonner sur les pavés humides et vit deux silhouettes émerger de l’obscurité. Elle se redressa, serrant douloureusement les poings. Une femme dans un manteau rouge vif brodé d’or.

— Dépêche-toi ! dit-elle sèchement, avec un léger accent de l’Union, à un homme qui la suivait en portant un gros coffre sur l’épaule. Je ne voudrais pas être encore en retard…

Un sifflement aigu dans la rue déserte : le signal de Vitari. Shivers se glissa hors d’un pas de porte, surgit derrière le domestique et lui fit une clé de bras. Cordial, sorti de nulle part, lui assena cinq gros coups de poing dans le ventre avant qu’il n’ait le temps de crier, l’envoyant ainsi vomir sur les pavés.

La femme, horrifiée, poussa un cri d’effroi et tourna les talons pour s’enfuir. Avant qu’elle n’ait pu faire un pas, la voix de Vitari s’éleva :

— Carlot dan Eider, si je ne m’abuse.

L’intéressée recula vers la porte où attendait Monza, une main en l’air.

— J’ai de l’argent ! Je peux vous payer !

Vitari surgit hors du brouillard, bondissant telle une chatte vicieuse sur son terrain de jeu.

— Oh, tu vas payer, c’est sûr. Je dois avouer que j’ai été surprise d’apprendre que la maîtresse préférée du prince Ario était à Sipani. J’ai entendu dire que vous sortiez à peine de sa chambre.

Vitari l’attira vers la porte et Monza recula dans le couloir sombre, grimaçant à cause de la douleur qui lui élançait les jambes au moindre mouvement.

— Qu’importe combien paie la Ligue des Huit, je…

— Je ne travaille pas pour eux, et ça me blesse que tu puisses croire ça. Tu ne te souviens pas de moi ? À Dagoska ? Tu ne te souviens pas avoir vendu la ville aux Gurkiens ? Tu ne te souviens pas

avoir été prise ?

Et Monza la vit laisser tomber une lame en forme de croix, pendant au bout d'une chaîne, cognant contre les pavés.

— Dagoska ? répéta Eider, une note de terreur dans la voix. Non ! J'ai fait tout ce qu'il demandait ! Tout ! Pourquoi voudrait-il…

— Oh, je ne travaille plus pour l'Infirme, déclara Vitari en s'approchant. Je travaille pour moi, maintenant.

La femme au manteau rouge pénétra dans le couloir en trébuchant sur le seuil. En se retournant, elle tomba nez à nez avec Monza, qui l'attendait, la main gantée posée sur le pommeau de son épée. Elle s'arrêta net, haletant dans le corridor humide. Vitari ferma la porte derrière elles, le verrou tombant en un déclic sinistre.

— Par ici, dit-elle en poussant la femme qui manqua de trébucher sur son propre manteau. Si tu le permets.

La femme nommée Eider se redressa ; Vitari la bouscula de plus belle de sorte qu'elle s'affala dans l'entrée de la pièce. La tirant par le bras, Vitari la remit debout, et Monza les suivit, les mâchoires serrées.

La pièce, au même titre que les mâchoires de Monza, avait connu des jours meilleurs. Le plâtre, taché de moisissure noire et de bulles humides, se décollait en plusieurs endroits et l'air vicié sentait la pourriture et les oignons. Adossée au mur, dans un coin, Day lustrait contre sa manche une prune de la couleur d'un hématome, un léger sourire aux lèvres. Elle tendit le fruit à Eider.

— Une prune ?

— Quoi ? Non !

— Comme vous voudrez. Elles sont bonnes, pourtant.

— Assieds-toi.

Vitari poussa Eider dans une chaise branlante, seul meuble de la pièce. C'était généralement une bonne chose de se voir proposer l'unique siège. Pas aujourd'hui.

— On dit que l'histoire se répète, mais qui eût cru qu'on se retrouverait ainsi ? C'en est assez pour faire monter les larmes aux yeux. Aux tiens, du moins.

Pourtant, Carlot dan Eider n'avait pas l'air prête à pleurer. Elle se tenait parfaitement droite, les mains croisées sur ses genoux. Un calme surprenant, vu les circonstances. Digne, presque. Elle n'était plus toute jeune, mais restait remarquable, et tirait le meilleur parti de son visage judicieusement poudré. Un collier de perles rouges scintillait sur sa gorge, et de l'or brillait sur ses longs doigts. Elle ressemblait plus à une comtesse qu'à une maîtresse, aussi déplacée dans cette pièce pourrie qu'un diamant sur un tas de merde.

Vitari, tournant doucement autour de la chaise, se pencha pour lui souffler à l'oreille :

— Tu as l'air en forme. Tu as toujours su retomber sur tes pieds. Mais c'était une sacrée chute, non ? De la tête de la Guilde Épicée à la salope du prince Ario.

Eider ne tressaillit même pas.

— C'est une façon de vivre. Qu'est-ce que tu veux ?

— Juste discuter, roucoula Vitari, un murmure aussi suave que celui d'une amante. Sauf si tu ne nous donnes pas les réponses qu'on attend. Dans ce cas, je devrai te frapper.

— Ça t'amuserait bien, non ?

— C'est une façon de vivre.

Elle donna un coup de poing dans les côtes de la maîtresse d'Ario, suffisamment fort pour qu'elle se torde sur sa chaise. La femme se plia en deux, pantelante, et Vitari se pencha sur elle, s'apprêtant à frapper de nouveau :

— Un autre ?

— Non ! s'exclama Eider, la main levée, les dents serrées, balayant la pièce des yeux avant de les reposer sur Vitari. Non, je… je vais vous aider. Dites… dites-moi simplement ce que vous voulez savoir.

— Pourquoi es-tu arrivée avant ton amant ?

— Pour préparer le bal. Les costumes, les masques, des tas de…

Le poing de Vitari s'écrasa une deuxième fois sur ses côtes, pile au même endroit, mais plus violemment. Le coup sourd se répercuta sur les murs moites. Eider gémit, les bras autour de la poitrine, prit une inspiration tremblante puis toussa, grimaçant de douleur. Vitari se pencha vers elle comme une araignée sur une mouche prisonnière de sa toile :

— Je perds patience. Qu'est-ce que tu fous là ?

— Ario organise… une autre fête… après. Pour son frère. Pour l'anniversaire de son frère.

— Quel genre de fête ?

— Le genre de fête qui fait le succès de Sipani, précisa Eider en toussant.

Elle cracha quelques gouttes de sang sur l'épaule de son beau manteau.

— Où ça ?

— À la Maison des Plaisirs de Cardotti. Il l'a privatisée pour la nuit. Pour lui, Foscar et leurs hommes. Il m'a envoyée tout organiser ici.

— Il a demandé à sa maîtresse d'engager des putes ?

Monza gloussa :

— Ario tout craché. Et tu organises quoi, exactement ?

— Je trouve des hôtesses. Je prépare les lieux. Je vérifie que c'est bien gardé. Il me fait… confiance.

— Il est stupide, gloussa Vitari. Je me demande ce qu'il ferait s'il savait pour qui tu travailles vraiment, hein ? Pour qui tu espionnes ? Notre ami commun de la Maison des Questions ? Notre ami Infirme de l'Inquisition de Sa Majesté ? Garder un œil sur les affaires styriennes pour l'Union, hein ? Tu dois avoir du mal à te souvenir qui tu es censée trahir d'une semaine sur l'autre.

Eider la regarda, hors d'elle, sans décroiser les bras de sa poitrine meurtrie.

— C'est une façon de vivre.

— Une façon de mourir, si Ario découvrait la vérité. Un petit mot suffirait.

— Qu'est-ce que tu veux ?

Monza sortit de l'ombre.

— Je veux que tu nous trouves un moyen d'approcher Ario et Foscar. Je veux que tu nous fasses entrer dans la Maison des Plaisirs de Cardotti le soir de cette petite fête. Pour ce qui est des animations, je veux que tu engages qui on te dit, quand on te le dit, comme on te le dit. Tu comprends ?

Eider devint livide.

— Vous voulez les tuer ?

Personne ne répondit, mais le silence en disait long.

— Orso devinera que je l'ai trahi ! L'Infirme saura que je l'ai trahi ! Il n'y a pas deux pires

ennemis dans le Cercle du Monde ! Vous feriez aussi bien de me tuer maintenant !

— On peut aussi faire ça.

Monza sortit la Calvez de son fourreau, la lame siffla. Eider écarquilla les yeux.

— Attendez !

Du bout du bras, Monza posa la pointe brillante de l'épée dans le creux entre les clavicules d'Eider, et poussa délicatement. La maîtresse d'Ario se cambra sur sa chaise, les mains en l'air, impuissante.

— Ah ! Ah !

En quelques torsions de poignet, Monza enfonça tout doucement la lame scintillante dans le cou d'Eider. Une ligne de sang noir commença à lui couler sur le sternum. Elle poussa une série de cris aigus, paniqués, terrifiés.

— Non ! Ah ! S'il vous plaît ! Non !

— Non ? répéta Monza en la plaquant au dos de sa chaise. Tu n'es plus si encline à mourir, tout compte fait ? Quand vient le moment, beaucoup d'entre nous aimeraient qu'il en soit autrement.

Elle dégagea la Calvez, et Eider, hors d'haleine, se laissa retomber vers l'avant avant de poser des doigts tremblants sur son cou ensanglanté.

— Vous ne comprenez pas, ce n'est pas seulement Orso ! Ce n'est pas seulement l'Union ! Ils sont tous les deux soutenus par la banque. Par Valint et Balk. C'est la banque qui dirige. Les Années Sanglantes ne sont qu'une diversion, pour eux. Une querelle… Vous ne savez pas dans le jardin de qui vous venez pisser…

— Faux, corrigea Monza en se penchant vers Eider, l'incitant à reculer. Je m'en fiche. Il y a une différence.

— Maintenant ? demanda Day.

— Maintenant.

Le bras de la fille jaillit pour piquer l'oreille d'Eider avec une aiguille.

— Aïe !

Day rangea l'aiguille dans une poche intérieure en bâillant.

— Ne vous inquiétez pas, l'effet n'est pas immédiat. Vous avez au moins une semaine devant vous.

— Avant quoi ?

— Avant de tomber malade, expliqua-t-elle en croquant dans sa prune, le jus coulant sur son menton. Et merde, murmura-t-elle en s'essuyant.

— Malade ? demanda Eider.

— Vraiment très malade. Et le lendemain, vous serez plus morte que Juvens.

— Si tu nous aides, on te donne l'antidote et une chance de t'enfuir en prime, dit Monza en nettoyant le sang de la pointe de l'épée de Benna avec son pouce et son index gantés. Si tu révèles nos plans à qui que ce soit, ici ou dans l'Union, à Orso, à Ario, ou à ton ami l'Infirme, alors… (Elle glissa la lame dans son fourreau avec un claquement sec.) D'une façon ou d'une autre, Ario aura une maîtresse de moins.

Eider balaya la pièce du regard, se tenant toujours le cou.

— Bande de putes.

Day suça le trognon de la prune une dernière fois, puis le jeta :

— C'est une façon de vivre.

— C'est bon, conclut Vitari en relevant la maîtresse d'Ario par le coude pour l'emmener vers la porte.

Monza s'interposa.

— Que diras-tu à ton domestique quand il reviendra à lui ?

— Qu'on a été… volés ?

Monza tendit sa main gantée. Le visage d'Eider se décomposa un peu plus. Elle défit son collier et le laissa tomber dans la paume de Monza, suivi de ses bagues.

— Ça suffit ?

— Je sais pas. Tu as l'air d'être le genre de femme à te défendre.

Monza lui donna un coup de poing au visage. Elle gémit, trébucha, et serait tombée si Vitari ne l'avait pas retenue. Elle leva les yeux, un filet de sang coulant de son nez et de sa lèvre fendue et, pendant un instant, elle eut cette expression étrange. Blessée, oui. Effrayée, bien sûr. Mais par-dessus tout, folle de rage. Probablement l'air qu'avait Monza elle-même quand ils l'avaient jetée du haut du balcon.

— Maintenant, c'est bon, dit-elle.

Vitari emmena Eider dans le couloir, vers la porte d'entrée, leurs pas crissant sur les planches boueuses. Day soupira, puis s'éloigna du mur, en époussetant le plâtre collé dans son dos.

— C'était propre.

— Pas grâce à ton maître. Où est-il ?

— Je préfère « employeur », et il a dit qu'il avait des courses à faire.

— Des courses ?

— C'est un souci ?

— Je paie le maître, pas le chien.

Day sourit.

— *Wouf*, *wouf*. Si Morveer peut le faire, moi aussi.

— Ah bon ?

— Il vieillit. Il est arrogant. Cette corde qui a brûlé a failli le tuer, à Port Ouest. On ne voudrait pas que de telles étourderies interfèrent avec vos affaires. Pas à ce prix-là. Il n'y a rien de plus dangereux qu'un empoisonneur négligent.

— Je ne vais pas te contredire là-dessus.

Day haussa les épaules.

— Les accidents sont vite arrivés dans notre métier. Surtout pour les vieux. C'est un art de jeunes, vraiment.

Elle sautilla dans le corridor, croisant Vitari qui était de retour. Son visage avait perdu toute trace de joie, et d'arrogance aussi. Du bout de sa botte noire, elle poussa la chaise dans un coin.

— Voilà, on a nos entrées.

— On dirait.

— Comme je t'avais promis.

— Comme tu avais promis.

— Ario et Foscar, ensemble, et avec nous.

— Une bonne journée de travail.

Elles se regardèrent, et Vitari se lécha les lèvres comme pour chasser un goût amer.

— Ouais, dit-elle en haussant les épaules. C'est une façon de vivre.

La vie de l'ivrogne

— À boire, à boire, à boire. Où est-ce qu'on peut trouver à boire ?

Nicomo Cosca, célèbre soldat de fortune, titubait le long du mur de l'allée, fouillant sa bourse du bout de ses doigts tremblants. Elle était vide, à l'exception d'un petit bout de tissu gris. Il le sortit, souffla dessus et le regarda vaciller jusqu'au sol. L'étendue de ses richesses.

— Bourse de merde !

Il la jeta dans le caniveau, modérément en colère. Puis il se ravisa et s'accroupit pour la ramasser, grognant comme un vieillard. C'était un vieillard. Un homme perdu. Un homme mort, à quelques souffles près. Doucement, il se laissa tomber à genoux, contemplant son reflet brisé dans l'eau noire qui s'était amassée entre les pavés.

Il aurait donné tout ce qu'il avait pour la moindre goutte de liqueur. D'un autre côté, il ne possédait plus rien. Il ne lui restait que son corps. Ses mains, qui avaient élevé des princes au sommet du pouvoir et les avaient rejetés tout en bas de l'échelle. Ses yeux, témoins des moments clés de l'histoire. Ses lèvres, qui s'étaient posées sur les beautés les plus célébrées de l'époque. Sa queue qui le démangeait, son estomac noué, son cou pourrissant, il aurait bien tout vendu pour une seule dose d'eau-de-vie de raisin. Mais il ne voyait pas bien où trouver acquéreur.

— Je suis devenu… une bourse vide, s'exclama-t-il en levant les bras, implorant, avant de pousser un rugissement dans la nuit brumeuse. Que quelqu'un me donne à boire, putain !

— Ferme ta gueule, connard, entendit-il crier.

On ferma les seuls volets qui étaient restés ouverts, et la ruelle fut plongée dans l'obscurité.

Il avait dîné à la table de ducs. Il avait couché dans le lit de comtesses. Des villes avaient tremblé en entendant le nom de Cosca.

— Comment en suis-je arrivé… là ?

Il se releva, luttant contre la nausée. Il lissa les cheveux sur ses tempes bourdonnantes et tortilla mollement sa moustache. Il tenta de regagner l'allée avec un peu de son ancienne allure, progressant entre les bâtiments fantomatiques et dans un carré de brouillard éclairé, la nuit humide dégoulinant sur son visage moite. Il entendit des bruits de pas et fit volte-face.

— Mon bon monsieur ! Je me retrouve temporairement sans fonds, pourriez-vous m'avancer une petite somme en attendant que…

— Va pisser ailleurs, mendiant.

L'homme le bouscula en passant, l'envoyant valser contre le mur.

Cosca, outré, sentit le sang bouillir dans ses veines.

— Vous êtes en train de parler à Nicomo Cosca, célèbre soldat de fortune ! (L'effet était un peu gâché par les frémissements de sa voix rauque.) Capitaine général des Mille Épées ! Ex-Capitaine général, plus exactement. (L'homme fit un geste obscène et disparut dans le brouillard.) J'ai dîné… dans les lits… de ducs !

Pris d'une quinte de toux saisissante, Cosca se plia en deux, posant ses mains tremblantes sur ses

genoux flageolants.

Telle était la vie de l'ivrogne. Un quart du temps sur le cul, un quart du temps à plat ventre, un quart à genoux et le reste plié en deux. Il finit par expectorer une grosse quantité de flegme. Serait-ce là son héritage ? Ne laisserait-il derrière lui que des crachats dans des centaines de caniveaux ? Son nom serait-il gravé dans les mémoires en tant que synonyme de trahison mesquine, de cupidité et de gâchis ? Il se redressa et leva les yeux vers le néant avec un grognement de pur désespoir, car même les étoiles lui étaient refusées par la brume enveloppante de Sipani.

— Une dernière chance, c'est tout ce que je demande. (Il avait perdu le compte des dernières chances qu'il avait gâchées.) Une toute petite, mon Dieu ! (Pas un instant de sa vie il n'avait cru en Dieu.) Les Parques ! (En elles non plus.) N'importe qui ! (La seule chose en laquelle il avait jamais eu foi, c'était son prochain verre.) Une seule… petite… chance.

— Très bien. Une seule.

Cosca cligna des yeux.

— Mon Dieu ? C'est… vous ?

Un petit rire. Une voix de femme, et un ricanement sec, moqueur, tout sauf divin.

— Tu peux t'agenouiller si tu veux, Cosca.

Il plissa les yeux à travers le brouillard, et son cerveau engourdi se remit à fonctionner. Elle connaissait son nom, ce qui était de mauvais augure. Il avait bien plus d'ennemis que d'amis, et davantage de créanciers. D'un geste maladroit, il tenta d'attraper le pommeau de son épée dorée, puis se rappela qu'il l'avait mise au clou à Osprie, des mois plus tôt, et en avait racheté une beaucoup moins chère. Il s'efforça donc, toujours aussi malhabile, d'attraper le pommeau de celle-ci à la place, avant de se rappeler qu'il l'avait elle aussi mise au clou en arrivant à Sipani. Il laissa tomber sa main tremblante. Tant pis. De toute façon, même s'il avait eu une lame, il aurait eu bien du mal à frapper.

— Vous êtes qui, vous, bordel ? Si je vous dois de l'argent, préparez-vous… (Il laissa échapper un long rot âcre qui remontait de son estomac.) … à mourir.

Il vit soudain une forme se dessiner à côté de lui, tourna les talons, trébucha et s'étala au sol, se cognant la tête contre le mur avec une force aveuglante.

— Alors, tu es toujours en vie. Tu es en vie, non ?

Une femme élancée, son visage dur presque entièrement dans l'ombre, ses cheveux hérissés teintés d'orange. Il s'efforça de se rappeler son nom.

— Shylo Vitari, jamais je n'aurais cru…

Pas une ennemie, c'était déjà ça, mais certainement pas une amie non plus. Il se releva sur un coude. Comme il sentait la rue tourner autour de lui, il décida qu'il n'essaierait pas de se redresser davantage.

— Je suppose que tu ne vas pas… m'offrir à boire, si ?

— Un lait de chèvre ?

— Quoi ?

— J'ai entendu dire que c'était bon pour la digestion.

— On dit que tu as un silex en guise de cœur, mais je ne t'aurais jamais crue assez froide pour suggérer que je boive du lait, putain ! Juste un petit verre de cette bonne vieille eau-de-vie de raisin. (*À boire, à boire, à boire*.) Un seul petit verre et j'arrête.

— Oh, ça oui, tu vas arrêter. T'es bourré depuis combien de temps, cette fois ?

— Je pense que j'ai commencé en été… On est quel jour, aujourd'hui ?

— Pas la même année, pour sûr. T'as gaspillé combien ?

— Tout et plus encore. Je serais surpris s'il y avait une pièce dans le monde qui ne soit pas passée par ma bourse, mais il semblerait que j'aie dépensé tout ce que j'avais, là, donc si tu en as un petit peu en trop…

— Il va falloir que tu changes.

Il se redressa – du moins se mit à genoux – et se tapota le torse d'un doigt vindicatif.

— Tu crois que je ne le sais pas ? Qu'il n'y a pas une partie de moi qui en a assez de baigner dans la pisse et qui voudrait être libérée de cette torture ? (Il haussa les épaules, impuissant, et son corps douloureux s'affaissa.) Mais pour changer un homme, il faut de bons amis ou, mieux encore, de bons ennemis. Mes amis sont tous morts, et mes ennemis, je dois l'avouer… ont mieux à faire.

— Pas tous.

C'était une autre femme, une autre voix, plus familière. Cosca sentit un frisson lui parcourir la colonne vertébrale. Une silhouette se détacha du brouillard, qui se referma en tourbillonnant derrière sa queue-de-pie.

— Non…, gémit-il.

Il se rappelait la première fois qu'il avait posé les yeux sur elle, une fille de dix-neuf ans à la chevelure folle, une épée sur la hanche, le regard brillant, empli de colère, de défi et d'une fascinante étincelle de mépris. Ses traits s'étaient creusés, et elle grimaçait. Elle portait son épée sur l'autre hanche, la main droite reposant sur le pommeau. Ses yeux vifs ne cillaient toujours pas, et la lueur de colère, de défi et surtout de mépris semblait s'être embrasée. On pouvait difficilement le lui reprocher. Cosca était bien pire que méprisable, il le savait bien.

Il avait juré un millier de fois de la tuer, évidemment, si jamais il la revoyait. Elle, son frère, Andiche, Victus, Sesaria, Fidèle Carpi et tous ces salauds des Mille Épées qui l'avaient trahi. Qui lui avaient volé sa place. Qui l'avaient renversé sur le champ de bataille d'Afieri, réduisant sa réputation en lambeaux.

Cosca avait juré un millier de fois de la tuer, mais il avait rompu toutes sortes de vœux dans sa vie, et il n'était pas fâché de la revoir. Loin de là, il sentit monter en lui un mélange d'autoapitoiement coutumier, de joie mélancolique et, surtout, une honte perçante quand il lut sur son visage à quel point il était lamentable.

Il sentit des picotements dans son nez, des larmes remplir ses yeux brûlants. Pour une fois, il était reconnaissant qu'ils soient constamment injectés de sang. S'il pleurait, personne ne s'en rendrait compte.

— Monza. (Il essaya de rajuster son col sale de ses mains tremblantes, en vain.) Je dois avouer avoir entendu dire que tu étais morte. Je voulais te venger, bien sûr…

— Me venger ou te venger ?

Il haussa les épaules.

— Je m'en souviens pas… j'ai fait une pause en chemin pour boire un coup.

— À l'odeur, on dirait qu'il y en a eu plus qu'un. (Il perçut la trace de déception dans sa voix avec un terrible pincement au cœur.) J'ai entendu dire que tu t'étais enfin fait tuer à Dagoska.

Il parvint à esquisser un mouvement suffisamment ample pour chasser ces mots.

— On a souvent annoncé ma mort, à tort. Mes nombreux ennemis qui prennent leurs rêves pour des réalités. Où est ton frère ?

— Mort.

Son visage resta impassible.

— Oh, j'en suis désolé. Je l'ai toujours bien aimé.

— C'était réciproque.

Cosca avait détesté ce pourri de menteur, de lâche et manipulateur, et c'était en effet réciproque, mais ça ne changeait plus rien, maintenant.

— Si seulement sa sœur avait eu les mêmes sentiments pour moi, les choses auraient été bien différentes.

— Avec des « si seulement », tu ne vas pas aller bien loin. Nous avons tous des… regrets.

Ils se regardèrent droit dans les yeux pendant un long moment, elle debout, lui à genoux. Dans ses rêves, leurs retrouvailles avaient été bien différentes.

— Des regrets. « Le coût des affaires », disait Sazine.

— Peut-être devrait-on mettre le passé derrière nous.

— Je me souviens à peine d'hier, mentit-il.

Le passé lui pesait comme une armure géante.

— Au futur, alors. J'ai du travail pour toi, si tu veux. Tu penses être à la hauteur ?

— Quelle sorte de travail ?

— Des combats.

Cosca grimaça.

— Tu as toujours été bien trop attachée au combat. Combien de fois te l'ai-je dit ? Un mercenaire n'a que faire de ces inepties.

— Et on porte nos épées pour la classe, non pour frapper.

— Parfait, ma fille. Tu m'as manqué.

Il le dit sans réfléchir, dut enfouir sa honte sous une quinte de toux qui faillit lui coûter un poumon.

— Aide-le à se relever, Cordial.

Un colosse était apparu en silence pendant leur conversation, pas très grand, mais costaud. Il dégageait une aura de force tranquille. Soulevant Cosca, il le mit debout sans effort.

— Une bonne action pour tes bras musclés, bafouilla-t-il en luttant contre la nausée. Cordial, tu t'appelles ? Un philanthrope ?

— Un bagnard.

— On peut très bien être les deux. Merci, en tout cas. Maintenant, si tu pouvais simplement m'indiquer la taverne la plus…

— La taverne devra t'attendre, l'interrompit Vitari. Même si ça va faire un trou dans les ventes de vin. La conférence commence dans une semaine, et on a besoin que tu sois sobre.

— J'ai arrêté la sobriété. La sobriété, ça fait mal. Tu as dit conférence ?

Monza le contemplait toujours avec une lueur de déception dans les yeux.

— J'ai besoin d'un homme bon. D'un homme avec du courage et de l'expérience. D'un homme suffisamment téméraire pour se mettre en travers du chemin du grand-duc Orso. (Elle esquissa un sourire.) Tu es ce qu'on a trouvé de mieux au dernier moment.

Cosca, pendu au bras du bagnard, regardait la rue défiler en titubant.

— De toutes les qualités que tu as citées j'ai… l'expérience ?

— Une sur quatre, je ferai avec. Quant à toi, ça pourrait te rapporter un peu d'argent. Tu as besoin d'argent, non, mon vieux ?

— Putain, oui. Mais pas autant que d'un verre.

— Fais bien ton boulot, et on verra.

— D'accord.

Il se rendit compte qu'il se tenait droit, le menton levé, et dépassait ainsi Monza.

— Il nous faudrait un Registre d'Engagement, comme au bon vieux temps. Écrit avec des volutes, des tas d'enluminures, comme faisait Sajaam. Signé à l'encre rouge et… Où peut-on trouver un notaire, de nos jours ?

— Ne t'inquiète pas, je te crois sur parole.

— Tu dois être la seule personne de toute la Styrie prête à le faire, dit-il avec un rire, avant d'indiquer le bas de la rue. Par ici, bonhomme, essaie de suivre.

Il fit un grand pas en avant, mais son genou céda sous son poids. Il se serait écroulé si Cordial ne l'avait pas redressé.

— Pas par là, dit le bagnard de sa voix profonde.

Il glissa une main sous le bras de Cosca et l'entraîna, en le portant à moitié, dans l'autre direction.

— Vous êtes un vrai gentleman, monsieur, murmura Cosca.

— Je suis un assassin.

— On peut très bien être les deux…

Cosca essaya de se focaliser sur Vitari, qui marchait à grandes enjambées loin devant, puis sur le visage de Cordial. Des compagnons étranges. Des exclus. Ceux dont personne ne voulait. Il regarda Monza, reconnaissant sa démarche volontaire d'antan, mais qui avait perdu de son élasticité. Ceux qui oseraient se mettre en travers du chemin du grand-duc Orso. Des fous, donc, ou des désespérés. Et lui, qu'était-il ?

Il avait la réponse sur le bout de la langue. « On peut très bien être les deux. »

Exclu

Le couteau de Cordial scintillait, vingt coups dans un sens et vingt dans l'autre, frottant la pierre à aiguiser en un va-et-vient réjouissant. Rien ne valait une lame aiguisée et rien n'était pire qu'une lame émoussée, ce fut donc avec un grand sourire qu'il s'aperçut, testant le tranchant du bout du doigt, qu'elle était prête à l'emploi.

— La Maison des Plaisirs de Cardotti est en fait la villa d'un ancien commerçant, expliquait Vitari de sa voix calme et froide. Elle est construite en bois, comme presque tout Sipani, sur les trois côtés d'une cour, avec le Huitième Canal dans le dos.

Ils étaient tous les six assis à une longue table installée dans la cuisine, derrière l'atelier. Murcatto et Shivers, Morveer et Day, Cosca et Vitari. Une maquette d'un grand bâtiment en bois construit autour d'une cour trônait au milieu de la table. Cordial jugea qu'elle faisait un trente-sixième de la vraie Maison des Plaisirs de Cardotti, bien qu'il fût difficile d'être précis. Or, il adorait être précis.

Vitari passait un doigt sur les fenêtres le long d'un côté.

— Au rez-de-chaussée, des cuisines et des bureaux, un fumoir à brou et une salle de jeu, cartes et dés.

Pressant sa main sur sa poche de chemise, Cordial sentit la pression réconfortante de ses propres dés contre ses côtes.

— Dans chacun des deux angles du bâtiment, un escalier conduit au premier étage, treize pièces où l'on divertit les invités…

— Où ils baisent, dit Cosca. Nous sommes tous adultes, appelons un chat un chat.

Pendant un court instant, il laissa ses yeux injectés de sang se poser sur les deux bouteilles de vin sur l'étagère. Cordial avait remarqué que cela lui arrivait souvent.

Les doigts de Vitari glissèrent jusqu'au toit de la maquette.

— Et puis, tout en haut, trois grandes suites où l'on… baise les invités de marque. On dit que la suite royale, au centre, pourrait accueillir un empereur.

— Elle conviendra peut-être au goût d'Ario, dans ce cas, grommela Murcatto.

Comme ils étaient passés de cinq à sept, Cordial coupa chacune des deux miches en quatorze tranches, envoyant de la farine un peu partout. Vingt-huit tranches en tout, quatre par personne. Murcatto mangerait moins, mais Day compenserait. Cordial détestait laisser des restes.

— Selon Eider, Ario et Foscar auront trois ou quatre dizaines d'invités, certains armés, mais sans qu'ils viennent dans l'optique de se battre, plus six gardes du corps.

— Elle dit la vérité ? demanda Shivers.

— Il y a toujours une part de hasard, mais elle ne nous mentirait pas.

— Pour en neutraliser autant… il va nous falloir plus de combattants.

— De tueurs, interrompit Cosca. Encore une fois, appelons un chat un chat.

— Vingt, peut-être, dit Murcatto sèchement. Plus vous trois.

Vingt-trois. Un nombre intéressant. Cordial sentit la chaleur lui chatouiller la joue tandis qu'il ouvrait la vieille cuisinière avec un « crac ». Vingt-trois ne pouvait être divisé que par un. Pas de parties, pas de fractions. Pas de demi-mesures. Un peu comme Murcatto. Il sortit la grosse casserole de la cuisinière. Les nombres ne mentaient pas. Contrairement aux gens.

— Comment on fait rentrer vingt-trois hommes sans se faire repérer ?

— C'est une fête, dit Vitari. Il y aura des artistes, et c'est nous qui les fournirons.

— Des artistes ?

— On est à Sipani. Ici, tu es soit artiste, soit assassin. On ne devrait pas avoir trop de mal à en trouver qui allient les deux.

Cordial était exclu des préparations, mais ça ne le dérangeait pas. Sajaam lui avait demandé de faire ce que disait Murcatto, ça s'arrêtait là. Bien longtemps auparavant, il avait appris que la vie était plus simple si vous vous préoccupiez uniquement de ce que vous aviez juste sous les yeux. Pour l'instant, le ragoût était son seul souci.

Il en goûta un peu sur la cuillère en bois. C'était bon. Il lui donnait quarante et un sur cinquante. L'odeur de cuisine, la vapeur qui montait, le frémissement des bûches dans le feu lui rappelaient les cuisines en Sécurité. Les ragoûts, les soupes et le porridge mijotant dans les grandes cuves. Ça datait de très longtemps, quand une épaisseur de pierre infinie couvait au-dessus de sa tête, quand les nombres tombaient juste et que les choses avaient un sens.

— Ario voudra boire d'abord, disait Murcatto. Et jouer, pour se pavaner devant ces imbéciles. Ensuite, nous le conduirons à la suite royale.

Cosca sourit de ses lèvres craquelées :

— Où des femmes l'attendront, je suppose ?

— Une brune et une rousse, confirma Murcatto, échangeant un regard avec Vitari.

— Une surprise digne d'un empereur, gloussa Cosca.

— Quand Ario sera mort, ce qui ne devrait pas prendre longtemps, nous passerons dans la chambre voisine pour offrir le même traitement à Foscar. (Murcatto se tourna vers Morveer, toujours stoïque.) Les gardes les auront suivis à l'étage, pour faire le guet pendant qu'ils sont occupés. Vous vous en occuperez, avec Day.

— Vraiment ? dit Morveer, daignant lever les yeux de ses ongles et cesser de ricaner un instant. Une tâche qui sied à notre talent, très certainement.

— Essayez de ne pas empoisonner la moitié de la ville, cette fois-ci. On devrait pouvoir tuer les frères sans trop attirer l'attention, mais si quelque chose tourne mal, les artistes prendront le relais.

— Prenez la cour pour commencer, suggéra le vieux mercenaire en tapotant la maquette d'un doigt tremblant, les salles de jeu et les fumoirs, puis sécurisez les escaliers. Désarmez les invités et rassemblez-les. Poliment, bien sûr, sans agressivité. Gardez le contrôle.

— Le contrôle, répéta Monza en frappant d'un doigt ganté sur la table. Je veux que vous gardiez toujours ce mot ancré dans vos petits esprits. Nous tuons Ario, nous tuons Foscar. Si quelqu'un nous crée des ennuis, faites ce que vous avez à faire, mais essayez de limiter les meurtres. Nous aurons assez de problèmes ensuite sans devoir gérer un bain de sang. Compris ?

Cosca s'éclaircit la voix :

— Peut-être qu'un verre m'aiderait à comprendre pleinement…

— C'est bon, le coupa Shivers. On se contrôle, et aussi peu de sang que possible.

— Deux meurtres, dit Cordial en posant la casserole au milieu de la table. Un et un. C'est tout.

On mange.

Il commença à servir les autres.

Il aurait bien aimé s'assurer que chacun reçoive le même nombre de morceaux de viande. De carottes et d'oignons, aussi, et de petits pois. Mais le temps qu'il les compte, la nourriture aurait été froide, et ce niveau de précision n'aurait été du goût de personne. Ça avait déjà causé une bagarre en Sécurité. Cordial avait tué deux hommes et coupé la main d'un troisième. Il ne voulait tuer personne ce soir. Il avait faim. Il se contenta donc de servir le même nombre de louches à chacun, même si ça le mettait mal à l'aise.

— C'est bon, marmonna Day, la bouche pleine. Excellent, même. Il en reste ?

— Où as-tu appris à cuisiner, mon ami ? demanda Cosca.

— J'ai passé trois ans dans les cuisines, en Sécurité. J'ai été l'apprenti du chef cuisinier du duc de Borletta.

— Pourquoi était-il en prison ?

— Il avait tué sa femme, l'avait découpée en rondelles et cuisinée en ragoût pour la manger.

Un silence autour de la table. Cosca s'éclaircit bruyamment la voix.

— Je suppose que ce ragoût n'est pas fait à partir d'une femme.

— Le boucher m'a dit que c'était de l'agneau, et je ne vois pas pourquoi il m'aurait menti, répondit Cordial en prenant sa fourchette. La viande humaine, ça coûte bien plus cher.

S'ensuivit un de ces lourds silences que Cordial semblait toujours produire quand il prononçait plus de trois mots d'un coup. Puis Cosca pouffa de rire.

— Tout dépend des circonstances. Ça me rappelle la fois où on a trouvé ces enfants, tu te souviens, Monza, après le siège de Muris ? (Monza sembla se replier encore plus sur elle-même, mais impossible d'arrêter Cosca.) On a trouvé des enfants, et on voulait les vendre comme esclaves, mais t'as pensé qu'on pouvait…

— Bien sûr ! cria presque Monza. C'est tellement hilarant. Qu'est-ce qui pourrait être plus amusant que des orphelins vendus comme esclaves ?

Un nouveau silence, encore plus lourd. L'empoisonneur et le mercenaire échangèrent un regard assassin. Cordial avait vu des gens échanger ce même regard en Sécurité. Quand du sang neuf arrivait, et que des prisonniers étaient forcés de partager leur cellule. Ou quand deux hommes ne pouvaient pas s'encadrer. Du moment où ils se rencontraient, ils se détestaient. Trop différents. Ou trop semblables. Les choses étaient plus difficiles à prédire dehors, bien sûr. Mais en Sécurité, on savait que quand deux hommes se regardaient ainsi, tôt ou tard, il y aurait du sang.

À boire, à boire, à boire. Cosca se détourna de cette andouille de Morveer pour poser les yeux sur le verre de vin de l'empoisonneur, celui des autres, puis le sien, tristement rempli d'eau, et enfin sur la bouteille de vin au milieu de la table, qui attirait son attention comme un aimant. Un simple geste, et elle était à lui. Quelle quantité pourrait-il en avaler avant qu'on la lui arrache des mains ? Il pouvait boire très rapidement quand les circonstances…

Il remarqua que Cordial le dévisageait. Quelque chose dans le regard à la fois triste et franc du bagnard le poussa à réfléchir. Il était Nicomo Cosca, bon sang ! Du moins, il l'avait été. Des villes avaient tremblé, *et cætera*. Il avait passé trop d'années à se contenter de penser à son prochain verre ; il était temps de viser plus loin. Ne serait-ce que le verre suivant. Mais il était difficile de changer.

Il sentait presque la sueur s'échapper de ses pores. Sa tête l'élançait, comme martelée par la douleur. Il se gratta le cou, mais cela ne fit qu'empirer la situation. Il avait un sourire inquiétant, il le

savait, et parlait beaucoup trop. Mais soit il parlait en souriant, soit il hurlait à la mort.

— … sauvé ma vie pendant le siège de Muris, hein, Monza ? C'était bien à Muris ? demandait-il d'une voix rauque, incapable de se rappeler comment il en était arrivé à ce sujet. Un salaud sorti de nulle part. Un coup rapide ! s'exclama-t-il en mimant le geste, manquant de renverser son verre. Et elle l'a transpercé ! En plein cœur, sans rire. Elle m'a sauvé la vie. À Muris. Sauvé la… vie…

Il aurait presque préféré qu'elle l'eût laissé mourir. La cuisine se mit à tourner, à tanguer comme la cabine d'un navire pris dans une tempête. Il n'aurait pas été surpris de voir le vin jaillir hors des verres, le ragoût s'échapper des bols, les assiettes glisser de la table vacillante. Même s'il savait que la tempête était dans sa tête, dès que la pièce se mettait à trembler avec une telle violence, il ne pouvait s'empêcher de se cramponner aux meubles.

— … ça n'aurait pas été si terrible si elle n'avait pas recommencé le lendemain. Je suis tombé dans la douve après avoir pris une flèche dans l'épaule. Aux yeux de tous. Que je passe pour un imbécile devant mes amis, c'est une chose, mais devant mes ennemis…

— Tu dis n'importe quoi.

— Ah bon ? s'enquit-il en plissant les yeux.

Il devait cependant admettre qu'il avait déjà du mal à se rappeler sa dernière phrase, alors les événements d'un siège datant de dix ans, dix années qu'il avait passées à boire…

— C'était moi, dans la douve, et tu as sauté pour me relever. Tu as risqué ta vie, et tu as pris une flèche au passage.

— J'ai du mal à croire que j'aie fait ça, commenta-t-il. (En réalité, il était incapable de se concentrer sur autre chose que son prochain verre.) Mais les détails sont un peu flous, je dois avouer. Peut-être que si l'un d'entre vous me passait le vin…

— Arrête, dit-elle avec le même regard qu'elle avait quand elle le traînait hors d'une taverne ou d'une autre.

Sauf qu'aujourd'hui, elle était plus fâchée, plus dure et encore plus déçue. Elle poursuivit :

— J'ai cinq hommes à tuer, et je n'ai plus le temps de sauver les autres. Surtout de leur propre bêtise. Je n'ai pas besoin d'un ivrogne.

Il transpirait dans le silence, tous les yeux rivés sur lui.

— Je ne suis pas un ivrogne, se défendit-il. J'aime juste le goût du vin. Je l'aime tellement que si je n'en bois pas un peu toutes les deux heures, je deviens très malade.

Agrippé à sa fourchette pendant que le monde vacillait autour de lui, il les vit glousser, et lutta pour garder le sourire. Il leur souhaitait de savourer ces éclats de rire tant qu'ils le pouvaient, parce que Nicomo Cosca riait toujours le dernier. Du moins quand il n'était pas malade.

Morveer se sentait exclu. En face à face, il excellait dans l'art de la conversation, inutile de le préciser, mais il ne s'était jamais senti à l'aise en groupe. La situation lui rappelait la salle à manger de l'orphelinat, lieu chargé d'affreux souvenirs. Là-bas, les plus grands s'amusaient à lui jeter de la nourriture, prélude terrifiant aux murmures, rosseries, passages à tabac et autres tourments qui l'attendaient dans l'obscurité des dortoirs.

Les deux nouveaux assistants de Murcatto, qu'elle avait engagés sans même le consulter, étaient loin de le mettre à l'aise. Shylo Vitari, spécialisée dans la torture pour obtenir des informations, était certes très compétente, mais sa personnalité restait corrosive. Une fois, il avait collaboré avec elle, et le dénouement n'avait pas été heureux. Rien que l'idée d'infliger la douleur de ses propres mains répugnait Morveer. Toutefois, sa connaissance de Sipani pourrait s'avérer utile. Il la supporterait.

Pour l'instant.

Nicomo Cosca était infiniment pire. Mercenaire notoirement destructeur, traître et lunatique, sans code ni scrupule et qui ne croyait qu'en son propre profit. Ivrogne, inconstant et coureur de jupons aussi apte à se contrôler qu'un chien en chaleur. Récidiviste pompeux avec une opinion tout à fait exagérée de ses capacités. Pour résumer, il était tout le contraire de Morveer. Et non seulement ils avaient ajouté cet élément dangereusement imprévisible au groupe et l'avaient impliqué dans leurs plans, mais en plus tout le monde semblait lui faire la cour. Même Day, sa propre assistante, riait de ses blagues dès qu'elle n'avait pas la bouche pleine, ce qui, il l'admettait, était quand même assez rare.

— … un groupe de mécréants attablés dans un entrepôt abandonné ? disait distraitement Cosca, posant ses yeux injectés de sang sur les autres convives. Qui parlent de masques, de déguisements, et d'armes ? Je n'imagine pas comment un homme de mon calibre a pu atterrir en telle compagnie. On penserait que quelque chose de louche se trame là-dessous !

— J'ai songé à la même chose ! intervint Morveer d'une voix aiguë. Je ne pourrais souffrir un tel déshonneur sur la conscience. C'est pourquoi j'ai appliqué un extrait de Fleur de Veuve sur vos bols. J'espère que vous savourez tous vos derniers instants avant l'agonie. (Six paires d'yeux sinistres le dévisagèrent.) Une plaisanterie, bien sûr, dit-il d'une voix rauque, comprenant soudain que sa tentative d'humour avait été un échec total.

Shivers soupira. Monza se passa la langue sur une canine. Day contemplait son bol en fronçant les sourcils.

— J'ai pris des coups de poing qui étaient plus drôles, commenta Vitari.

— L'humour d'empoisonneur, bougonna Cosca en lui jetant un regard assassin. (L'effet fut quelque peu gâché du fait que sa main droite, tremblante, faisait claquer sa fourchette sur son bol.) Une de mes maîtresses est morte empoisonnée. Depuis, je n'éprouve que du dégoût pour votre profession. Ainsi que pour ses praticiens, naturellement.

— Vous pouvez difficilement m'en vouloir pour les actions de tous mes collègues.

Morveer songea qu'il valait mieux taire le fait qu'il était en réalité personnellement responsable, ayant été engagé par la grande-duchesse Sefeline d'Osprie pour assassiner Nicomo Cosca quatorze années auparavant. Il trouvait aujourd'hui particulièrement agaçant le fait d'avoir manqué son coup et tué sa maîtresse à la place.

— Dès que je vois une guêpe, je l'écrase sans me demander si elle m'a déjà piqué ou non. Pour moi, les hommes comme vous, si toutefois on peut vous considérer humain, ne méritent que le mépris. L'empoisonneur est le pire des lâches.

— Il est quand même au-dessus de l'ivrogne ! rétorqua Morveer avec un petit sourire. Un tel gâchis de l'humanité évoquerait presque la pitié s'il n'était pas si repoussant. L'ivrogne est plus prévisible qu'un animal. Incapable de changer, tel le pigeon voyageur, il retourne immuablement à sa bouteille de vin. Elle seule lui permet de supporter la traînée de misère qu'il sème dans son sillage. Il ne peut que suffoquer dans la sobriété, qui lui rappelle ses échecs passés et suscite de futures angoisses. C'est lui, le vrai lâche.

Satisfait, il leva son verre et but une grande gorgée de vin. Or, n'ayant pas coutume de boire si vite, il eut immédiatement la nausée. Néanmoins, il se força à sourire tant bien que mal.

Cosca regarda Morveer avaler le liquide, fermement agrippé à la table.

— Vous ne savez rien de moi. Je pourrais cesser de boire à ma guise. En fait, j'ai décidé de

m'arrêter. Je pourrais vous le prouver, ajouta le mercenaire en levant une main qui tremblait comme une feuille. Je n'ai besoin que d'un dernier verre pour me détendre.

Les autres rirent, la tension évanouie, mais Morveer ne manqua pas le regard meurtrier que lui adressa Cosca. Le vieux sac à vin était peut-être devenu un idiot inoffensif, mais il avait compté parmi les hommes les plus dangereux de Styrie. Il aurait été peu intelligent de le prendre à la légère, et Morveer ne se laisserait pas avoir. Il n'était plus l'orphelin pleurnichant qu'on avait dû détacher de force de sa mère.

Les précautions d'abord, comme toujours.

Immobile, Monza ne parlait que si c'était absolument nécessaire et mangeait le strict minimum, coupant maladroitement sa nourriture avec sa douloureuse main gantée. Elle s'était elle-même exclue, en s'asseyant en bout de table. Elle gardait cette distance qui sépare un général de ses soldats, un employeur de ses employés et une femme en fuite du reste du monde, si elle avait une once de bon sens. Ce n'était pas difficile. Pendant des années, elle avait gardé ses distances et laissé Benna faire la conversation, rire, être aimé. Un chef ne peut pas se permettre d'être aimé. Surtout pas une femme. Shivers la regardait sans cesse ; elle détournait chaque fois les yeux. À Port Ouest, elle avait laissé la situation déraper, se rendant vulnérable. Ça ne devait plus se reproduire.

— Vous avez l'air de vous connaître, tous les deux, demandait Shivers, les observant Cosca et elle. Vous êtes de vieux amis ?

— Nous sommes presque de la même famille ! s'exclama le vieux mercenaire en agitant sa fourchette, assez violemment pour crever l'œil de quelqu'un. Nous avons été de nobles membres des Mille Épées, la brigade de mercenaires la plus célèbre du Cercle du Monde.

Monza le regarda méchamment. Ses satanées histoires ramenaient au goût du jour des événements et des choix qu'elle aurait préféré laisser enterrés dans le passé.

— Nous avons combattu côte à côte dans toute la Styrie, poursuivit Cosca, sous le Capitaine général Sazine. Une belle époque pour être mercenaire ! Et puis, les choses sont devenues plus… compliquées.

Vitari eut un gloussement incrédule.

— Plus sanglantes, tu veux dire.

— Bah, c'est la même chose. Les gens étaient plus riches alors, ils avaient plus peur, aussi, et les murs étaient moins hauts. Puis Sazine a pris une flèche dans le bras, il a perdu son bras, puis il est mort, et j'ai été élu Capitaine général. (Il remua le ragoût dans son assiette.) En enterrant ce vieux loup, j'ai compris combien les combats étaient durs et, à l'instar de tous les gens de qualité, je souhaitais y participer le moins possible, expliqua-t-il en adressant un sourire nerveux à Monza. Donc on a coupé la brigade en deux.

— Tu as coupé la brigade en deux.

— J'ai pris une moitié, et Monzcarro et son frère Benna ont pris l'autre. On a fait courir une rumeur selon laquelle on s'était fâchés. On s'engageait des deux côtés dans toutes les querelles qu'on trouvait – on en trouvait beaucoup – pour… faire semblant de se battre.

— Faire semblant ? murmura Shivers.

Cosca, tremblant toujours, heurta son couteau contre sa fourchette avant de reprendre.

— On marchait pendant des semaines, en ratiboisant le pays. On faisait semblant de se battre comme des fous, mais sans se blesser, et on terminait chaque saison avec bien plus d'argent et sans aucun mort. Enfin, quelques pourris, si. C'était aussi profitable que de le faire pour de vrai, cela dit.

On a même mis au point quelques fausses batailles, pas vrai ?

— Oui.

— Jusqu'à ce que Monza s'engage auprès du grand-duc Orso de Talins, parce qu'elle en avait assez des fausses batailles. Jusqu'à ce qu'elle mène une vraie charge, avec des épées aiguisées, frappant pour de vrai. Jusqu'à ce que tu décides de changer les choses, hein, Monza ? Dommage que tu ne m'aies pas prévenu. J'aurais pu passer le mot à certains de mes gars, et on aurait sauvé bien des vies.

— Tes gars, rit-elle. Ne prétends pas t'être jamais intéressé aux autres.

— Certains comptaient pour moi. Enfin, ça ne m'a rien apporté, et à eux non plus, ajouta-t-il en la regardant droit dans les yeux. Et contre toi, qui s'est retourné ? Fidèle Carpi, non ? Pas si fidèle que ça, finalement, hein ?

— Il a été parfaitement fidèle. Jusqu'au moment où il m'a poignardée.

— Et maintenant, c'est lui qui occupe le fauteuil du Capitaine général, non ?

— J'ai entendu dire qu'il avait réussi à y rentrer son gros cul.

— Tout comme tu y as glissé tes petites fesses après moi. Mais il a dû avoir l'assentiment des autres capitaines, non ? Des hommes bien, ceux-là. Andiche, le salaud. Sesaria, la grosse sangsue. Victus, l'enfoiré. Ces trois porcs, ils étaient de ton côté ?

— Les yeux fixés sur leur auge, ils se sont tous retournés contre moi, je suppose, comme ils s'étaient retournés contre toi. Tu ne m'apprends rien.

— Une bande d'ingrats, les mercenaires. On les mène à la victoire, on leur apporte de l'argent. Ils s'ennuient vite. Et s'ils sentent le vent tourner…

Monza avait perdu patience. Un chef ne peut pas se permettre d'avoir l'air tendre. Surtout pas une femme.

— Si tu sais tant de choses, alors pourquoi tu te retrouves seul, ivre et sans le sou, hein, Cosca ? Ne fais pas comme si je ne t'avais pas donné un millier de chances. Tu les as toutes gâchées, comme tu as toujours tout gâché. Reste à savoir si tu vas aussi gâcher celle-ci. Tu vas pouvoir travailler pour moi, ou faut-il absolument qu'on soit ennemis ?

Cosca esquissa un sourire triste.

— Dans notre métier, les ennemis sont source de fierté. L'expérience m'a appris une chose : c'est des amis qu'il faut se méfier. Et bravo au chef cuisinier.

Jetant sa fourchette dans son bol, il se dirigea droit, ou presque, vers la porte de la cuisine. Monza contempla les visages maussades qui restaient autour de la table, et fronça les sourcils.

« Avoir peur de vos ennemis ne vous apportera rien », écrivait Verturio, « mais méfiez-vous toujours de vos amis. »

Une poignée de canailles

Dans l'entrepôt, caverne glaciale traversée de courants d'air, la lumière s'infiltrant entre les planches des volets traçait des lignes brillantes sur le sol poussiéreux, les caisses vides empilées dans un coin et la vieille table trônant au centre de la pièce. Shivers s'affala sur une chaise branlante à côté de la table, et sentit contre son mollet la poignée du couteau que Monza lui avait donné. Piqûre de rappel quant à la raison de sa présence ici. Sa vie devenait plus sombre et plus dangereuse que dans le Nord. Pour ce qui était de devenir un homme meilleur, il faisait de grands pas en arrière.

Que faisait-il donc ici ? Restait-il parce qu'il désirait Monza ? Probablement. Son indifférence depuis Port Ouest n'avait fait qu'accroître son désir. Parce qu'il voulait son argent ? Aussi. L'argent était bien utile pour se payer des trucs. Parce qu'il avait besoin de travail ? C'est vrai. Parce qu'il était bon dans ce travail ? Vrai aussi.

Parce que ce travail lui plaisait ?

Shivers fronça les sourcils. Certains hommes ne sont pas faits pour agir en bien, et il commençait à croire qu'il était l'un de ceux-là. Il n'était plus si sûr qu'être un homme meilleur valait tous ces efforts.

Une porte claqua, le sortant de ses pensées. Cosca descendit l'escalier qui menait à la chambre, les marches craquant sous ses bottes. Il grattait la rougeur qu'il avait au cou.

— Bonjour, le salua Shivers.

Le vieux mercenaire bâilla.

— C'est le matin ? Je me souviens pas de quand j'en ai vu un pour la dernière fois. Belle chemise.

Shivers tripota sa manche. De la soie sombre, avec des boutons en os poli et des manchettes brodées. Bien trop sophistiquée à son goût, mais elle avait plu à Monza.

— J'avais pas remarqué.

— Dans le temps, j'aimais les beaux vêtements, dit Cosca en se laissant tomber sur une chaise branlante à côté de Shivers. Le frère de Monza aussi. Il avait la même chemise, si je me souviens bien.

Shivers ne voyait pas bien où le vieux salaud voulait en venir, mais ça ne lui plaisait pas.

— Et ?

— Elle t'a parlé de son frère, non ?

Cosca avait un petit sourire étrange, comme s'il savait quelque chose que Shivers ignorait.

— Elle m'a dit qu'il était mort.

— C'est ce que j'ai entendu.

— Elle m'a dit que ça ne la réjouissait pas.

— C'est certain.

— Il y a autre chose que je devrais savoir ?

— Je suppose qu'on pourrait tous être plus informés qu'on ne l'est. Mais je vais lui laisser le

plaisir.

— Elle est où ? demanda sèchement Shivers, qui était à court de patience.

— Monza ?

— Qui d'autre ?

— Elle préfère qu'ils ne voient pas son visage. Mais ne t'inquiète pas. J'ai engagé des combattants tout autour du Cercle du Monde. Et un bon nombre d'artistes, aussi. Ça te pose un problème si je m'en occupe ?

Ça posait un tas de problèmes à Shivers. Il était évident que la seule chose dont s'était occupé Cosca depuis bien longtemps, c'était sa bouteille. Après que le Neuf-Sanglant avait tranché la tête du frère de Shivers pour la planter sur un pieu, leur père avait commencé à boire. À boire, à se mettre en colère, puis à trembler. Il avait cessé de faire les bons choix, perdu le respect des siens, gâché tout ce qu'il avait construit et était mort en ne laissant à Shivers que des souvenirs amers.

— Je ne fais pas confiance à un homme qui boit, grogna-t-il sans s'encombrer d'euphémismes. Une fois qu'un homme commence à boire, il s'affaiblit et finit par devenir fou.

Cosca secoua tristement la tête.

— C'est le contraire. On devient fou, on s'affaiblit, puis on commence à boire. La bouteille n'est qu'un symptôme, pas l'origine du problème. Ta sollicitude me va droit au cœur, mais ne t'en fais pas trop pour moi. Je me sens déjà beaucoup mieux !

Il posa ses mains à plat sur la table. Effectivement, elles ne tremblaient plus autant. Les grandes convulsions étaient remplacées par un léger frémissement.

— Je serai au mieux de ma forme avant que tu n'aies eu le temps de dire « ouf ».

— J'ai hâte de voir ça, déclara Vitari en entrant, les bras croisés.

— On est tous dans le même cas, Shylo, rétorqua Cosca en donnant une tape amicale sur le bras de Shivers. Mais assez parlé de moi ! Quels criminels, crevures, voyous et autres raclures humaines nous as-tu dénichés dans les rues de cette bonne vieille Sipani ? Quels combattants-artistes nous as-tu ramenés, hein ? Des musiciens meurtriers ? Des danseurs destructeurs ? Des chanteurs cannibales ? Des jongleurs… des jongleurs…

— Assassins ? proposa Shivers.

— Bourru et direct, comme toujours, dit Cosca avec un grand sourire.

— Bourru ?

— Brut, expliqua Vitari en se glissant sur la dernière chaise et en dépliant une feuille de papier sur la table abîmée. On commence par un groupe qui joue clandestinement sur les quais. Enfin, ils se font bien plus en volant les passants qu'en leur chantant des sérénades.

— Des gens des rues ? Exactement ce qu'il nous faut, commenta Cosca en étirant son long cou comme un coq qui se pavane. Entrez !

La porte s'ouvrit en craquant, et cinq hommes entrèrent. Même dans le Nord, ils auraient eu l'air de durs à cuire. Cheveux gras, visage vérolé, vêtements sales. Ils balayèrent la pièce de leurs petits yeux suspicieux, tenant dans leurs mains sales de vieux instruments de musique. Ils s'approchèrent de la table, l'un se grattant l'entrejambe, un autre se curant le nez avec sa baguette de batterie.

— Et vous êtes ? s'enquit Cosca.

— On est un groupe, dit le premier.

— Et votre groupe a un nom ?

Ils échangèrent un regard perplexe.

— Non. Pourquoi il en aurait un ?

— Vos noms, alors, s'il vous plaît, et vos compétences en tant qu'artiste et que combattant.

— Je m'appelle Solter. Je manie la batterie et la masse d'arme, dit-il en écartant les pans de son manteau, révélant un morceau de fer terni. Pour être honnête, je suis meilleur à la masse d'arme.

— Je suis Morc, dit le suivant. Flûte et coutelas.

— Olopin. Cor et marteau.

— Olopin, aussi, se présenta le suivant en montrant son voisin du pouce. Je suis son frère. Violon et couteaux.

En guise de démonstration, il sortit de ses manches une paire de longues lames qu'il fit tourner entre ses doigts.

Le dernier avait le nez le plus tordu que Shivers ait jamais vu, et il en avait croisé des bien cassés.

— Gurpi, luth et luth.

— Tu te bats avec ton luth ? demanda Cosca.

— Je les tape avec, comme ça, expliqua-t-il en agitant son instrument, avant d'exhiber deux rangées de dents d'une teinte maronnasse. Il y a une grande hache cachée dedans.

— Aïe. Jouez, s'il vous plaît, mes amis, et quelque chose de gai.

Shivers, pourtant pas grand mélomane, les trouva très mauvais. La batterie n'était pas en rythme. La flûte sifflait sans jamais changer de note. Le luth résonnait étrangement, probablement à cause de la ferraille dedans. Mais Cosca hochait la tête, les yeux fermés, comme s'il n'avait jamais entendu plus belle mélodie.

— Mon Dieu, vos talents sont multiples ! cria-t-il après quelques mesures, ce qui interrompit immédiatement le vacarme. Vous êtes tous engagés, pour quarante balances la nuit, chacun.

— Quarante… balances… chacun ? coassa le batteur.

— Payées après le travail. Mais ce sera un dur labeur. Vous devrez très certainement vous battre et éventuellement jouer. Ça pourrait même être une performance fatale, pour nos ennemis. Êtes-vous prêts à tenir un tel engagement ?

— Pour quarante balances chacun ? (Ils souriaient tous.) Oui, monsieur ! À ce prix-là, on n'a peur de rien !

— Parfait. Nous savons où vous trouver.

Tandis que le groupe sortait, Vitari se pencha pour murmurer :

— Ils sont bien moches, ces salauds.

— D'où l'intérêt d'une soirée masquée, souffla Cosca. Au milieu de la foule, on n'y verra que du feu.

Shivers n'aimait pas trop confier sa vie à ces canailles.

— Mais on ne va pas se rendre compte qu'ils jouent mal ?

Cosca ricana.

— Les gens ne viennent pas chez Cardotti pour la musique.

— Et on n'aurait pas dû vérifier s'ils savaient se battre ?

— S'ils se battent comme ils jouent, pas la peine de s'inquiéter.

— Ils jouent comme de la merde.

— Ils jouent comme des sauvages. Avec un peu de chance, ils se battent aussi comme ça.

— C'est pas une façon de…

— J'aurais jamais imaginé que tu serais aussi tatillon, commenta Cosca. Il faut que tu apprennes un peu à vivre, mon ami. Toutes les victoires qui valent la peine d'être gagnées le sont avec vigueur et brio !

— Avec qui ?

— Négligence, proposa Vitari.

— Panache, corrigea Cosca. Il faut savoir saisir sa chance.

— Et qu'est-ce qu'on en fait, de tout ça ? demanda Shivers à Vitari. De la vigueur, et tout ?

— Si tout se passe bien, alors on enverra Ario et Foscar loin des autres, et… (Elle claqua des doigts.) Peu importera qui gratte le luth. Le temps presse ; dans quatre jours, tous les grands noms de Styrie descendent à Sipani pour la conférence. Dans un monde idéal, je trouverais de meilleurs hommes. Mais le nôtre ne l'est pas.

Cosca poussa un long soupir.

— Loin de là, en effet. Enfin, ne nous laissons pas abattre, il est encore tôt, et nous avons déjà trouvé cinq hommes. Maintenant, si vous voulez bien me passer un verre de vin, on pourrait…

— Pas de vin, gronda Vitari.

— C'est quand même terrible qu'on ne me laisse plus me rafraîchir la gorge, se plaignit le mercenaire, maintenant si proche de Shivers que celui-ci discernait les vaisseaux éclatés sur sa joue. La vie est une mer de chagrins, mon ami. Entrez !

L'homme suivant pouvait à peine passer la porte de l'entrepôt, tant il était grand. Un peu plus grand que Shivers, mais surtout beaucoup plus gros. Une barbe de trois jours recouvrait son imposante mâchoire. Il n'avait pas l'air vieux, mais ses épais cheveux bouclés étaient entièrement gris. Il s'approcha de la table en se tordant les mains, le dos voûté, comme s'il avait honte de sa taille. Les planches craquaient sous ses énormes pieds. Cosca siffla.

— Mon Dieu, qu'il est grand, celui-là !

— Je l'ai trouvé dans une taverne près du Premier Canal, dit Vitari. Complètement bourré, mais tout le monde avait trop peur pour le faire bouger. Il parle à peine styrien.

Cosca se pencha vers Shivers.

— Tu pourrais peut-être t'occuper de lui ? La solidarité nordique ?

Shivers ne se souvenait pas d'une quelconque solidarité là-haut, mais ça valait le coup d'essayer. Parler sa langue après tant de temps en Styrie lui fit un effet étrange.

— Comment tu t'appelles, mon ami ?

Le colosse sembla surpris d'entendre du nordique.

— Greylock, dit-il en montrant ses cheveux gris. Ils ont toujours eu cette couleur.

— Et qu'est-ce que tu viens faire dans le coin ?

— Je cherchais du travail.

— Quelle sorte de travail ?

— Tout ce que vous avez, en gros.

— Même si c'est sanglant ?

— Je vois pas ce que je peux trouver d'autre. Tu es nordique ?

— Aye.

— On dirait que tu viens du Sud.

Shivers mit les mains sous la table en fronçant les sourcils pour cacher ses manchettes fantaisie.

— Eh bien, c'est pas le cas. Je m'appelle Caul Shivers.

— Shivers ? répéta Greylock, incrédule.

— Aye, confirma-t-il, content que l'homme reconnaisse son nom ; il avait toujours sa fierté, après tout. Tu as entendu parler de moi ?

— Tu étais à Uffrith, avec Renifleur ?

— Exact.

— Et Dow le Sombre, aussi, hein ? C'était beau, à ce qu'on m'a dit.

— Oh que oui ! On a pris la ville avec à peine quelques morts.

— À peine, reprit le colosse en hochant doucement la tête, sans quitter Shivers des yeux. Ça a dû aller tout seul.

— À merveille. C'était un bon chef, pour ce qui était de garder des gens en vie, Renifleur. Le meilleur de ceux que j'ai connus, en tout cas.

— Eh bien, puisque Renifleur n'est pas là en personne, ce serait un honneur de combattre aux côtés d'un homme comme toi.

— Tu as bien raison. Pareil pour moi. Heureux que tu sois parmi nous. On le prend, ajouta-t-il en styrien.

— Tu es sûr ? Il a une certaine… amertume dans les yeux qui m'inquiète.

— Il faut que tu apprennes un peu à vivre. Essaie d'avoir du brio, merde !

Vitari gloussa et Cosca porta une main à sa poitrine.

— Aïe ! Poignardé avec ma propre épée. Je suppose que nous pouvons accepter ton ami. Qu'est-ce qu'on va faire d'une paire de Nordiques ? demanda-t-il avant de lever un doigt. Je sais, on pourrait monter une petite pièce ! Rejouer ce célèbre duel… tu sais… Fenris le Terrible ou je ne sais qui… et… machin truc…

Shivers frissonna en prononçant son nom :

— Le Neuf-Sanglant.

— Tu en as entendu parler ?

— J'y étais. En plein dedans. J'ai tenu un bouclier au bord du cercle.

— Excellent ! Tu pourras apporter une pincée d'authenticité à la représentation, en plus.

— D'authenticité ?

— De vérité, gronda Vitari.

— Pourquoi tu dis pas « vérité », alors, putain ?

Mais Cosca était trop occupé à savourer sa propre invention.

— Un souffle de violence ! Les gentlemen d'Ario vont adorer ! Et quelle meilleure excuse pour avoir des armes… ?

Shivers était un peu moins enthousiaste. S'habiller comme l'homme qui avait assassiné son frère, un homme qu'il avait presque tué lui-même, et faire semblant de se battre… La seule chose positive était qu'au moins, il n'aurait pas à gratter un luth.

— Qu'est-ce qu'il raconte ? demanda Greylock en nordique.

— On va devoir faire semblant de se battre en duel.

— Faire semblant ?

— Je sais, mais ils font toujours ça par ici. On assurera le spectacle. On jouera, tu vois. Pour rire.

— Le cercle n'est pas matière à rire, dit le colosse, qui n'avait pas l'air ravi.

— Ici, si. On commence par faire semblant, puis d'autres arriveront et on se battra pour de vrai.

Quarante balances si jamais ça marche.

— Parfait, alors. On commence par faire semblant, puis on se bat pour de vrai. Compris.

Greylock regarda longuement Shivers avant de s'éloigner.

— Suivant ! hurla Cosca.

Un homme très mince entra dans la pièce, en collants orange et veste rouge, un grand sac à la main.

— Ton nom ?

— Je ne suis autre que… (Il fit une courbette.) … l'incroyable Ronco !

Immédiatement, le vieux mercenaire haussa les sourcils, et le moral de Shivers dégringola.

— Tes spécialités, en tant qu'artiste et que combattant.

— Je n'ai qu'une seule et même spécialité, messieurs ! s'exclama-t-il en faisant une révérence à l'intention de Shivers et Cosca. Et madame ! ajouta-t-il, se prosternant devant Vitari.

Il tourna les talons, glissant discrètement une main dans son sac, puis fit volte-face, la main sur le visage, les joues gonflées…

En un bruissement, une flamme s'échappa des lèvres de Ronco, et la chaleur vint brûler les joues de Shivers. Il aurait bien plongé de sa chaise s'il en avait eu le temps, mais il était comme cloué sur place et clignait des yeux, ébahi, tentant de se réhabituer à l'obscurité de l'entrepôt. Quelques braises avaient atterri sur la table, l'une juste à côté des doigts tremblants de Cosca. Elles moururent peu après, dans le silence, laissant derrière elles une odeur écœurante.

L'incroyable Ronco se racla la gorge.

— Ah… Une démonstration un peu plus… vigoureuse que prévu.

— Mais drôlement impressionnante, le rassura Cosca en essuyant la suie de son visage. Indéniablement divertissante, et indéniablement mortelle. Vous êtes engagé, monsieur, au prix de quarante balances la nuit.

L'homme était aux anges.

— Ravi de pouvoir vous être utile.

Puis, après une courbette encore plus révérencieuse :

— Messieurs, madame, je… vous laisse !

— Tu es sûr de ton coup ? s'enquit Shivers tandis que Ronco s'éloignait. C'est un peu risqué, non ? Du feu dans une maison en bois ?

Cosca baissa de nouveau les yeux.

— Je pensais que les Nordiques étaient de vrais durs aux dents pourries. Si les choses tournent mal, le feu dans un bâtiment en bois pourrait être le contrepoids nécessaire.

— Le quoi ?

— De quoi remettre les choses à niveau, expliqua Vitari.

Le mot semblait mal choisi. On appelait la mort le Grand Niveleur, dans les collines du Nord.

— Le feu dans ce bâtiment pourrait finir par tous nous niveler et, au cas où tu ne l'aurais pas remarqué, ce salaud manque de précision. C'est dangereux, le feu.

— C'est joli, le feu. On le prend.

— Mais il ne…

— Ah, l'interrompit Cosca, une main levée pour le faire taire.

— On devrait…

— Ah.

— Ne me dis pas…

— Ah, j'ai dit ! Tu n'as pas le mot « ah » dans ton pays ? Murcatto m'a demandé de m'occuper des artistes et, sauf ton respect, ça veut dire que je décide qui on prend. Ce n'est pas un vote. Occupe-toi de monter un spectacle qui amusera les gentlemen d'Ario. Je m'occupe de l'organisation. Ça te va ?

— Ça va nous mener droit au désastre, dit Shivers.

— Ah, le désastre, sourit Cosca. J'ai hâte. En attendant, on voit qui ?

Vitari haussa un sourcil orange devant sa liste :

— Barti et Kummel. Des bateleurs-acrobates-lanceurs de couteaux et funambules.

Cosca donna un coup de coude dans les côtes de Shivers.

— Des funambules, parfait. Qu'est-ce qui pourrait mal tourner ?

Les pacifistes

Pour la ville des brumes, c'était un jour étonnamment clair. L'air était frais et vif, le ciel parfaitement bleu, et la conférence pour la paix organisée par le roi de l'Union commencerait bientôt son noble travail. Sur les toits en ruine, derrière les fenêtres sales et sous les portes à la peinture craquelée, une foule de spectateurs attendaient avec impatience l'arrivée de tous les grands hommes de Styrie. Ils descendaient les bas-fonds de la grande avenue, confusion multicolore, se pressaient contre les lignes de soldats renfrognés déployées pour les contenir. Le brouhaha de la foule pesait dans l'air. Des milliers de murmures, entrecoupés çà et là par un cri de colporteur, d'avertissement ou d'excitation. Le même bruit que celui d'une armée avant une bataille.

Attendant nerveusement que le sang commence à couler.

Perchées sur le toit d'un entrepôt en ruine, les cinq silhouettes noires passaient inaperçues. Shivers regardait en bas, laissant ses bras baller par-dessus le parapet. Cosca, une botte négligemment posée sur la pierre craquelée, grattait son cou irrité. Vitari était appuyée contre le mur, bras croisés. Un peu à l'écart, Cordial se tenait bien droit, l'air perdu dans un monde parallèle. Et Monza. Le fait que Morveer et son apprentie étaient partis mener leurs propres affaires la rassurait à peine. Elle se méfiait d'eux depuis le début, mais à Port Ouest, la situation avait empiré. Or, ils faisaient partie de sa troupe. Elle prit une longue inspiration amère, passa la langue sur ses dents et cracha sur la foule en contrebas.

Selon les écritures kantiques, « quand Dieu veut punir un homme, il lui envoie des amis idiots et des ennemis malins. »

— Ça fait beaucoup de gens, dit Shivers, les yeux plissés contre la clarté froide. (C'était le genre de révélation capitale à laquelle Monza s'attendait toujours de sa part.) Une flopée.

— Oui, renchérit Cordial en balayant la foule des yeux.

Il bougeait ses lèvres en silence, donnant à Monza l'inquiétante impression qu'il essayait de compter les spectateurs.

— Ce n'est rien, dit Cosca, balayant la moitié de Sipani d'un geste de la main. Si vous aviez vu le monde dans les rues d'Osprie après ma victoire lors de la bataille des Îles, jetant une multitude de fleurs en l'air… Ils étaient au moins deux fois plus nombreux. Il fallait être là !

— J'y étais, moi, dit Vitari. Ils étaient deux fois moins nombreux.

— Ça t'amuse de pisser sur mes rêves ?

— Un peu.

Monza vit Vitari lui adresser un sourire narquois, mais elle ne le lui rendit pas. Elle pensait au triomphe qu'on lui avait fait à Talins, après la chute de Caprile. Ou le massacre de Caprile, tout dépendait de la personne à qui l'on demandait. Elle l'avait accueilli d'un air maussade contrastant avec le sourire de Benna qui, debout sur ses étriers, lançait des baisers aux balcons. La foule avait scandé son nom, alors même qu'Orso et Ario la suivaient, botte à botte, dans un silence méditatif. Elle aurait dû le voir venir…

— Ils sont là ! s'exclama Cosca, une main en visière sur le front, dangereusement penché par-dessus la balustrade. *Ave* à nos grands chefs !

Plus la procession avançait, plus la foule acclamait. Sept cavaliers ouvraient la marche, portant des drapeaux sur des mâts tenus avec exactement la même inclinaison, illusion d'égalité jugée nécessaire pour une discussion de paix. La coque de Sipani. La tour blanche d'Osprie. Les trois abeilles de Visserine. La croix noire de Talins. Les symboles de Puranti, Affoia et Nicante jouant paresseusement dans la brise à leurs côtés. Ils étaient suivis d'un homme en armure dorée, qui brandissait le soleil de l'Union sur son étendard noir.

Sotorius, chancelier de Sipani, fut le premier à apparaître de tout le beau monde attendu. Ou de ce sale monde, en d'autres termes. C'était un vieillard chenu et barbu, courbé sous le poids de la lourde chaîne d'office qu'il portait déjà bien avant la naissance de Monza. Il avançait en boitillant, s'appuyant sur une canne, accompagné de l'aîné de ses nombreux fils, qui avait probablement la soixantaine. Derrière lui, sept colonnes des citoyens députés de Sipani, couverts de cuir, de soie, de tissu d'or et de joyaux scintillant au soleil.

— Le chancelier Sotorius, expliquait bruyamment Cosca à Shivers. Selon la tradition, l'hôte s'avance à pied. Il est encore en vie, ce vieux salaud.

— Mais il aurait bien besoin de repos, murmura Monza. Il lui faut un cercueil.

— À mon avis, on a encore le temps. Même à moitié aveugle, il est plus clairvoyant que bien d'autres. Il est depuis bien longtemps passé maître dans l'art de la méditation et, d'une façon ou d'une autre, il a maintenu Sipani dans la neutralité pendant vingt ans. En plein pendant les Années Sanglantes. Depuis que je lui ai éclaté le nez à la bataille des Îles.

Vitari poussa un gloussement incrédule.

— Si je me souviens bien, ça ne t'a pas empêché d'accepter son or quand ça a mal tourné à Osprie, avec Sefeline.

— Et pourquoi je me serais retenu ? Un soldat itinérant ne peut pas se permettre d'être difficile quant à son employeur. Dans ce métier, il faut savoir sentir quand le vent tourne. La loyauté est au mercenaire ce que l'armure est au nageur. (Monza, se sentant visée, lui jeta un regard noir, mais Cosca poursuivit comme si de rien n'était.) Dans tous les cas, il ne m'a jamais vraiment plu, Sotorius. C'était un mariage nécessaire, un mariage malheureux, et une fois la victoire en poche, nous avons tous deux joyeusement consenti au divorce. Les pacifistes offrent peu de travail aux mercenaires, et le vieux chancelier de Sipani a bâti sa riche et glorieuse carrière sur la paix.

Affichant toujours son sourire narquois, Vitari baissa les yeux vers les riches citoyens qui défilaient en contrebas.

— On dirait qu'il essaie de l'exporter.

Monza secoua la tête.

— Voilà bien une chose qu'Orso n'achètera jamais.

Ensuite, venaient les chefs de la Ligue des Huit. Les pires ennemis d'Orso, qui avaient également été ceux de Monza jusqu'à ce qu'elle dévale une montagne. Derrière eux, un régiment de parasites vêtus d'une centaine de livrées discordantes. Le duc Rogont était en tête sur un grand destrier noir, les rênes dans une main sûre, accordant un petit signe de tête à la foule quand elle criait son nom. Comme il était populaire, on criait beaucoup son nom, de sorte que sa tête oscillait sans cesse, évoquant celle d'une dinde. L'énorme Salier était juché sur un rouan trapu à côté de Rogont, ses bajoues roses débordant du col doré de son uniforme, s'agitant d'un côté, puis de l'autre, au rythme

de son cheval ahanant.

— C'est qui, le gros ? demanda Shivers.

— Salier, le grand-duc de Visserine.

Vitari ricana.

— Pour encore un ou deux mois, pas plus. L'été dernier, il a dilapidé ses soldats. (Monza avait mené la charge contre eux sur la Haute Rive, aux côtés de Fidèle Carpi.) À l'automne, ses réserves de nourriture. (Monza avait joyeusement brûlé tous les champs qui entouraient la ville et chassé les fermiers.) Ses alliés se font rares. (Grâce à Monza, la tête de Cantain pourrissait sur les murs de Borletta.) On le voit presque transpirer d'ici, le vieux salaud.

— Une honte, déclara Cosca. Je l'ai toujours bien aimé. Vous devriez voir les galeries de son palais. La plus grande collection d'art au monde, du moins c'est ce qu'il dit. Un vrai connaisseur. Il avait aussi la meilleure table de Styrie, dans le temps.

— Ça se voit, dit Monza.

— On se demande comment ils arrivent à le mettre en selle.

— Avec une poulie, suggéra Vitari.

Monza rit.

— À moins qu'ils ne creusent une tranchée pour faire passer le cheval sous lui, proposa-t-elle.

— Et l'autre ? demanda Shivers.

— C'est Rogont, grand-duc d'Osprie.

— Il en a l'allure.

C'était vrai. Grand, aux épaules larges, avec un beau visage et d'épaisses boucles brunes.

— L'allure, répéta Monza avant de cracher, mais pas grand-chose d'autre.

— Le neveu d'une de mes anciens employeurs, à présent heureusement décédée : la duchesse Sefeline, expliqua Cosca qui saignait au cou, à force de se gratter. Ils l'appellent le Prince de la Prudence. Le Comte de la Circonspection. Le Duc du Délai. Un beau général, certes, mais qui ne joue pas avec le feu.

— Je serais moins charitable, dit Monza.

— Peu de gens sont moins charitables que toi.

— Il n'aime pas se battre.

— Aucun bon général n'aime se battre.

— Mais tous les bons généraux doivent se battre, de temps en temps. Rogont, pourtant en lutte contre Orso depuis le début des Années Sanglantes, n'a jamais participé à une bataille. C'est le plus grand forfaitiste de toute la Styrie.

— Tu sais, c'est dur à négocier aussi, les retraites. Il n'a peut-être simplement pas encore trouvé le bon moment.

Shivers poussa un soupir rêveur.

— On attend tous le bon moment.

— Il n'a plus droit à l'erreur, maintenant, dit Monza. Lorsqu'elle tombera, Visserine ouvrira la voie à Puranti, et après Puranti, il ne restera qu'Osprie, et la couronne d'Orso. Plus de délai. Le sablier des précautions est écoulé.

Rogont et Salier passèrent devant l'entrepôt. Les deux hommes qui, avec l'honnête et honorable duc Cantain, avaient formé la Ligue des Huit pour défendre la Styrie contre l'insatiable ambition d'Orso. Ou pour frustrer ses demandes légitimes, puis se battre pour profiter des restes, selon la

personne à qui l'on demandait. Cosca les regarda s'éloigner avec un petit sourire.

— En vivant suffisamment longtemps, on voit tout être détruit. Caprile, une coquille de gloire déchue.

Vitari sourit à Monza :

— Grâce à toi, non ?

— Musselia a honteusement capitulé face à Orso malgré ses murs impénétrables, poursuivait Cosca.

Le sourire de Vitari s'élargit.

— Grâce à toi aussi, non ? demanda-t-elle à Monza.

— Borletta est tombée, enchaîna Cosca. Le courageux duc Cantain est mort.

— Oui, gronda Monza sans laisser Vitari poser sa question.

— L'invincible Ligue des Huit est réduite à une compagnie de cinq hommes et ne sera bientôt plus qu'un groupe de quatre, dont trois desquels n'auront aucune idée de la situation.

Monza entendit Cordial murmurer :

— Huit… cinq… quatre… trois…

Les trois en question suivaient, précédant leur personnel apprêté, tels trois canards et leur sillage dans l'eau. Les partenaires juniors de la Ligue : Lizorio, duc de Puranti, rebelle en armure sophistiquée, et moustache plus travaillée encore. La jeune comtesse Cotarda d'Affoia, jeune fille parée de soie jaune qui n'arrangeait en rien son teint pâle, suivie de près par son oncle et premier conseiller, ou premier amant, selon certains, et enfin Patine, Premier citoyen de Nicante, les mèches en désordre, vêtu de toile à sac avec une corde pour ceinture, en signe d'égalité avec le moindre paysan de sa ville. Selon la rumeur, il portait des sous-vêtements en soie et dormait sur un lit doré, sans jamais manquer de compagnie. La belle humilité des puissants.

Cosca observait déjà le chapitre suivant de la grandiose procession.

— Par les Parques ! Qui sont ces jeunes dieux ?

Un couple magnifique, c'était indéniable. Chevauchant sur deux montures grises identiques, aux harnais blancs assortis. Elle portait une robe immaculée frettée de fil scintillant qui mettait en valeur sa silhouette incroyablement élancée et voltigeait derrière elle. Il avait une armure dorée, plus polie qu'un miroir, et sur la tête une simple couronne ornée d'une si grosse pierre que, de là où elle était, Monza voyait presque ses facettes briller.

— Putain, c'est pas croyable d'être aussi royal, ricana-t-elle.

— On peut presque sentir la majesté, ajouta Cosca. Je me prosternerais si mes genoux étaient en mesure de le supporter.

— Son Auguste Majesté, le Grand Roi de l'Union, dit Vitari, la voix empreinte d'ironie. Et sa reine, bien sûr.

— Terez, joyau de Talins. Elle brille, non ?

— La fille d'Orso, dit Monza, les mâchoires serrées. La sœur d'Ario et de Foscar. À la fois reine de l'Union et salope souveraine.

Même s'il était étranger sur le sol styrien, même si les ambitions de l'Union étaient hautement suspectes à Sipani, même si sa femme était la fille d'Orso, la foule acclama ce roi étranger davantage que leur propre chancelier vieillissant.

« Les gens préfèrent de loin un chef qui semble grand », écrivait Bialoveld, « à un chef qui l'est réellement. »

— Pas tout à fait neutre, ce médiateur, dit Cosca en soupirant. Il est comme attaché à Orso et à sa famille. Mari, beau-frère et gendre de Talins ?

— Il se croit sans doute au-dessus de considérations aussi basses.

Monza esquissa un sourire en voyant la paire royale approcher. Ils semblaient s'être échappés d'un conte de fées aux couleurs criardes pour atterrir dans la ville la plus terne. Il ne manquait qu'une paire d'ailes sur leurs chevaux pour compléter le tableau. C'était étonnant que personne ne leur en ait collé. Le collier de grosses pierres de Terez faisait mal aux yeux tant il brillait au soleil.

Vitari secouait la tête.

— Combien de bijoux peut-on empiler sur une seule femme ?

— Pas beaucoup plus sans enterrer la salope, gronda Monza.

Le rubis que lui avait donné Benna avait l'air d'un jouet en comparaison.

— La jalousie est une chose terrible, mesdames, dit Cosca en donnant un petit coup dans les côtes de Cordial. Moi, je trouve que ça lui va bien, pas toi ?

Comme le bagnard ne répondait pas, Cosca essaya Shivers :

— Hein ?

Le Nordique jeta un regard à Monza avant de détourner les yeux.

— Moi, peu m'importe.

— Oh, vous êtes beaux, tous les deux ! Je n'ai jamais rencontré de combattants avec tant de sang-froid. J'ai peut-être passé ma première jeunesse, mais au fond, je suis plus vigoureux que vous. Mon cœur peut encore s'émouvoir face à un jeune couple amoureux.

Monza doutait que leur relation soit si passionnelle, qu'importe le nombre de sourires qu'ils s'échangeaient.

— Il y a quelques années, avant qu'elle ne décide de devenir reine, Benna m'avait parié qu'il pourrait la sauter.

Cosca haussa un sourcil.

— Ton frère aimait semer ses graines un peu partout, si je me souviens bien. Le résultat ?

— Il n'était pas du tout son genre.

Son genre, c'était bien plus Monza que Benna.

Un personnel encore plus important que celui de toute la Ligue des Huit réunie suivait le couple royal avec respect. Au moins vingt dames d'honneur, chacune couverte de joyaux. Une poignée de Lords des Midderland, du Pays des Angles et de Starikland, vêtus de lourdes fourrures, des chaînes en or sur les épaules. Des soldats suivaient au pas, leurs armures maculées de la poussière soulevée par les sabots devant eux. Chacun éclaboussé de la saleté des plus grands. La triste vérité du pouvoir.

— Roi de l'Union, hein ? murmura Shivers, en regardant le couple royal s'éloigner. C'est ça l'homme le plus puissant du Cercle du Monde ?

Vitari ricana.

— Non, ça, c'est l'homme derrière qui il se cache. On se prosterne tous devant quelqu'un. Tu ne t'y connais pas beaucoup en politique, si ?

— En quoi ?

— En mensonges. L'Infirme règne sur l'Union. Ce gamin tout doré, c'est le masque qu'il porte.

Cosca soupira.

— Si tu avais la tête de l'Infirme, tu mettrais un masque, toi aussi…

Les acclamations suivaient le roi et la reine, laissant dans leur sillage un silence sinistre. Monza

percevait jusqu'au bruit des roues de la calèche dorée sur l'avenue. De chaque côté, plusieurs vingtaines de gardes aux armes moins polies que celles des soldats de l'Union, mais ayant davantage servi. Derrière la calèche, une foule de gentlemen bien habillés, mais aussi entièrement inutiles.

Monza ferma son poing droit. La douleur remonta le long de ses doigts, dans sa main, son bras, et sa bouche s'incurva en un sourire lugubre.

— Les voilà.

Sur la droite, Ario, installé sur des coussins, oscillant légèrement au rythme de la calèche, et arborant son habituel air de mépris indolent. À côté de lui, Foscar, droit comme un « i », tout pâle, tournant la tête au moindre bruit. Un chat pomponné et un chiot excité.

Gobba ne représentait rien. Mauthis était un simple banquier. Orso aurait à peine remarqué le changement de visages quand on les avait remplacés. Mais Ario et Foscar étaient ses fils. Sa précieuse chair. Son futur. Si seulement elle pouvait les tuer… La seule chose plus grandiose serait d'enfoncer la lame dans le ventre même d'Orso. Son sourire s'élargit lorsqu'elle imagina sa tête au moment où on lui annoncerait la nouvelle.

« Votre Excellence ! Vos fils sont… morts. »

Soudain, un hurlement fendit le silence.

— Assassins ! Ordures ! Bâtards d'Orso ! (La foule en contrebas s'agita, quelqu'un essayait de traverser la ligne de soldats.) Vous êtes une malédiction pour la Styrie !

Après une vague de murmures agacés, une onde d'excitation se répandit à travers les spectateurs. Sotorius avait beau se prétendre neutre, le peuple de Sipani ne nourrissait aucune affection pour Orso ou sa famille. Ils savaient qu'une fois qu'il aurait brisé la Ligue des Huit, leur tour viendrait. Certains en veulent toujours plus.

Quelques-uns des gentlemen à cheval dégainèrent leur épée. On vit une lame briller près des spectateurs, un cri s'ensuivit. Foscar, presque debout sur la calèche, examinait la foule agitée. Ario le força à se rasseoir et se réinstalla dans son siège, contemplant ses ongles avec insouciance.

Fin du désordre. La calèche s'éloigna, les gentlemen reprirent leur formation, suivis par des soldats en livrée de Talins. Les derniers longèrent l'entrepôt avant de s'engouffrer dans l'avenue.

— Fin du spectacle, soupira Cosca, se dirigeant vers la porte qui menait à l'escalier.

— J'aurais aimé qu'il dure éternellement, ironisa Vitari en le suivant.

— Mille huit cent douze, annonça Cordial.

Monza le regarda, incrédule.

— Quoi ?

— Personnes. Dans le défilé.

— Et ?

— Cent cinq pierres sur le collier de la reine.

— Je t'ai demandé un truc ?

— Non.

Il suivit les autres dans l'escalier.

Elle resta là, seule, un moment de plus, les cheveux balayés par le vent vivifiant, à observer la foule se disperser dans l'avenue, le poing et les mâchoires toujours douloureusement serrés.

— Monza.

Pas seule. Quand elle tourna la tête, Shivers la regarda droit dans les yeux, et de plus près qu'elle ne l'aurait voulu. Il parlait comme s'il avait du mal à trouver ses mots.

— On dirait qu'on n'a pas… je sais pas. Depuis Port Ouest… je voulais te demander…
— Évite.
Elle passa devant lui, et descendit.

Problèmes en vue

Nicomo Cosca ferma les yeux, se passa la langue sur les lèvres, prit une grande inspiration et souleva la bouteille. *À boire, à boire, à boire*. La sensation familière du verre contre ses dents, l'humidité rafraîchissante sur sa langue, le mouvement décontractant de sa gorge tandis qu'il avalait… si seulement ça n'avait pas été de l'eau.

Transpirant dans sa chemise de nuit, il était sorti du lit pour aller chercher du vin dans la cuisine. Ou n'importe quel liquide contenant un peu d'alcool. Ainsi, sa chambre poussiéreuse cesserait de cahoter comme une calèche qui aurait fait une embardée, il ne sentirait plus les fourmis dans ses membres et son mal de tête lancinant disparaîtrait. Qu'importe le breuvage. Au diable le changement, au diable la vengeance de Murcatto.

Il avait espéré que tout le monde serait couché. Mais Cordial préparait déjà du porridge pour le petit déjeuner, aussi Cosca avait-il été englouti par une vague de frustration. Or, maintenant, bizarrement, il était plutôt content d'avoir trouvé le bagnard dans la cuisine. Cordial dégageait une sorte d'aura de tranquillité, presque magique. Il pouvait se taire pendant des heures sans se soucier de ce que pensaient les autres. Grâce à lui, Cosca commençait à s'apaiser un peu. Mais il n'était pas prêt pour le silence. Donc il avait parlé, presque sans interruption, depuis que les premières lueurs de l'aube s'infiltraient entre les planches des volets.

— … pourquoi est-ce que je fais ça, Cordial ? Me battre, à mon âge ? Me battre ! Je n'ai jamais aimé cette partie du boulot. Et dans le même camp que cette vermine vaniteuse de Morveer. Un empoisonneur ? C'est un sale métier, une sale façon de tuer. En plus, je suis en train de briser la première règle du soldat, je le sais bien.

Cordial haussa légèrement un sourcil, tout en continuant à mélanger le porridge. Cosca le suspectait de savoir pertinemment pourquoi il était venu ici, mais si c'était le cas, il avait de trop bonnes manières pour en parler. Les bagnards, en général, sont étonnamment polis. En prison, de mauvaises manières peuvent vous coûter la vie.

— Première ? demanda-t-il.

— Ne jamais se battre dans le camp des plus faibles. Même si j'ai toujours éprouvé un mépris passionnel et sans limite pour Orso, il reste un énorme gouffre, potentiellement fatal, entre détester l'homme et agir en conséquence, expliqua-t-il en tapotant la table des doigts, secouant ainsi légèrement la maquette de chez Cardotti. Surtout pour le compte d'une femme qui m'a déjà trahi une fois…

Comme un pigeon voyageur qui retourne sans cesse dans sa cage, à la fois son foyer et sa prison, son esprit revenait inévitablement sur ses neuf années gâchées à Afieri. Il revoyait les chevaux descendre la colline au galop, le soleil dans le dos. C'était une vision qu'il avait eue des centaines de fois, dans des centaines de pièces pourries, de chambres d'hôte miteuses et de tavernes moisies à travers le Cercle du Monde. Quel beau simulacre, avait-il pensé, l'esprit embrumé par l'alcool mais un sourire satisfait aux lèvres, en voyant la cavalerie approcher. Il se rappela son affreuse

consternation lorsque les cavaliers n'avaient pas ralenti. Cette horrible nausée lorsqu'ils s'étaient engouffrés dans ses propres lignes inégales. L'étourdissant mélange de fureur, de désespoir, de dégoût et d'ivresse tandis qu'il sautait sur son cheval pour fuir, sa brigade désordonnée se désagrégeant autour de lui, à l'instar de sa réputation. Cet étourdissant mélange de fureur, de désespoir, de dégoût et d'ivresse qui ne l'avait plus jamais quitté. Les sourcils froncés, il regarda dans la bouteille d'eau le reflet déformé de son visage ravagé.

— Les souvenirs de nos exploits s'estompent, murmura-t-il, et ne sont bientôt plus que des anecdotes exagérées, aussi peu convaincantes que les mensonges d'un autre salaud. Mais nos échecs, nos déceptions, nos regrets… eux ne s'estompent jamais. Le sourire d'une jolie fille qu'on a laissée filer. Une faute mesquine qu'on n'a pas endossée. Une épaule anonyme qui nous a bousculés dans une foule et nous fait ruminer pendant des jours, des mois. Pendant une éternité. C'est de ça qu'est fait le passé, ajouta-t-il en souriant. Les sales moments qui font de nous ce que nous sommes.

Le silence de Cordial incitait Cosca à continuer, plus sûrement que des paroles de consolation.

— Et mon souvenir le plus amer date du moment où Monzcarro Murcatto s'est retournée contre moi. Je devrais me venger d'elle, au lieu de l'aider à se venger des autres. Je devrais les tuer, elle, Andiche, Sesaria, Victus et tous ces autres salauds qui étaient mes amis dans les Mille Épées. Alors, qu'est-ce que je fous là, merde, Cordial ?

— Tu… parles ?

Cosca rit.

— Comme toujours. Je n'ai jamais été capable d'être objectif face à une femme, dit-il en émettant soudain un aboiement sonore. À dire vrai, j'ai toujours été piètre juge en général. C'est pour ça que ma vie est remplie d'aventures. (Il reposa sèchement la bouteille sur la table.) Assez de cette philosophie de comptoir ! Il se trouve que j'ai besoin d'une chance, de changer et, surtout, d'argent. (Il se leva.) Merde au passé. Je suis Nicomo Cosca, putain ! Je me ris du danger ! (Il se tut un instant.) Et je retourne me coucher. Mes remerciements, maître Cordial, cette discussion a été très agréable.

Le bagnard leva un instant les yeux de son porridge.

— J'ai à peine dit un mot.

— Exactement.

La collation matinale de Morveer était disposée sur une table étroite dans sa petite chambre, qui avait dû être une salle de rangement, à l'étage de l'entrepôt abandonné dans un district insalubre de Sipani, cette ville qu'il avait toujours méprisée. Les rafraîchissements consistaient en un affreux bol de bouillon d'avoine froid, une tasse ébréchée de thé brûlant, un verre fendu d'eau amère et tiède. À côté, se dressait une parfaite colonne de dix-sept fioles, bouteilles, flasques et boîtes variées, chacune remplie d'une pâte, d'un liquide ou d'une poudre différents, arrangés par couleur – de transparent à blanc en passant par marron terne ou bleu verdoyant, comme l'huile de scorpion.

Avec réticence, Morveer avala une cuillerée de bouillie. Tandis qu'il la mâchonnait d'un air écœuré, il retira les bouchons des quatre premiers récipients, sortit une aiguille luisante, la plongea dans le premier et se piqua le dos de la main. Deuxième produit, même manœuvre. Troisième, quatrième, puis il jeta l'aiguille. Il grimaça en voyant une petite goutte de sang s'échapper d'une des marques, puis avala une autre cuillerée avant de se laisser aller contre le mur, la tête pendante, attendant que les vertiges disparaissent.

— Saleté de Larynque !

Il était néanmoins préférable qu'il endure le peu d'inconfort d'une petite dose tous les matins, que de risquer d'éclater tous les vaisseaux de son cerveau s'il venait à se faire administrer, par erreur ou par malveillance, une dose conséquente.

Il se força à avaler une autre bouchée de cette bouillie salée, ouvrit la boîte suivante, en sortit une petite cuillerée de racine de moutarde. Il se boucha une narine et inspira de l'autre. Il frissonna en sentant la poudre lui brûler les fosses nasales, se passa la langue sur les lèvres quand sa bouche s'engourdit. Il avala un peu de thé, mais il lui brûla la gorge, et il dut tout recracher.

— Saleté de racine de moutarde !

Le fait qu'il l'ait employée avec succès sur diverses cibles ne l'aidait aucunement à apprécier ce piment quand il venait à le consommer lui-même. Bien au contraire. Il tenta vainement de se débarrasser de l'amertume avec un peu d'eau, tout en sachant qu'il en aurait des relents pendant des heures.

Il aligna les six récipients suivants et retira leurs différents bouchons. Il aurait pu avaler ces agents un par un, mais de longues années de tels petits déjeuners lui avaient appris que mieux valait s'en occuper d'une seule traite. Il versa donc minutieusement les quantités appropriées dans son verre d'eau qu'il mélangea du bout de sa cuillère avant d'avaler le tout en trois gorgées bruyantes.

Morveer reposa le verre, essuya les larmes sous ses yeux et laissa échapper un rot mouillé. Il sentit la nausée lui soulever le cœur, mais elle s'apaisa rapidement. Cela faisait vingt ans qu'il procédait ainsi tous les matins, après tout. S'il n'y était pas habitué depuis le…

Il se rua vers la fenêtre, ouvrit grand les volets et sortit la tête juste à temps pour recracher son maigre petit déjeuner dans la ruelle pourrie qui longeait l'entrepôt. Il recula en poussant un grognement amer, moucha son nez brûlant et tituba jusqu'au lavabo. Il se passa un peu d'eau sur le visage en regardant, dans le miroir, l'eau couler sur ses sourcils. Le pire était qu'il devait maintenant se forcer à avaler plus de bouillie d'avoine. L'un des nombreux sacrifices non reconnus auxquels il se contraignait, dans le seul but d'exceller dans son art.

Les autres enfants de l'orphelinat n'avaient jamais su reconnaître ses talents. Ni son maître, le tristement célèbre Moumah-yin-Bek. Ni sa femme. Ni ses nombreux apprentis. Et maintenant, il semblait que sa nouvelle patronne, elle non plus, n'avait aucune reconnaissance pour les efforts dévoués, pénibles et – non, non, il n'exagérait pas – héroïques qu'il faisait pour elle. Même ce vieux sac à vin inepte de Nicomo Cosca était traité avec plus de respect que lui.

— Je suis maudit, murmura-t-il, désespéré. Maudit : je donne, je donne et je ne reçois rien en retour.

On frappa à la porte.

— Vous êtes prêt ? demanda Day.

— Bientôt.

— Tout le monde se rassemble en bas. Il est temps d'aller chez Cardotti. Pour tout mettre au point. L'importance de la préparation, tout ça.

Elle parlait la bouche pleine. Ce qui aurait été étonnant, c'est qu'elle fût vide.

— Je te rattrape !

Elle s'éloigna. Elle, au moins, faisait preuve de l'admiration requise pour ses talents magistraux, lui montrait le respect adéquat, et dépassait ses grandes espérances. Il en venait à se reposer sur elle, sur les plans pratique et émotionnel. Plus que de raison, peut-être.

Mais même un homme du talent extraordinaire de Morveer ne pouvait pas tout gérer. Il soupira

longuement et se détourna du miroir.

Les artistes, ou les tueurs, en d'autres termes, étaient éparpillés dans l'entrepôt. Vingt-cinq, comptait Cordial. Trois danseuses gurkiennes assises en tailleur, deux d'entre elles ayant remonté leur masque de chat sur leurs cheveux noirs. La dernière, le masque encore baissé et les yeux brillant derrière les fentes verticales, frottait minutieusement un poignard incurvé. Le groupe de musiciens, en costume, élégantes vestes noires sur des collants rayés gris et jaune et masques argentés représentant des notes de musique, répétait une gigue pas trop discordante.

Tout près, Shivers, en tunique de cuir sale ornée de fourrure miteuse sur les épaules, un gros bouclier rond sur le bras et une lourde épée dans l'autre main, parlait rapidement en nordique à Greylock, dont le visage était entièrement dissimulé par un masque de fer et qui portait une grosse batte hérissée de pointes en argent. Il lui montrait comment il allait frapper et comment Greylock devait réagir, répétant le spectacle qu'ils allaient donner.

Les acrobates Barti et Kummel, en combinaison moulante à carreaux, se chamaillaient dans la langue de l'Union, l'un d'eux agitant avec fougue une épée courte. L'incroyable Ronco observait la scène sous son masque rouge, orange et jaune représentant des flammes dansantes. Derrière lui, trois jongleurs fendaient l'air d'une cascade de couteaux étincelant dans la demi-pénombre. Les autres attendaient, appuyés sur des caisses, assis en tailleur sur le sol, s'entraînant, aiguisant leur lame, retouchant leur costume.

Cordial reconnut à peine Cosca, vêtu d'un manteau de velours aux broderies argentées, un grand chapeau sur la tête et une longue canne noire avec un gros pommeau doré à la main. La rougeur sur son cou était cachée par de la poudre. Sa moustache grisonnante formait deux courbes luisantes, ses chaussures polies rutilaient, son masque incrusté de verre brillait, mais la plus grande lueur provenait de son regard.

Il tituba vers Cordial avec le sourire narquois d'un Monsieur Loyal entrant dans son cirque.

— Mon ami, j'espère que tu vas bien. Je te remercie encore de m'avoir prêté l'oreille ce matin.

Cordial acquiesça, se retenant de sourire. Cosca dégageait une sorte d'aura de bonne humeur, presque magique. Il pouvait parler pendant des heures, il savait qu'on l'écouterait, qu'on rirait de ses blagues, qu'on le comprendrait. Cordial en avait presque envie de parler aussi.

Cosca lui tendit quelque chose. Un masque en forme de dés, double un qui servait de trous pour les yeux.

— J'espérais que tu accepterais de t'occuper de la table des dés ce soir.

Cordial accepta le masque en tremblant.

— J'aimerais beaucoup, en effet.

Leur folle équipée parcourait les rues tortueuses dans la fine brume matinale. Ils descendirent des ruelles grises, franchirent des ponts étroits, traversèrent de vieux jardins brumeux et des tunnels humides, leurs pas résonnant dans l'obscurité. L'eau traîtresse n'était jamais loin, et Shivers fronçait le nez dès qu'il humait l'odeur salée des canaux.

La moitié de la ville était déguisée, comme si tous avaient quelque chose à fêter. Ceux qui n'étaient pas invités au grand bal en l'honneur des visiteurs royaux de Sipani avaient prévu leurs propres festivités, qui commençaient souvent très tôt. Certains avaient fait peu d'efforts pour les costumes (robe et manteau du dimanche, avec un simple masque sur les yeux), mais d'autres avaient sorti le grand jeu, voire plus (pantalon extravagant, chaussures à plates-formes, visages dorés et argentés représentant des gueules d'animaux ou des sourires de fous furieux). Ils évoquaient à Shivers

le Neuf-Sanglant se battant dans le cercle, son sourire diabolique éclaboussé de sang. Cela n'aida pas à le calmer. Surtout qu'il portait de la fourrure et du cuir, comme dans le Nord, une lourde épée et un bouclier ressemblant fort à ceux qu'il avait utilisés au combat. Un groupe de noceurs, plumes jaunes, masques ornés de grands becs et cris de mouettes folles, les dépassa. Cela n'aida pas non plus à le calmer.

Au coin des rues, Shivers apercevait des formes encore plus étranges, à peine visibles dans le brouillard. Leurs cris insensés résonnaient dans les ruelles. Des monstres et des géants. Ses paumes le grattaient ; il repensait au Terrible s'élevant de la brume à Dunbrec, apportant la mort. Ce n'étaient que des pauvres idiots sur des échasses, bien sûr, mais tout de même. Quelque chose d'étrange se produit quand on porte un masque. L'apparence change, et le comportement aussi. On s'éloigne de l'humanité. Même s'ils n'avaient pas été en train de préparer un meurtre, tout ça n'aurait pas plu à Shivers. La ville était comme bâtie au-dessus de l'enfer, des diables semblaient se déverser dans les rues, se mélanger au quotidien, et personne ne s'en préoccupait. Il se répétait que, parmi ces groupes bizarres et intimidants, le sien était de loin le plus étrange et le plus dangereux à errer dans les rues. S'il y avait des diables en ville, il était l'un des pires. Une fois ancrée dans son esprit, cette pensée ne le rassurait pas tant que ça.

— Par ici, mes amis ! appela Cosca.

Il traversait une place où étaient plantés quatre petits arbres nus, et de l'autre côté, un grand bâtiment en bois encadrant trois côtés d'une cour se dressa dans l'obscurité.

Le même bâtiment qui trônait depuis quelques jours sur la table de leur cuisine. Cosca sautilla élégamment en haut des marches vers la grille et ses quatre gardes armés.

— Bien le bonjour, messieurs, les salua-t-il.

— Cardotti est fermé aujourd'hui, grogna le plus proche. Et ce soir aussi.

— Pas pour nous, dit Cosca en désignant de sa canne la troupe hétéroclite. Nous sommes les artistes de la soirée privée, sélectionnés et engagés tout spécialement par la dame du prince Ario, Carlot dan Eider. Pourriez-vous nous ouvrir rapidement, nous avons beaucoup à mettre en place ? Entrons mes enfants, et ne traînez pas. Les festivités approchent !

Shivers n'avait pas imaginé la cour si grande mais, puisque c'était censé être le meilleur bordel du monde, il était néanmoins déçu par cette étendue de pavés mousseux agrémentée de deux ou trois tables et chaises branlantes, dont la peinture dorée s'écaillait. Des draps séchaient aux fenêtres de l'étage, pendus sur des cordes à linge. On avait empilé un tas de fûts de vin dans un coin. Un vieillard voûté passait son balai usé dans la cour tandis qu'une grosse dame lavait du linge, probablement des sous-vêtements, sur sa planche à lessiver. Trois femmes menues, assises autour d'une table, semblaient s'ennuyer à mourir. L'une avait un livre ouvert à la main. La deuxième se limait les ongles, l'air contrarié. La dernière, avachie sur sa chaise, observait les artistes entrer en fumant une pipe en argile.

Cosca soupira.

— Il n'y a rien de plus vulgaire, ou de moins excitant, qu'un bordel en plein jour, hein ?

— Je vois ça, confirma Shivers en regardant les jongleurs commencer à déballer leur matériel, dont les couteaux étincelants.

— J'ai toujours pensé que ça devait être un bon métier, pute. Enfin, pute de luxe, du moins. T'as des jours de congé, et quand on t'appelle pour travailler, tu peux en faire la plus grande partie allongée.

— Mais c'est pas très honorable, commenta Shivers.

— Même la merde, ça peut servir d'engrais. Alors que l'honneur, ça sert vraiment à rien.

— Et elles feront comment quand elles seront vieilles, et que plus personne ne voudra d'elles ? Pour moi, elles ne font que retarder le désespoir en laissant un paquet de regrets derrière elles.

Derrière son masque, Cosca souriait d'un air triste.

— On fait tous ça, mon ami. Les métiers se valent tous, le nôtre aussi. Soldat, tueur, ce qui t'arrange. Personne ne voudra de toi quand tu seras vieux.

Précédant Shivers, il entra dans la cour, balançant sa canne à chaque pas.

— En quelque sorte, nous sommes tous des putains.

Il sortit d'une de ses poches un morceau de tissu coloré, et le secoua devant les trois femmes en faisant une courbette.

— Mesdames, quel grand honneur !

— Vieux con, murmura l'une d'elles en nordique, avant de retourner à sa pipe.

Le groupe commençait déjà à accorder ses instruments, produisant un vacarme aussi désagréable que lorsqu'ils jouaient.

On pouvait entrer dans le bâtiment par deux grandes portes : une à gauche vers la salle de jeu, une à droite vers le fumoir. Les deux pièces qui menaient aux escaliers. Shivers jeta un coup d'œil sur les murs recouverts de lierre, les chevrons de bois obscurcis par le brouillard incessant, la rangée de petites fenêtres au premier étage. Les pièces où l'on divertissait les invités. Il leva encore les yeux : de plus grandes fenêtres, en verre coloré, juste sous le toit. La suite royale, qui accueillait les visiteurs de marque. Qui accueillerait, dans quelques heures, le comte Foscar et le prince Ario.

— Eh !

On lui tapota l'épaule, il se retourna et resta bouche bée.

Derrière lui se tenait une grande femme, une étole de fourrure sombre drapée sur les épaules, de longs gants noirs couvrant ses bras, ses cheveux noirs coiffés d'un côté, retombant souplement sur son visage blanc, un masque incrusté de morceaux de cristal. Ses yeux brillant à travers les étroites fentes se posèrent sur lui.

— Euh…, dit Shivers en essayant de détourner les yeux de sa poitrine, le creux entre ses seins attirant son regard comme une ruche attire un ours. Est-ce que je peux… enfin… vous aider…

— Je ne sais pas, vous pouvez ?

Ses lèvres maquillées s'incurvèrent d'un côté, dans un sourire mi-amical, mi-narquois. Sa voix lui rappelait quelque chose. Par la fente de sa robe, il vit la trace d'une cicatrice sur sa cuisse.

— Monza ? murmura-t-il.

— Qui d'autre d'aussi classe viendrait parler à quelqu'un comme toi ? demanda-t-elle en le jaugeant des pieds à la tête. Ça me rappelle des souvenirs. Tu ressembles presque autant à un sauvage qu'à notre première rencontre.

— C'est l'idée, non ? Tu as l'air d'une…

Il ne trouvait pas le mot.

— Putain ?

— Sacrément chère, alors.

— Je ne voudrais vraiment pas avoir l'air bon marché. Je monte, je vais attendre nos invités. Si tout va bien, on se voit à l'entrepôt.

— Aye, si tout va bien.

En général, pour Shivers, tout n'allait pas bien. Il contempla les vitraux, les sourcils froncés.

— Ça va aller, toi ?

— Oh, je saurai m'occuper d'Ario. J'ai même hâte.

— Je sais, mais, je veux dire… si tu veux que je reste…

— Concentre-toi sur l'idée de garder le contrôle en bas. Laisse-moi être inquiète pour moi-même.

— Je suis assez inquiet pour pouvoir en laisser un peu aux autres.

— Je croyais que tu étais optimiste, lui lança-t-elle par-dessus son épaule en s'éloignant.

— Tu m'as peut-être convaincu de changer, lui murmura-t-il.

Il n'aimait pas trop quand elle lui parlait ainsi, mais il préférait cela à son silence. Quand il se retourna, Greylock l'observait d'un œil noir. Il lui adressa un geste obscène.

— Reste pas là à rien faire ! Dessine ce faux cercle avant que la nuit tombe !

Loin d'être à l'aise, Monza traversa la salle de jeu aux côtés de Cosca. Elle n'avait pas l'habitude de porter des chaussures à talons. Elle n'avait pas l'habitude d'avoir les jambes nues. Même les meilleurs corsets étaient un instrument de torture, et celui-ci, dont deux baleines étaient remplacées par des longs couteaux, les pointes dissimulées entre ses omoplates et les poignées cachées dans le creux de ses reins, était pire que tout. Ses chevilles, ses genoux et ses hanches l'élançaient déjà. L'envie de fumer lui titillait l'arrière du crâne, comme toujours, mais elle la chassa. Elle avait appris à supporter la douleur, ces derniers mois. Un peu plus de souffrance aujourd'hui n'était qu'un maigre prix à payer pour approcher Ario.

Suffisamment près pour enfoncer une lame dans son visage sournois. Cette simple pensée la revigorait.

Carlot dan Eider les attendait au bout de la pièce, se tenant dans une posture royale devant les deux tables de cartes couvertes de draps gris, portant une robe rouge digne d'une impératrice légendaire.

— On est belles, toutes les deux, ricana Monza en s'approchant. Un général habillé en pute et une pute habillée en reine. On fait tous semblant d'être quelqu'un d'autre ce soir.

— C'est de la politique, dit la maîtresse d'Ario.

Puis, désignant Cosca, les sourcils froncés :

— C'est qui, lui ?

— Maîtresse Eider, quel délicieux honneur pourtant inattendu. (Le vieux mercenaire la salua en retirant son chapeau, exposant son crâne chauve et ruisselant de sueur.) Je n'aurais jamais imaginé vous revoir.

— Vous ! (Eider lui adressa un regard glacial.) J'aurais dû me douter que vous étiez mêlé à ça. Je pensais que vous étiez mort à Dagoska.

— Je l'ai cru aussi, mais en fait, j'étais simplement très, très ivre.

— Vous étiez suffisamment sobre pour trouver un moyen de me trahir.

Le vieux mercenaire haussa les épaules.

— C'est toujours un crime quand on trahit des honnêtes gens. Mais quand on trahit des tricheurs, tout le monde y voit une sorte de justice cosmique, déclara-t-il en souriant à Eider, puis à Monza, puis de nouveau à Eider. Trois personnes aussi loyales que nous dans le même camp ? Je me demande comment ça va se terminer.

Monza devinait un bain de sang à venir.

— Quand Ario et Foscar arriveront-ils ?

— Quand l'ambiance du grand bal de Sotorius déclinera. Vers minuit, peut-être un peu plus tôt.

— Nous attendrons.

— L'antidote, demanda sèchement Eider. J'ai fait mon travail.

— Vous l'aurez quand j'aurai la tête d'Ario sur un plateau. Pas avant.

— Et si quelque chose tourne mal ?

— Vous mourrez, comme nous tous. Espérons que les choses tournent plutôt bien.

— Et qu'est-ce qui vous empêchera de me laisser mourir ?

— Mon honnêteté légendaire et mes étincelantes manières.

Sans grande surprise, Eider ne rit pas.

— J'ai essayé de faire ce qui était juste à Dagoska, dit-elle en lui plantant un doigt dans la poitrine. J'ai essayé de faire ce qui était juste ! J'ai voulu sauver des gens ! Regardez ce qu'il m'en a coûté !

— Il doit bien y avoir une leçon à en tirer au sujet de la justice, répliqua Monza en haussant les épaules. Mais je n'ai jamais eu ce problème.

— Tu peux rire ! Tu sais ce que ça fait, de vivre dans la peur constante ?

Monza s'avança soudain vers Eider, qui se recroquevilla contre le mur.

— Vivre dans la peur ? gronda Monza, si proche que leurs masques se frôlèrent. Bienvenue dans mon putain de monde ! Maintenant, arrête de te plaindre et fais un sourire, pour Ario et les autres salauds du bal de ce soir ! (Elle baissa le ton, sa voix se réduisant à un murmure.) Et amène-le-nous. Lui, et son frère. Fais ce que je te dis, et ta fin sera heureuse.

Ils savaient tous les trois combien c'était improbable. La soirée prévue n'avait aucune chance de connaître un heureux dénouement.

Day fit un tour de plus avec la chignole, qui grinça encore en s'enfonçant dans le bois, puis la ressortit. Un rayon de jour pénétra dans l'obscurité du grenier, formant un point lumineux sur sa joue. Elle sourit à Morveer, lui évoquant soudain un souvenir doux-amer : sa mère souriant à la lueur des bougies.

— Terminé !

L'heure était mal choisie pour la nostalgie. Il ravala ses émotions et avança doucement, en prenant grand soin de ne poser ses pieds que sur les chevrons. Une jambe traversant le plafond donnerait sans doute une raison de s'inquiéter aux fils d'Orso comme à leurs gardes. En observant par le trou, à coup sûr invisible à travers les épaisses moulures, Morveer voyait une portion de couloir lambrissé couvert d'un onéreux tapis gurkien, qui donnait sur deux hautes portes. Une couronne était gravée dans le bois au-dessus de la plus proche.

— Quelle parfaite position, ma chère. La suite royale.

De là, ils avaient une vue directe sur les gardes des deux portes. Il glissa une main dans sa poche, et fronça les sourcils. Il palpa ses autres poches, soudain gagné par la panique.

— Merde ! J'ai oublié ma sarbacane de rechange. Et si…

— J'en ai amené deux de plus, juste au cas où.

Morveer porta une main à sa poitrine.

— Merci aux Parques. Non ! Maudites soient-elles ! Merci à ta prévoyance. Où en serais-je sans toi ?

Day lui offrit son sourire innocent.

— Là où vous en êtes maintenant, mais en bien moins charmante compagnie. Toujours les précautions d'abord.

— C'est tellement vrai.

Il murmura la suite :

— Et les voilà.

Murcatto et Vitari apparurent, toutes deux masquées, maquillées et habillées, ou plutôt déshabillées, comme toutes les employées féminines de l'établissement. Vitari ouvrit la porte sous la couronne et entra. Murcatto leva les yeux vers le plafond, hocha la tête, puis la suivit.

— Elles sont là. Jusqu'ici tout se passe comme prévu. (Mais il restait bien assez de temps pour des désastres.) La cour ?

Day rampa jusqu'au bout du grenier en soupente pour regarder par les trous donnant sur la cour centrale.

— On dirait qu'ils sont prêts à accueillir nos invités. Et maintenant ?

Morveer se glissa à côté d'une minuscule fenêtre sale et retira les toiles d'araignée. Le soleil se couchait derrière les toits rafistolés, jetant une lueur boueuse sur la Cité des Murmures.

— Le bal masqué de Sotorius va bientôt commencer.

Loin, de l'autre côté du canal, derrière la Maison des Plaisirs de Cardotti, on allumait les torches, les fenêtres des résidences noires éclairaient le soir bleuté. Morveer se débarrassa de la toile d'araignée accrochée à ses doigts avec un air de dégoût.

— Maintenant, nous attendons dans ce grenier pourrissant l'arrivée de Son Altesse, le prince Ario.

Le sexe et la mort

De nuit, la Maison des Plaisirs de Cardotti était un autre monde. Un monde imaginaire aussi éloigné de la triste réalité que de la lune elle-même. Trois cent dix-sept bougies vacillantes éclairaient le salon de jeu. Cordial les avait comptées quand on les avait fixées sur les chandeliers et candélabres scintillants.

On avait retiré les draps qui couvraient les tables. L'un des donneurs mélangeait les cartes, un autre était assis, le regard rivé droit devant, un troisième empilait ses jetons. Cordial compta avec lui, en silence. Au bout de la pièce, un vieil homme huilait la roue de la chance. Pas tellement de celle des joueurs, selon le calcul des probabilités de Cordial. Dans les jeux de hasard, bizarrement, le hasard jouait toujours contre les joueurs. Il arrivait qu'on batte les nombres une fois, mais en somme, ils finissaient toujours par gagner.

Tout brillait tel un trésor caché, les femmes en particulier. À la lueur chaude des bougies, ainsi déguisées et masquées, elles semblaient presque inhumaines. Leurs bras fins et leurs longues jambes huilés, pailletés, leurs yeux étincelant derrière les orifices des masques dorés, leurs ongles vernis et leurs lèvres maquillées du pourpre d'une blessure fatale.

Des odeurs étranges et effrayantes emplissaient l'air. En Sécurité, il n'y avait pas de femmes ; aussi Cordial était-il particulièrement nerveux ici. Pour se calmer, il lançait sans cesse les dés, et additionnait inlassablement les scores. Il était arrivé à quatre mille deux cents lorsque…

L'une des femmes passa comme un courant d'air, sa robe bruissant sur le tapis gurkien, laissant apparaître une longue jambe nue à chaque pas. Deux cents… Ses yeux semblaient rivés à cette jambe, son cœur battait la chamade. Deux cent… vingt-six. Il posa les yeux sur les dés. Deux et trois. Parfaitement normal, rien d'inquiétant. Il se redressa et attendit. Dans la cour, les invités commençaient à affluer.

— Bienvenue, messieurs, bienvenue chez Cardotti ! Nous avons tout ce qu'il faut pour vous satisfaire ! Dés, cartes, jeux d'adresse et de hasard sont de ce côté. Pour ceux qui se languissent du brou, cette porte-ci ! Vins et spiritueux vous seront servis à volonté. Buvez, mes amis ! Au cours de cette soirée, vous pourrez aussi admirer de nombreux artistes ! Danse, jonglage, musique… et même un peu de violence, pour ceux d'entre vous qui aiment le sang ! Quant à la compagnie féminine, vous la trouverez… dans tout le bâtiment…

Un flot d'hommes déguisés déferlait dans la cour. L'endroit était déjà bondé de ces individus inutilement riches, l'air empli de leurs bruyants bavardages. Dans un coin de la cour, le groupe jouait un air entraînant, pendant que de l'autre côté, les jongleurs faisaient voltiger des verres. De temps en temps, une femme s'avançait, murmurait quelque chose à quelqu'un, et l'entraînait à l'intérieur. En haut, sans doute. Cosca ne pouvait s'empêcher de se le demander… sa présence était-elle vraiment indispensable pendant toute la soirée ?

— Vous êtes ravissante, murmura-t-il en baissant son chapeau à l'intention d'une blonde qui passait par là.

— Tiens-t'en aux invités, gronda-t-elle d'un air vicieux, tout près de son visage.

— J'essayais seulement de détendre l'atmosphère, ma belle. Je suis là pour aider.

— Si tu veux aider, alors tu peux en sucer un ou deux ! J'ai assez à faire de mon côté.

Quelqu'un lui tapota l'épaule. Elle se tourna vers le nouveau venu avec un sourire radieux, lui prit le bras et ils s'éclipsèrent.

— Qui sont tous ces salauds ? lui souffla Shivers. Trois ou quatre dizaines d'invités, ils ont dit, certains armés, mais pas pour se battre ? Il doit déjà y en avoir deux fois plus que ça !

Cosca donna une tape sur l'épaule du Nordique en souriant.

— Je sais ! C'est excitant quand on fait une fête et qu'on a plus d'invités que prévu, non ? Quelqu'un doit être populaire !

Shivers n'avait pas l'air amusé.

— Probablement pas nous ! Comment on contrôle la situation ?

— Qu'est-ce que j'en sais ? Si j'en crois mon expérience, les choses ne se passent jamais comme prévu. Il faut s'adapter aux circonstances, et simplement faire de notre mieux.

— Il devait y avoir six gardes… mais alors, c'est qui, eux ?

Le Nordique désigna d'un signe de tête un sinistre groupe en armure polie dans un coin. Tous portaient un sobre masque d'acier, une épée et un long couteau à la hanche. La mâchoire puissante et les yeux alertes, à l'affût de la moindre menace, ils n'avaient pas l'air commode.

— Hmm, dit Cosca. Je me demandais la même chose.

— Tu te demandais ? répéta le Nordique en serrant un peu trop fort le bras de son compagnon. Et tu ne te demandes pas aussi quand tu vas te chier dessus ?

— Si, souvent, répliqua Cosca en se libérant de sa prise. Mais bizarrement, je n'ai jamais peur.

Il fendit la foule, distribuant des tapes amicales, réclamant des boissons, indiquant des divertissements, répandant la bonne humeur autour de lui. Il était dans son élément, ici. Le vice, la démesure, mais aussi le danger.

Il avait peur de la vieillesse, de l'échec, et de passer pour un idiot. Mais il n'avait jamais peur avant un combat. Ses meilleurs souvenirs restaient ceux de l'attente avant le début d'une bataille. Observer les innombrables Gurkiens passer les murs de Dagoska. Regarder Sipani déployer ses forces pour la bataille des Îles. Sauter en selle en pleine nuit lorsque l'ennemi avait franchi les murs de Muris. Le danger, c'était ce qu'il préférait. Il ne s'inquiétait alors plus pour l'avenir. Il oubliait ses erreurs passées. Seul restait le glorieux présent. Il ferma les yeux et prit une grande inspiration, l'air lui picotant agréablement les poumons, au son du babillage excité des invités. Il n'avait presque pas envie de boire.

En rouvrant les yeux, il vit deux hommes passer la porte, les autres s'écartant bien plus que nécessaire. Son Altesse le prince Ario, vêtu d'un manteau écarlate, aux manchettes de soie dépassant de ses manches brodées et tombant sur ses mains, laissant entendre qu'il n'aurait jamais besoin d'attraper quoi que ce soit lui-même. Une multitude de plumes multicolores jaillissait de son masque, s'agitant comme une queue de paon tandis qu'il contemplait la scène d'un air blasé.

— Votre Altesse ! le salua Cosca en exécutant une basse courbette. Nous sommes vraiment, réellement honorés de votre présence.

— En effet, dit Ario. Et de la présence de mon frère.

D'un geste indolent, il désigna l'autre jeune homme, vêtu de blanc immaculé, au masque représentant une moitié de soleil doré. Celui-ci semblait à la fois mal à l'aise et réticent, pensa

Cosca. Foscar, sans aucun doute, et il s'était laissé pousser une barbe qui lui allait à merveille.

— Sans mentionner celle de notre ami mutuel, Maître Sulfur.

— Malheureusement, je ne puis rester, dit celui-ci.

Un homme peu remarquable s'était glissé entre les deux frères. Il avait les cheveux frisés, un costume simple et un petit sourire aux lèvres.

— Il y a tant à faire. On n'est jamais tranquille, hein ?

Il sourit à Cosca. Derrière les trous de son masque simple, ses yeux étaient de deux couleurs différentes : un bleu, un vert.

— Je dois aller parler à votre père à Talins ce soir. On ne peut laisser le champ libre aux Gurkiens.

— Bien sûr que non. Maudits soient ces salauds de Gurkiens. Bon voyage, Sulfur.

Ario lui adressa un minuscule signe de tête.

— Bon voyage, grommela Foscar, et Sulfur tourna les talons.

Cosca remit son chapeau sur sa tête.

— Eh bien, nos deux invités d'honneur sont certainement les bienvenus ! Profitez bien des divertissements ! Tout est à votre disposition ! (Il s'approcha, avec son sourire le plus espiègle.) L'étage supérieur du bâtiment a été réservé pour votre frère et vous. Votre Altesse trouvera, à mon avis, une artiste particulièrement surprenante dans la suite royale.

— Vous voyez, mon frère. Nous allons pouvoir vous changer les idées, déclara Ario avant de jeter un regard contrarié vers le groupe de musiciens. Grands dieux ! Cette femme n'aurait-elle pas pu nous trouver de meilleure musique !

La foule de plus en plus dense s'écarta pour laisser passer les frères. Ils étaient suivis à la trace par un peloton de nobles et quatre inquiétants gardes en armure. Cosca les regarda pénétrer dans la salle de jeu d'un air soucieux.

Nicomo Cosca n'avait pas peur, c'était un fait. Néanmoins, il était prudent, et ces hommes armés l'alarmaient. Monza avait demandé du contrôle, après tout. Gaiement, il se dirigea vers l'une des sentinelles.

— Plus personne n'entre ce soir. Nous sommes complets.

Il ferma la porte au nez de l'homme, la verrouilla et glissa la clé dans une poche de son manteau. L'ami du prince Ario, Maître Sulfur, aurait l'honneur d'avoir été le dernier homme à franchir cette porte ce soir.

Il lança au groupe de musiciens :

— Quelque chose de plus vif, mes amis ! Nous sommes ici pour divertir !

À genoux, courbé dans l'obscurité du grenier, dissimulé par le lierre qui pendait du toit, Morveer, observait la cour en contrebas. Des hommes en tenue criarde se rassemblaient en groupes qui enflaient, se dissolvaient, s'entremêlaient, se déplaçaient en marées contradictoires reliant les portes du bâtiment. Ils scintillaient dans la cour baignée de lumière. La nuit résonnait d'exclamations paillardes et de bavardages silencieux, de mauvaise musique et d'éclats de rire joyeux. Cependant, Morveer n'était pas d'humeur à faire la fête.

— Pourquoi autant ? murmura-t-il. On en avait prévu moitié moins. Quelque chose ne tourne… pas rond.

Une flamme incandescente s'éleva dans la nuit, recueillant une salve d'applaudissements. Cette andouille de Ronco qui mettait en danger sa vie et celle de tout son entourage. Morveer secoua

doucement la tête. Si ça, c'était une bonne idée, alors il était l'empereur des…

Day siffla et il rebroussa chemin sur les chevrons, le vieux bois craquant sous ses pieds, puis pressa son œil sur le trou.

— Du monde arrive.

Un groupe de huit individus, tous masqués, émergea en haut de l'escalier. De toute évidence, quatre d'entre eux étaient des gardes en armure bien polie. Deux autres paraissaient être, de façon encore plus évidente, des employées de chez Cardotti. Les deux hommes restants intéressaient particulièrement Morveer.

— Ario et Foscar, murmura Day.

— Semblerait-il, indubitablement.

Les fils d'Orso échangèrent quelques mots le temps que les gardes prennent position devant chacune des deux portes. Puis Ario esquissa une profonde révérence, son rire narquois se répercutant sur les murs du grenier. Il se dirigea avec affectation vers la seconde porte, une femme à chaque bras, laissant la suite royale à son frère.

Morveer fronça les sourcils.

— Quelque chose ne tourne pas rond du tout.

C'était une piètre imitation de ce à quoi pouvait ressembler la chambre d'un roi. Trop de motifs, trop de fils d'or et d'argent. Un monstrueux lit à baldaquin suffoquant sous les festons de soie écarlate. Un cabinet à liqueurs imposant débordant de bouteilles colorées. Trop de moulures sur le plafond et un chandelier trop gros, accroché trop bas. Pour couronner le tout, une cheminée de marbre vert, soutenue par deux statues de femmes nues portant un plateau de fruits.

Un immense tableau dans un cadre brillant était accroché au mur. Une femme à énorme poitrine se baignant dans un ruisseau, et qui semblait s'amuser comme une folle. Monza n'avait jamais compris en quoi un sein à l'air, ou deux, augmentait la qualité d'une peinture. Mais de toute évidence, c'était l'avis des peintres, et les poitrines étaient donc bien visibles.

— Cette putain de musique me donne la migraine, grommela Vitari en tentant de se gratter sous son corset.

Monza inclina la tête.

— Ce putain de lit me donne la migraine. Surtout à côté de ce papier peint.

Un bleu azur rayé turquoise particulièrement atroce, parsemé d'étoiles dorées.

— Je pourrais même me mettre à fumer, à côté de ça, dit Vitari en tripotant la pipe en ivoire posée sur la table en marbre à côté du lit, et le bocal de verre où reposait un morceau de brou.

Monza n'avait pas vraiment besoin qu'on les lui signale. Elle avait passé l'heure précédente à essayer de regarder ailleurs.

— Concentre-toi sur le travail, trancha-t-elle, en se tournant vers la porte.

— Toujours, dit Vitari en remontant sa jupe. C'est pas facile avec des fringues pareilles. Comment…

— Chut !

Des bruits de pas dans le couloir.

— Nos invités. Tu es prête ?

Monza se redressa, la poignée des couteaux s'enfonçant dans son dos.

— Un peu tard pour se défiler, non ?

— Sauf si tu préfères les baiser.

— Je crois qu'on va s'en tenir au meurtre.

Monza posa sa main droite sur la fenêtre et adopta ce qu'elle espérait être une pose aguicheuse. Son cœur battait la chamade, et le sang cognait douloureusement dans ses oreilles.

La porte grinça doucement en s'ouvrant, et un homme entra dans la pièce. Grand, tout de blanc vêtu, son masque doré représentant un demi-soleil. Sa barbe impeccablement taillée ne cachait cependant pas complètement la cicatrice sur son menton. Monza le regarda bouche bée. Ce n'était pas Ario. Ce n'était même pas Foscar.

— Merde, entendit-elle Vitari murmurer.

Monza comprit, et la révélation lui fit l'effet d'un coup de poing. Ce n'était pas le fils d'Orso, mais son gendre. Nul autre que le grand pacifiste, Son Auguste Majesté, le Haut Roi de l'Union.

— Prêt ? demanda Cosca.

Shivers se racla encore la gorge. Quelque chose semblait s'y être coincé depuis qu'il avait mis les pieds dans ce putain d'endroit.

— Un peu tard pour se défiler, non ?

Le sourire du vieux mercenaire s'élargit.

— Sauf si tu préfères les baiser. Mesdames, messieurs ! Votre attention, s'il vous plaît !

Les musiciens cessèrent de jouer, et le violon laissa échapper une note affreuse. Ce qui n'aida pas Shivers à se calmer.

Du bout de sa canne, Cosca chassait les invités hors du cercle qu'ils avaient dessiné au milieu de la cour.

— Reculez, mes amis, car vous courez un grave danger ! Nous allons rejouer sous vos yeux ébahis l'un des grands moments de l'histoire…

— Quand est-ce qu'on baise ? demanda quelqu'un, entraînant des éclats de rire.

Cosca bondit en avant, crevant presque l'œil du type avec sa canne.

— Quand on aura un mort !

Le tambour battait maintenant la mesure. « Boum, boum, boum. » Les gens se pressaient autour du cercle sous la lueur vacillante des torches. Une ronde de masques, oiseaux et bêtes, soldats et clowns, crânes ricaneurs et diables hilares. En dessous, leurs vrais visages : morts d'ennui, fâchés, curieux, ivres. À l'arrière, Barti et Kummel vacillaient, l'un sur les épaules de l'autre, tapant dans leurs mains au rythme du tambour.

— Pour votre éducation, votre édification et votre épanouissement… (Shivers n'en comprenait pas un mot.) … la Maison des Plaisirs de Cardotti vous présente… (Shivers prit une grande inspiration, son épée et son bouclier, puis se fraya un chemin à travers le cercle.) … le tristement célèbre duel entre Fenris le Terrible… (Cosca pointa de sa canne Greylock qui entrait dans le cercle d'un pas lourd.) … et Logen Neuf-Doigts.

— Il a dix doigts ! cria quelqu'un, provoquant les éclats de rire de la foule enivrée.

Shivers ne se joignit pas à eux. Greylock était peut-être bien loin d'être aussi effrayant que ne l'avait été le vrai Terrible, mais il était aussi loin d'être une vision rassurante. Aussi gros qu'une maison sous son masque de fer noir, le côté gauche de sa tête rasée et son énorme bras gauche entièrement peint en bleu. Il tenait une batte à la main, lourde donc dangereuse, surtout ainsi agrippée par ces deux énormes poings. Shivers devait se répéter constamment qu'ils étaient du même côté. Ils faisaient semblant. Semblant.

— Messieurs, vous feriez bien de ménager de la place ! cria Cosca, et les trois danseuses

gurkiennes, leurs masques de chat noirs sur leurs visages sombres, firent reculer les invités. Il pourrait y avoir du sang.

— J'espère bien qu'il y en aura ! (Nouvelle vague de rires.) Je ne suis pas venu voir une paire d'idiots danser…

Les spectateurs sifflaient, criaient, huaient. Huaient, surtout. Shivers doutait du fait que son plan – sautiller autour du cercle pendant quelques minutes en fouettant l'air, puis poignarder Greylock entre son bras et ses côtes tandis que celui-ci faisait exploser une vessie de sang de cochon – provoquerait beaucoup d'applaudissements. Il se rappelait le vrai duel, devant les murs de Carleon, dont l'issue avait déterminé le sort de tout le Nord. Cette matinée froide, les volutes de son souffle dans l'air frais et le sang dans le cercle. La ronde de Carls secouant leurs boucliers, criant et rugissant. Il se demandait ce qu'ils auraient pensé de cette supercherie. La vie vous faisait parfois emprunter des chemins bien étranges.

— Allez-y ! s'écria Cosca, en reculant parmi la foule.

Greylock poussa un hurlement et chargea, en secouant violemment la batte. Shivers ne s'y attendait pas. Il leva son bouclier à temps, mais le poids du coup le renversa et il glissa sur les fesses, le bras gauche engourdi. Il s'étala, encombré par son épée, et s'entailla le sourcil. Heureusement, il ne s'était pas pris la pointe dans l'œil. Il roula au sol pour éviter de justesse le coup suivant. Il essaya de se relever, mais Greylock lui tomba dessus, une lueur assassine dans le regard. Shivers s'échappa avec toute la dignité d'un chat pris parmi les loups. Il ne se souvenait pas avoir prévu ça. Le spectacle serait donc plus authentique que prévu.

— Tue-le ! rit quelqu'un.

— On veut du sang, idiots !

Shivers serra les doigts sur la poignée de son épée. Il avait soudain un mauvais pressentiment. Encore pire qu'avant.

Généralement, lancer les dés calmait Cordial. Pas ce soir. Il avait un mauvais pressentiment. Encore pire qu'avant. Il les regardait tomber, rouler, tourner, et c'était comme si le bruit provoqué crispait sa peau moite.

— Deux et quatre.

— J'ai vu, merci ! aboya l'homme au masque en forme de lune. Ces dés me détestent !

Il les repoussa violemment et ils heurtèrent le bois poli.

Les sourcils froncés, Cordial les ramassa pour les relancer délicatement.

— Cinq et trois. La maison l'emporte.

— Comme d'habitude, en fait, grogna l'homme au masque de bateau, et certains de leurs amis acquiescèrent hargneusement.

Ils étaient tous ivres. Ivres et stupides. La maison gagnait forcément, sinon elle ne proposerait pas de jeux de hasard. Mais il ne relevait pas vraiment des fonctions de Cordial de les éclairer à ce sujet. Quelqu'un au bout de la pièce hurla de joie quand la roue de la chance sortit son nombre. Quelques joueurs de cartes daignèrent applaudir.

— Putains de dés.

Croissant de lune avala une gorgée de vin tandis que Cordial récupérait les jetons pour les ajouter à son imposante pile. Il avait du mal à respirer, l'air était rempli d'étranges odeurs : parfum, sueur, vin, fumée. Il s'aperçut qu'il avait la bouche ouverte, et la referma.

Le roi de l'Union regarda Monza, puis Vitari, puis de nouveau Monza. Beau, royal, et tout à fait

malvenu. Monza s'aperçut qu'elle avait la bouche ouverte, et la referma.

— Sauf votre respect, l'une d'entre vous suffira et j'ai toujours eu un faible pour les cheveux noirs…, dit-il en montrant la porte du doigt. J'espère ne pas vous offenser en vous demandant de partir. Je m'assurerai que vous soyez payée.

— Comme c'est généreux.

Vitari regarda Monza du coin de l'œil, et celle-ci haussa les épaules. Son esprit se débattait, telle une grenouille dans l'eau bouillante, tandis qu'elle cherchait un moyen de se sortir de ce piège dans lequel elle s'était fourrée. Vitari sortit. En passant devant le roi, elle frôla le devant de son manteau du dos de la main.

— Maudits soient mes cheveux roux, ricana-t-elle.

Elle ferma la porte.

— Quelle chambre… (Il s'éclaircit la voix.) … plaisante.

— Il en faut peu pour vous combler.

Il gloussa.

— Ma femme n'en dirait pas tant.

— Peu de femmes disent du bien de leur mari. C'est pour ça que nous sommes là.

— Vous comprenez mal. J'ai sa bénédiction. Elle attend notre troisième enfant, donc… enfin, ça ne va pas vous intéresser.

— Je m'intéresserai à ce dont vous choisirez de parler. C'est pour ça qu'on me paie.

— Bien sûr, concéda-t-il en se frottant nerveusement les mains. Un verre, peut-être ?

Elle désigna le cabinet à liqueurs.

— Ils sont là.

— Vous en voulez un ?

— Non.

— Non, bien sûr. Pourquoi boiriez-vous ? dit-il en se versant un verre. Tout ça n'est pas nouveau, pour vous.

— Non.

Même si, en réalité, elle avait bien du mal à se rappeler la dernière fois où elle avait été déguisée en putain dans une chambre en compagnie d'un roi. Deux solutions s'offraient à elle. Coucher avec ou le tuer. Aucune des deux ne l'excitait particulièrement. Tuer Ario poserait assez de problèmes. Tuer un roi, même le gendre d'Orso, serait bien, bien pire.

« Confronté à deux chemins sombres », écrivait Stolicus, « un général devrait toujours choisir le plus éclairé. » Elle doutait qu'il ait eu ces circonstances à l'esprit, mais peu importait. Elle glissa une main sur le montant du lit à côté d'elle, et s'assit maladroitement sur les couvertures tape-à-l'œil. Puis elle repéra la pipe à brou.

« Confronté à deux chemins sombres », écrivait Farans, « un général devrait toujours en trouver un troisième. »

— Vous semblez nerveux, murmura-t-elle.

Le roi était au pied du lit.

— Je dois avouer que ça fait bien longtemps que je ne me suis pas rendu… dans un endroit de ce genre.

— Quelque chose pour vous détendre, peut-être ?

Elle tourna le dos avant qu'il ait le temps de refuser, et remplit la pipe. Il ne lui fallut pas

longtemps. Elle le faisait toutes les nuits, après tout.

— Du brou ? Je ne suis pas sûr que…

— Il vous faut la bénédiction de votre femme pour ça aussi ?

Elle lui tendit la pipe.

— Bien sûr que non.

Elle se redressa, souleva la lampe, le regardant droit dans les yeux, puis alluma la pipe. À la première inspiration, il toussa immédiatement. À la deuxième, il toussa un peu plus tard. À la troisième, il réussit à retenir le brou pour souffler un panache de fumée blanche.

— À ton tour, dit-il d'une voix rauque, lui pressant la pipe dans les mains en s'effondrant dans le lit.

Elle sentit la fumée lui chatouiller le nez.

— Je…

Oh, comme elle en voulait ! Elle en frémissait d'excitation.

— Je…

Juste là, dans sa main. Mais ce n'était pas le moment de se laisser aller. Elle devait garder le contrôle.

Il esquissa un sourire triste.

— Il te faut la bénédiction de qui ? murmura-t-il. Je te promets de ne le dire à… Oh.

Elle approchait déjà la flamme des copeaux gris-marron, inspirant la fumée à fond, la sentant brûler ses poumons.

— Sales chaussures ! disait le roi, qui tentait de retirer ses bottes cirées. Elles ne me vont pas. Tu paies… cent marks… pour des bottes… elles pourraient au moins…

L'une s'envola et valsa dans le mur, laissant derrière elle une grosse marque. Monza avait du mal à se lever.

— Encore.

Elle lui tendit la pipe.

— Eh bien… où est le mal ?

Monza regardait la flamme s'embraser. Rougeoyante, chatoyante, toutes les couleurs d'un ensemble de joyaux précieux, les miettes de brou brillant d'un orange lumineux, puis passant du marron doux au rouge vif avant de devenir gris cendre. Le roi expira un long panache de fumée dans son visage ; elle ferma les yeux et l'inspira. Sa tête en était remplie, gonflée, prête à éclater.

— Oh.

— Quoi ?

Il regardait autour de lui.

— C'est… plutôt…

— Oui. Complètement.

La pièce brillait. La douleur dans ses jambes n'était plus qu'un agréable picotement. Sa peau nue frémissait, la chatouillait. Elle se laissa glisser sur le matelas. Rien qu'elle et le roi de l'Union, étendus sur un affreux lit au milieu d'un bordel. Qu'aurait-elle pu demander de mieux ?

Le roi se passa doucement la langue sur les lèvres.

— Ma femme. La reine. Tu sais. Je te l'ai dit ? C'est la reine. Elle n'est pas toujours…

— Votre femme aime les femmes…, s'entendit dire Monza. (Puis elle gloussa et dut essuyer un peu de bave sur sa bouche.) Elle les aime beaucoup.

Sous son masque, les yeux du roi étaient rosis. Il regarda Monza.

— Les femmes ? De quoi on parlait ? (Il se pencha en avant.) Je ne suis plus… aussi… nerveux… (Il glissa une main maladroite sur sa jambe.) Je pense…, murmura-t-il avant de se passer la langue sur les lèvres. Je… pense…

Il leva les yeux au ciel et s'effondra sur le lit, les bras écartés. Sa tête bascula sur le côté, son masque glissa en travers de son visage et il s'immobilisa. Monza l'entendit se mettre à ronfler.

Il avait l'air tellement paisible. Elle voulait se coucher. Elle était toujours en train de penser, s'inquiéter, penser, penser. Elle avait besoin de repos. Elle le méritait. Mais un détail la travaillait. Quelque chose qu'elle devait faire avant. C'était quoi ? Elle se leva, chancelante.

Ario.

— Ah, oui.

Elle abandonna Sa Majesté étalée sur le lit et se dirigea vers la porte. La pièce tanguait, de droite à gauche. Satanée drogue. Elle se pencha et enleva une de ses chaussures à talons. Elle vacilla et faillit tomber. Elle jeta l'autre du bout du pied, la vit flotter doucement dans les airs, comme une ancre qui s'enfonce dans l'eau. Elle devait se forcer à garder les yeux ouverts, fixés sur la porte, alors qu'une mosaïque de verre bleu la séparait du monde, et que les flammes des bougies de l'autre côté laissaient de grandes traînées lumineuses dans son champ de vision.

Morveer fit un signe de tête à Day, sombre silhouette accroupie dans l'obscurité vertigineuse du grenier, et elle le lui rendit, son sourire éclairé par une touche de lumière bleutée. Derrière elle, les solives, les poutres, les chevrons n'étaient que des formes noires bordées par une infime lueur.

— Je m'occupe des deux types qui gardent la suite royale, murmura-t-il. Toi, tu prends les autres.

— D'accord, mais quand ?

Quand était un détail capital. Il regarda par le trou, une main fermée sur la sarbacane, les doigts de l'autre frottant nerveusement contre son pouce. La porte de la suite royale s'ouvrit et Vitari émergea d'entre les gardes. Elle s'engagea dans le corridor, les sourcils froncés. Aucun signe de Murcatto, ni de Foscar, ni de personne. Ça ne faisait pas partie du plan, Morveer en était sûr. Il devait toujours tuer les gardes, bien sûr, il avait été payé pour le faire et il remplissait toujours les tâches qui lui étaient assignées par contrat. C'était l'une des nombreuses choses qui le différenciaient des types obscènes comme Nicomo Cosca. Mais quand, quand, quand…

Morveer fronça les sourcils. Il était sûr d'entendre quelqu'un mâchonner.

— Tu manges ?

— Juste un petit pain.

— Arrête donc ! On travaille, nom de nom, et j'essaie de réfléchir. Un iota de professionnalisme, c'est trop te demander ?

Le temps s'étira, les musiciens incompétents continuant leur office dans la cour mais, à l'exception des gardes qui se balançaient doucement de droite à gauche, il n'y avait aucun signe de vie. Morveer secoua doucement la tête. Dans ce cas, semblait-il, comme dans tant d'autres, les moments se ressemblaient tous. Il inspira profondément, leva la sarbacane et visa le plus éloigné des deux…

La porte de la chambre d'Ario s'ouvrit en grand. Les deux femmes en sortirent, l'une ajustait encore sa jupe. Morveer retint sa respiration, les joues gonflées. Les femmes refermèrent la porte, puis empruntèrent le couloir. L'un des gardes dit quelque chose à l'autre, qui rit. Il y eut le plus infime des sifflements tandis que Morveer déchargeait sa sarbacane, et le rire s'évanouit.

— Aïe !

Le garde le plus proche se posa une main sur la tête.

— Quoi ?

— Quelque chose m'a… je sais pas, piqué.

— Piqué ? Mais qu'est-ce…

L'autre garde se frotta la tête à son tour.

— Putain !

Le premier avait trouvé l'aiguille dans ses cheveux, et la portait à la lumière.

— Une aiguille.

Il tenta de dégainer son épée d'une main maladroite, se recula contre le mur et tomba sur les fesses.

— Je me sens tout…

L'autre essaya d'avancer dans le couloir, tenta de se rattraper dans le vide, puis s'écrasa à plat ventre, les bras écartés. Morveer hocha la tête, satisfait, avant de s'approcher de Day, accroupie au-dessus de deux des trous, la sarbacane à la main.

— Tu as réussi ? demanda-t-il.

— Bien sûr.

Elle croqua dans son petit pain. À travers l'orifice, Morveer vit les deux gardes avachis, immobiles, près de la suite d'Ario.

— Beau travail, ma chère. Malheureusement, c'est là toute l'étendue de la tâche qu'on nous a confiée.

Il commença à rassembler leur équipement.

— On reste, pour voir comment ça se passe ?

— Je n'y vois aucune raison. Le mieux que nous puissions espérer, c'est des cadavres ; or, j'en ai déjà vu. Beaucoup. Crois-moi. Une mort ne diffère que peu d'une autre. Tu as la corde ?

— Bien sûr.

— Il n'est jamais trop tôt pour préparer sa fuite.

— Les précautions d'abord, comme toujours.

— Précisément.

Day déroula la corde hors de son sac et fit un nœud avec une extrémité autour d'une lourde solive. D'un coup de pied, elle décrocha le cadre de la petite fenêtre. Morveer l'entendit éclabousser le bâtiment en tombant dans le canal.

— Très joli. Que ferais-je sans toi ?

— Meurs !

Greylock chargeait à travers le cercle, brandissant un gros rondin de bois au-dessus de sa tête. Shivers, aussi surpris que la foule, s'écarta juste à temps. Il sentit le souffle lui écorcher le visage. Il attrapa l'imposant Nordique dans une étreinte maladroite, et tous deux vacillèrent hors du cercle.

— Qu'est-ce que tu fous, putain ? lui siffla Shivers à l'oreille.

— Je me venge ! cria Greylock en lui décochant un coup de genou dans le flanc avant de l'envoyer valser.

Shivers s'éloigna en titubant, retrouva son équilibre, se creusant la tête pour retrouver de quel affront il pouvait être coupable.

— Tu te venges ? De quoi, espèce de taré ?

— D'Uffrith.

Il abattit son pied, feintant, et Shivers recula, regardant par-dessus son bouclier.

— Quoi ? Mais on a tué personne là-bas !

— T'es sûr ?

— Deux ou trois hommes sur les docks, mais…

— Mon frère ! Il avait à peine quatorze ans !

— Mais j'y suis pour rien, andouille. C'est Dow le Sombre qui a tué tout le monde !

— Dow le Sombre, il est pas devant moi, et j'ai juré à ma mère de faire payer quelqu'un. T'as assez participé pour que je te défonce la gueule, salaud !

Poussant un couinement aigu, Shivers évita un autre coup de massue, entendit des hommes acclamer le spectacle, aussi avides de sang que les témoins d'un vrai duel.

La vengeance, alors. Une lame à double tranchant, s'il en est. On ne savait jamais à quel moment viendrait le revers de cette salope. Shivers campa sur sa position, le sang coulant sur le côté de son visage à la suite d'un coup reçu quelques secondes plus tôt. C'était vraiment trop injuste. Il essayait de faire les bons choix, comme son frère le lui avait toujours conseillé. Il essayait d'être un homme meilleur. N'est-ce pas ? Et voilà où l'avaient amené ses bonnes intentions. En plein dans la merde.

— Mais j'ai simplement… fait de mon mieux ! hurla-t-il en nordique.

Greylock cracha par la bouche de son masque.

— Mon frère aussi !

Greylock avançait vers lui, tout flou. Shivers leva son bouclier d'un coup, écrasant le bord sous la puissante mâchoire de l'homme, qui recula en titubant et en crachant du sang.

Shivers avait toujours sa fierté. Ça, il l'avait gardée. Il pouvait être maudit s'il se laissait envoyer dans la boue par un imbécile qui ne savait pas faire la différence entre les bons et les méchants. Il sentit la fureur le saisir à la gorge, comme auparavant dans le Nord, au beau milieu des batailles.

— La vengeance, hein ? Je vais te montrer comment on se venge, moi !

Cosca grimaça en voyant Shivers parer un coup de son bouclier et tituber vers le côté. Il grommelait quelque chose en nordique, probablement des grossièretés, fendant l'air de son épée. Il manqua Greylock d'à peine un doigt, et le revers faillit écorcher les spectateurs qui se reculèrent nerveusement.

— Merveilleux ! souffla quelqu'un. On dirait presque un vrai combat ! Je dois les engager pour le mariage de ma fille…

C'était vrai, les Nordiques avaient monté un bon spectacle. Un peu trop bon. Ils se tournaient autour, aux aguets, ne quittant pas l'adversaire des yeux, l'un d'eux avançant à l'occasion un pied ou une arme. La minutie furieuse et concentrée des hommes qui savent que la moindre erreur peut être fatale. Shivers avait les cheveux plaqués sur un côté du visage, collés par le sang. Une longue égratignure traversait le torse de Greylock, sous son manteau en cuir, et le bord du bouclier lui avait entaillé le menton.

Les spectateurs ne criaient plus d'obscénités ; ils ronronnaient, attentifs, les yeux avidement rivés sur les combattants, partagés entre le désir d'avancer pour mieux voir et de se reculer pour éviter les coups. Ils percevaient le changement dans l'air du soir. Comme la pesanteur du ciel avant une grosse tempête.

De la rage, de la vraie rage, meurtrière.

Le groupe de musiciens maîtrisait à merveille la musique de combat, le violon grinçant chaque fois que Shivers fendait l'air de son épée, le tambour résonnant quand Greylock levait sa grosse masse, ce qui rendait la tension presque insoutenable.

Très clairement, ils essayaient de se tuer, et Cosca ne voyait pas du tout comment les arrêter. Il grimaça en voyant la massue s'écraser de nouveau sur le bouclier de Shivers, manquant de le renverser. Il leva un regard inquiet vers les mosaïques en haut du bâtiment.

Quelque chose lui disait qu'ils laisseraient plus que deux cadavres derrière eux ce soir.

Les corps des deux gardes gisaient à côté de la porte. L'un était assis, les yeux fixés au plafond. L'autre était allongé sur le ventre. Ils n'avaient pas l'air morts. Juste endormis. Monza se donna une claque, essaya de chasser le brou de son esprit. La porte s'avançait vers elle et une main gantée attrapa la poignée. Merde. Elle aurait dû le faire elle-même. Elle resta immobile, ou plutôt chancelante, attendant que la main lâche.

— Oh.

C'était sa propre main. Elle tourna la poignée, et la porte s'ouvrit d'un coup. Elle trébucha, manqua de tomber. La pièce se matérialisa autour d'elle. Les murs semblaient couler, comme des cascades de pierre. Les flammes crépitaient, diamants scintillant dans la cheminée. La musique s'engouffrait par la fenêtre ouverte, des hommes criaient en contrebas. Elle discernait les sons, joyeuses taches s'enroulant dans le verre, dansant devant ses yeux, lui chatouillant les oreilles.

Sur le lit, le prince Ario était entièrement nu. Un corps pâle sur la couverture froissée, les bras et les jambes écartés. Il tourna la tête vers elle, les ombres de la fontaine de plumes qui décorait son masque rampant sur le mur lumineux.

— Encore ? murmura-t-il en avalant une gorgée de vin à la bouteille.

— J'espère que nous ne vous avons pas… déjà… fatigué ?

Monza entendit sa voix jaillir de très loin. Elle pagayait vers le lit, navire tanguant sur une mer rouge de moquette douce.

— Je pense que je peux m'élever pour l'occasion, dit Ario, en tripotant sa queue. Mais vous avez l'avantage sur moi, ajouta-t-il en secouant son index. Trop de vêtements.

— Ah.

Elle laissa la fourrure lui glisser des épaules, jusque sur le sol.

— Les gants, dit-il en les tapotant. Je n'aime pas ça.

— Moi non plus.

Elle les enleva, ils lui chatouillaient les avant-bras. Ario regardait sa main droite. Elle la leva devant ses propres yeux, ébahie. Une longue cicatrice rose défigurait son avant-bras, et sa main n'était qu'une griffe difforme, la paume écrasée, les doigts tordus, l'auriculaire implacablement droit.

— Ah.

Elle l'avait oubliée.

— Une main atrophiée, commenta Ario en se tortillant vers elle, sa queue et les plumes de son masque se balançant à chaque mouvement de ses hanches. C'est terriblement… exotique.

— N'est-ce pas ?

Le souvenir de la botte de Gobba s'écrasant sur sa main lui revint en mémoire, et elle se retrouva plongée dans l'instant présent. Elle souriait.

— On peut enlever ça.

Elle attrapa les plumes et lui retira le masque, le jetant dans un coin de la pièce.

Ario lui sourit, des traces roses autour des yeux, là où le masque avait été appuyé. Elle le dévisagea en attendant que la lueur du brou quitte son esprit. Elle le vit poignarder son frère dans le cou, le faire basculer par-dessus le parapet, se plaindre de s'être entaillé. Il était là, maintenant, devant elle. L'héritier d'Orso.

— Quelle impolitesse, dit-il en se levant. Il faut que je te donne une leçon.

— Peut-être que ce sera l'inverse.

Il s'approcha, tellement près qu'elle sentait l'odeur de sa transpiration.

— Quelle hardiesse d'arguer contre moi ! Très audacieux, ajouta-t-il en tendant la main, effleurant son bras. Peu de femmes sont aussi intrépides. (Il s'approcha encore, et glissa son autre main dans la fente de sa jupe, le long de sa cuisse, puis lui pinça les fesses.) J'ai presque l'impression de te connaître.

Monza saisit le coin de son masque avec sa main droite ruinée. Ario l'attira plus près de lui.

— Me connaître ? répéta-t-elle en glissant l'autre main dans son dos, refermant ses doigts sur la poignée de l'un des couteaux. Bien sûr que tu me connais.

Elle retira son masque. Le sourire d'Ario persista encore un instant, le temps qu'il lui fallut pour la reconnaître. Puis il ouvrit grand les yeux.

— Au sec… !

— Cent balances sur le prochain lancé ! hurla Croissant de lune en levant haut les dés.

Le silence se fit tandis que tout le monde se tournait pour regarder.

— Cent balances.

Cela ne voulait rien dire pour Cordial. Ce n'était pas son argent, et l'argent ne l'intéressait que dans la mesure où l'on pouvait le compter. Pertes ou gains, c'était du pareil au même.

Croissant de lune secoua les dés.

— Allez, petits merdeux !

Il les lança violemment sur la table. Ils rebondirent bruyamment.

— Cinq et six.

— Ah !

Les amis de Croissant de lune l'acclamèrent, rirent et lui tapèrent dans le dos comme s'il avait accompli un exploit.

Celui qui portait un masque en forme de bateau leva les mains au ciel.

— Prends ça !

Le masque de renard lui adressait un geste obscène.

Les bougies étaient soudain bien trop lumineuses. Trop lumineuses pour compter. La pièce était trop chaude, trop petite, trop pleine. Cordial relança les dés, mais sa chemise lui collait au torse. Quelques cris de surprise autour de la table.

— Cinq et six. La maison l'emporte.

Les gens oubliaient souvent que les scores étaient tous aussi probables les uns que les autres, même un score identique. Il n'était donc pas entièrement surprenant que Croissant de lune ait perdu son sens des perspectives.

— Espèce de sale tricheur !

Cordial fronça les sourcils. En Sécurité, il aurait tailladé le premier qui lui aurait parlé sur ce ton. Il y aurait été obligé, sinon d'autres auraient suivi l'exemple. Il aurait commencé à le taillader, et ne se serait pas arrêté. Mais il n'était plus en Sécurité. Il était dehors. Le contrôle, lui avait-on dit. Il

se força à oublier le manche de son fendoir pressé contre sa hanche. *Le contrôle.* Il haussa les épaules.

— Cinq et six. Les dés ne mentent pas.

Croissant de lune saisit Cordial par les poignets alors qu'il empilait les jetons. Puis, il le lâcha et pointa un doigt sur son torse.

— Je pense que tes dés sont truqués.

Le visage de Cordial se crispa ; il pouvait à peine respirer tant sa gorge était nouée. Des gouttes de sueur perlaient sur son front, son dos, son crâne. Une rage tranquille, froide, mais totalement insoutenable s'immisçait dans chaque partie de son corps.

— Tu penses que mes dés sont quoi ? parvint-il à peine à murmurer.

Un coup dans le torse, puis deux, puis trois.

— Tes dés sont des menteurs.

— Mes dés sont… des quoi ?

Le fendoir de Cordial trancha le masque de lune en deux, et le crâne avec. Il poignarda l'homme avec le bateau sur le visage en lui enfonçant son couteau dans la bouche ; la pointe émergea de l'autre côté de sa tête. Deux coups, puis trois, jusqu'à ce que la poignée devienne glissante. Une femme poussa un long cri perçant.

Cordial était vaguement conscient que toute la salle le dévisageait ; ils étaient quatre fois trois fois quatre, ou plus, ou moins. Il renversa la table des dés, envoyant valser les verres, les jetons, les pièces. L'homme au masque de renard le contemplait, bouche bée, de sombres éclaboussures de cervelle sur sa joue pâle.

Cordial se pencha vers lui.

— Excuse-toi, rugit-il de toutes ses forces. Excuse-toi auprès de mes putains de dés !

— Au sec… !

Le cri d'Ario se changea en une toute petite inspiration. Il baissa les yeux. Le couteau s'était enfoncé dans son aine, juste à côté de sa queue déchue, jusqu'à la garde. Le sang coulait sur le poing de Monza. Pendant un bref instant, il laissa échapper un affreux cri suraigu, mais elle enfonça son autre couteau sous son oreille jusqu'à voir la pointe ressortir de l'autre côté de son cou.

Ario resta immobile, les yeux écarquillés. Une de ses mains tentait vainement de s'accrocher à l'épaule nue de Monza. L'autre, tremblante, s'efforçait d'atteindre la poignée du deuxième couteau. Il saignait, du sang épais, noir, qui coulait entre ses doigts, sur ses jambes, laissait des traînées sombres sur son torse, maculait de rouge sa peau pâle. Il ouvrit la bouche, mais n'émit qu'un bruit sourd, incapable de respirer à travers la lame qui lui tranchait la gorge. Il recula, s'agrippa au vide, et Monza l'observa, fascinée, l'image de son visage blanc imprimée sur sa rétine.

— Trois morts, murmura-t-elle. Plus que quatre.

Ses cuisses sanglantes heurtèrent l'appui de fenêtre et il tomba à la renverse, s'éclatant la tête sur le vitrail. Il dégringola dans l'air nocturne.

La masse s'abattit, un coup qui aurait pu écraser le crâne de Shivers comme un œuf. Mais il était faible, brouillon, et créait une ouverture sur le flanc de Greylock. Shivers fit volte-face pour l'éviter et assena son épée. Il trancha l'avant-bras du colosse peint en bleu et lui entailla sérieusement le flanc. Le moignon saignait, éclaboussant le visage des spectateurs. La batte s'écrasa sur les pavés, toujours dans la main de Greylock. On poussa un petit cri. Quelqu'un d'autre rit.

— Ils ont fait ça comment ?

Puis Greylock se mit à hurler, comme s'il s'était cogné le pied dans la porte.

— Merde ! Putain, ça fait mal ! Mais putain !… Oh merde !

De la main qui lui restait, il palpa l'entaille dans son flanc, d'où s'échappaient ses sombres entrailles. Il vacilla en avant, atterrit sur un genou et renversa la tête en arrière. Shivers le frappa de nouveau, mettant fin à son rugissement en creusant un trou béant entre ses yeux. L'homme s'effondra sur le dos, ses bottes eurent un dernier sursaut avant de s'écraser au sol.

Et ce fut la fin des festivités du soir.

Après quelques dernières notes incertaines, le groupe cessa de jouer. Excepté quelques cris provenant de la salle de jeu, la cour était silencieuse. Shivers baissa les yeux vers le cadavre de Greylock, regardant le sang s'échapper sous le masque enfoncé. Toute sa fureur s'était dissipée, et il ne lui restait qu'un bras douloureux et des picotements dans le crâne. Un sentiment d'horreur commença à l'envahir.

— Pourquoi il m'arrive toujours des trucs comme ça ?

— Parce que t'es quelqu'un de mauvais, de très mauvais, dit Cosca par-dessus son épaule.

Une ombre assombrit le visage de Shivers. Il leva les yeux et vit un corps nu s'écraser tête la première dans le cercle, tombant du ciel, éclaboussant de sang la foule déjà choquée.

Du pur divertissement

D'un seul coup, tout s'embrouilla.

Quelqu'un cria, sans aucune logique :

— Le roi !

Le cercle se rompit, ses occupants arrosés de sang s'égayant dans toutes les directions, se bousculant, trébuchant. La foule gémissait, hurlait. Les voix d'hommes et de femmes se mêlaient dans un vacarme à réveiller les morts. On poussa le bouclier de Shivers ; d'instinct, il poussa à son tour, envoyant l'inconnu s'étaler sur le cadavre de Greylock.

— C'est Ario !

— Au meurtre ! s'exclama l'un des invités, tirant son épée.

L'un des musiciens s'avança calmement et lui écrasa le crâne d'un gros coup de massue.

Des hurlements. Le bruit du fer qu'on croise. Shivers vit l'une des danseuses gurkiennes éventrer quelqu'un avec un couteau courbé. Le malheureux tenta de se défendre avec son épée, mais il vomissait déjà du sang et ne parvint qu'à poignarder son voisin de derrière dans la jambe. Dans un fracas de verre brisé, un corps traversa l'une des fenêtres de la salle de jeu. La panique et la folie se répandaient comme le feu dans un champ desséché.

L'un des jongleurs lançait des couteaux dans la cour, le métal croisant au passage chair et bois, aussi mortel aux amis qu'aux ennemis. Quelqu'un saisit le bras droit de Shivers. Il lui envoya son coude dans le visage, voulut renchérir d'un coup d'épée, mais s'aperçut que c'était Morc, le joueur de flûte, et qu'il avait le nez en sang. Un gros bruit sourd, accompagné d'une lueur orange, retentit au milieu de la foule déchaînée. Les cris montèrent encore d'un ton, un chœur insensé :

— Au feu !

— De l'eau !

— Dégage !

— Le jongleur ! Attrapez-le…

— À l'aide ! À l'aide !

— Chevaliers du Corps, par ici ! Par ici !

— Où est le prince ? Où est Ario ?

— Au secours !

— Recule ! cria Cosca.

— Hein ? lui lança Shivers, qui ne savait pas qui hurlait sur qui.

Un couteau fila entre eux dans l'obscurité et s'écrasa par terre, au milieu des corps.

— Recule !

Cosca évita un coup d'épée, dégaina la sienne dissimulée dans sa canne et, d'un geste rapide, égorgea un homme. Il voulut en frapper un autre, mais le manqua et faillit entailler Shivers. L'un des hommes d'Ario, au masque à damier, se jeta sur Cosca. Surgissant par-derrière, Gurpi lui explosa son luth sur le crâne. Le bois éclata en mille morceaux, la lame de la hache s'enfonça dans l'épaule

du soldat jusqu'au torse, et il s'écrasa sur les pavés.

Une autre flamme déclencha une vague de panique dans la foule terrifiée. Tous reculèrent, se bousculant furieusement. Soudain, l'assemblée se sépara en deux, faisant place à l'incroyable Ronco qui déboulait droit sur Shivers, silhouette enflammée semblable à un diable venu de l'enfer. Reculant tant bien que mal, Shivers le repoussa d'un coup de bouclier. Ronco fonça dans le mur, rebondit sur la paroi avant de se cogner dans le mur d'à côté, aspergeant au passage la foule de feu liquide. Les spectateurs se reculaient, paniqués, assenant des coups d'épée au hasard derrière eux. Le lierre sec s'enflamma, tout d'abord dans un léger crépitement, qui se transforma en rugissement tandis que les flammes s'attaquaient au mur en bois, éclairant soudain la cour d'une lueur démoniaque. Une fenêtre se brisa. Les hommes s'attaquèrent aux grilles verrouillées, implorant qu'on les libère. Shivers frappa son bouclier contre le mur pour en éteindre l'incendie. Ronco roulait sur le sol, toujours en feu, poussant un gémissement aigu qui rappelait une bouilloire, les lumières démoniaques des flammes se reflétant sur les masques des artistes. Partout où regardait Shivers, il se heurtait à des monstres difformes.

Pas le temps de réfléchir, une seule chose comptait : qui vivait, et qui mourait. Il n'avait aucune envie de rejoindre le second groupe. Il battit en retraite, restant près du mur, repoussant ceux qui s'agrippaient à lui de son bouclier brûlé.

Quelques gardes se frayaient un chemin à travers la masse humaine. L'un d'eux frappa Barti ou Kummel, difficile de savoir lequel, d'un coup d'épée, et l'un des hommes d'Ario du revers, arrachant la moitié de son scalp. Il vacilla en gémissant, une main sur la tête, le sang coulant entre ses doigts et se répandant en coulées noires sur son masque doré. Barti ou Kummel, celui qui restait, poignarda le garde à la tête, et gémit à son tour lorsque la pointe d'un couteau émergea de sa poitrine.

Un autre garde armé fonçait droit sur Shivers, brandissant son épée et criant quelque chose dans la langue de l'Union. Peu importait d'où il venait, il était de toute évidence prêt à tuer et Shivers ne comptait pas lui en laisser l'occasion. Il frappa, avec un grognement énervé, mais le garde recula et l'épée de Shivers trancha un autre morceau de chair. La poitrine d'une femme qui passait par là. Elle s'effondra au pied du mur, glissant le long du lierre avec un cri étouffé. Son masque à moitié déchiré laissa voir un œil fixé sur Shivers. Elle saignait du nez et de la bouche, son cou pâle maculé de sang.

Gagnant du terrain, les flammes éclairaient la foule dans une vision de cauchemar. Comme un champ de bataille en pleine nuit, mais une bataille sans camps, sans but, sans gagnant. La foule en panique piétinait impitoyablement les corps, vivants, morts, blessés et sanguinolents. Gurpi agitait vainement ce qui restait de son luth. Shivers, qui observait la scène, vit un garde l'attaquer, provoquant une pluie de sang noir à la lumière du feu.

— Le fumoir ! siffla Cosca, dégageant le passage à coups d'épée.

Il frappa quelqu'un que Shivers crut reconnaître comme étant l'un des jongleurs, sans en être certain. Il s'engouffra dans le bâtiment à la suite du vieux mercenaire et l'aida à fermer la porte. Quelqu'un tenta désespérément de les en empêcher, glissant la main dans l'embrasure. Shivers la frappa du pommeau de son épée jusqu'à ce que le malheureux abandonne la lutte. Cosca verrouilla la porte et lança la clé au loin.

— Et maintenant ?

Le vieux mercenaire le contempla, comme possédé.

— Qu'est-ce qui te fait croire que je sais ce qu'on fait ?

C'était une longue pièce, à plafond bas, recouverte de coussins et garnie de luxueux rideaux, qui

sentait le brou à plein nez. On y entendait à peine le grabuge dans la cour. Quelqu'un ronflait. On poussa un gloussement. Assis contre le mur d'en face, un homme au masque d'oiseau souriait, une pipe à la main.

— Et les autres ? siffla Shivers en plissant les yeux.

— Je pense qu'on en est arrivé au chacun pour soi, non ?

Cosca s'efforçait de tirer un vieux coffre devant la porte qui tremblait déjà sous les coups portés depuis l'extérieur.

— Où est Monza ? demanda-t-il.

— Ils vont entrer par la salle de jeu, non ? Tu ne crois pas…

On fracassa une fenêtre en lançant quelque chose dans la pièce. Shivers recula dans l'obscurité, le cœur battant la chamade, le sang lui martelant les tempes.

— Cosca ? appela-t-il.

Rien que de la fumée dans la pénombre, quelques lueurs vacillantes près des fenêtres ou des tables. Il se prit les pieds dans un rideau, le déchira, l'arrachant de sa tringle. La fumée lui brûlait la gorge. La fumée du brou à l'intérieur, celle du feu au-dehors, qui se mêlaient, s'épaississaient. L'atmosphère en était saturée.

Il entendait des voix. Sur sa gauche ; aussi déchaînées qu'un taureau en furie.

— Mes dés ! Mes dés ! Salauds !

— À l'aide !

— Il faut appeler… quelqu'un !

— Là-haut ! Le roi ! Là-haut !

On martelait une porte avec un objet lourd, il percevait le tremblement du bois sous les coups. Une silhouette s'avança vers lui.

— Excusez-moi, pourriez-vous…

Shivers lui fracassa son bouclier sur le crâne, cherchant vaguement les escaliers. Monza était en haut. Tout en haut. Il entendit la porte céder derrière lui, la lumière changea, la fumée prit une teinte brune tandis qu'une foule s'engouffrait dans le fumoir, leurs lames reflétant la lueur des bougies. On le montra du doigt.

— C'est lui ! Il est là !

De son bouclier, Shivers arracha une lampe et frappa avec, mais manqua l'homme au premier rang et heurta le mur. Elle explosa, aspergeant un rideau d'huile brûlante. Les ombres s'éparpillèrent ; l'une d'entre elles hurlait, le bras en feu. Shivers s'enfuit en courant, s'enfonça dans les ténèbres du bâtiment, trébuchant sur les coussins et les tables. Une main lui agrippa la cheville ; il la trancha d'un coup d'épée. Se frayant un chemin entre les ombres étouffantes, il atteignit une porte bordée d'un fin halo de lumière, l'ouvrit d'un coup d'épaule, prêt à se faire poignarder entre les omoplates d'un moment à l'autre.

Ahanant sous l'effort, les jambes brûlantes de fatigue, il monta l'escalier en colimaçon quatre à quatre, vers les chambres des plaisirs. Ou de la baise, selon la personne à qui l'on demandait. L'escalier débouchait sur un couloir lambrissé. Shivers faillit culbuter un homme qui en sortait lorsqu'il arriva au premier étage. Ils échangèrent un regard, masque à masque. L'un des salauds en armure polie. De sa main libre, celui-ci saisit Shivers par l'épaule, montrant les dents. Mais en tentant de dégainer son épée, il heurta le mur du coude.

D'instinct, Shivers riposta d'un coup de tête. Il sentit le nez du type se briser sous son front. Pas

de place pour une épée. Il lui entailla la hanche du bord de son bouclier, lui donna un coup de genou dans les noix, lui arrachant un hurlement, puis le balança en bas de l'escalier, qu'il dévala en tournant, l'épée en avant. Shivers reprit immédiatement son ascension, même s'il toussait, à bout de souffle.

Il entendait des cris derrière lui, se mêlant au vacarme de la bagarre.

— Le roi ! Protégez le roi !

Il chancelait, une marche à la fois à présent, son épée lourde dans sa main, son bouclier pendant au bout de son bras inerte. Il se demanda qui était encore en vie. Il pensa à la femme qu'il avait tuée dans la cour, à la main qu'il avait écrasée dans la porte. En haut de l'escalier, il emprunta le couloir en titubant, secouant son bouclier devant son visage pour éclaircir la brume.

Ici aussi, des cadavres, silhouettes noires étalées sous les larges fenêtres. Elle était peut-être morte. N'importe qui aurait pu mourir. Tout le monde. Il entendit quelqu'un tousser. Des volutes de fumée apparurent au plafond ; elles s'immisçaient par-dessus les portes. Il plissa les yeux. Une femme aux longs cheveux noirs, pliée en deux, ses bras nus tendus devant elle.

Monza.

Il courut vers elle, en essayant de retenir sa respiration, de rester courbé pour éviter la fumée. Il l'attrapa par la taille, et elle mit ses bras autour de son cou en poussant un grognement. Elle avait du sang sur le visage.

— Le feu…, croassa-t-elle.

— Par ici.

Il fit volte-face, et s'arrêta net.

Deux hommes en armure avaient atteint le haut des escaliers. L'un d'eux le montra du doigt.

— Merde.

Il se souvint de la maquette. À l'arrière, Cardotti donnait sur le Huitième Canal. Il ouvrit la fenêtre d'un coup de pied. Tout en bas, sous les panaches de fumée, les flammes se reflétaient dans l'eau.

— Mon putain de pire ennemi, exulta-t-il à travers ses mâchoires serrées.

— Ario est mort, lui souffla Monza à l'oreille. (Shivers lâcha son épée et la souleva.) Qu'est-ce que tu…

Il la jeta par la fenêtre, l'entendit hurler en tombant. Il détacha son bouclier de son bras et le lança sur les deux hommes qui couraient vers lui, monta sur l'appui de fenêtre et sauta.

Il se retrouva dans un nuage de fumée. Le vent sifflait dans ses cheveux, lui piquait les yeux, s'engouffrait dans sa bouche. Ses pieds heurtèrent l'eau de plein fouet et il coula à pic. Des bulles dans le noir. Un froid glacial. Il ouvrit la bouche, faillit boire la tasse. Il ne savait pas vraiment nager, alors il secoua les bras, mais il se cogna la tête.

On le sortit de l'eau par le col. Il inspira une grande bouffée d'air glacé. Puis d'eau glacée. On le tirait le long du canal ; il s'étouffait à cause de la fumée qu'il avait respirée, de l'eau qu'il avait avalée, et de la puanteur de celle-ci, qui lui montait au nez. Il se débattait, à bout de souffle, pantelant.

— Arrête de bouger, connard.

Une ombre lui obscurcit le visage, son épaule heurta la pierre. Il tâtonna dans l'eau, et sa main se ferma sur un anneau de métal, qui lui permit de se maintenir à l'air libre le temps de tousser. Monza était plaquée contre lui, un bras autour de sa taille, le serrant contre elle. Ils respiraient de concert, de

courtes inspirations paniquées qui se mêlaient au clapotement des vagues et résonnaient sous la voûte du pont.

Au-delà, il voyait l'arrière de la Maison des Plaisirs de Cardotti, le feu s'élevant dans le ciel, les flammes qui crépitaient, rugissaient, les pluies d'étincelles scintillantes, la cendre et les éclats de bois retombant tout autour, et l'immense nuage de fumée brun-noir. La lumière dansait sur l'eau et sur la moitié du visage pâle de Monza. Rouge, orange et jaune, les couleurs du feu.

— Merde, siffla-t-il, tremblant de froid et de douleur après la bataille. D'horreur au souvenir de ses actes.

Il sentit les larmes lui brûler les yeux. Il ne put s'empêcher de pleurer. Il commença à trembler, à sangloter, ne parvenant qu'à garder sa prise sur l'anneau.

— Merde… merde… merde…

— Chut.

Monza lui plaqua une main sur la bouche. Ils entendirent des bruits de pas dans la ruelle en contre-haut et des cris, qui se faisaient écho. Ils se recroquevillèrent l'un contre l'autre, se pressant contre la pierre visqueuse.

— Chut.

Quelques heures plus tôt, il aurait donné n'importe quoi pour se retrouver ainsi contre elle. Mais à présent, il ne se sentait plus très romantique.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? murmura-t-elle.

Shivers était incapable de la regarder.

— J'en sais foutre rien.

Ce qui s'était passé

Nicomo Cosca, tristement célèbre soldat de fortune, surveillait l'entrepôt, tapi dans l'ombre. Tout semblait calme, aucune ombre ne bougeait derrière les volets pourris. Pas de foule vengeresse, pas de gardes vindicatifs. S'il s'était fié à son instinct, il se serait éloigné dans la nuit, oubliant tout de la folle soif de vengeance de Monzcarro Murcatto. Mais d'une part, il avait besoin d'argent, et d'autre part, son instinct l'avait souvent trompé. Il se colla contre la porte pour ne pas se faire repérer par une femme qui courait dans la ruelle, jupe relevée, en gloussant. Un homme la suivait.

— Reviens ! Embrasse-moi, salope !

Le bruit de leurs pas s'évanouit.

Cosca traversa la rue, aussi fier que si elle lui avait appartenu, tourna dans la ruelle qui contournait l'entrepôt et se plaqua contre le mur. Il avança ainsi jusqu'à la porte de service. Il sortit l'épée de sa canne, la lame scintillant froidement dans la nuit. La poignée tourna, la porte s'ouvrit. Il s'aventura dans l'obscurité…

— Plus un geste.

Une lame contre sa gorge. Cosca laissa échapper son épée.

— Je n'ai plus d'arme.

— Cosca, c'est toi ?

On le relâcha. Vitari, cachée dans l'ombre derrière la porte.

— Shylo, tu t'es changée ? J'aimais mieux les vêtements que tu portais chez Cardotti. C'était plus… féminin.

— Ouais, grogna-t-elle en le bousculant pour sortir. Ces sous-vêtements, c'était de la torture.

— Je me contenterai de les voir en rêve alors.

— Qu'est-ce qui s'est passé chez Cardotti ?

— Qu'est-ce qui s'est passé ? répéta Cosca en ramassant son épée. Je crois que l'expression « bain de sang » est appropriée. Ensuite, il y a eu l'incendie. Pour être honnête… je me suis tiré vite fait.

De fait, il avait lamentablement fui pour sauver sa peau, et sa lâcheté le dégoûtait. Mais les habitudes de toute une vie, dissolue qui plus est, étaient difficiles à changer. Il reprit :

— Pourquoi ne me dis-tu pas ce qui est arrivé, toi ?

— Le roi de l'Union.

— Le quoi ?

Cosca se souvenait de l'homme en blanc, le masque du soleil levant. L'homme qui ne ressemblait pas tant que ça à Foscar.

— Aaaah. C'est pour ça qu'il y avait tant de gardes.

— Et tes artistes ?

— On ne va pas s'inquiéter pour eux. Ils se sont pas pointés ici ?

Vitari secoua la tête.

— Pas pour l'instant.

— Eh bien, dans ce cas, ils sont largement, si ce n'est entièrement, hors de propos. C'est l'avantage des mercenaires. Embauchés facilement, débauchés encore plus vite, et ils ne manquent pas quand ils disparaissent.

Cordial était assis dans la cuisine sombre, penché sur la table, roulant calmement son dé à la lueur d'une petite lampe. Un lourd fendoir luisait près de lui.

Cosca s'approcha et montra les dés.

— Trois et quatre, hein ?

— Trois et quatre.

— Sept. Un score très ordinaire.

— Moyen.

— Je peux ?

Cordial le dévisagea.

— Oui.

Cosca ramassa les dés et les fit doucement rouler.

— Six. Tu gagnes.

— C'est mon problème.

— Vraiment ? Perdre, c'est le mien. Qu'est-ce qui s'est passé ? Pas de soucis dans la salle de jeu ?

— Un peu.

Le cou du bagnard était orné d'une longue traînée de sang séché, noire à la lueur de la lampe.

— T'as un truc… ici, lui dit Cosca.

Après s'être essuyé, Cordial observa ses doigts bruns avec toute l'émotion d'un évier vide.

— Du sang.

— Oui. Beaucoup de sang, ce soir.

Cosca commençait à se sentir en sécurité, aussi l'adrénaline du danger retombait-elle et ses vieux regrets refaisaient surface. Ses mains tremblaient encore. *À boire, à boire, à boire*. Il avança dans l'entrepôt.

— Ah, le maître de cérémonie du cirque des meurtres !

Appuyé sur la rampe, Morveer contemplait Cosca d'en haut. Derrière lui, Day pelait une orange.

— Nos empoisonneurs ! Je suis désolé de voir que vous vous en êtes sortis ! Qu'est-ce qui s'est passé ?

Le sourire de Morveer s'élargit.

— Notre rôle était de nous débarrasser des gardes de l'étage supérieur. Nous l'avons accompli avec une rapidité et une discrétion absolues. On ne nous a aucunement demandé de rester dans le bâtiment ensuite. De fait, on nous a même ordonné d'en sortir. Notre employeuse ne nous fait pas entièrement confiance. Elle préférait éviter un… massacre de grande envergure.

— Le massacre, par définition, se veut de grande envergure, remarqua Cosca en haussant les épaules.

— Dans tous les cas, vous n'êtes plus responsable. Je doute que qui que ce soit s'oppose à ce que vous vous serviez de ceci, maintenant.

D'une flexion du poignet, Morveer lui lança un objet scintillant. D'instinct, Cosca l'attrapa au vol. Une flasque de métal, pleine. Comme celle qu'il portait dans le temps. Celle qu'il avait

vendue… Où était-elle à présent ? Ce doux mélange de métal froid et de liqueur forte lui chatouillant la mémoire, il se mit à saliver. *À boire, à boire, à boire…*

Il commença à l'ouvrir, mais s'arrêta à mi-chemin.

— Mon bon sens me dit de ne pas accepter le cadeau d'un empoisonneur.

— Le seul poison qu'il y ait là-dedans, c'est celui que vous consommez depuis des années. Celui dont vous ne vous passerez jamais.

— Santé ! dit Cosca en levant la flasque.

Il la retourna et le spiritueux se répandit sur le sol de l'entrepôt, puis il la balança violemment dans un coin. Il nota toutefois précisément où elle atterrissait, au cas où elle contiendrait encore une goutte.

— Aucun signe de notre employeur ? demanda-t-il à Morveer. Ou de son chiot nordique ?

— Non. Peut-être même n'y en aura-t-il jamais.

— Il a raison, appuya Vitari, silhouette noire dans l'embrasure de la porte. Ils sont sûrement morts. On fait quoi ?

— Oh, moi, je vais pleurer toutes les larmes de mon corps, dit Day en contemplant ses ongles.

Morveer avait d'autres plans.

— On devrait réfléchir à comment répartir le reste de l'argent de Murcatto…

— Non, répliqua Cosca, qui, pour quelque raison obscure se trouvait intensément irrité par cette idée. On attend.

— On n'est pas en sécurité ici. L'un des artistes a peut-être été capturé par les autorités et révélé notre emplacement.

— Excitant, non ? On attend.

— Attendez si vous voulez, mais moi…

D'un geste rapide, Cosca sortit son couteau. Il le lança dans l'obscurité, et la lame vibrante vint se planter à quelques centimètres du visage de Morveer.

— Petit cadeau de ma part.

— Je n'apprécie pas que les ivrognes me lancent des couteaux à la figure, dit l'empoisonneur en haussant un sourcil. Et si vous aviez mal visé ?

— J'ai mal visé. On attend.

— Votre loyauté étant notoirement douteuse, je dois avouer que votre attachement à la femme qui vous a trahi par le passé me rend… perplexe.

— Moi aussi. Mais j'ai toujours été imprévisible. Peut-être que je change. Peut-être que j'ai fait le vœu solennel d'être sobre, loyal et appliqué à l'avenir.

— On y croit tous, gloussa Vitari.

— Et on attend combien de temps ? s'enquit Morveer.

— Vous le saurez quand je vous dirai que vous pouvez partir.

— Et si jamais je décide… de partir… avant ?

— Vous n'êtes pas aussi malin que vous croyez, rétorqua Cosca en le regardant doit dans les yeux. Mais vous êtes plus malin que ça.

— Calmez-vous, gronda Vitari sur un ton qui était loin d'être relaxant.

— Je ne recevrai aucun ordre de vous, espèce d'ordure.

— Je vais devoir vous apprendre à…

Deux silhouettes poussèrent la porte de l'entrepôt. Cosca dégaina son épée, Vitari ses chaînes.

Day avait sorti de nulle part un arc plat qu'elle braquait sur les nouveaux arrivants. Qui n'étaient autres que Shivers et Monza, trempés jusqu'aux os, noirs de boue, de suie et pantelants comme s'ils avaient été poursuivis dans la moitié des rues de Sipani. C'était peut-être le cas.

Cosca sourit.

— Quand on parle du loup ! Maître Morveer avait commencé à envisager la façon dont on partagerait ton argent si tu avais brûlé dans les entrailles de Cardotti.

— Désolée de vous décevoir, dit-elle d'une voix rauque.

Morveer jeta un regard assassin à Cosca.

— Je ne suis en aucun cas déçu, je vous assure. Votre survie sert grandement mes intérêts, à hauteur de plusieurs milliers de balances. J'envisageais seulement… un dédommagement.

— Mieux vaut être paré, ajouta Day qui, ayant baissé son arc, suçait le jus de son orange.

— Les précautions d'abord, toujours, rappela Morveer.

Monza traversa l'entrepôt. Elle boitait et serrait les dents pour contenir sa douleur. Ses vêtements, qui ne laissaient à l'origine guère de place à l'imagination, étaient désormais en lambeaux. Sa cuisse mince était ornée d'une longue cicatrice rouge, tout comme son épaule et son avant-bras. Elle était blême et avait la chair de poule. Elle gardait sa main droite, griffe osseuse et mouchetée, plaquée contre sa hanche, comme pour la soustraire aux regards.

Ces marques de violence le consternèrent, comme s'il découvrait qu'un de ses tableaux préférés avait été volontairement défiguré. Un tableau qu'il rêvait secrètement de posséder, peut-être ? C'était ça ? Il ôta son manteau et le lui tendit lorsqu'elle passa devant lui. Elle n'y prêta pas attention.

— Doit-on en conclure que vous n'êtes pas satisfaite des événements de ce soir ? demanda Morveer.

— On a eu Ario. Ça aurait pu être pire. Il me faut des vêtements secs. On se tire.

Elle monta l'escalier, traînant la jambe. Sa jupe déchirée ramassait la poussière dans son sillage. Au passage, elle bouscula Morveer. Shivers claqua la porte de l'entrepôt et s'y appuya, la tête renversée.

— Une belle salope au cœur de pierre, murmura Vitari en la regardant s'éloigner.

— J'ai toujours dit qu'elle avait le diable au corps, commenta Cosca, les lèvres pincées. Mais des deux, c'est son frère qui était sans pitié.

— Si tu le dis, lâcha Vitari en retournant dans la cuisine. Mais c'était un compliment.

Une fois la porte fermée, Monza put à peine atteindre le centre de la pièce avant que ses entrailles ne se serrent, comme si elle venait de recevoir un coup de poing dans le ventre. La nausée l'assaillit, lui coupant le souffle, et un filet de bile coula sur le plancher.

Écœurée, elle frissonna, en essayant de se débarrasser de sa tenue de putain. Elle lui donnait la chair de poule et son estomac se nouait quand elle respirait l'odeur avariée du canal qui s'en dégageait. Ses doigts engourdis se débattaient contre les crochets et les trous, griffaient les boutons et les boucles. Quand elle parvint enfin, pantelante, à arracher les guenilles, elle les jeta le plus loin possible.

Elle aperçut son reflet dans le miroir, à la lueur de la lampe. Courbée comme une mendiante, tremblant comme une ivrogne, sa peau marquée de cicatrices rouges, ses cheveux noirs aplatis, raides. Une noyée ressuscitée. Ou presque.

« Tu es un rêve. Une vision. La Déesse de la Guerre incarnée. »

Assaillie par une nouvelle vague de nausée, elle se plia en deux, tituba jusqu'à la commode et en

sortit de nouveaux vêtements. Ses mains tremblaient toujours. Une chemise qui avait appartenu à Benna. Pendant un instant, ce fut comme si elle était dans ses bras. Autant qu'elle pourrait jamais l'être, à présent.

Elle s'assit sur le lit, les bras enroulés autour de sa poitrine, ses pieds nus pressés l'un contre l'autre, et se balança d'avant en arrière, tentant de se réchauffer. Une troisième vague de nausée la força à se redresser. Elle cracha un peu de bile. Puis elle rentra la chemise de Benna dans sa ceinture, se pencha pour enfiler ses bottes, grimaçant sous la froide souffrance qui lui entravait les jambes.

Elle plongea ses mains dans le lavabo et s'aspergea d'eau froide pour effacer les traces de maquillage, de sang et de suie sur son visage et dans ses cheveux.

— Monza ! cria Cosca depuis le couloir. Nous avons une invitée d'honneur !

Grimaçant, elle enfila le gant en cuir sur sa main atrophiée. Elle prit une longue inspiration tremblante avant de récupérer la Calvez sous le matelas pour la remettre à sa ceinture, ce qui la réconforta immédiatement. Elle ouvrit la porte.

Au milieu de l'entrepôt, Carlot dan Eider, en manteau rouge brodé de fil d'or, regardait Monza qui descendait les marches en essayant de ne pas boiter, Cosca sur les talons.

— Mais qu'est-ce qui s'est passé ? Cardotti est encore en train de cramer ! C'est la pagaille dans toute la ville !

— Qu'est-ce qui s'est passé ? aboya Monza. Dis-moi, toi, ce qui s'est passé ! Sa putain d'auguste Majesté était à la place de Foscar !

Eider déglutit péniblement.

— Foscar n'a pas voulu y aller. Il avait mal à la tête. Ario a emmené son beau-frère à sa place.

— Et une douzaine de Chevaliers du Corps, ajouta Cosca. Et toute une ribambelle d'invités imprévus. Ça a mal tourné. Pour tout le monde.

— Ario ? murmura Eider, livide.

Monza la regarda droit dans les yeux.

— Aussi mort qu'un tas de merde.

— Le roi ? demanda-t-elle, dans un souffle.

— Il est en vie. Enfin, il l'était quand je l'ai quitté. Mais c'était avant que la maison prenne feu. Ils l'ont peut-être sorti de là.

Eider baissa les yeux, se frottant la tempe de sa main gantée.

— J'espérais que vous échoueriez.

— Pas de bol.

— Il y aura des conséquences. Quand on fait un truc pareil, il y a des conséquences. On en voit venir certaines, d'autres non.

Elle tendit une main.

— Mon antidote ?

— Il n'y en a pas.

— J'ai respecté ma part du marché !

— Il n'y avait pas de poison. Juste une aiguille vide. Tu es libre.

Eider émit un rire désespéré.

— Libre ? Orso ne se reposera que lorsque j'aurais été dévorée par ses chiens ! Et si je le sème lui, je ne sèmerai jamais l'Infirme. Je lui ai fait défaut, et j'ai mis son précieux roi en danger. Il ne

laissera pas passer ça. Il ne laisse jamais rien passer. Vous êtes contente ?

— Tu parles comme si j'avais le choix. Soit Orso et les autres meurent, soit c'est moi, c'est tout. « Contente » ne fait pas partie de la donne, répondit Monza en haussant les épaules, tournant les talons. Tu ferais bien de te mettre à courir.

— J'ai envoyé une lettre.

Monza s'arrêta, et fit volte-face.

— Une lettre ?

— Plus tôt dans la journée. Au grand-duc Orso. J'étais assez énervée, donc, je ne me souviens pas exactement de ce que j'ai écrit. Mais j'ai mentionné Shylo Vitari. Et Nicomo Cosca.

— J'ai toujours eu des ennemis très puissants, dit Cosca, peu impressionné. C'est une question de fierté, pour moi. Les énumérer constitue un excellent sujet de conversation au dîner.

Affichant un sourire narquois, Eider se tourna vers Monza.

— Eux deux, et aussi Murcatto.

Monza fronça les sourcils.

— Murcatto ?

— Pour qui tu me prends ? Je sais qui tu es, et bientôt Orso le saura aussi. Que tu es en vie, que tu as tué son fils, et qu'on t'a aidée. Une vengeance mesquine, peut-être, mais je ne pouvais pas mieux faire.

— Une vengeance ? répéta Monza en hochant doucement la tête. Bien. Tout le monde s'y met. Tu aurais mieux fait de t'abstenir.

Elle posa sa main sur la poignée de la Calvez.

— Pourquoi ? Tu vas me tuer ? Ah ! C'est comme si j'étais déjà morte, de toute façon.

— Alors pourquoi je me fatiguerais ? Tu n'es pas sur ma liste. Tu peux partir.

Eider la considéra un instant, la bouche entrouverte comme si elle allait parler, puis elle se ravisa et se dirigea vers la porte.

— Tu ne me souhaites pas bonne chance ? lui lança Monza.

— Quoi ?

— De mon point de vue, tu t'en sortiras mieux si je tue Orso.

L'ex-maîtresse d'Ario marqua une pause.

— Putain, je suis mal barrée !

Et elle disparut.

IV

VISSERINE

« Une guerre sans feu ne vaut pas plus qu'une andouille sans moutarde. »
Henry V

Les Mille Épées s'étaient battues pour Osprie contre Muris. Puis pour Muris contre Sipani. Puis pour Sipani contre Muris, puis pour Osprie à nouveau. Entre deux contrats, ils avaient ravagé Oprile sur un coup de tête. Un mois plus tard, jugeant qu'ils n'avaient peut-être pas fait assez de zèle, ils l'avaient de nouveau ravagée, ne laissant derrière eux qu'un amas de décombres. Ils se battaient pour tout le monde contre personne, et contre tout le monde pour personne. Et en définitive, ils ne se battaient que très peu.

Mais ils dérobaient et ils pillaient, ils rapinaient et ils incendiaient, ils violaient et ils extorquaient.

Nicomo Cosca aimait s'entourer d'étrangetés qui lui donnaient l'air insaisissable et romantique. Une fine lame de dix-neuf ans et son jeune frère feraient bien l'affaire ; il les garda donc à ses côtés. Au début, il les avait trouvés intéressants. Puis utiles. Et enfin, indispensables.

Dans le froid matinal, il s'entraînait avec Monza, savourant l'éclat de l'acier qu'on croise, les volutes de leurs souffles glacés. Les combats étaient équilibrés, il était plus fort, elle plus rapide. Ils se taquinaient, se crachaient dessus et riaient. Les hommes de la compagnie se rassemblaient pour les regarder, s'esclaffaient en voyant, la plupart du temps, leur capitaine se faire battre par une fille deux fois plus jeune que lui. Tout le monde riait, sauf Benna. Il n'avait jamais su se battre.

Il était doué avec les nombres néanmoins, et gérait les comptes de la compagnie, l'achat des provisions, la gestion et la revente du butin, la distribution des recettes. Il distribuait de l'argent à tout le monde, et il avait belle allure. Rapidement, ils l'avaient tous adoré.

Monza apprenait vite. Elle avait mémorisé les écrits de Stolicus, de Verturio, de Bialoveld, de Farans. Elle avait retenu tout ce que Nicomo Cosca avait à enseigner. Elle connaissait la tactique et la stratégie, les manœuvres et la logistique, savait lire le sol comme l'ennemi. Elle avait d'abord observé, puis imité. Elle maîtrisait tous les arts et toutes les sciences utiles au soldat.

— Tu as le diable au corps, lui disait Cosca quand il était ivre.

Ce qui était fréquent. Elle lui avait sauvé la vie à Muris, et il avait sauvé la sienne. Tout le monde avait ri, encore. Mais pas Benna. Il n'avait jamais sauvé la vie de personne.

Le vieux Sazine était mort, frappé par une flèche, et les capitaines des compagnies qui composaient les Mille Épées avaient élu Nicomo Cosca Capitaine général. Monza et Benna l'avaient accompagné. Elle avait suivi les ordres de Cosca. Puis elle lui avait dit quels ordres donner. Puis elle avait donné des ordres pendant qu'il était ivre mort, en prétendant que c'étaient les siens. Puis elle avait arrêté de faire semblant, et personne ne protestait, car ses ordres valaient mieux que ceux de Cosca, même sobre.

Les mois passèrent, puis les années, et il fut de moins en moins sobre. Les seuls ordres qu'il donnait étaient aux taverniers. Son unique entraînement consistait à lever le coude. Quand les Mille Épées avaient nettoyé une partie du pays, et qu'il fallait lever le camp, Monza le cherchait dans les tavernes, les fumoirs, les maisons closes, et le ramenait.

Elle détestait ça, et Benna détestait la voir faire ça, mais Cosca leur avait donné un foyer et ils le lui devaient bien, alors elle s'exécutait. Tandis qu'ils cheminaient vers le campement au crépuscule, lui trébuchant sous le poids de la boisson, elle trébuchant sous son poids à lui, il lui murmurait : « Monza, Monza. Que ferais-je sans toi ? »

La vengeance, alors

Les bottes de cavalerie soigneusement cirées du général Ganmark cliquetaient sur le sol tout aussi poli. Les chaussures du chambellan couinaient derrière lui. Les échos des deux se répercutaient dans l'immense espace qui séparait les murs. Ils marchaient en toute hâte, laissant flotter des particules de poussière dans les rais de lumière derrière eux. Les bottes de travail de Shenkt, râpées et assouplies par l'usure, n'émettaient aucun son.

— En entrant en présence de Son Excellence, assenait sèchement le chambellan, vous avancez vers lui, sans précipitation. Ne regardez ni à droite, ni à gauche, gardez les yeux légèrement baissés, ne croisez jamais son regard. Vous verrez une ligne blanche, arrêtez-vous juste devant. Pas avant, mais surtout, en aucun cas de l'autre côté. Ensuite, vous vous prosternez…

— Je ne me prosterne pas, dit Shenkt.

Le chambellan tourna la tête vers lui ; il ressemblait à une chouette offusquée.

— Seuls les chefs d'État des puissances étrangères en sont dispensés. Tout le monde doit…

— Je ne me prosterne pas.

Le chambellan laissa échapper un murmure outré, mais Ganmark prit la relève.

— Enfin ! Le fils héritier du Duc Orso a été assassiné. Son Excellence se fiche éperdument qu'un homme se prosterne ou non devant lui, si celui-ci peut le venger. Faites comme vous voudrez.

Deux gardes en livrée blanche soulevèrent leurs hallebardes pour les laisser passer ; Ganmark ouvrit la double porte.

Une immense pièce, opulente, grandiose. Digne salle du trône de l'homme le plus puissant de Styrie. Mais Shenkt s'était déjà trouvé dans des pièces plus grandes, devant des hommes plus grands. Plus rien ne l'impressionnait. Un fin tapis rouge couvrait le sol carrelé, marqué d'une ligne blanche tout au bout. Devant lui, un piédestal, gardé par une dizaine d'hommes en armure. Sur le piédestal, un trône doré. Sur le trône, le grand-duc Orso de Talins. Entièrement vêtu de noir, et le visage plus sombre encore.

Une étrange et sinistre assemblée d'hommes de races et de tailles variées, regroupés par trois ou plus, était agenouillée en un vaste arc de cercle devant lui et son escorte. Personne ne portait d'arme, mais Shenkt devinait qu'ils savaient tous les manier. Il en connaissait quelques-uns de vue. Des meurtriers. Des assassins. Des chasseurs de têtes. Des pairs, si l'on considérait que le badigeonneur et l'artiste peintre exerçaient la même profession.

Il s'avança vers le piédestal sans précipitation, ne regardant ni à droite, ni à gauche. Il traversa le demi-cercle de meurtriers et s'arrêta précisément devant la ligne. Il vit le général Ganmark dépasser les gardes pour monter jusqu'au trône, murmurer quelque chose à l'oreille d'Orso pendant que le chambellan l'observait d'un air réprobateur.

Le grand-duc considéra Shenkt un long moment, et Shenkt lui rendit son regard, dans cet oppressant silence que seuls les grands espaces peuvent produire.

— Donc, c'est lui. Pourquoi n'est-il pas à genoux ?

— Apparemment, il ne se prosterne pas, dit Ganmark.

— Tous les autres le font. Qu'est-ce qui vous rend spécial ?

— Rien, dit Shenkt.

— Mais vous ne vous prosternez pas ?

— Je le faisais. Il y a longtemps. Plus maintenant.

Orso plissa les yeux.

— Et si on vous y oblige ?

— Il y en a qui ont essayé.

— Et ?

— Et je ne me prosterne pas.

— Restez debout, dans ce cas. Mon fils est mort.

— Mes condoléances.

— Vous n'avez pas l'air attristé.

— Ce n'était pas mon fils.

Le chambellan s'étouffa presque, mais Orso ne détourna pas ses yeux caves.

— Vous aimez dire la vérité, à ce que je vois. La franchise est une qualité recherchée par les hommes de pouvoir. Vous êtes précédé des plus chaudes recommandations. (Shenkt resta silencieux.) Cette affaire à Keln. Je crois comprendre que c'était votre œuvre. Tout ça, votre œuvre à vous seul. On raconte qu'il restait moins que des cadavres. (Shenkt resta silencieux.) Vous ne confirmez pas. (Shenkt regarda le duc Orso droit dans les yeux, mais ne dit rien.) Vous ne le niez pas non plus. (Silence.) J'aime les hommes taciturnes. Un homme qui parle peu à ses amis ne parlera pas à ses ennemis. (Pas un mot.) Mon fils a été assassiné. Jeté comme une ordure par la fenêtre d'une maison close. Beaucoup de ses amis et associés, mes citoyens, ont été tués, eux aussi. Mon gendre, qui n'est autre que sa Majesté le roi de l'Union, a tout juste échappé au bâtiment en flammes. Sotorius, le vieillard chancelier de Sipani qui était leur hôte, se tord les mains en me répétant qu'il ne peut rien faire. Je suis trahi. Je suis endeuillé. Je suis… ridiculisé. Moi ! cria-t-il soudain, cri qui résonna dans la pièce, faisant sursauter tout le monde.

Tout le monde, sauf Shenkt.

— Vous voulez vous venger.

— Me venger ! répéta Orso en donnant un coup de poing sur l'accoudoir de son trône. Une vengeance rapide, une vengeance terrible.

— Rapide, je ne peux rien promettre. Mais terrible, oui.

— Alors, qu'elle soit lente, grinçante, impitoyable.

— Il me faudra peut-être sacrifier quelques-uns de vos sujets et de leurs biens.

— Qu'importe le coût. Apportez-moi leurs têtes. Chaque homme, femme ou enfant qui y a pris part, ne serait-ce qu'une part minime. Qu'importent les conséquences. Apportez-moi leurs têtes.

— Vous aurez leurs têtes.

— À combien s'élève votre avance ?

— Rien.

— Pas même…

— Si je mène ma tâche à bien, vous me paierez cent mille balances pour la tête de leur chef, et vingt mille par assistant, à hauteur maximale d'un quart de million. C'est mon prix.

— Un prix très élevé, couina le chambellan. Que ferez-vous avec tant d'argent ?

— Je le compterai et je rirai, en me demandant quelle fortune me protégera des questions stupides. Vous ne trouverez aucun employeur, nulle part, qui ne soit pas satisfait de mon travail, ajouta Shenkt en balayant du regard les ordures derrière lui. Si vous le souhaitez, vous pouvez payer moins à des hommes moindres.

— Je le ferai, affirma Orso. Si l'un d'eux trouve les tueurs avant.

— Cela va sans dire, Votre Excellence.

— Bien, grogna le duc. Allez-y, alors. Tous, allez-y. Vengez… mon… fils.

— Vous pouvez disposer, cria le chambellan.

Les assassins se levèrent bruyamment pour quitter la grande salle. Shenkt se retourna et se dirigea vers l'immense porte. Sans précipitation, sans regarder ni à droite, ni à gauche.

L'un des tueurs lui bloqua le passage, un homme à la peau mate, de taille moyenne mais large comme une porte, ses muscles saillants visibles par le col de sa chemise colorée. Il sourit de ses lèvres pleines.

— C'est toi, Shenkt ? Je m'attendais à plus.

— Prie le dieu en lequel tu crois que tu n'en voies jamais plus.

— Je ne prie pas.

Shenkt s'avança vers lui et murmura à son oreille :

— Je te conseille de t'y mettre.

Bien que ce fût une large pièce dans l'absolu, le bureau de Ganmark était encombré. Un immense buste de Juvens au regard maléfique trônait sur la cheminée, sa calvitie de pierre se reflétant dans le miroir grandiose en verre teinté de Visserine. Deux vases monumentaux, presque de taille humaine, encadraient le bureau. Les murs étaient couverts de toiles aux cadres dorés, deux d'entre elles pouvant être qualifiées d'immenses. De beaux tableaux. Bien trop beaux pour être ainsi entassés.

— Une collection plus qu'impressionnante, commenta Shenkt.

— Celle-ci est de Colière. Elle aurait dû brûler dans le manoir où on l'a trouvée. Ces deux-là sont de Nasurins et celle-ci d'Orhus, énuméra Ganmark en les montrant du doigt. Une de ses premières toiles. Ces vases étaient un tribut au premier Empereur de Gurkhul, il y a des centaines d'années, et ils ont fini dans la maison d'un homme riche de Caprile.

— Et de là, ils ont atterri ici.

— Je sauve ce que je peux, dit Ganmark. Peut-être qu'à la fin des Années Sanglantes, la Styrie aura encore quelques trésors dignes d'intérêt.

— Vous, du moins, vous en aurez.

— Mieux vaut moi que les flammes. La saison de campagne commence, et je serai à Visserine demain matin, pour assiéger la ville. Des querelles, des mises à sac, des incendies. Des attaques croisées. La famine, la puanteur, naturellement. Les mutilations et le meurtre, bien sûr. Tout aussi arbitraire qu'une intervention divine. Punition collective. Pour tout le monde, pour rien. La guerre, Shenkt, la guerre. Dire que dans le temps, je rêvais d'être un homme honorable. De faire le bien.

— Nous en rêvons tous.

— Même vous ? demanda le général, incrédule.

— Même moi.

Shenkt sortit son couteau. La faucille d'un boucher gurkien, petit mais aussi aiguisé que la pire des fureurs.

— Je vous souhaite bien du bonheur. Le mieux que je puisse faire est de me démener à limiter le

gaspillage des œuvres simplement… épiques.

— L'époque est au gaspillage.

Shenkt prit dans sa poche un petit morceau de bois, une tête de chien déjà presque taillée dedans.

— Ne le sont-elles pas toutes ? Du vin ? Il vient de la cave personnelle de Cantain.

— Non.

Shenkt se mit à tailler sa pièce pendant que le général remplissait son propre verre, des éclats de bois s'éparpillant entre ses bottes tandis que l'arrière-train du chien prenait lentement forme. Une œuvre qui était loin de rivaliser avec celles qui l'entouraient, mais elle lui suffisait. Il trouvait une certaine quiétude dans les mouvements réguliers de la lame incurvée vibrant contre le bois.

Ganmark s'appuya sur la cheminée et remua le feu à l'aide d'un tisonnier.

— Vous avez entendu parler de Monzcarro Murcatto ?

— Capitaine général des Mille Épées. Un soldat plus qu'efficace. J'ai entendu dire qu'elle était morte.

— Vous pouvez garder un secret, Shenkt ?

— J'en garde des centaines.

— Bien sûr, bien sûr, dit-il avant de prendre une grande inspiration. Le duc Orso a ordonné sa mort. La sienne et celle de son frère. Ses victoires l'avaient rendue populaire à Talins. Trop populaire. Son Excellence craignait qu'elle usurpe son trône, comme le font parfois les mercenaires. Vous n'êtes pas surpris ?

— J'ai vu toutes sortes de morts, et toutes sortes de motifs.

— Bien sûr, acquiesça Ganmark, contemplant le feu d'un air pensif. Ce n'était pas une belle mort.

— Aucune mort n'est belle.

— Celle-ci était terrible. Il y a deux mois, le garde du corps du duc Orso s'est évanoui dans la nature. Pas très surprenant, c'était un homme idiot, négligent, enclin au vice et aux mauvaises fréquentations. Il avait beaucoup d'ennemis. Je ne m'en suis pas préoccupé.

— Et ?

— Un mois plus tard, le banquier du duc a été empoisonné à Port Ouest, avec la moitié de son équipe. Ça changeait la donne. Il faisait très attention à sa sécurité. L'empoisonner représentait une tâche de la plus haute difficulté, qui a été menée avec un extraordinaire professionnalisme et une exceptionnelle cruauté. Mais il baignait dans la politique styrienne, et en Styrie, la politique est un jeu fatal aux joueurs peu sympathiques.

— C'est vrai.

— Valint et Balk eux-mêmes ont soupçonné que le motif à l'origine était une inimitié de longue date avec des rivaux gurkiens.

— Valint et Balk.

— Vous connaissez l'institution ?

Shenkt marqua un silence.

— Ils m'ont employé une fois, je crois. Reprenez.

— Mais maintenant, le prince Ario a été assassiné, dit le général en portant un doigt à son oreille. Poignardé à l'endroit même où il avait poignardé Benna Murcatto. Ensuite, on l'a balancé d'une fenêtre.

— Vous pensez que Monzcarro Murcatto est encore en vie ?

— Une semaine après la mort de son fils, le duc Orso a reçu une lettre. D'une certaine Carlot dan

Eider, maîtresse du prince Ario. Nous l'avions longtemps soupçonnée d'être une espionne de l'Union, mais Orso tolérait la chose.

— Surprenant.

Ganmark haussa les épaules.

— L'Union est notre alliée. Nous les avons récemment aidés dans leur guerre sans fin contre les Gurkiens. Nous sommes tous deux soutenus par la Banque de Valint et Balk. Sans mentionner le fait que le roi de l'Union est le gendre d'Orso. Naturellement, nous nous envoyons tous deux des espions, simples enquêtes de voisinage. Quitte à souffrir un espion, autant qu'il soit charmant, et Eider l'était, indéniablement. Elle a accompagné le prince Ario à Sipani mais, depuis sa mort, elle a disparu. Et maintenant, la lettre.

— Qui disait ?

— Que les assassins du prince l'ont empoisonnée pour la forcer à les aider. Elle cite notamment Nicomo Cosca, mercenaire, Shylo Vitari, spécialiste de la torture, et leur chef, Murcatto elle-même. Qui serait tout à fait en vie.

— Vous la croyez ?

— Eider n'a aucune raison de nous mentir. Aucune lettre ne la sauvera du courroux de Son Excellence si on la trouve, et elle doit le savoir. Murcatto était encore en vie quand elle a été jetée de la terrasse, j'en suis sûr et certain. Je ne l'ai pas vue morte.

— Elle veut se venger.

Ganmark eut un rire sans joie.

— Ce sont les Années Sanglantes. Tout le monde veut se venger. Mais le Serpent de Talins ? La Bouchère de Caprile ? Qui n'aimait rien au monde, si ce n'est son frère ? Si elle vit, elle est assoiffée de vengeance. On pourrait difficilement trouver un ennemi plus entêté.

— Je trouverai donc cette femme Vitari, cet homme Cosca et ce serpent Murcatto.

— Personne ne doit savoir qu'elle est encore en vie. Si l'on savait à Talins qu'Orso était responsable de sa mort… Il y aurait du grabuge. Une révolte, peut-être. Le peuple l'aimait beaucoup. Comme un talisman. Une mascotte. L'une des leurs, élevée par son mérite. Les guerres s'étirent, les taxes montent et le duc est… moins aimé qu'il ne le pourrait. Je vous fais confiance pour garder le silence ? (Shenkt garda le silence.) Bien. Murcatto a encore des associés à Talins. L'un d'entre eux sait peut-être où elle est. (Le général leva les yeux, la lueur orange du feu éclairant un côté de son visage fatigué.) Mais que dis-je ? C'est votre travail de trouver des gens. De trouver des gens et de… (Il remua à nouveau le tisonnier dans les charbons ardents, projetant une pluie d'étincelles dansantes.) Je n'ai pas besoin de vous apprendre votre métier, n'est-ce pas ?

Shenkt rangea son couteau et son morceau de bois à moitié taillé, puis se tourna vers la porte.

— Non.

~ Ebook Juléa ~

Descente

Ils découvrirent Visserine à l'heure où le soleil disparaît derrière les arbres, jetant un sombre voile sur la campagne. Même de très loin, on pouvait voir les tours. Des dizaines de tours. Des vingtaines. Élancées comme des doigts de pianiste, s'élevant dans le ciel bleu-gris transpercé en mille endroits par les lumières brillant dans les hautes fenêtres.

— Ça en fait, des tours, murmura Shivers.

— Elles ont toujours été à la mode, à Visserine, expliqua Cosca avec un sourire en coin. Certaines remontent au temps du Nouvel Empire, il y a des siècles. Les plus grandes familles se battent à coups de tours. C'est une question de fierté. Je me souviens, quand j'étais petit, une tour était tombée avant d'être finie, tout près de chez moi. Elle avait aplati une dizaine de petites maisons dans sa chute. Les pauvres écrasés par l'ambition des riches, comme toujours. Pourtant, ils se plaignent rarement, parce que… enfin…

— Ils rêvent d'avoir leur tour à eux ?

Cosca rit.

— Oui, je suppose que c'est ça. Ils ne voient pas que plus tu montes haut, plus tu tombes de haut.

— On s'en rend rarement compte avant la chute.

— C'est bien vrai. Et je crains qu'un certain nombre des hommes riches de Visserine ne s'effondrent bientôt…

Cordial alluma une torche, Vitari aussi, Day une troisième, qu'elle posa à l'avant de la calèche pour éclairer le chemin. Tout autour, on alluma des torches, et la route ne fut bientôt plus qu'un filet de minuscules lumières dans l'obscurité qui sillonnaient la campagne en direction de la mer. Cela aurait fait un joli tableau, en d'autres temps. Pas aujourd'hui. La guerre arrivait, et l'heure n'était pas à l'art.

Plus ils approchaient de la ville, plus la route était encombrée. Plus elle était sale, aussi. La moitié des badauds voulait désespérément entrer dans Visserine pour se cacher entre ses murs, l'autre rêvait d'en sortir pour battre la campagne. Choix cornélien pour les fermiers, en temps de guerre : rester auprès de ses terres, mais risquer de se faire piller et de voir ses champs brûlés, avec probablement des viols et des meurtres en prime ; s'exiler en ville dans l'espoir d'y trouver une place, mais risquer de se faire voler par ses protecteurs et de se retrouver piégé si l'endroit s'effondre ; ou encore courir se réfugier dans les collines, mais risquer de se faire attraper, de crever de faim ou de froid au beau milieu de la nuit.

Certains soldats mouraient à la guerre, bien sûr, mais il restait aux autres de l'argent et des chansons à chanter au coin du feu. Beaucoup de fermiers mouraient à la guerre, et les survivants n'avaient que des cendres pour se consoler.

Cerise sur le gâteau, une pluie fine se mit à tomber, striant de blanc les cercles lumineux qui entouraient les torches. Rapidement, la route ne fut plus qu'une traînée de boue. L'humidité chatouillait le crâne de Shivers, mais ses pensées étaient bien lointaines. Elles traînaient au même

endroit depuis quelques semaines. Chez Cardotti, et il se repassait en boucle les sombres actions qu'il y avait accomplies.

Son frère lui avait toujours dit que tuer une femme était l'un des pires crimes que pouvait commettre un homme. Respecter les femmes et les enfants, suivre les traditions, tenir sa parole, voilà ce qui séparait les hommes des animaux, et les Carls des tueurs. Il ne l'avait pas fait exprès, certes, mais quand on agite une lame d'acier dans une foule, il faut bien assumer le résultat. L'homme bon qu'il était en arrivant en Styrie devait se retourner dans sa tombe. Pourtant, s'il ne pouvait oublier la lame s'enfonçant dans les côtes avec un bruit sourd, son regard interdit tandis qu'elle glissait le long du mur, il était essentiellement soulagé de s'en être sorti indemne.

Assassiner une femme par erreur dans une maison close était un meurtre ; on pouvait difficilement faire plus vil. Mais tuer un homme dans une bataille, était-ce noble ? Pouvait-on s'en vanter, écrire des chansons sur le sujet ? Il avait été un temps, dans le froid du Nord, lorsqu'il se réchauffait au coin du feu, où cela lui avait semblé simple, évident. À présent, la différence n'était plus si nette. Or, il n'avait pas l'impression de s'être embrouillé. Plutôt d'y voir soudain clair. Une fois qu'on se met à tuer des gens, on a franchi une limite.

— Tu as l'air bien morose, mon ami, remarqua Cosca.

— Ce n'est pas le moment de blaguer, si ?

Le mercenaire gloussa.

— Mon vieux mentor Sazine m'avait dit qu'il ne fallait pas se priver de rire, parce qu'on ne sait jamais si l'occasion se représentera.

— Ah bon ? Et qu'est-il devenu ?

— Il est mort, gangrène de l'épaule.

— C'est nul, comme chute.

— Ah, si la vie a de l'humour, c'est un humour noir.

— Mieux vaut ne pas rire, alors. Tu pourrais être le dindon de la farce.

— Ou bien peut-être faut-il aiguiser ton sens de l'humour pour pouvoir riposter.

— Il faut un sens de l'humour bien tordu pour rire de ça.

En se grattant le cou, Cosca regarda les murs de Visserine s'élever dans l'obscurité, sous une pluie de plus en plus drue.

— Je dois avouer que dans l'instant, même moi, j'ai du mal à trouver ça drôle.

Une foule hideuse se pressait aux portes, et elle ne s'embellissait en rien quand on s'en approchait. Quelques-uns quittaient la ville : des vieux, des jeunes, des femmes serrant un bébé dans leurs bras, emportant leurs affaires sur leur dos, sur une mule, ou sur des charrettes qui avançaient péniblement dans la boue. Quelques-uns sortaient, traversaient nerveusement la foule en colère, mais très peu entraient. La peur planait dans l'air.

Shivers mit pied à terre, s'étira les jambes et s'assura que son épée était prête à être dégainée.

— Bon, dit Monza, les cheveux plaqués contre son visage, les sourcils froncés sous son capuchon. Je vais nous faire entrer.

— Vous êtes absolument sûre qu'il est nécessaire d'entrer ? demanda Morveer.

Elle lui lança un regard chargé de mépris.

— Nous avons à peine deux jours d'avance sur l'armée d'Orso. Donc sur Ganmark. Fidèle Carpi, peut-être, aussi, et les Mille Épées. Où qu'ils soient, nous devons y être, point.

— C'est vous la patronne, bien sûr. Mais je sens qu'il est de mon devoir de préciser que l'on

peut parfois faire preuve de trop de détermination. Nous pouvons très certainement trouver une alternative moins périlleuse que de s'enfermer dans une ville qui sera bientôt assiégée par des forces hostiles.

— Je ne vois pas en quoi attendre devant arrangerait les choses.

— Je ne vois pas en quoi nous faire tuer les arrangerait. Un plan trop fragile pour se plier aux circonstances est pire que pas… (Sans attendre la fin de sa phrase, elle lui tourna le dos et se dirigea vers l'arche, se frayant un chemin à coups d'épaule.) Les femmes, siffla Morveer en serrant les dents.

— Quoi, les femmes ? gronda Vitari.

— Si on omet la présente compagnie, elles ont tendance à penser davantage avec le cœur qu'avec l'esprit.

— Au prix où elle nous paie, elle peut penser avec son cul, ça me va.

— Un mort riche reste un mort.

— Il est tout de même mieux qu'un mort pauvre, intervint Shivers.

Peu après, une poignée de gardes fendirent la foule, repoussant les gens de leurs lances, ouvrant un passage boueux menant à la porte. Monza suivait de près l'officier qui les accompagnait. Elle avait sans aucun doute semé quelques pièces, et la récolte était bonne.

— Vous six, avec la charrette, dit l'officier en désignant Shivers et ses compagnons du doigt. Vous entrez, mais personne d'autre.

Quelques murmures de colère dans la foule. On donna un coup de pied à la charrette quand elle se mit en marche.

— Putain de merde ! C'est pas normal ! J'ai payé mes taxes à Salier toute ma vie, et on me laisse dehors ?

Quelqu'un saisit le bras de Shivers en essayant de le suivre avec son cheval. Un fermier, supposa-t-il d'après ce qu'il voyait malgré la pluie battante, et l'un des plus désespérés.

— Pourquoi on laisserait rentrer ces salauds ? J'ai une famille à…

Shivers lui donna un coup de poing. Il le souleva par les pans de son manteau et, d'un second coup, l'envoya s'étaler sur le dos, dans le fossé qui longeait la route. L'homme tenta de se relever, du sang noir coulant sur son visage. Quand les problèmes apparaissent, mieux vaut en finir au plus vite. Un peu de violence d'entrée de jeu peut vous en épargner beaucoup plus tard. Dow le Sombre aurait agi ainsi. Shivers s'avança donc vers le fermier, lui planta une botte sur le torse et l'expédia à nouveau dans la boue.

— Mieux vaut que tu restes à ta place.

On le dévisageait, des hommes, une femme avec deux enfants agrippés à ses jambes. Un gosse le regardait droit dans les yeux, penché en avant, comme prêt à se défendre, à les défendre tous. Le fils du fermier, peut-être.

— C'est mon boulot de faire ça, gamin. T'as envie de le rejoindre ?

L'intéressé secoua la tête. Shivers rattrapa son cheval par la bride, et le fit avancer vers l'arche d'un claquement de langue. Sans se précipiter. Prêt à frapper si quelqu'un était assez idiot pour le tester. Mais une fois qu'il se fut remis en marche, tous recommencèrent à protester. Un cassage de gueule n'avait rien d'exceptionnel au milieu de toute cette misère. Ceux qui n'y étaient pas habitués devinaient qu'ils en verraient d'autres, et tout ce qui leur importait était de ne pas être pris dans le combat. Il rattrapa ses camarades, soufflant sur ses doigts écorchés, passa sous l'arche et entra dans l'obscurité du long tunnel.

Shivers tentait de se souvenir de ce que lui avait dit Renifleur à Adua, une éternité auparavant. Quelque chose au sujet du sang qui entraînait le sang, et qu'il n'était pas trop tard pour s'élever au-dessus de tout ça. Pas trop tard pour être un homme bon. Rudd Séquoia avait été un homme bon, le meilleur. Il avait respecté la tradition toute sa vie, et n'avait jamais choisi la voie facile s'il la jugeait mauvaise. Shivers était fier d'avoir combattu à ses côtés, de l'avoir considéré comme son chef mais, en fin de compte, que lui avait apporté son honneur ? Quelques histoires larmoyantes au coin du feu. Ça, et une vie difficile, une place dans la boue. Dow le Sombre avait été un salaud des plus froids. Un homme qui n'affrontait jamais un ennemi en face s'il pouvait le poignarder dans le dos, qui brûlait des villages entiers sans arrière-pensées, qui ne tenait jamais ses promesses et crachait sur l'honnêteté. Un homme aussi sympathique que la peste, doté d'une conscience de la taille d'un morpion. Maintenant, il était assis sur le trône de Skarling, la moitié du Nord à ses pieds et l'autre terrifiée par son nom.

Ils sortirent du tunnel qui débouchait dans la ville. De l'eau coulait des gouttières percées, éclaboussant les pavés usés. Une file trempée d'hommes, de femmes, de mules et de charrettes attendant de sortir les regarda passer en sens inverse. Shivers rejeta la tête en arrière, laissa la pluie lui picoter le visage pour tenter d'apercevoir le haut d'une grande tour qui s'élevait dans la nuit noire. Elle devait faire trois fois la taille du plus grand bâtiment de Carleon, alors que pour Visserine, c'était une petite tour.

Il jeta un regard en coin à Monza. Il excellait désormais à ne pas se faire repérer. Elle avait les sourcils froncés, comme d'habitude, et les yeux fixés droit devant elle. La lumière des torches dansait sur ses traits durs. Quand elle avait un objectif, elle faisait ce qu'il fallait pour l'atteindre. Aucune conscience, elle se fichait des conséquences. La vengeance d'abord, les questions plus tard.

Il se passa la langue sur les dents et cracha. Il commençait à se dire qu'elle avait raison. La pitié et la lâcheté, c'était pareil. Personne ne distribuait de bons points. Ni ici ni dans le Nord, nulle part. Si vous voulez quelque chose, prenez-le, et gagnera celui qui prendra le plus. Ç'aurait pu être une bonne chose si la vie avait été différente.

Mais elle était comme ça.

Monza était courbatue et raide, comme toujours. En colère et fatiguée, comme toujours. Elle avait besoin de fumer, plus que jamais. Et pour ne rien arranger, elle était trempée, avait froid et mal aux fesses.

Elle se souvenait de Visserine comme d'une jolie ville, faite de verre scintillant et dotée de bâtiments gracieux, d'une bonne nourriture, de rires, de liberté. Sa dernière visite avait été très agréable, mais c'était un été chaud et non un printemps frisquet, elle n'avait que Benna à guider, et personne à tuer.

Et en ce soir, l'endroit était loin de ressembler au beau jardin de plaisir dont elle se souvenait.

Si une lampe était allumée, les volets étaient clos et la lumière ne s'échappait que par les interstices, faisant briller les petites figurines de verre dans les niches au-dessus des portes. Les esprits des maisons, une ancienne tradition, datant d'avant le Nouvel Empire, censés apporter la prospérité et chasser le mal. Monza se demandait quel bien pourraient apporter ces morceaux de verre une fois l'armée d'Orso dans la ville. Pas grand-chose. La terreur planait dans les rues, sentiment de menace si lourd qu'il semblait coller à sa peau moite, lui donnant la chair de poule.

Visserine était encore pleine de monde. Des gens circulaient en courant, vers les quais, les grilles. Chargés de baluchons, emportant le gros de leurs possessions, traînant leurs enfants derrière

eux, péniblement suivis par les grands-parents. Ils tiraient des charrettes chargées de sacs et de boîtes, de matelas, de commodes, de tout un fatras qui finirait sans nul doute abandonné, et s'alignaient sur l'une des routes qui quittaient Visserine. Dans des temps pareils, essayer de sauver autre chose que sa peau était une perte de temps et d'énergie.

Si vous vouliez fuir, il fallait courir vite.

Beaucoup d'autres avaient choisi de se réfugier dans la ville, pour découvrir, à leur grand désarroi, qu'il s'agissait d'une impasse. Ils se regroupaient dans les rues, s'abritaient sous des porches, blottis dans des couvertures pour se protéger de la pluie. Des dizaines d'autres étaient entassés sous les arcades d'un marché désert. Ils se recroquevillaient quand passait une colonne de soldats, leurs armures moisies luisant dans la nuit. Les sons se réverbéraient dans le brouillard. Des bruits de verre brisé ou de bois arraché. Des cris de colère, d'effroi. Une fois ou deux, un hurlement sordide.

Monza devinait que quelques citoyens commençaient la mise à sac en avance. Pour régler un ou deux comptes, récupérer quelques objets dont ils avaient toujours rêvé tandis que les riches ne pensaient qu'à leur propre survie. C'était l'un de ces rares moments où l'on pouvait se servir impunément, et ils seraient de plus en plus nombreux à en tirer profit quand l'armée d'Orso entrerait dans la ville. Toute une civilisation sur le point de se dissoudre.

Monza savait qu'on les observait, sa joyeuse troupe et elle, descendre les rues en silence. Des regards effrayés, suspicieux, et d'une autre sorte… On tentait de déterminer s'ils étaient suffisamment riches et faibles pour prendre la peine de les attaquer. Elle tenait les rênes dans sa main droite, malgré la douleur, afin que la gauche puisse rester sur sa cuisse, près du pommeau de son épée. La seule loi encore en vigueur à Visserine était celle du tranchant d'une épée. Et l'ennemi n'était pas encore là.

« J'ai vu l'enfer », écrivait Stolicus. « C'est une grande ville assiégée. »

Droit devant eux, la route serpentait sous une arche en marbre, un filet d'eau coulant de sa haute clef de voûte. Le mur qui la surplombait était orné d'une peinture, le Grand-Duc Salier assis sur son trône, dépeint avec optimisme comme joliment rondelet plutôt que massivement obèse. Il levait une main en signe de bénédiction, une lumière divine irradiant de son sourire paternel. Sous lui, un assortiment de citoyens de Visserine, du plus petit au plus grand, accueillant humblement les bénéfices de son gouvernement éclairé. De pain, du vin, de l'or. Juste au-dessus de l'arche, les mots « charité, justice et courage » étaient peints en lettres d'or grandes comme un homme. Un rebelle en quête de vérité avait réussi à grimper là-haut et à les barbouiller de rouge pour qu'on lise « avidité, torture, couardise ».

— L'arrogance du gros porc Salier, dit Vitari en lui adressant un sourire en coin, ses cheveux ternis par la pluie. Enfin, il aura bientôt fini de se pavaner, non ?

Monza eut un vague grognement. Chaque fois qu'elle regardait les traits saillants de Vitari, elle se demandait si elle pouvait vraiment lui faire confiance. Peut-être étaient-ils en pleine guerre, mais les pires menaces venaient certainement de sa petite compagnie d'exclus. Vitari ? Elle restait pour l'argent, motivation peu loyale en considérant que l'on peut toujours trouver un commanditaire aux poches plus remplies. Cosca ? Comment faire confiance à un ivrogne notoire qu'elle avait elle-même trahi ? Cordial ? Qui savait comment fonctionnait son esprit ?

Et encore, ils faisaient presque partie de sa famille, comparés à Morveer. Elle jeta un coup d'œil par-dessus son épaule, le vit assis à l'avant de sa charrette et croisa son regard mauvais. Il était

venimeux. Dès qu'il pourrait en tirer profit, il l'écraserait comme une tique. Il n'appréciait guère leur venue à Visserine, et elle n'était pas près de lui faire part de son raisonnement. Qu'Orso aurait déjà la lettre d'Eider. Qu'il aurait offert une rançon incalculable, tout l'argent de Valint et Balk, à quiconque la tuerait. Qu'il aurait ainsi lancé tous les assassins du Cercle du Monde à sa poursuite, dans la Styrie. Même chose pour ceux qui l'avaient aidée, bien sûr.

Ils avaient de grandes chances d'être plus en sécurité au milieu de la bataille que loin des combats.

Shivers était le seul à qui elle pouvait un tant soit peu se fier. Voûté sur son cheval, grand et silencieux à ses côtés. À Port Ouest, ses bavardages l'avaient agacée, mais à présent qu'il se taisait, elle ressentait un étrange vide. Il lui avait sauvé la vie, dans le brouillard de Sipani. La vie de Monza n'était plus ce qu'elle était, mais qu'un homme l'ait sauvée le faisait soudain remonter dans son estime.

— Tu es bien silencieux, d'un seul coup.

Elle voyait à peine son visage dans l'obscurité, juste ses contours, les ombres autour de ses yeux, dans le creux de ses joues.

— J'ai pas grand-chose à dire.

— Ça t'arrêtait pas avant.

— Eh bien, je commence à voir les choses sous un autre angle.

— Ah bon ?

— Tu penses peut-être que c'est facile pour moi de garder espoir, mais ça ne l'est pas. Et ça paie pas bien souvent, en fait.

— Je pensais qu'être un homme meilleur, c'était une récompense en soi.

— Une récompense qui n'en vaut pas la peine. Au cas où t'aurais pas remarqué, on est en pleine guerre.

— Crois-moi, j'ai remarqué. J'ai été en pleine guerre une grande partie de ma vie.

— Devine quoi ? Moi aussi. De ce que j'ai vu, et j'en ai vu pas mal, la guerre, c'est pas l'endroit idéal pour s'améliorer. Je pense que je vais essayer ta méthode, maintenant.

— Choisis un dieu, et prie-le ! Bienvenue dans la réalité !

Même si elle souriait, elle était peut-être un peu déçue, dans le fond. Elle avait abandonné l'idée de devenir quelqu'un de décent bien longtemps auparavant, mais elle aimait assez se dire qu'elle avait aidé quelqu'un à le devenir. Elle tira sur ses rênes et arrêta son cheval, tout le monde s'immobilisant derrière elle.

— On y est.

Benna et elle avaient acheté une vieille maison à Visserine, construite avant que la ville ait de bons murs, et que les hommes riches ne se mettent à protéger leurs biens eux-mêmes. Une tour de pierre de cinq étages, flanquée de dépendances et d'une écurie, de meurtrières au rez-de-chaussée et de remparts sur le toit. Immense et noire, elle se découpait sur le ciel sombre, bien différente des petites maisons en brique et en bois qui s'entassaient autour. Elle s'apprêta à mettre la clé dans la serrure, puis fronça les sourcils. La porte cloutée était entrouverte, et un halo de lumière filtrait sur le sol de pierre. Elle fit signe aux autres de se taire.

D'un coup de pied, Shivers enfonça la porte, envoyant du bois voler de l'autre côté. Monza entra en flèche, la main gauche sur son épée. La cuisine, où il ne restait plus un meuble, était remplie de gens. Sales et fatigués, surpris et effrayés, ils la dévisagèrent à la lumière vacillante d'une bougie. Le

plus proche, un homme costaud avec un bras en écharpe, se leva du tonneau vide où il était assis, brandissant un bâton.

— Recule ! lui cria-t-il.

Un homme sale en tenue de fermier avança vers elle, une hachette à la main.

Dépassant Monza, Shivers se pencha pour passer sous le linteau, son ombre imposante glissant le long du mur, la lumière se reflétant sur son épée.

— Toi, tu recules.

Le fermier s'exécuta, ses yeux apeurés rivés sur la lame de métal.

— Vous êtes qui ?

— Moi ? demanda Monza. C'est ma maison, connard.

— Onze, dit Cordial, en passant la porte de l'autre côté de la pièce.

En plus des deux hommes, il y avait deux vieilles, un homme encore plus vieux qu'elles, plié en deux, les mains noueuses, une femme de l'âge de Monza environ, qui tenait un bébé dans les bras, et deux petites filles, assises près d'elle, les yeux écarquillés, assez ressemblantes pour être des jumelles. Une fille d'environ seize ans était debout près de la cheminée vide. Elle éventrait un poisson avec un couteau grossièrement forgé, et de l'autre main, elle repoussait un garçon d'environ dix ans derrière elle.

Juste une fille, qui protégeait son petit frère.

— Pose ton épée, dit Monza.

— Quoi ?

— Personne ne va mourir ce soir.

— C'est qui l'optimiste, maintenant ? s'enquit Shivers en haussant un sourcil.

— Vous avez de la chance, j'ai acheté une grande maison, dit-elle en regardant celui qui avait le bras en écharpe, parce qu'il semblait être le chef de famille. Il y a de la place pour tout le monde.

Il laissa tomber sa batte.

— Nous sommes des fermiers de la vallée, on cherchait un endroit sûr. C'était comme ça quand on est arrivés. On n'a rien volé. On ne va pas vous embêt…

— Vous feriez mieux. Vous n'êtes que ça ?

— Je m'appelle Furli. Voici ma femme…

— Je vais pas apprendre vos noms. Vous restez en bas, et vous ne nous dérangez pas. On sera en haut, dans la tour. Vous ne montez pas, compris ? Comme ça, personne ne sera blessé.

Il acquiesça, la peur laissant place au soulagement.

— Compris.

— Cordial, mets les chevaux à l'écurie, et range la charrette.

Les visages affamés des fermiers, impuissants, faibles, nécessiteux, donnaient la nausée à Monza. Balançant une chaise hors de son chemin, elle monta les escaliers tortueux dans l'obscurité, les jambes courbatues après la journée en selle. Morveer la rattrapa au quatrième étage, suivi de Cosca et Vitari. En queue de file, Day portait un coffre. Morveer avait déniché une lampe, éclairant son visage mécontent.

— Ces paysans représentent une menace certaine, murmura-t-il. Un problème aisément résolu, d'un autre côté. Il ne sera pas vraiment nécessaire d'utiliser le Roi des Poisons. Une contribution charitable d'une miche de pain, saupoudrée de Fleur de Léopard, bien sûr, et ils cesseraient de…

— Non.

Il la dévisagea, interdit.

— Si vous comptez les laisser en liberté en bas, je me vois obligé de protester vigoureusement contre…

— Protestez donc. Voyons si ça me fait chier. Day et vous, prenez cette chambre.

Il se tourna pour regarder la pièce, et Monza lui arracha la lampe des mains.

— Cosca, tu es au deuxième étage, avec Cordial. Vitari, tu dors toute seule à côté.

— Dormir toute seule, dit-elle en donnant un coup de pied dans des éclats de plâtre. J'ai l'habitude.

— Je retourne à ma charrette apporter mon équipement dans l'hôtel pour paysans démunis de la Bouchère de Caprile, commenta Morveer en secouant la tête avec dégoût avant de descendre les escaliers.

— Faites donc ça, lança Monza derrière lui.

Elle traîna un instant, jusqu'à ne plus entendre ses bottes résonner sur les marches. Jusqu'à ce que, hormis la voix de Cosca qui babillait sans fin à l'intention de Cordial en bas, le palier soit silencieux. Alors, elle suivit Day dans sa chambre et ferma doucement la porte.

— Il faut qu'on parle.

La fille sortait une miche de pain du coffre ouvert.

— De quoi ?

— De ce dont on a déjà parlé à Port Ouest. Ton patron.

— Il vous agace, hein ?

— Ne me dis pas qu'il ne t'agace pas, toi.

— Tous les jours, depuis trois ans.

— C'est pas un patron facile, hein ? dit Monza en avançant dans la pièce, regardant la fille droit dans les yeux. Tôt ou tard, l'élève doit sortir de l'ombre de son maître, s'il veut devenir maître à son tour.

— C'est pour ça que vous avez trahi Cosca ?

Monza se tut un instant avant de répondre :

— Plus ou moins. Parfois, il faut prendre des risques. Mettre la main dans les orties. Mais tu as de bien meilleures raisons que je n'en ai jamais eues.

Elle le dit de façon détachée, comme si c'était évident.

Day marqua un silence à son tour, puis :

— Quelles raisons ?

Monza fit semblant d'être surprise.

— Eh bien, parce que tôt ou tard Morveer me trahira, et ira voir Orso.

Elle n'en était pas sûre, évidemment, mais il était grand temps qu'elle se protège de cette éventualité.

— Ah bon ?

Day ne souriait plus.

— Il n'apprécie pas ma façon de faire.

— Qui a dit que moi, je l'aimais ?

— Tu ne vois pas ? (Day plissa les yeux, oubliant pour une fois la nourriture qu'elle avait à la main.) S'il va voir Orso, il aura besoin de blâmer quelqu'un. Pour Ario. Un bouc émissaire.

À présent, Day comprenait.

— Non ! coupa-t-elle. Il a besoin de moi.

— Ça fait combien de temps que tu es avec lui ? Trois ans, c'est ça ? Il s'en sortait avant, non ? Il a eu combien d'assistants, avant toi ? Certains d'entre eux sont-ils venus lui rendre visite ?

Day ouvrit la bouche, cligna des yeux, puis la referma, méditative.

— Peut-être qu'il restera, on sera une famille heureuse et on se quittera en amis. La plupart des empoisonneurs sont de bonne composition, quand on les connaît. (Monza s'approcha, poursuivant plus bas.) Mais s'il t'annonce qu'il va voir Orso, ne viens pas me dire que je ne t'avais pas prévenue.

Elle sortit en silence, laissant Day réfléchir devant son morceau de pain. Elle jeta un coup d'œil en bas de l'escalier, mais aucun signe de Morveer, rien que la rampe qui descendait en spirale dans l'ombre. Elle hocha la tête. La graine était plantée maintenant, elle n'aurait plus qu'à observer ce qui en germerait. Elle monta les dernières marches qui menaient en haut de la tour, franchit la porte grinçante et entra dans la chambre sous le toit battu par la pluie.

La pièce où Benna et elle avaient passé un joyeux mois ensemble, au milieu de sombres années. Loin des guerres. À rire, discuter, contempler le monde depuis les larges fenêtres. À imaginer leur vie telle qu'elle aurait pu être s'ils n'étaient pas des mercenaires, et s'ils étaient devenus riches autrement. Elle se rendit compte qu'elle souriait, malgré elle. La petite figurine de verre luisait toujours dans sa niche au-dessus de la porte. L'esprit de leur maison. Elle se souvint de Benna souriant par-dessus son épaule en l'installant du bout des doigts.

« Comme ça elle pourra te surveiller quand tu dors, comme tu m'as toujours surveillé. »

Son sourire se décomposa. Elle alla se poster à la fenêtre et ouvrit à grand-peine l'un des volets qui s'écaillait. La pluie avait jeté un voile gris sur la ville noire. Elle tambourinait sur le rebord de la fenêtre. Un éclair lointain illumina un instant l'entrelacs de toits humides en contrebas, les silhouettes grises des autres tours surgissant du brouillard. Peu après, le tonnerre résonna, étouffé par la ville maussade.

— Je dors où ?

Shivers se tenait sur le pas de la porte, un bras sur le montant, une pile de couvertures sur l'épaule.

— Toi ?

Elle leva les yeux vers la petite statue au-dessus de sa tête, puis vers le visage de Shivers. Ses standards avaient peut-être été élevés longtemps auparavant, mais alors elle avait Benna, ses deux mains, et une armée derrière elle. Aujourd'hui, elle n'avait plus rien, si ce n'est six marginaux bien payés, une bonne épée et beaucoup d'argent. Un général ne doit pas se mêler à ses troupes, certes, et une femme recherchée ne doit se mêler à personne, mais Monza n'était plus général. Benna était mort, et elle avait besoin de quelque chose. On peut pleurer sur son sort, ou bien on peut se ressaisir et voir le bon côté des choses, même si elles sont merdiques. Elle ferma le volet d'un coup de coude, se laissa glisser sur le lit et posa la lampe sur le sol.

— Tu dors ici, avec moi.

Il haussa les sourcils.

— Ah bon ?

— Eh oui, l'optimiste ! C'est ta nuit de chance.

Elle s'appuya sur ses coudes, le lit grinça. Elle leva un pied.

— Maintenant, ferme la porte et aide-moi à enlever mes bottes.

Faits comme des rats

En sortant sur le toit de la tour, Cosca dut plisser les yeux. Le soleil lui aussi avait décidé de le tourmenter, mais il le méritait sûrement. Visserine s'étendait sous lui : amas de maisons en brique et en bois, villas de pierre crème et quelques cimes vertes marquant l'emplacement des parcs et des larges avenues. De tous côtés, les fenêtres reflétaient le soleil matinal et, sur les toits des grands bâtiments, les statues de verre teinté brillaient comme des joyaux. Autour de lui, des dizaines de tours, certaines bien plus hautes que la sienne, projetaient leur ombre longiligne sur la ville.

Vers le sud, la mer bleu-gris, la fumée des usines s'élevant des célèbres verreries sur l'île proche, les points mouvants des oiseaux qui planaient dans le ciel. À l'est, le Visser serpentait entre les bâtiments, les deux moitiés de la ville reliées par quatre ponts. Au milieu du fleuve, le palais du grand-duc Salier trônait jalousement sur son île. Cosca y avait passé plus d'une soirée agréable, en tant qu'invité d'honneur du grand gastronome. À l'époque où il était apprécié, craint et admiré. Une époque révolue, souvenir d'une autre vie.

Se détachant sur le ciel bleu devant le parapet, immobile, Monza. Elle tenait son épée dans l'alignement parfait de son bras gauche tendu. L'acier luisait, le rubis rouge sang scintillait à son doigt, sa peau perlait de sueur. Ses vêtements lui collaient au corps. Il s'approcha et elle baissa son épée en le voyant avaler une grande gorgée à même la carafe.

— Je me demandais combien de temps tu tiendrais.

— Le pire, c'est que c'est de l'eau. N'as-tu pas été témoin de mon serment sacré de ne plus jamais boire une goutte de vin ?

Elle eut un rire incrédule.

— Si, plusieurs fois, et les résultats ont toujours été médiocres.

— J'ai entamé un long et fatigant processus : je prends de bonnes habitudes.

— J'ai déjà entendu ça aussi, et les résultats étaient pires.

Cosca soupira.

— Qu'est-ce qu'il faut que je fasse pour être pris au sérieux ?

— Tenir ta parole une fois dans ta vie ?

— Mon cœur fragile, si souvent brisé par le passé ! Peut-il supporter une telle offense ? déclama-t-il en posant une botte sur le parapet. Je suis né à Visserine, tu sais, à quelques rues d'ici. Une enfance heureuse, mais suivie d'une jeunesse sauvage, parsemée d'incidents malheureux. L'un d'eux m'ayant obligé à fuir la ville pour le monde glorieux des mercenaires.

— Toute ta vie n'est qu'une suite d'incidents malheureux.

— Ce n'est pas faux.

Cosca avait peu de bons souvenirs, à dire vrai. Et la plupart d'entre eux, s'aperçut-il en lui lançant un regard oblique, impliquaient Monza. Elle était liée à ses meilleurs moments, comme aux pires. Prenant une grande inspiration, il observa à l'ouest, une main en visière, le patchwork de champs qui s'étendait au-delà des lignes grises marquant les enceintes de la ville.

— Aucun signe de nos amis talinais pour l'instant ?

— Bientôt. Le général Ganmark n'est pas le genre d'homme à arriver en retard à un rendez-vous, répliqua-t-elle avant de faire une pause, les sourcils froncés, comme toujours. Quand vas-tu me dire que tu m'avais prévenue ?

— À quel sujet ?

— Pour Orso.

— Tu sais ce que je t'ai dit.

— Ne fais jamais confiance à ton employeur. (Une leçon que Cosca avait apprise, à ses dépens, de la Duchesse Sefeline d'Osprie.) Et maintenant, c'est moi qui paie tes gages.

Cosca fit un effort pour sourire malgré ses lèvres gercées.

— Mais nous restons terriblement suspicieux dans toutes nos interactions.

— Bien sûr. Je ne te demanderais même pas d'enterrer ma merde.

— Dommage. Ta merde sent bon la rose, j'en suis sûr, rit-il avant de s'adosser au parapet, profitant du soleil. Tu te souviens comme on s'entraînait, le matin ? Avant que tu deviennes trop douée.

— Avant que tu deviennes trop bourré.

— Bah, je ne pouvais plus vraiment m'entraîner après, n'est-ce pas ? On en a vite assez de se ridiculiser avant le petit déjeuner. C'est une Calvez que tu as là ?

Elle leva l'épée, la lame brillant dans le soleil aveuglant.

— Je l'ai fait faire pour Benna.

— Pour Benna ? Qu'est-ce qu'il aurait foutu avec une Calvez ? Il s'en serait servi comme tournebroche pour cuire des pommes ?

— Il n'est même pas allé jusque-là, en fait.

— J'en avais une, tu sais. Une putain d'épée. Je l'ai perdue aux cartes. À boire ? proposa-t-il.

— Je veux bien…, dit-elle en tendant le bras.

— Ah ! s'exclama-t-il en l'arrosant à la place.

Elle poussa un cri et recula, dégoulinante. Il laissa tomber la carafe et dégaina son épée, l'agitant devant lui. Elle para le premier coup, se pencha *in extremis* pour éviter le deuxième, mais elle glissa et s'étala de tout son long. En une roulade, elle échappa au troisième coup, et la lame de Cosca vint frapper le toit, à l'endroit où elle avait été un instant plus tôt. Elle s'accroupit, prête à frapper.

— Tu t'attendris, Murcatto, gloussa-t-il en s'avançant vers elle. Tu ne te serais pas laissé avoir par un peu d'eau il y a dix ans.

— Et je ne me suis pas laissé avoir aujourd'hui, andouille, répliqua-t-elle en s'essuyant le front, les yeux rivés sur lui. J'ai seulement pris un peu d'eau sur le visage, est-ce là l'étendue de tes talents d'épée ces jours-ci ?

En toute honnêteté, c'était à peu près ça.

— Testons donc ta théorie, proposa-t-il.

Elle fit un bond en avant et ils croisèrent le fer, son métallique familier du combat à l'épée. Elle avait une longue cicatrice sur son épaule nue et une autre, courbe, sur son avant-bras, qui disparaissait dans son gant noir.

Il le pointa de son épée.

— Tu te bats de la main gauche ? J'espère que tu ne prends pas en pitié ton vieil adversaire.

— En pitié ? Tu me connais mieux que ça.

Il para un premier coup, mais le deuxième arriva si vite qu'il eut à peine le temps de s'écarter, la lame accrochant sa chemise.

Il haussa les sourcils.

— Heureusement que j'ai perdu un peu de poids pendant ma dernière beuverie.

— Si tu veux mon avis, tu as encore de la marge.

Elle tournait autour de lui, en tirant le bout de la langue.

— Tu essaies de te mettre dos au soleil ?

— T'aurais jamais dû m'apprendre tous tes sales tours. Tu veux utiliser ta gauche pour équilibrer un peu les choses ?

— Laisser de côté un avantage ? Tu me connais mieux que ça !

Il feinta à droite, elle attaqua dans le vide. Elle était rapide, mais pas autant qu'elle l'avait été de la main droite, loin de là. Il lui marcha sur le pied au passage, elle trébucha, se cognant sur la pointe de son épée qui lui laissa une éraflure sur l'épaule, perpendiculaire à sa cicatrice.

Elle baissa les yeux vers la petite plaie, d'où émergea une goutte de sang.

— Espèce de bâtard.

— Un petit souvenir.

Il brandit son épée avec grandiloquence, traçant une arabesque en l'air. Elle se jeta de nouveau sur lui, épée contre épée, « tac, tac », frappe et pare. Le tout était un peu maladroit, comme s'ils cousaient avec des gants. Jadis, ils avaient constitué un vrai spectacle, mais le temps ne leur avait guère été clément.

— Une question, murmura-t-il en la regardant droit dans les yeux. Pourquoi tu m'as trahi ?

— J'en avais marre de tes putains de blagues.

— Je méritais d'être trahi, bien sûr. Tous les mercenaires finissent par se faire poignarder, de face ou dans le dos. Mais toi ? (Un autre coup vers elle, une attaque qui la força à reculer en grimaçant.) Après tout ce que je t'ai appris ? Tout ce que je t'ai donné ? La sécurité, de l'argent, un foyer ? Je t'ai traitée comme ma propre fille !

— Comme ta mère plutôt. T'as oublié les soirs où tu étais tellement bourré que tu te chiais dessus ? Je t'étais redevable, d'accord, mais il y a des limites. (Elle tournait autour de lui, cherchant une ouverture, leurs épées à un doigt l'une de l'autre.) J'aurais pu te suivre en enfer, mais je refusais d'y emmener mon frère.

— Pourquoi pas ? Il s'y serait senti comme chez lui.

— Va te faire !

Elle feinta, pivota et le força à s'éloigner en sautillant, avec toute la grâce d'une grenouille mourante. Il avait oublié comme le combat à l'épée demandait de l'entraînement. Son corps brûlait, poumons, épaule, bras, poignet, main, se vengeant de ces années de gâchis.

— Si ça n'avait pas été moi, ça aurait été l'un des autres capitaines. Sesaria ! Victus ! Andiche ! (Elle scanda chacun de ces noms honnis d'une attaque visant sa main.) Ils se battaient pour se débarrasser de toi à Afieri !

— On peut éviter de parler de cet enfer ?

Il para son coup suivant, et passa élégamment à l'attaque avec un vestige de sa vigueur d'antan, l'acculant au bord du toit. Il devait terminer le combat avant de mourir de fatigue. Nouvelle attaque, contrée, parée. Mais elle était désormais dos au parapet. Il la força à se pencher en arrière par-dessus les remparts, garde contre garde, jusqu'à ce que leurs visages ne fussent plus qu'à quelques

centimètres l'un de l'autre. Il sentait son souffle haletant sur sa joue. Pendant un bref instant, il faillit l'embrasser. Il faillit aussi la pousser du haut du toit. Peut-être n'en fit-il rien parce qu'il ne parvenait pas à faire son choix.

— Tu étais meilleure avec ta main droite, siffla-t-il.

— Tu étais meilleur il y a dix ans.

Elle se dégagea, glissant sous son épée et, surgissant de nulle part, sa main gantée le gifla.

— Eeeeeh ! couina-t-il, se tâtant le visage.

Elle lui décocha un coup de genou dans les noix, et la douleur remonta de son ventre jusqu'à son cou.

— Ouuuh…

Il vacilla et laissa tomber sa lame, plié en deux, incapable de respirer.

— Un petit souvenir, lança-t-elle en lui égratignant la joue du bout de l'épée.

— Aïe !

Il se laissa glisser par terre. À genoux. Rien ne vaut les habitudes…

Malgré la violente douleur, il entendit des applaudissements venant de l'escalier.

— Vitari, croassa-t-il, la voyant émerger de là. Pourquoi… tu me trouves toujours… dans les plus mauvaises postures ?

— Ça me plaît assez.

— Bande de salopes, vous ne connaissez pas votre chance… de ne jamais ressentir la douleur… d'un coup dans les boules.

— Essaie de faire un enfant.

— Charmante invitation… si j'avais un peu moins mal dans les parties concernées, je m'exécuterais de ce pas.

Comme souvent, ses plaisanteries ne firent rire personne. L'attention de Vitari était fixée bien au-delà des remparts, et celle de Monza également. Cosca se releva à grand-peine, les jambes arquées. Une longue colonne de cavaliers, encadrée par deux tours toutes proches, avait atteint une crête à l'ouest de la ville, le nuage de poussière soulevé par les sabots de leurs chevaux maculant le ciel d'une traînée brune.

— Ils sont là, dit Vitari.

Quelque part derrière eux, une cloche sonna, bientôt rejointe par d'autres.

— Et là, dit Monza.

Une deuxième colonne était apparue. Avec son propre pilier de fumée, s'élevant derrière une colline au nord.

Immobile sous le soleil montant dans le ciel bleu, au risque de brûler sa calvitie naissante, Cosca observa l'armée du Duc Orso se déployer dans les champs autour de la ville. Une succession de régiments prit petit à petit position, restant hors de portée des murs. Au nord, un détachement passait le gué, complétant le siège. La cavalerie tâtait le terrain puis, une fois les lignes formées, repassait en arrière, sans doute pour aller ravager tout ce qui n'avait pas été soigneusement pillé la saison précédente.

On monta des tentes, des charrettes remplies de vivres suivirent, peinant dans la boue derrière les lignes. La garde de Visserine, impuissante, se voyait encerclée par les Talinais, avec autant de minutie que les rouages d'une gigantesque horloge. Pas le style de Cosca, bien sûr, même sobre. Plus industriel qu'artistique, mais il ne pouvait qu'admirer une telle discipline.

— Bienvenue à tous au siège de Visserine, annonça-t-il en ouvrant grand les bras.

Ils s'étaient rassemblés sur le toit pour regarder la poigne de Ganmark se refermer sur la ville. Monza, la main gauche sur la hanche, la droite posée sur le pommeau de son épée, ses cheveux noirs voletant autour de son visage impassible. À la gauche de Cosca, Shivers contemplait la scène d'un œil torve. Assis près de la porte des escaliers, Cordial lançait ses dés entre ses jambes. Day et Vitari discutaient à voix basse devant le parapet. Morveer avait l'air encore plus amer que d'habitude.

— Personne ici n'a un sens de l'humour capable de survivre à une telle broutille ? Réjouissez-vous, mes camarades ! déclara Cosca en donnant une tape amicale dans le dos de Shivers. Ce n'est pas tous les jours qu'on voit une si grosse armée aussi bien menée. Nous devrions féliciter l'ami de Monza, ce général Ganmark, pour sa patience et son exceptionnelle discipline. On devrait lui envoyer une lettre.

— « Cher général Ganmark, commença Monza avant de cracher sur les remparts. Amicalement, Monzcarro Murcatto. »

— Une missive simple, observa Morveer. Il appréciera sans aucun doute.

— Ça en fait, des soldats, marmonna Shivers.

La voix de Cordial s'éleva doucement par-dessus la sienne.

— Treize mille quatre cents, à peu de choses près.

— Presque tous talinais, observa Cosca en pointant sa longue-vue. Quelques régiments d'alliés d'Orso de longue date : les drapeaux d'Estriani sur l'aile droite, là, près de l'eau, et d'autres de Césale au centre. Tous des habitués, cela dit. Aucun signe de nos anciens frères d'armes, les Mille Épées. Dommage. J'aurais bien aimé revoir de vieilles connaissances, pas toi, Monza ? Sesaria, Victus, Andiche. Et Fidèle Carpi, bien sûr.

Revoir de vieilles connaissances… pour une nouvelle vengeance.

— Les mercenaires sont certainement encore à l'est, dit-elle en indiquant la rivière. Ils retiennent le duc Rogont et les Ospriens.

— Une belle partie de rigolade pour tout le monde, je parie. Mais nous, au moins, on est ici, commenta Cosca avant de désigner du doigt les soldats approchant de la ville. Le général Ganmark, je présume, est là. Le but, c'est qu'on se retrouve tous ensemble pour de joyeuses retrouvailles ? Je suppose que tu as un plan ?

— Ganmark est un homme cultivé. Il a un certain goût pour l'art.

— Et ? demanda Morveer.

— Personne n'a plus d'œuvres d'art que le Grand-Duc Salier.

— Sa collection est impressionnante, confirma Cosca qui l'avait admirée à plusieurs reprises, ou du moins avait prétendu le faire tandis qu'il admirait son verre de vin.

— La plus belle de Styrie, à ce qu'on dit, poursuivit Monza en se tournant vers le palais de Salier, sur l'île au milieu de la rivière. Quand la ville tombera, Ganmark se dirigera droit sur le palais, prêt à sauver ces œuvres inestimables du chaos.

— À les voler, reformula Vitari.

— Orso voudra que le siège se termine vite, reprit Monza en serrant les dents. Il aura besoin de temps pour se débarrasser de Rogont et exterminer définitivement la Ligue des Huit ; or, il souhaite avoir sa couronne avant l'hiver. On doit s'attendre à des attaques, des assauts, et des cadavres plein les rues.

— Merveilleux ! applaudit Cosca. Malgré les beaux arbres et les grands bâtiments, les rues ne

sont jamais complètes sans une couche de cadavres, n'est-il pas ?

— On vole les armures, les uniformes et les armes des morts. Lorsque la ville tombera, bientôt, on se déguise en Talinais. On entre dans le palais et, tandis que Ganmark aura baissé sa garde, occupé à sauver la collection du Duc Salier…

— On tue le salaud ? proposa Shivers.

Silence.

— Je pense percevoir une toute petite faille dans votre stratagème, geignit Morveer, ses mots faisant à Cosca l'effet de clous enfoncés dans son crâne. Le palais du Grand-Duc Salier est l'un des lieux les mieux gardés de Styrie ; or, nous ne sommes pas dans la place. Et je vois peu de chances que nous y soyons invités.

— Au contraire, nous le sommes déjà, réfuta Cosca, à la surprise générale. Il y a longtemps, Salier et moi étions très proches. Je l'avais aidé à régler des problèmes frontaliers avec Puranti. Nous dînions ensemble toutes les semaines et il m'a assuré que je serais le bienvenu chaque fois que je viendrais en ville.

L'empoisonneur esquissa une grimace méprisante.

— Était-ce, par hasard, avant que vous ne deveniez un sac à vin ?

Cosca balaya négligemment cet affront d'un geste de la main.

— C'était au cours de ma lente et agréable transformation. J'étais comme une chenille en passe de devenir un magnifique papillon. Dans tous les cas, l'invitation tient toujours.

Vitari plissa les yeux.

— Et comment tu comptes t'y prendre ?

— J'imagine que j'irai aux portes du palais, annoncer aux gardes quelque chose comme : « Je suis Nicomo Cosca, célèbre soldat de fortune, et je suis venu dîner. »

S'ensuivit un pesant silence, comme s'il avait proposé une idée stupide plutôt qu'un coup de génie.

— Ne le prends pas mal, murmura Monza, mais je doute que ton nom ouvre autant de portes que par le passé.

— Des portes de latrines, peut-être, ricana Morveer.

Day gloussa de concert. Même Shivers affichait un sourire narquois.

— Vitari et Morveer, coupa Monza. Voilà votre travail. Surveillez le palais. Trouvez-nous un moyen d'entrer.

Ils se regardèrent d'un air peu enthousiaste.

— Cosca, tu t'y connais en uniformes ?

Il soupira.

— Mieux que beaucoup. Tous les employeurs veulent vous donner le leur. J'en ai eu un des Alderiens de Port Ouest taillé dans du tissu d'or, à peu près aussi confortable qu'une pipe dans le…

— Quelque chose de moins voyant conviendrait mieux.

Cosca se redressa et lui adressa un salut grandiose.

— Général Murcatto, je m'efforcerai de faire de mon mieux pour obéir à vos ordres !

— Évite de faire trop d'efforts, quand même. Un homme de ton âge, tu pourrais te froisser un muscle. Prends Cordial avec toi, une fois que l'attaque aura commencé.

Le bagnard haussa les épaules, et retourna à ses dés.

— Nous allons noblement désaper les morts ! s'exclama Cosca en retournant vers les escaliers,

mais il s'interrompit face à la baie. Ah, la flotte du duc Orso se joint aux festivités !

On discernait à peine les bateaux à l'horizon, leurs voiles blanches frappées de la croix noire de Talins.

— Le Duc Salier a plein de nouveaux invités, dit Vitari.

— Ça a toujours été un hôte consciencieux, mais je ne suis pas sûr que même lui soit prêt à accueillir autant de visiteurs d'un coup. La ville est coupée du monde, annonça Cosca avec un grand sourire.

— Comme une prison, dit Cordial, qui souriait presque aussi.

— Nous sommes faits comme des rats, intervint Morveer. Et vous en parlez comme si c'était une bonne chose.

— J'ai été assiégé cinq fois, et j'ai toujours apprécié. D'une façon assez satisfaisante, ça limite les options. Ça libère l'esprit, expliqua Cosca avant de prendre une grande inspiration, et de souffler joyeusement. Quand la vie vous emprisonne, rien n'est plus libérateur que la captivité.

~ Ebook Juléa ~

Inespéré

Du feu.

La nuit, Visserine était devenue un lieu de flammes et d'ombres. Un interminable labyrinthe de murs éventrés, de toits effondrés, de poutres écorchées. Un cauchemar rempli de cris désincarnés, de formes fantomatiques glissant dans les ténèbres. Les bâtiments, coquilles ouvertes, orbites vides en guise de fenêtres et portes béantes d'où s'échappait le brasier venant chatouiller l'obscurité. Des poutres calcinées poignardaient les flammes, qui ripostaient violemment. Des pluies d'étincelles blanches s'élevaient dans le ciel obscur, contrées par une neige noire de cendres. De nouvelles tours striaient la ville, des tours de fumée, tordues, brillant de la lueur des flammes à leurs pieds et masquant les étoiles.

— Combien on en a eu la dernière fois ? s'enquit Cosca, ses yeux reflétant le jaune de la fournaise qu'était devenue la place. Trois, non ?

— Trois, confirma Cordial.

Leurs trouvailles reposaient en sécurité dans le coffre de sa chambre : deux armures talinaises, l'une trouée par un carreau d'arc plat, et l'uniforme d'un jeune lieutenant élancé qu'ils avaient trouvé écrasé sous une cheminée effondrée. Pas de chance, certes, mais d'un autre côté, c'était son camp qui avait tout incendié.

Ils avaient vu des catapultes partout : derrière les murs, cinq à l'ouest de la rivière, trois à l'est plus vingt-deux dans le port, sur les bateaux à voile blanche. La première nuit, Cordial était resté éveillé jusqu'à l'aube, à les regarder. Elles avaient propulsé cent dix-huit missiles par-dessus les murs, répandant les flammes dans toute la ville. Les feux dansaient, brûlaient, se multipliaient, fusionnaient… Impossible de les compter. Les nombres avaient abandonné Cordial, le laissant seul et sans défense. En simplement six brèves journées, deux fois trois nuits, la paisible Visserine en était arrivée là.

La seule partie de la ville encore intacte était l'île où trônait le palais du duc Salier. Dedans, il y avait des tableaux, disait Murcatto, et d'autres merveilles que Ganmark, le chef des armées du duc Orso et incidemment l'homme qu'ils devaient tuer, voulait sauver. Il brûlerait des maisons, d'innombrables maisons et leurs innombrables habitants, il ordonnerait des meurtres nuit et jour, mais il protégerait ces tableaux inanimés. Cordial trouvait qu'on aurait bien fait de mettre cet individu en Sécurité, pour protéger le monde extérieur. Au lieu de quoi, on lui obéissait, on l'admirait, et le monde brûlait. Tout était sens dessus dessous, mal rangé. Enfin, Cordial ne savait pas faire la différence entre le bien et le mal, avaient déclaré les juges.

— Tu es prêt ?

— Oui, mentit Cordial.

— Alors, à l'attaque, mon ami, une fois de plus ! s'exclama Cosca avec un sourire de forcené.

Il descendit la rue en courant, l'épée brandie dans une main, l'autre tenant son chapeau. Cordial déglutit, puis suivit Cosca, comptant silencieusement ses pas. Il fallait compter autre chose que les

différentes menaces susceptibles de le tuer.

À l'ouest de la ville, c'était pire. Les feux, imposants diables à la fois terribles et grandioses, rongeaient la nuit avec force rugissements. Ils faisaient pleurer les yeux de Cordial. Peut-être aurait-il pleuré de toute façon, à voir tout ce gâchis. Si on voulait une chose, pourquoi la brûler ? Des hommes mouraient en Sécurité. Tout le temps. Mais jamais il n'y avait un tel gâchis. Les biens étaient rares, et on ne les détruisait pas. Tout avait de la valeur.

— Putain de feu gurkien ! maudit Cosca en passant devant un autre brasier. Il y a dix ans, personne n'aurait imaginé l'utiliser comme arme. Puis il a réduit Dagoska en cendres et ouvert le mur des Agrions. Maintenant, dès le début d'un siège, on fait tout exploser. De mon temps, on aimait bien incendier un bâtiment ou deux, histoire de mettre les choses au clair, mais rien de cette envergure. La guerre était rentable à l'époque. Pas pour tout le monde, certes, et c'était regrettable. Aujourd'hui, on ne fait que détruire, et plus on détruit, mieux c'est. La science, mon ami, la science. Elle était pourtant censée simplifier la vie.

Ils croisaient des colonnes de soldats noirs de suie, les flammes orange se reflétant sur leurs armures. Ils rencontraient aussi des colonnes de civils tout autant noirs de suie, se faisant passer des seaux d'eau, les feux inextinguibles illuminant leurs visages désespérés. Des fantômes en colère, silhouettes floues dans la nuit torride. Derrière eux, une grande peinture murale sur un mur effondré. Le Duc Salier en armure, pointant le chemin vers la victoire. Il portait certainement un drapeau, à l'origine, mais la partie supérieure du bâtiment s'était effondrée, l'amputant ainsi d'un bras. Les flammes dansaient sur son visage, comme s'il était ravagé de tics. Sa bouche semblait parler, guidant la charge des soldats qui l'entouraient.

Dans sa jeunesse, Cordial avait connu un vieillard, prisonnier de la douzième cellule, qui racontait des histoires d'autrefois. Des histoires d'avant la Vieille Époque, quand ce monde et celui du dessous ne faisaient qu'un, et que la terre était infestée de diables. Les autres prisonniers s'étaient moqués du vieillard, et Cordial les avait imités, car il valait mieux faire comme les autres en Sécurité pour éviter de se faire remarquer. Mais il était revenu plus tard, seul, à l'abri des regards, demander depuis combien de temps exactement les portes d'Euz avaient été scellées pour bannir les diables de notre monde. Le vieil homme n'avait pas su lui répondre. À présent, il semblait que le monde du dessous avait enfoncé les portes et s'engouffrait à la surface, répandant le chaos dans son sillage.

Ils passèrent rapidement devant une tour en flammes aux fenêtres illuminées, une torche géante en guise de toit. Cordial transpira, toussa, transpira de nouveau. Il avait la bouche sèche, la gorge comme écorchée et les doigts noircis par la suie. Il aperçut l'ombre crénelée des murs de la ville au bout d'une rue croulant sous les décombres.

— On s'approche ! Reste avec moi !

— Je… je…

Cordial n'arrivait pas à parler au milieu de cette fumée. Guidés par une lueur rouge, ils descendirent une ruelle étroite, bruyante. Un claquement, un bruit d'explosion, l'écho de voix furieuses. Des sons qui lui rappelaient la grande émeute en Sécurité, avant que les six taulards les plus craints, parmi lesquels Cordial, acceptent de mettre un frein à toute cette folie. Qui arrêterait la folie qui régnait ici ? Une nouvelle explosion secoua le sol, illuminant le ciel nocturne d'une lumière rougeâtre.

Tête baissée, Cosca alla s'accroupir derrière un tronc d'arbre noirci. Cordial le suivit ; le vacarme s'était fait assourdissant, mais son cœur tambourinait encore plus fort dans ses oreilles.

Ils approchaient de la brèche, trou dentelé de nuit noire percé dans les murs de la ville où s'agitaient les troupes talinaises. Ils escaladaient les décombres comme autant de fourmis, s'alignant sur des poutres formant une passerelle qui menait à une place en lisière de la ville. Lors des premiers assauts, la bataille avait peut-être été ordonnée, mais il ne restait qu'une mêlée enragée, les Visserins s'agglutinant sur les barricades montées devant les bâtiments éventrés, les assaillants forçant l'entrée pour attaquer, et ainsi ajouter leur masse abrutie au combat, leurs cadavres au carnage.

Le feu faisait étinceler les hallebardes et les lances, les haches et les épées qui s'entrechoquaient. Au-dessus de la mêlée, quelques drapeaux déchirés pendaient lamentablement. Des flèches et des carreaux fusaient de toutes parts, provenant des Talinais agglutinés devant les murs comme des défenseurs postés aux barricades, et même de la tour en ruine près de la plage. Cordial vit un pan de mur entier s'écrouler sur la mêlée en contrebas et y creuser un trou béant. Des centaines d'hommes luttaient et mouraient dans cette lumière infernale, torches brûlantes, missiles en feu, maisons en flammes. Cordial n'en croyait pas ses yeux. Tout semblait faux, comme une maquette servant de modèle à un sordide tableau.

— L'assaut de Visserine, murmura-t-il, encadrant la scène de ses mains, l'imaginant accrochée au mur d'un homme riche.

Quand deux hommes décidaient de s'entre-tuer, il y avait une sorte de routine. Même quelques hommes. Jusqu'à une dizaine, pas de problème. Cordial s'était toujours senti à l'aise dans de telles situations. On suivait les règles et il suffisait d'être plus rapide, plus fort, plus vif pour s'en sortir en vie. Mais ceci n'avait rien à voir. C'était une mêlée enragée. Dans la bousculade générale, comment ne pas se retrouver embroché ? Les affreux aléas. Impossible de prévoir où tomberaient une flèche, un carreau ou une pierre. Sans voir la mort approcher, comment l'éviter ? Un monumental jeu de hasard où l'on misait sa vie. Et comme dans les jeux de hasard de la Maison des Plaisirs de Cardotti, au long cours, on ne pouvait que perdre.

— C'est chaud, on dirait ! lui cria Cosca à l'oreille.

— Chaud ?

— J'ai eu plus chaud ! L'assaut de Muris ressemblait à une cour de massacre quand on a eu fini.

Cordial pouvait à peine s'exprimer tant sa tête tournait.

— Tu as été… là-dedans ?

— Ça m'est arrivé, acquiesça Cosca, blasé. Mais à moins d'être fou, on s'en lasse vite. Ça a l'air amusant, comme ça, mais ce n'est pas un lieu pour un gentleman.

— Comment on sait qui est dans quel camp ? siffla Cordial.

— On essaie de deviner, surtout, expliqua Cosca, un grand sourire éclairant son visage marbré de suie. On tente de frapper dans la bonne direction et on croise les… Ah !

Un peloton hérissé d'armes s'était détaché de la mêlée générale et fonçait droit sur eux. Cordial était incapable de déterminer leur camp. Ils n'avaient même pas l'air humain. Il se retourna et vit une mer de lances envahir la rue en sens inverse, les flammes illuminant le métal terne et les visages de pierre. Ce n'étaient plus des individus mais une gigantesque machine à tuer.

— Par ici !

Une main lui attrapa le bras, l'attira derrière une porte, contre un pan de mur branlant. Il glissa, trébucha, manqua de tomber. Il dévala un énorme tas de décombres, traversa un épais nuage de cendre et se retrouva à plat ventre, près de Cosca, à observer les combats dans la rue en hauteur. Les hommes se bousculaient, frappaient, mouraient dans une rage informe. Cordial entendait leurs

hurlements de colère, le claquement du métal, mais aussi autre chose. En se retournant, il vit Cosca, plié en deux. Incapable de contenir son hilarité.

— Tu es en train de rire ?

Le vieux mercenaire s'essuya les yeux d'un doigt sale.

— Qu'est-ce que je pourrais faire d'autre ?

Ils étaient dans une vallée sombre, croulant sous les décombres. Une rue ? Un canal desséché ? Des égouts ? Des gens en guenilles fouillaient les déchets. Pas très loin, un cadavre gisait face contre terre. Une femme, accroupie au-dessus de lui, lui sectionnait les doigts pour récupérer ses bagues.

— Éloignez-vous du corps ! lança Cosca, l'épée en avant.

— Il est à nous ! rétorqua un homme maigrelet, les cheveux en pagaille et une batte à la main.

— Non, corrigea Cosca en agitant son épée. Il est à nous.

Il avança d'un pas, et les charognards reculèrent, se repliant derrière un buisson noirci. La femme, qui avait enfin réussi à trancher l'os, enfouit la bague dans sa poche avant de jeter le doigt à Cosca en proférant une volée d'insultes et de disparaître dans la pénombre.

Le vieux mercenaire les observa encore un instant, soupesant son épée.

— Il est Talinais. Prenons ses affaires !

Cordial avança doucement et commença à détacher l'armure du cadavre. Il retira l'arrière de la cuirasse et la mit dans son sac.

— Vite, mon ami, avant que ces rats d'égout ne reviennent.

Le bagnard faisait au plus vite, mais ses mains tremblaient. Il ne savait pas vraiment pourquoi. Normalement, elles ne tremblaient jamais. Il retira le reste des affaires du soldat et fourra le tout dans le sac. Ça faisait quatre armures. Trois et une. Encore trois et ils en auraient une chacun. Ensuite, peut-être, ils pourraient tuer Ganmark et quitter les lieux. Il pourrait retourner à Talins, s'asseoir chez Sajaam et compter les jetons pendant les jeux de cartes. Cette époque lui semblait bien heureuse à présent. Il arracha le carreau du cou de l'homme.

— Aidez-moi.

Un murmure, à peine. Cordial se demanda s'il l'avait imaginé. Puis il vit les yeux du soldat, grands ouverts.

— Aidez-moi.

— Comment ? demanda Cordial.

Il défit les crochets sur la veste rembourrée de l'homme et, aussi doucement qu'il le pouvait, le déshabilla, en tirant doucement la manche par-dessus les moignons de ses doigts coupés. Il mit ses vêtements dans le sac, puis le rallongea sur le ventre, comme il l'avait trouvé.

— Parfait ! dit Cosca avant de montrer du doigt une tour brûlée penchant de façon inquiétante vers un toit effondré. Par là, peut-être ?

— Pourquoi par là ?

— Pourquoi pas ?

Cordial ne pouvait plus bouger. Ses genoux tremblaient.

— Je ne veux pas y aller.

— Je comprends, mais on devrait rester ensemble.

Le vieux mercenaire se retourna, et Cordial lui saisit le bras, les mots commençant à s'embrouiller dans sa bouche.

— Je perds le compte ! Je ne peux pas… je ne peux plus penser ! On en est à combien, maintenant

? Quoi… quoi… je suis devenu fou ?

— Toi ? Non, mon ami, sourit Cosca en donnant une tape amicale sur son dos. Tu es complètement sain d'esprit. Ça. Tout ça ! (Il désigna de son chapeau le monde alentour.) C'est ça, la folie !

Pitié et lâcheté

Shivers regardait Visserine brûler, posté devant la fenêtre à demi ouverte, sa silhouette noire illuminée par les feux qui embrasaient les murs de la ville – un côté de son visage mal rasé, une épaule vigoureuse, un long bras, une hanche musclée et le creux de sa fesse nue.

Si Benna avait été là, il aurait averti Monza qu'elle prenait de gros risques ces derniers temps. Il aurait d'abord demandé qui était ce colosse Nordique tout nu, mais après, il l'aurait avertie. S'enfermer dans une ville assiégée, suffisamment proche de la mort pour qu'elle lui lèche le visage ? Baisser à ce point sa garde face à l'un de ses employés ? Marcher sur la corde raide en autorisant les fermiers à rester au rez-de-chaussée de la tour ? Elle prenait des risques, provoquant ce piquant mélange de peur et d'excitation auquel les joueurs sont accros. Ça n'aurait pas plu à Benna. D'un autre côté, même lorsqu'il était en vie, elle n'avait jamais écouté ses avertissements. Quand les probabilités sont contre vous, on est obligé de prendre de gros risques, et Monza avait toujours eu un don pour choisir judicieusement ses risques.

Du moins jusqu'à ce qu'ils tuent Benna et la balancent du haut d'une montagne.

La voix de Shivers résonna dans l'obscurité.

— D'où te vient cette maison, au fait ?

— Mon frère l'a achetée. Il y a longtemps.

Elle se souvenait de lui devant la fenêtre, un jour de grand soleil, se tournant vers elle le sourire aux lèvres. L'esquisse d'un sourire se forma aux coins de sa bouche, l'espace d'un instant.

Shivers ne se retourna pas, et il ne souriait pas non plus.

— Vous étiez proches, ton frère et toi ?

— On était proches.

— Mon frère et moi, on était proches. Tous ceux qui le connaissaient se sentaient proches de lui. C'était comme un don. Il s'est fait tuer, par le Neuf-Sanglant. Il s'est fait tuer alors qu'on lui avait promis la pitié. Maintenant, sa tête est accrochée à un pieu.

Monza aurait préféré qu'il se taise. D'une part, ça l'ennuyait, et d'autre part, ça lui rappelait le visage sans vie de Benna lorsqu'ils l'avaient jeté par-dessus le parapet.

— Qui aurait cru qu'on ait autant en commun ? Tu t'es vengé ?

— J'ai voulu. Mon vœu le plus cher, pendant des années. J'en ai eu l'occasion, plus d'une fois. De me venger du Neuf-Sanglant. Beaucoup seraient capables de tuer pour avoir cette opportunité.

— Et ?

Il répondit, la mâchoire contractée :

— La première fois, je lui ai sauvé la vie. La deuxième, je l'ai laissé partir et j'ai décidé de devenir un homme meilleur.

— Et depuis que tu t'es fourré cette idée dans le crâne, tu prônes la pitié à tout bout de champ ? Merci pour l'offre, mais je ne prends pas.

— Je ne suis pas sûr d'être encore vendeur. Ça fait un moment que j'essaie d'être juste, de suivre

le bon chemin, de me convaincre que m'éloigner était une bonne décision. Que ça briserait le cercle. Mais je n'ai pas réussi, et ça j'en suis sûr. Pitié et lâcheté sont une même chose, tu le dis toi-même. Et le cercle continue de tourner, quoi qu'on fasse. Se venger… peut-être que ça ne résout rien. Ça ne rend pas le monde plus joli, ça ne fait pas briller le soleil. Mais c'est toujours mieux que de ne pas se venger. C'est même vachement mieux.

— Je pensais que tu avais décidé d'être le dernier homme bon de toute la Styrie.

— J'ai essayé d'être aussi bon que possible, mais dans le Nord, pour se faire un nom, il vaut mieux être un dur. Et j'étais assez dur. Je me suis battu à côté de Dow le Sombre, de Crummock-i-Phail et même du Neuf-Sanglant en personne. (Il eut un rire incrédule avant de continuer.) Tu penses avoir vu des cœurs froids par ici ? Tu devrais goûter les hivers de mon pays. (Quelque chose dans ses traits la surprit, une expression qu'elle ne lui connaissait pas, et qu'elle n'attendait pas de lui.) J'aimerais être un homme bon, c'est vrai. Mais c'est pas de ça dont tu as besoin, et c'est pas ça que je sais faire.

Ils se dévisagèrent un moment en silence. Lui, appuyé contre la fenêtre ; elle, allongée sur le lit, une main derrière la tête.

— Si t'es vraiment un salaud au cœur de glace, pourquoi tu es revenu me chercher ? Chez Cardotti ?

— Tu me dois toujours de l'argent.

Elle n'était pas sûre qu'il plaisantait.

— Ça me réchauffe le cœur.

— Ça, et t'es aussi la meilleure amie que j'aie dans tout ce putain de pays.

— Et pourtant, je ne suis pas vraiment ton amie.

— J'espère encore que tu t'attendrisses à mon égard.

— Tu sais quoi ? On s'en approche peut-être un peu.

Elle discerna son sourire en coin à la lumière des feux de la ville.

— Tu me laisses entrer dans ton lit. Tu laisses Furli et les autres au rez-de-chaussée. Si je n'étais pas plus malin que ça, je penserais que je t'ai transmis un peu de pitié.

Elle s'étira.

— Peut-être que sous cette jolie carapace, je reste une adorable fille de fermier, qui rêve de faire le bien. Tu y as pensé ?

— Pas vraiment, non.

— De toute façon, est-ce que j'ai le choix ? Si on les jette dehors, ils voudront se venger. Si on les laisse rester, ils nous sont redevables.

— Le plus sûr, ce serait de les balancer dans la boue.

— Vas-y, descends et apaise nos esprits, assassin. Ça ne devrait pas représenter un problème pour un héros comme toi, ex-larbin de Now.

— Dow.

— Peu importe. Mais enfile un pantalon d'abord.

— Je ne dis pas qu'on aurait dû les tuer ou je ne sais quoi, mais c'est un fait. Pitié et lâcheté sont une même chose, à ce qu'on m'a dit.

— Je ferai ce qu'il faut, ne t'inquiète pas. Je l'ai toujours fait. Mais je ne suis pas Morveer. Je ne tue pas onze fermiers simplement parce que ça m'arrange.

— Ça fait chaud au cœur, d'entendre ça. Tous les morts de la banque n'avaient pas l'air de te

déranger, tant que Mauthis était dans le tas.

Elle fronça les sourcils.

— Je n'avais pas prévu ça.

— Les invités de chez Cardotti non plus.

— Chez Cardotti, les choses ont plutôt mal tourné, au cas où tu n'aurais pas remarqué.

— Oh, j'ai bien remarqué. La Bouchère de Caprile, c'est ton surnom, non ? Il s'est passé quoi, là-bas ?

— J'ai fait le nécessaire, dit-elle en se rappelant comme elle avait approché de la ville, à cheval dans la pénombre, inquiète en voyant les colonnes de fumée. Ça ne veut pas dire que j'ai aimé ça.

— Mais au final, c'est du pareil au même, non ?

— Qu'est-ce que tu en sais ? Tu n'étais pas là, à ma connaissance.

Secouant la tête pour chasser ses souvenirs, elle se glissa hors du lit. L'insouciance du brou s'évaporait, la rendant mal à l'aise dans sa peau mutilée, nue comme un ver à l'exception de son gant, exposée aux yeux de Shivers tandis qu'elle traversait la pièce. La ville, ses tours et ses feux étaient rendus flous par le verre de la fenêtre à demi fermée.

— Je ne t'ai pas amené ici pour que tu me rappelles mes erreurs. J'en ai fait bien assez.

— Comme tout le monde, non ? Alors pourquoi tu m'as amené ici ?

— J'ai peut-être une terrible faiblesse pour les grands benêts, tu y as pensé ?

— Oh, j'évite de penser, ça fait mal à mon petit cerveau. Mais je commence à me dire que tu n'es peut-être pas si dure que tu en as l'air.

— Comme tout le monde, non ?

Elle effleura la cicatrice sur son torse. Le bout de ses doigts traînant dans ses poils, sur sa peau tannée, rêche.

— On a tous des blessures, dit-il en glissant sa main le long de la cicatrice sur sa hanche.

Elle sentit son estomac se nouer. Ce piquant mélange de peur et d'excitation, mais avec un peu de dégoût en prime.

— Certaines sont pires que d'autres, dit-elle amèrement.

— Ce ne sont que des marques, murmura-t-il en passant le pouce sur les cicatrices de ses côtes, une par une. Elles ne me dérangent pas du tout.

Elle retira le gant de sa main atrophiée et la lui présenta.

— Pas du tout ?

— Pas du tout.

Il l'attrapa dans sa grosse main, chaude et solide. Monza se contracta, et tenta violemment de se dégager. Elle était presque outrée, comme si elle l'avait surpris en train de caresser un cadavre. Il commença alors à caresser sa paume flétrie, son pouce douloureux, ses doigts tordus. C'était étonnamment tendre. Étonnamment agréable. Involontairement, elle ferma les yeux, ouvrit la bouche, tendit ses doigts autant que possible, et expira.

Il s'approchait d'elle ; elle sentait son souffle chaud sur son visage. Ces derniers jours, ils n'avaient pas eu beaucoup l'occasion de se laver, et il avait cette odeur… un mélange de transpiration et de cuir avec un soupçon de viande altérée. Une odeur forte, mais pas totalement déplaisante. Elle savait qu'elle sentait aussi. Leurs visages se frôlaient, ses joues rêches, sa mâchoire contractée, passant sur son nez, son cou. Elle souriait presque ; elle avait la chair de poule d'être aussi près de la fenêtre, et la fumée des bâtiments en flammes lui chatouillait le nez.

Il tenait toujours sa main dans la sienne, et de l'autre lui effleurait les reins, la hanche, remontant vers sa poitrine, le pouce frottant contre son téton, caresse à la fois agréable et maladroite. De sa main gauche, elle caressa sa queue tendue, de haut en bas, la peau moite lui collant à la paume. Elle posa un pied sur le rebord de la fenêtre, son talon raclant un peu de plâtre au passage, et se retrouva les jambes écartées. Il y glissa doucement les doigts, d'avant en arrière.

Elle lui caressait la mâchoire de la main droite, tirant son oreille de ses doigts tordus, lui tournant la tête, lui ouvrant la bouche du pouce pour qu'elle puisse y glisser sa langue. Il avait le goût du vin bon marché qu'ils avaient bu, mais elle aussi, probablement, et elle s'en moquait.

Elle l'attira encore à elle, se pressant contre lui, sa peau glissant contre la sienne. Oubliant son frère mort, sa main mutilée, la guerre qui faisait rage, son envie de fumer, les hommes qu'elle devait tuer. Leurs mains, leurs doigts, leurs sexes, rien d'autre. Ce n'était presque rien, mais c'était déjà ça.

— Baise-moi maintenant, lui souffla-t-elle à l'oreille.

— D'accord, répondit-il d'une voix rauque, avant de passer un bras sous ses genoux pour aller l'allonger sur le lit grinçant.

Elle recula sur le dos pour lui laisser de la place ; il s'agenouilla entre ses genoux écartés, avançant sur elle, avec un sourire sauvage. Elle devait avoir le même sourire assoiffé. Elle sentit l'extrémité de sa queue glisser entre ses cuisses, d'un côté, de l'autre…

— Putain mais où…

— Satanés Nordiques, vous sauriez pas trouver votre cul avec une chaise.

— C'est pas mon cul, le trou que je cherche.

— Ici.

Elle se lécha la main, se releva sur un coude, et attrapa sa queue pour la mettre en place.

— Ah !

— Ah ! grogna-t-elle en retour. Voilà.

— Ouais.

Il faisait des cercles avec les hanches, s'enfonçant un peu plus chaque fois.

— Et… voi… là.

Il remonta les mains sur ses cuisses, glissa ses doigts dans les poils courts, et se mit à frotter l'endroit sensible du pouce.

— Doucement !

Elle lui frappa la main, et mit la sienne à la place, son majeur faisant de petits cercles.

— T'essaies pas d'ouvrir une noix, imbécile.

— C'est ta noix, alors tu t'en occupes.

Il bougea, brisant leur lien, mais elle le replaça assez facilement. Ils commencèrent à trouver un rythme, excitant mais patient, petit à petit.

Elle gardait les yeux ouverts, contemplant son visage, et elle pouvait discerner la lueur de ses yeux dans le noir. Leurs dents étaient découvertes, leur respiration haletante. Il approcha sa bouche ouverte de la sienne, mais se recula quand elle tenta de l'embrasser, restant hors de portée jusqu'à ce qu'elle se laisse retomber, poussant un cri qui le fit frissonner de plaisir.

Elle glissa sa main sur ses reins, pinçant sa fesse qui se tendait et se relâchait, se tendait et se relâchait. Plus vite, à présent, leurs peaux moites se frottant l'une contre l'autre, et elle avança encore sa main tordue, la glissa entre ses fesses. Elle releva la tête pour lui mordiller les lèvres, les dents. Il la mordit à son tour, grognant. Il descendit sur un coude, son autre main se glissant le long de ses

côtes, pinçant un de ses seins, fort, puis l'autre, presque trop fort.

Elle avait les jambes en l'air, lui une main dans ses cheveux, ses doigts frottant les pièces sous sa peau, attirant son visage contre le sien. Elle prit sa langue dans sa bouche, la mordilla, la lécha. Des baisers profonds, affamés. À peine des baisers en fait. Elle glissa un doigt entre ses fesses, juste une phalange.

— Oh putain !

Comme si elle l'avait giflé, il se recula et s'immobilisa, tendu au-dessus d'elle. Elle retira sa main droite, sans cesser de se caresser avec la gauche.

— D'accord, siffla-t-elle. Ça fait pas de toi moins d'un homme, tu sais. Tes fesses, tu t'en occupes. J'essaierai plus de…

— Mais non. T'as rien entendu ?

Monza percevait seulement sa respiration haletante et le bruissement de ses doigts. Elle donna un coup de reins vers lui.

— Allez, il n'y a rien…

La porte s'ouvrit avec fracas, éclatant le verrou. Shivers se leva d'un bond, emmêlé dans les couvertures. Éblouie par la lumière, Monza aperçut une lueur métallique, une armure, et une épée.

Un ordre, puis un bruit grinçant, et Shivers s'étala sur les planches avec un cri aigu. Monza sentit des gouttes de sang lui éclabousser le visage. Elle avait saisi la Calvez. De la main droite, malheureusement, question de réflexe.

— N'y pense même pas, dit une femme aux cheveux tirés en arrière autour d'un doux visage rond.

Elle passa par ce qui restait de la porte, un arc plat braqué sur Monza. L'homme qui avait frappé Shivers se tourna vers elle, l'épée à la main. Elle ne voyait que son armure. Un autre soldat entra, une lanterne à la main, une hache à la lame incurvée dans l'autre. Monza desserra ses doigts et la Calvez s'écrasa au bas du lit à moitié défait.

— J'aime mieux ça, dit la femme.

Shivers poussa un grognement, essaya de se relever, tout ébloui, le sang de la coupure dans ses cheveux lui coulant sur le visage. Il avait dû se faire assommer par le plat de la lame. L'homme à la hache lui donna un coup de botte dans les côtes, puis deux, puis trois. Shivers se recroquevilla en grognant contre le mur. Un quatrième soldat entra, du tissu sombre sur un bras.

— Capitaine Langrier.

— Qu'est-ce que vous avez trouvé ? demanda la femme en lui passant l'arc plat.

— Ça et d'autres affaires.

— On dirait un uniforme talinais, remarqua-t-elle en montrant le vêtement à Monza. T'as quelque chose à dire à ce sujet ?

L'onde de choc qui avait refroidi Monza se dissolvait, mais laissait place à une terreur glacée. Des soldats de Salier. Déterminée à tuer Ganmark, concentrée sur l'armée d'Orso, elle avait complètement oublié l'autre camp. Maintenant, elle se le rappelait. Elle eut une soudaine envie de fumer, si forte qu'elle en fut presque malade.

— Ce n'est pas ce que vous croyez, parvint-elle à articuler, tout à fait consciente qu'elle était entièrement nue et sentait le sexe à plein nez.

— Comment tu sais ce que je crois ?

Un autre soldat, la grosse moustache tombante, entra en annonçant :

— Dans une des pièces, il y avait tout un tas de bouteilles comme ça. J'ai préféré pas y toucher.

On dirait du poison.

— Du poison, sergent Pello ? répéta Langrier en se grattant le cou. Ça se présente mal.

— Je peux expliquer, dit Monza, la bouche sèche.

Elle savait qu'elle ne pouvait pas. Pas d'une façon crédible aux yeux de ces salauds.

— Tu en auras bien l'occasion. Au palais. Attachez-les !

L'homme à la hache menotta les poignets de Shivers derrière son dos avant de le relever. Un autre se chargea de Monza, lui tordit le bras pour la menotter.

— Aïe ! Ma main !

On la tira hors du lit pour la balancer vers la porte. Elle glissa et se rétablit avec peu de dignité. De manière générale, la situation n'était pas très digne. La petite statue de Benna surveillait la scène depuis la niche. *Merci, esprits des maisons*.

— Est-ce qu'on peut au moins s'habiller ?

— Je vois pas pourquoi.

Ils la traînèrent sur le palier, dans la lumière d'une autre lanterne.

— Attendez là, dit Langrier, qui s'accroupit pour observer les cicatrices en zigzag sur la hanche et la cuisse de Monza, dont les points roses des agrafes avaient presque disparu.

Elle pressa son pouce dessus, comme si elle vérifiait qu'un morceau de viande n'était pas avarié.

— Vous avez déjà vu des marques pareilles, Pello ?

— Non.

Elle regarda Monza.

— Tu t'es fait ça comment ?

— Je me rasais la chatte et mon rasoir a glissé.

La femme éclata de rire.

— Oh, j'aime ! C'est drôle.

— Très drôle, ajouta Pello, qui riait aussi.

— Ça tombe bien que t'aies le sens de l'humour, reprit Langrier, se frottant les genoux après s'être relevée. Tu vas en avoir besoin.

Du plat de la main, elle frappa Monza à la tête, et celle-ci dévala les escaliers. Elle tomba violemment sur l'épaule. Les marches lui écorchèrent les genoux. Le souffle coupé, elle s'écrasa le nez dans le mur et se retrouva allongée sur le dos, une jambe tordue en l'air. Elle se redressa, groggy comme une ivrogne, l'escalier tournant autour d'elle. Du sang emplit sa bouche. Elle cracha. Le sang revint.

— Fuh, grogna-t-elle.

— Plus de blagues ? Parce qu'il reste encore des étages si tu te sens d'humeur sarcastique.

Plus vraiment. On la releva ; elle grogna sous la douleur dans son épaule.

— C'est quoi, ça ?

Elle sentit qu'on lui arrachait la bague du doigt, vit Langrier sourire en levant sa main droite à la lumière. Le rubis scintillait.

— Ça vous va bien, dit Pello.

Monza garda le silence. Elle devait se préparer à pire que perdre la bague de Benna.

À tous les étages, des soldats avaient envahi la tour, pillant leurs affaires. Ils renversèrent l'un des coffres de Morveer dans un fracas de verre brisé. Day était assise sur un lit tout proche, ses cheveux blonds encadrant son visage, les mains ligotées dans le dos. Monza et elle se dévisagèrent un

instant, mais sans trop de pitié. Au moins Day était-elle habillée quand ils étaient venus.

Ils poussèrent Monza dans la cuisine et elle s'appuya contre le mur, haletante, se fichant d'être nue. Furli était là, avec son frère. Langrier leur tendit une bourse.

— Vous aviez raison, on dirait. Des espions.

Elle compta les pièces qu'elle déposa dans la paume du fermier.

— Cinq balances chacun. Le duc Salier vous remercie de votre zèle, citoyens. Il y en avait d'autres ?

— Quatre.

— On va continuer de veiller sur la tour, et on viendra les chercher plus tard. Vous devriez vous trouver un autre logement.

Monza regarda Furli prendre l'argent. Léchant le sang qui lui coulait du nez, elle se dit que c'était là où menait la charité. Vendue pour cinq balances. Benna aurait probablement été indigné d'une si petite somme, mais elle avait de plus gros soucis. Le fermier lui jeta un dernier regard quand elle passa la porte. Il n'avait pas l'air coupable. Peut-être croyait-il avoir fait ce qu'il y avait de mieux pour sa famille, au beau milieu d'une guerre. Peut-être était-il fier d'en avoir eu le courage. Peut-être avait-il raison.

C'était donc aussi vrai aujourd'hui que lorsque Verturio l'avait écrit. « Pitié et lâcheté sont une même chose. »

Un couple mal assorti

À son humble avis, Morveer passait beaucoup trop de temps dans des greniers, ces derniers temps. Et comble de malchance, celui-ci était particulièrement exposé aux éléments. De larges pans de toit arrachés laissaient s'engouffrer un vent glacé dans la pièce, lui rappelant une affreuse nuit de printemps, il y avait des années, où deux jolies filles populaires l'avaient enfermé en chemise de nuit sur le toit de l'orphelinat. On l'avait trouvé le lendemain matin, complètement frigorifié. Ils avaient tous ri.

La présente compagnie ne l'aidait pas à se réchauffer. Shylo Vitari observait en silence la ville en flammes dans sa longue-vue, accroupie dans l'obscurité, la forme hérissée de sa tête se découpant sur le ciel sombre. La guerre profitait certes aux empoisonneurs, mais Morveer avait toujours préféré la garder à distance. Grande distance. Un homme civilisé ne sait que faire dans une ville assiégée. Son verger lui manquait. Son bon matelas en duvet d'oie lui manquait. Remontant le col de son manteau, il se tourna de nouveau vers le palais du Duc Salier, trônant sur son île au milieu du turbulent Visser.

— Je ne vois pas en quoi il faut un homme de mon talent pour surveiller une telle scène. Je ne suis pas général.

— Oh, non. Vous êtes un meurtrier de bien plus petite échelle.

Morveer fronça les sourcils.

— Comme vous.

— Certainement, mais je ne me plains pas.

— Je n'apprécie guère d'avoir été lâché au milieu d'une guerre.

— C'est la Styrie. Au printemps. Bien sûr que c'est la guerre. Trouvons un plan, et on pourra retourner à l'abri.

— Ah. Retourner à l'institution charitable de Murcatto, foyer des travailleurs agricoles démunis, c'est ça ? L'hypocrisie moralisatrice qui règne là-bas me donne la nausée.

Vitari se réchauffa les mains.

— Mais on y est mieux qu'ici.

— Ah bon ? En bas, les mômes du fermier crient toute la nuit. En haut, les aventures érotiques si peu subtiles de notre patronne et de son compagnon barbare font grincer les planches à toute heure. Je vous le demande, y a-t-il un bruit plus dérangeant que celui d'autres… gens… qui baisent ?

Vitari sourit.

— Vous marquez un point, là. Ils auront bientôt troué le plancher.

— Ils auront troué mon crâne avant. Un iota de professionnalisme, est-ce trop demander ?

— Tant qu'elle paie, je m'en fiche.

— Moi je ne m'en fiche pas si sa négligence mène à mon décès prématuré, mais je suppose que je n'ai pas le choix.

— On arrête de se plaindre et on se met au boulot ? Cherchons un moyen d'entrer.

— Pourquoi donc, les nobles chefs des villes styriennes ne sont-ils pas des gens confiants qui invitent régulièrement des inconnus chez eux ?

Morveer orienta sa longue-vue sur le long bâtiment, qui s'élevait de l'eau écumante de la rivière. Pour la maison d'un esthète renommé, c'était un édifice de peu de mérite architectural. Un amas de styles détonants, formant un entrelacs de toits, de tourelles, de coupoles, de dômes et de chien-assis, et une unique tour crevant le ciel. Une porte fortifiée, percée de trous pour tirer, d'échauguettes, de mâchicoulis et de herses dorées, faisait face au pont qui menait à la ville. Un détachement de quinze soldats en armure y était posté.

— La porte est trop bien gardée, et la façade trop visible pour qu'on l'escalade, que ce soit pour atteindre le toit ou une fenêtre.

— Je suis d'accord. Le seul endroit où l'on pourrait grimper à l'abri des regards est le mur nord.

Morveer dirigea sa longue-vue sur l'étroit mur au nord, étendue lisse de pierre grise recouverte de mousse et percée de vitraux noircis, surmontée d'un parapet à gargouilles. Si le palais avait été un bateau qui voguait vers l'amont, cela aurait été sa proue, et l'eau écumait avec une énergie pleine de défi en sa base pentue.

— À l'abri des regards, peut-être, mais aussi impossible à atteindre.

— Vous avez peur ?

Morveer, irrité, abaissa sa longue-vue et vit que Vitari lui adressait un sourire narquois.

— Disons plutôt que je doute de nos chances de réussite. Même si j'avoue me réjouir à la perspective de vous voir sauter d'une corde dans la rivière en furie, je suis bien moins attiré par la perspective de vous suivre.

— Dites plutôt que vous avez peur.

Morveer refusa de s'abaisser à répondre à de telles provocations. Ça n'avait pas marché à l'orphelinat, ça ne marcherait certainement pas maintenant.

— Il nous faudrait un bateau, bien sûr.

— On ne devrait pas avoir trop de mal à en trouver un en amont.

Il pesa le pour et le contre, les lèvres pincées.

— Le plan présente l'avantage de fournir une issue, un aspect de l'aventure qui n'a pas effleuré l'esprit de Murcatto. Une fois débarrassés de Ganmark, on peut espérer atteindre le toit, toujours déguisés, et redescendre la corde jusqu'au bateau. Puis nous n'aurions plus qu'à flotter jusqu'à la mer et…

— Regardez ça !

Morveer pointa sa longue-vue dans la direction indiquée par Vitari, et vit un groupe se déplacer rapidement dans la rue en contrebas. Une dizaine de soldats en armure escortaient deux silhouettes trébuchantes, entièrement nues, les mains liées dans le dos. Une femme et un homme puissant.

— On dirait qu'ils ont attrapé des espions, dit Vitari. Pas de chance pour eux.

L'un des soldats piqua le derrière de l'homme avec sa lance, le faisant tomber sur la route, ses fesses nues en l'air. Morveer gloussa.

— Oh, oui. Les donjons sous le palais de Salier ont la réputation d'être l'une des pires prisons styriennes, dit-il avant de froncer les sourcils. Attendez un peu… La femme, on dirait…

— Murcatto. Putain, c'est eux.

— Les choses ne peuvent-elles donc pas se passer comme prévu une fois de temps en temps ?

Morveer sentit une horreur inattendue lui monter à la gorge. En chemise de nuit, les mains

ligotées, Day trébuchait derrière eux.

— Sacrebleu ! Ils ont mon assistante !

— On s'en tape de votre assistante ! Ils ont notre patronne ! Ça veut dire qu'ils ont mes sous !

Impuissant, Morveer regarda les prisonniers se faire escorter à l'intérieur du palais, les lourdes portes se fermant derrière eux.

— Merde ! La tour n'est plus en sécurité ! On ne peut pas y retourner !

— Il y a une heure, vous ne pouviez pas supporter l'idée de remettre les pieds dans cet antre puant l'hypocrisie et l'érotisme.

— Mais mes affaires sont là-bas !

— J'en doute, dit Vitari en désignant le palais. Elles sont dans les coffres qu'ils ont emportés.

Morveer frappa un des chevrons avec rage, grimaça en s'enfonçant dans l'index une écharde qu'il fut obligé d'aspirer.

— Putain de bordel de merde !

— Du calme, Morveer, du calme.

— Je suis calme !

La raison aurait voulu qu'il embarque sur un bateau en direction du palais du Duc Salier, qu'il le dépasse pour prendre la mer, oubliant ses pertes pour retourner au verger où il pourrait former un nouvel assistant, en laissant Murcatto et son andouille de Nordique récolter les fruits de leur stupidité. Les précautions d'abord, toujours…

— Je ne peux pas laisser mon assistante toute seule là-bas, aboya-t-il. Je ne peux pas !

— Pourquoi ?

— Eh bien, parce que… (Il ne savait pas trop pourquoi.) Je refuse tout simplement d'en former une autre.

Le sourire irritant de Vitari s'élargit encore.

— Très bien. Il vous faut votre fille, il me faut mon argent. On continue de pleurer ou on trouve un moyen d'entrer ? On intercepte un bateau en amont pour aborder le mur nord, dont on escalade la façade avec un grappin.

Morveer observa le mur de pierre lisse, les yeux plissés.

— Vous pourriez vraiment accrocher un grappin là-haut ?

— Je peux accrocher un grappin au cul d'une mouche. C'est plus votre capacité à accoster qui m'inquiète.

Sa fierté était touchée.

— Je vous défie de trouver un rameur plus accompli ! Je pourrais garder un bateau à quai dans un déluge deux fois plus violent. Ce qui nous sera inutile, car je peux aussi simplement enfoncer un crochet dans ce mur de pierre et amarrer le bateau contre ces rochers pour la nuit.

— Bien.

— Bien. Excellent.

Il avait le cœur qui battait la chamade. Il n'aimait peut-être pas cette femme, mais ses compétences n'étaient plus à prouver. Étant donné les circonstances, il n'aurait pas pu trouver un compagnon plus adéquat. Elle était très belle, aussi, d'une certaine façon, et sans doute aussi autoritaire que la plus sévère infirmière de l'orphelinat.

Elle le dévisagea.

— J'espère que vous n'allez pas me suggérer la même chose que la dernière fois.

Morveer se redressa.

— Cela ne se reproduira pas, je peux vous l'assurer.

— Bien. Parce que je préférerais me taper un hérisson.

— Vous avez exposé vos préférences de façon tout à fait claire en cette occasion, répondit-il d'une voix suraiguë. (Il se mit en mouvement afin de changer de sujet.) Pas la peine de traîner ici plus longtemps. Trouvons un vaisseau qui convienne à nos besoins. (Il regarda une dernière fois en bas.) C'est qui, ça ?

Une silhouette marchait à grands pas vers les portes du palais. Morveer sentit son cœur plonger. On ne pouvait se méprendre sur cette démarche emphatique.

— Cosca ! Qu'est-ce que ce vieil ivrogne est en train de foutre ?

— Qui sait ce qui passe par son crâne galeux ?

Le mercenaire abordait les gardes avec de grands signes comme si c'était son palace et non celui du Duc Salier. Morveer discernait l'écho de sa voix portée par le vent, mais ne saisissait aucun mot.

— Qu'est-ce qu'ils disent ?

— Vous ne savez pas lire sur les lèvres ?

— Non.

— Oh, vous n'êtes donc pas le plus grand expert au monde en tout ? Les gardes l'interrogent.

— Je vois bien !

C'était assez évident en voyant les hallebardes pointées sur le torse de Cosca. Le vieux mercenaire ôta son chapeau et fit une révérence.

— Il répond… « Je suis Nicomo Cosca… célèbre soldat de fortune… et je suis venu… »

Elle baissa sa longue-vue, les sourcils froncés.

— Oui ?

— « Et je suis venu dîner. »

Ténèbres

Le noir complet. Monza ouvrit grand les yeux, les cligna deux, trois fois. L'obscurité, rien d'autre. Elle n'aurait pas pu voir sa main devant son visage. D'un autre côté, elle ne pouvait pas mettre sa main devant son visage. Elle ne pouvait mettre sa main nulle part.

Elle avait les poignets enchaînés au plafond et les chevilles au sol. Si elle se laissait tomber, ses pieds frôlaient à peine les pierres humides. En s'étirant sur la pointe des pieds, elle pouvait adoucir la douleur lancinante dans ses bras, ses côtes, ses flancs, pendant un instant. Mais très vite, ses mollets se mettaient à brûler, et elle n'avait d'autre choix que de se laisser retomber, en serrant les dents, pour pendre mollement à ses poignets écorchés. C'était insoutenable, humiliant, terrifiant, mais le pire dans tout ça, elle le savait, c'était que l'avenir ne lui réservait rien de moins sombre.

Elle ignorait où était Day. Elle avait probablement prétendu ne rien savoir en laissant échapper une larme, et ils l'avaient crue. Elle avait un de ces visages qu'on est enclin à croire. Ce n'était pas le cas de Monza. Cela dit, elle ne l'aurait pas mérité. Quelque part dans ce noir d'encre, Shivers remua. Elle entendit un claquement métallique indiquant qu'il tirait sur ses chaînes, puis il jura en nordique et en styrien.

— Putain de Styrie ! Putain de Vossula ! Merde ! Merde !

— Arrête, lui siffla-t-elle. Essaie au moins de… je ne sais pas… garder tes forces.

— Et mes forces vont nous avancer à quoi, selon toi ?

Elle déglutit.

— Aucune idée, mais ça ne peut pas faire de mal.

Pas de bien non plus. Rien ne le pouvait.

— Par les morts, il faut que je pisse.

— Ben, pisse, lui dit-elle sèchement. Ça changera pas grand-chose.

Un grognement. Le son de l'urine éclaboussant la pierre. Elle aurait fait comme lui, si seulement sa vessie n'était pas nouée par la terreur. Elle se remit sur la pointe des pieds. À chaque inspiration, ses jambes, ses poignets, ses bras, ses côtes lui faisaient un mal de chien.

— T'as un plan ?

Les mots de Shivers planèrent un moment avant de s'éteindre dans l'air vicié.

— Qu'est-ce que tu veux que j'aie comme putain de plan ? Ils pensent qu'on est des espions talinais. Ils en sont persuadés. Ils vont essayer de nous faire parler, mais comme on n'a rien à leur apprendre, ils finiront par nous tuer !

Un cri animal, suivi du bruit des chaînes.

— Tu penses qu'ils n'ont pas prévu que tu te débattrais ?

— Qu'est-ce que je peux faire d'autre ? demanda-t-il, la voix étouffée, aiguë, comme s'il retenait des sanglots. Attendre sagement qu'ils viennent nous découper ?

— Je…

Sensation peu familière, les larmes vinrent lui nouer la gorge. Elle n'avait pas la moindre idée de

comment se sortir de là. Elle était soudain impuissante. Nue, enchaînée dans un sous-sol, dans l'obscurité totale.

— Je sais pas, murmura-t-elle. Je sais pas.

Le bruit d'un verrou qu'on ouvre lui donna la chair de poule, et elle releva la tête. La lumière entrant par la porte l'aveugla. Une silhouette descendait un escalier de pierre, traînant des pieds, une torche à la main. Une autre suivait.

— Voyons ce qu'on va faire ici.

Une voix de femme. Langrier, celle qui les avait capturés. Celle qui avait jeté Monza dans l'escalier après avoir volé sa bague. L'autre était Pello, le soldat moustachu. Leur tenue, gants épais et tabliers de cuir sale, rappelait celle des bouchers. Pello alluma les torches tout autour de la pièce. Ils auraient aussi pu amener des lampes, mais les torches, c'était plus lugubre. Comme si, à ce moment-là, Monza avait besoin qu'on lui fasse peur. La lumière jaillissait sur les murs de pierre humides, moisis, tachés de mousse verte. Il y avait plusieurs tables avec des outils de métal dessus. Des outils pas très subtils.

Monza aurait préféré rester dans le noir.

Langrier alluma un feu, soufflant patiemment sur les charbons, la lueur orange éclairant un peu plus son visage à chaque expiration.

Pello plissa le nez.

— Qui est-ce qui a pissé ?

— Lui, dit Langrier. Mais ça change pas grand-chose.

Elle glissa des barres de fer dans la fournaise, et la gorge de Monza se serra. Elle lança un regard oblique à Shivers, qui se tourna vers elle, en silence. Il n'y avait rien à dire. Langrier poursuivit :

— À tous les coups, dans pas longtemps ils vont tous les deux se pisser dessus.

— On voit bien que c'est pas toi qui nettoies.

— J'ai nettoyé pire.

Elle contempla Monza, l'air las. Il n'y avait pas de haine dans ses yeux. Pas grand-chose, en fait.

— Donne-leur un peu d'eau, Pello.

L'homme lui présenta une carafe. Monza aurait aimé lui cracher au visage, crier des obscénités, mais elle avait soif, et le moment était mal choisi pour se plaindre. Elle ouvrit la bouche et il y mit le goulot. Elle but, toussa, but de nouveau, l'eau coula le long de son cou et se répandit sur les pavés froids sous ses pieds nus.

Langrier la regarda reprendre son souffle.

— Tu vois, on est des êtres humains, nous aussi. Mais en toute honnêteté, c'est probablement la dernière fois qu'on sera gentils avec vous si vous ne coopérez pas.

— C'est la guerre, garçon, renchérit Pello en donnant la carafe à Shivers. La guerre, et vous êtes dans le camp adverse. On n'a pas le temps d'être gentils.

— Donnez-nous simplement quelque chose, dit Langrier. Un petit détail que je puisse transmettre à mon colonel. On vous laissera tranquilles, pour l'instant, et tout le monde sera content.

Monza la regarda droit dans les yeux, sans ciller, et fit de son mieux pour prouver son honnêteté.

— Nous ne sommes pas des soldats d'Orso. Au contraire. Nous sommes venus…

— Mais vous aviez ses uniformes, non ?

— Seulement pour pouvoir s'infiltrer chez eux s'ils prenaient le contrôle de la ville. Nous sommes venus tuer Ganmark.

— Le général de l'Union d'Orso ?

Pello regarda Langrier en haussant les sourcils ; elle haussa les épaules.

— Soit elle dit la vérité, soit ce sont des espions talinais venus assassiner le duc. Qu'est-ce qui te paraît le plus vraisemblable ?

Pello soupira.

— Je commence à bien connaître ce petit jeu et, neuf fois sur dix, la bonne réponse est évidente.

— Neuf fois sur dix, répéta Langrier, levant les mains en signe d'excuse. Il va falloir que vous fassiez mieux que ça.

— Je peux pas faire mieux que ça, putain ! siffla Monza en serrant les dents. C'est tout ce que je…

Langrier lui abattit soudain son poing dans les côtes.

— La vérité !

Son autre poing de l'autre côté.

— La vérité !

Un coup dans l'estomac.

— La vérité ! La vérité ! La vérité !

Elle cracha les mots au visage de Monza, continuant à lui assener des coups de poing dans les entrailles dont l'écho résonnait sur les murs humides, se mêlant aux grognements de sa victime.

Monza ne pouvait répondre à aucune des demandes de son corps : baisser les bras, se pencher, s'allonger, ou même respirer. Elle n'était qu'une carcasse impuissante pendue à un crochet. Quand Langrier en eut assez de la frapper, Monza trembla en silence un moment, les yeux exorbités, chacun de ses muscles comme prêt à exploser, se balançant au bout de ses poignets. Puis elle vomit un peu de bile sur son bras, prit une bouffée d'air désespérée et bava un peu plus. Elle pendait comme un drap mouillé sur une corde à linge, les cheveux emmêlés, gémissant comme un chien battu à chaque inspiration. Elle était incapable de se retenir, mais elle s'en fichait.

Elle entendit les bottes de Langrier se diriger vers Shivers.

— Donc elle, c'est une putain de conne, c'est prouvé. Est-ce que toi, tu vaux mieux, mon gaillard ? Je vais commencer doucement. Comment tu t'appelles ?

— Caul Shivers, dit-il d'une voix de fausset.

— Shivers, gloussa Pello.

— Les Nordiques et leurs noms ridicules. Et elle ?

— Murcatto, Monzcarro Murcatto.

Monza secoua la tête. Pas parce qu'elle lui reprochait d'avoir dit son nom, mais parce qu'elle savait que la vérité n'aiderait pas.

— Voyez-vous ça ? La Bouchère de Caprile en personne dans ma petite cellule ! Murcatto est morte, andouilles, il y a des mois, et vous commencez à me fatiguer. Vous pensez vraiment qu'on a du temps à perdre ?

— Tu crois qu'ils sont très bêtes, demanda Pello, ou très courageux ?

— Ça change pas grand-chose.

— Tu veux le tenir ?

— Non, fais-le, répondit Langrier en étirant son bras avec une grimace. J'ai mal à l'épaule. L'humidité ne me fait aucun bien.

— Toi et ton épaule…

Pello laissa un bout de la chaîne qui tenait Shivers coulisser dans sa poulie avec un grincement métallique, pour que ses mains soient à hauteur de sa tête. Il n'eut qu'un instant de répit. Par-derrière, Pello lui donna un coup de pied dans les genoux et Shivers s'effondra, pendant de nouveau au bout des bras. Pello le maintint dans cette position en posant un pied sur ses mollets.

— Attendez ! cria Shivers, son front perlant de sueur malgré le froid. On n'est pas avec Orso ! Je ne sais rien de son armée ! Je… je ne sais rien !

— C'est la vérité, coassa Monza – si bas que personne ne l'entendit.

Elle se mit à tousser, chaque quinte envoyant une douleur aiguë dans ses côtes broyées.

Pello glissa un bras sous la mâchoire de Shivers et lui tint fermement la tête en arrière avec son autre main.

— Non ! cria Shivers en regardant Monza, les yeux exorbités. C'est vraiment elle ! C'est Murcatto ! Elle m'a engagé ! Pour tuer sept hommes ! Pour venger son frère ! Et… et…

— Tu le tiens ?

— Je le tiens.

La voix de Shivers s'éleva encore d'un ton.

— C'est vraiment elle ! Elle veut tuer le duc Orso ! hurlait-il en tremblant et en claquant des dents. On a eu Gobba, et un banquier ! Un banquier… il s'appelle Mauthis ! On l'a empoisonné et après… et après… le prince Ario, à Sipani ! Chez Cardotti ! Et maintenant…

Langrier plaça un vieux goujon en bois entre ses dents, interrompant sa confession inutile.

— On ne voudrait pas que tu te bouffes la langue. Tu n'as encore rien dit d'intéressant.

— J'ai de l'argent ! tenta Monza, retrouvant sa voix.

— Quoi ?

— J'ai de l'argent ! De l'or ! Des caisses emplies d'or ! Pas avec moi mais… l'or d'Hermon ! Laissez-moi simplement…

— C'est drôle comme tout le monde se rappelle posséder un trésor enfoui quelque part dans ces moments-là, ironisa Langrier. C'est rarement vrai, cela dit.

— Si je n'avais ne serait-ce qu'un dixième de ce qu'on m'a promis dans cette pièce, je serais un homme riche, ajouta Pello en souriant. Malheureusement, on en est loin.

— Et même si vous aviez des caisses pleines d'or, où est-ce que je le dépenserais, hein ? Il est un peu tard pour nous offrir des pots-de-vin. Les Talinais ont encerclé la ville. L'argent ne nous mènera nulle part.

Langrier se frotta l'épaule en grimaçant et s'étira le bras avant de saisir une tige de fer dans le brasier. Le bruit aigu du métal sur le métal, une pluie d'étincelles orange. Les entrailles de Monza se tordaient de douleur.

— C'est vrai, murmura-t-elle. Il dit la vérité.

Elle était à bout de forces.

— Mais bien sûr.

Langrier s'avança et pressa le métal jaune vif sur le visage de Shivers. Il crépita comme de la viande dans une poêle chaude, et Shivers poussa un hurlement désespéré, inhumain. Il se cambra, trembla, gigota comme un poisson au bout d'une canne à pêche, mais Pello, impassible, tenait bon.

Une vapeur grasse s'éleva, Langrier dut même éteindre un début de flamme sur le visage de Shivers, d'un petit souffle expert, enfonçant le fer d'un côté puis de l'autre, contre son œil. Elle faisait ça avec autant d'intérêt que si elle débarrassait une table. Une tâche ennuyeuse et désagréable

qui lui incombait mais qu'elle était, malheureusement, obligée de mener à bien.

Le grésillement se tut.

Le cri de Shivers n'était plus qu'un gémissement ; il n'avait plus d'air dans les poumons, sa salive écumait autour du morceau de bois. Langrier recula. Le fer avait pris une teinte orange foncé, un côté taché de cendre noire. Elle le rejeta dans les charbons, l'air écœurée.

Pello lâcha sa prise et Shivers retomba, la tête en avant, à bout de souffle. Monza ne savait pas s'il était conscient. Elle espérait que non. La pièce sentait la viande brûlée. Elle ne pouvait pas regarder. Elle ne pouvait pas. Mais elle ne pouvait pas s'en empêcher non plus. Une grande rayure noire lui barrait le visage, entourée de peau rouge vif, pleine de cloques et luisante, recouverte de graisse cuite. Elle se força à fixer le sol, les yeux exorbités, l'air se coinçant dans sa gorge, la peau aussi froide et moite que celle d'un cadavre qu'on sort d'une rivière.

— Et voilà. Est-ce qu'on est plus avancés ? Tout ça pour que vous puissiez garder vos secrets quelques minutes de plus ? Tout ce que vous nous cachez, cette petite salope blonde nous le dira plus tard.

Elle secoua une main devant son nez.

— Putain, ça pue. Pello, descends-la.

Un grincement de chaînes, et Monza s'écroula. Elle ne pouvait même pas tenir debout. Elle avait trop peur, trop mal. Ses genoux heurtèrent la pierre. Shivers inspirait par sanglots. Langrier se frottait l'épaule. Pello rattachait les chaînes en émettant des claquements de langue. Monza sentit sa semelle s'enfoncer dans ses mollets.

— S'il vous plaît, implora-t-elle.

Tout son corps tremblait, elle claquait des dents. Monzcarro Murcatto, la terrifiante Bouchère de Caprile, le terrible Serpent de Talins, le monstre qui s'était baigné dans les Années Sanglantes, tout ça n'était qu'un vieux souvenir.

— S'il vous plaît.

— Tu penses que ça nous amuse ? Tu penses qu'on ne préférerait pas faire autre chose ? Les gens m'aiment bien en général, pas vrai, Pello ?

— En général.

— Tu n'as qu'à me donner une information que je puisse utiliser. Dis-moi… (Langrier se frotta les yeux avec son poignet.) Dis-moi qui est ton chef, au moins. Commençons par là.

— Très bien ! Très bien ! hurla Monza, les yeux brûlants. Je vais parler ! Ganmark ! Orso ! Talins ! (Du babillage. Rien. N'importe quoi.) Je… je travaille pour Ganmark ! (Tout pour que les fers restent au chaud un peu plus longtemps.) Je reçois mes ordres de lui !

— De lui directement ? demanda Langrier, les sourcils froncés, échangeant un regard avec Pello qui daigna détourner un instant les yeux de ses cuticules. Mais bien sûr. Et son Excellence le grand-duc Salier descend souvent voir comment on s'en sort. Tu me prends pour une putain d'idiote ?

Elle lui donna une paire de gifles. La pièce commença à vaciller autour de Monza, qui avait la bouche en sang.

— Tu inventes au fur et à mesure !

Monza essayait de s'éclaircir l'esprit.

— Qu'est-ce qu'vous voulez qu'vous dise ?

Les mots s'emmêlaient dans sa bouche tuméfiée.

— Quelque chose qui nous aide, putain !

Monza entrouvrit les lèvres, mais rien n'en sortit hormis un peu de bave rouge. Les mensonges n'aidaient pas. La vérité non plus. Pello lui agrippa le cou, aussi serré qu'un nœud coulant, et la força à lever la tête.

— Non ! couina-t-elle. Non ! N…

On lui enfonça dans la bouche le morceau de bois plein de bave de Shivers.

Langrier entra dans le champ de vision flou de Monza, se frottant le bras.

— Ma putain d'épaule ! Je souffre, je souffre et personne ne me plaint !

Elle sortit un nouveau fer des charbons. Jaune-blanc, il éclairait faiblement son visage, faisant luire les perles de sueur sur son front.

— N'y a-t-il rien de plus ennuyeux que la douleur des autres ?

Monza ouvrit grand son œil embué de larmes, fixant le bout de métal blanc qui s'approchait d'elle en crépitant tout doucement. Sa gorge était nouée. Elle sentait la chaleur sur sa joue, la douleur aussi, presque, déjà. Langrier s'avança.

— Arrêtez.

Du coin de l'œil, elle discerna une silhouette floue dans l'encadrement de la porte. Elle cligna des yeux, tremblante. Un grand homme, gras, en robe blanche, debout en haut de l'escalier.

— Votre Excellence !

Langrier rejeta le fer dans le brasier comme si elle venait de se brûler. Monza sentit Pello lui relâcher le cou, et les mollets.

Le grand-duc Salier posa ses yeux, enfouis dans son énorme visage, sur Monza, Shivers et de nouveau Monza.

— Ce sont eux ?

— Oui.

Nicomo Cosca regardait par-dessus l'épaule du duc. Monza ne se souvenait pas avoir jamais été aussi heureuse de voir quelqu'un. Le vieux mercenaire grimaça.

— Trop tard pour l'œil du Nordique.

— Au moins, il est encore en vie. Mais qu'est-ce que vous avez fait à sa peau, capitaine Langrier ? demanda Salier en désignant Monza.

— Elle avait déjà les cicatrices, Votre Excellence.

— Vraiment ? Quelle collection ! Un cas très regrettable de méprise d'identité, ajouta-t-il en secouant la tête. Pour l'instant, ces gens sont mes honorables invités. Trouvez-leur des vêtements, et soignez sa blessure.

— Bien sûr, acquiesça-t-elle, tête baissée, en retirant le morceau de bois de la bouche de Monza. Je regrette profondément cette erreur, Votre Excellence.

— C'était compréhensible. C'est la guerre. On se brûle, dit-il avant de pousser un long soupir. Général Murcatto, j'espère que vous accepterez un lit dans mon palais, et que vous vous joindrez à nous pour le petit déjeuner.

On détacha les chaînes, ses mains retombèrent mollement sur ses genoux. Elle crut parvenir à laisser échapper un oui avant de commencer à sangloter, les larmes coulant à flots sur son visage.

La terreur, la douleur, et un incommensurable soulagement.

Le connaisseur

N'importe qui aurait supposé que c'était un matin ordinaire en temps de paix dans la vaste salle à manger du duc Salier, une pièce dans laquelle Son Excellence avait sans doute passé beaucoup de son temps. Dans un coin, quatre musiciens jouaient une musique douce, souriant tous radieusement, comme si divertir des condamnés dans un palais encerclé d'ennemis avait toujours été leur vœu le plus cher. Une immense quantité de mets raffinés était disposée sur la table : poissons et crustacés, pains et pâtisseries, fruits et fromages, bonbons, viandes, tout aussi joliment arrangés sur leurs assiettes dorées que des médailles sur le torse d'un général. Il y aurait eu trop pour vingt ; or, ils n'étaient que trois à dîner et deux d'entre eux n'avaient pas faim.

Monza n'avait pas l'air bien. Elle avait les lèvres fendues, le visage terreux, à l'exception de ses joues rouges, gonflées et meurtries ; l'un de ses yeux était injecté de sang et ses mains tremblaient. Rien qu'à la regarder, Cosca souffrait, mais il se répétait que ça aurait pu être pire. Leur ami nordique, par exemple. Il aurait juré l'avoir entendu gémir à travers les murs toute la nuit.

Il piqua de sa fourchette une saucisse striée de noir par le grill. Elle lui évoqua le visage de Shivers. Il prit donc un œuf dur à la place en se raclant la gorge. Une fois qu'il en eut mangé la moitié, la ressemblance avec un œil le frappa. Il secoua sa fourchette pour s'en débarrasser, pris d'une nausée soudaine, et décida de se contenter du thé, s'imaginant secrètement qu'il était lourdement chargé de brandy.

Le duc Salier était tout occupé à se rappeler sa gloire passée, comme le font souvent les hommes une fois que leurs succès sont loin derrière eux. Cosca lui-même adorait le faire mais, confronté à l'ennui évident que cela présentait pour les auditeurs, il se résolut à abandonner.

— … Ah, mais quels banquets j'ai tenus dans cette même pièce ! Les grands hommes et femmes qui ont joui de mon hospitalité à cette table ! Rogont, Cantain, Sotorius et Orso lui-même ! À l'époque, déjà, je me méfiais de ce menteur à face de fouine.

— La danse traditionnelle du pouvoir styrien, dit Cosca. On change souvent de partenaire.

— Telle est la politique, commenta Salier en haussant les épaules, faisant tressauter son goitre. Ça va, ça vient. Héros d'hier, méchant d'aujourd'hui. Victoires d'hier… (Il s'interrompit un instant, contemplant son assiette vide d'un air contrarié.) Je crains que vous ne soyez mes derniers invités de marque et, sauf votre respect, vous avez tous deux connu des périodes plus fastes. Et pourtant ! Il faut faire de son mieux avec les invités qu'on a !

Cosca esquissa un sourire fatigué. Monza ne fit même pas cet effort.

— Vous ne semblez pas d'humeur badine, plaisanta le duc. N'importe qui croirait que ma ville est en flammes en voyant vos têtes d'enterrement ! Enfin, ne restons pas assis là. J'ai bien dû manger deux fois plus que vous deux réunis.

Cosca se dit que le duc pesait sans aucun doute davantage que deux fois leurs deux poids réunis. Salier prit un verre de liquide blanc et le porta à ses lèvres.

— Qu'est-ce que vous buvez ?

— Du lait de chèvre. Un peu amer, mais parfait pour la digestion. Mes amis… et ennemis, bien sûr, étant donné qu'il n'y a rien de plus valeureux pour un homme puissant que de bons ennemis, allons faire un tour.

Il s'extirpa de son fauteuil avec force grognements, reposa son verre et les emmena rapidement à travers la pièce, une main potelée s'agitant au rythme de la musique.

— Comment va votre compagnon, le Nordique ?

— Il souffre atrocement, murmura Monza, qui semblait souffrir aussi.

— Oui… oh… une terrible affaire. C'est la guerre, la guerre. Le capitaine Langrier me dit que vous étiez sept. La blonde avec le visage enfantin est avec nous, et votre homme aussi, le taciturne qui a apporté les uniformes talinais et compte apparemment depuis ce matin chaque article de mon garde-manger. Même sans avoir son talent pour les nombres, je ne peux que remarquer que deux d'entre vous sont encore… dans la nature.

— Notre empoisonneur et notre spécialiste de la torture, dit Cosca. Dommage, c'est bien difficile d'en trouver des bons.

— Quelle compagnie vous avez !

— Lorsqu'on exerce un dur métier, la compagnie suit. À mon avis, ils ont fui Visserine.

Et devaient à cette heure, s'ils avaient un peu de bon sens, fuir la Styrie. Ce que Cosca était loin de leur reprocher.

— Abandonnés, hein ? grogna Salier. Je connais ce sentiment. Mes alliés m'ont abandonné, mes soldats aussi, et mon peuple. Je suis bouleversé. Mes tableaux sont mon seul réconfort.

Il pointa un doigt boudiné vers une immense galerie aux portes grandes ouvertes, invitant le soleil.

L'œil exercé de Cosca remarqua un profond sillon dans la pierre, des pointes de métal brillant dans une large fente du plafond. Une herse, s'il ne se trompait pas.

— Votre collection est bien gardée.

— Naturellement. La plus précieuse collection de Styrie, l'œuvre de plusieurs décennies. C'est mon grand-père qui l'a entamée.

Salier les mena dans un long couloir. Ils foulèrent un tapis brodé d'or au centre, le marbre multicolore brillant à la lumière des grandes fenêtres. Des huiles gigantesques, presque menaçantes, encadrées d'or, s'alignaient sur le mur d'en face.

— Cette salle est consacrée aux maîtres du Midderland, bien sûr, précisa Salier.

Il y avait un portrait hargneux du chauve Zoller, une série de rois de l'Union : Harod, Arnault, Casimir et d'autres. Tous si pompeux qu'on aurait pu croire qu'ils chiaient de l'or en fusion. Salier s'arrêta un instant devant une toile monumentale représentant la mort de Juvens, petite silhouette sanglante perdue dans l'immensité de la forêt, un éclair sillonnant le ciel lourd.

— Ce travail au pinceau… quelles couleurs ! N'est-ce pas, Cosca ?

— Époustouflant.

Même si, à ses yeux, tous ces gribouillis se valaient.

— Ah, les heureux jours que j'ai passés en profonde contemplation devant ces œuvres, à chercher le sens caché qu'elles recélaient pour leurs maîtres…

Cosca haussa les sourcils en regardant Monza. S'il avait passé plus de temps à contempler la carte de campagne et moins devant les œuvres de peintres morts, peut-être la Styrie aurait-elle évité ses déboires actuels.

— Des sculptures de l'Ancien Empire, murmura le duc tandis qu'ils passaient une large porte pour entrer dans une deuxième galerie aérienne, ornée de statues antiques. Vous n'imaginez pas combien ça m'a coûté de les faire importer de Calcis.

Des héros, des empereurs, des dieux. Amputés d'un nez ou d'un bras, ils semblaient afficher un air de surprise blessée devant leur corps mutilé. Les vainqueurs oubliés d'il y avait dix siècles, devenus de perplexes invalides. *« Où suis-je ? Et dieu du ciel, où sont mes bras ? »*

— Je ne sais que faire, dit soudain Salier, et j'aimerais votre avis, général Murcatto. Vous êtes reconnue dans toute la Styrie et au-delà comme implacable, déterminée et investie. Je n'ai jamais su choisir. J'ai trop tendance à penser à ce qu'on laisse de côté en optant pour un champ d'action. À regarder toutes les portes qui se ferment, plutôt que les possibilités que présente celle que je pourrais ouvrir.

— Une faiblesse chez un soldat, dit Monza.

— Je le sais. Je suis un homme faible, soit, et un mauvais soldat. Je me suis fié aux bonnes intentions, aux serments d'honneur et aux causes justes, mais on dirait que mon peuple en paie maintenant le prix.

À moins qu'il paie le prix de sa cupidité, de ses trahisons et de sa soif de combat.

Salier examina la sculpture d'un marin musclé. La mort entraînant les cadavres vers l'enfer, peut-être.

— Je pourrais fuir la ville, en prenant un petit bateau de nuit. Descendre la rivière et aller implorer la pitié de mon allié le Grand-Duc Rogont.

— Un bref répit, grommela Monza. Rogont est le suivant.

— Vrai. Et un homme aux dimensions aussi considérables que les miennes, en train de fuir ? Ça manque terriblement de dignité. Je pourrais peut-être me rendre à notre bon ami le général Ganmark ?

— Vous savez ce qui s'ensuivrait.

Le doux visage de Salier se fit soudain très dur.

— Peut-être que Ganmark a un tant soit peu de pitié, contrairement aux autres chiens d'Orso, suggéra-t-il avant de se relâcher, son visage redevenant une énorme boule de graisse. Non, je dois bien avouer que vous avez raison. (Il désigna du menton une statue qui avait perdu sa tête quelque part, au cours des derniers siècles.) Ma grosse tête sur un pieu, c'est le mieux que je puisse espérer. Tout comme le bon duc Cantain et ses fils, hein, général Murcatto ?

Elle soutint son regard.

— Tout comme Cantain et ses fils.

Les têtes sur les pieux, se dit Cosca, *sont toujours aussi à la mode*.

Au détour d'une pièce, encore plus longue que la première, ils découvrirent des murs couverts de toiles. Salier applaudit.

— Et voilà les Styriens ! Les meilleurs peintres du pays ! Longtemps après que nous serons morts et enterrés, leur héritage demeurera. (Il s'arrêta devant la représentation d'une place de marché encombrée.) Je pourrais peut-être conclure un marché avec Orso ? Obtenir une faveur en lui délivrant un ennemi mortel ? La femme qui a tué son héritier, peut-être ?

Monza ne flancha pas. Elle n'avait jamais été du genre à flancher.

— Je vous souhaite bonne chance.

— Bah, la chance a quitté Visserine. Orso ne négocierait jamais, même si je pouvais lui rendre son fils en vie, mais vous avez bien largement écarté cette possibilité. Il ne nous reste que le suicide.

Il montra de la main une toile gigantesque où un soldat à moitié nu offrait son épée à son général déchu. Probablement pour qu'il puisse exécuter le dernier sacrifice que demandait l'honneur.

— Plonger la puissante lame dans mon torse nu, comme le faisaient les héros du temps jadis !

La toile suivante représentait un marchand de vin penché sur un tonneau, le sourire aux lèvres, levant une coupe à la lumière. *Oh, à boire, à boire, à boire.*

— Ou le poison ? Une goutte mortelle dans mon vin ? Un scorpion dans mes draps ? Un aspic dans mes sous-vêtements ? proposa-t-il en souriant. Non ? Me pendre, alors ? J'ai entendu dire que les hommes se laissaient souvent aller, quand ils sont pendus. (Il fit un geste vers son entrejambe, au cas où ils n'auraient pas compris le sous-entendu.) Mais ça a l'air plus drôle que le poison, quand même. (Le duc soupira et regarda tristement le tableau d'une femme surprise pendant son bain.) Ne faisons pas comme si j'avais le courage d'accomplir de tels exploits. Je parle du suicide, bien sûr, pas de me laisser aller. Ça, j'y arrive encore une fois par jour, malgré ma taille. Vous y arrivez, vous, Cosca ?

— Comme une putain de fontaine, dit-il, désireux de garder la mainmise sur la vulgarité.

— Mais que faire…, réfléchit Salier. Que…

Monza lui barra la route.

— Aidez-moi à tuer Ganmark.

Cosca haussa un sourcil. Même battue, brisée et acculée par l'ennemi, elle restait prête à sortir ses couteaux. Implacable, déterminée et investie, en effet.

— Et pourquoi voudrais-je faire une telle chose ?

— Parce qu'il va s'emparer de votre collection.

Elle avait toujours eu le don de savoir comment chatouiller les autres. Cosca l'avait souvent vue à l'œuvre. Avec lui, même.

— Il viendra dérober tous vos tableaux, vos sculptures, vos jarres, et les emmènera à Fontezarmo pour décorer les latrines d'Orso. *(Joli coup, les latrines.)* Ganmark est un connaisseur, lui aussi.

— Je n'ai rien à voir avec cet enculé de l'Union ! s'exclama Salier, rouge de colère. Un voleur ordinaire, un vantard, un dégénéré, qui ensanglante le doux sol de Styrie comme si la boue n'était pas digne de ses bottes ! Il peut avoir ma vie, mais il n'aura jamais mes tableaux ! Je m'en assurerai !

— Je peux m'en assurer, siffla Monza en s'approchant du duc. Il viendra là, quand la ville tombera. Il se précipitera ici, pour s'approprier vos œuvres. Nous pourrions attendre, habillés comme ses soldats. Quand il entrera, ajouta-t-elle en claquant des doigts, nous laisserons tomber la herse, et il sera à nous ! Il sera à vous ! Aidez-moi.

Mais le moment était passé. Le vernis d'insouciance de Salier était revenu.

— Ce sont mes préférées, je crois, dit-il en montrant d'un doigt nonchalant deux toiles assorties.

— Les études de la femme de Parteo Gavras. Elles ont toujours été prévues comme une paire. Sa mère, et sa pute préférée.

— Des mères et des putes, ricana Monza. On s'en tape de ces putains d'artistes. On parlait de Ganmark. Aidez-moi !

Salier poussa un soupir fatigué.

— Ah, Monzcarro, Monzcarro. Si seulement vous aviez demandé mon aide il y a cinq saisons, avant les Doux Pins. Avant Caprile. Même au printemps dernier, avant que vous ne mettiez la tête de Cantain sur un pieu. Ce qu'on aurait pu faire alors, les coups que nous aurions pu porter ensemble pour la liberté. Même…

— Pardonnez ma franchise, Votre Excellence, mais j'ai passé la nuit battue comme un sac de viande, rétorqua-t-elle, laissant sa voix craquer un peu sur le dernier mot. Vous me demandez mon opinion. Vous avez perdu parce que vous êtes trop faible, trop doux et trop lent, pas parce que vous êtes trop bon. Lorsque vous aviez des buts communs, vous vous êtes battu aux côtés d'Orso sans problème, tant qu'il vous aidait à agrandir vos terres. Vos hommes ont répandu le feu, le viol et le meurtre quand bon vous semblait. Vous parliez peu de liberté, à l'époque. La seule main tendue que voyaient les fermiers de Puranti, c'était celle qui venait les écraser. Jouez les martyrs si vous le souhaitez, Salier, mais pas avec moi. J'ai bien assez envie de gerber comme ça.

Cosca se sentit grimacer. Trop de sincérité était un concept dangereux, surtout face à des hommes puissants.

Le duc plissa les yeux.

— Quelle franchise, en effet ! Si vous parliez à Orso comme ça, pas étonnant qu'il vous ait balancée du haut d'une montagne. J'aimerais presque avoir une falaise sous la main. Dites-moi, puisque la candeur est à la mode, qu'avez-vous fait pour fâcher Orso ? Je croyais qu'il vous aimait comme sa fille ? Bien plus que ses propres enfants, même si, je l'accorde, ces trois-là n'ont jamais été bien sympathiques… le renard, la musaraigne et le rat.

— Je suis devenue trop populaire auprès de son peuple, répondit Monza en serrant sa mâchoire tuméfiée.

— Oui. Et ?

— Il avait peur que je lui vole son trône.

— Ah bon ? Et je suppose que vos yeux ne l'ont jamais convoité ?

— Juste pour y garder Orso.

— Vraiment ? demanda Salier en adressant un sourire à Cosca. Ça n'aurait pourtant pas été le premier fauteuil que vos griffes loyales auraient dérobé à leur possesseur, si ?

— Je n'ai rien fait ! aboya-t-elle. Si ce n'est gagner ses batailles pour faire de lui l'homme le plus puissant de Styrie. Rien !

Le duc de Visserine soupira.

— C'est mon corps qui enfle, Monzcarro, pas mes chevilles. Mais faites comme vous voulez. Vous êtes tout innocente. Sans aucun doute avez-vous semé des gâteaux à Caprile, et non perpétré un massacre. Gardez vos secrets si vous voulez. Pour le bien qu'ils vous feront.

Après une arcade, ils débouchèrent dans le jardin immaculé au centre de la galerie de Salier, où l'éclatante lumière força Cosca à plisser les yeux. Il était bordé d'étangs. Une brise agréable faisait danser les fleurs nouvelles, remuait les feuilles dans la topiaire, arrachait des pétales de cerisiers suljuques, probablement acheminés de leur terre natale et apportés par bateau pour le bon plaisir du Duc de Visserine.

Une sculpture grandiose les dominait au milieu d'un espace pavé, deux fois plus grande que nature, sculptée dans du marbre parfaitement blanc, presque transparent. Un homme nu, mince comme un danseur et musclé comme un lutteur, brandissant dans un poing une épée de bronze rayée de gris. Comme s'il ordonnait à une armée puissante d'envahir la salle à manger. Il portait un casque sur la tête, ses traits parfaits exprimant une autorité indiscutable.

— Le Guerrier, murmura Cosca, les yeux protégés du soleil par l'ombre de la grande lame.

— Oui, par Bonatine, le plus grand sculpteur de Styrie, et c'est peut-être là sa plus belle œuvre, taillée à l'apogée du Nouvel Empire. À l'origine, elle décorait les marches du Sénat de Borletta.

Mon père l'a acceptée comme indemnité après la Guerre d'Été.

— Une guerre ? demanda Monza en souriant. Pour ça ?

— Une toute petite. Mais ça en valait la peine. C'est beau, non ?

— Magnifique, mentit Cosca.

Pour l'homme affamé, le pain est magnifique. Pour le sans-abri, un toit est magnifique. Pour l'ivrogne, le vin est magnifique. Il n'y a que ceux qui ne manquent de rien qui perçoivent la beauté dans un morceau de caillou.

— Il a été inspiré par Stolicus, si je ne m'abuse, ordonnant la charge de la célèbre bataille de Darmium.

Monza haussa un sourcil.

— Il ordonne une charge, là ? J'aurais cru qu'il mettait un pantalon pour travailler.

— Ça s'appelle la licence poétique, riposta sèchement Salier. C'est une image, on peut faire ce qu'on veut.

Cosca fronça les sourcils.

— Vraiment ? J'ai toujours pensé qu'on était plus pertinent en restant proche de la vérité…

Des bruits de pas précipités l'interrompirent. Un officier nerveux traversait le jardin en toute hâte, le visage perlant de sueur, une traînée de boue noire maculant le côté gauche de sa tenue. Il se prosterna sur les pavés, courbant la tête.

— Votre Excellence.

Salier ne le regarda même pas.

— Parlez donc.

— Il y a eu un autre assaut.

— Dès le petit déjeuner ? grimaça le duc en posant une main sur son ventre. Quel homme de l'Union typique, ce Ganmark, il n'a pas plus de considération que vous pour les horaires des repas, Murcatto. Quels résultats ?

— Les Talinais ont ouvert une deuxième brèche, dans le port. Nous les avons repoussés, mais avec de grandes pertes. Ils sont bien plus nombreux…

— Bien sûr, bien sûr. Ordonnez à vos hommes de tenir leurs positions aussi longtemps que possible.

Le colonel se passa la langue sur les lèvres.

— Et après… ?

— Ce sera tout.

Salier ne détacha pas ses yeux de la grande statue.

— Votre Excellence.

L'homme rebroussa chemin. Se dirigeant, sans doute, vers une mort héroïque et inutile, à l'une des deux brèches. Les morts les plus héroïques étaient toujours inutiles, de l'avis de Cosca.

— Visserine tombera bientôt, dit Salier, admirant Stolicus avec un claquement de langue. C'est profondément… déprimant. Si seulement j'avais pu lui ressembler.

— Être plus mince ? murmura Cosca.

— Je pensais davantage à son ardeur, mais maintenant qu'on y est, pourquoi pas plus mince aussi ? Je vous remercie pour vos… conseils presque désagréablement honnêtes, général Murcatto. J'ai peut-être encore quelques jours pour prendre ma décision. (Retarder l'inévitable au prix de centaines de vies.) En attendant, j'espère que vous resterez tous deux parmi nous. Vous, et vos trois amis.

— En tant qu'invités, ou que prisonniers ?

— Vous savez comment on traite nos prisonniers. Je vous laisse le choix.

Cosca prit une grande inspiration et se gratta pensivement le cou. La décision se prenait plus ou moins toute seule.

Cauchemars

Le visage de Shivers était presque guéri. Une petite rayure rose barrait encore son front, son œil, sa joue. Il avait un peu mal, mais il voyait toujours. Allongée dans le lit, le drap remonté sur les hanches, Monza lui tournait le dos. Il resta debout un moment, le sourire aux lèvres, à regarder ses côtes se soulever doucement à chaque inspiration, faisant jouer les ombres sur sa taille. Puis il se dirigea à pas feutrés vers la fenêtre ouverte et regarda dehors. La ville brûlait, les feux embrasaient la nuit. Étrangement, il ne savait pas de quelle ville il s'agissait, ni pourquoi il était là. Son esprit était embrumé. Il se frotta la joue en grimaçant.

— Ça fait mal, grommela-t-il. Putain, ça fait mal !

— Oh, *ça*, ça fait mal ?

Il se retourna et se recroquevilla contre le mur. Son crâne chauve frôlant le plafond, la moitié de son corps tatoué de petites lettres, le reste entièrement couvert de métal noir, le visage tordu en une grimace écœurante, Fenris le Terrible avançait vers lui.

— T'es… mais t'es mort !

Le géant rit.

— Un peu que je suis mort !

Une épée lui transperçait le corps, la poignée juste au-dessus de la hanche, la pointe de la lame sortant sous son bras de l'autre côté. Du pouce, il indiqua le sang qui coulait du pommeau, s'écrasant en grosses gouttes sur le tapis.

— Quoi, ça fait vraiment mal. Tu t'es coupé les cheveux ? J'aimais mieux avant.

Bethod pointa du doigt son crâne défoncé, mélange de cervelle, de sang, de cheveux, d'os.

— La ferve, vous deux…, essaya-t-il d'articuler avec sa bouche écrasée. Ça, ça, ça fait 'al. (Il poussa le Terrible.) 'ourquoi t'as 'as gagné, gros dévile ?

— Je rêve, se dit Shivers, en essayant de faire la part des choses, mais sa tête lui faisait mal, si mal. Je dois être en train de rêver.

— Je… suis fait… de mort ! scandait une voix, enfonçant un clou avec un marteau. Je suis le Grand Niveleur ! (« Boum, boum, boum », chaque coup de marteau ravivait la douleur au visage de Shivers.) Je suis la tempête des Hauts Lieux ! chantonnait le Neuf-Sanglant en coupant en morceaux le cadavre du frère de Shivers, à moitié dévêtu, son corps réduit à une masse de cicatrices et de muscles tachés de sang. Alors, t'es un homme bon, hein ? (Il brandit son couteau vers Shivers, en souriant.) Faut que tu t'endurcisses, mon gaillard. T'aurais dû me tuer. Maintenant, aide-moi à lui arracher les bras, l'optimiste.

— Par les morts, même si je peux pas blairer ce minable, il a raison, dit la tête du frère de Shivers, depuis le pieu où elle était clouée. Faut que tu t'endurcisses. Pitié et lâcheté sont une même chose. Tu penses que tu peux m'enlever ce clou ?

— T'es une putain de honte ! cria son père, son visage baigné de larmes, secouant son pichet. Pourquoi c'est pas toi qui es mort, et ton frère qui a survécu ? Espèce de bon à rien ! Espèce de petite

merde inutile et lâche ! Tu m'as toujours déçu !

— C'est n'importe quoi, siffla Shivers, les mâchoires serrées, s'asseyant en tailleur près du feu ; il avait la tête bourdonnante. C'est vraiment… vraiment n'importe quoi.

— Comment ça, n'importe quoi ? grogna Tul Duru, le sang coulant de sa gorge tranchée.

— Tout ça. Des visages du passé, qui sortent des phrases profondes. C'est un peu trop évident, non ? Vous avez pas trouvé mieux que ces âneries ?

— Ah, dit Grim.

Dow le Sombre avait l'air un peu défait :

— Nous en veux pas, gamin. C'est ton rêve, non ? Tu t'es coupé les cheveux ?

— Si tu serais plus malin, p't'et' t'aurais des rêves plus malins, supposa Renifleur en haussant les épaules.

On l'attrapa par-derrière, il se retourna. Le Neuf-Sanglant était près de lui, les cheveux plaqués sur le crâne, collés par le sang, son visage balafré plein de traces noires.

— Si tu serais plus malin, p't'et' que tu te serais pas fait cramer l'œil.

Et il enfonça son pouce dans l'œil de Shivers, de plus en plus profondément. Shivers s'agita, se tordit, cria, incapable de se libérer. Il était trop tard.

Il se réveilla en hurlant, bien sûr. Comme d'habitude. On pouvait même plus appeler ça un cri ; sa voix était tellement usée qu'elle n'était plus qu'un grincement, comme du gravier crissant dans sa gorge sèche.

Il faisait sombre. La douleur lui dévorait le visage tel un loup s'attaquant à une carcasse. Il se dégagea des couvertures, erra au hasard. Comme si le fer était toujours appuyé contre lui, brûlant. Il fonça dans un mur, tomba à genoux. Penché en avant, comprimant les côtés de son crâne comme pour l'empêcher d'éclater. Il se balançait d'avant en arrière, les muscles tout contractés. Il grognait, gémissait, couinait, sifflait, crachait, bafouillait et bavait ; ça le rendait fou. Le toucher. Le presser. Il posa un doigt tremblant sur les bandages.

— Chut.

Une main. Monza, qui lui caressait le visage, qui lui dégageait les cheveux.

La douleur lui fendit le crâne à l'emplacement de son œil, comme une hache fendant une bûche, et son esprit fut libéré, arraché, ses pensées s'échappant en une bouillie insensée.

— Par les morts… j'en peux plus…

Il lui attrapa la main ; elle grimaça, elle gémit. Il s'en fichait.

— Tue-moi ! Tue-moi ! J'en peux plus ! (Il ne savait même pas quelle langue il parlait.) Tue-moi ! Par les…

Il sanglotait, ses larmes aveuglant l'œil qui lui restait. Elle retira sa main et il se balança de nouveau, la douleur lui arrachant le visage comme on pèlerait l'écorce d'un arbre. Il avait essayé d'être bon, non ?

— J'ai essayé, putain, j'ai essayé ! J'en peux plus… S'il te plaît, s'il te plaît…

— Là.

Il s'empara de la pipe et aspira, aussi avide qu'un ivrogne devant sa bouteille. Il sentit à peine la morsure de la fumée, il inspira simplement jusqu'à ce que ses poumons soient remplis, serré contre elle, blotti dans ses bras, se balançant d'avant en arrière. L'obscurité était pleine de couleurs, maintenant. Marbrée de taches scintillantes. La douleur s'était éloignée d'un pas, au lieu d'être pressée contre lui. Il respirait plus calmement, oubliant son corps douloureux.

Elle l'aida à se lever, laissant tomber la pipe. La fenêtre ouverte, peinture d'un autre monde, tanguait devant lui. L'enfer, peut-être, des touches de feu rouge et orange pareilles à de larges coups de pinceau sur le noir. Le lit s'éleva et l'aspira, l'avala tout cru. Son visage lui faisait encore mal, une douleur lancinante. Il se souvenait, il savait pourquoi.

— Les morts…, murmura-t-il, les larmes coulant sur son autre joue. Mon œil. Ils ont cramé mon œil.

— Chut, souffla-t-elle, caressant doucement le bon côté de son visage. Tais-toi, Caul, tais-toi.

L'obscurité cherchait à l'envelopper. Avant qu'elle ne l'emporte, il glissa ses doigts dans ses cheveux et attira son visage contre le sien, presque assez proche pour qu'elle embrasse ses bandages.

— Ça aurait dû être toi, lui murmura-t-il. Ça aurait dû être toi.

Les comptes des autres

— C'est là, dit celui qui avait une plaie sur la joue. Chez Sajaam.

Une porte sale dans un mur sale, placardée de vieilles affiches battant au vent, qui dénonçaient les membres de la Ligue des Huit comme étant des traîtres, des usurpateurs et de vulgaires criminels. Deux visages caricaturés sur chacune d'elles, énorme duc Salier et sourire narquois du duc Rogont. Sur le pas de la porte se tenait une paire de vulgaires criminels, tout aussi caricaturaux. L'un avait la peau mate, l'autre un gros tatouage sur le bras, et les deux balayaient la rue d'un œil mauvais.

— Merci, les enfants. Mangez, maintenant.

Shenkt pressa une balance dans les mains sales tendues et vit douze paires d'yeux écarquillés dans des visages sales, surpris face à tout cet argent. Ça ne changerait pas grand-chose à leur existence, à terme. C'étaient des mendiants, des voleurs, des putains – les morts prématurés du lendemain. Mais Shenkt avait fait bien du mal dans sa vie, et il essayait, lorsque c'était possible, de se montrer bienveillant. Ça ne réparait rien, il le savait. Mais peut-être qu'une pièce pouvait faire bouger la bascule d'un tout petit degré vital, et l'un d'eux serait épargné. Ce serait bien, d'en épargner ne serait-ce qu'un.

Il sifflota doucement pour lui-même en traversant la rue, les deux hommes à la porte l'observant, les sourcils froncés.

— Je suis venu parler à Sajaam.

— Tu es armé ?

— Toujours. (Shenkt et le garde à la peau mate se dévisagèrent un moment.) Mon esprit incisif pourrait frapper à n'importe quel instant.

Aucun des deux ne sourit, mais Shenkt ne s'attendait pas à les amuser, et cela ne lui posa donc pas de problème.

— Qu'est-ce que tu viens dire à Sajaam ?

— « C'est vous Sajaam ? » C'est ma tactique d'approche.

— Tu te fous de nous, petit ?

Le garde posa une main sur la masse accrochée à sa ceinture, se croyant sans nul doute terrifiant.

— Je n'oserais jamais. Je voudrais prendre du bon temps et j'ai de l'argent à dépenser, c'est tout.

— Peut-être que tu as frappé à la bonne porte dans ce cas. Suis-moi.

Il conduisit Shenkt dans une pièce chaude, sombre, saturée de fumée et d'ombres. La lumière ambiante était dispensée par des lampes de verre teinté bleu, orange et rouge. Des fumeurs de brou étaient allongés çà et là, certains de leurs visages pâles tordus dans un rictus, d'autres tout à fait inexpressifs. Shenkt se rendit compte qu'il sifflotait de nouveau, et s'arrêta.

Un rideau sale menait dans une grande pièce qui sentait la transpiration, la fumée, le vomi et la débauche. Un homme recouvert de tatouages était assis en tailleur sur un coussin taché de sueur, une hache appuyée sur le mur à côté de lui. Un deuxième, assis de l'autre côté de la pièce, tranchait un morceau de viande au couteau, un arc plat chargé posé à côté de l'assiette. Au-dessus de sa tête était

accrochée une vieille horloge aux rouages pendant comme les intestins d'un cadavre éventré, et dont le pendule se balançait.

Sur une longue table au centre de la pièce, les restes d'un jeu de cartes. Des pièces et des jetons, des bouteilles et des verres, des pipes et des bougies. Des hommes assis autour, six en tout. Un individu corpulent à droite de Shenkt, un maigrelet à gauche, qui balbutiait une blague à son voisin.

— Il l'a bai-bai-baisée.

Rire dur sur leurs visages durs, distraction de cette vie bon marché, où la fumée et l'alcool ne sont pas chers, et la violence gratuite. Le guide de Shenkt contourna la table pour aller parler à un Noir costaud aux cheveux blancs, au visage ridé souriant, serein. Il jouait avec une pièce dorée, qui scintillait en roulant sur ses doigts.

— Vous êtes Sajaam ? demanda Shenkt.

Il acquiesça tranquillement.

— Je vous connais ?

— Non.

— Un étranger, donc ? On ne reçoit pas beaucoup d'étrangers ici, n'est-ce pas, mes amis ? (Certains sourirent à contrecœur.) La plupart de mes clients sont des habitués. Que puis-je faire pour toi, étranger ?

— Où est Monzcarro Murcatto ?

La pièce fut instantanément plongée dans un silence pesant, comme une immersion sous la glace. Cet affreux silence qui précède une catastrophe. Cette tranquillité trompeuse, annonçant l'inévitable.

— Le Serpent de Talins est mort, murmura Sajaam en plissant les yeux.

Shenkt sentit les hommes autour de lui se déplacer imperceptiblement. Leurs sourires s'effacer, leurs pieds se mettre en position pour tuer, leurs mains se glisser vers leurs armes.

— Elle est en vie, et vous savez où. Je veux simplement lui parler.

— Pour qui ce co-connard se pr-prend-il ? demanda le joueur le plus maigre, et les autres gardes rirent.

Des rires forcés, qui sonnaient faux, visant à cacher leur tension.

— Dites-moi simplement où elle est. S'il vous plaît. Ainsi personne ne verra sa conscience alourdie aujourd'hui.

Shenkt se souciait peu d'implorer. Il avait abandonné sa vanité depuis longtemps. Il regarda chaque homme dans les yeux, leur donna à tous une chance de lui donner ce dont il avait besoin. Il donnait une chance à tout le monde, quand il pouvait. Il aurait aimé que d'autres la saisissent.

Ils se contentèrent de lui sourire, de se sourire. Mais le plus grand sourire était celui de Sajaam.

— En ce qui me concerne, je trouve ma conscience assez légère, déclara-t-il.

Le vieux maître de Shenkt aurait pu en dire autant.

— Certains d'entre nous sont ainsi. C'est un don.

— Tu sais quoi ? On va jouer à pile ou face, proposa Sajaam en montrant sa pièce. Pile, on te tue. Face, on te dit où est Murcatto… (Il sourit encore, ses dents d'un blanc éclatant fendant son visage sombre.) Et ensuite, on te tue.

Il lança sa pièce avec un imperceptible bruit métallique.

Shenkt inspira par le nez, lentement, lentement.

S'élevant lentement dans l'air, l'or tournait, tournait.

L'horloge battait la mesure, aussi calmement que les rames d'un grand navire.

« Boum… boum… boum… »

Le poing de Shenkt pénétra dans le cou du gros sur sa droite, presque jusqu'au coude. Trop fort pour qu'il ne crie, alors il n'émit qu'un léger soupir, les yeux exorbités. Un instant plus tard, Shenkt lui enfonça le visage du plat de la main et lui arracha à moitié la tête, ses os se froissant comme des feuilles de papier. Du sang éclaboussa la table, l'expression des hommes autour commençant seulement à passer de la rage à la surprise.

Shenkt souleva le plus proche de sa chaise et le projeta au plafond. Il eut à peine le temps de crier avant de heurter une paire de poutres ; des éclats de bois volèrent en tous sens et son corps brisé retomba au milieu d'une indolente douche de poussière et de plâtre. Bien avant qu'il n'atteigne le sol, Shenkt avait saisi la tête du joueur suivant et fendu la table avec son visage. Cartes, bris de verre, morceaux de planche, éclats de bois et fragments de chair jaillirent en un épais nuage. Shenkt lui prit la hachette qu'il avait commencé à dégainer, la lança à travers la pièce dans le torse de l'homme tatoué qui s'était à moitié levé de son coussin, la première note d'un cri de guerre vibrant sur ses lèvres. Elle le frappa du manche, mais suffisamment fort. Il pivota comme une toupie, coupé en deux, le sang jaillissant dans toutes les directions.

L'arc plat vibra, un son sourd, profond, les cordes se tendant pour pousser le carreau vers lui, carreau qui nagea tranquillement à travers l'air chargé de poussière comme dans de la mélasse. Shenkt l'attrapa au vol et le planta dans le crâne d'un autre, creusant ainsi son visage, hachant sa peau comme de la viande. Il le saisit sous la gorge et, d'un rapide mouvement du poignet, envoya valser son cadavre à travers la pièce. Il culbuta l'archer, et leurs deux corps se mêlèrent, traversant ensemble le mur pour atterrir dans la ruelle, laissant derrière eux un trou béant dans les planches.

Dehors, le garde avait levé sa masse et se préparait à rugir, la bouche grande ouverte. Shenkt sauta par-dessus les vestiges de la table et le frappa au torse du revers de la main, lui brisant les côtes. Le garde chancela, tordu comme un tire-bouchon, ses mains sans vie laissant tomber la masse. Shenkt s'avança et attrapa la pièce de Sajaam au vol tandis qu'elle descendait vers le sol, pressant le métal contre sa paume.

Il expira, et le temps reprit son cours.

Les derniers cadavres retombèrent. Le plâtre aussi. La botte gauche de l'homme tatoué glissa sur les planches, les jambes de celui-ci tremblant dans son agonie. Un autre gémissait, plus pour longtemps. Les dernières taches de sang pleuvaient, comme une bruine sur le verre brisé, le bois cassé, les corps en miettes. L'un des coussins avait explosé, et les plumes voletaient toujours dans un nuage blanc.

Les poings de Shenkt tremblaient devant le visage mou de Sajaam. De la vapeur s'en échappa, puis de l'or fondu, s'écoulant le long de son avant-bras en une coulée luisante. Il ouvrit la main et lui montra sa paume tachée de sang noir et de métal brillant.

— Ni pile ni face.

— Pu… pu… pu…

L'homme qui bégayait était toujours à sa place, assis à l'ancien emplacement de la table, serrant ses cartes dans sa main rigide, éclaboussé de sang des pieds à la tête.

— Toi, dit Shenkt. Toi, le bègue. Tu peux rester en vie.

— Pu… pu…

— T'es le seul à être épargné. Sors, avant que je change d'avis.

Le mendiant laissa tomber ses cartes en bafouillant et s'enfuit à toutes jambes. Shenkt le regarda

partir. C'était bien, d'en épargner ne serait-ce qu'un.

Il se retourna pour découvrir que Sajaam avait entrepris de lui lancer sa chaise. Elle éclata derrière l'épaule de Shenkt, envoyant des débris dans toute la pièce. Un geste futile, Shenkt le sentit à peine. Il frappa le gros bras de l'homme du tranchant de la main, le cassant en deux comme une simple brindille. Puis il le fit rouler à terre.

Shenkt suivit Sajaam, ses bottes de travail usées se posant sans un bruit dans les trous entre les débris. Sajaam secoua la tête en toussant, commença à reculer en se tortillant sur le dos, grommelant, la mâchoire serrée, une main gisant derrière lui, le poignet retourné. Les talons de ses pantoufles gurkiennes brodées frappaient le sol, laissant des traînées en pointillé dans les restes de sang, de poussière, de plumes et d'échardes qui avaient atterri sur le plancher comme des feuilles sur le sol d'une forêt en automne.

— Un homme dort une grande partie de sa vie, même quand il est réveillé. On a tellement peu de temps, et pourtant, on reste inconscient si souvent. En colère, frustré, fixé sur des riens insignifiants. Ce tiroir ne se ferme pas correctement. Quelles sont les cartes de mon adversaire, et combien puis-je lui prendre d'argent ? J'aimerais être plus grand. Qu'est-ce que je vais manger ce soir, vu que je n'aime pas les navets ? (Shenkt déplaça un cadavre mutilé du bout de sa botte.) Il faut un moment comme celui-ci pour nous ramener à nos sens, pour décoller nos yeux de la boue et regarder vers le ciel, ancrer notre attention dans le présent. Maintenant, vous voyez comme chaque moment est précieux. C'est mon cadeau, pour vous.

Sajaam atteignit le mur du fond et se redressa, se levant petit à petit, sans pouvoir s'aider de son bras cassé.

— Je méprise la violence. C'est le dernier outil des esprits faibles. (Shenkt s'arrêta à un pas de Sajaam.) Cessons donc ceci. Où est Monzcarro Murcatto ?

Il fallait honorer le courage de cet homme, qui tendit alors la main vers le couteau attaché à sa ceinture.

Shenkt lui enfonça un doigt dans le creux juste sous sa clavicule. Il traversa sa chemise, sa peau, sa chair tandis que le reste de sa main plaquait solidement son torse contre le mur, son ongle grattant déjà l'intérieur de son omoplate, le doigt entièrement enfoncé dans la chair. Sajaam hurla, le couteau tombant de ses doigts inertes.

— Cessons, j'ai dit. Où est Murcatto ?

— À Visserine, à ce qu'on m'a dit ! hurla-t-il, tremblant de douleur. À Visserine !

— Au siège ?

Sajaam acquiesça, serrant ses mâchoires sanglantes. Si Visserine n'était pas déjà tombée, elle le serait avant l'arrivée de Shenkt. Mais il ne laissait jamais un travail en suspens. Il supposerait qu'elle était toujours en vie, et continuerait sa traque.

— Elle est avec qui ?

— Un mendiant nordique, qui s'appelle Shivers ! Un de mes hommes qui s'appelle Cordial ! Un bagnard ! Un bagnard de Sécurité !

— Oui ?

Shenkt enfonça ses doigts dans la chair de l'homme ; le sang ruisselait hors de sa blessure, sur sa main, autour des coulées d'or séché sur son avant-bras, et dégoulinait sur le sol, « flic, flac, flic ».

— Aïe ! Aïe ! Je l'ai mise en relation avec un empoisonneur du nom de Morveer ! À Port Ouest, et à Sipani, une femme qui s'appelle Vitari ! (Shenkt fronça les sourcils.) Une femme qui sait faire

son boulot !

— Murcatto, Shivers, Cordial, Morveer… Vitari.

Il acquiesça désespérément, bavant.

— Et vers où se dirige cette petite troupe ?

— Je ne sais pas ! Aïe ! Elle a dit sept hommes ! Les sept hommes qui ont tué son frère ! Aïe ! Puranti, peut-être ! Pour rester devant l'armée d'Orso ! Si elle a Ganmark, elle essaiera peut-être Fidèle après. Fidèle Carpi !

— Peut-être.

Shenkt retira son doigt, avec un petit bruit de succion, et Sajaam s'écroula, glissant jusqu'à ce que ses fesses heurtent le sol, son visage perlant de sueur et tordu par la douleur.

— S'il vous plaît, grogna-t-il. Je peux vous aider. Je peux vous aider à la trouver.

Shenkt s'accroupit devant lui, ses mains ensanglantées posées sur les genoux de son pantalon.

— Mais vous avez aidé. Je vais me débrouiller maintenant.

— J'ai de l'argent ! J'ai de l'argent. (Shenkt ne dit rien.) Je m'apprêtais à la vendre à Orso, tôt ou tard, une fois que le prix serait assez élevé. (Toujours rien.) Ça ne change rien, c'est ça ? (Silence.) J'ai dit à cette salope qu'elle aurait ma mort.

— Et vous aviez raison. J'espère que ça vous réjouit.

— Pas vraiment. J'aurais dû la tuer.

— Mais vous avez préféré vous faire de l'argent. Avez-vous quelque chose à dire ?

Sajaam le regarda, ébahi.

— Qu'est-ce que je pourrais dire ?

— Certains veulent dire des trucs, à la fin. Pas vous ?

— Vous êtes quoi ? murmura-t-il.

— J'ai été beaucoup de choses. Un étudiant. Un messager. Un voleur. Un soldat dans les vieilles guerres. Un serviteur de grandes puissances. Un acteur de grands événements. Maintenant ? (Shenkt poussa un soupir malheureux devant les corps mutilés, avachis, étalés, recroquevillés un peu partout dans la pièce.) Maintenant, il faut croire que je suis un homme qui règle les comptes des autres.

Le maître d'armes

Les mains de Monza tremblaient de nouveau, mais elle n'était pas surprise. Le danger, la peur, le fait d'ignorer si elle survivrait à l'instant suivant. Son frère assassiné, elle brisée et tout ce pour quoi elle avait travaillé, envolé. La douleur, l'envie latente de brou, la méfiance constante, jour après jour, semaine après semaine. Et puis il y avait tous ces gens dont elle avait causé la mort, à Port Ouest, à Sipani, chape de plomb pesant sur ses épaules.

Après ces derniers mois, n'importe qui aurait eu les mains tremblantes. Mais peut-être que voir Shivers se faire brûler l'œil en sachant que son tour suivrait avait suffi.

Elle regarda nerveusement la porte qui séparait leurs chambres. Il dormait, mais jamais longtemps. Éveillé, il poussait d'horribles cris. D'autres fois, il restait silencieux, ce qui était encore pire. À genoux, il la regardait de son œil unique. Cet air accusateur. Elle savait qu'elle aurait dû être reconnaissante, s'occuper de lui comme elle s'était occupée de son frère. Mais une part d'elle, qui gagnait du terrain, aurait préféré le battre à mort. Peut-être qu'à la mort de Benna, toute la chaleur, l'empathie, l'humanité en elle avaient pourri avec son cadavre au pied de la montagne.

Ôtant son gant, elle contempla sa main atrophiée. Les fines cicatrices roses là où les os brisés avaient été reconstruits. La grosse ligne rouge là où le fil de Gobba l'avait entaillée. Elle serra le poing, du moins s'y efforça. Son auriculaire restait implacablement droit, comme s'il indiquait la direction de nulle part. Elle grimaça, même si elle avait moins mal qu'avant ; c'était toujours suffisant pour que la douleur transcende sa peur, écrase ses doutes.

— Vengeance, murmura-t-elle.

Tuer Ganmark, c'était tout ce qui comptait à présent. Son visage doux et triste, ses yeux humides. Ganmark poignardant Benna au ventre. Ganmark balançant son cadavre du haut de la terrasse. « Lui, c'est bon », avait-il dit. Elle serra le poing plus fort, montrant les dents.

— Vengeance.

Venger Benna et se venger elle-même. Elle était la Bouchère de Caprile, implacable, intrépide. Elle était le Serpent de Talins, mortelle et impitoyable. Tuer Ganmark, et ensuite…

— Au suivant.

Sa main ne tremblait plus.

Elle entendit des bruits de pas s'éloigner dans le couloir. Quelqu'un cria au loin ; elle ne discerna pas les mots, mais ne put manquer l'affolement dans la voix. Elle ouvrit la fenêtre. Sa chambre, ou cellule, était tout en haut du palais et orientée au nord. De minuscules silhouettes traversaient à toute allure le pont de pierre en amont, courant pour sauver leur peau.

Le bon général reconnaît l'odeur de la panique, et soudain, ça puait. Les hommes d'Orso avaient dû franchir les murs et commencer à piller Visserine. En ce moment même, Ganmark était certainement en chemin vers le palais, prêt à s'approprier la célèbre collection du duc Salier.

La porte craqua et Monza fit volte-face. Dans l'embrasure se tenait le capitaine Langrier en uniforme talinais, un gros sac à la main, un long poignard dans l'autre et une épée à la hanche. Monza

se sentit soudain terriblement dépourvue. Elle tenta de cacher le fait qu'elle était prête à bondir. Et à mourir, probablement.

Langrier avança doucement dans la pièce.

— Alors, vous êtes vraiment Murcatto, hein ?

— Oui.

— Les Doux Pins ? Musselia ? La Haute Rive ? Vous avez gagné toutes ces batailles ?

— Oui.

— Vous avez ordonné la mort de tous ces gens à Caprile ?

— Putain, qu'est-ce que vous voulez ?

— Le duc Salier dit qu'il a décidé de faire les choses à votre façon.

Langrier laissa tomber le sac, dont le contenu se répandit à terre. Une quantité de métal. L'armure talinaise que Cordial avait volée près de la brèche.

— Enfilez ça. Qui sait combien de temps il nous reste avant l'arrivée de votre ami, Ganmark ?

Monza avait donc obtenu le droit de rester en vie. Mais pour combien de temps ? Elle boutonna une veste de lieutenant par-dessus sa chemise. Langrier l'observa une minute en silence, puis se mit à parler.

— Je voulais vous dire… pendant qu'il est encore temps… Enfin. Je vous ai toujours admirée, en fait.

Monza la regarda, incrédule.

— Quoi ?

— Une femme. Soldat. Aller aussi loin. Faire ce que vous avez fait. Vous étiez peut-être dans le camp adverse, mais vous avez toujours été une héroïne pour…

— Vous croyez que j'en ai quelque chose à foutre ?

Monza ne savait pas ce qui l'écœurait le plus : le terme « héroïne » ou la personne qui l'avait utilisé.

— Vous pouvez pas m'en vouloir de pas vous avoir crue. Avec votre réputation, on aurait pu penser que vous seriez plus dure à cuire que…

— Vous avez déjà regardé quelqu'un se faire cramer l'œil en sachant que vous seriez la prochaine ?

Langrier réfléchit avant de répondre.

— J'ai jamais été de ce côté du problème.

— Vous devriez essayer, pour voir à quel point vous êtes dure à cuire.

Monza enfila les bottes volées, qui ne lui allaient pas si mal.

— Tenez, dit Langrier en lui tendant la bague de Benna au rubis toujours aussi sanguinolent. Elle me va pas, de toute façon.

Monza la lui arracha des mains et la mit à son doigt.

— Qu'est-ce qu'il y a ? Vous me rendez ce que vous m'avez volé et vous croyez qu'on est quittes ?

— Eh, je suis désolée pour l'œil de votre mec et le reste, mais c'était pas contre vous, hein ! Quand on menace ma ville, je dois trouver comment. J'aime pas ça, mais c'est mon boulot. Me dites pas que vous avez pas fait pire. On risque pas de devenir amies, c'est sûr. Mais vu ce qui nous attend, on ferait bien de mettre tout ça de côté.

Monza s'habilla en silence. Langrier avait raison. Elle avait fait pire, c'était sûr. Elle avait vu

pire, du moins, et elle avait laissé faire, ce qui ne valait pas mieux. Elle fixa la cuirasse, qui devait venir d'un officier assez mince et lui allait plutôt bien.

— Il me faut quelque chose pour tuer Ganmark.

— Vous aurez une lame une fois au jardin, pas…

Une main attrapa le poignard de Langrier. Surprise, celle-ci commença à pivoter :

— Qu'est-ce…

La lame lui traversa le cou. À côté de son visage livide apparut celui de Shivers, à moitié bandé, avec une tache pâle à l'emplacement de son œil. Il enroula son bras gauche autour du torse de Langrier et l'attira contre lui. Serrés comme des amants.

— Mais c'est pas contre vous, hein ! (Il lui embrassait presque l'oreille tandis qu'un filet de sang noir commençait à couler le long de son cou, sous la pointe du couteau.) Vous prenez mon œil, je prends votre vie. (Elle ouvrit la bouche, tirant la langue, et le sang se mit à dégouliner le long de son menton.) J'aime pas ça…, poursuivit Shivers. (Elle avait le visage violet, les yeux révulsés.) Mais c'est mon boulot. (Il la souleva et ses jambes furent prises de spasmes, ses talons claquant au sol.) Désolé pour votre cou, termina-t-il en glissant la lame de côté, lui ouvrant la gorge.

Le sang éclaboussa les draps et les murs en un arc rouge.

Shivers la laissa s'écrouler sur la face, comme si ses os s'étaient changés en boue. Un autre jet de sang jaillit sur le côté. Ses jambes se convulsaient toujours. D'une main, elle tenta de s'agripper au sol. Shivers prit une grande inspiration par le nez, souffla, et adressa un petit sourire à Monza. Un sourire amical, comme s'ils partageaient une blague, tous les deux, une plaisanterie que Langrier n'aurait pas comprise.

— Par les morts, je me sens drôlement mieux. Alors, Ganmark est arrivé ?

— Hmm.

Monza ne pouvait pas parler. Elle était toute rouge.

— Allez, au boulot !

Shivers ne semblait pas avoir remarqué le filet de sang qui coulait entre ses orteils, autour de ses pieds nus. Il regarda dans le sac.

— Les armures sont là ? Faut que je m'habille, chef ! Évitons les faux pas vestimentaires.

Le jardin au centre de la galerie de Salier ne laissait rien deviner du tumulte à venir. L'eau clapotait, les feuilles bruissaient, une ou deux abeilles paresseuses butinaient de fleur en fleur. Quelques pétales blancs planaient occasionnellement dans l'air, pour venir joncher les pelouses tondues à ras.

Assis en tailleur, Cosca affûtait la lame de son épée avec une pierre, la flasque de Morveer pressée contre sa cuisse. Il n'avait même pas envie de boire. Avec la mort sur le pas de la porte, il se sentait en paix. Le calme avant la tempête. Renversant la tête en arrière, il se demanda pourquoi le monde devait brûler autour de lui pour qu'il se sente serein.

Une douce brise traversait les colonnades ombrées pour entrer dans les galeries décorées de tableaux. À travers une fenêtre, on apercevait Cordial, en armure de garde talinais, comptant les soldats du tableau colossal de la Seconde Bataille d'Oprile. Cosca sourit. Il s'efforçait toujours de pardonner les faiblesses des autres. Lui-même en comptait un bon nombre, après tout.

Moins d'une dizaine de gardes, déguisés en soldats de l'armée du duc Orso, étaient restés auprès de Salier. Des hommes suffisamment loyaux pour mourir pour leur maître. Il gloussa en frottant la pierre le long de sa lame. La loyauté avait toujours été de pair avec l'honneur, la discipline et la

maîtrise de soi sur la liste des vertus qu'il ne comprenait pas.

— Qu'est-ce qui vous rend si heureux ? s'enquit Day, assise sur l'herbe à côté de lui, un arc plat sur les genoux.

Elle portait l'uniforme d'un tambour mort qui lui allait bien. Très bien. Cosca se demanda s'il était étrange qu'il trouve la vision d'une jolie fille dans des vêtements d'homme particulièrement agréable. Il se demanda aussi s'il pourrait la persuader de donner à un compagnon d'armes… un peu d'aide pour aiguiser sa lame avant le début des combats ? Il se racla la gorge. Bien sûr que non. Mais on pouvait rêver.

— Peut-être que quelque chose ne va pas dans ma tête, dit-il en grattant du pouce une tache sur l'acier. Sortir du lit. (Il fit sonner la pierre sur sa lame.) Faire un travail honnête. (Nouveau coup de pierre.) La paix. La normalité. La sobriété. (Il leva l'épée, faisant briller le métal.) Toutes ces choses me terrifient. Inversement, le danger a longtemps été mon seul soulagement. Tu devrais manger un morceau. Il va te falloir des forces.

— Je n'ai pas faim, dit-elle, maussade. Je n'ai jamais été confrontée à une mort certaine auparavant.

— Oh, allez, ne dis pas ça, rétorqua-t-il en se levant, époussetant un pétale de l'insigne de capitaine sur son uniforme volé. Si j'ai appris une chose au cours de mes nombreuses dernières heures, c'est que la mort n'est jamais certaine. Seulement… fort probable.

— Vous êtes drôlement inspiré.

— J'essaie.

Cosca rangea son épée dans son fourreau, prit la Calvez de Monza et se dirigea vers la statue du Guerrier. Son Excellence le duc Salier se tenait dans son ombre musclée, vêtu d'un uniforme blanc festonné de fil doré en vue d'une mort noble.

— Comment en est-on arrivés là ? s'interrogeait-il tout haut.

Cosca s'était souvent posé la même question en avalant une fois de plus la dernière goutte d'une bouteille. En s'éveillant une fois de plus sur un pas de porte inconnu. En s'abaissant à un acte de terrible violence, mal payé par surcroît. Une fois de plus.

— Comment en est-on arrivés… là ?

— Vous avez sous-estimé les ambitions venimeuses d'Orso, et les impitoyables compétences de Murcatto. Mais ne vous autoflagellez pas, nous avons tous fait la même erreur.

Salier lui lança un regard oblique.

— La question était rhétorique. Mais vous avez raison, bien sûr. Il semblerait que je sois coupable d'arrogance, et la sentence sera terrible. La pire qui soit. Mais qui aurait pu s'attendre à ce qu'une jeune femme gagne toutes ces victoires incertaines contre nous ? Comme j'ai ri quand vous en avez fait votre second, Cosca. Comme nous avons tous ri quand Orso lui a donné les rênes. Nous préparions déjà nos triomphes, en nous répartissant ses terres. Jusqu'à ce que nos rires se changent en sanglots.

— C'est souvent le cas.

— Je suppose que ça fait d'elle un très bon soldat, et de moi un très mauvais. Mais je n'ai jamais aspiré à être soldat, et j'aurais été parfaitement heureux en étant un simple grand-duc.

— Mais vous n'êtes plus rien aujourd'hui, et moi non plus. C'est la vie.

— L'heure de la dernière représentation est arrivée.

— Pour nous deux.

Le duc lui rendit son sourire.

— Notre chant du cygne, hein, Cosca ?

— Notre chant de dinde, plutôt. Pourquoi ne fuyez-vous pas, Votre Excellence ?

— Je dois vous avouer que je me le demande. Par fierté, peut-être. Toute ma vie, j'ai été grand-duc de Visserine, et j'insiste pour mourir en l'étant toujours. Je refuse de devenir Maître Salier, autrefois important.

— La fierté, hein ? J'en ai jamais vraiment eu.

— Alors pourquoi ne fuyez-vous pas, Cosca ?

— Parce que…

Pourquoi ne fuyait-il pas ? Le vieux maître Cosca, autrefois important, qui avait toujours su sauver sa peau ? Un amour fou ? Un courage insensé ? De vieilles dettes à payer ? Ou simplement une mort bienvenue qui pourrait lui épargner d'autres hontes ?

— Regardez ! s'écria-t-il en montrant la porte du doigt. Quand on parle du loup…

Elle portait un uniforme talinais, les cheveux remontés sous son heaume, les mâchoires serrées. L'air d'un jeune officier sérieux, fraîchement rasé et prêt à s'engager dans les affaires masculines de la guerre. Si Cosca n'avait pas su, il n'aurait jamais deviné. Sauf si… quelque chose dans sa démarche ? Ses hanches ou la longueur de son cou ? Encore une femme habillée en homme ! Devaient-elles toutes le torturer ainsi ?

— Monza ! l'appela-t-il. Je m'inquiétais de ne pas te voir.

— Tu crois que je t'aurais laissé mourir glorieusement tout seul ?

Portant une cuirasse, des jambières et un heaume volés à un grand cadavre près de la brèche, Shivers la suivait. Les bandages lançaient des regards accusateurs en lieu et place de son orbite vide.

— De ce que j'ai entendu dire, ils sont aux portes du palais.

— Déjà ? s'étonna Salier avant de passer sa langue sur ses lèvres replètes. Où est le capitaine Langrier ?

— Elle s'est enfuie. La gloire ne la tentait plus.

— N'y a-t-il plus de loyauté qui tienne, en Styrie ?

— À ma connaissance, il n'y en a jamais eu, dit Cosca en lançant la Calvez dans son fourreau à Monza, qui l'attrapa au vol. À moins que vous ne comptiez celle que chaque homme se voue à lui-même. Y a-t-il un plan, si ce n'est attendre que Ganmark nous appelle ?

— Day, va là-haut, ordonna Monza en montrant les petites fenêtres à l'étage. Une fois qu'on aura eu Ganmark, laisse tomber la herse. Ou une fois que lui nous aura eus.

— D'accord, je ferme le piège sur lui, répondit Day, soulagée d'être envoyée loin du danger, même si Cosca craignait que ce ne soit que temporaire.

Elle se dirigea vers l'une des portes.

— Nous, on attend là. Quand Ganmark se pointe, on lui dit qu'on a capturé le grand-duc Salier. On fait venir Son Excellence, et ensuite… vous vous rendez bien compte qu'on va peut-être tous mourir ?

Le duc sourit faiblement, secouant ses bajoues.

— Je ne suis pas un combattant, général Murcatto, mais je ne suis pas non plus un lâche. Si je dois mourir, autant que je me batte avant de rejoindre ma tombe.

— Entièrement d'accord, acquiesça Monza.

— Oh, moi aussi, intervint Cosca. Même si une tombe reste une tombe, qu'on s'y batte ou non. Tu

es sûre qu'il viendra ?

— Oh, oui.

— Et quand il sera là ?

— On le tue, grogna Shivers.

Quelqu'un lui avait donné un bouclier et une grosse hache cloutée, l'extrémité du manche taillée en pointe. Il s'entraînait à frapper, l'air brutal.

Monza déglutit.

— On improvise.

— Ah, on improvise, sourit Cosca. Mon plan préféré.

Un fracas retentit dans le palais, suivi de cris et de ce qui ressemblait à un combat à l'épée. Monza tournait nerveusement sa main gauche sur la poignée de sa Calvez, qu'elle avait dégainée.

— Vous avez entendu ? demanda Salier, le visage livide.

Ses gardes, éparpillés dans le jardin et tripotant leurs armes empruntées, avaient à peine l'air plus vaillants. Mais c'était ainsi lorsqu'on affrontait la mort, lui avait souvent fait remarquer Cosca. Plus on s'en approche, pire semble l'idée. Shivers ne semblait pas éprouver la moindre angoisse. Celles qui lui restaient avaient dû être brûlées au fer rouge. Cosca non plus, le sourire de plus en plus large. Cordial, assis en tailleur, lançait ses dés sur les pavés.

Il leva les yeux vers Monza, aussi impassible que de coutume.

— Cinq et quatre.

— C'est bien ?

Il haussa les épaules.

— Ça fait neuf.

Monza haussa les sourcils. Elle avait assemblé une étrange compagnie, clairement, mais lorsqu'on suivait un plan à moitié fou, il fallait bien des hommes au moins à moitié fous pour l'exécuter.

Les sains d'esprit auraient cherché une meilleure idée.

Un autre fracas, suivi d'un cri étouffé, plus proche cette fois. Les soldats de Ganmark traversaient le palais vers le jardin. Cordial jeta ses dés une dernière fois avant de se lever, l'épée à la main. Monza tentait de rester immobile, les yeux rivés sur la porte ouverte qui donnait vers la galerie de tableaux, vers l'arche menant au reste du palais. L'unique entrée.

Un heaume apparut près de l'arche. Suivi d'un corps en armure. Un sergent talinais, l'épée et le bouclier levés, prêt au combat. Monza le regarda passer à pas de loup sous la herse. Il sortit précautionneusement dans la lumière, fronçant les sourcils.

— Sergent ! s'exclama gaiement Cosca.

— Capitaine.

Il se redressa, abaissa son épée. D'autres suivaient. Des soldats talinais armés jusqu'aux dents, vétérans barbus traversant la galerie avec vigilance, toutes griffes dehors. Ils eurent l'air surpris, mais pas mécontent, de voir des soldats de leur camp parvenus dans le jardin avant eux.

— C'est lui ? demanda le sergent en montrant Salier.

— C'est lui, sourit Cosca.

— Eh bien, quel gros porc !

— Oh, que oui !

Une ribambelle de soldats apparut, suivie d'un groupe d'officiers en uniformes immaculés, belles

épées mais pas d'armure. Devant ces officiers, un homme au visage doux et aux yeux tristes s'avançait avec une incontestable autorité.

Ganmark.

Monza aurait pu ressentir la faible satisfaction d'avoir su prédire si facilement ses actes, mais la vague de haine qui la submergea étouffa tout autre sentiment. Il portait une longue épée à la hanche gauche, une courte à la droite. Deux lames, coutume de l'Union.

— Sécurisez la galerie ! ordonna-t-il de son accent âpre en entrant dans le jardin. Faites surtout bien attention à ne pas abîmer les peintures.

Ses hommes s'exécutèrent. Beaucoup d'hommes. Monza les observait, tendue à l'extrême. Trop, peut-être, mais il était trop tard pour pleurer. Une seule chose comptait : tuer Ganmark.

— Général ! s'écria Cosca dans un salut retentissant. Nous avons le duc Salier !

— C'est ce que je vois. Bien joué, capitaine, vous avez été rapide, et vous en serez récompensé. Très rapide, ajouta-t-il avec une révérence moqueuse. Votre Excellence, quel honneur ! Le grand-duc Orso vous envoie ses salutations.

— Je chie sur ses salutations, aboya Salier.

— Et ses regrets de ne pouvoir assister en personne à votre défaite totale.

— S'il avait été là, je lui aurais chié dessus.

— Sans aucun doute. Était-il seul ? demanda-t-il à l'intention de Cosca.

— Il attendait, monsieur, acquiesça Cosca, en contemplant cette chose.

Il désigna d'un signe de tête la grande statue au centre du jardin.

— Le Guerrier de Bonatine, souffla Ganmark en s'avançant doucement vers elle, souriant face à l'image de marbre de Stolicus. Elle est encore plus belle en vrai. Elle ornera parfaitement les jardins de Fontezarmo.

Il était si proche. Monza tenta de contrôler sa respiration, mais son cœur battait la chamade.

— Je vous félicite pour cette merveilleuse collection, Votre Excellence.

— Je chie sur vos félicitations, sourit Salier.

— Vous chiez sur beaucoup de belles choses, on dirait. Enfin, une personne de votre taille produit sans aucun doute une grande quantité de merde. Amenez-moi ce gros lard.

L'heure était venue. Monza s'avança, sa main gauche sur la Calvez, sa main gantée au creux du coude de Salier, Cosca le tenant de l'autre côté. Les officiers et les gardes de Ganmark s'éparpillaient, contemplant la statue, le jardin, Salier, jetant un coup d'œil dans les couloirs par les fenêtres. Quelques-uns restaient près de leur général, l'un d'eux son épée dégainée, mais ils semblaient sereins. Pas prêts à se battre. Un seul camp.

Cordial était debout, immobile comme une statue, l'épée à la main. Le bouclier de Shivers était baissé, mais il avait les doigts crispés sur le manche de sa hache et son bon œil passait d'un ennemi à l'autre, jaugeant la menace. Plus Salier approchait, plus Ganmark souriait.

— Eh bien, Votre Excellence. Je me rappelle encore votre galvanisant discours. Celui que vous avez fait en formant la Ligue des Huit. Que disiez-vous, déjà ? Que vous préféreriez mourir que de vous prosterner devant un chien comme Orso ? J'aimerais beaucoup vous voir à genoux, maintenant. (Il sourit à Monza, à présent à quelques enjambées de lui.) Lieutenant, pourriez-vous…

Il plissa un instant ses yeux pâles, et la reconnut. Elle lui sauta à la gorge, bousculant son garde le plus proche, le visant droit au cœur.

Elle sentit le raclement familier de deux lames qui se rencontrent. En un éclair, Ganmark avait

réussi à dégainer son épée, assez pour repousser l'attaque de Monza. En tournant la tête, il évita le coup et ne reçut qu'une entaille sur la joue.

Puis ce fut le chaos dans le jardin.

L'épée de Monza laissa une longue estafilade sur la joue de Ganmark. L'officier le plus proche regarda Cordial d'un air interrogateur.

— Mais…

Cordial enfonça profondément son épée dans sa tête. La lame resta coincée dans son crâne, et Cordial lâcha prise. Une arme trop longue ; il préférait travailler de plus près. Soulagé de constater que les choses étaient enfin redevenues simples, il sortit son fendoir et le couteau à sa ceinture, leurs deux poignées familières dans ses mains. Tuer le plus possible pendant la confusion. Même les probabilités étaient simples. Onze contre vingt-six : simples, mais mauvaises.

Il poignarda un officier roux au ventre avant qu'il ne puisse dégainer, le poussa sur un troisième, s'approcha et lui enfonça le fendoir dans l'épaule, la lourde lame tranchant le tissu et la chair. Il évita une pointe de lance, et le soldat qui la tenait trébucha. Cordial lui enfonça son couteau dans l'aisselle, la lame glissant contre le bord de sa cuirasse.

Dans un claquement métallique, la herse tomba. Deux soldats étaient alors sous l'arche, et l'un d'eux se retrouva enfermé dans la galerie. L'autre avait dû se pencher en arrière pour fuir le carnage. Les pointes, qui lui avaient traversé l'estomac dans leur chute, le clouaient au sol. Il haletait, une jambe repliée sous son corps, l'autre prise de convulsions. Il se mit à crier, mais de toute façon, tout le monde criait déjà.

On se battait dans tout le jardin, et dans les quatre galeries autour. Relâchant sa garde un instant, Cosca se fit entailler l'arrière des cuisses. Shivers, qui avait presque coupé un homme en deux au début du combat, reculait à présent vers la galerie remplie de statues, secouant sa hache face aux trois soldats qui l'encerclaient, poussant un cri étrange, entre le rire et le rugissement.

L'officier roux poignardé par Cordial s'éloigna en boitant. Il passa la porte qui menait à la première galerie, poussant une série de grognements, et laissa une traînée de points sanglants sur le sol poli. Cordial lui sauta dessus, évitant un coup d'épée affolé, et lui arracha l'arrière de la tête d'un coup de fendoir. Le soldat cloué sous la herse bafouillait, gémissait, repoussait les pointes en vain. L'autre, qui commençait seulement à comprendre ce qui se passait, pointa sa hallebarde vers Cordial. Un officier à la joue ornée d'une marque de naissance sortit de sa contemplation perplexe de l'une des soixante-dix-huit peintures de la galerie et tira son épée.

Deux. Un et un. Cordial en souriait presque. Ça, il comprenait.

Monza attaqua de nouveau Ganmark, mais l'un de ses soldats la contra, la frappant de son bouclier. Elle glissa, roula au sol et se releva, les combats fourmillant autour d'elle.

Salier poussa un cri, dégaina une petite épée qu'il avait dissimulée dans son dos et entailla un officier surpris au visage. Il se jeta sur Ganmark, étonnamment agile pour un homme de son âge, mais pourtant pas assez. Le général évita le coup et embrocha calmement le gros ventre du Grand-Duc de Visserine. Monza vit un morceau de lame ensanglantée émerger du dos de l'uniforme blanc. Comme du dos de la chemise blanche de Benna.

— Oh ! s'exclama Salier.

D'un coup de botte, Ganmark le repoussa, l'envoyant trébucher sur les pavés et s'effondrer contre le piédestal en marbre du Guerrier. Le duc glissa dessus, ses mains potelées sur son ventre, le sang coulant le long de son uniforme.

— Tuez-les tous ! hurla Ganmark. Mais attention aux tableaux !

Deux soldats se jetèrent sur Monza. Elle se déplaça et ils se rentrèrent dedans. Elle évita le coup maladroit de l'un et frappa le second à l'entrejambe, juste sous sa cuirasse. Il poussa un cri aigu, tombant à genoux, mais avant qu'elle puisse se redresser, l'autre l'attaquait déjà. Elle parvint à peine à parer le coup, si puissant qu'il faillit éjecter la Calvez de sa main. Le soldat lui frappa la poitrine de son bouclier, le bord de sa cuirasse s'enfonçant dans son ventre et lui coupant le souffle. Il s'apprêta à frapper de nouveau, mais poussa un cri et flancha. L'un de ses genoux céda et il s'écrasa à plat ventre. Un carreau d'arc plat était planté dans sa nuque. Monza vit Day penchée à une fenêtre à l'étage, l'arc à la main.

Ganmark la montra du doigt.

— Tuez la fille blonde !

Elle s'évanouit à l'intérieur et les derniers soldats talinais partirent à sa poursuite sans discuter.

Salier contemplait le sang qui dégoulinait entre ses doigts potelés, le regard vaguement absent.

— Qui aurait cru… que je mourrais au combat ?

Sa tête retomba sur le piédestal de la statue.

— Le monde n'arrêtera-t-il jamais de nous surprendre ? demanda Ganmark, déboutonnant le col de sa veste et sortant un mouchoir pour éponger l'entaille sur sa joue puis essuyer méticuleusement le sang de Salier sur son épée. C'est donc vrai. Vous êtes toujours en vie.

Monza, qui avait retrouvé sa respiration, brandissait l'épée de son frère.

— C'est vrai, enculé.

— J'ai toujours admiré la subtilité de votre rhétorique.

L'homme que Monza avait atteint à l'entrejambe gémissait en rampant vers la herse. Ganmark l'enjamba, avançant vers elle, rangeant le mouchoir ensanglanté dans une poche, puis reboutonnant son col de sa main libre. Derrière les colonnades, les combats faisaient rage, mais Monza et Ganmark étaient seuls dans le jardin. Sauf si l'on comptait les cadavres éparpillés çà et là.

— Il n'y a plus que nous deux, alors ? Ça fait longtemps que je ne me suis pas battu pour de vrai, mais je ferai de mon mieux pour ne pas vous décevoir.

— Ne vous inquiétez pas pour ça. Votre mort me satisfera pleinement.

Il esquissa un petit sourire, et ses yeux aqueux se posèrent sur son épée.

— Vous vous battez de la main gauche ?

— Je voulais vous laisser une petite chance.

— Le moins que je puisse faire est de me plier à la même contrainte.

Il passa élégamment son épée d'une main à l'autre, changea sa garde et pointa la lame vers elle.

— Si vous êtes prête…

Monza n'était pas du genre à attendre une invitation. Elle fondit sur lui, mais il s'y attendait, l'évita et contre-attaqua avec de petits coups verticaux. Ils croisèrent le fer, coups droits et revers, les lames scintillant dans les rais de lumière qui filtraient entre les arbres. Les bottes de cavalerie polies de Ganmark glissaient aussi agilement que celles d'un danseur sur les pavés. Il frappait à la vitesse de l'éclair. Elle para une fois, puis deux, évita de justesse un troisième coup. Elle dut reculer pour reprendre son souffle avant de reprendre.

« Il est déplorable de fuir l'ennemi », écrivait Farans, « mais l'alternative est souvent pire. »

Elle regarda Ganmark avancer, décrivant de petits cercles avec la pointe de son épée.

— Je crains que votre garde ne soit trop basse. Vous êtes pleine de passion, mais la passion sans

discipline est tel un enfant capricieux.

— Fermez votre putain de gueule et venez vous battre !

— Oh, je peux à la fois parler et vous entailler.

Il attaqua pour de bon, la poussant d'un côté du jardin à l'autre. Elle parait en désespoir de cause, attaquait à son tour faiblement quand elle le pouvait, mais les occasions étaient à la fois rares et perdues.

Elle avait entendu dire qu'il était l'une des plus grandes lames du monde, et à la manière dont il se battait de la main gauche, elle n'avait aucun mal à le croire. Ses compétences allaient bien au-delà de tout ce qu'elle avait su faire au meilleur de sa forme, et le meilleur de sa forme avait été écrasé sous la botte de Gobba, et éparpillé sur le flanc de la montagne de Fontezarmo. Ganmark était plus rapide, plus fort, plus agile. Ce qui signifiait que sa seule chance était de se montrer plus maligne, plus rusée, plus tordue. Plus fâchée.

Elle feinta à gauche, attaqua à droite. Il recula d'un bond, elle retira son heaume et le lui jeta au visage. Il s'abaissa au dernier moment, le heaume rebondit sur le haut de son crâne et Ganmark poussa un grognement. Elle se jeta sur lui, mais il évita le coup, et elle n'érafla que la tresse dorée sur le côté de son uniforme. Elle frappait, il parait, combat modèle.

— Maligne.

— Allez vous faire enculer.

— Ça me tente bien, une fois que je vous aurais tuée.

Il lui porta un coup droit, mais au lieu de se reculer, elle s'avança, brandit son épée, leurs gardes raclèrent l'une contre l'autre. Elle essaya de le faire trébucher, en vain. Elle tenta les coups de pied, l'atteignit au genou, sa jambe plia un bref instant. Elle était vicieuse, mais Ganmark s'était déjà éloigné et elle ne parvint qu'à arracher quelques feuilles d'une topiaire, qui s'envolèrent dans le vent.

— Il y a des façons plus simples de tailler les haies, si c'est ce que vous cherchez à faire.

Sans prévenir, il se mit à l'attaquer soudain, une série de coups la forçant à reculer sur les pavés. Elle sauta par-dessus le cadavre ensanglanté d'un des gardes, se pencha pour passer entre les grandes jambes de la statue, qu'elle garda entre Ganmark et elle le temps de trouver un moyen de l'avoir. Elle jeta sa cuirasse au sol. Elle ne protégerait rien face à un homme de son talent, et le poids ne faisait que la fatiguer.

— Plus de pièges, Murcatto ?

— Je vais trouver un truc, salaud !

— Dépêchez-vous.

L'épée de Ganmark, passant entre les jambes de la statue, ne la manqua que d'un cheveu.

— Tu ne vas pas gagner simplement parce que tu te crois lésée. Parce que tu penses que ta cause est juste. C'est la meilleure lame qui gagne, pas la plus rageuse.

Il fit mine de contourner l'énorme jambe droite du guerrier, mais passa en fait de l'autre côté, sautant par-dessus le cadavre de Salier allongé contre le piédestal. Elle le vit venir, repoussa son épée, puis le visa à la tête avec peu d'élégance mais beaucoup de force. Il l'évita de justesse. La lame de la Calvez entailla le mollet musclé de Stolicus, envoyant voler des morceaux de marbre. La poignée vibra sous le choc, envoyant des ondes douloureuses dans sa main gauche. Monza recula.

Les sourcils froncés, Ganmark toucha doucement l'entaille à la jambe de la statue.

— Du pur vandalisme.

Il se jeta sur elle et la força à reculer, ses bottes glissant sur les pavés et la pelouse. Elle tentait désespérément de trouver une ouverture par la provocation, le piège ou la force. Mais Ganmark anticipait chacun de ses coups, qu'il parait avec l'efficacité imbattable d'un maître. Il ne fatiguait pas. Plus le combat avançait, plus il avait l'avantage. Et plus les chances de Monza diminuaient.

— Vous devriez travailler votre revers, dit-il. Trop haut. Il limite vos options et vous rend vulnérable. (Deux attaques supplémentaires, qu'il repoussa négligemment.) Et vous penchez trop votre lame vers la droite quand vous frappez.

Un coup, qu'il para, une lame glissant sur l'autre dans un choc métallique. D'une simple vrille du poignet, il lui arracha la Calvez des mains, qui s'écrasa sur les pavés.

— Vous voyez ce que je veux dire.

Surprise, elle recula d'un pas, vit le soleil se refléter sur la lame de Ganmark. Il lui embrocha la paume de la main gauche, la pointe passant entre les os et lui piquant l'épaule, lui clouant le bras comme de la viande sur une brochette gurkienne. Un instant plus tard, la douleur l'assaillit. Ganmark tordit l'épée pour forcer Monza à s'agenouiller, gémissante, penchée en arrière, à sa merci.

— Si vous me dites que vous ne méritez pas que je vous fasse subir cela, considérez que c'est un cadeau des gens de Caprile.

Il vrilla son épée et elle sentit la pointe s'enfoncer dans son épaule, l'acier lui moudre les os de la main, le sang couler le long de son avant-bras, dans son maillot.

— Allez vous faire foutre ! lui jeta-t-elle.

C'était ça ou hurler.

Il esquissa un sourire triste.

— Une offre gracieuse, mais votre frère était plus mon type.

Il retira la lame de sa main et elle tomba à quatre pattes, pantelante. Elle ferma les yeux, attendant que l'acier s'enfonce entre ses omoplates et lui traverse le cœur, de la même façon qu'elle avait transpercé Benna.

Elle se demanda si ça ferait très mal, et combien de temps ça durerait. Très mal, certainement, mais pas longtemps.

Elle entendit des pas s'éloigner sur les pavés, et leva doucement la tête. Ganmark glissa un pied sous la Calvez et la fit jaillir dans sa main.

— Un point pour moi, je pense.

Il projeta l'épée comme un javelot, qui se planta dans la pelouse à côté de Monza, vacillant légèrement.

— Qu'est-ce que vous en dites ? On fait deux sur trois ?

La longue galerie où étaient exposés les chefs-d'œuvre styriens du duc Salier était maintenant ornée de cinq cadavres. Décoration ultime pour n'importe quel palais, même si le dictateur perspicace pensera à les remplacer régulièrement pour éviter les mauvaises odeurs. Surtout par temps chaud. Deux soldats déguisés de Salier et un officier de Ganmark gisaient, tout ensanglantés, dans des attitudes peu dignes. Un garde du général avait réussi à mourir dans une position approchant du confort, enroulé autour d'un guéridon sur lequel trônait un vase ornemental.

Un autre garde se traînait vers la porte en maculant le sol d'une traînée rouge. Cosca l'avait éventré juste sous sa cuirasse, et il lui était difficile de retenir ses entrailles en rampant.

Deux jeunes officiers faisaient encore face à Cosca, leurs épées dégainées et leurs yeux brillant d'une haine féroce. Ils auraient probablement été très sympathiques dans des circonstances plus

heureuses. Ils devaient aimer leur mère, qui les chérissait sûrement en retour. Ils ne méritaient certainement pas de mourir dans ce temple de la cupidité pour avoir choisi de servir un camp plutôt que l'autre. Mais Cosca n'avait d'autre choix que de s'efforcer de les tuer. Même la plus petite limace, le plus petit ver, le plus petit brin d'herbe se bat pour rester en vie. Pourquoi le mercenaire le plus tristement célèbre de toute la Styrie en ferait-il autrement ?

Les deux officiers s'écartèrent, l'un se dirigeant vers les grandes fenêtres, l'autre vers les peintures, guidant Cosca au bout de la galerie et, sans nul doute, au terme de sa vie. Il transpirait dans son uniforme talinais et ses poumons le brûlaient. Se battre à mort était indéniablement une affaire de jeune homme.

— Allons, allons, mes amis, murmura-t-il en soupesant son épée. Et si vous m'attaquiez un par un ? N'avez-vous donc pas d'honneur ?

— Pas d'honneur ? ricana l'un. Nous ?

— Tu t'es déguisé pour prendre lâchement notre général par traîtrise, siffla l'autre, le visage empourpré par l'outrage.

— C'est vrai, c'est vrai, reconnut Cosca en baissant son épée. Et je me sens couvert de honte. Je me rends.

Celui de gauche ne se laissa pas duper. Celui de droite, quelque peu perplexe, dévia un instant son arme. C'est sur lui que Cosca lança son couteau.

Il siffla dans l'air et s'enfonça dans le flanc du jeune homme, qui se plia en deux. Cosca chargea, pointant son épée sur son torse. Soit le garçon s'était penché en avant, soit Cosca avait mal visé, toujours est-il que la lame l'atteignit au cou et, reconnaissance spectaculaire de l'utilité du temps passé à l'aiguiser, lui trancha la tête d'un coup. Elle tourna comme une toupie, le sang giclant par la trachée, et rebondit sur l'un des tableaux avec un grondement sourd. Le corps bascula vers l'avant, de grands jets de sang jaillissant de la jugulaire tranchée.

Surpris, Cosca émit un cri triomphal, mais l'autre officier se jeta sur lui, le frappant comme on bat un tapis. Cosca se pencha, se vrilla, para, évita au dernier moment un coup droit sauvage. Il finit par trébucher sur le corps sans tête, s'étalant dans la mare de sang.

Avant de terminer le travail, l'officier cria à son tour. Cosca lui lança la première chose qui lui tomba sous la main. La tête coupée. Elle atteignit le jeune homme au front et le renversa. Cosca ramassa son épée et se retourna, du sang sur son visage, sa main, son épée, ses vêtements. Étrangement approprié, après la vie qu'il avait vécue.

L'officier était de nouveau sur lui, lui assenant une succession de coups furieux. Cosca reculait aussi vite que possible sans tomber, l'épée basse, affectant un épuisement terrible, sans toutefois avoir vraiment besoin de faire semblant. Il perdit l'équilibre en se heurtant à la table, chercha une prise derrière lui et attrapa la jarre ornementale. L'officier s'avança, levant son épée avec une exclamation qui se changea en grognement choqué quand il vit la jarre lui foncer dessus. Il parvint à la détourner d'un coup d'épée, des fragments de poterie explosant à côté de lui, mais cela l'avait forcé à baisser sa garde. Cosca se jeta sur lui, enfonça sa lame dans sa joue et la vit ressortir par sa nuque, en un coup d'une parfaite exécution.

— Oh…

Cosca ressortit son épée et recula vivement. L'officier vacillait.

— Est-ce que…

Ses yeux chassieux étaient tout surpris, le regard d'un ivrogne qui découvre au réveil qu'il est

attaché à un poteau et privé de ses possessions. Cosca ne se souvenait pas si c'était arrivé à Estriani ou à Port Ouest, tant ces années-là se ressemblaient.

— Qu'est-qui-pa…

Cosca évita le coup de l'officier, porté avec une lenteur caricaturale, le laissant tourner en un large cercle et s'écraser sur le côté. Il roula laborieusement, se releva, le sang coulant doucement de la coupure nette à côté de son nez. L'œil au-dessus était un peu hagard, un côté de son visage aussi mou que du vieux cuir.

— Jevaistevaidiver…, bava-t-il.

— Pardon ? s'enquit Cosca.

— Jeuurgh !

Il leva son épée tremblante et chargea. Suivant une trajectoire oblique qui le mena droit dans le mur. Il s'écrasa dans le tableau de la fille surprise pendant son bain, en arracha une grande partie d'un incontrôlable coup d'épée avant de s'affaisser derrière la toile, une botte dépassant du cadre doré. Immobile.

— Il a de la chance, le salaud ! murmura Cosca.

Mourir sous une femme nue. Son rêve le plus cher.

L'épaule de Monza était en feu. Sa main gauche, bien plus encore. Le sang dégoulinait sur sa paume et ses doigts. Elle ne pouvait pas fermer le poing, encore moins tenir une lame. Elle n'avait pas le choix. Elle retira le gant de sa main droite avec les dents et attrapa la poignée de la Calvez, sentant les os tordus bouger tandis que ses doigts raidis se fermaient sur la poignée, le petit toujours douloureusement droit.

— Ah, votre main droite ? (Ganmark lança son épée qu'il rattrapa de sa propre main droite aussi agilement qu'un jongleur.) J'ai toujours admiré votre détermination, si ce n'est les buts qu'elle sert. La vengeance, hein ?

— La vengeance, siffla-t-elle.

— La vengeance. Et si vous réussissez, vous y gagnerez quoi ? Toute cette douleur, ces efforts, ces trésors, ce sang, pour quoi ? Qui s'en portera mieux, au final ? (De ses yeux tristes, il la regarda se lever lentement.) Pas les morts que vous aurez vengés, certainement. Ils continuent de pourrir, ça ne change rien pour eux. Pas ceux que vous aurez châtiés, bien évidemment. Des cadavres aussi. Mais vous, qui aurez pris votre vengeance, hein, vous ? Est-ce que vous dormirez mieux une fois responsable de tout un tas de meurtres ? Une fois que vous aurez semé les graines sanglantes d'une centaine d'autres rétributions ?

Elle tournait autour de lui, en cherchant un piège qui pourrait le tuer. Il reprit :

— Tous ces morts à la banque de Port Ouest, c'était votre joli travail, je suppose ? Et le carnage chez Cardotti, une réponse juste et proportionnée ?

— J'avais pas le choix !

— Ah, « j'avais pas le choix ». Excuse favorite du mal inévitable qui se répète en écho depuis des âges, et atterrit dans votre bouche tordue.

Il s'approcha d'elle de son pas dansant, leurs épées s'entrechoquèrent, une fois, puis deux. Il donna un coup, elle para, il frappa de nouveau. Chaque contact envoyait une vague de douleur dans le bras de Monza. Elle serra les dents, crispant ses traits dans une expression agressive, mais elle ne pouvait cacher à quel point elle souffrait, à quel point elle était maladroite. Si elle avait eu une petite chance avec sa main gauche, elle n'en avait aucune avec la droite, et elle le savait bien.

— Pourquoi les Parques ont choisi de vous sauver, je ne le saurai jamais, mais vous auriez dû les remercier gentiment et vous fondre dans l'obscurité. Ne faisons pas comme si votre frère et vous ne méritiez pas précisément ce qui vous est arrivé.

— Allez vous faire foutre ! Je méritais rien du tout. (Mais en prononçant ces paroles, elle se posa la question.) Mon frère ne le méritait pas !

Ganmark gloussa.

— Personne n'est plus prompt à pardonner à un bel homme que moi, mais votre frère était un lâche revanchard. Un parasite charmant, avide, sans pitié et sans courage. Un homme au caractère le plus vil qu'on puisse imaginer. La seule chose qui l'éloignait de la nullité et de l'inconséquence totales, c'était vous.

Il se jeta sur elle avec une vélocité imparable. Elle se recula, tomba contre un cerisier en grognant et se releva sous une pluie de pétales blancs. Il aurait sûrement pu l'embrocher, mais il restait immobile, telle une statue, l'épée en garde, souriant légèrement en la regardant se redresser.

— Et disons ce qui est, général Murcatto. Malgré vos indéniables talents, vous n'avez jamais été une image de vertu. Il doit bien y avoir cent mille personnes qui avaient des raisons de balancer votre carcasse honnie du haut de cette terrasse !

— Pas Orso ! Pas lui !

Elle se baissa, le frappa aux hanches en désespoir de cause, grimaçant en sentant l'épée bouger dans sa paume meurtrie.

— Si c'est une blague, elle n'est pas drôle. Parlementer avec le juge, quand la sentence est de toute évidence plus que méritée ? (Il se déplaçait avec tout le soin d'un artiste peignant sa toile, la forçant à retourner sur les pavés.) Combien de morts avez-vous provoquées ? Combien de villes détruites ? Vous êtes une scélérate ! Une profiteuse glorifiée ! Vous êtes un ver qui s'est nourri du cadavre pourrissant de la Styrie. (Trois autres coups, aussi rapides que le marteau d'un sculpteur sur son burin, secouant l'épée dans la main douloureuse de Monza.) Vous ne le méritiez pas, dites-vous ? Vous ne le méritiez pas ? Votre main droite est suffisamment pathétique, ne vous donnez pas une raison supplémentaire d'avoir honte.

Elle s'avança vers lui, fatiguée, gauche, endolorie. Il la repoussa avec dédain, passa habilement derrière elle. Elle se prépara à recevoir l'épée dans le dos, mais sentit à la place un coup de pied aux fesses qui l'envoya s'étaler sur les pavés. Ses doigts engourdis lâchèrent une fois de plus l'épée de Benna. Elle resta immobile un moment, à bout de souffle, puis se retourna pour se mettre à genoux. Elle n'avait plus vraiment de raison de se lever. Elle serait bientôt de nouveau au sol, une fois qu'il l'aurait poignardée. Sa main droite brûlait, tremblait. L'épaule de son uniforme volé était tachée de sang, sang qui dégoulinait aussi de sa main gauche.

Du bout de l'épée, Ganmark trancha la tête d'une fleur qui atterrit dans sa paume accueillante. Il la porta à son visage et inspira.

— Quelle belle journée, quel bel endroit pour mourir. On aurait dû vous finir à Fontezarmo, avec votre frère. Mais ici, ça ira.

Elle n'était pas inspirée pour de belles dernières paroles, alors elle rejeta la tête en arrière et lui cracha dessus. Elle l'atteignit au cou, tachant le col immaculé de son uniforme. Une vengeance mesquine, certes, mais une vengeance quand même. Il baissa les yeux.

— Une demoiselle irréprochable jusqu'au bout.

Son attention fut détournée par quelque chose à côté de lui, et il se recula pour éviter un projectile

qui alla s'écraser dans un parterre de fleurs. Un couteau. Poussant un grognement, Cosca fondit sur lui, aboyant comme un chien enragé en écrasant le général sur les pavés.

— Cosca ! s'écria Monza en reprenant son épée. En retard, comme toujours !

— J'étais occupé à côté, grogna le vieux mercenaire en reprenant son souffle.

— Nicomo Cosca ? dit Ganmark en fronçant les sourcils. Je pensais que vous étiez mort.

— On a souvent annoncé ma mort, à tort. Mes nombreux ennemis…

— … qui prennent leurs rêves pour des réalités, termina Monza en se relevant, se secouant pour retrouver des forces. Si vous vouliez me tuer, vous auriez dû le faire plutôt que d'en parler.

Ganmark recula doucement, dégainant sa petite lame de sa main gauche, la pointant sur elle, l'épée toujours vers Cosca, ses yeux passant de l'un à l'autre.

— Oh, j'ai encore le temps.

Shivers était hors de lui. Ou peut-être était-il enfin lui-même ? La douleur l'avait rendu fou. Ou l'œil qui lui restait voyait mal. Ou il était encore sous l'effet du brou qu'il avait fumé les jours précédents. Dans tous les cas, il était en enfer.

Et ça lui plaisait.

La longue galerie scintillait, brillait, ondoyait comme une piscine pleine de vagues. Par les fenêtres, le soleil brûlait, le poignardait comme des centaines de pointes de verre. Les statues étincelaient, souriaient, transpiraient, l'encourageaient. Il avait beau être borgne, il voyait les choses plus clairement. La douleur avait chassé tous ses doutes, ses peurs, ses questions, ses choix. Ce fardeau avait pesé sur lui comme un poids mort. Ce fardeau, c'étaient des faiblesses, des mensonges, des efforts gâchés. Il s'était forcé à croire que les choses étaient compliquées quand elles étaient joliment, affreusement simples. Toutes les réponses se trouvaient dans sa hache.

Sa lame refléta le soleil, laissant une traînée blanche frémissante derrière elle quand elle transperça le bras d'un homme, envoyant des étincelles noires en l'air. Du tissu battant au vent. De la chair déchirée. Des os brisés. Le métal qui se tord, qui ploie. Une lance s'écrasa dans le bouclier de Shivers et un rugissement au goût agréable s'échappa de sa gorge tandis qu'il frappait de nouveau avec sa hache. Elle s'enfonça dans une cuirasse, laissant un gros creux derrière elle ; le corps alla exploser une jarre vide, et se tortilla au milieu de la poterie en miettes.

Le monde était retourné de l'intérieur, comme les entrailles luisantes de l'officier qu'il avait éventré juste avant. Dans le temps, il se fatiguait au combat. Aujourd'hui, le combat le revigorait. La rage montait en lui, s'échappait de son corps, lui embrasant la peau. À chaque coup, ça empirait, s'améliorait, ses muscles brûlaient et il ne pouvait s'empêcher de crier, de rire, de pleurer, de chanter, de sauter, de danser, de hurler.

Du bouclier, il repoussa une épée, l'arracha de la main qui la tenait, se retrouva sur le soldat en question, l'enlaçant, lui embrassant le visage. Il rugit en courant, courant, les jambes brûlantes, emboutit une statue, l'envoya valser. Elle s'écrasa dans une autre, encore une autre ; elles se renversaient, explosaient au sol, comme des dominos s'effondrant en un nuage de poussière et de fumée.

Le garde s'étala dans les ruines en gémissant, puis essaya de se retourner. La hache de Shivers s'enfonça dans le haut de son heaume, qui sonnait creux, le bord métallique descendit juste sous ses yeux et lui écrasa le nez en une gerbe de sang.

— Crève, putain ! (Shivers frappa le côté du casque et le garde tourna la tête.) Crève ! (Il se redressa et s'écroula de l'autre côté, le cou crissant comme une chaussette remplie de gravier.) Crève

! Crève !

« Clang, clang », comme le raffut des pots et des poêles près de la rivière après le repas du soir. Une statue observait la scène d'un air désapprobateur.

— Je te dérange ?

Shivers lui fendit le crâne d'un coup de hache. Sans savoir comment il en était arrivé là, il se retrouva en train d'enfoncer le bord de son bouclier dans un visage jusqu'à ce qu'il ne fût plus qu'une masse rouge informe. Quelqu'un murmura, tout doucement, à son oreille. Une voix démente, sifflante, un croassement.

— Je suis fait de mort. Je suis le Grand Niveleur. Je suis la tempête des Hauts Lieux.

La voix du Neuf-Sanglant, qui s'élevait de sa propre gorge. La galerie était envahie de cadavres d'hommes et de statues éparpillées un peu partout.

— Toi ! (Shivers pointa sa hache ensanglantée vers le dernier, recroquevillé au bout de la galerie poussiéreuse.) Je te vois, connard. Personne ne sort.

Il s'aperçut qu'il parlait en nordique. L'homme ne comprenait pas un mot de ce qu'il disait. Mais ça ne changeait pas grand-chose.

À son avis, il avait compris.

Monza se força à descendre l'arcade, en exhortant les dernières forces de ses jambes meurtries, attaquant en grondant, dans tous les sens, sans jamais s'arrêter. Ganmark battait en retraite, reculait dans le soleil, l'ombre, puis le soleil de nouveau, les sourcils froncés en une concentration furieuse. Ses yeux passaient d'un côté à l'autre, parant sa lame et celle de Cosca qui l'attaquaient depuis les piliers sur sa droite, leurs respirations bruyantes, leurs pas rapides, le claquement de l'acier sur l'acier résonnant sous le plafond voûté.

Elle lui porta un coup droit, un revers, ignorant la douleur dans son poignet tandis qu'elle arrachait la petite lame qu'il tenait dans sa main et la faisait tomber dans l'ombre. Ganmark se recula, repoussa de justesse l'une des attaques de Cosca avec sa longue épée, exposant son côté vulnérable vers elle. Elle sourit, s'apprêta à plonger quand quelque chose s'écrasa dans la fenêtre sur sa gauche, et lui envoya des bris de verre au visage. Elle crut entendre la voix de Shivers rugir de l'autre côté. Ganmark se glissa entre deux piliers et Cosca le suivit dans la cour, l'attaquant avec son épée, le faisant reculer au centre du jardin.

— Est-ce que tu veux bien te dépêcher de tuer ce connard ? siffla Cosca.

— Je fais de mon mieux. Va à gauche.

— Très bien, à gauche.

Ils se séparèrent pour ramener Ganmark vers la statue. Il avait l'air épuisé maintenant ; il haletait et ses joues douces étaient tachées de rose et luisaient de sueur. Elle sourit en fondant sur lui, sentant la victoire approcher, mais son sourire s'évanouit quand il se jeta soudain sur elle. Elle évita son premier coup, l'attaqua à son tour, mais il la repoussa. Il était bien moins fatigué qu'elle ne l'avait cru, et elle bien davantage. Elle prit un mauvais appui et vacilla. Ganmark passa devant elle et lui entailla la cuisse. Elle voulut se retourner, mais sa jambe se déroba. Elle tomba et laissa la Calvez s'échapper de ses doigts inertes.

Cosca passa en criant, agitant son épée comme un fou. Ganmark évita son attaque et, en un bond, lui transperça le ventre. L'épée de Cosca s'écrasa dans le tibia du Guerrier et il la laissa tomber au milieu des éclats de pierre. Le général retira sa lame, et Cosca tomba à genoux, s'écrasant au sol avec un long grognement.

— Et voilà.

Ganmark se tourna vers Monza, la plus grande œuvre de Bonatine s'élevant derrière lui. Quelques éclats de marbre se détachaient de la cheville de la statue, frappée au même endroit par Monza et Cosca.

— Tu m'as donné du fil à retordre, je te l'accorde. Tu es, ou tu as été, une femme à la détermination remarquable.

Cosca rampait sur les pavés, laissant des traînées de sang derrière lui.

— Mais en gardant les yeux rivés sur ton but, tu as oublié de regarder autour de toi. La nature de la grande guerre dans laquelle tu combats. La nature des gens les plus proches de toi.

Ganmark ressortit son mouchoir pour éponger la sueur de son front et essuyer le sang sur sa lame.

— Si le duc Orso et l'État de Talins sont une épée avec le sceau de Valint et Balk, alors tu n'étais que la pointe impitoyable de cette épée, ajouta-t-il en désignant le bout de la sienne. Elle coupe, elle tue, sans jamais se demander pourquoi. (Il y eut un léger craquement et, au-dessus de son épaule, l'épée du Guerrier vacilla un tout petit peu.) Enfin, ça n'a plus d'importance. Ton combat est terminé. (Ganmark s'arrêta à un pas d'elle, affichant toujours le même sourire triste.) Quelques dernières paroles piquantes ?

— Derrière toi, grogna Monza en serrant les dents, car le Guerrier vacillait doucement vers l'avant.

— Tu dois me prendre pour un…

Il y eut comme une détonation. La jambe de la statue se brisa, et la masse de pierre s'écroula inexorablement vers l'avant.

Ganmark commençait à peine à se retourner quand la pointe de l'épée géante de Stolicus l'embrocha entre les deux omoplates, le mettant à genoux ; elle ressortit par son ventre et s'écrasa sur les pavés, éclaboussant le visage meurtri de Monza de sang et d'éclats de pierre. Les jambes de la statue se brisèrent en heurtant le sol, les pieds nobles toujours sur le piédestal, et le reste du corps se craquela en gros morceaux, roulant un peu partout dans un nuage de poussière de marbre. Des hanches à la tête, l'image fière du plus grand soldat de l'histoire était encore une magnifique pièce, qui regardait sévèrement le général d'Orso empalé sur sa monstrueuse épée.

Ganmark émit un bruit de succion, comme de l'eau dans un bassin, et toussa un peu de sang sur le devant de son uniforme. Il laissa tomber son épée, et sa tête bascula en avant.

Il y eut un moment de calme.

— Voilà ! coassa Cosca. Voilà ce que j'appelle un heureux accident !

Quatre morts, plus que trois. Monza vit quelqu'un sortir de derrière une des colonnades, grimaça en ramassant son épée, se mettant en garde pour la troisième fois, sans savoir quelle main lui faisait le moins mal. C'était Day, braquant toujours son arc plat. Cordial était à côté d'elle, le couteau et le fendoir dans les mains.

— Vous l'avez eu ? demanda la fille.

Monza désigna le cadavre de Ganmark agenouillé au bout de la lame de bronze.

— Stolicus l'a eu.

Cosca se recula jusqu'à un cerisier et s'appuya contre le tronc. Il avait l'air d'un homme faisant une sieste en plein été. Si on faisait abstraction de la main ensanglantée pressée contre son ventre. Monza boita jusqu'à lui, planta la Calvez dans la pelouse et s'agenouilla.

— Laisse-moi voir.

Elle voulut déboutonner son gilet mais, avant qu'elle n'arrive au deuxième bouton, il prit gentiment ses mains, tordues et ensanglantées, dans les siennes.

— J'attends depuis des années que tu m'enlèves mes vêtements mais là, je vais devoir décliner poliment. Je suis fini.

— Toi ? Jamais.

Il lui serra les mains.

— On m'a éventré, Monza. C'est fini.

Il leva les yeux vers la porte, elle entendait les soldats qui tentaient d'ouvrir la herse.

— Et bientôt, tu auras d'autres problèmes. Quatre sur sept, quand même, ma belle, ajouta-t-il en souriant. J'aurais jamais cru que t'en aurais quatre sur sept.

— Quatre sur sept, murmura Cordial derrière elle.

— J'aurais bien aimé qu'il y ait Orso dans le lot.

— Bah, dit Cosca en haussant les sourcils. C'est une noble quête, mais on ne peut pas tuer tout le monde.

Shivers s'approchait doucement de l'une des portes. Il regarda à peine le cadavre de Ganmark en passant.

— Il n'y en a plus ?

— Ici, non, répondit Cordial avant de montrer la porte. Mais dehors, oui.

— On dirait.

Le Nordique s'arrêta tout près. Sa hache pendante, son bouclier cabossé, son visage pâle et ses bandages étaient tachés de rouge sombre.

— Ça va ? l'interrogea Monza.

— Je suis perdu.

— Est-ce que t'es blessé ? C'est ce que je te demande.

Il mit une main sur ses bandages.

— Pas plus qu'avant… Faut croire que la lune m'a à la bonne aujourd'hui, comme disent les gens des collines, répondit-il avant de regarder l'épaule et la main ensanglantées de Monza. Tu saignes.

— Mon cours d'escrime a mal tourné.

— Tu veux un bandage ?

— On aura de la chance si on a le temps de saigner à mort, rétorqua-t-elle en montrant les soldats s'acharnant sur la herse.

— On fait quoi maintenant, alors ?

Elle ouvrit la bouche, mais aucun son n'en sortit. Même si elle en avait eu la force, il était inutile de se battre. Le palais grouillait de soldats d'Orso. Il était inutile de se rendre. Ils auraient de la chance s'ils réussissaient à rentrer à Fontezarmo sans se faire tuer. Benna lui avait toujours reproché de ne pas prévoir les choses assez loin dans l'avenir, et là, il semblait bien avoir eu raison…

— J'ai une solution.

Le visage de Day se fendit d'un sourire inespéré. Monza suivit son doigt pointé vers le toit en plissant les yeux. Une silhouette noire se découpait sur le ciel clair.

— Quel bel après-midi, mes amis ! (Monza n'aurait jamais cru être heureuse d'entendre la voix geignarde de Castor Morveer.) J'espérais voir la célèbre collection du duc de Visserine et je me suis totalement perdu ! Je suppose qu'aucun d'entre vous ne saurait m'indiquer où elle se trouve ? On m'a dit qu'il avait le chef-d'œuvre de Bonatine !

Monza montra la statue d'un doigt sanglant.

— Elle n'est plus aussi étincelante qu'avant !

Vitari, qui avait rejoint l'empoisonneur, faisait doucement descendre une corde.

— On est sauvés, grogna Cordial, du ton qu'il aurait pu utiliser pour dire « On est morts ».

Monza n'avait pas la force de se réjouir. Elle ne savait même pas si elle était satisfaite.

— Day, Shivers, montez.

— J'arrive.

Day jeta son arc et courut à la corde. Le Nordique considéra Monza un moment, les sourcils froncés, puis suivit.

Cordial observait Cosca.

— Et lui ?

Le vieux mercenaire avait l'air de s'être endormi, les paupières frémissantes.

— On va devoir le traîner en haut. Prends-le.

Le bagnard passa un bras sous les épaules de Cosca et commença à le soulever. Il se réveilla en sursaut, grimaçant.

— Ah ! Non, non, non, non, non. (Cordial le reposa doucement et il secoua la tête, pantelant.) Je ne vais pas hurler en me faisant hisser par une corde pour mourir sur un toit. Ici, c'est aussi convenable qu'ailleurs, et le moment est bien choisi. Je jure de le faire depuis des années, je ferais bien de tenir mes promesses pour une fois.

Elle s'accroupit à côté de lui.

— Je préfère t'appeler menteur une fois de plus, et te garder pour que tu surveilles mes arrières.

— Mais je surveillais pas tes arrières… j'aimais bien regarder tes fesses.

Il montra les dents, grimaça, et poussa un long grognement. La porte commençait à céder.

Cordial offrit son épée à Cosca.

— Ils arrivent, tu veux ça ?

— Non, merci. C'est en jouant avec ces trucs-là que j'ai fini dans cet état.

Il voulut bouger, grimaça et retomba, sa peau prenant déjà le teint cireux des cadavres.

Vitari et Morveer avaient hissé Shivers sur le toit. Monza fit un signe de tête à Cordial.

— À ton tour.

Il resta accroupi un moment, sans bouger, puis regarda Cosca.

— Est-ce que tu veux que je reste ?

Le vieux mercenaire prit la grosse main de Cordial et l'étreignit en souriant.

— Je suis touché au-delà des mots que tu me le proposes. Mais non, mon ami. Je préfère rester seul. Lance tes dés une fois pour moi.

— Promis.

Cordial se dirigea vers la corde sans se retourner. Monza le regarda partir. Ses mains, son épaule, sa jambe brûlée, son corps battu lui faisaient mal. Elle posa les yeux sur les cadavres éparpillés dans le jardin. Douce victoire. Douce vengeance. Des hommes changés en viande inerte.

— Accorde-moi une faveur.

Cosca souriait, comme s'il pouvait deviner ses pensées.

— Tu es revenu pour moi, non ? Je te dois bien ça.

— Pardonne-moi.

Elle émit un son entre le gloussement et le haut-le-cœur.

— Je pensais que c'était moi qui t'avais trahi.

— Ça change quoi ? Tout le monde se trahit tout le temps. Mais on se pardonne rarement. Je préférerais partir sans dette. Enfin, sans autre dette que l'argent que je dois à Osprie. Et à Adua. Et à Dagoska. (Il agita faiblement une main tachée de sang.) Disons sans dette envers toi, ça sera plus simple.

— Je peux faire ça. On est quittes.

— Bien. J'ai vécu comme un minable. Je suis heureux de voir qu'au moins je meurs comme il faut. Vas-y.

Une partie d'elle voulait rester avec lui, être là quand les hommes d'Orso passeraient la porte, s'assurer qu'il n'y aurait vraiment pas de dette. Mais c'était une petite partie. Elle n'avait jamais été très portée sur les sentiments. Orso devait mourir, et si elle se faisait tuer ici, qui s'en occuperait ? Elle retira la Calvez du sol, la glissa dans son fourreau et se retourna sans un mot. Les mots sont de piètres outils dans des moments pareils. Elle boita jusqu'à la corde, la passa du mieux possible sous ses hanches, l'enroula autour de son poignet.

— C'est bon.

Du toit, on voyait toute la ville. La grande courbe du Visser, avec ses ponts gracieux. Les nombreuses tours qui s'élevaient jusqu'au ciel, ridiculisées par les colonnes de fumée qui s'élevaient deux fois plus haut au-dessus des feux. Day avait déjà récupéré une poire et croquait joyeusement dedans, ses boucles blondes volant au vent, le jus luisant sur son menton.

Morveer haussa un sourcil en contemplant le carnage dans le jardin.

— Je suis soulagé de voir qu'en mon absence, vous avez réussi à maintenir le massacre sous contrôle.

— Certaines choses ne changent pas, rétorqua-t-elle.

— Et Cosca ? demanda Vitari.

— Il ne vient pas.

Morveer eut un écœurant sourire.

— Il n'a pas réussi à sauver sa peau cette fois ? Les ivrognes peuvent donc changer, on dirait.

Qu'il les ait sauvés ou non, Monza l'aurait bien poignardé sur-le-champ si elle avait eu une main pour le faire. À en juger par le regard noir que lui lançait Vitari, elle devait être du même avis. Elle se tourna vers la rivière.

— On devrait faire notre réunion commémorative dans le bateau. La ville grouille des troupes d'Orso. Il est temps qu'on prenne la mer.

Monza jeta un dernier regard au jardin. Tout était encore paisible. Ayant glissé du piédestal de la statue déchue, Salier avait roulé sur le dos, les bras écartés comme s'il accueillait un vieil ami. Ganmark était agenouillé dans une mare de sang, empalé sur la lame du Guerrier, la tête pendante. Cosca avait les yeux fermés, les mains posées sur les genoux, un petit sourire sur son visage penché en arrière. Une fleur de cerisier vint se poser sur son uniforme volé.

— Cosca, Cosca, murmura-t-elle. Qu'est-ce que je vais bien pouvoir faire sans toi ?

V

PURANTI

« Dans leur soif de pouvoir, les mercenaires sont désunis, indisciplinés et déloyaux ; courageux entre amis et lâches devant l'ennemi ; ils n'ont pas peur de Dieu, ils n'entretiennent pas la foi avec leurs congénères ; ils n'évitent la défaite que tant qu'ils évitent la bataille ; en temps de paix, ce sont eux qui vous pillent et en temps de guerre, l'ennemi. »
Nicolas Machiavel

Pendant deux ans, une moitié des Mille Épées a fait semblant de se battre contre l'autre moitié. Lorsqu'il était assez sobre pour parler, Cosca se vantait du fait que jamais dans l'histoire de l'humanité on ne s'était fait autant en faisant si peu. Ils aspiraient les coffres de Nicante et d'Affoia jusqu'à la lie, puis se tournaient vers le Nord quand leurs espoirs étaient déchus par un temps de paix soudain, cherchant de nouvelles guerres desquelles profiter, de nouveaux employeurs pour les entamer.

Aucun employeur n'était plus ambitieux qu'Orso, le nouveau grand-duc de Talins, catapulté sur le trône après que son frère avait été jeté à bas de son cheval préféré. Il n'était que trop impatient de signer un Registre d'Engagement avec la célèbre mercenaire Monzcarro Murcatto. Surtout que ses ennemis à Étrée venaient de nommer le tristement célèbre Nicomo Cosca à la tête de leurs troupes.

Il s'avéra cependant difficile de les faire s'affronter. Comme deux couards tournant en rond avant une bagarre, ils passèrent la saison à mettre au point des manœuvres plus que coûteuses, meurtrissant lourdement les fermiers de la région, mais ne se faisant aucun tort mutuel. On finit par les mener tous deux dans des champs de blé mûr près du village d'Afieri, où une bataille était sûre de s'ensuivre. Ou quelque chose qui y ressemblait fortement.

Ce soir-là, Monza eut une visite inattendue dans sa tente. Le duc Orso en personne.

— Votre Excellence, je ne m'attendais pas…

— Laissez tomber les civilités. Je sais ce qu'a prévu Nicomo Cosca pour demain.

Monza fronça les sourcils.

— Je sais qu'il a prévu de se battre, et moi aussi.

— Il n'a rien prévu de tel, et vous non plus. Vous vous moquez tous les deux de vos employeurs depuis deux ans. Je n'aime pas que l'on se moque de moi. Je peux assister à de fausses batailles dans un théâtre pour bien moins cher. C'est pourquoi je vous paierai deux fois plus pour le battre pour de vrai.

Monza ne s'attendait pas à ça.

— Je…

— Vous lui êtes loyale, je sais. Je le respecte. Il faut bien s'accrocher à quelque chose dans la vie. Mais Cosca est le passé, et j'ai décidé que vous étiez le futur. Votre frère est d'accord avec moi.

Monza s'attendait encore moins à ça. Elle dévisagea Benna, qui lui adressa un large sourire.

— C'est mieux comme ça. Tu mérites d'être la chef.

— Je ne peux pas… Les autres capitaines ne voudront jamais…

— Je leur ai déjà parlé, dit Benna. À tous, sauf Fidèle, et ce vieux chien suivra quand il verra la direction que prend le vent. Ils en ont marre de Cosca, de l'alcool, de ses bêtises. Ils veulent un contrat à long terme et un chef dont ils peuvent être fiers. Ils te veulent toi.

Le Duc de Talins la regardait. Elle ne pouvait pas avoir l'air réticent.

— Dans ce cas, je suis d'accord, bien évidemment. Je l'étais à « je vous paierai deux fois plus », mentit-elle.

Orso sourit.

— J'ai l'impression que vous et moi ferons de grandes choses ensemble, général Murcatto. J'attends les nouvelles de votre victoire demain.

Puis il partit.

Quand la porte de la tente retomba, Monza se leva et frappa son frère au visage. Il s'effondra.

— Qu'est-ce que t'as fait, Benna ? Mais qu'est-ce que t'as fait ?

Il la regarda, blessé, et porta une main à sa bouche ensanglantée.

— Je pensais que tu serais contente.

— N'importe quoi, putain ! Tu n'as pensé qu'à toi ! J'espère que tu es content !

Mais elle était obligée de lui pardonner, et de faire de son mieux. C'était son frère. Le seul qui la connaissait. Et Sesaria, Victus, Andiche et les autres capitaines étaient d'accord. Ils en avaient assez de Nicomo Cosca. Elle ne pouvait plus faire demi-tour. Le jour suivant, lorsque l'aube pointa le bout de son nez à l'est tandis qu'ils se préparaient pour la bataille à venir, Monza ordonna de mener la charge pour de vrai. Avait-elle vraiment le choix ?

Le soir, elle était assise dans le fauteuil de Cosca, Benna lui souriait, les capitaines fraîchement enrichis buvaient à sa première victoire. Tout le monde riait. Sauf elle. Elle pensait à Cosca, à tout ce qu'il lui avait donné, à ce qu'elle lui devait et à la façon dont elle le lui avait rendu. Elle n'était pas d'humeur à faire la fête.

Et puis, elle était capitaine des Mille Épées. Elle ne pouvait pas se permettre de rire.

Deux six

Résultat des dés : deux six.

Dans l'Union, on appelle ce score les soleils, comme l'emblème sur leur drapeau. À Baol, ils l'appellent gain-double, parce que la maison paie deux fois. À Gurkhul, on l'appelle le Prophète ou l'Empereur, selon envers qui l'on est loyal. À Thond on l'appelle la douzaine dorée. Dans les Mille Îles, les douze vents. En Sécurité, on appelle les deux six le geôlier, parce que le geôlier gagne chaque fois. Dans tout le Cercle du Monde, les gens se réjouissent de ce score, mais pour Cordial, il ne valait pas mieux qu'un autre. Il ne gagnait rien. Il se tourna vers le pont de Puranti, observant les hommes le traverser.

Même si avec le temps, les visages des statues sur les grandes colonnes étaient devenus flous, les routes cabossées et le parapet effondré, les six arches s'élevaient toujours, élancées et gracieuses, méprisant la chute vertigineuse en contrebas. Jaillissant des grands quais de pierre, six fois six mètres de haut, elles défiaient les eaux ravagées. Plus de six cents ans s'étaient écoulés, et le pont Impérial était toujours le seul moyen de traverser la profonde gorge de Pura à cette époque de l'année. Le seul chemin pour atteindre Osprie par la terre.

L'armée du grand-duc Rogont la traversait en bon ordre, six hommes de front. Le martèlement régulier de leurs bottes était comme le battement d'un cœur puissant, accompagné du tintement des armes et du cliquètement des harnais, des appels ponctuels des officiers, du murmure de la foule de spectateurs, du clapotis de l'eau sous le pont. Ils l'avaient traversé toute la matinée, maintenant, par compagnie, par bataillon, par régiment. Des forêts mouvantes de pointes de lance, métal luisant et cuir clouté. Des visages poussiéreux, sales, déterminés. Des drapeaux fiers retombant en l'absence de vent. Le six-centième rang était passé peu de temps auparavant. Quelque quatre mille hommes de l'autre côté, et encore environ autant à traverser. Six, par six, par six.

— Quel ordre pour une retraite !

Depuis Visserine, la voix de Shivers n'était plus qu'un murmure râpeux.

Vitari gloussa.

— S'il y a une chose que Rogont sait organiser, c'est une retraite. Il est bien entraîné.

— Il faut savoir apprécier l'ironie, observa Morveer en regardant les soldats passer avec un air de léger mépris. Les légions fières d'aujourd'hui piétinant les derniers vestiges de l'empire d'hier déchu. C'est toujours comme ça avec la splendeur militaire. *Hubris* en chair et en os.

— Comme c'est profond ! dit Murcatto en souriant. Voyager avec Morveer, c'est à la fois un plaisir et une occasion de s'éduquer.

— Je suis autant philosophe qu'empoisonneur. Je vous en prie, ne vous inquiétez pas, mes charges incluent les deux. Rémunérez mes pensées les plus profondes, le poison est offert.

— Notre chance ne s'arrêtera-t-elle donc jamais ? répondit-elle.

— A-t-elle seulement jamais commencé ? murmura Vitari.

Le groupe était retombé à six, six plus irritables que jamais. Murcatto, ses cheveux noirs raides

sous son capuchon levé, dont n'émergeaient que son nez pointu, son menton et ses lèvres pincées. Shivers, la moitié de sa tête encore couverte de bandages et l'autre moitié blanche comme du lait, l'œil cerné de noir. Vitari, assise sur le parapet, les jambes tendues, appuyée sur une colonne cassée, son visage maculé de taches de rousseur profitant du soleil. Morveer, qui contemplait l'eau en contrebas d'un air consterné, son apprentie se reposant non loin. Et Cordial, bien sûr. Six. Cosca était mort. En dépit de son nom, Cordial gardait rarement ses amis longtemps.

— En parlant de rémunération, continua Morveer, on devrait passer à la banque la plus proche pour régler nos comptes. Je déteste qu'il subsiste des dettes entre moi et un employeur. Ça laisse un goût amer sur une relation autrement si savoureuse.

— Savoureuse, marmonna Day la bouche pleine, mais il était impossible de dire si elle parlait de la nourriture ou de la relation.

— Vous me devez ma part dans le meurtre du général Ganmark, une part périphérique mais toutefois capitale, puisqu'elle vous a sauvé la vie. Je dois aussi remplacer l'équipement perdu par négligence à Visserine. Dois-je encore faire remarquer que si vous m'aviez autorisé à me débarrasser des fermiers problématiques comme je le souhaitais, il n'y aurait pas eu de…

— Assez, siffla Murcatto. Je ne vous paie pas pour que vous me rappeliez mes erreurs.

— J'imagine que ce service aussi est gratuit, commenta Vitari en descendant du parapet.

Day avala la fin de son gâteau, puis se lécha les doigts. Ils se mirent tous en marche, à l'exception de Cordial. Il resta immobile, à regarder l'eau en contrebas.

— On va y aller, dit Murcatto.

— Oui. Je rentre à Talins.

— Tu quoi ?

— Sajaam devait m'envoyer un mot ici, mais je n'ai rien reçu.

— C'est loin, Talins, et c'est la guerre…

— C'est la Styrie. C'est toujours la guerre.

Elle le regarda en silence, les yeux presque cachés sous son capuchon. Les autres observaient, ne manifestant aucune effusion à l'annonce de son départ. Ça arrivait rarement, des deux côtés.

— Tu es sûre ? demanda-t-elle.

— Oui.

Il avait vu la moitié de la Styrie, Port Ouest, Sipani, Visserine, et beaucoup de la campagne qui les séparait, et avait tout détesté. Il s'était senti apathique et effrayé dans le fumoir de Sajaam, à rêver de Sécurité. Maintenant, ces longues journées, l'odeur du brou, les jeux de cartes et les faux-semblants, les tours de ronde des mendiants récoltant de l'argent, la violence structurée et prévisible, tout ressemblait à un doux rêve. Il n'avait pas sa place dehors, où le ciel changeait d'un jour à l'autre. Murcatto était le chaos, et il ne voulait plus la voir.

— Prends ça, alors, dit-elle en lui tendant une bourse.

— Je ne suis pas là pour l'argent.

— Prends-le quand même. C'est bien moins que ce que tu mérites. Ça pourrait te faciliter le voyage.

Il la laissa placer la bourse dans sa main.

— Que la chance te suive, dit Shivers.

Cordial hocha la tête.

— Le monde est fait de six, aujourd'hui.

— Que le six te suive, alors.

— Il le fera, que je le veuille ou non.

Cordial ramassa les dés, les enroula dans leur tissu et les remit dans sa veste. Sans se retourner, il se glissa parmi la foule qui entourait le pont, contre le courant sans fin de soldats, par-dessus celui de l'eau. Il laissa l'un et l'autre derrière lui, pour rejoindre la petite partie sauvage de la ville du côté ouest de la rivière. Il passerait le temps en comptant le nombre de pas qui le mèneraient à Talins. Depuis qu'il avait dit au revoir, il en avait déjà fait trois cent soixante-six…

— Maître Cordial ! (Il se retourna, surpris, les mains prêtes à saisir son couteau et son fendoir, et vit une silhouette, nonchalamment appuyée sur une porte, bras et bottes croisées, le visage dans l'ombre.) Quelles étaient mes chances de te croiser ici ? (La voix lui semblait terriblement familière.) Enfin, je pense que tu les connais mieux que moi, mais je suis chanceux, on peut être d'accord.

— On peut, répondit Cordial, commençant à sourire, car il venait de reconnaître son interlocuteur.

— Oh, j'ai presque l'impression d'avoir jeté une paire de six…

Le faiseur d'yeux

Une cloche tinta lorsque Shivers poussa la porte pour entrer dans le magasin, Monza derrière lui. Il faisait sombre à l'intérieur, la lumière filtrant en rais poussiéreux par la fenêtre, n'éclairant que le comptoir en marbre et les étagères le long des murs. Au fond, sous un lustre, se trouvait un gros fauteuil avec un coussin en cuir servant de repose-tête. Il aurait pu avoir l'air accueillant sans la présence de lanières ayant visiblement pour but de maintenir une personne assise, qui ruinaient l'effet. À côté, sur une table, étaient alignés des instruments : lames, aiguilles, pinces, écarteurs. Des outils de chirurgien.

Dans le temps, cette pièce lui aurait donné des frissons glacés en accord avec son nom, mais plus maintenant. On lui avait brûlé l'œil, et il avait survécu. Le monde ne semblait plus capable de lui réserver davantage d'horreurs. Ça le faisait sourire de penser à ses anciennes peurs. Peur de tout et de rien. Mais le fait de sourire élançait la grande blessure cachée par les bandages et lui brûlait le visage ; il s'abstint donc.

Alerté par la sonnerie, un homme se glissa par une porte de service en se frottant nerveusement les mains. Petit, la peau mate, le visage soucieux. Inquiet qu'ils soient venus le cambrioler, probablement, avec l'armée d'Orso en chemin. Tout Puranti semblait affolé à l'idée de se voir privé de ses possessions. Ce n'était pas le cas de Shivers. Il n'avait plus grand-chose à perdre.

— Madame, monsieur, est-ce que je peux vous aider ?

— Vous êtes Scopal ? Le faiseur d'yeux ?

— C'est bien ça, dit-il nerveusement, en s'inclinant. Scientifique, chirurgien et médecin spécialisé dans tout ce qui se rapporte à la vue.

Shivers défit le nœud en tissu à l'arrière de sa tête.

— Ça ira bien, dit-il en déroulant le bandage. En fait, j'ai perdu un œil.

La nouvelle aviva l'intérêt du chirurgien.

— Oh, ne dites pas perdu, mon ami. (Il s'avança sous la lumière de la fenêtre.) Ne dites pas perdu tant que je n'ai pas eu la chance de voir les dégâts. Vous seriez émerveillé de découvrir toutes les possibilités ! Chaque jour, la science fait un nouveau bond en avant !

— Connasse de sauterelle, hein ?

— Eh bien, elle est certes très élastique, plaisanta Scopal, mal à l'aise. J'ai rendu un peu de leur vue à des hommes qui se croyaient aveugles à vie. On m'a appelé magicien ! Imaginez ça ! Ils m'ont… appelé…

Shivers enleva complètement le bandage, l'air froid lui piquant la peau, et s'approcha pour tourner le côté gauche de son visage vers l'homme.

— Alors ? Qu'est-ce que vous en dites ? La science peut-elle faire un tel saut ?

L'homme secoua poliment la tête.

— Mes excuses. Mais même dans le domaine du remplacement, j'ai fait de grandes découvertes, ne vous inquiétez pas.

Shivers s'avança d'un pas, regardant l'homme de haut.

— Est-ce que j'ai l'air inquiet ?

— Pas le moins du monde, bien sûr, je voulais juste dire… enfin… (Scopal s'éclaircit la voix et recula vers les étagères.) Mon procédé habituel pour les prothèses oculaires est…

— C'est quoi ce bordel ?

— Un faux œil, expliqua Monza.

— Oh, c'est même bien plus que ça.

Scopal leur montra un présentoir en bois où étaient posées six boules métalliques d'une nuance argentée lumineuse.

— Une parfaite sphère d'acier du Midderland est insérée dans l'orbite où, espérons-le, elle restera pour toujours.

Il attrapa une planche ronde, qu'il tourna vers eux d'un geste large du poignet. Elle était couverte d'yeux. Bleus, verts, marron. Les mêmes couleurs, la même lueur que des yeux humains, et certains avaient même le blanc un peu injecté de sang. Et pourtant, ils ressemblaient autant à de vrais yeux qu'un œuf dur.

Scopal montra sa marchandise, débordant d'autosatisfaction.

— Un émail incurvé comme ceux-ci, peint avec soin pour s'accorder parfaitement à votre autre œil, est ensuite inséré entre la boule de métal et la paupière. Ils s'usent, cependant, et doivent être changés régulièrement, mais croyez-moi, le résultat est exceptionnel.

Les faux yeux regardaient Shivers sans ciller.

— On dirait des yeux de morts.

Un silence inconfortable.

— Quand ils sont collés à une planche, c'est certain, mais une fois qu'on les met sur un visage en vie…

— Je trouve ça bien. Les morts ne racontent pas d'histoires, paraît-il. On n'aura plus d'histoires. (Shivers marcha jusqu'au bout du magasin, se laissa tomber dans le fauteuil, s'étira et croisa les jambes.) Allez-y.

— Tout de suite ?

— Pourquoi pas ?

— Il faut une heure ou deux pour ajuster l'acier. Et compter au moins quinze jours pour préparer l'émail…

Monza laissa tomber une pile de pièces en argent sur le comptoir, qui tintèrent en s'écrasant sur la pierre. Scopal baissa les yeux avec révérence.

— Nous allons prendre le plus ajusté, et le reste sera prêt demain soir.

Il alluma la lumière. Elle était si puissante que Shivers dut se protéger l'autre œil d'une main.

— Je vais devoir faire quelques incisions.

— Des quoi ?

— Couper, dit Monza.

— Bien sûr. Y a que les lames qui vaillent, hein ?

Scopal manipula les instruments sur la petite table.

— Suivi de quelques agrafes, puis on enlèvera la chair inutile…

— Retirer le bois mort ? Je suis pour, ça fera un nouveau départ.

— Puis-je suggérer une pipe de brou ?

— Putain, oui, entendit-il Monza murmurer.

— Suggérez, suggérez, dit Shivers. J'ai eu mon compte de douleur ces dernières semaines.

Le faiseur d'yeux alla charger la pipe.

— Je me souviens quand je t'ai emmené chez le coiffeur. Tu étais aussi nerveux qu'un agneau lors de sa première tonte.

— Eh, c'est vrai.

— Regarde-toi maintenant, impatient d'avoir un nouvel œil.

— Un homme sage m'a dit une fois qu'il fallait se montrer réaliste. C'est étrange comme on change vite, hein, quand on y est obligé.

Elle fronça les sourcils.

— Ne change pas trop vite. Je dois y aller.

— T'as pas l'estomac pour voir un faiseur d'yeux à l'œuvre ?

— Je dois retrouver une vieille connaissance.

— Un vieil ami ?

— Un vieil ennemi.

Shivers sourit.

— Encore mieux. Va pas te faire tuer, hein ? dit-il en se réinstallant au fond du fauteuil, attachant la sangle sur son front. On a encore du travail.

Il ferma son œil valide, la lumière brillant à travers sa paupière.

Le Prince de la Prudence

Le grand-duc Rogont avait installé ses quartiers dans l'établissement de bains impérial. Le bâtiment était encore l'un des plus grands de Puranti, projetant son ombre sur la moitié de la place à l'extrémité est du vieux pont. Mais comme le reste de la ville, il avait connu de meilleurs siècles. La moitié de son grand fronton et deux des six grosses colonnes qui le soutenaient s'étant effondrées des générations plus tôt, on avait récupéré les pierres pour reconstruire des bâtiments plus neufs, plus laids, aux murs disparates. L'herbe et le lierre mort avaient eu raison de la maçonnerie, au même titre que quelques petits arbres entêtés. Depuis que les habitants de la Styrie avaient commencé à s'entre-tuer, les bains n'étaient probablement plus une priorité et on avait d'autres soucis que de garder l'eau suffisamment chaude. Le bâtiment effondré rappelait peut-être la gloire d'un âge perdu, mais il soulignait surtout tristement le long déclin du pays.

Pour ce que Monza en avait à foutre.

Elle avait autre chose à l'esprit. Dès qu'il y eut un espace entre deux compagnies en retraite, elle se redressa et traversa le parc. Elle monta les marches lézardées de l'établissement de bains en essayant de reprendre son allure d'antan, malgré une hanche tordue et une fesse qui l'élançait. Elle retira son capuchon, dévisageant le premier garde, vétéran grisonnant aussi large qu'une porte, une cicatrice barrant l'une de ses joues décolorées.

— Je dois parler au duc Rogont, dit-elle.

— Bien sûr.

— Je suis Mon… Quoi ?

Elle s'était attendue à devoir se justifier. Probablement à ce qu'on se moque d'elle. À ce qu'on l'attache à l'une des colonnes, éventuellement. Certainement pas à ce qu'on l'invite à entrer.

— Vous êtes le général Murcatto, dit le garde, esquissant un semblant de sourire. Et on vous attend. Je vais prendre votre épée, cela dit.

Elle la lui donna en fronçant les sourcils, plus méfiante que si on l'avait rejetée dans la rue.

Dans le hall de marbre, de grandes colonnes entouraient un immense bassin rempli d'une eau boueuse et pestilentielle. Son vieil ennemi le Grand-Duc Rogont, en uniforme gris sobre, les lèvres pincées, observait pensivement une carte sur une table pliante. Une dizaine d'officiers était assemblée autour de lui, présentant suffisamment de tresses dorées pour gréer une caraque. Certains levèrent les yeux en la voyant contourner le bassin fétide.

— Elle est là, dit un officier, un grand sourire aux lèvres.

— Mur… cat… to, dit un autre, comme si son nom était empoisonné.

Il l'était sans aucun doute : pendant des années, elle s'était moquée d'eux. Or, plus un homme est ridicule, moins il aime qu'on le lui fasse remarquer. Mais : « En situation d'infériorité numérique, un général devrait toujours rester sur l'offensive », écrivait Stolicus. Elle avança donc sans se presser, le pouce de sa main gauche bandée négligemment passé dans sa ceinture, comme si elle était chez elle, et plus armée qu'eux.

— Ne serait-ce pas le Comte de la Circonspection, le duc Rogont ? Ravie de vous revoir, votre Prudence. Comme vos camarades ont fière allure, pour des gens qui ont passé leur vie à battre en retraite ! Enfin, ce n'est pas comme si vous étiez en train de battre en retraite en ce moment même. (Elle laissa planer un silence.) Oh, attendez. En fait, si.

Quelques-uns levèrent le menton, la regardèrent de haut, l'air méprisant. Mais le duc leva ses yeux sombres de la carte sans se presser. Un peu fatigué, peut-être, mais toujours terriblement beau et manifestement tout à fait à l'aise.

— Général Murcatto ! Quel plaisir ! J'aurais préféré vous rencontrer après la grande bataille, de préférence en tant que prisonnière déconfite, mais mes victoires sur le terrain ont été plutôt rares.

— Autant que les neiges d'été.

— Tandis que vous voilà, couverte de gloire. Je me sens un peu nu sous votre victorieux regard.

Il regarda derrière elle.

— Mais où sont donc passées vos Mille Épées conquérantes ?

Monza serra les dents.

— Fidèle Carpi me les a empruntées.

— Sans demander ? C'est tellement… grossier. Je crains que vous ne soyez trop militaire et pas assez politique. Tout mon contraire. Juvens disait que les mots avaient plus de pouvoir que les épées, mais j'ai découvert à mes dépens qu'à certains moments, rien ne se substitue à une lame bien aiguisée.

— Nous sommes au beau milieu des Années Sanglantes.

— En effet. Nous sommes tous prisonniers des circonstances, et les circonstances ne m'ont laissé d'autre choix qu'une amère retraite. Le noble Lizorio, duc de Puranti et possesseur de ce merveilleux établissement était un allié ardent et belliqueux au possible tant que le duc Orso restait de l'autre côté du grand mur de Musselia. Vous auriez dû l'entendre grincer des dents, impatient de voir son épée faire couler le sang.

— Les hommes aiment parler de combats, commenta Monza en passant en revue les visages sombres des conseillers de Rogont. Certains s'habillent même en conséquence. Mais risquer d'éclabousser son uniforme, c'est une autre histoire.

Quelques paons secouèrent la tête, mais Rogont garda le sourire.

— Je m'en suis tristement rendu compte moi-même, maintenant que grâce à vous, il y a une brèche dans les murs de Musselia, et que, grâce à vous, Borletta est tombée et que Visserine est brûlée. L'armée de Talins, avec la précieuse aide de vos camarades d'antan, les Mille Épées, nettoie la campagne au pas de la porte de Lizorio. L'enthousiasme pour le tambour et le clairon du brave duc s'en trouve bien assombri. Les hommes de pouvoir ont l'inconstance de l'eau courante. J'aurais dû choisir des alliés plus faibles.

— Il est un peu tard.

Le duc soupira.

— Trop tard, trop tard, ce sera là mon épitaphe. Aux Doux Pins, je suis arrivé avec deux jours de retard, et l'impétueux Salier avait perdu sans m'attendre. Caprile est restée impuissante devant votre fameux courroux. (Une version romancée de l'histoire, mais Monza garda ses remarques pour elle.) Arrivant à Musselia avec toutes mes forces, prêt à tenir le mur et bloquer la Brèche d'Étris contre vous, j'ai découvert que vous aviez pris la ville la veille, que vous l'aviez nettoyée et que vous teniez maintenant le mur contre moi. (Encore une insulte à la vérité, mais Monza ne pipa mot.) Puis,

sur la Haute Rive, je me suis retrouvé inévitablement détenu par feu le général Ganmark, pendant que feu le duc Salier, tout à fait déterminé à ne pas se faire duper une fois de plus par vous, se faisait duper une fois de plus par vous, éparpillant son armée comme de la paille au vent. Borletta… (Il émit un grognement méprisant.) Le brave duc Cantain… (Il passa un doigt en travers de sa gorge et refit le même son.) Trop tard, trop tard. Dites-moi, général Murcatto, comment faites-vous pour être toujours la première sur le champ de bataille ?

— Je me lève tôt, je chie avant l'aube, je vérifie que je me dirige dans la bonne direction et je ne laisse rien m'arrêter. Ça, et aussi j'essaie vraiment d'y aller.

— Ce qui sous-entend ? s'enquit un jeune homme près de Rogont, le visage encore plus amer que celui des autres.

— Ce que je sous-entends ? l'imita-t-elle, le dévisageant du même air idiot avant de se tourner vers le duc. C'est que vous auriez pu avoir atteint les Doux Pins à temps, mais vous avez choisi de tergiverser, en sachant que le gros Salier pisserait avant d'enlever son pantalon, étant donné que, victoire ou non, il avait toutes les chances d'épuiser ses forces. En perdant, il s'est ridiculisé, vous donnant l'air sage en comparaison, tout comme vous l'espériez. (Au tour de Rogont de rester soigneusement silencieux.) Deux saisons plus tard, vous auriez pu atteindre la Brèche à temps et la défendre contre le monde, mais vous avez préféré différer, et m'avez laissée donner aux fiers Musseliens la leçon que vous vouliez leur enseigner. C'est-à-dire de rester humble devant votre prudente Excellence. (Elle poursuivit dans un silence de mort.) Quand vous êtes-vous rendu compte que vous n'aviez plus de temps ? Que vous aviez tant délayé que vos alliés étaient devenus trop faibles, et Orso trop fort ? Vous auriez sans aucun doute aimé arriver à la Haute Rive à temps, mais Ganmark vous a barré la route. Pour jouer le bon allié, il était… (Elle se pencha en avant dans un murmure.) … trop tard. Toute votre politique visait à assurer que vous étiez le plus fort de la Ligue des Huit afin d'être le premier servi quand elle gagnerait. Une notion grandiose, et prudemment menée. Sauf, bien sûr, qu'Orso a gagné, et que la Ligue des Huit… (Elle émit à son tour un son dédaigneux.) Trop tard, vous disiez, connards ?

Le plus énervé de la meute s'avança vers elle, les poings serrés.

— Je n'écouterai pas un mot de plus, espèce de… espèce de diable ! Mon père est mort aux Doux Pins !

Tout le monde cachait un motif de vengeance, mais Monza comptait trop de blessures personnelles pour que celles des autres l'affectent.

— Merci, dit-elle.

— Quoi ?

— Étant donné que votre père était certainement l'un de mes ennemis, et que le but d'une bataille est de supprimer ceux-ci, sa mort est pour moi une victoire. Je ne devrais pas avoir à expliquer ça à un soldat.

Le visage de l'officier passa du rouge brique à une pâleur mortelle.

— Si vous étiez un homme, je vous tuerais sur-le-champ.

— Si *vous* étiez un homme, plutôt. Enfin, vu que je vous ai pris votre père, il n'est que justice que je vous donne quelque chose en retour.

Elle lui cracha au visage.

Il s'avança maladroitement, sans dégainer, comme elle s'y attendait. Un homme qu'il faut autant provoquer pour qu'il en vienne aux mains a peu de chances d'être très entraîné au combat. Elle

l'évita, saisissant sa cuirasse dorée et se servant de son poids pour le faire basculer avec un croche-pied. Elle attrapa la poignée de son épée au passage et l'arracha de sa ceinture tandis qu'il tombait en essayant de s'enfuir, plié en deux. Il plongea dans l'eau en couinant, lançant une gerbe d'éclaboussures brillantes autour de lui, et elle se retourna, brandissant l'épée.

Rogont leva les yeux au ciel.

— Oh, par pitié…

Ses hommes se ruèrent devant lui, sortant tous maladroitement leur épée, jurant, renversant presque la table dans leur hâte d'attaquer Monza.

— Moins d'acier, messieurs, s'il vous plaît, moins d'acier !

L'officier avait fait surface, ou du moins il se débattait, barbotant dans l'eau, gêné par le poids de son armure d'ornement. Deux serviteurs de Rogont se hâtèrent de le sortir de là tandis que le reste des militaires avançaient vers Monza, se bousculant dans leurs efforts pour l'atteindre en premier.

— N'est-ce pas vous qui devriez battre en retraite, siffla-t-elle en reculant vers les colonnes.

Le plus proche tenta de frapper.

— Crève, espèce de…

— Assez ! rugit le duc Rogont. Assez ! Assez ! (Ses hommes avaient l'air aussi penaud que des enfants réprimandés.) On ne se bat pas à l'épée dans le bain, enfin. Vous me faites honte ! soupira-t-il, avant de les congédier. Sortez d'ici.

La moustache de son premier serviteur bruissa d'horreur.

— Mais, Votre Excellence, vous laisser avec cette… horrible créature ?

— Ne vous inquiétez pas, je survivrai, les rassura-t-il en haussant un sourcil. Je sais nager. Maintenant, sortez, avant que quelqu'un se blesse. Allez, ouste !

Ils rengainèrent avec réticence, et quittèrent le hall en maugréant, l'homme trempé laissant une traînée de fureur humide derrière lui. Monza sourit en jetant son épée dorée dans le bassin, où elle s'enfonça avec un gros « plouf ». Une petite victoire, certes, mais elle avait appris à apprécier les détails.

Rogont attendit qu'ils soient seuls, puis poussa un long soupir.

— Vous m'aviez dit qu'elle viendrait, Ishri.

— Heureusement que je n'en ai jamais marre d'avoir raison.

Monza sursauta. Une femme noire était allongée sur un appui de fenêtre en hauteur, un mètre ou deux au-dessus de la tête de Rogont. Sur le dos, elle avait les jambes croisées contre le mur, un bras et la tête dépassant du rebord étroit, de sorte qu'elle était presque à l'envers.

— Ça m'arrive souvent.

Elle glissa en arrière, se retourna au dernier moment et atterrit silencieusement à quatre pattes, aussi agile qu'une chatte.

Monza ne savait pas comment elle avait pu la manquer, et ça ne lui plaisait pas.

— Vous êtes quoi ? Une acrobate ?

— Oh, non, rien d'aussi romantique. Je suis le Vent d'Est. Vous pouvez me considérer comme l'un des nombreux doigts de la main droite de Dieu.

— Vous parlez aussi bizarrement qu'une prêtresse.

— Je suis loin d'être une de ces prêtresses figées et démodées, dit-elle en levant les yeux au ciel. Je suis une croyante passionnée, à ma façon, mais seuls les hommes portent la robe, Dieu merci.

Monza fronça les sourcils.

— Un agent de l'empereur gurkien ?

— « Agent » paraît en… deçà de la vérité. Empereur, prophète, Église, État. Je me qualifierais d'humble représentante des Pouvoirs du Sud.

— Que leur importe la Styrie ?

— C'est un champ de bataille, dit-elle avec un grand sourire. Gurkhul et l'Union sont peut-être en paix, mais…

— La guerre continue.

— Toujours. Les alliés d'Orso sont nos ennemis, donc ses ennemis sont nos alliés. Une histoire de cause commune.

— La chute du grand-duc Orso de Talins, murmura Rogont. Qu'il en plaise à Dieu.

Monza lui sourit :

— Alors comme ça, vous priez Dieu maintenant, Rogont ?

— Je prie celui qui écoutera, et avec ferveur.

La Gurkienne se leva, s'étirant sur la pointe des pieds jusqu'au bout de ses longs doigts.

— Et vous, Murcatto ? Êtes-vous la réponse aux prières de ce pauvre homme ?

— Peut-être.

— Et lui aux vôtres, aussi ?

— J'ai souvent été déçue par les puissants, mais je garde espoir.

— Vous seriez loin d'être la première des amis que je décevrais, dit Rogont en montrant la carte. Ils m'appellent le Comte de la Circonspection. Le Duc du Délai. Le Prince de la Prudence. Qui voudrait encore être mon allié ?

— Regardez-moi, Rogont, je suis presque aussi désespérée que vous. « Les grandes tempêtes », disait Farans, « rassemblent d'étranges compagnons. »

— Un homme sage. Comment puis-je donc aider mon étrange compagnon ? Et, surtout, comment peut-elle m'aider ?

— Je dois tuer Fidèle Carpi.

— En quoi nous importe la mort de ce traître ?

Ishri sauta en avant, penchant sa tête de côté. Elle l'inclina davantage. Trop pour qu'on la regarde sans se poser de questions, ou qu'on se risque à l'imiter.

— N'y a-t-il pas d'autres capitaines dans les Mille Épées ? Sesaria, Victus, Andiche ? (Ses yeux étaient d'un noir de jais, aussi vides que les prothèses de Scopal.) Est-ce qu'un de ces vautours tristement célèbres ne s'assiéra pas sur votre fauteuil, avide de se régaler du cadavre de la Styrie ?

Rogont fit la moue.

— Ainsi continue ma longue danse, mais avec un nouveau partenaire. Je ne gagne que les plus courts des répits.

— Ces trois-là ne sont pas loyaux à Orso, mais à leurs poches. Ils ont été aisément persuadés de trahir Cosca pour moi, et moi pour Fidèle, quand le prix était assez élevé. Si le prix est assez élevé, en éliminant Fidèle, je gagnerai leur allégeance, et d'Orso ils vous reviendront.

Un long silence. Ishri haussa ses beaux sourcils noirs. Rogont pencha pensivement la tête en arrière. Ils échangèrent un long regard.

— Ça aiderait beaucoup à égaliser les chances.

— Vous êtes sûre de pouvoir les acheter ? demanda la Gurkienne.

— Oui, mentit aisément Monza. Je ne parie jamais.

Un mensonge encore plus gros, qu'elle énonça avec encore plus d'assurance. Il n'y avait jamais de certitude quand on en venait aux Mille Épées, et encore moins avec les salauds sans foi qui les commandaient. Mais si elle tuait Fidèle, elle avait peut-être une chance. Une fois que Rogont l'aurait aidée, elle improviserait.

— Le prix s'élèverait à combien ?

— Pour les tourner contre le camp qui gagne ? Plus que ce que je peux me permettre, c'est sûr. (Et ce, même si elle avait le reste de l'or d'Hermon sous la main ; or, il était enterré à trente mètres de l'étable en ruine de son père.) Mais vous, le duc d'Osprie…

Rogont gloussa tristement.

— Ah, le porte-monnaie sans fond d'Osprie. Je suis endetté jusqu'au cou, voire plus. Je vendrais mon cul s'il valait plus que quelques cuivres. Non, vous ne m'arracherez pas d'argent, je le crains.

— Et les Pouvoirs du Sud ? demanda Monza. J'ai entendu dire que les montagnes de Gurkhul étaient faites d'or.

Ishri se tortilla contre une des colonnes.

— De boue, comme les autres. Mais il peut y avoir bien de l'or dedans, si l'on sait où creuser. Comment comptez-vous supprimer Fidèle ?

— Lizorio se rendra à l'armée d'Orso dès qu'elle arrivera.

— Sans doute, dit Rogont. Il est aussi enclin à se rendre que moi à battre en retraite.

— Les Mille Épées continueront au sud vers Osprie, nettoyant la campagne, et les Talinais suivront.

— Pas besoin d'un génie militaire pour en arriver là.

— Je trouverai un endroit, entre les deux, où faire sortir Carpi. Avec une quarantaine d'hommes, je peux le tuer. Vous prenez peu de risques.

Rogont s'éclaircit la voix.

— Si vous parvenez à faire sortir ce chien de garde loyal de sa niche, alors je peux trouver une quarantaine d'hommes pour l'abattre.

Ishri examinait Monza comme si elle était une fourmi.

— Et une fois qu'il sera en paix, si vous êtes capable d'acheter les Mille Épées, alors je peux vous donner l'argent.

Si, si, si. Mais c'était plus que tout ce que Monza était en droit d'espérer. Elle aurait pu aussi aisément quitter la réunion les pieds devant.

— Alors, c'est comme si c'était fait. Aux compagnons étranges, hein ?

— En effet. Dieu vous a vraiment bénie, dit Ishri avant de bâiller avec extravagance. Vous venez chercher un ami, vous en trouvez deux.

— J'en ai de la chance, répondit Monza, loin de croire qu'elle partait avec un quelconque ami.

Elle se tourna vers la porte, ses bottes claquant sur le marbre usé, espérant ne pas commencer à trembler avant d'y arriver.

— Encore une chose, Murcatto !

Elle se retourna vers Rogont, seul devant ses cartes. Ishri avait disparu aussi soudainement qu'elle était apparue.

— En position de faiblesse, vous êtes obligée de jouer en force, je le conçois. Vous êtes comme vous êtes, hardie au-delà de l'imprudence. Je ne vous demande en aucun cas de changer. Mais je suis comme je suis, moi aussi. Un peu plus de respect, à l'avenir, pourrait rendre notre collaboration de

dépit mutuel un peu plus douce.

Monza esquissa une révérence exagérée.

— Votre Resplendissance, je suis non seulement faible, mais aussi mordue de regrets.

Rogont secoua doucement la tête.

— Cet officier aurait dû dégainer et vous embrocher.

— C'est ce que vous auriez fait ?

— Oh, pitié, non. (Il regarda vers ses cartes.) J'aurais demandé plus de salive.

Ni riche ni pauvre

Shenkt descendait le corridor miteux, sifflotant tout doucement, ses pas ne produisant pas le moindre bruit. L'air exact lui échappait. Il ne lui restait qu'un fragment tenace d'une mélodie que sa sœur lui chantait dans son enfance. Il la voyait encore, dos à la fenêtre, le visage dans l'ombre, le soleil brillant à travers ses cheveux. Cela datait. Tout s'était estompé, comme une peinture bon marché laissée au soleil. Il n'avait jamais été un grand chanteur. Mais siffloter le réconfortait.

Il rangea son couteau, et l'oiseau qu'il avait presque fini de tailler. Le bec lui posait quelques soucis et il ne voulait pas risquer de le casser en se précipitant. La patience. Aussi vitale au tailleur de bois qu'à l'assassin. Il s'arrêta devant la porte. Du pin doux, pâle et noueux, mal assemblé ; la lumière s'échappait par une fente. Il espérait, parfois, que son travail l'emmène dans des endroits plus chics. D'un coup de pied, il démonta le verrou.

Huit paires de mains se ruèrent sur leurs armes lorsque la porte sauta hors de ses gonds. Huit visages durs se tournèrent vers lui, sept hommes et une femme. Shenkt en reconnaissait la plupart. Des membres du demi-cercle agenouillé dans la salle du trône d'Orso. Des tueurs, envoyés pourchasser l'assassin du prince Ario. Des frères d'armes, en quelque sorte. Si les mouches qui s'attaquent à la carcasse peuvent être appelées frères d'armes du lion qui a tué la proie. Il ne s'était pas attendu à ce que de tels hommes atteignent sa cible avant lui, mais il avait cessé depuis longtemps de se laisser surprendre par les tournants que prenait la vie. La sienne se tortillait comme un serpent à l'agonie.

— J'arrive au mauvais moment, peut-être ? demanda-t-il.

— C'est lui.

— Celui qui voulait pas se prosterner.

— Shenkt.

Le dernier à s'être exprimé était l'homme qui lui avait barré le passage dans la salle du trône. Celui à qui il avait conseillé de prier. Sans trop d'espoir, Shenkt souhaitait qu'il ait suivi son conseil. En reconnaissant son visage, certains des tueurs se détendirent, rangeant leurs lames à moitié dégainées, le comptant comme l'un des leurs.

— Bien, bien, dit un homme au visage grêlé et aux longs cheveux noirs, qui semblait être le chef.

D'une main, il baissa doucement l'arc de la femme vers le sol.

— Je m'appelle Malt. Tu arrives juste à temps pour m'aider à les avoir.

— « Les » ?

— Ceux que Son Excellence le duc Orso nous paie pour trouver, à qui tu penses ? Ils sont là, dans le fumoir.

— Tous ?

— Leur chef, au moins.

— Comment tu sais que c'est lui ?

— *Elle*, pas *lui*. Pello sait, hein, Pello ?

Pello arborait une moustache déconfite et un air de désespoir épuisé.

— C'est Murcatto. Celle qui a mené l'armée d'Orso aux Doux Pins. Elle était à Visserine, il y a moins d'un mois. On l'a faite prisonnière. Je l'ai questionnée moi-même. C'est là que le Nordique a perdu un œil. (Le Nordique nommé Shivers dont Sajaam avait parlé.) Dans le palais de Salier. Elle y a tué Ganmark, le général d'Orso, quelques jours plus tard.

— Le Serpent de Talins en personne, annonça fièrement Malt. Et encore en vie. Qu'est-ce que t'en dis ?

— Je suis épaté.

Shenkt marcha doucement à la fenêtre pour observer l'autre côté de la rue. Un endroit bien miteux pour un célèbre général, mais c'était la vie.

— Elle a des hommes avec elle ?

— Juste le Nordique. Rien d'inquiétant. Nim-la-chance attend dans la ruelle, derrière, avec deux de ses hommes. Lorsque la grande horloge sonnera, on attaque par-devant. Ils ne pourront pas s'échapper.

Shenkt baissa les yeux vers chaque visage suspicieux, leur donnant chacun une chance.

— Vous êtes tous déterminés à faire ça ? Tous ?

— Bien sûr que oui, putain ! On n'est pas des fillettes, répondit Malt en le dévisageant. Tu nous aides ?

— Vous aider ? demanda Shenkt avant de soupirer. Les grandes tempêtes rassemblent d'étranges compagnons.

— Je prends ça pour un oui.

— On n'a pas besoin de ce connard.

Encore celui auquel Shenkt avait conseillé de prier, agitant pompeusement son couteau incurvé. Un homme de peu de patience, de toute évidence.

— Si on l'égorgeait, ça ferait un de moins pour le partage.

Malt baissa doucement son couteau.

— Allez, ne soyons pas avares. J'ai déjà fait des boulots de ce genre, tout le monde se préoccupe de l'argent et oublie le travail, sans que personne ne se fasse confiance. C'est mauvais pour les nerfs et contre-productif. Soit on est civilisés, soit on laisse tomber. Vous en dites quoi ?

— Soyons civilisés, dit Shenkt. Par pitié, tuons comme d'honnêtes gens.

— Tout à fait. Avec ce que paie Orso, on en aura bien assez. À parts égales, nous serons tous riches.

— Riches ? dit Shenkt avec un sourire triste avant de secouer la tête. Les morts ne sont ni riches, ni pauvres.

L'air de douce surprise commençait seulement à naître sur le visage de Malt quand il fut proprement coupé en deux par le doigt de Shenkt pointé vers lui.

Shivers était assis sur le lit taché, le dos appuyé contre le mur sale. Monza, la tête sur ses genoux, respirait calmement. Elle tenait toujours la pipe de sa main gauche bandée, la fumée montant des braises en volutes brunes. Les sourcils froncés, il la regarda s'élever dans les rais de lumière, se répandre, remplir la pièce d'un savoureux brouillard.

Le brou soulageait la souffrance. Trop, selon Shivers. Tellement qu'il en fallait toujours plus. Fumer autant vous émoussait, vous attendrissait. Monza était peut-être trop aiguisée au départ, mais il ne faisait pas confiance au brou. La fumée lui chatouillait le nez ; il était à la fois malade et en

manque. Son œil le grattait sous les bandages. Ça aurait été si facile. Où était le mal… ?

Il paniqua soudain, se dégageant de Monza comme s'il avait été enterré vivant. Elle poussa un grognement agacé, puis se laissa retomber, clignant des yeux, les cheveux collés par la sueur sur son visage. Shivers déverrouilla la fenêtre et ouvrit les volets bancals, révélant une vue incomparable sur la ruelle minable derrière le bâtiment et laissant entrer une bouffée d'air froid et une odeur de pisse. Une odeur honnête, au moins.

Près de la porte de service, une femme fit un signe de la main à deux hommes. La cloche d'une grosse horloge sonna dans la rue voisine. La femme acquiesça, les hommes sortirent une épée étincelante et une grosse masse. Elle ouvrit la porte, et ils entrèrent.

— Merde, siffla Shivers qui arrivait à peine à y croire.

Trop tard pour s'enfuir. De toute façon, il en avait assez de fuir. Il avait encore sa fierté, non ? Quitter le Nord pour atterrir dans cette putain de Styrie l'avait déjà mené dans un beau bordel et lui avait coûté un œil.

Il tendit la main vers Monza, avant de se raviser. Dans son état, elle ne servirait à rien. La laissant allongée, il sortit le couteau qu'elle lui avait donné lors de leur première rencontre. Il serra les doigts sur la poignée. Les autres étaient mieux armés, certes, mais grosses armes et petites pièces s'accordent mal. De son côté, il avait pour lui la surprise, meilleure arme qui soit. Il se plaqua derrière la porte, dans l'ombre, le cœur battant la chamade, la respiration sifflante. Ni peur, ni doute. Simplement la rage et l'anticipation.

Il les entendit monter l'escalier à pas de loup, et dut se retenir de rire. Il laissa quand même échapper un petit gloussement, sans savoir vraiment ce qui l'amusait tant. Un craquement, un juron murmuré. Pas les meilleurs assassins du Cercle du Monde. Il se mordit la lèvre inférieure, s'empêchant toujours de pouffer. Monza remua, s'étira en souriant sur la couverture sale.

— Benna…, murmura-t-elle.

L'homme ouvrit la porte et entra, brandissant deux épées. Monza leva ses yeux fatigués.

— Bordelde…

Le deuxième homme entra comme un fou, renversant presque son acolyte, sa masse levée au-dessus de sa tête déclenchant une petite pluie de plâtre au plafond. Il la tenait en offrande. Comme il aurait été grossier de refuser, Shivers la lui arracha des mains tandis qu'il poignardait le premier homme dans le dos.

Une série d'allers et retours. Des frottements rapides, silencieux, faisant vibrer le manche. Shivers poussa un grognement, pompant avec la lame, son rire s'étouffant dans l'effort. Sa victime se retourna en poussant un cri de surprise, sans comprendre ce qui lui arrivait, et arracha le couteau de la main de Shivers.

L'autre, trop près pour être attaqué, le regarda bouche bée.

— Bor…

Shivers lui cassa le nez du manche de la masse et il tituba vers la cheminée vide. Les genoux de l'homme poignardé cédèrent et, percutant le mur avec son épée, il s'effondra sur Monza. Plus besoin de s'inquiéter pour lui. Shivers fit un pas en avant, s'agenouilla pour que la masse ne cogne pas le plafond et, avec un rugissement, frappa l'autre homme au front, lui défonçant le crâne et projetant une gerbe de sang au-dessus d'eux.

Il entendit un cri derrière lui et se retourna. La femme venait de bondir à l'intérieur de la pièce, une lame courte dans chaque main. Joyeuse coïncidence, Monza lui donna malencontreusement un

coup de pied en tentant de se dégager du mourant. Le cri de la femme changea de tonalité tandis qu'elle tombait dans les bras de Shivers en agitant l'un de ses couteaux. Il lui attrapa l'autre poignet et ils s'effondrèrent tous deux sur le corps de l'homme à la masse. La douleur l'aveugla un instant lorsqu'il se cogna la tête contre la cheminée.

La femme cherchait à gratter ses bandages, mais il ne lui lâcha pas le poignet. Elle s'appuyait de tout son poids pour le poignarder au cou, ses cheveux chatouillant Shivers, tandis qu'ils poussaient tous les deux des grognements. Dans sa concentration, elle tirait la langue, et son haleine sentait le citron. Shivers la frappa à la mâchoire et elle se mordit la langue jusqu'au sang.

Une épée la frappa alors au bras, la pointe évitant de peu l'épaule de Shivers. La femme essaya de se libérer en hurlant. Monza, livide, les yeux dans le vide, l'assomma du plat de sa lame. Puis elle lâcha l'épée, mais manqua de s'empaler dessus en trébuchant sur le lit. Shivers égorgea la femme avec son propre poignard, le sang éclaboussant le mur et la chemise de Monza.

Il se dégagea du fouillis de membres, ramassant la masse d'arme et récupérant son couteau planté dans un cadavre pour le remettre à sa ceinture, avant de chanceler jusqu'à la porte. Le couloir était vide. Il releva Monza qui s'examinait le corps, souillé du sang de la femme.

— Mais… mais…

Il lui passa un bras sous les épaules et l'emmena dehors, la portant à moitié dans l'escalier. La lumière du jour entrait par la porte de service. Il lâcha Monza, qui tituba un peu et vomit contre le mur. Elle poussa un grognement, puis un soupir. Il dissimula du mieux possible la masse d'arme ensanglantée dans sa manche, prêt à la laisser tomber si nécessaire. Il se rendit compte qu'il était encore en train de ricaner. Il ne savait pas pourquoi. Il n'y avait rien de drôle. C'était plutôt l'inverse. Pourtant, il riait toujours.

Monza vacilla encore sur quelques pas, pliée en deux.

— Faut que j'arrête de fumer, murmura-t-elle en crachant de la bile.

— Bien sûr. Dès que mon œil repoussera.

Il la traîna par le coude jusqu'au bout de la ruelle pour rejoindre la rue passante. Il s'arrêta au coin, jeta un coup d'œil des deux côtés, replaça son bras sous les épaules de Monza, et ils disparurent.

Hormis les trois cadavres, la pièce était vide. Shenkt les enjamba en s'avançant vers la fenêtre, évitant soigneusement la flaque de sang qui maculait les planches, et regarda dehors. Aucun signe de Murcatto ou du Nordique borgne. Au moins, personne ne les avait trouvés avant lui. Ç'aurait été pire que tout. Quand Shenkt commençait un travail, il le terminait toujours.

Il s'accroupit, les avant-bras sur les genoux, les mains pendantes. Ces trois-là n'étaient pas en meilleur état que Malt et ses sept amis. Les murs, le sol, le plafond, le lit, tout était éclaboussé de rouge. À côté de la cheminée, un homme avait le crâne éclaté. Un autre, gisant sur le ventre, la chemise perforée de coups de poignard et imbibée de sang. Restait une femme avec une entaille béante au cou.

Nim-la-chance, devina-t-il. À croire que sa chance l'avait quittée.

— Nim-tout-court, maintenant.

Il vit un objet scintiller dans un coin, près du mur. Il le ramassa pour l'observer à la lumière. Une bague en or avec un gros rubis rouge sang, bien trop belle pour ces trois ordures. La bague de Murcatto, peut-être ? Encore chaude de son doigt ? Il la glissa au sien, puis traîna par la cheville le cadavre de Nim et la déshabilla sur le lit en sifflotant.

Comme elle avait une plaque rouge sur la cuisse droite, il découpa sa jambe gauche, en haut de la fesse, de trois mouvements experts de sa faucille de boucher. En une torsion des poignets, il déboîta le fémur de la hanche. Deux coups de lame incurvée, et il se débarrassa du pied. Il passa sa ceinture autour de la jambe pour la maintenir fléchie et la glissa dans son sac.

Une fois frite, elle ferait un excellent steak. Il emportait toujours son mélange quatre-épices de Suljuk préféré sur lui, et l'huile de la région de Puranti avait une délicieuse saveur de noisette. Du sel et du poivre moulu. Le secret de la bonne viande résidait dans l'assaisonnement. Rose au centre, mais pas saignante. Shenkt n'avait jamais compris les gens qui aimaient leur viande saignante ; l'idée même le dégoûtait. Avec des oignons. Il pourrait aussi couper le jarret en dés et en faire un ragoût, avec des racines et des champignons. Les os serviraient pour le bouillon, avec un trait du vieux vinaigre de Muris pour donner du…

— Piquant !

Il acquiesça pour lui-même, nettoya la faucille et mit le sac sur son dos. Puis il s'arrêta.

Il était passé devant un boulanger un peu plus tôt, qui avait en vitrine des miches bien croustillantes, tout juste sorties du four. L'odeur du pain frais, qui évoquait l'honnêteté, la bonté pure et simple. Il aurait adoré être boulanger et non… ce qu'il était. Si on ne l'avait pas amené devant son ancien maître. S'il n'avait pas suivi le chemin tracé pour lui, s'il ne s'était jamais rebellé. Comme ce pain serait bon, tranché et tartiné de pâté. Peut-être avec une touche de gelée et un bon verre de vin. Il tira de nouveau son couteau et ouvrit le dos de Nim-la-chance pour lui prendre son foie.

Après tout, il ne lui serait plus d'aucune utilité.

Efforts héroïques et nouveaux départs

La pluie avait cessé. Le soleil s'élevait sur les terres agricoles, un petit arc-en-ciel égayant le ciel gris. Monza se demanda si un trésor elfique se trouvait à son pied, comme le prétendait son père. Ou s'il n'y avait que de la merde, comme partout ailleurs. Elle cracha dans la boue à côté de son cheval.

De la merde d'elfe, peut-être.

Elle retira son capuchon mouillé pour contempler à l'ouest l'averse qui se dirigeait vers Puranti. S'il y avait une quelconque justice, un déluge s'abattrait sur Fidèle Carpi et les Mille Épées dont les éclaireurs n'étaient probablement plus très loin. Mais il n'y avait pas de justice, Monza le savait bien. Les nuages pissaient où bon leur semblait.

Le blé encore humide était piqueté de massifs de fleurs rouges, comme autant de taches de sang sur la campagne brunie. L'heure de la moisson approchait, mais qui serait là pour récolter le blé ? Rogont s'adonnait à sa spécialité, la retraite, et les fermiers le suivaient vers Osprie. Ils savaient que les Mille Épées arrivaient, et ils étaient trop malins pour les attendre sans rien faire. Aucune bande de pilleurs n'était plus tristement célèbre que celle des hommes que Monza avait menés.

« Le pillage », écrivait Farans, « est un vol si vaste qu'il transcende le simple crime et entre dans l'arène de la politique. »

Elle avait perdu la bague de Benna. Du pouce, elle tripotait machinalement son majeur, chaque fois attristée de ne pas la trouver là. Une belle pierre ne ressusciterait pas Benna. Mais elle avait quand même l'impression d'avoir perdu une dernière partie de lui. La seule part d'elle-même qui était encore valable.

Pourtant, elle aurait dû se réjouir de n'avoir perdu qu'une bague à Puranti. Sa négligence avait failli lui être fatale. Elle devait arrêter de fumer. Prendre un nouveau départ. Elle le savait ; toutefois, elle fumait plus que jamais. Chaque fois qu'elle se réveillait de ce doux abandon, elle se répétait que ça ne devait pas se reproduire mais, en à peine quelques heures, elle sentait le manque dans chacun de ses pores, tells des vagues de nausée montante, chacune plus forte que la précédente. Il lui fallait un effort héroïque pour résister. Or, même si le peuple de Talins l'avait acclamée par le passé, Monza n'était pas une héroïne. Elle avait jeté sa pipe, mais en avait acheté une autre dans un moment de panique. Elle ne savait pas combien de fois elle avait caché ce qui lui restait de brou au fond de l'un de ses sacs. Mais elle avait découvert que dissimuler les choses soi-même présentait un inconvénient majeur.

On savait toujours où elles étaient.

— Cette campagne ne me dit rien qui vaille, déclara Morveer en se levant de son siège pour examiner la terre plate. Un lieu idéal pour une embuscade.

— C'est pour ça qu'on est là, grommela Monza.

Des haies, des bosquets, des maisons et des granges, seules ou en groupe, dans tous les champs, une multitude d'endroits où se cacher. Presque rien ne bougeait. Presque pas un bruit, hormis les

corbeaux, le vent battant la toile de la calèche, le grincement des roues, les éclaboussures d'une flaque d'eau.

— Êtes-vous sûre qu'il est bien prudent de placer votre confiance en Rogont ?

— On ne gagne pas de batailles en étant prudent.

— Non, on planifie des meurtres en étant prudent. Même pour un grand-duc, Rogont est notoirement peu fiable. Et il est de surcroît l'un de vos anciens ennemis.

— Je peux lui faire confiance tant qu'il y trouve un intérêt, rétorqua Monza, d'autant plus irritée par la question qu'elle se la posait depuis qu'ils avaient quitté Puranti. Tuer Fidèle Carpi présente peu de risques pour lui ; or, rameuter les Mille Épées serait un énorme avantage.

— Cela dit, ce serait loin d'être votre première erreur de calcul. S'il nous laisse naufragés ici, sur le chemin d'une armée ? Vous me payez pour tuer un homme à la fois, pas pour mener une guerre à moi seul…

— Je vous ai payé pour tuer un homme à Port Ouest, et vous en avez tué cinquante d'un coup. Je n'ai pas de leçon à recevoir de vous en matière de précautions.

— À peine plus de quarante, et c'était par *excès* de précautions pour avoir votre homme. Par ailleurs, l'addition de la Bouchère était-elle vraiment plus faible à la Maison des Plaisirs de Cardotti ? Ou dans le palais du Duc Salier ? Ou à Caprile, tant qu'on y est ? Excusez-moi si je place peu de foi dans votre capacité à contenir la violence.

— Assez, siffla-t-elle. Vous êtes comme une chèvre qui bêle sans arrêt ! Tenez-vous-en à remplir le contrat pour lequel je vous paie !

Morveer arrêta soudain la calèche, et Day manqua de faire tomber sa pomme.

— Est-ce là les remerciements auxquels j'ai droit pour vous avoir sauvés à Visserine ? Après que vous avez aussi pertinemment ignoré mon conseil avisé ?

Allongée sur les vivres à l'arrière de la calèche, Vitari intervint.

— Le mérite de ce sauvetage nous incombe à tous les deux. Personne ne m'a remerciée.

Morveer ne lui prêta pas attention.

— Je devrais peut-être trouver un employeur plus reconnaissant !

— Je devrais peut-être trouver un putain d'empoisonneur qui soit plus obéissant !

— Sans doute… ! Mais attendez. (Morveer leva un doigt et ferma les yeux.) Attendez.

Il fit la moue, prit une grande inspiration, puis expira doucement. Deux fois de suite. Shivers s'arrêta, haussant un sourcil à l'intention de Monza. Nouveau soupir, puis Morveer ouvrit les yeux pour pousser un gloussement chargé d'une hypocrisie écœurante.

— Peut-être… devrais-je vous présenter mes plus sincères excuses.

— Quoi ?

— Je m'aperçois que je ne suis pas toujours… des plus agréables à vivre. (Vitari éclata de rire, et Morveer grimaça.) Si je remets tout en question, c'est simplement parce que je souhaite que cette aventure se déroule au mieux. Mon éternel défaut consiste à me montrer trop exigeant dans ma poursuite de l'excellence. Or, la flexibilité est la caractéristique la plus importante pour un homme qui devrait, de fait, se comporter comme votre humble serviteur. Puis-je vous convaincre de faire avec moi… un effort héroïque ? Mettons ces différends derrière nous. (Souriant toujours par-dessus son épaule, il fit claquer les guides pour remettre la calèche en marche.) Oh oui ! Un nouveau départ !

Monza croisa le regard de Day, qui se balançait doucement sur son siège. La blonde haussa les sourcils et termina sa pomme avant de jeter le trognon dans un champ. À l'arrière de la calèche,

Vitari enleva son manteau pour profiter du beau temps.

— Le soleil se lève. Un nouveau départ, dit-elle en désignant la campagne du doigt, l'autre main pressée contre la poitrine. Oooooh, un arc-en-ciel. Vous savez, on dit qu'au pied d'un arc-en-ciel se cache un trésor elfique !

Monza les regarda s'éloigner, les sourcils froncés. Ils avaient plus de chances de tomber sur un trésor elfique que de voir Morveer prendre un nouveau départ. Sa soudaine obéissance lui inspirait encore moins confiance que ses interminables chicaneries.

— Peut-être qu'il voudrait simplement être aimé, murmura Shivers quand ils repartirent.

— Si les hommes pouvaient changer comme ça…, dit Monza en claquant des doigts devant son visage.

— C'est la seule façon dont ils changent, non ? commenta-t-il, l'œil rivé sur elle. Si leur environnement se modifie. À mon avis, les hommes sont fragiles. Ils ne sont pas souples. Pour les changer, il faut les casser. Les écraser.

Les brûler, peut-être ?

— Comment va ton visage ? murmura-t-elle.

— Ça gratte.

— Il t'a fait mal, le faiseur d'œil ?

— Sur une échelle allant de se cogner l'orteil à se faire cramer l'œil, je dirais que ça se situait vers le bas.

— Tout se situe plutôt par là.

— Dévaler une montagne ?

— C'est pas si horrible, du moment qu'on reste allongé. C'est quand on essaie de se relever que ça commence à piquer.

Elle lui arracha un sourire, même s'il souriait bien moins souvent qu'avant. Pas surprenant étant donné ce qu'il avait subi. Ce qu'elle lui avait fait subir.

— Je suppose… que je devrais te remercier de m'avoir encore sauvé la vie. Ça devient une habitude.

— C'est pour ça que tu me paies, non, chef ? Mon père disait toujours que le travail bien fait était sa propre récompense. Je suis bon dans ce que je fais. Je suis un combattant respectable. Sinon, je suis qu'un pauvre gars qui a perdu douze ans à la guerre, et qui ne possède que des rêves sanglants et un œil de moins que les autres. Mais j'ai toujours ma fierté. On ne peut pas lutter contre son destin, je crois. Ça apporte quoi, d'essayer de changer ? On se retrouve à faire semblant. La vie est courte, pourquoi la perdre à faire semblant d'être quelqu'un d'autre, hein ?

Bonne question. Heureusement, ils arrivaient en haut d'une colline, et elle n'eut pas besoin de trouver une réponse. Les restes de la route impériale s'étiraient devant eux, une ligne sombre droite comme une flèche qui séparait les champs. Huit siècles qu'elle était là, et elle restait la meilleure route de Styrie. Triste constat sur la direction de l'État ces derniers temps. Non loin se profilait une ferme, une bâtisse de pierre sur deux étages aux fenêtres barrées, au toit de tuiles rouges devenu brun mousseux avec l'âge, flanquée d'une petite écurie. Un muret de pierre recouvert de lichen entourait une cour boueuse où quelques oiseaux maigrelets picoraient dans la poussière. De l'autre côté de la maison, une étable en bois croulait sous un toit effondré. Une girouette en forme de serpent ailé pendait mollement de sa tourelle inclinée.

— C'est là, annonça-t-elle, et Vitari leva un bras pour montrer qu'elle avait entendu.

Un ruisseau contournait les bâtiments, serpentant vers un moulin à un ou deux kilomètres de là. Le vent se leva, soufflant sur le feuillage de la haie, faisant doucement voguer les nuages, promenant leur ombre sur les blés ondoyants.

Monza repensa à la ferme où elle était née. À Benna enfant, courant dans les champs, lorsque seul le haut de sa tête dépassait des grains mûrs. À son rire, avant la mort de leur père. Elle secoua la tête et fronça les sourcils. Saleté de nostalgie. Elle détestait cette ferme. Creuser, labourer, se salir les ongles… et tout ça pour quoi ? Peu de choses demandaient autant de travail pour si peu de résultats.

Hormis peut-être… la vengeance.

D'aussi loin qu'il se souvienne, Morveer avait toujours eu un don incroyable pour dire ce qu'il ne fallait pas. Quand il voulait donner son avis, il se rendait compte qu'il se plaignait. Quand il voulait être déférent, il se retrouvait insultant. Quand il voulait montrer son soutien en toute honnêteté, il discréditait les autres. Il désirait simplement être reconnu, respecté, accepté, et pourtant, chaque tentative de camaraderie ne faisait qu'aggraver les choses.

Après que sa mère l'avait abandonné, que sa femme l'avait abandonné, que ses apprentis étaient partis, l'avaient volé ou essayé de le tuer, généralement avec du poison mais aussi, lors d'une mémorable occasion, avec une hache, bref, en trente ans de relations ratées, il commençait presque à croire qu'il n'était simplement pas très sociable. Il aurait au moins pu se réjouir de la mort de cet affreux ivrogne de Nicomo Cosca. Au début, il avait en effet été assez soulagé. Mais comme de coutume, les nuages noirs étaient revenus le déprimer. Il se trouvait, une fois de plus, en train de se chamailler pour des broutilles avec sa pénible employeuse.

Il aurait probablement été plus simple pour lui de se retirer dans la montagne pour vivre en ermite, sans risquer de blesser les sentiments de qui que ce soit. Mais l'air de la montagne ne s'était jamais accordé avec sa constitution fragile. Il s'était donc résolu, une fois de plus, à faire un héroïque effort de camaraderie. À être plus conciliant, plus magnanime, plus indulgent face aux défauts des autres. C'est ainsi que, tandis que le reste de la troupe était parti surveiller la campagne pour les Mille Épées, il avait feint un mal de tête afin de faire le premier pas, préparant une belle surprise : la recette de soupe aux champignons de sa mère. Unique héritage tangible qu'elle ait laissé à son unique fils.

Il s'était entaillé le doigt puis brûlé le coude, deux mésaventures qui avaient bien failli le détourner de son nouveau départ pour l'entraîner dans un torrent de rage improductive. Mais, au crépuscule, lorsqu'il entendit les sabots des chevaux revenir et vit les ombres s'étirer dans la cour, la table était mise, à la lueur accueillante de deux chandelles, le pain tranché, et la soupière exhalait un délicieux parfum.

— Excellent.

Sa réhabilitation était assurée.

Sa nouvelle vague d'optimisme ne survécut cependant pas à l'arrivée des convives. Entrant sans enlever leurs bottes, répandant de la boue partout sur le sol luisant, ils jetèrent un regard vers la cuisine amoureusement nettoyée, la table soigneusement dressée, le potage laborieusement préparé, avec autant d'enthousiasme que des prisonniers menés au lieu de leur exécution.

— C'est quoi, ça ? demanda Monza, les lèvres pincées et les sourcils encore plus froncés qu'à son habitude.

Morveer s'efforça de rester calme.

— C'est une manière de m'excuser. Puisque notre cuisinier obsédé par les chiffres est rentré à

Talins, je me suis dit que je pourrais combler le vide et préparer à dîner. Une recette de ma mère. Asseyez-vous, je vous prie ! (Il tira à chacun une chaise autour de la table et, malgré quelques regards obliques, tous prirent place.) De la soupe ? proposa Morveer en remplissant une louche.

— Sans façon. Vous m'avez… C'est quoi le mot ?

— Paralysé, dit Murcatto.

— Aye. Vous m'avez paralysé la dernière fois.

— Vous ne me faites pas confiance ?

— C'est le fondement de notre relation, dit Vitari, lui jetant un regard suspicieux sous ses sourcils roux. Vous êtes un empoisonneur.

— Après tout ce qu'on a vécu ensemble ? Vous ne me faites pas confiance à cause d'une petite paralysie ?

De toute évidence, personne n'appréciait ses efforts héroïques pour repartir sur de nouvelles bases.

— Si mon intention était de vous empoisonner, je répandrais simplement de la Lavande Noire sur votre oreiller, qui vous bercerait dans un sommeil éternel. Ou je mettrais du chardon d'Amérinde dans vos bottes, du Larynque sur la poignée de votre hache, de la racine de moutarde dans votre flasque. (Il s'avança vers le Nordique, serrant la louche de toutes ses forces.) Je pourrais vous tuer de mille façons sans éveiller le moindre soupçon. Je ne me donnerais pas la peine de vous cuisiner à dîner !

Shivers le dévisagea un moment. Puis il tendit la main, et Morveer se demanda s'il allait se prendre un coup de poing dans la figure, le premier depuis des années. Au lieu de quoi, Shivers enroula tranquillement sa main autour de celle de Morveer, inclinant la soupière pour remplir son bol. Il remplit une cuillère, souffla délicatement sur la soupe, et but.

— C'est bon. Des champignons, c'est ça ?

— Euh… oui, c'est ça.

— C'est bon.

Shivers soutint encore un instant le regard de Morveer, puis lui lâcha la main.

— Merci, dit Morveer en remplissant de nouveau la louche. Qui d'autre ne veut pas de soupe ?

— Moi ! aboya-t-on ; une voix sortie de nulle part qui donna à Morveer l'impression qu'on lui avait jeté de l'eau bouillante dans l'oreille.

Il recula en sursaut, renversant la soupière et éclaboussant les genoux de Vitari. Elle se leva d'un bond en hurlant, faisant valser ses couverts. Murcatto se redressa et dégaina son épée, renversant sa chaise au passage. Day laissa tomber sa tranche de pain entamée et fila vers la porte. Morveer se retourna, serrant maladroitement sa louche dégoulinante dans une main…

Une Gurkienne se tenait à côté de lui, toute souriante, les bras croisés. Elle avait une peau aussi lisse que celle d'un enfant, sans plus d'impuretés que du verre poli, et des yeux d'un noir de jais.

— Attendez ! ordonna Murcatto en levant une main. Attendez. C'est une amie.

— Pas une amie à moi ! protesta Morveer, qui ne comprenait pas comment elle avait pu ainsi surgir de nulle part.

Aucune porte dans cette direction, rien qu'une fenêtre barrée aux volets clos, le plafond et le sol restaient intacts.

— Vous n'avez pas d'amis, empoisonneur, ronronna-t-elle.

Sous son long manteau marron, son corps semblait entièrement enveloppé de bandages blancs.

— Vous êtes qui ? demanda Day. Et vous sortez d'où ?

— On m'appelait le Vent d'Est. (La femme exhiba deux rangées de dents parfaitement blanches en tournant gracieusement un doigt.) Mais maintenant on me nomme Ishri. Je viens du sud baigné de soleil.

— Elle voulait…, commença Morveer.

— De la magie, murmura Shivers, le seul des convives encore assis. (Il avala tranquillement une autre cuillerée.) Qui veut bien me passer le pain ?

— Assez avec ce pain ! grommela Morveer. Et avec la magie ! Comment êtes-vous entrée ?

— C'est l'une d'entre eux, dit Vitari, brandissant un couteau de table, les yeux réduits à deux fentes tandis que le reste de soupe dégoulinait de la table. Une dévoreuse.

La Gurkienne passa un doigt dans la soupe renversée et le lécha avec langueur.

— Il faut bien dévorer quelque chose, non ?

— J'ai aucune envie d'être au menu.

— Ne vous inquiétez pas, je suis très difficile en matière de nourriture.

— J'ai eu affaire à votre espèce avant, à Dagoska.

Sensation des plus déplaisantes : Morveer ne comprenait pas pleinement la conversation. De plus, Vitari avait l'air inquiet, ce qui ne lui inspirait rien de bon. C'était loin d'être une femme à l'imagination débordante.

— Quel genre de marché avez-vous passé, Murcatto ?

— J'ai fait ce que j'avais à faire. Elle travaille pour Rogont.

Ishri inclina sa tête d'un côté, presque à l'horizontale.

— À moins qu'il ne travaille pour moi.

— Peu importe qui est l'âne et qui est le cavalier, coupa Murcatto, tant que l'un de vous deux envoie des hommes.

— Il en envoie. Quarante de ses meilleurs soldats.

— À temps ?

— À moins que les Mille Épées n'arrivent en avance, ce qui ne se produira pas. Leur corps principal est toujours à cinq kilomètres. On les a vus nettoyer un village. Ils n'ont pas pu s'empêcher de le brûler. Quelle bande destructrice !

Elle regarda soudain Morveer. Ces yeux noirs l'angoissaient terriblement. Il n'aimait pas le fait qu'elle fût couverte de bandages. Il était curieux de savoir pourquoi…

— Ils m'évitent d'avoir trop chaud, dit-elle.

Il la regarda, abasourdi, se demandant s'il avait posé sa question à voix haute.

— Non.

Un frisson le parcourut jusqu'à la racine de ses cheveux. Comme lorsque les infirmières avaient découvert son matériel secret à l'orphelinat, et deviné son but. Il ne pouvait échapper à la conclusion irrationnelle que ce diable gurkien pouvait lire dans ses pensées. Savait ce qu'il avait fait, les choses qu'il croyait que personne ne saurait jamais…

— Je vais dans la grange, cria-t-il, d'une voix bien plus aiguë que prévu. (Il se força à baisser d'une octave.) Je dois me préparer, si nous avons des visiteurs. Viens, Day.

— Je finis ça.

S'étant rapidement habituée à la présence de leur visiteuse, elle tartinait trois tranches de pain d'un coup.

— Ah… oui… je vois…, bafouilla-t-il.

Il envisagea de l'attendre, mais rester ne lui causerait qu'une gêne croissante. Il se dirigea vers la porte.

— Vous voulez votre manteau ? demanda Day.

— J'aurai bien assez chaud.

Ce ne fut qu'une fois dehors, dans l'obscurité, avec le vent secouant les blés qui soufflait à travers sa chemise, qu'il comprit qu'il n'aurait jamais assez chaud, quoi qu'il s'imagine. Il était trop tard pour y retourner sans se rendre complètement ridicule, ce à quoi il se refusait catégoriquement.

— Jamais.

Il jura plus amèrement encore en se frayant un chemin dans la cour de ferme abandonnée, serrant ses bras contre sa poitrine pour s'empêcher de trembler. Il avait laissé une charlatane gurkienne l'atteindre avec de simples tours de passe-passe.

— Salope aux bandages !

Ils verraient, tous.

— Oh, oui.

Il avait bien eu les infirmières, à l'orphelinat, pour tous les coups de fouet.

— On va voir qui fouette qui, maintenant.

Il regarda par-dessus son épaule pour s'assurer qu'il était seul.

— La magie, ricana-t-il, je vais te jouer un tour, moi, sinon… Aaaah !

Il glissa et tomba sur le dos dans une flaque de boue.

— Quelle saleté !

Tant pis pour les efforts héroïques, comme pour les nouveaux départs.

Le traître

L'aube se lèverait dans une heure ou deux. La pluie avait cessé d'un seul coup, mais les jeunes feuilles gouttaient dans la boue, encore gorgées d'eau. L'air était lourd, chargé d'une humidité glacée. Un ruisseau en crue gargouillait près du chemin, étouffant le bruit des sabots de son cheval. Shivers approchait ; il distinguait la petite lueur de feux de camp de fortune au bord des troncs humides.

« Aux heures sombres les sombres affaires », disait Dow le Sombre, et il en savait quelque chose.

Shivers talonna son cheval dans la nuit humide, espérant qu'aucune sentinelle ivre, surprise par son passage, ne lui décocherait une flèche dans le ventre. Ça faisait peut-être moins mal que se faire cramer l'œil, mais la perspective n'était tout de même pas réjouissante. Heureusement, il vit le premier garde avant d'être repéré, appuyé contre un arbre, la lance sur l'épaule. Comme une toile huilée lui couvrait la tête, il n'aurait rien vu même s'il avait été éveillé.

— Hé !

En se retournant, l'homme laissa tomber sa lance dans la boue. Shivers le regarda tenter de la retrouver à tâtons, en souriant, les bras croisés sur le pommeau de sa selle.

— Tu veux me provoquer en duel, ou bien je te laisse tranquille et je passe mon chemin ?

— Qui va là ? grommela le garde, en arrachant sa lance du sol, non sans emporter une motte de terre humide.

— Je m'appelle Caul Shivers, et Fidèle Carpi va vouloir me parler.

Le camp des Mille Épées ressemblait à tant d'autres camps. Des hommes, de la toile, du métal et de la boue. De la boue, surtout. Des tentes éparpillées çà et là. Des lances empilées les unes sur les autres. Des feux de camp, certains allumés, d'autres réduits à quelques braises rougeoyantes, leur fumée s'élevant dans la nuit. Quelques hommes réveillés, emmitouflés dans des couvertures, montant la garde ou buvant encore, regardant Shivers passer en fronçant les sourcils.

Ils lui rappelaient les nuits glaciales qu'il avait passées dans des camps du Nord. Blottis autour des feux, en espérant que la pluie ne s'aggrave pas. Rôtir la viande embrochée sur les lances des morts. Enroulés sous toutes les couvertures qu'ils trouvaient, tremblant dans la neige. Aiguiser des lames pour le travail du lendemain. Il voyait des visages d'hommes morts, retournés à la boue, avec qui il avait partagé des bières et des rires. Son frère. Son père. Tul Duru, qu'ils avaient appelé le Tonnerre. Rudd Séquoia, le Rocher d'Uffrith. Harding Grim, plus silencieux que la nuit. Ces souvenirs ravivèrent une vague de fierté inattendue. Puis une vague de honte inattendue au sujet du travail qu'il était en train d'accomplir. Davantage d'émotions qu'il en avait ressenties depuis la perte de son œil, ou qu'il n'espérait en ressentir de nouveau.

Il renifla, son visage sensible sous les bandes, puis ce doux répit s'évanouit, le laissant de glace. Ils s'arrêtèrent devant une tente de la taille d'une maison, la lueur de la lampe éclairant la nuit autour de l'ouverture.

— Maintenant, tu ferais mieux de te tenir à carreau, salaud de Nordique, dit le garde en piquant

Shivers de sa propre hache. Sinon je…

— Sinon tu iras te faire foutre, connard.

Shivers le poussa d'un bras et avança. À l'intérieur, ça sentait le vin aigre, le tissu miteux, les hommes sales. C'était mal éclairé par des lampes vacillantes, des restes de drapeaux en guenilles pendaient dans les coins, trophées de vieux champs de bataille.

Dans le fond de la tente, posé sur des caisses, trônait un fauteuil de bois sombre orné d'ivoire, taché, balafré et poli par l'usage. Le fauteuil du Capitaine général, devina-t-il. Celui qui avait été dévolu à Cosca, à Monza, et maintenant à Fidèle Carpi. C'était un vieux fauteuil tout à fait quelconque. Il n'avait pas l'allure d'un trône pour lequel on tuerait. Enfin, on tue souvent pour des raisons ridicules.

Des hommes étaient installés autour d'une longue table. Les capitaines des Mille Épées. Des hommes à l'air dur, aussi balafrés, tachés et usés que le fauteuil, se partageant une bonne collection d'armes. Bizarrement, Shivers se sentit plus à l'aise parmi eux qu'il ne l'avait été depuis des mois. Ici, il connaissait les règles, au moins, mieux qu'avec Monza. Les cartes déroulées sur la table suggéraient qu'ils avaient entrepris de s'organiser, mais la stratégie avait fini par laisser place aux dés. À présent, les cartes étaient jonchées de pièces, de bouteilles encore à moitié pleines, de vieilles coupes, de verres ébréchés. Un peu de vin renversé avait maculé une grande carte.

En bout de table se tenait un homme de haute taille au visage parcouru de cicatrices, aux cheveux courts et gris. Il avait une moustache broussailleuse, et sa large mâchoire était envahie par une barbe de trois jours. Fidèle Carpi en personne, selon la description de Monza. Il s'apprêtait à lancer les dés.

— Allez, mes salauds, je veux un neuf !

Il eut droit à un un et un trois, salués par quelques soupirs et plusieurs éclats de rire.

— Merde !

Il jeta quelques pièces à un autre type, grand et vérolé, au nez busqué et arborant un affreux mélange de longs cheveux noirs et de calvitie sur le haut du crâne.

— Un de ces jours, je percerai ton secret, Andiche.

— J'ai pas de secret. Je suis né sous une bonne étoile.

Andiche examina Shivers en fronçant les sourcils, d'un regard aussi sympathique que celui qu'un renard adresserait à un poulet.

— C'est qui ce connard avec ces bandages ?

Le garde passa devant Shivers d'un air méfiant.

— Général Carpi, monsieur, ce Nordique dit qu'il doit vous parler.

— Ah bon ? répondit Fidèle en jetant un coup d'œil à Shivers avant de se remettre à empiler ses pièces. Et pourquoi je voudrais parler à quelqu'un comme lui ? Donne les dés, Victus, j'ai pas fini.

— C'est le problème avec les généraux, répondit celui-ci.

Il était chauve comme un œuf et aussi émacié qu'un jour de famine. Les anneaux ornant ses doigts et les chaînes autour de son cou n'arrangeaient en rien son allure.

— Ils ne savent jamais quand ils sont finis, termina-t-il.

Il lança les dés de l'autre côté de la table, tandis que certains de ses camarades riaient.

Le garde déglutit.

— Il dit qu'il sait qui a tué le prince Ario !

— Ah bon ? Et c'était qui ?

— Monzcarro Murcatto.

Tous les regards se tournèrent vers Shivers. Fidèle reposa doucement les dés et plissa les yeux.

— On dirait que tu connais son nom.

— Soit on l'engage comme bouffon, soit on le pend pour mensonge, suggéra Victus.

— Murcatto est morte, dit un autre.

— Ah bon ? Je me demande qui je me tape depuis un mois, alors.

— Si tu te tapes Murcatto, je te conseille de t'y remettre vite fait ! sourit Andiche. Selon son frère, personne ne suce aussi bien qu'elle.

Quelques gloussements.

Shivers n'était pas sûr de comprendre cette histoire de frère, mais peu importait. Il retira ses bandages et tourna son visage vers la lumière, mettant ainsi fin aux ricanements. Ses traits étaient loin d'être une vision réjouissante.

— Voilà ce qu'elle m'a coûté jusqu'ici. Pour une poignée de pièces. Qu'elle aille se faire foutre, je suis pas le minable pour qui elle me prend, et j'ai ma fierté. J'en ai marre de cette salope.

Fidèle Carpi fronçait les sourcils.

— Décris-la.

— Grande, mince, des cheveux noirs, elle fait toujours la gueule. Elle a l'esprit vif.

Victus secoua une main ornée de joyaux.

— Tout le monde sait ça.

— Elle a la main droite cassée et des cicatrices partout. Elle dit qu'elle est tombée d'une montagne. (Shivers pointa son estomac du doigt, les yeux rivés sur Fidèle.) Elle a une cicatrice juste là, et la même dans le dos. Elle dit que c'est un ami qui lui a fait ça. Il l'a poignardée avec son propre poignard.

Carpi était soudain aussi joyeux qu'un croque-mort.

— Tu sais où elle est ?

— Attendez une minute, vous deux, intervint Victus qui avait l'air encore moins réjoui que son chef. Vous voulez dire que Murcatto est en vie ?

— J'ai entendu une rumeur, dit Fidèle.

Un immense Noir aux cheveux gris fer pendant en longues mèches torsadées se leva.

— J'ai entendu toutes sortes de rumeurs, affirma-t-il d'une voix douce au timbre profond. Les rumeurs et les faits sont deux choses différentes. Quand est-ce que tu prévoyais de nous en parler, putain ?

— Quand vous auriez eu besoin de le savoir, Sesaria ! Elle est où ?

— Dans une ferme, dit Shivers. À environ une heure d'ici, à cheval.

— Elle a combien d'hommes avec elle ?

— Quatre seulement. Un empoisonneur geignard et son apprentie, une gamine. Une femme rousse nommée Vitari et une salope noire.

— Où exactement ?

Shivers sourit.

— Eh bien, c'est pour ça que je suis là, non ? Pour vous vendre l'info exacte.

— J'aime pas l'odeur de cette merde, grogna Victus. Si vous voulez mon avis…

— Je te le demande pas, grogna Fidèle sans se retourner. Quel est ton prix ?

— Un dixième de ce qu'offre le duc Orso pour la tête de l'assassin du prince Ario.

— Un dixième, seulement ?

— Je pense qu'un dixième, c'est bien plus que ce qu'elle me donnera, mais ce n'est pas assez pour que vous me tuiez. Il faut être raisonnable pour survivre.

— Sage décision, dit Fidèle. Nous avons horreur de l'avidité, pas vrai ?

Les capitaines gloussèrent, mais ils semblaient loin d'être ravis que leur ancien général soit revenu du royaume des morts.

— Très bien, alors. Un dixième, ça me va. Marché conclu. (Fidèle s'avança pour serrer la main de Shivers, le regardant droit dans les yeux.) Si on a Murcatto.

— Vous la voulez morte ou vive ?

— Désolé, mais je la préférerais morte, pour mon compte.

— Bien, moi aussi. La dernière chose que je voudrais, c'est avoir des comptes à rendre à cette folle furieuse. Elle n'oublie pas.

Fidèle acquiesça.

— On dirait. On peut donc faire affaire, toi et moi. Swolley ?

— Général ? fit un type barbu en s'avançant.

— Trouve-moi soixante hommes prêts à partir, et vite, ceux qui ont les meilleurs chevaux…

— Mieux vaudrait qu'il n'y en ait pas autant, dit Shivers.

— Ah bon ? Et en quoi ce serait mieux ?

— Selon elle, elle a toujours des amis ici, expliqua Shivers en promenant son œil sur les visages dans la tente. Selon elle, il y a plein d'hommes dans ce camp qui ne diraient pas non à ce qu'elle reprenne le pouvoir. Selon elle, ils ont gagné ensemble des victoires dont ils sont fiers, et avec vous, ils errent dans la honte, tandis que les hommes d'Orso remportent tous les lauriers.

Fidèle balaya rapidement la pièce du regard avant de se tourner de nouveau vers Shivers. Celui-ci savait qu'il avait touché un point sensible. Aucun chef au monde n'était suffisamment sûr de lui pour ne pas douter légèrement. Aucun de ce calibre, du moins.

— Mieux vaut qu'il y en ait peu, et qu'il s'agisse d'hommes dont vous êtes sûr. Ça ne me dérange pas de poignarder Murcatto dans le dos, elle l'a bien mérité. Mais me faire poignarder par l'un d'entre eux, ça m'amuse moins.

— Cinq seulement, dont quatre femmes ? sourit Swolley. Une douzaine devrait suffire.

Fidèle soutint le regard de Shivers.

— Non. Soixante, comme j'ai dit, juste au cas où ils seraient plus nombreux que prévu. Ça m'ennuierait d'arriver là-bas en sous-effectif.

— Monsieur.

Swolley sortit de la tente en se frayant un chemin à coups d'épaule.

Shivers soupira.

— Faites comme vous voulez.

— J'en ai bien l'intention. Vous pouvez compter là-dessus, ajouta Fidèle en se tournant vers ses capitaines perplexes. Et vous, mes salauds, ça vous dit de vous joindre à la chasse ?

Sesaria fit non de la tête, secouant ses longs cheveux.

— C'est ton bordel, Fidèle. À toi de passer le balai.

— J'en ai assez fait pour cette nuit, dit Andiche en sortant.

D'autres le suivirent dans la foule dehors, au milieu des murmures, des regards suspicieux et des soldats ivres.

— Je dois également prendre congé, général Carpi.

Celui qui venait de parler se leva. Au milieu de ces hommes durs, sales et balafrés, il n'avait aucun trait distinctif. Des cheveux frisés, pas d'arme en vue, pas de cicatrice, pas de sourire narquois. Il n'avait pas l'air menaçant le moins du monde. Mais Fidèle s'avança quand même vers lui, comme si cet homme méritait le respect.

— Maître Sulfur ! le salua-t-il en serrant ses deux mains dans les siennes. Merci d'être passé. Vous êtes toujours le bienvenu parmi nous.

— Oh, on apprécie toujours celui qui apporte l'argent.

— Dites au duc Orso et aux gens de la banque qu'ils n'ont pas à s'inquiéter. Tout va s'arranger, comme on en a discuté. Dès que j'aurai réglé ce petit problème.

— La vie s'ingénie à placer de petits problèmes en travers de notre route, n'est-ce pas ?

Sulfur adressa à Shivers l'ombre d'un sourire. Il avait les yeux vairons : un bleu, un vert.

— Bonne chasse.

Et il sortit dans l'aube.

Fidèle faisait de nouveau face à Shivers.

— Une heure de route ?

— Si vous allez vite malgré votre âge.

— Ah. Et comment tu sais qu'elle attendra ?

— Elle dort. Le sommeil du brou. Elle en fume tous les jours. La moitié du temps, elle bave d'en avoir trop fumé, l'autre moitié à l'idée d'en reprendre. Elle ne se réveillera pas de sitôt.

— Dans ce cas, mieux vaut ne pas perdre de temps. Cette femme réserve de désagréables surprises.

— Oui. Et elle attend de l'aide. Quarante hommes de Rogont, qui arrivent demain après-midi. Ils prévoient de vous suivre et de vous tendre une embuscade quand vous obliquerez vers le sud.

— Rien ne vaut le plaisir de renverser une surprise, sourit Fidèle. Vous chevaucherez en tête.

— Pour un dixième de la récompense, je veux bien chevaucher en amazone.

— Devant, ça suffira. À côté de moi pour me montrer le chemin. Les honnêtes hommes restent ensemble.

— Oh, certainement, répondit Shivers. Sans aucun doute.

— Très bien.

Fidèle se frotta les mains.

— Je vais pisser avant d'enfiler mon armure.

Le Roi des Poisons

— Chef ? appelait Day. Vous êtes réveillé ?

Morveer laissa échapper un déchirant soupir.

— Le sommeil clément m'a en effet relâché de son doux sein… Je retourne dans l'étreinte glaciale d'un monde indifférent.

— Quoi ?

Il balaya son commentaire d'un geste désinvolte.

— Rien. Je sème mes mots comme des graines sur les cailloux.

— Vous m'avez demandé de vous réveiller à l'aurore.

— L'aurore ? Oh, dure maîtresse !

Repoussant sa fine couverture, il se leva de son lit de paille qui l'avait gratté toute la nuit. Une couchette particulièrement humble pour un homme aux talents inégalés. Il étira son dos douloureux avant de descendre l'échelle avec des gestes raides. Il était forcé d'admettre qu'il était devenu bien trop âgé, et bien trop raffiné, pour les greniers à foin.

Day avait installé les appareils pendant la nuit et, tandis que les premiers filets anémiques de l'aurore chatouillaient les étroites fenêtres, les brûleurs étaient enfin prêts. Les agents mijotaient tranquillement, leur vapeur se condensant, les distillations gouttant joyeusement dans les flasques. Morveer contourna la table d'appoint, passant une main sur le bois en faisant cliqueter les verreries. La préparation semblait parfaitement en ordre. Day avait eu un excellent maître, après tout, peut-être le plus grand empoisonneur de tout le Cercle du Monde. Mais même la vue du travail bien fait ne parvenait pas à sortir Morveer de sa mélancolie.

Il poussa un soupir fatigué.

— Je suis voué à être incompris.

— Vous êtes quelqu'un de compliqué, dit Day.

— Exactement ! Exactement ! Toi, tu le vois !

Elle était peut-être la seule à se rendre compte que son apparence sobre et maîtrisée dissimulait des réserves d'émotions aussi profondes que des lacs de montagne.

— J'ai préparé du thé.

Elle lui tendit une tasse en métal d'où s'élevaient des volutes de vapeur. L'estomac de Morveer poussa un grondement déplaisant.

— Non, je te remercie de cette douce attention, mais non. Ma digestion est perturbée ce matin, terriblement perturbée.

— La Gurkienne vous rend nerveux.

— Absolument pas, pas du tout, mentit-il, réprimant un frisson au simple souvenir de ses yeux de minuit. Ma dyspepsie est le résultat de mes divergences d'opinion avec notre employeuse, la célèbre Bouchère de Caprile, la contrariante Murcatto ! Je n'arrive simplement pas à trouver la bonne manière d'aborder cette femme. J'ai beau me comporter le plus cordialement du monde, avec des

intentions immaculées, elle le prend toujours mal !

— Elle est assez irritable, c'est vrai.

— À mon avis, elle est tellement irritable que c'en est… irritant ? conclut-il sans conviction.

— Bah, elle a été trahie, jetée du haut d'une montagne, son frère est mort, tout ça…

— Des explications, pas des excuses ! Nous avons tous souffert de douloureuses épreuves ! Je l'avoue, je suis presque tenté de l'abandonner à son destin inévitable et de chercher un nouvel emploi. (Il gloussa.) Chez le duc Orso, peut-être !

Day leva les yeux.

— Vous plaisantez.

Effectivement, il plaisantait. Castor Morveer n'était pas le genre d'homme à abandonner un employeur une fois qu'il avait accepté un contrat. Certaines règles de comportement devaient être observées, dans son travail plus que dans n'importe quel autre. Mais ça l'amusait de se prendre au jeu, de compter les points un par un sur ses doigts étirés.

— Un homme qui a évidemment les moyens de se payer mes services. Un homme qui a évidemment besoin de mes services. Un homme qui a prouvé qu'il n'était pas dérangé par le moindre sens moral.

— Un homme qui a déjà poussé ses employés du haut d'une montagne.

Morveer ne releva pas.

— On ne peut jamais faire confiance à ceux qui engagent des empoisonneurs. De ce point de vue, tous les employeurs se valent. Ce qui est vraiment étonnant, c'est qu'on n'y ait pas pensé plus tôt.

— Mais… on a tué son fils.

— Bah ! De tels soucis sont facilement résolus quand deux hommes découvrent qu'ils ont besoin l'un de l'autre. (Il balaya le problème d'un geste de la main.) J'inventerais. Il suffit de trouver quelqu'un pour porter le chapeau. Un pauvre bouc émissaire.

Elle acquiesça doucement, les lèvres pincées.

— Un bouc émissaire ? Bien sûr.

— Un pauvre bouc émissaire.

Un Nordique mutilé en moins au monde ne serait pas une perte pour la postérité. Ni un bagnard en moins, ou une spécialiste de la torture en moins, de fait. Il commençait à apprécier l'idée.

— Mais pour l'instant, nous sommes coincés avec Murcatto, et sa futile quête de vengeance. La vengeance… Sans rire, existe-t-il un motif plus inutile, destructeur et aussi peu satisfaisant au monde ?

— Je pensais que les motifs ne nous concernaient pas, observa Day. Seulement les missions et la paie.

— Tout à fait, ma chère, tout à fait. Chaque motif est pur s'il requiert nos services. Tu cernes parfaitement le cœur du problème, comme toujours, comme s'il était transparent à tes yeux. (Il lui sourit par-dessus l'appareil.) Comment avance notre préparation ?

— Oh, je me débrouille.

— Bien, très bien. Évidemment. Ton maître t'a bien formée.

Elle baissa la tête.

— Et j'ai bien noté ses leçons.

— C'est excellent.

Il se pencha pour incliner un condenseur, regarda l'essence de Larynque goutter doucement dans

la cornue.

— Il est vital d'être absolument paré à toute éventualité. Les précautions d'abord, toujours, bien… Ah !

Il regarda son avant-bras en fronçant les sourcils. Une petite tache rouge s'épanouit sur sa peau, formant une goutte de sang.

— Mais…

Day recula doucement, une expression des plus singulières sur son visage. Elle tenait une aiguille à la main.

— Quelqu'un pour porter le chapeau ? grogna-t-elle. Un bouc émissaire, hein ? Va te faire, bâtard !

— Allez, allez, allez ! dit Fidèle, qui pissait encore, à côté de son cheval, tournant le dos à Shivers. Allez, allez, allez. Ah, les années me rattrapent.

— Ça ou vos sombres actions, suggéra Swolley.

— Je n'ai rien fait d'assez noir pour mériter ça, c'est sûr ! J'ai une envie de pisser démente et, une fois que je suis prêt, je reste planté au vent pendant des siècles… ah… ah… la voilà !

Il se pencha en arrière, révélant son début de calvitie. Un éclaboussement, un deuxième. Un de plus, puis il roula les épaules en secouant les dernières gouttes, et se rhabilla.

— C'est tout ? demanda Swolley.

— Ça change quoi ? répondit sèchement le général. Tu voulais en faire une bouteille ? Les années me rattrapent, c'est tout. (Il remonta la pente, penché en avant, soulevant sa lourde cape rouge d'une main pour qu'elle ne traîne pas dans la boue, puis s'accroupit à côté de Shivers.) Très bien. Très bien. C'est ici ?

— C'est ici.

La ferme s'élevait au bout d'un enclos ouvert, sous un ciel gris, au milieu d'une mer de blé. Unique signe de vie, une lumière filtrait par les étroites fenêtres de la grange. Shivers se frotta nerveusement les mains. Il n'avait jamais été un grand traître. Rien d'aussi radical que ça, en tout cas.

— Ça a l'air plutôt calme, observa Fidèle en passant une main sur son début de barbe blanche. Swolley, passe par le côté avec une douzaine d'hommes, sans te faire voir, dans ce bosquet là-bas. Comme ça, s'ils essaient de se tirer, vous pourrez les finir.

— Z'avez raison, général. Simple comme bonjour, hein ?

— Rien de pire qu'un plan trop compliqué. Plus il y a de choses dont on doit se souvenir, plus il y en a qu'on peut faire foirer. J'ai pas besoin de te dire de pas foirer, hein, Swolley ?

— À moi ? Non, monsieur. Dans les arbres, et si je vois quelqu'un se tirer, je charge. Comme à la Haute Rive.

— Sauf que Murcatto est dans l'autre camp, cette fois-ci.

— Ouais, la putain de salope.

— Holà, dit Fidèle. Un peu de respect. Tu étais assez content de l'applaudir quand elle t'a mené à la victoire ; tu devrais encore l'applaudir maintenant. C'est dommage qu'on en soit arrivé là, c'est tout. Rien d'autre. Ça ne veut pas dire qu'on doit manquer de respect.

— Oui, désolé, s'excusa Swolley. (Il laissa passer un silence.) Mais ce ne serait pas mieux de descendre et de marcher discrètement jusqu'à la maison ? Vous pourrez pas entrer à cheval dans la ferme, si ?

Fidèle le regarda avec dédain.

— Est-ce qu'ils ont élu un nouveau Capitaine général en mon absence, et est-ce que c'est toi ?

— Non, bien sûr que non, mais…

— Je ne marche pas discrètement, Swolley. Vu la fréquence à laquelle tu te laves, il y a des chances que Murcatto te sente à une bonne centaine de mètres et se prépare à attaquer. Non, on descend à cheval, ça reposera mes genoux. On pourra toujours mettre pied à terre après avoir fait un tour d'horizon. Et si elle a des surprises pour nous, eh bien, je préfère être en selle. (Il regarda Shivers en fronçant les sourcils.) Ça t'embête, bonhomme ?

— Non.

Shivers se disait que Fidèle devait faire un bon second, mais qu'il était un piètre chef. Du cran, mais peu d'imagination. Il s'en tenait à une façon de faire, qu'elle convienne au travail en cours ou non. Pourtant, il se garda bien d'objecter. Si les chefs puissants aiment qu'on leur suggère de meilleures idées, les autres ont horreur de ça.

— Est-ce que je peux récupérer ma hache ?

Fidèle sourit.

— Bien sûr que oui. Une fois que Murcatto sera morte. Allons-y.

Il manqua de trébucher sur sa cape en se dirigeant vers les chevaux, la releva et la jeta par-dessus son épaule.

— Saleté de merde. Je savais que j'aurais dû en prendre une plus petite.

Shivers jeta un dernier regard à la ferme avant de suivre, secouant la tête. Il n'y avait pas pire qu'un plan trop compliqué, c'est sûr. Mais un plan trop simple n'était pas très loin derrière.

Morveer cligna des yeux.

— Mais…

Il avança d'un pas vers Day. Ses chevilles tremblèrent et il s'effondra sur la table, renversant le contenu pétillant d'une fiole sur le bois. Il porta une main à sa gorge. Il avait viré au rouge et son visage le brûlait. Il avait compris ce qu'elle avait fait, et l'outrage se répandait dans ses veines. Il en connaissait les conséquences.

— Le Roi… des Poisons ? grommela-t-il.

— Quoi d'autre ? Les précautions d'abord, toujours.

La petite piqûre sur son bras le brûla et le fit grimacer, mais moins que la plaie bien plus profonde de la trahison amère qu'elle dissimulait. Il toussota, tomba à genoux, tendit une main vacillante vers son assistante.

— Mais…

Day lui frappa la main du bout de sa chaussure.

— Voué à être incompris ?

Elle avait le visage tordu dans une grimace méprisante. Haineuse, même. Le masque d'obéissance, d'admiration, d'innocence même, ce masque si agréable était finalement tombé.

— Que croyez-vous qu'il y ait à comprendre en vous, insupportable parasite ? Vous êtes aussi transparent que du papier à cigarette !

La pire des attaques. L'ingratitude, après tout ce qu'il lui avait donné ! Sa connaissance, son argent, son… affection paternelle !

— Vous avez la personnalité d'un bébé dans le corps d'un meurtrier ! Un caïd et un lâche en même temps. Castor Morveer, le plus grand empoisonneur du monde ? L'empoisonneur le plus ennuyeux du monde, peut-être, espèce de…

Il fit un bond agile en avant, lui entailla la cheville du bout du scalpel, roula sous la table et se releva de l'autre côté, lui souriant à travers les appareils complexes, les flammes des brûleurs, les tubes et les surfaces luisantes de verre et de métal.

— Ah ah ! cria-t-il, entièrement alerte et pas le moins du monde mourant. Toi, m'empoisonner, moi ? Le grand Castor Morveer, vaincu par son assistante ? Je ne crois pas !

Elle regarda d'abord sa cheville sanglante, puis le visage de Morveer, les yeux écarquillés.

— Il n'y a pas de Roi des Poisons, idiote, caqueta-t-il. La méthode que je t'ai montrée, celle qui produit un liquide qui a l'odeur, le goût et l'allure de l'eau ? Elle produit de l'eau. Absolument inoffensive ! Pas comme la préparation que je viens de t'injecter, qui suffirait à tuer une dizaine de chevaux.

Il glissa une main dans sa chemise, ses doigts agiles sélectionnant une fiole qu'il éleva à la lumière. Un liquide transparent brillait à l'intérieur.

— L'antidote. (Elle grimaça en le voyant, se prépara à fondre sur lui, mais l'attaque de Morveer l'avait rendue maladroite et il l'évita sans trop d'efforts.) Quel manque de dignité, ma chère ! On se poursuit autour de notre matériel, dans une grange perdue dans la campagne styrienne. Quel terrible manque de dignité !

— S'il vous plaît, lui siffla-t-elle. S'il vous plaît… je… je…

— Ne nous embarrasse pas plus avant. Tu as montré ta vraie nature, espèce de… harpie ingrate ! Tu es démasquée, traîtresse !

— Je ne voulais pas porter le chapeau, c'est tout ! Murcatto a dit que tôt ou tard vous iriez voir Orso ! Que vous m'utiliseriez comme bouc émissaire ! Murcatto a dit…

— Murcatto ? Tu préfères écouter Murcatto plutôt que moi ? Cette tristement célèbre bouchère de champ de bataille dégénérée et dépendante au brou ? Oh, quelle recommandable étoile polaire ! Quel imbécile j'ai été de vous faire confiance à toutes les deux ! Il semble que tu avais raison sur un point, je suis comme un bébé. Trop innocent ! Et je te pardonne encore ! (Il jeta la fiole à Day.) Qu'on ne redise plus jamais, ajouta-t-il en la voyant chercher la fiole dans la paille, que je ne suis pas… (Elle la récupéra et en retira le bouchon.) … aussi généreux, charitable et magnanime que les autres empoisonneurs… (Elle en avala le contenu.) … de tout le Cercle du Monde !

Day s'essuya la bouche et prit une inspiration tremblante.

— Il faut… qu'on parle.

— Oh, oui ! Mais pas longtemps.

Elle cligna des yeux, et un étrange spasme lui parcourut le visage. Comme il savait que ça arriverait. Il grimaça et jeta son scalpel sur la table.

— La lame n'était pas empoisonnée, mais tu viens de consommer une fiole de Fleur de Léopard non diluée.

Elle tomba à la renverse, les yeux roulant dans leurs orbites, la peau rose, et se mit à se convulser dans la paille, en commençant à baver.

Morveer se pencha sur elle, un rictus sur les lèvres, pointant son torse d'un doigt crochu.

— Me tuer, hein ? M'empoisonner ? Castor Morveer ?

Les talons de ses chaussures battirent la terre à un rythme saccadé, soulevant de petits nuages de poussière de paille.

— Je suis le seul Roi des Poisons, espèce d'idiote au visage poupin.

Elle gigotait de plus en plus, tremblant de partout, le dos exagérément cambré.

— Et ton insolence, ton arrogance, tes insultes ! Tes, tes, tes…

Il chercha en vain le bon mot, puis s'aperçut qu'elle était morte. Il y eut un long silence, pendant lequel son corps se détendit petit à petit.

— Merde ! aboya-t-il. Putain de merde !

La faible satisfaction de la victoire se désagrégeait déjà, comme un tourbillon de neige au printemps, face à l'écrasante déception, la blessante trahison et le simple dérangement que causait sa nouvelle situation : seul, sans assistante et sans employeur. Les dernières paroles de Day ne laissaient planer aucun doute sur la culpabilité de Murcatto. Après tout ce qu'il avait accompli pour elle, de façon totalement altruiste, elle avait manigancé sa mort. Pourquoi n'avait-il pas anticipé ce rebondissement ? Comment avait-il pu ne pas s'y attendre, après tous les revers douloureux dont il avait été victime ? Il était simplement trop doux pour cette terre dure et cette époque sans pitié. Trop confiant et trop amical pour son bien. Il avait tendance à voir le monde sous l'angle de sa propre bienveillance, éternellement maudit à voir le meilleur en chacun.

— Aussi transparent que du papier à cigarette, hein ? Merde ! Espèce de… merde !

Avec humeur, il donna des coups de pied dans le cadavre de Day, le faisant osciller.

— La grosse tête ? cria-t-il presque. Moi ? Mais je suis l'humilité incarnée !

Il s'aperçut soudain qu'il était assez étrange qu'un homme aussi sensible que lui martèle un cadavre de coups de pied, surtout celui de quelqu'un qu'il avait considéré comme sa fille. Il fut soudain assailli par une vague de regrets mélodramatiques.

— Je suis désolé. Tellement désolé.

Il s'agenouilla à côté d'elle, caressa son visage de ses doigts tremblants. Cette image d'innocence, qui ne sourirait plus jamais, ne parlerait plus jamais.

— Je suis vraiment désolé, mais… mais pourquoi ? Je ne t'oublierai jamais… Oh… Putain !

Une piquante odeur d'urine envahit la grange. Le corps se vidait, effet inévitable d'une dose colossale de Fleur de Léopard qu'un homme de son expérience aurait vraiment dû voir venir. La mare s'était déjà répandue dans la paille et trempait les genoux de son pantalon. Il se releva en grimaçant, dégoûté.

— Merde ! Merde !

Il prit une fiole et la lança sur le mur dans un accès de colère, les fragments de verre s'éparpillant.

— Un caïd et un lâche en même temps ?

Dans sa rage, il donna un nouveau coup de pied à Day, mais se fit mal et se mit à sautiller à travers la grange.

— Murcatto !

Cette salope avait incité son apprentie à la traîtrise. La meilleure apprentie, celle qu'il aimait le plus, qu'il avait entraînée depuis qu'il avait été obligé d'empoisonner précocement Aloveo Cray à Ostenhorm. Il savait qu'il aurait dû tuer Murcatto dans son verger, mais les balances, l'importance et l'impossibilité apparente de la mission qu'elle lui proposait avaient chatouillé sa vanité.

— Saleté de vanité. Mon unique défaut !

Mais il ne pouvait pas se venger.

— Non.

Une attitude aussi basse, aussi sauvage n'était pas dans les habitudes de Morveer. Il n'était pas un animal comme le Serpent de Talins et ceux de son espèce, mais un gentleman raffiné et cultivé aux

critères éthiques élevés. Néanmoins, comme il se retrouvait malgré son dur labeur à court d'argent, il devrait trouver un vrai contrat. Un vrai employeur pour une série de meurtres entièrement ordonnée et aux motivations saines, qui entraînerait un honnête profit.

Qui serait prêt à payer pour les meurtres de la Bouchère de Caprile et de sa horde barbare ? La réponse n'était pas difficile à trouver.

Face à une fenêtre, il répéta sa courbette la plus flagorneuse, celle qui se terminait par une arabesque des dix doigts.

— Grand-duc Orso, quel honneur incom… parable.

Il se redressa, les sourcils froncés. En haut de la colline, plusieurs dizaines de cavaliers étaient apparus dans l'aube grise.

— Pour l'honneur, la gloire, mais surtout un bon salaire ! (Une vague de rires accompagna Fidèle tandis qu'il levait son épée.) Allons-y !

La longue ligne de cavaliers se mit en route, plus ou moins botte à botte, traversant au petit trot les blés en direction de l'enclos.

Shivers suivait le mouvement. Il n'avait pas vraiment le choix puisque Fidèle restait juste à côté de lui. Fermer la marche avait nui à son image. Il aurait aimé avoir sa hache, mais il obtenait généralement le contraire de ce qu'il désirait. Et comme ils étaient presque au galop, garder les deux mains sur les rênes semblait une idée intelligente.

La ferme n'était plus qu'à une centaine de mètres. Rien ne bougeait. Shivers fronça les sourcils, observant le muret, la grange, se redressant, se préparant. Le plan ne lui semblait plus si brillant. Non qu'il lui eût vraiment semblé brillant au départ, mais maintenant qu'il l'exécutait, c'était bien, bien pire. Le sol défilait à toute vitesse sous les sabots de son cheval, la selle lui cognait les fesses, le vent soufflait dans son œil, chatouillait les cicatrices sur l'autre côté de son visage, drôlement froid sans les bandages. À sa droite, Fidèle, droit comme un « i », sa cape battant derrière lui, brandissait son épée en criant :

— Du calme ! Du calme !

À sa gauche, la ligne se déformait, ensemble de visages impatients formant une colonne mouvante, hérissée de lances brandies dans tous les sens. Shivers retira ses étriers.

Les volets de la ferme s'ouvrirent tous en même temps, avec un claquement retentissant. Shivers vit les Ospriens aux fenêtres, les premières lueurs de l'aube se reflétant sur leurs casques tandis qu'une autre rangée de soldats apparaissait derrière le muret, braquant des arcs plats. Parfois, il est temps de faire ce qu'il faut, et merde aux conséquences. Il prit une grande inspiration, se jeta sur le côté et tomba de sa selle. Par-dessus le martèlement des sabots, le claquement du métal et le bruit du vent, il entendit Monza crier.

Puis il s'écrasa au sol et serra les dents. Il roula, poussa quelques grognements, avala un peu de boue. Le monde tournait, entre ciel et terre sombre emplis de chevaux volants et d'hommes dégringolants. Autour de lui, les sabots lui envoyaient de la boue dans l'œil. Il entendit des cris, réussit à se mettre à genoux. Un cadavre s'écrasa sur lui, et il retomba sur le dos.

Morveer parvint à la double porte de la grange, en ouvrit un battant suffisamment pour sortir la tête, et découvrit juste à temps les soldats ospriens tirant une volée mortelle de flèches par-dessus le mur de la ferme.

Des chevaux menaient une charge dans l'enclos, mais beaucoup de cavaliers se faisaient éjecter. La chair s'enfonçant dans la boue, les membres battant l'air en tous sens. Hommes et bêtes

rugissaient, gémissaient, surpris, furieux, blessés ou terrifiés. Une dizaine de cavaliers s'arrêta, mais le reste continuait de charger sans fléchir, brandissant leurs armes luisantes, couvrant les hurlements d'agonie de leurs camarades par leur propre cri de guerre.

Morveer se recroquevilla en gémissant et s'adossa contre la porte. Une bataille sanglante. Rage et désordre. Des pointes de métal lancées à pleine vitesse. Du sang, de la cervelle, des entrailles béantes. Une façon de procéder peu civilisée, bien loin de son domaine d'expertise. Ses propres entrailles, heureusement toujours dans son abdomen, se serrèrent avec une pointe de terreur et de révulsion bestiale, puis se nouèrent en une vague de peur plus raisonnable. Si Murcatto gagnait, ses intentions létales envers lui avaient déjà été clairement prouvées. Elle n'avait pas reculé un seul instant au moment de mettre au point la mort de son innocente apprentie, après tout. Si les Mille Épées gagnaient, il serait considéré comme le complice de l'assassin du prince Ario. Dans tous les cas, sa vie serait sans aucun doute douloureusement raccourcie.

— Bordel !

De l'autre côté de la porte, l'enclos se changeait rapidement en lieu de massacre, et les fenêtres étaient trop petites pour qu'il s'y glisse. Se cacher dans le grenier à foin ? Non, non, quel âge avait-il ? Cinq ans ? S'allonger aux côtés de Day et jouer le mort ? *Quoi ? S'allonger dans l'urine ? Jamais !* Il se rua à l'arrière de la grange pour tester les planches, cherchant désespérément une issue. Il en repéra une un peu branlante qu'il martela de coups de pied.

— Casse, espèce de salope en bois ! Casse ! Casse ! Casse !

Dans la cour, les bruits du combat se faisaient de plus en plus proches, de plus en plus mortels. Il sursauta en entendant quelque chose s'écraser sur le côté de la grange, soulevant un nuage de poussière. Il se retourna vers la cloison de planches, le visage perlant de sueur, poussant des gémissements à la fois terrifiés et frustrés. Un coup de pied supplémentaire et le bois céda. Le jour faible s'immisça par une étroite ouverture entre deux planches aux bords éclatés. Il s'agenouilla, se tourna et passa la tête par le trou, des échardes lui éraflant le crâne. Une plate campagne de blé doré s'étirait devant lui, avec un bosquet à peut-être deux cents mètres. La sécurité. Il passa un bras à l'air libre, cherchant vainement une prise sur le mur battu par les éléments. Une épaule, la moitié de son torse, et il se retrouva coincé.

Le moins qu'on puisse dire, c'est qu'il avait été optimiste de s'imaginer qu'il pourrait passer par ce trou. Dix ans auparavant, il avait été aussi mince qu'une branche de saule et aurait pu se glisser dans un espace deux fois plus petit avec la grâce d'un danseur. Depuis, un excès de pâtisseries avait rendu cette opération impossible et risquait fort de lui coûter la vie. Il se tortilla, se secoua, le bois lui éraflant le ventre. Le trouveraient-ils ainsi ? En riraient-ils pendant des années ? Serait-ce là son héritage ? Le grand Castor Morveer, la mort sans visage, le plus craint de tous les empoisonneurs, enfin attrapé, coincé en train d'essayer de s'enfuir par le trou d'une grange ?

— Putains de pâtisseries ! s'exclama-t-il et, en un ultime effort, il se retrouva dehors, la chemise déchirée par un clou, une longue et douloureuse égratignure sur les côtes. Putain ! Merde !

Enfin libéré, hérissé d'échardes, il se dirigea hâtivement vers la sécurité offerte par les arbres. Il trébucha dans le blé mûr qui lui écorchait les jambes.

Il tituba à peine cinq pas avant de tomber à plat ventre, s'étalant en gémissant dans la moisson humide. Il se releva et poussa un juron. Le blé avait arraché l'une de ses chaussures.

— Saleté de blé !

Il tentait de la récupérer lorsqu'il entendit un martèlement. Empli d'effroi, il vit une dizaine de

cavaliers, ayant surgi du bosquet vers lequel il fuyait, foncer dans sa direction au grand galop, lances en avant.

Il laissa échapper un petit cri et fit volte-face. Son pied nu glissa, il tenta de retourner en boitillant à la brèche dans le mur. Il y passa une jambe, gémit sous le coup d'une souffrance aiguë en écrasant accidentellement ses noix sur une planche. Son dos le picotait tandis qu'il entendait le bruit des sabots se rapprocher. Les cavaliers se trouvaient à peine à cinquante mètres de lui, secoués par le galop, toutes dents dehors, les lueurs matinales se reflétant sur le métal guerrier, la paille hachée volant sous les sabots rapides. Il n'arriverait jamais à traverser cette petite ouverture à temps. Serait-il haché menu, lui aussi ? Le pauvre, humble Castor Morveer qui voulait simplement être…

Le coin de la grange explosa dans une gerbe de flammes blanches qui ne fit pas plus de bruit que le craquement des bûches dans l'âtre. L'air fut soudain chargé de débris volant en tous sens. Une poutre en feu s'effondra. Les planches éclataient en un nuage de clous, d'échardes et d'étincelles. Un cône de blé se retrouva aplati sous le choc, aspirant une onde de poussière, de tiges, de grains, de braises. Deux gros barils apparurent au milieu de la moisson couchée, directement dans le chemin des cavaliers qui chargeaient. Des flammes s'élevèrent, surmontées d'une fumée noire.

Le baril de droite explosa en un éclat aveuglant, suivi presque immédiatement du gauche. Le ciel s'emplit de deux geysers de terre, et le cheval de tête, coincé entre les deux barils, s'arrêta, interdit, voulut faire volte-face, mais explosa, à son tour, avec son cavalier. La plupart des autres furent enveloppés dans un nuage de poussière et probablement réduits en viande hachée volante.

Un violent souffle plaqua Morveer contre le mur de la grange, arrachant sa chemise déchirée, attaquant ses cheveux, ses yeux. Un instant plus tard, la double détonation tonitruante lui parvint aux oreilles. De chaque côté de la ligne de cavaliers, quelques chevaux restaient presque entiers, mais se tortillaient, comme désossés. Une monture, retournée comme une chaussette, s'écrasa telle une plaie sanglante sur la moisson, près des arbres d'où ils étaient sortis.

Des mottes de terre s'étaient écrasées sur le mur de la grange. La poussière commença à retomber. Le blé brûlait encore faiblement près de l'explosion, produisant une fumée âpre. Il pleuvait du bois, des tiges noircies et des morceaux d'hommes et de bêtes. La cendre voltigeait encore doucement dans la brise.

Morveer resta immobile, plaqué contre le mur, empli d'un émerveillement glacé. Était-ce le feu gurkien ou quelque chose de pire, de plus… magique ? Une silhouette apparut au coin de la grange en flammes. Il plongea dans les blés pour espionner à l'abri.

La Gurkienne, Ishri. L'un de ses bras et l'ourlet de son manteau marron étaient en feu. Elle sembla s'en apercevoir au moment où les flammes lui léchèrent le visage, retira sans se presser le vêtement enflammé, qu'elle jeta sur le côté, et se retrouva couverte de la tête aux pieds par des bandages immaculés, telle une reine du désert antique prête à être enterrée. Elle jeta un dernier regard aux arbres, sourit et secoua doucement la tête.

Elle énonça joyeusement une phrase kantique. La connaissance de cette langue qu'avait Morveer était élémentaire, mais il crut comprendre :

— Tu maîtrises toujours, Ishri.

Elle balaya de ses yeux noirs l'endroit où se cachait Morveer. Il se baissa en hâte, puis elle se tourna et disparut derrière le coin explosé de la grange d'où elle venait. Il l'entendit glousser doucement.

— Tu maîtrises toujours.

Morveer resta seul, brûlant de l'envie, selon lui entièrement justifiée, de fuir pour toujours. Il rampa sur le blé souillé d'entrailles. Douloureusement, centimètre par centimètre, en direction des arbres. La respiration sifflant dans sa poitrine en feu et la terreur lui chatouillant les reins pendant tout le parcours.

Pas pire

Monza dégagea la Calvez et l'homme émit un son entre le grognement et le gémissement, le visage crispé par la surprise, une main sur la plaie qu'il avait à la poitrine. Il avança d'un pas en vacillant, soulevant sa petite épée comme si elle était aussi lourde qu'une enclume. Elle le poignarda sous les côtes, trente centimètres de lame polie glissant sous son gilet en cuir. Il tourna la tête vers elle, les lèvres tremblantes et les veines du cou gonflées. Quand elle retira l'épée, il tomba comme si elle avait été la seule chose le maintenant debout. Il la regarda d'un air absent.

— Dis à ma…, murmura-t-il.

— Quoi ?

— Dis… lui…

Il essaya de se relever, de la poussière collée sur un côté du visage, puis cracha un peu de bile avant de s'immobiliser.

Monza se souvint soudain de lui. Baro, il s'appelait, ou Paro, un nom qui finissait par « o ». Un cousin du vieux Swolley. Il se trouvait à Musselia, après le siège, après qu'ils avaient pillé la ville. Une blague de Benna l'avait fait rire. Elle s'en souvenait parce que le moment n'avait pas été propice aux blagues ; ils venaient de tuer Hermon et de voler son or. Elle, du moins, n'avait pas eu envie de rire.

— Varo ? murmura-t-elle, en essayant de se rappeler la blague.

Une planche craqua, elle distingua un mouvement juste à temps pour se baisser. Le sol la heurta en pleine face. Elle tenta de se relever, mais la pièce tourbillonnait et elle fonça dans le mur, brisant la fenêtre du coude et manquant de la traverser. Dehors, les combats faisaient rage.

Tout éblouie, elle vit quelque chose lui foncer dessus. Elle s'écarta et l'entendit s'écraser dans le plâtre. Son visage se retrouva criblé d'éclats. Elle hurla, déséquilibrée, voulut frapper une forme noire avec sa Calvez, mais s'aperçut que sa main était vide. Elle l'avait laissée tomber un peu plus tôt. Un visage était apparu à la fenêtre.

— Benna ? demanda-t-elle.

Elle saignait de la bouche.

Le moment n'était pas propice aux blagues. Quelque chose s'écrasa dans son dos, elle en eut le souffle coupé. Elle vit une masse, le métal terni luisant. Un visage d'homme qui grommelait. Une chaîne fut enroulée autour du cou de son assaillant pour le soulever. La pièce se stabilisait, mais le sang lui monta à la tête. En essayant de se lever, elle s'écrasa sur le dos.

Vitari tenait l'homme par la gorge et ils vacillaient en traversant la pièce mal éclairée. Il lui donnait des coups de coude et essayait de se dégager de la chaîne, mais Vitari serrait, les yeux réduits à deux fentes furieuses. Monza, qui avait péniblement réussi à se relever, tituba jusqu'à eux. L'homme essaya de prendre le couteau qu'il portait à la ceinture mais Monza le précéda. De sa main gauche, elle immobilisa son bras libre et le poignarda de la droite.

— Aïe, aïe, ah !

Ils se crachaient au visage, elle gémissait, lui aussi, il poussait des grognements, Vitari aussi, et tout se mélangeait en un résonnant vacarme animal. Au bruit, on aurait pu croire qu'ils étaient en train de baiser et non de se battre. Gémissements et grognements.

— Ah ! Oh ! Ah !

— Assez, siffla Vitari. Il est mort.

— Ah !

Elle laissa tomber le couteau sur les planches. Son bras humide collait à l'intérieur de sa manche jusqu'au coude, sa main gantée était pliée en une griffe brûlante. Elle se tourna vers la porte, plissant les yeux pour ne pas être aveuglée, et enjamba maladroitement le cadavre d'un soldat osprien pour traverser les débris de planches.

Un homme à la joue sanguinolente tenta de lui barrer le passage, faillit l'emporter dans sa chute, éclaboussant son manteau de sang. Elle vit un mercenaire se faire poignarder dans le dos tandis qu'il essayait de se relever. Il retomba à plat ventre. Mais le soldat qui venait de tuer le mercenaire reçut un coup de sabot dans la tête qui lui arracha son casque. Il tomba sur le côté comme un arbre mort. Hommes et chevaux piétinaient la cour en une tempête mortelle de chaussures, de sabots, de métal claquant, d'armes brandies et de saleté volante.

À moins de dix mètres d'elle, au milieu de la masse de corps exténués, rugissant comme un fou sur son gros destrier, se trouvait Fidèle Carpi. Il n'avait pas beaucoup changé : le visage honnête, large et balafré. Une calvitie, une épaisse moustache blanche et une barbe de trois jours assortie. Il portait une cuirasse brillante et une longue cape rouge, plus adaptées à un duc qu'à un mercenaire. Il avait un arc plat dans le dos et, de la main gauche, brandissait une lourde épée vers la maison.

Étrangement, elle ressentit d'abord une vague de chaleur en posant les yeux sur lui. Le joyeux pincement au cœur qu'on ressent en repérant un ami dans une foule. Fidèle Carpi, qui avait mené cinq charges pour elle. Qui s'était battu pour elle par tous les temps, et ne l'avait jamais laissée tomber. Fidèle Carpi, à qui elle aurait confié sa vie. À qui elle avait confié sa vie, qu'il la vende pour le vieux fauteuil de Cosca. Sa vie, et celle de son frère avec.

La chaleur fut de courte durée. Le vertige disparut avec, lui laissant une colère qui écorchait ses entrailles et une douleur brûlante dans un coin de son crâne, là où il avait été rapiécé.

Quand ils n'avaient pas d'autre choix, les mercenaires étaient des combattants hors pair, mais ils préféraient de loin piller que se battre et leur effectif avait faibli à la première volée, surpris par la présence des soldats. L'ennemi les attendait dans le bâtiment, avec des archers postés aux fenêtres et sur le toit, qui tiraient à loisir. Un cavalier hurla en se faisant éjecter de sa selle, lâchant sa lance qui atterrit aux pieds de Monza.

Quelques-uns de ses camarades firent volte-face pour s'enfuir au galop. L'un d'eux parvint à rejoindre l'enclos. L'autre reçut un coup d'épée, tomba mais garda un pied coincé dans l'étrier, et se fit traîner au sol par son cheval en une danse macabre. Fidèle Carpi n'était pas un lâche, mais on ne dure pas trente ans sans savoir s'enfuir au moment opportun. Il fit demi-tour, tailladant un soldat osprien qui s'écrasa, le crâne fendu, dans la boue. Puis il disparut derrière la ferme.

Monza récupéra la lance tombée de sa main gantée, la bride du cheval sans cavalier de l'autre et se hissa en selle, l'accès de fureur contre Carpi rendant un peu de leur ancien ressort à ses jambes de plomb. Elle fit face au muret de la cour, donna un coup de talons et sauta, un soldat osprien jetant son arc et plongeant hors de son chemin en criant. Elle retomba de l'autre côté, rebondissant en selle et manquant de se poignarder au visage, écrasa le blé, les tiges blessant les jambes de son cheval volé

tandis qu'il remontait la longue pente. Elle serra la lance dans sa main gauche, les rênes dans la droite, se mit en équilibre et serra les mollets pour accélérer le galop. Elle vit Carpi s'arrêter en haut de la côte, silhouette noire se découpant dans l'aube. Il fit pivoter son cheval et s'éloigna.

Quittant les blés, elle traversa un champ parsemé de buissons épineux et descendit la colline, son cheval projetant encore plus de mottes de terre en allongeant l'allure. Carpi sauta une haie non loin, mais sa monture se prit les sabots dans les broussailles. À la réception, il dut s'accrocher à la selle pour garder son équilibre. Monza choisit un passage plus bas, franchit aisément la haie, gagnant ainsi du terrain sur lui. Elle gardait les yeux fixés loin devant, toujours loin devant. Sans penser à la vitesse, au danger, à la douleur dans sa main. Elle se concentrait sur Fidèle Carpi, sur son cheval, sur le besoin enivrant de planter sa lance dans l'un des deux.

Ils traversèrent en trombe un champ en jachère, les sabots martelant la boue, en direction d'un creux qui ressemblait à un ruisseau. Un bâtiment à la façade délavée scintillait dans le soleil matinal, probablement un moulin – difficile d'être certaine quand le monde tanguait, défilant à toute vitesse à droite et à gauche. Elle se pencha sur l'encolure de son cheval, s'agrippant à la lance coincée sous son bras, les yeux plissés face au vent. Elle approchait de Fidèle Carpi. Et de sa vengeance. La mauvaise réception gênait encore le cheval de Carpi et, à présent, Monza gagnait rapidement du terrain.

Plus que trois longueurs entre eux, puis deux, puis la boue soulevée par les sabots du destrier de Carpi lui éclaboussa le visage. Elle se redressa, brandissant la lance, le soleil se reflétant sur le métal au passage. Carpi regarda par-dessus son épaule, elle vit un instant son visage familier. Une coupure au front avait laissé des traînées de sang sur son arcade sourcilière et sa joue. Avec un grognement, il éperonna sa monture. Mais c'était un lourd destrier, taillé pour la charge plus que pour la fuite. Monza le rattrapait, le sol défilant à toute vitesse sous les sabots de leurs chevaux.

Poussant un cri, elle enfonça la lance dans la croupe du cheval de Carpi. Il rua, baissant la tête, l'œil fou. Fidèle perdit un étrier et faillit tomber. Le cheval de guerre galopa quelques foulées de plus, mais sa jambe blessée finit par ployer sous son poids et il s'effondra en avant, se retrouvant les quatre fers en l'air, envoyant de la boue tout autour. Elle dépassa Carpi au galop ; il poussa un gémissement, son cheval dévalait le champ en pente.

De la main droite, elle arrêta sa monture, qui écumait et renâclait, les jambes tremblantes après cette épuisante chevauchée. Carpi se releva en titubant, emmêlé dans sa longue cape rouge souillée. Elle était surprise qu'il soit toujours en vie, mais pas déçue. Gobba, Mauthis, Ario, Ganmark, ils avaient tous joué leur rôle dans ce que lui avait infligé Orso, ce qu'il avait infligé à son frère, et ils en avaient payé le prix. Mais aucun d'entre eux n'avait été son ami. Fidèle avait chevauché à ses côtés. Mangé avec elle. Bu dans sa gourde. Le sourire aux lèvres. Ce même sourire, qu'il avait esquissé avant de la poignarder quand il l'avait jugé opportun, pour lui voler sa place.

Elle voulait faire durer le moment.

Il vacilla, la bouche ouverte, les yeux écarquillés ressortant dans son visage sanglant. Lorsqu'il la repéra, elle sourit, leva la lance et poussa un cri de triomphe. Comme un chasseur en voyant le renard à découvert. Il commença à boitiller vers le bord du champ, tenant son bras blessé contre son torse, la tige du carreau de l'arc pendant, cassée, de son épaule.

Elle s'approcha au petit trot, affichant un grand sourire. À bout de souffle, Carpi tentait désespérément d'atteindre le ruisseau. Voir ce salaud de traître ramper pour sauver sa vie la rendait plus heureuse qu'elle ne l'avait été depuis longtemps. Il dégaina son épée de sa main gauche, mais

dut s'en servir comme béquille.

— Ça prend du temps, lui cria-t-elle, d'apprendre à utiliser l'autre main. J'en sais quelque chose ! Et t'as plus tellement de temps, Carpi !

Il était proche du ruisseau, mais elle l'aurait avant qu'il n'y soit, et il le savait.

Il se retourna, soulevant maladroitement sa lame. Elle fit pivoter sa monture, aussi frappa-t-il dans le vide. En équilibre sur ses étriers, elle l'entailla à l'épaule en arrachant son armure, perçant un trou dans sa cape et le jetant à genoux. L'épée de Carpi se planta dans la boue. Les dents serrées, gémissant, il tenta désespérément de se relever malgré le sang coulant sur sa cuirasse. Elle retira un étrier pour lui assener un coup de pied au visage. Il roula le long de la rive, dans le ruisseau.

Elle planta la lance dans la boue, comme un javelot, passa sa jambe par-dessus la croupe de son cheval et mit pied à terre. Elle attendit un moment, regardant Carpi se débattre, secouant ses jambes pour leur redonner un peu de vie. Puis elle ramassa la lance, prit une grande inspiration et entreprit de descendre la rive.

Le moulin n'était plus très loin, en aval, sa roue tournant lentement et avec fracas. L'autre rive avait été murée de pierre brute, recouverte de mousse. Carpi s'y accrochait, jurait, essayait de se hisser par-dessus. Alourdi par son armure et sa cape imbibée d'eau, un carreau d'arc dans une épaule et une blessure de lance dans l'autre, il n'avait vraiment aucune chance. Il se dandinait donc le long du mur, enfoncé dans l'eau jusqu'à la taille, et Monza le suivait depuis l'autre rive, brandissant sa lance le sourire aux lèvres.

— Tu n'abandonnes pas, Carpi, je te l'accorde. On ne te traitera pas de lâche. Simplement d'idiot. Stupide Carpi. (Elle se força à rire.) J'ai du mal à croire que tu sois tombé dans le panneau. Toutes ces années à suivre mes ordres, tu aurais dû mieux me connaître. Tu pensais vraiment que je resterais assise à rien faire, à pleurer mes misères ?

Il retourna vers le milieu du ruisseau, les yeux rivés sur la pointe de sa lance, à bout de souffle.

— Ce putain de Nordique m'a menti.

— On peut plus faire confiance à personne, aujourd'hui, hein ? Tu aurais dû me poignarder en plein cœur, Fidèle, pas dans le ventre.

— Le cœur ? ricana-t-il. Mais t'en as pas !

Il avança péniblement dans l'eau vers elle, envoyant voler une gerbe d'écume scintillante, le poignard à la main. Elle frappa ; le manche de la lance lui blessa la main droite tandis que la pointe l'atteignit à la hanche. Il s'étala sur le dos, puis se releva péniblement en serrant les dents.

— Je suis meilleur que toi, au moins, grommela-t-il, espèce d'ordure assassine.

— Si t'es tellement meilleur que moi, pourquoi c'est toi dans le ruisseau, et moi qui ai la lance, connard ? (Elle décrivit de petits cercles avec la pointe mouillée.) Tu n'abandonnes jamais, Carpi, je te l'accorde. On ne te traitera pas de lâche. Juste de traître. Infidèle Carpi.

— Moi, un traître ? (Il avança vers la roue du moulin en s'aidant du mur.) Moi ? Après toutes les années que j'ai passées à tes côtés ? Je voulais être loyal à Cosca ! J'étais loyal à Cosca. Je suis Fidèle ! (Il tapa sur sa cuirasse mouillée de sa main sanglante.) C'est ce que je suis. Ce que j'étais. Tu me l'as volé ! Toi et ton putain de frère !

— Je n'ai pas jeté Cosca en bas d'une montagne, salaud !

— Tu crois que je voulais le faire ? Tu crois que je voulais tout ça ? (Les yeux du vieux mercenaire étaient embués de larmes.) Je ne suis pas fait pour diriger ! Ario vient me voir, et me dit qu'Orso a décidé qu'on ne pouvait pas te faire confiance ! Que tu devais disparaître ! Que tu étais le

passé et moi le futur, et que les autres capitaines étaient déjà d'accord ! J'ai choisi la facilité. Mais est-ce que j'avais vraiment le choix ?

Monza ne s'amusait plus. Elle se souvenait d'Orso souriant dans sa tente. « Cosca est le passé, et j'ai décidé que vous étiez le futur. » Benna qui souriait à côté de lui. « C'est mieux comme ça. Tu mérites d'être la chef. » Elle se souvenait avoir choisi la facilité. Mais avait-elle vraiment eu le choix ?

— Tu aurais pu me prévenir, me donner une chance de…

— Comme tu as prévenu Cosca ? Comme tu m'as prévenu ? Va te faire, Murcatto ! Tu as ouvert la voie, et j'ai suivi, c'est tout ! En semant des graines sanglantes, tu récoltes une moisson sanglante, et tu as semé les tiennes dans toute la Styrie ! Tu t'es fait ça toute seule ! C'est toi qui as fait ça à… aah !

Il se retourna, porta les mains à son cou. Sa belle cape flottant dans l'eau s'était coincée dans les rouages du moulin. Le tissu se serrait de plus en plus, le tirant contre les pales qui tournaient lentement.

— Putain…

De son bras encore quelque peu valide, il s'attaqua aux planches mousseuses, aux écrous rouillés de la grande roue, mais impossible de l'arrêter. Sans savoir quoi dire, la lance immobile dans ses mains, Monza observait Carpi se faire emporter par la roue. Vers le fond, dans l'eau noire. Elle bouillonna autour de son torse, de ses épaules, puis de son cou.

Il posa ses yeux globuleux sur elle.

— Je suis pas pire que toi, Murcatto ! J'ai fait ce qu'il fallait que je fasse !

Il se débattait pour garder sa bouche en surface.

— Je suis… pas pire… que…

Son visage disparut.

Fidèle Carpi, qui avait mené cinq charges pour elle. Qui s'était battu pour elle par tous les temps, et ne l'avait jamais laissée tomber. Fidèle Carpi, à qui elle avait confié sa vie.

Monza descendit dans le ruisseau, l'eau lui glaçant les jambes. Elle attrapa sa main, et sentit ses doigts s'accrocher aux siens. Elle tira, serrant les dents, ahanant sous l'effort. Elle leva la lance, coinçant le manche dans les rouages. Elle passa sa main gantée sous l'aisselle du mercenaire, plongée jusqu'au cou dans les remous, se débattant de toutes ses forces pour le soulever. Il commença à remonter, les bras émergeant de l'écume, les coudes, les épaules. Elle essaya de défaire la boucle de sa cape, mais ses doigts engourdis, froids, brisés n'en étaient pas capables. Avec un craquement, le manche de la lance céda. La roue se remit à tourner, lentement, lentement, le métal et les rouages grinçant, attirant de nouveau Fidèle sous l'eau.

Le ruisseau coulait toujours. La main de Fidèle cessa de serrer celle de Monza, et c'en fut fini.

Cinq morts, plus que deux.

Elle le relâcha, le souffle coupé. Elle regarda les doigts pâles glisser dans l'eau, puis sortit du ruisseau et grimpa sur la rive, trempée jusqu'aux os. À bout de forces, les jambes brûlantes, le bras droit l'élançant de l'épaule au bout des doigts, la plaie brûlant sur le côté de sa tête, le sang battant à ses tempes. Elle eut à peine la force de mettre le pied à l'étrier et de se hisser en selle.

Jetant un dernier regard au ruisseau, elle sentit son estomac se serrer et vomit un peu de bile dans la boue. Fidèle remontait maintenant de l'autre côté de la roue, les bras ballants, sa tête formant un angle improbable avec le reste de son corps, les yeux grands ouverts et la langue pendante, des

algues autour du cou. Lentement, lentement, il s'élevait, comme un traître exécuté et exhibé pour l'exemple.

Du dos de la main, elle s'essuya la bouche, puis passa sa langue sur ses dents et essaya de cracher l'amertume. Elle avait la tête qui tournait. Elle aurait probablement dû le descendre de là, afin qu'il conserve un reste de dignité. C'était son ami, non ? Pas un héros, certes, mais qui l'était ? Un homme qui avait voulu être loyal dans un milieu ignorant tout honneur, dans un monde de traîtres. Un homme qui avait voulu être loyal et avait découvert que c'était passé de mode. Elle aurait au moins dû le tirer sur la rive, le laisser à un endroit où il pourrait reposer. Au lieu de quoi, elle se dirigea vers la ferme.

La dignité n'aidait pas beaucoup les vivants, et pas du tout les morts. Elle était venue tuer Fidèle et il était mort.

Pas la peine de pleurer pour ça.

L’heure de la récolte

Assis sur les marches de la ferme, Shivers s’efforçait de nettoyer les égratignures couvrant son avant-bras tout en regardant un homme pleurer sur un cadavre. Un ami. Un frère, même. Il n’essayait pas de le cacher, il était simplement couché dessus, les larmes coulant de son menton. Une vision poignante, certainement, si on était du genre à s’émouvoir.

Shivers l’avait toujours été. Son frère l’avait appelé gras-de-porc quand il était gamin, tellement il était tendre. Il avait pleuré sur la tombe de son père. Lorsqu’on avait empalé son ami Dobban sur une lance, et qu’il avait mis deux jours à mourir. La nuit après le combat à Dunbrec, quand ils avaient enterré la moitié de son régiment avec Séquoia. Après la bataille des Hauts Lieux, même, il s’était isolé un peu, pour laisser couler une mare d’eau salée. Loin d’être soulagé par la fin des combats, il était triste pour ces vies gâchées.

Il savait qu’il avait pleuré toutes ces fois, et il savait pourquoi, mais il était incapable de se souvenir de ce que ça lui avait fait. Il se demanda s’il restait quelqu’un au monde pour qui il pourrait pleurer, et il n’était pas sûr d’apprécier la réponse.

Il but une gorgée d’eau amère de sa flasque, observant quelques soldats ospriens récupérer les corps. L’un retourna un cadavre, des entrailles sanglantes glissant de son côté ouvert, lui enleva une botte, mais la jeta en voyant qu’elle était trouée. Deux autres soldats, les manches retroussées, l’un avec une pelle à la main, se querellaient pour déterminer où la terre serait la plus tendre. Il regarda les mouches voler dans l’air chargé, se rassemblant déjà autour des bouches ouvertes, des yeux vides, des plaies béantes. Il regarda les coupures sanglantes et les os cassés, les membres amputés et les entrailles répandues, les traces de sang, les éclaboussures visqueuses, les mares rouge-noir sur la cour de pierre. Ce travail accompli ne lui procurait aucun plaisir, mais aucun dégoût non plus. Ni culpabilité ni peine. Il souffrait simplement de ses blessures à lui, de la chaleur inconfortablement moite, de la fatigue dans ses membres brisés et d’une faim latente, étant donné qu’il avait manqué le petit déjeuner.

Un homme criait dans la ferme, où l’on soignait les blessés. Il criait, un cri rauque entrecoupé de sanglots. En contrepoint, un oiseau sifflait joyeusement dans le lierre de la grange, et Shivers n’eut pas trop d’efforts à faire pour se concentrer sur l’un et oublier l’autre. Il sourit en hochant la tête au rythme du chant de l’oiseau, s’adossa au chambranle de la porte et étendit ses jambes. À croire qu’un homme pouvait s’habituer à tout, avec le temps. Et qu’il soit maudit si quelques cris devaient le forcer à céder sa place de choix sur le pas de la porte.

Il se retourna en entendant un bruit de sabots. Monza, qui descendait la pente au petit trot, silhouette noire se détachant sur le ciel bleu vif. Il la regarda arrêter son cheval à l’entrée de la cour, contemplant les corps en fronçant les sourcils. Ses vêtements étaient trempés, comme si on l’avait plongée dans un ruisseau. Sa joue pâle était maculée d’une traînée de sang séché venant apparemment de ses cheveux.

— Aye, aye, chef. C’est bon de te voir.

Ça aurait dû être vrai, mais il avait tout de même l'impression de mentir. Il ne ressentait pas grand-chose, de bon ou de mauvais.

— Alors, comment va Fidèle ?

— Il est mort, affirma-t-elle en mettant pied à terre, toute raide. Ça a été dur de le faire venir ?

— Pas vraiment. Il a voulu emmener plus d'amis que prévu, et j'ai pas eu le courage de les en empêcher. Vous savez comment c'est quand les gens entendent parler d'une fête ? Ils avaient l'air impatient, les salauds. Ça a été dur de le tuer ?

Elle secoua la tête.

— Il s'est noyé.

— Ah bon ? Je pensais que tu l'aurais poignardé.

Il lui tendit son épée.

— Je l'ai un peu poignardé, dit-elle en contemplant la lame, avant de la rengainer. Et après, je l'ai laissé se noyer.

Shivers haussa les épaules.

— Comme tu veux. Les noyer, ça marche aussi.

— Le noyer, ça a marché.

— Cinq sur sept, alors.

— Cinq sur sept.

Mais elle n'avait pas l'air d'humeur à fêter ça. Pas beaucoup plus que l'homme qui pleurait son ami. Ce n'était pas vraiment une occasion heureuse, même du côté des gagnants. La vengeance, c'est comme ça.

— Qui est-ce qui crie ?

— Quelqu'un. Personne, dit-il en haussant les épaules. Écoute plutôt l'oiseau.

— Quoi ?

— Murcatto ! cria Vitari, qui les observait depuis la porte de la grange, les bras croisés. Tu vas vouloir voir ça.

À l'intérieur, il faisait frais et sombre. Le soleil filtrait par un trou dans un coin de la grange ainsi que par les étroites fenêtres, jetant des rais de lumière sur la paille sombre. L'un d'eux éclairait le cadavre de Day, ses cheveux blonds emmêlés sur son visage, son corps bizarrement tordu. Pas de sang. Aucune trace de violence.

— Empoisonnée, murmura Monza.

— Oh, ironie du sort, acquiesça Vitari.

Un mélange infernal de bâtons de cuivre, de tubes en verre et de bouteilles aux formes étranges s'étalait sur la table à côté du corps, quelques lampes aux flammes jaunes et bleues vacillant en dessous, des liquides bouillonnant à l'intérieur, qui gouttaient, plus ou moins vite. Shivers aimait encore moins voir le matériel de l'empoisonneur que le cadavre. Il s'y connaissait en corps, il avait l'habitude. La science était une grande inconnue.

— Putain de science, murmura-t-il. C'est encore pire que la magie.

— Où est Morveer ? demanda Monza.

— Aucun signe de lui.

Les trois se dévisagèrent un moment.

— Il est pas parmi les morts ?

Shivers secoua doucement la tête.

— Malheureusement, je l'ai pas vu.

Monza recula avec angoisse.

— Mieux vaut rien toucher.

— Tu penses ? grommela Vitari. Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Des divergences d'opinion entre le maître et l'apprentie, je dirais.

— De grosses divergences, murmura Shivers.

Vitari secoua doucement sa tête hérissée.

— C'est fini. J'arrête.

— Tu quoi ? demanda Monza.

— Je me tire. Dans ce genre d'affaires, il faut savoir quand s'arrêter. C'est devenu une guerre, et je ne veux pas m'impliquer là-dedans. C'est trop dur de deviner comment ça va finir. (Elle désigna la cour d'un signe de tête, où les cadavres étaient empilés.) Visserine était déjà un pas de trop pour moi, et là c'est un pas de plus. Ça, et je n'aime guère ne pas être dans le camp de Morveer. Je préférerais éviter d'avoir à surveiller mes arrières à chaque instant.

— Faudra quand même que tu surveilles tes arrières pour Orso, dit Monza.

— Je le savais quand j'ai accepté le travail. J'avais besoin de cet argent. En parlant de ça…, ajouta-t-elle en tendant une paume ouverte.

Monza fronça les sourcils en regardant sa main, puis son visage.

— Tu n'en as fait que la moitié. Tu auras la moitié de ce qu'on avait conclu.

— Ça me va. Tout l'argent n'aura aucun intérêt si je suis morte. Je choisis la moitié, et rester vivante.

— Je préférerais que tu restes. Tu pourrais m'être utile. Et tu ne seras pas en sécurité tant qu'Orso sera en vie…

— Alors, tu ferais bien de te dépêcher de tuer ce salaud, non ? Mais sans moi.

— Comme tu veux.

Monza glissa une main dans sa poche, en tira une petite bourse de cuir un peu mouillée. Elle en sortit un papier, humide, couvert d'écriture travaillée.

— C'est plus de la moitié. Cinq mille deux cent douze balances, pour être exacte.

Shivers fronça les sourcils. Il ne voyait pas comment on pouvait disposer d'une telle somme d'argent sur un bout de papier.

— Putain de banque, murmura-t-il. C'est pire que la science.

Vitari prit le document de la main gantée de Monza et le parcourut rapidement.

— Valint et Balk ? demanda-t-elle, les yeux encore plus plissés que d'habitude, ce qui relevait de l'exploit. J'espère que c'est pas une arnaque. Sinon, il n'y a pas un endroit dans le Cercle du Monde ou tu seras en sécurité…

— C'est pas une arnaque. S'il y a une chose dont je n'ai pas besoin, c'est de nouveaux ennemis.

— Alors quittons-nous en amies, dit Vitari en pliant le papier et en le mettant dans sa chemise. On retravaillera peut-être ensemble un jour.

Monza la regarda droit dans les yeux, comme elle le faisait souvent.

— J'en meurs d'impatience.

Vitari recula de quelques pas, puis se tourna vers le carré éclairé formé par l'embrasure de la porte.

— Je suis tombé dans une rivière ! cria Shivers à son attention.

— Quoi ?

— Quand j'étais gamin. La première fois que je suis parti en randonnée. J'ai trop bu, je suis allé pisser, et je suis tombé dans une rivière. Le courant a aspiré mon pantalon, et m'a emporté sur presque un kilomètre. Quand je suis rentré au camp, j'étais bleu de froid, et je tremblais tellement que j'ai failli en perdre mes doigts.

— Et ?

— C'est pour ça qu'ils m'ont appelé Shivers. Parce que je frissonnais. Tu as demandé. À Sipani.

Il sourit. Un rien l'amusait, ces jours-ci. Vitari resta interdite un moment, mince silhouette noire, puis elle glissa par la porte.

— Eh bien, chef, il reste plus que toi et moi…

— Et moi !

Il se retourna, la main tendue vers sa hache. À côté de lui, Monza était accroupie, l'épée à moitié dégainée. Tous deux prêts à frapper dans l'obscurité. Dans le grenier à foin, Ishri souriait, le visage incliné.

— Et quel bel après-midi pour mes deux héros.

Elle glissa de l'échelle aussi souplement que si elle n'avait pas d'os sous ses bandages. Elle se releva, incroyablement mince sans son manteau, et sautilla sur la paille vers le cadavre de Day.

— L'un de nos assassins en a tué un autre. Ah, ces assassins !

Elle regarda Shivers de ses yeux noirs comme du charbon, et il étreignit sa hache un peu plus fort.

— Putain de magie. C'est encore pire que la banque.

Elle se leva, sourit de toutes ses dents blanches, repoussant du bout du doigt sa hache vers le sol.

— Dois-je en conclure que vous avez tué votre vieil ami Fidèle Carpi comme prévu ?

Monza remit son épée dans son fourreau.

— Fidèle est mort, si c'est ce que nous vaut ce putain de spectacle.

— Quelle drôle de manière de fêter ça. (Elle leva ses bras longilignes au ciel.) La vengeance est à vous ! Dieu soit loué !

— Orso vit encore.

— Ah, oui ! dit-elle en ouvrant grand les yeux, si grand que Shivers se demanda s'ils allaient tomber. Quand Orso mourra, vous sourirez.

— En quoi ça vous importe si je souris ?

— Moi, m'importer ? Pas le moins du monde. Les Styriens ont l'habitude de lancer des défis et de ne jamais aller jusqu'au bout. Je suis ravie d'en trouver une qui fasse les choses à fond. Si votre boulot est bien exécuté, faites la gueule autant que vous voulez. (Elle passa ses doigts sur la table, puis éteignit doucement les flammes de la paume de sa main.) À propos, vous aviez dit à notre ami commun le duc Rogont que vous pourriez rallier les Mille Épées à sa cause, si je me souviens bien ?

— Si l'argent de l'Empereur suit…

— Dans votre poche de chemise.

Fronçant les sourcils, Monza sortit un objet de sa poche et l'examina dans un rai de lumière. Une grosse pièce rouge et or, qui brillait avec cette chaleur spéciale que l'or a quelquefois et qui donne envie de le toucher.

— Il m'en faudra plus qu'une.

— Oh, il y en aura d'autres. Les montagnes de Gurkhul sont faites d'or, à ce que j'ai entendu dire. (Elle regarda les bords brûlés du trou dans la grange, puis émit un claquement de langue joyeux.) Je

maîtrise toujours.

Puis elle se glissa comme un renard dans le trou avant de disparaître.

Après un silence, Shivers se pencha vers Monza.

— Je ne sais pas exactement quoi, mais il y a un truc qui cloche chez elle.

— Tu es fin psychologue, dis donc, se moqua-t-elle sans l'ombre d'un sourire avant de suivre Vitari hors de la grange.

Shivers resta immobile encore un moment, les sourcils froncés, contemplant le corps de Day. Il faisait jouer les muscles de son visage, sentant les cicatrices sur son côté gauche s'étirer, gratter. Cosca était mort, Day aussi, Vitari était partie, Cordial aussi, Morveer s'était enfui et, à les croire, s'était retourné contre eux. Quelle joyeuse troupe ! Il aurait pu se sentir plein de nostalgie pour ses amis d'antan, ses anciens frères d'armes. Unis pour une cause commune, même si celle-ci était simplement de rester en vie. Renifleur, Harding Grim, Tul Duru. Dow le Sombre, aussi, des hommes partageant un code d'honneur. Tous tombés dans le passé, l'ayant laissé seul. Ici en Styrie, où personne ne suivait de code qui vaille.

Mais même à cet instant, son œil droit n'était pas plus humide que le gauche.

Il gratta la cicatrice sur sa joue. Tout doucement, du bout du doigt. Il grimaça, gratta plus fort. Et plus fort encore. Il s'arrêta, un rictus aux lèvres. Ça grattait plus que jamais, et ça faisait mal en plus. Il devrait trouver un moyen de gratter sans empirer la situation.

C'était ça, la vengeance.

Le nouvel ancien Capitaine général

Monza avait vu plus de plaies qu'elle n'en pouvait compter, dans leur incroyable diversité. Les infliger avait été son métier. Elle avait vu des corps dans des états désastreux. Des hommes écrasés, tailladés, poignardés, brûlés, pendus, dépecés, éventrés ou égorgés. Mais la cicatrice de Caul Shivers était l'une des pires qu'elle ait jamais vues sur un homme en vie.

Au coin de sa bouche, elle commençait par une marque rose, puis, sous sa pommette, se changeait en un creux irrégulier aussi épais qu'un doigt. En montant vers son œil, elle s'élargissait en une bande de chair fondue mouchetée. Des sillons d'un rouge agressif lui barraient toute la joue, assortis à une fine marque oblique sur son front qui lui mangeait la moitié du sourcil. Enfin, il y avait l'œil. Il était plus grand que l'autre, les cils arrachés, les paupières ratatinées, celle du bas pendant tristement. Chaque fois qu'il clignait de l'œil droit, le gauche restait ouvert, frémissant à peine. Une fois, elle l'avait vu éternuer et son œil avait gonflé, un peu comme la pomme d'Adam quand on avale, et la pupille d'émail mort l'avait dévisagée à travers ce trou rose. Elle avait dû se forcer à ne pas vomir, et pourtant, comme saisie d'une fascination horrifiée, elle vérifiait constamment si ça ne se reproduisait pas. Le fait qu'il ne pouvait pas voir qu'elle le regardait n'aidait en rien.

Elle aurait dû s'en vouloir. C'était sa faute, non ? Elle aurait dû ressentir un peu de sympathie. Elle aussi avait ses cicatrices, après tout, et pas des belles. Mais elle était simplement dégoûtée. Elle aurait dû penser à chevaucher de l'autre côté dès le départ, mais il était trop tard maintenant. Même si elle aurait préféré qu'il n'enlève jamais les bandages, elle pouvait difficilement lui demander de les remettre. Elle se disait que ça guérirait peut-être, qu'il irait mieux. Peut-être.

Soudain, il se tourna vers elle. Elle comprit pourquoi elle avait cru qu'il regardait sa selle. Si son œil droit la fixait, le gauche, au milieu de toute cette cicatrice, restait rivé sur le sol. L'émail avait glissé et ses yeux divergents lui donnaient l'air étrangement confus.

— Quoi ?

— Ton, euh…, dit-elle en pointant son visage. Il a un peu… glissé.

— Encore ? Putain. (Il se mit le pouce dans l'œil pour le remettre en place.) Ça va mieux ?

Le faux œil était dirigé droit devant tandis que le vrai l'accusait du regard. C'était presque pire qu'avant.

— Beaucoup, dit-elle en s'efforçant de sourire.

Shivers cracha quelque chose en nordique.

— Des résultats incroyables, disait-il. Si je retourne à Puranti, je rendrai une petite visite à ce connard de faiseur d'yeux…

Le premier détachement des mercenaires apparut au détour du chemin : des hommes sombres en armures dépareillées, éparpillés un peu partout. Elle connaissait leur supérieur de vue. Elle avait pris le temps de repérer chaque vétéran des Mille Épées, et d'évaluer ses talents. Celui-ci, un dénommé Secco, avait été caporal pendant plus de six ans.

Shivers et Monza repassèrent au pas. Entouré de ses camarades brandissant arcs, épées et haches,

Secco pointa sa lance sur elle.

— Qui va…

Elle retira son capuchon.

— À ton avis, Secco ?

Il laissa retomber sa lance, incapable d'achever sa phrase, et la regarda passer. Dans le camp, les hommes vaquaient à leurs occupations matinales, prenaient leur petit déjeuner, se préparaient pour la journée à venir. Quelques-uns levèrent les yeux en les voyant emprunter la petite allée boueuse qui serpentait entre les tentes. Plus ils avançaient, plus on les dévisageait, les mercenaires s'assemblant le long du chemin.

— C'est elle.

— Murcatto.

— Elle est en vie ?

Elle passa devant eux comme elle l'avait toujours fait, les épaules en arrière, le menton relevé, un sourire narquois sur son visage, sans se fatiguer à baisser les yeux. Comme s'ils n'existaient pas. Comme si elle faisait partie d'une meilleure espèce. Tout ce temps, elle priait en silence qu'ils ne comprennent pas ce qu'ils n'avaient encore jamais compris. Ce qu'elle craignait qu'ils fassent un jour.

Qu'elle n'avait aucune idée de ce qu'elle faisait, et qu'un couteau la tuerait aussi bien qu'un autre.

Aucun d'entre eux ne lui parla ou ne tenta de l'arrêter. Les mercenaires sont des lâches, au final, pires que les autres. Des gens qui tuent parce que c'est la meilleure façon qu'ils aient trouvée de se faire de l'argent. Par définition, les mercenaires n'ont aucune loyauté envers leurs chefs, et encore moins envers leurs employeurs.

Elle comptait là-dessus.

La tente du Capitaine général était perchée au sommet d'une colline, dans une grande clairière, le drapeau rouge pendant du plus haut piquet, bien au-dessus du mélange de toile mal rapiécée tout autour. Monza talonna son cheval, forçant quelques hommes à s'écarter de son chemin, s'efforçant de dissimuler la nervosité qui lui nouait la gorge. Le pari était suffisamment risqué. Si elle laissait transparaître un soupçon de peur, elle était fichue.

Elle sauta à terre, et jeta négligemment les rênes autour du tronc d'un jeune arbre. Elle dut contourner une chèvre que quelqu'un avait attachée là, pour gagner l'entrée. Nocau, l'exclu gurkien qui gardait la tente le jour depuis Sazine, la dévisagea mais ne dégaina pas son grand cimeterre.

— Tu peux fermer la bouche, Nocau, dit-elle en lui remontant la mâchoire inférieure d'un doigt ganté. On ne voudrait pas qu'un oiseau s'y niche, n'est-ce pas ?

Elle entra.

La même table, où étaient étalées différentes cartes. Les mêmes drapeaux affichés, certains qu'elle avait ajoutés elle-même, gagnés aux Doux Pins, sur la Haute Rive, à Musselia et à Caprile. Et le même fauteuil, bien sûr, celui que Sazine avait, selon la rumeur, volé à la table du Duc de Césale le jour où il avait formé les Mille Épées. Vide, il attendait les fesses du nouveau Capitaine général. Ses fesses, si les Parques lui étaient favorables.

Ce qui, ordinairement, n'était pas le cas.

Les trois plus vieux capitaines murmuraient entre eux à côté de l'estrade de fortune. Sesaria, Victus et Andiche. Les trois que Benna avait persuadés de la nommer Capitaine général. Les trois qui

avaient persuadé Fidèle Carpi de prendre sa place. Les trois qu'elle devait persuader de la lui rendre. Ils se redressèrent en la voyant entrer.

— Eh bien, grommela Sesaria.

— Voyez-vous ça, murmura Andiche. Ne serait-ce pas le Serpent de Talins ?

— La Bouchère de Caprile en personne, geignit Victus. Où est Fidèle ?

Monza le regarda droit dans les yeux.

— Il ne vient pas. Il vous faut un nouveau Capitaine général.

Ils échangèrent un regard, puis Andiche passa bruyamment sa langue sur ses dents jaunies. Une habitude que Monza avait toujours trouvée dégoûtante. D'une manière générale, ce rat aux longs cheveux était assez dégoûtant.

— Nous en étions justement arrivés à la même conclusion.

— Fidèle était quelqu'un de bien, grommela Sesaria.

— Trop bien pour le boulot, dit Victus.

— Un bon Capitaine général doit être un salaud, au mieux.

Monza montra les dents.

— En matière de salauds, on est servis avec vous trois. Vous êtes les meilleurs de toute la Styrie. (Ce n'était pas une blague, elle aurait de loin préféré tuer ces trois-là plutôt que Fidèle.) Mais vous l'êtes tellement qu'aucun de vous ne pourrait diriger les deux autres.

— C'est vrai, dit amèrement Victus.

Sesaria pencha la tête en arrière et la jaugea.

— Il nous faut du sang neuf.

— Ou du sang ancien, proposa Monza.

Andiche sourit à ses deux camarades.

— Nous en étions justement arrivés à la même conclusion.

— Ça tombe bien.

Ça se passait mieux qu'elle ne l'avait espéré. En huit ans à la tête des Mille Épées, elle avait appris à obtenir ce qu'elle voulait des hommes comme eux. En se servant de leur cupidité.

— Je ne suis pas du genre à laisser quelques mauvais souvenirs nous empêcher d'empocher une grosse somme, et je sais bien que vous non plus.

Elle leva la pièce d'Ishri à la lumière. C'était une pièce à double face, l'Empereur d'un côté, le prophète de l'autre. Elle la lança à Andiche.

— Beaucoup d'autres suivront, si vous travaillez pour Rogont.

Sesaria leva ses épais sourcils gris.

— Se battre pour Rogont, contre Orso ?

— Se refaire toute la Styrie ? s'enquit Victus en rejetant la tête en arrière, faisant cliqueter les chaînes qu'il avait autour du cou. Les mêmes champs de bataille qu'on se fait depuis huit ans, mais dans l'autre sens ?

Andiche soupira, se détournant de la pièce pour regarder Monza.

— Il va falloir qu'on se batte beaucoup.

— Vous avez gagné des paris plus risqués, sous mon commandement.

— Ah, ça, c'est sûr, lui accorda Sesaria en montrant les drapeaux usés. Avec toi comme capitaine, on a gagné de quoi être fiers.

— Mais essaie de payer une pute avec ta fierté, dit Victus en souriant.

D'ordinaire, cette fouine ne souriait jamais. Quelque chose clochait dans le rictus moqueur des trois capitaines.

— Écoute, dit Andiche en posant une main sur l'accoudoir du fauteuil et en en époussetant le siège de l'autre. Il ne fait aucun doute qu'en matière de combats, c'est toi le meilleur Capitaine général.

— Alors, c'est quoi le problème ?

— On ne veut pas se battre ! s'exclama hargneusement Victus. On veut se faire… du putain… de fric !

— Qui vous a apporté plus d'argent que moi ?

— Hum, hum, fit une voix derrière elle.

Monza se retourna et se figea, portant la main à son épée. Tout près d'elle, un sourire un peu gêné aux lèvres, se tenait Nicomo Cosca.

Il avait rasé sa moustache et ses cheveux gris, désormais aussi courts que sa barbe de trois jours. La plaque rouge sur son cou était devenue rose pâle. Ses yeux étaient moins creusés, son visage ne perlait plus de sueur. Mais le sourire était le même. Ainsi que la lueur espiègle dans ses yeux sombres. Celle qu'il avait eue en rencontrant Monza.

— Quelle joie de vous voir tous deux si bien portants.

— Hein ? grommela Shivers, perplexe.

Monza émit une sorte de toussotement étranglé, mais aucun mot ne s'échappa de sa bouche.

— Ma santé est actuellement éblouissante, et vos inquiétudes au sujet de mon bien-être me vont droit au cœur.

Cosca passa devant eux, donnant une tape dans le dos de Shivers. D'autres capitaines des Mille Épées remplirent la tente derrière lui. Des hommes dont les noms, les visages, les qualités, ou le manque de qualités étaient familiers à Monza. Un homme costaud et voûté, au manteau usé, fermait la marche. Il leva ses épais sourcils en la regardant.

— Cordial ? siffla-t-elle. Je pensais que tu étais rentré à Talins !

Il haussa les épaules, comme si ce n'était rien.

— Je suis pas arrivé jusque-là.

— Je vois ça, putain !

Cosca monta sur les caisses et se tourna vers l'assemblée avec une pirouette suffisante. Il s'était procuré une grande cuirasse noire garnie de fioritures, une épée à la poignée dorée et de belles bottes noires aux boucles brillantes. Il s'installa dans le fauteuil du Capitaine général avec autant de pompe qu'un empereur sur son trône. Derrière les caisses, Cordial le surveillait, les bras croisés. Quand les fesses de Cosca touchèrent le bois, l'assistance applaudit poliment, chaque capitaine tapant ses doigts dans ses paumes aussi délicatement que des damoiselles au théâtre. Comme ils l'avaient fait pour Monza, quand elle avait volé le fauteuil. Si ça ne lui avait pas donné la nausée, elle aurait pu en rire.

En toute fausse modestie, Cosca feignit de demander la fin des applaudissements.

— Non, non, vraiment, je ne les mérite pas. Mais c'est bon d'être de retour.

— Comment…

— J'ai survécu ? La blessure, semble-t-il, n'était pas aussi fatale qu'elle en avait l'air. Trompés par mon uniforme, les Talinais m'ont pris pour l'un des leurs, et m'ont emmené voir un excellent chirurgien qui a épanché le saignement. J'ai passé deux semaines alité, puis je me suis glissé par une

fenêtre. À Puranti, j'ai retrouvé mon vieil ami Andiche qui, à ce que j'avais compris, semblait favorable à un changement de direction. C'était le cas, et ses nobles camarades étaient bien d'accord. (Il pointa le doigt sur tous les capitaines de la tente, puis sur lui.) Et me voici.

Monza ferma la bouche. Elle n'aurait jamais pu prévoir ça. Nicomo Cosca et ses rebondissements inattendus. Toujours est-il qu'un plan trop fragile pour se plier aux circonstances est pire que pas de plan du tout.

— Mes félicitations, dans ce cas, général Cosca, parvint-elle à dire. Mais mon offre tient toujours. L'or gurkien en échange de vos services pour le duc Rogont…

— Ah, grimaça Cosca, sceptique. J'ai cependant un tout petit souci, malheureusement. J'ai déjà signé un nouvel engagement avec le grand-duc Orso. Ou plutôt avec son héritier, le prince Foscar, pour être précis. Un jeune homme prometteur. On affrontera Osprie comme l'avait prévu Fidèle Carpi avant sa mort prématurée. Mettre fin à la Ligue des Huit ! Forcer le Duc du Délai à se battre ! Il y a plein de choses à piller à Osprie. C'était un bon plan. (Murmures d'approbation des capitaines.) Pourquoi en changer ?

— Mais tu détestes Orso !

— Oh, je le méprise au plus haut point, c'est bien connu, mais je n'ai rien contre son argent. Il est de la même couleur que celui des autres. Tu devrais le savoir. Il t'a bien payée avec.

— Espèce de vieux salopard, dit-elle.

— Tu devrais vraiment t'abstenir de me parler sur ce ton, déclara Cosca en faisant la moue. J'ai quarante-huit ans bien mûrs. En plus, j'ai donné ma vie pour toi !

— T'es pas mort, putain ! grommela-t-elle.

— Tu sais, les rumeurs sur ma disparition sont souvent exagérées. Mes nombreux ennemis qui prennent leurs rêves pour des réalités.

— Je commence à comprendre ce qu'ils ressentent.

— Oh, allez, allez, tu croyais quoi ? Que je mourrais noblement ? Moi ? C'est pas vraiment mon style. Je veux partir sans mes bottes, une bouteille à la main et une femme sur la queue. (Il haussa les sourcils.) C'est pas pour ça que t'es venue, par hasard ?

Monza grinça des dents.

— Si c'est une question d'argent…

— Orso a tout le soutien de la Banque de Valint et Balk, et il n'existe pas de poches plus profondes. Il paie bien, même mieux que bien. Mais ce n'est pas une question d'argent, à la vérité. J'ai signé un contrat. J'ai fait une promesse solennelle.

Elle le regarda, interdite.

— Depuis quand tu te soucies de tes promesses ?

— J'ai changé, répondit-il en ouvrant la flasque qu'il gardait dans sa poche arrière, pour boire une grande gorgée sans détacher ses yeux amusés du visage de Monza. Et je dois admettre que c'est à toi que je le dois. J'ai fait une croix sur mon passé et retrouvé mes principes. (Il sourit à ses capitaines, qui lui sourirent en retour.) Ils sont un peu passés, mais on les polira. Tu as forgé une bonne relation avec Orso. Loyauté. Honnêteté. Stabilité. Je détesterais jeter les fruits de ce dur labeur dans les latrines. Et puis, il y a la première règle du soldat à respecter, pas vrai, les gars ?

Victus et Andiche répondirent en chœur, comme ils l'avaient toujours fait avant qu'elle ne prenne le fauteuil.

— Ne jamais se battre pour les perdants !

Le sourire de Cosca s'élargit.

— Orso a l'atout. Trouve une bonne main, et je serai tout ouïe. Mais pour l'instant, on reste avec lui.

— On te suit, général, dit Andiche.

— On te suit, général, répéta Victus. C'est bon de te revoir.

Sesaria se pencha et murmura quelque chose à l'oreille de Cosca. Le nouveau Capitaine général se rétracta comme si on l'avait piqué.

— Les livrer au Duc Orso ? Bien sûr que non ! Nous vivons un heureux jour ! Une joyeuse occasion pour nous tous ! Nous ne tuerons personne, pas aujourd'hui. (Il secoua une main en direction de Monza, comme s'il essayait de chasser un chat de sa cuisine.) Tu peux disposer. Mais ne reviens pas demain. Nous pourrions ne plus être aussi joyeux.

Monza esquissa un pas vers lui, commençant à jurer. En un claquement métallique, les capitaines sortirent leurs épées. Décroisant les bras, le visage toujours aussi inexpressif, Cordial lui barra la route.

Elle s'arrêta.

— Je dois tuer Orso !

— Et si tu y arrives, ton frère ressuscitera, c'est ça ? s'enquit Cosca en inclinant la tête. Et tu retrouveras ta main ? Non ?

Elle se sentait glacée.

— Il le mérite !

— Ah, mais nous le méritons presque tous. Et nous allons tous finir pareil. En attendant, tu comptes aspirer combien de personne dans ton petit vortex de massacre ?

— Pour Benna…

— Non. Pour toi. Je te connais, ne l'oublie pas. J'ai été à ta place, battu, trahi, disgracié, et exclu. Tant que tu as des hommes à tuer, tu es toujours Monzcarro Murcatto, la grande, la terrifiante. Sans ça, tu es quoi ? (Il sourit.) Une pauvre handicapée au passé sanglant.

Les mots étaient noyés dans sa gorge.

— S'il te plaît, Cosca… tu dois…

— Je ne dois rien faire du tout. On est quittes, tu te souviens ? Plus que quittes, à mon avis. Hors de ma vue, serpent, avant que je ne t'emballe pour te livrer au Duc Orso dans un bocal. Tu veux du boulot, Nordique ?

Le bon œil de Shivers effleura Monza, et pendant un instant, elle fut certaine qu'il dirait oui. Puis il secoua doucement la tête.

— Je vais rester avec mon chef.

— Te voilà loyal ? ricana Cosca. Méfie-toi de ces inepties, elles pourraient te tuer. (Quelques rires.) Les Mille Épées n'ont que faire de la loyauté, hein, les gars ? Pas de ces puérilités chez nous !

D'autres rires, et vingt visages narquois tournés vers Monza.

Elle avait le vertige. La tente lui parut soudain trop lumineuse et trop sombre à la fois. Elle perçut une odeur désagréable, peut-être la transpiration, l'alcool fort, la cuisine puante ou un trou de latrines postées trop près des quartiers généraux, et son estomac se noua, la bile lui monta à la bouche. Une bouffée, s'il vous plaît, une bouffée. Elle tourna les talons, chancelant un peu, et se fraya un chemin entre quelques hommes qui gloussaient. Elle émergea dans le matin lumineux.

Dehors, c'était bien pire. Le soleil la poignardait. Des visages, une foule de visages flous, une

masse d'yeux rivés sur elle. Un jury d'ordures. Elle essaya de regarder droit devant, toujours droit devant, mais elle ne pouvait empêcher ses paupières de vaciller. Elle s'efforça d'adopter la même démarche qu'auparavant, la tête en arrière, mais ses genoux tremblaient si fort qu'elle était certaine qu'on les entendait claquer contre son pantalon. C'était comme si elle avait retenu toute sa peur, sa faiblesse, sa souffrance. Retenu, emmagasiné, et maintenant elles lui tombaient dessus en un raz-de-marée qui la submergeait. Impuissante, elle se sentait glacée, saisie de sueurs froides. Elle avait mal dans le bras droit, de la main jusqu'au cou. Ils la voyaient telle qu'elle était vraiment. Ils voyaient qu'elle avait perdu. « Une pauvre handicapée au passé sanglant », comme l'avait dit Cosca. Son estomac se serra encore et elle eut la nausée, la bile acide lui chatouillant l'arrière de la gorge. Le monde vacilla.

La haine ne vous fait tenir debout qu'un certain temps.

— Je peux plus, murmura-t-elle. Je peux plus.

Peu importe ce qui arriverait, il fallait qu'elle s'arrête. Ses jambes cédèrent sous son poids et elle commença à tomber, puis sentit Shivers la maintenir debout.

— Marche, lui siffla-t-il.

— Je peux plus…

Il enfonça une main sous son aisselle, et la douleur stabilisa un instant le monde alentour.

— Marche, putain, sinon on est foutus.

Avec l'aide de Shivers, elle parvint à atteindre son cheval. À mettre le pied à l'étrier. À se hisser en selle, gémissant de douleur, à tourner son cheval dans la bonne direction. Ils sortaient du camp, mais elle ne distinguait plus rien. Le grand Capitaine général, qui se voulait ennemi juré du duc Orso, ballant sur sa selle comme un morceau de viande.

En se rendant trop dur, on se rend trop fragile. Alors, si on craque, on est réduit en pièces.

VI

OSPRIE

« J’aime un regard d’agonie.
Car je sais qu’il est vrai. »
Emily Dickinson

Apparemment, un peu d'argent pouvait épargner beaucoup de sang.

Impossible de prendre Musselia sans un siège indéfini, tout le monde le savait. Elle avait été la grande forteresse du Nouvel Empire, et ses murs antiques faisaient la fierté de ses habitants. Une fierté excessive, peut-être, au contraire de la paie des gardes. La somme pour laquelle Benna était parvenu à s'arranger pour qu'une petite porte reste ouverte en était presque décevante.

Même avant que Fidèle et ses hommes se soient emparés des postes de garde, et bien avant que les Mille Épées soient entrées dans la ville pour commencer à piller, Benna avait emmené Monza dans les rues sombres. Benna emmenant Monza était déjà surprenant.

— Pourquoi tu voulais être devant ?

— Tu verras.

— On va où ?

— Récupérer notre argent. Et les intérêts.

Monza se hâta de le suivre, les sourcils froncés. Les surprises de son frère n'étaient jamais innocentes. Une petite arche les mena dans une étroite ruelle. Une cour pavée, éclairée par deux torches vacillantes. Un homme kantique portant une simple tenue de voyage les attendait à côté d'une charrette bâchée, le cheval attelé, prêt à partir. Monza ne connaissait pas cet homme, mais il s'avança vers Benna la main tendue, souriant dans l'obscurité.

— Benna, Benna, quel plaisir de te voir !

Ils s'embrassèrent comme deux vieux camarades.

— Et moi donc ! Voici ma sœur, Monzcarro.

L'homme lui fit une révérence.

— La célèbre et terrifiante. Un honneur.

— Je te présente Somenu Hermon, dit Benna en souriant. Le plus grand marchand de Musselia.

— Je ne suis qu'un simple commerçant comme les autres. Il ne me reste que quelques… choses… à déplacer. Ma femme et mes enfants sont déjà partis.

— Bien. C'est nettement plus simple comme ça.

Monza fronça les sourcils.

— Que se passe…

Benna dégaina le poignard à sa ceinture et frappa Hermon au visage. Son geste fut si soudain que le marchand souriait encore en tombant.

Monza tira son épée d'instinct, scrutant les ombres autour de la cour, mais tout était calme.

— Qu'est-ce que t'as fait ? lui siffla-t-elle.

Debout sur la calèche, il déchirait la toile, l'air avide, presque dément. Il ouvrit le couvercle d'une des caisses, plongea la main dedans et laissa retomber les pièces, produisant ce tintement particulier.

De l'or.

Elle s'avança vers lui. Plus d'or qu'elle n'en avait jamais vu. Elle écarquilla les yeux en s'apercevant qu'il y avait d'autres caisses. D'une main tremblante, elle poussa la toile. Beaucoup d'autres caisses.

— On est riches ! piailla Benna. Riches !

— On était déjà riches. (Elle regardait le couteau planté dans l'œil d'Hermon, le sang noir luisant sous la lampe.) Tu étais obligé de le tuer ?

Il la regarda comme si elle était folle.

— Tu aurais voulu que je le vole, et que je le laisse en vie ? Il aurait dit à tout le monde qu'on avait l'argent. Comme ça, on est tranquilles.

— Tranquilles ? Avec tant d'argent, on est tout le contraire de tranquilles, Benna !

Il fronça les sourcils, comme si elle venait de l'insulter.

— Je pensais que tu serais contente. Toi, qui as trimé dans la boue pour rien. (Comme si elle l'avait déçu.) C'est pour nous. Pour nous, tu comprends ? (Comme si elle le dégoûtait.) Pitié et lâcheté sont une même chose, Monza ! Je croyais que tu le savais.

Que pouvait-elle faire ? Dépoignarder le visage d'Hermon ?

Apparemment, un peu d'argent pouvait coûter beaucoup de sang.

Plan d'attaque

La chaîne de montagne la plus au sud des Urvals, épine dorsale de Styrie tout en rigoles ombrageuses et pics spectaculaires baignés dans la lumière dorée du coucher de soleil, se dressait en procession vers le sud, jusqu'au gros rocher où était cramponnée Osprie. Une profonde vallée verdoyante parsemée de fleurs multicolores séparait la ville de la colline où était juché le quartier général des Mille Épées. Au fond de la vallée serpentait la Sulva, en direction de la mer lointaine, virant à l'orange vif sous le soleil couchant.

Des oiseaux gazouillaient dans les oliviers d'un ancien verger, des sauterelles stridulaient dans les hautes herbes ondoyant sous le vent qui embrassait le visage de Cosca et agitait héroïquement la plume de son chapeau. Des vignobles parcouraient les pentes au nord de la ville, rangées de vignes vertes sur les collines poussiéreuses qui mettaient tant l'eau à la bouche du capitaine que c'en était presque douloureux. Les meilleurs millésimes du Cercle du Monde se faisaient piétiner ici même…

— Sainte pitié, à boire…, murmura-t-il.

— Magnifique, murmura Foscar.

— Vous n'aviez jamais vu la belle Osprie, Votre Altesse ?

— J'en ai entendu parler, mais…

— C'est renversant, n'est-ce pas ?

La ville était construite sur quatre grandes marches creusées dans la roche crème de la montagne à pic, chacune entourée par son propre mur. De vastes bâtiments s'amassaient sur chaque marche en un mélange de toits, de dômes, de tourelles. Le vieil aqueduc impérial suivait gracieusement la courbe de la montagne jusqu'aux derniers remparts, surplombé d'au moins cinquante arches, la plus grande d'entre elles faisant vingt fois la taille d'un homme. Les quatre grandes tours de la citadelle accrochée à la falaise la plus élevée, se découpaient sur le ciel azur. On allumait les lampes aux fenêtres au gré du soleil couchant, mouchetant les ombres de la ville de petits points de lumière.

— Le plus bel endroit du monde, observa Cosca.

Un silence.

— C'en est presque dommage de l'attaquer et de le brûler, fit remarquer Foscar.

— Presque, Votre Altesse. Mais c'est la guerre, et nous n'avons pas d'autre choix.

Cosca avait entendu dire que le comte Foscar, devenu prince Foscar à la suite des mésaventures de son frère dans un célèbre bordel sipanais, était un gamin inexpérimenté aux nerfs fragiles. Jusqu'ici, ce qu'il en avait vu l'avait impressionné. Il était jeune, certes, mais il fallait bien passer par là, et il avait l'air plus réfléchi que faible, plus sobre que couard, plus poli que mou. En somme, il ressemblait beaucoup à Cosca dans sa jeunesse. Mais il était aussi son parfait contraire dans chaque détail, bien entendu.

— Ces fortifications m'ont l'air bien solides…, murmura le prince en balayant du regard les gigantesques murs de la ville avec sa longue-vue.

— Oh, bien sûr. Osprie était le poste le plus avancé de tout le Nouvel Empire, bastion censé

retenir les implacables hordes baoliennes. Une partie de ses murs résistent aux sauvages depuis plus de cinq cents ans.

— Dans ce cas, le duc Rogont va certainement s'y enfermer. Il a l'air enclin à éviter la bataille autant que possible…

— Il se battra, Votre Altesse, dit Andiche.

— Il le doit, grommela Sesaria, ou nous camperons dans cette jolie vallée jusqu'à ce qu'il crève de faim.

— Nous avons au moins trois fois plus d'hommes que lui, renchérit Victus.

Cosca était entièrement d'accord.

— Les murs n'ont d'utilité que si l'on attend de l'aide, et la Ligue des Huit ne fera plus rien pour lui. Il va devoir se battre. Il se battra. Il est désespéré.

S'il comprenait une chose, c'était bien le désespoir.

— Je dois avouer que j'ai certaines… préoccupations, dit Foscar avant de se racler nerveusement la gorge. J'ai cru comprendre que vous détestiez mon père avec une fervente passion.

— Passion, ah ! s'exclama Cosca avec désinvolture. Dans ma jeunesse, je laissais la passion me mener par le bout du nez, mais la vie m'a durement appris à garder la tête froide. Votre père et moi n'avons pas toujours été d'accord, mais je suis, avant tout, un mercenaire. Laisser mes sentiments alléger ma bourse serait un acte criminel de non-professionnalisme.

— Oh que oui ! approuva Victus avec un regard sournois encore pire que d'habitude.

— Ah, mes trois capitaines les plus proches, dit Cosca en les désignant avec une théâtrale arabesque de son chapeau. Ils m'ont trahi pour mettre Murcatto à ma place. Ils m'ont bien enculé, comme on dit à Sipani. Enculé, Votre Altesse. Si je voulais me venger, je le ferais sur ces trois ordures.

Puis Cosca gloussa, et tout le monde se joignit à lui. Le léger malaise se dissipa rapidement.

— Mais comme nous pouvons nous être mutuellement utiles, je leur ai tout pardonné, ainsi qu'à votre père. La vengeance n'égaie les lendemains de personne et, une fois placée sur la balance de la vie, elle ne pèse pas plus lourd qu'une simple… balance. Ne vous inquiétez pas pour cette histoire, prince Foscar, je suis un homme d'affaires. Acheté, payé, je suis entièrement à vous.

— Vous êtes la générosité incarnée, général Cosca.

— Je suis la cupidité incarnée, ce qui n'est pas exactement la même chose. Maintenant, si nous dînions ? L'un d'entre vous prendra bien un verre ? Rien qu'hier nous avons trouvé une caisse d'un excellent millésime dans un manoir en amont, et…

— Élaborons une stratégie avant de commencer à nous débaucher, suggéra le colonel Rigrat de sa voix aiguë, qui faisait l'effet d'une lime passée directement sur les mâchoires sensibles de Cosca.

Il avait un visage sévère, une voix sévère, et était sévèrement atteint d'autosatisfaction. Cet ancien second du général Ganmark, promu second du prince Foscar, la trentaine, portant un uniforme impeccablement amidonné, était probablement le génie militaire derrière les récentes opérations talinaises.

— Maintenant, avant que tout le monde ne perde ses esprits.

— Croyez-moi, jeune homme, dit Cosca – bien que le général ne fût, à son avis, ni vraiment jeune ni tout à fait un homme –, mon esprit et moi ne nous séparons pas si facilement. Vous avez songé à un plan ?

— Évidemment ! répondit Rigrat en sortant sa matraque d'un geste ample.

Cordial surgit de derrière l'olivier le plus proche, se préparant à saisir ses armes. Avec un infime sourire et un petit signe de tête, Cosca le renvoya dans l'ombre. Personne ne le remarqua.

Cosca avait été en quelque sorte soldat toute sa vie ; pourtant, il ne saisissait toujours pas l'intérêt des matraques. On ne pouvait pas tuer un homme avec ce type d'arme ; elle ne donnait même pas l'air dangereux. On ne pouvait pas s'en servir pour planter une sardine ou rôtir un morceau de viande, et on ne gagnerait rien en la mettant au clou. Peut-être les matraques servaient-elles à se gratter les zones du dos difficiles à atteindre ? Ou à se stimuler l'anus ? Ou peut-être étaient-elles un bon moyen de repérer les idiots ?

Dans ce dernier cas, se dit-il tandis que Rigrat, plein d'autosuffisance, désignait la rivière de sa matraque, *elles remplissent leur rôle à merveille*.

— Deux gués traversent la Sulva. Celui du haut… et celui du bas ! Celui du bas, le plus large, est aussi plus simple d'accès, précisa le colonel en indiquant l'endroit où la route impériale croisait la rivière, cours d'eau scintillant descendant la vallée en pente douce. Mais celui du haut, qui est à un peu plus d'un kilomètre au nord, devrait également être praticable à cette époque de l'année.

— Deux gués, dites-vous ?

Tout le monde savait qu'il y avait deux satanés gués. Cosca, invité à Osprie pour se faire couvrir de gloire par la grande-duchesse Sefeline et ses sujets, en avait fièrement traversé un avant de s'enfuir par le second, tout penaud, après que la salope avait essayé de l'empoisonner. Il sortit sa vieille flasque de sa poche de chemise. Celle que Morveer lui avait lancée à Sipani. Il dévissa le bouchon.

Rigrat lui lança un regard sévère.

— Je pensais qu'on s'était mis d'accord pour boire après avoir établi une stratégie.

— Vous vous êtes mis d'accord. Je n'ai fait que vous regarder.

Les yeux fermés, Cosca avala une longue gorgée de sa flasque, puis une seconde, sentit la fraîcheur envahir sa bouche, remplir sa gorge sèche. *À boire, à boire, à boire* . Il poussa un soupir de contentement.

— Rien ne vaut un petit verre du soir.

— Puis-je continuer ? siffla Rigrat, impatient.

— Bien sûr, mon garçon, prenez votre temps.

— Après-demain, dès l'aube, vous mènerez les Mille Épées au gué du bas…

— Par « mènerez », vous voulez dire que je dois être devant ?

— D'où voulez-vous qu'un commandant mène ses troupes ?

Cosca et Andiche échangèrent un regard surpris.

— N'importe où, mais pas devant. Vous avez déjà été en première ligne d'un combat ? Les risques de s'y faire tuer sont très élevés.

— Extrêmement élevés, dit Victus.

Rigrat grinça des dents.

— Menez depuis où bon vous semble, mais les Mille Épées traverseront le gué du bas, suivies de nos alliés d'Estriani et de Césale. Le duc Rogont aura besoin de tous ses hommes pour espérer écraser les vôtres avant que vous n'atteigniez l'autre côté. Une fois le combat commencé, les Talinais sortiront de leur cachette et emprunteront le gué du haut. Nous prendrons l'ennemi par le flanc et…

Il ponctua sa phrase d'un coup de matraque contre sa paume.

— Vous leur donnerez un coup de bâton ?

Rigrat n'avait pas l'air amusé. Cosca se demandait s'il l'avait jamais été.

— D'épée, monsieur, d'épée. Nous les forcerons à prendre la fuite, mettant ainsi fin à la laborieuse Ligue des Huit !

Un long silence s'ensuivit.

Cosca et Andiche se regardaient en fronçant les sourcils. Sesaria et Victus en secouant la tête. Rigrat tapotait impatiemment sa matraque contre sa jambe. Le prince Foscar se racla une fois de plus la gorge, et leva nerveusement le menton.

— Votre avis, général Cosca ?

— Hmm, fit l'interpellé en secouant la tête d'un air sinistre, puis en regardant la rivière étincelante, fronçant les sourcils de manière prononcée. Hmm. Hmm. Hmmmm.

— Hmmm, ajouta Victus en tapotant ses lèvres pincées du bout du doigt.

— Hmmpfft, compléta Andiche en soupirant.

— Hrrrmmm, fit Sesaria de son timbre grave.

Cosca retira son chapeau pour se gratter la tête, puis le remit en place en en rajustant la plume.

— Hmmmmmmmmmmmmmmm…

— Devons-nous en conclure que vous n'êtes pas d'accord ? demanda Foscar.

— J'ai laissé échapper mes craintes ? Je ne peux donc plus les étouffer, en toute bonne conscience. Je ne suis pas convaincu que les Mille Épées soient les hommes adéquats pour exécuter la tâche que vous leur avez assignée.

— Pas convaincu, dit Andiche.

— Pas adéquats, dit Victus.

Sesaria était une montagne de réticence silencieuse.

— N'avons-nous pas payé vos services ? demanda Rigrat.

Cosca gloussa.

— Oh, si, bien sûr. Les Mille Épées se battront, vous pouvez compter là-dessus.

— Ils se battront tous, assura Andiche.

— Comme des diables ! ajouta Victus.

— Mais en tant que Capitaine général, je dois m'assurer que leurs forces seront utilisées de façon optimale. Ils ont perdu deux de leurs chefs en un bref laps de temps.

Il inclina la tête comme s'il regrettait ce fait au lieu d'en avoir profité sans vergogne.

— Murcatto, puis Fidèle, soupira Sesaria comme s'il n'avait pas été l'un des principaux responsables de ce changement de direction.

— Nos troupes ont été reléguées à des combats de second plan.

— Des missions d'éclaireurs, se lamenta Andiche.

— Des attaques aux flancs, grogna Victus.

— Leur moral est terriblement bas. Ils ont été payés, mais l'argent n'est jamais la meilleure motivation pour convaincre un homme de risquer sa vie. (Surtout un mercenaire, pas la peine de le préciser.) Les jeter dans une violente mêlée contre un ennemi entêté et désespéré, face à face… je ne dis pas qu'ils pourraient craquer, mais bon… (Cosca grimaça, se grattant doucement le cou.) Ils pourraient craquer.

— J'espère que ce n'est pas là un exemple de votre réticence notoire dès qu'il s'agit de vous battre ? ricana Rigrat.

— Ma réticence… dès qu'il s'agit de me battre ? Le monde entier vous dira que je suis un tigre !

(Victus gloussa, mais Cosca ne releva pas.) Il est question de choisir un outil adapté à la tâche. Lorsqu'on veut abattre un arbre, on n'utilise pas une rapière. On prend une hache. Sauf si on est complètement con. (Le jeune colonel s'apprêta à répondre, mais Cosca l'ignora élégamment.) Le plan est bon, en soi. Le militaire en moi vous félicite sans réserve.

Rigrat attendit, incertain, se demandant si on le prenait pour un idiot. De toute évidence, il en était un.

— Mais il serait plus sage d'envoyer vos troupes talinaises, récemment entraînées et testées à Visserine et Puranti, qui sont impliquées dans la cause, habituées à des victoires qui leur assurent un moral au plus haut. Qu'elles traversent le gué du bas et se battent contre les Ospriens, suivies de nos alliés d'Estriani et de Césale, et ainsi de suite. (Il désigna la rivière de sa flasque, outil bien plus utile qu'une matraque à ses yeux, puisqu'une matraque n'avait jamais enivré un homme.) Les Mille Épées seraient bien mieux employées cachées dans les collines. À attendre de saisir leur chance pour traverser vigoureusement le gué du haut et prendre l'ennemi par-derrière !

— La meilleure façon de prendre un ennemi, souffla Andiche.

Victus ricana.

Cosca termina sa démonstration en secouant sa flasque.

— Ainsi, votre prosaïque courage et votre passion féroce seront utilisés au mieux. On chantera des chansons, on couvrira nos soldats de gloire, on écrira l'histoire. Orso sera roi… (Il fit une petite révérence à l'intention de Foscar.) Suivi de vous, bien sûr, Votre Altesse, quand l'heure sera venue.

Foscar fronça les sourcils.

— Oui, oui, je vois. Toutefois…

— Nous voilà d'accord ! l'interrompit Cosca le raccompagnant vers la tente. Était-ce Stolicus qui disait que les grands hommes marchent souvent dans la même direction ? Je crois bien que oui ! Marchons maintenant vers notre dîner, mes amis !

Il montra du doigt les sombres montagnes où scintillait Osprie dans le soleil couchant.

— Je le jure, j'ai tellement faim que je pourrais dévorer une ville !

Il entra dans sa tente au son des rires chaleureux.

~ Ebook Juléa ~

La politique

Assis, les sourcils froncés, Shivers buvait.

Il ne s'était jamais pris une cuite dans une pièce aussi grandiose que la grande salle à manger du Duc Rogont, et de loin. Quand Vossula lui avait évoqué les merveilles de Styrie, c'était cela, et non les docks de Talins, que Shivers avait eu en tête. Elle devait être quatre fois plus vaste que la grande salle de Bethod à Carleon, et le plafond était au moins trois fois plus élevé. Les parois en marbre pâle strié de pierre bleu-noir et de veines scintillantes étaient gravées de feuilles de vigne. Le lierre parcourait également les murs, aussi, les plantes réelles et sculptées s'entremêlaient dans les ombres dansantes. Une chaude brise entrant par les fenêtres, aussi grandes que des portes de château, faisait vaciller les flammes orange d'un millier de lampes, répandant une lueur radieuse sur l'ensemble de la pièce.

Un lieu de majesté et de magie, construit par des dieux à l'usage de géants.

Malheureusement, l'assemblée n'était pas de ce calibre. Des femmes en parures criardes, couvertes de bijoux, coiffées et maquillées pour avoir l'air plus jeunes, plus minces ou plus riches qu'elles ne l'étaient réellement. Des hommes vêtus de couleurs vives, aux cols ornés de dentelle, portant tous un petit poignard doré à la ceinture. Ils avaient d'abord regardé Shivers avec dédain, comme un morceau de viande pourrie. Une fois qu'il leur présentait son côté gauche, le dédain se changeait en effroi écœuré. Shivers en était essentiellement satisfait, mais également un peu fatigué.

Chaque festin accueille au moins un indésirable laid et méchant qui en veut au monde entier, boit beaucoup trop et pourrit la soirée des autres. Ce soir, c'était le tour de Shivers, qui acceptait volontiers le rôle. Il cracha un peu de flegme sur le sol reluisant.

À la table voisine, un homme en manteau jaune avec une longue queue-de-pie se retourna, un petit sourire moqueur aux lèvres. Shivers enfonça la pointe de son couteau à côté de lui dans le dessus de table poli.

— T'as quelque chose à me dire, salopard ? (L'homme pâlit et se tourna sans un mot vers ses amis.) Bande de lâches, grogna Shivers en reprenant un peu de vin, suffisamment fort pour être entendu trois tables plus loin. Y en a pas un qu'a du cran dans cette putain de foule.

Il se demanda comment Renifleur aurait traité cette bande de dandys narquois. Ou Rudd Séquoia. Ou Dow le Sombre. Son ricanement sinistre mourut dans l'œuf. Si la situation prêtait à rire, c'était lui le dindon de la farce. Seule leur charité le gardait parmi eux, lui qui n'avait plus d'amis. Semblait-il.

Fronçant les sourcils, il observa la grande table montée sur une estrade au fond de la pièce. Assis au milieu de ses invités favoris, Rogont souriait comme une étoile brillant en pleine nuit. Monza était à côté de lui. Difficile d'en être sûr d'aussi loin, dans un tel état de colère et après autant de vin, mais il crut la voir rire. Elle devait bien s'amuser, libérée de son larbin borgne.

C'était un beau salaud, le Prince de la Prudence. Déjà, il avait ses deux yeux. Shivers aurait aimé pulvériser son joli visage prétentieux. Avec un marteau, comme Monza avait éclaté le crâne de

Gobba. Ou avec ses poings. L'écraser à mains nues. Le fracasser. N'en laisser que des éclats rouge sang. Serrant son couteau dans son poing tremblant, il s'imagina comment il s'y prendrait. Il se représenta tous les détails sanglants. Il les arrangea pour se donner l'air aussi important que possible, Rogont se pissant dessus en implorant sa pitié. Il les modela pour que Monza le désire plus que tout à la fin. Il ne les quittait pas du regard.

Il se laissa enivrer par l'idée qu'ils se moquaient de lui, sachant pertinemment que c'était de la folie. Il ne comptait pas assez pour qu'on se soucie de lui, ce qui était finalement encore plus irritant. Il avait toujours sa fierté, après tout, et s'y accrochait comme un homme au bord de la noyade s'accrocherait à une brindille, même si elle était bien trop fine pour le maintenir en surface. Il n'était plus qu'un pauvre mutilé. Et pourtant, combien de fois lui avait-il sauvé la vie ? Combien de fois avait-il risqué la sienne pour elle ? Sans compter toutes les marches qu'il avait grimpées pour arriver en haut de cette putain de montagne. Il avait espéré y trouver autre chose que du mépris.

Il retira son couteau du bois fendu. Le couteau que Monza lui avait donné lors de leur première rencontre. Il avait ses deux yeux, à l'époque, et bien moins de sang sur les mains. Il avait alors voulu arrêter de tuer, devenir un homme bon. Il s'en souvenait à peine.

Assise, les sourcils froncés, Monza buvait.

Ces derniers temps, elle avait perdu le goût de la nourriture, sans compter celui des cérémonies et des culs à lécher. Le banquet que donnait Rogont en l'honneur de ces condamnés tenait donc du cauchemar. Benna avait aimé les festins, les formes et la flatterie. Il aurait passé une excellente soirée, à se regarder vivre, flanquant des tapes amicales dans le dos d'escrocs de la pire espèce. S'il avait trouvé un moment pour arrêter d'éponger les flagorneries de gens qui le méprisaient, il se serait penché vers Monza, posant une main apaisante sur son bras pour lui souffler à l'oreille de sourire en attendant que ça passe. Mais elle ne pouvait mieux faire qu'un rictus carnassier.

Elle souffrait d'un affreux mal de tête du côté où étaient fixées les pièces, et le tintement maniéré des couverts lui faisait l'effet de clous qu'on lui plantait dans le visage. Son estomac restait noué depuis qu'elle avait laissé Fidèle se noyer sur la roue du moulin. Elle parvenait tout juste à se retenir de vomir, de vomir sur Rogont, sur son bel habit blanc brodé d'or.

Il se pencha vers elle avec une inquiétude polie.

— Pourquoi êtes-vous si sinistre, général Murcatto ?

— Sinistre ? répéta-t-elle après avoir ravalé la bile qui lui encombrait la bouche. L'armée d'Orso est en route.

Rogont fit doucement tourner son verre de vin qu'il tenait par le pied.

— C'est ce que j'ai entendu dire. Habilement assistée par votre ancien mentor Nicomo Cosca. Les éclaireurs des Mille Épées ont déjà atteint la colline de Menzes qui surplombe les gués.

— Dans ce cas, plus de délai.

— Il semblerait que non. Mes rêves de gloire seront bientôt réduits en cendres. Comme c'est souvent le cas de tels rêves.

— Vous êtes sûr que la veille de votre déclin représente le moment idéal pour un banquet ?

— Le lendemain serait trop tard.

— Hmm. (C'était assez vrai.) Prions pour un miracle.

— Je n'ai jamais cru aux interventions divines.

— Non ? Alors que font-ils là ? s'enquit Monza en désignant d'un signe de tête un groupe de Gurkiens vêtus de robes blanches et coiffés de toques de prêtre, près de la grande table.

— Oh, leur aide va bien au-delà du spirituel. Ce sont des émissaires du prophète Khalul. Le duc Orso a ses alliés dans l'Union et le soutien des banques. Je dois trouver des amis de mon côté. Or, même l'empereur de Gurkhul se prosterne devant le prophète.

— On se prosterne tous devant quelqu'un, non ? Je suppose que l'Empereur et le prophète se consoleront une fois que leurs prêtres leur auront annoncé que votre tête est plantée sur un pieu.

— Ils s'en remettront rapidement. La Styrie n'est qu'une annexe à leurs yeux. Ils préparent déjà le prochain champ de bataille.

— J'ai entendu dire que la guerre ne s'arrêtait jamais.

Elle vida son verre et le jeta sur le bois. Le vin d'Osprie était peut-être le meilleur du monde, mais pour elle, il avait un goût de vomissure. Tout avait ce goût-là. Elle était malade en permanence. Avait une diarrhée constante et douloureuse. Mal aux mâchoires, à la langue, aux dents, aux fesses. Un domestique à la perruque poudrée laissa tomber un long filet de vin dans le verre vide par-dessus son épaule, comme si lever la bouteille aussi haut que possible améliorerait son goût. Il recula avec aisance. La retraite était la spécialité d'Osprie, après tout. Elle tendit la main vers le verre. Seules ses récentes bouffées de brou empêchaient ses doigts de trembler.

Elle pria pour qu'une ivresse irrésistible l'engloutisse et efface la misère qui l'entourait.

Elle jeta un coup d'œil aux citoyens les plus riches et les plus inutiles d'Osprie. Plus on observait la scène, plus on percevait l'hystérie qui régnait sur le banquet. Ils buvaient trop. Parlaient trop vite. Riaient trop fort. Rien ne valait une imminente vague de ruine pour supprimer les inhibitions. La seule consolation que lui apportait la défaite à venir de Rogont était qu'un nombre conséquent de ces idiots perdraient tout avec lui.

— Vous êtes sûr que je devrais être là ? grommela-t-elle.

— Il y faut bien quelqu'un. (Sans grand enthousiasme, Rogont jeta un regard en coin à la comtesse Cotarda d'Affoia.) La noble Ligue des Huit, on dirait, est devenue une Ligue de Deux. (Il se pencha vers Monza avant de continuer.) Et, pour être tout à fait honnête, je me demande s'il n'est pas trop tard pour en sortir. Ce qui est triste, c'est que ma liste d'invités notoires s'est fortement raccourcie.

— Je représente donc un objet d'exposition pour renforcer votre prestige sur le déclin ?

— Exactement. Mais un objet tout à fait charmant. Et ces histoires au sujet de mon déclin ne sont que des rumeurs pernicieuses, je vous l'assure. (Monza, n'ayant plus la force d'être irritée, encore moins amusée, poussa simplement un gloussement incrédule.) Vous devriez manger quelque chose. (Il fit un geste vers son assiette qu'elle n'avait pas touché.) Vous êtes bien mince.

— Je suis malade. (Ça et la douleur dans sa main droite qui l'empêchait de tenir un couteau.) Je suis toujours malade.

— Vraiment ? Est-ce quelque chose que vous avez mangé ? demanda Rogont en dégustant une bouchée de viande comme s'il était sûr de survivre à cette semaine. Ou quelque chose que vous avez fait ?

— Peut-être que c'est la compagnie.

— Ça ne me surprendrait pas. J'ai toujours révolté ma tante Sefeline. Elle avait facilement la nausée. Vous me la rappelez, en un sens. Un esprit vif, de nombreux talents, une volonté de fer, mais un estomac plus faible qu'on aurait cru.

— Désolée de vous décevoir.

Les morts savaient qu'elle se décevait bien assez elle-même.

— Moi ? Oh, bien au contraire. Nous ne sommes pas faits de silex, n'est-ce pas ?

Si seulement. Monza avala une autre gorgée de vin, puis contempla son verre, les sourcils froncés. Un an plus tôt, elle n'avait ressenti que du mépris pour Rogont. Elle se souvint avoir ri avec Benna et Fidèle au sujet de sa lâcheté, de sa traîtrise. Aujourd'hui, Benna était mort, elle avait tué Fidèle et couru chez Rogont comme un enfant en fugue va trouver refuge chez son oncle riche. Un oncle incapable de se protéger lui-même, dans le cas présent. Mais il était de bien meilleure compagnie que l'alternative. Avec réticence, elle glissa un regard vers une table, sur la droite, où Shivers était assis seul.

À dire vrai, il la rendait malade. Elle avait du mal à rester debout à côté de lui, sans parler de le toucher. Ça allait bien au-delà de la laideur de son visage blessé. Elle avait vu assez de visages détruits, et en avait amoché suffisamment d'autres, pour pouvoir faire semblant d'aller bien en sa compagnie. Mais elle ne supportait plus son silence, lui qui était autrefois intarissable. Un silence chargé de dettes qu'elle ne pouvait pas payer. Elle voyait cette orbite tordue, mutilée, et ses murmures lui revenaient aux oreilles. « *Ça aurait dû être toi.* » Il avait raison. Il ne parlait plus jamais de faire les choses bien, ni d'être quelqu'un de meilleur. Mais elle ne parvenait pas à se réjouir d'avoir gagné cette dispute, même si elle s'était fièrement défendue. Tout semblait se résumer à cela : elle avait pris un homme à moitié bon pour le changer en homme à moitié mauvais. Non seulement elle était abîmée, mais elle pourrissait tout ce qu'elle touchait.

Shivers la rendait malade, et le fait qu'il la dégoûtait alors qu'elle aurait dû être reconnaissante l'écœurait encore plus.

— Je perds mon temps, siffla-t-elle, plus à son verre qu'à qui que ce soit en particulier.

Rogont soupira.

— Comme nous tous. Nous ne faisons que passer le temps en attendant notre ignoble mort de la manière la moins horrible qui soit.

— Je devrais être partie. (Elle essaya de faire un poing de sa main gantée, mais la douleur ne servait plus qu'à l'affaiblir.) Trouver un moyen… trouver un moyen de tuer Orso.

Elle était tellement fatiguée qu'elle avait à peine la force de parler.

— La vengeance ? Vraiment ?

— La vengeance.

— Je serais désespéré si vous partiez.

Elle n'avait presque plus le courage de contrôler ses mots.

— Et pourquoi vous me voudriez ?

— Moi, vous vouloir ? demanda Rogont, et son sourire s'effaça un moment. Je ne peux plus délayer, Monzcarro. Bientôt, demain peut-être, une grande bataille aura lieu. Une bataille qui scellera le destin de la Styrie. Qu'est-ce qui pourrait m'être plus précieux que l'avis de l'un des plus grands soldats de Styrie ?

— Je vais voir si je peux vous en trouver un, murmura-t-elle.

— Par ailleurs, vous avez beaucoup d'amis.

— Moi ?

Elle n'arrivait pas à en trouver un qui soit en vie.

— Le peuple de Talins vous aime toujours, expliqua-t-il en haussant un sourcil vers l'assemblée, certains convives la fusillant toujours d'un regard bien peu amical. Moins populaire ici, soit, mais ça ne fait qu'appuyer mon propos. Les méchants des uns sont les héros des autres, après tout.

— Ils me croient morte à Talins, et ils s'en fichent, par-dessus le marché.

Même elle s'en fichait.

— Au contraire, certains de mes agents sont partis apprendre aux citoyens la nouvelle de votre triomphante survie. Des affiches placardées à tous les coins de rue réfutent l'histoire du Duc Orso, l'accusent d'avoir tenté de vous tuer, et proclament votre retour imminent. Les gens ne s'en fichent pas du tout, croyez-moi, ils partagent cette passion sans bornes qu'éprouve parfois le peuple pour les grandes figures qu'ils n'ont jamais rencontrées, et ne rencontreront jamais. Au moins, cela les monte encore plus contre Orso, et lui-même, de son côté, a davantage de fil à retordre.

— La politique, hein ? dit-elle en vidant son verre. Ce n'est pas grand-chose, quand la guerre frappe à votre porte.

— On fait ce qu'on peut. Mais que ce soit en guerre ou en politique, vous restez un atout à courtiser, précisa-t-il en souriant de nouveau, plus que jamais. De plus, un homme a-t-il vraiment besoin de raisons pour garder de jolies femmes rusées à ses côtés ?

Elle lui lança un regard noir.

— Allez-vous faire foutre.

— Avec plaisir, dit-il en la regardant droit dans les yeux. Mais j'aurais besoin de compagnie.

— T'as l'air au moins aussi amer que moi.

— Hein ? demanda Shivers en détachant son regard du joyeux couple. Ah. (Une femme lui parlait.) Oh.

Elle était très jolie, tellement jolie qu'on aurait dit qu'elle brillait. Puis il vit que tout brillait autour d'elle. Il était complètement bourré.

Elle semblait différente des autres, cela dit. Un collier de pierres rouges sur son long cou, une grande robe blanche, comme celles que portaient les Noires à Port Ouest, sauf qu'elle était très pâle. Sa posture était décontractée, sans aucune raideur. Elle affichait un sourire amical. Pendant un instant, il faillit le lui rendre. Son premier sourire depuis un moment.

— La place est prise ? demanda-t-elle en styrien, avec un accent de l'Union.

Une étrangère, comme lui.

— Tu veux t'asseoir… avec moi ?

— Pourquoi pas, tu as la peste ?

— Vu ma chance, je ne serais pas surpris, rétorqua-t-il en lui montrant le côté gauche de son visage. Mais ça, ça suffit à garder les gens éloignés la plupart du temps.

Elle considéra ses traits mutilés, puis revint à son œil valide, souriant toujours aussi largement.

— On a tous nos cicatrices. Certains les portent à l'extérieur, d'autres…

— Mais celles qui sont à l'intérieur ne ruinent pas autant notre apparence, si ?

— L'apparence est surestimée.

Shivers l'examina des pieds à la tête. Une vision agréable.

— Facile à dire quand on en a à revendre.

— Quelles manières, dit-elle avant d'observer le reste de la salle en soupirant. Je désespérais d'en trouver dans cette foule. Je le jure, tu dois être le seul homme honnête par ici.

— N'y compte pas trop.

Il souriait à pleines dents. Le moment n'était jamais mal choisi pour flatter une jolie femme, après tout. Il avait sa fierté. Elle lui tendit une main et il cligna des yeux.

— Je dois l'embrasser, c'est ça ?

— Si tu veux. Elle ne va pas se dissoudre.

Elle était lisse et douce. Pas comme la main de Monza : balafrée, tannée, aussi calleuse que celle des Hommes Nommés. Sans parler de l'autre, tordue comme une racine d'ortie sous son gant noir. Shivers pressa les lèvres sur les doigts de la femme, qui dégageaient un parfum enivrant. Des fleurs, et un autre détail qui lui chatouillait la gorge.

— Je m'appelle… euh, Caul Shivers.

— Je sais.

— Ah bon ?

— Nous nous sommes rencontrés. Je m'appelle Carlot dan Eider.

— Eider ?

Il lui fallut un moment pour retrouver. Un visage entraperçu dans le brouillard. La femme au manteau rouge, à Sipani. L'amante du prince Ario.

— Tu es celle que Monza a…

— Torturée, fait chanter, détruite et laissée pour morte ? Oui, c'est moi, dit-elle en lançant un regard noir vers la haute table. Monza, tu dis ? Encore mieux que son prénom, un surnom affectueux. Vous devez être très proches tous les deux.

— Assez.

Enfin, loin de l'être autant qu'ils l'étaient à Visserine. Avant qu'on lui arrache son œil.

— Et pourtant elle est assise là-haut, avec le Grand-Duc Rogont, et toi tu es en arrière, avec les mendiants.

Comme si elle lisait dans ses pensées. Il sentit sa fureur se raviver et essaya de détourner la conversation.

— Qu'est-ce qui t'amène ici ?

— Après le carnage à Sipani, je n'ai pas eu le choix. Le Duc Orso a sans aucun doute offert un joli prix pour ma tête. J'ai passé les trois derniers mois à craindre que quelqu'un me poignarde, m'empoisonne, m'étouffe, ou pire.

— Ah, je connais ça.

— Tu gagnes ainsi ma sympathie.

— Les morts savent comme j'en ai besoin.

— Tu as toute la mienne, pour ce que ça fait. Toi et moi, nous ne sommes que des pions dans ce jeu sordide. Et tu as perdu encore plus que moi. Ton œil. Ton visage.

Mine de rien, elle se rapprochait petit à petit. Shivers se voûta.

— Il faut croire.

— Le duc Rogont est une vieille connaissance. Un homme peu fiable, mais séduisant.

— Il faut croire, parvint-il à sortir.

— J'ai été obligé de me jeter sur sa pitié. C'était un atterrissage difficile, mais d'un certain secours, pendant un temps. On dirait cependant qu'il a trouvé une nouvelle diversion.

— Monza ? murmura Shivers, et le fait qu'il l'avait soupçonné depuis le début de la soirée n'aida en rien. Elle n'est pas comme ça.

Carlot dan Eider poussa un gloussement incrédule.

— Vraiment ? Ce n'est pas une menteuse, une traîtresse, une meurtrière prête à utiliser n'importe qui et n'importe quoi pour obtenir ce qu'elle désire ? Elle a trahi Nicomo Cosca et elle lui a volé sa place, non ? Pourquoi crois-tu que le duc Orso a essayé de la tuer ? Parce que ensuite, elle allait voler la sienne. (La boisson embrumait l'esprit de Shivers, qui ne trouva rien à répondre.) Pourquoi

ne pas utiliser Rogont pour obtenir ce qu'elle désire ? À moins qu'elle ne soit amoureuse de quelqu'un d'autre ?

— Non, grogna-t-il. Enfin… comment je le saurais… Putain, non ! Tu dis n'importe quoi !

Elle posa une main sur son torse pâle.

— Moi, je dis n'importe quoi ? Ce n'est pas pour rien qu'on l'appelle le Serpent de Talins ! Un serpent n'aime rien d'autre que lui-même !

— Tu dirais n'importe quoi. Elle t'a utilisée à Sipani. Tu la détestes !

— Je ne verserais pas de larmes sur son cadavre, certes. L'homme qui l'embrochera aura toute ma gratitude, et plus encore. Mais ça ne fait pas de moi une menteuse. (Elle en était presque à lui murmurer à l'oreille.) Monzcarro Murcatto, la Bouchère de Caprile ? Ils ont tué des enfants, là-bas.

Elle était si proche de lui qu'il en avait la chair de poule, sentait son souffle sur sa joue, la colère et le désir entremêlés en lui dans un mélange brûlant.

— Assassinés ! Dans les rues ! Elle trompait même son frère, à ce qu'on m'a dit…

— Quoi ?

Shivers aurait aimé avoir moins bu, la pièce commençait à tournoyer.

— Tu ne savais pas ?

— Ne savais pas quoi ?

Un étrange mélange de curiosité, de peur et de dégoût lui glaça le sang.

Eider posa une main sur son bras, s'approcha suffisamment pour qu'il perçoive une autre bouffée de son odeur, douce, enivrante, écœurante.

— Elle et son frère étaient amants.

Elle susurra le dernier mot, l'étirant à l'infini.

— Quoi ?

Sa joue balafrée le brûlait comme si on venait de le gifler.

— Amants. Ils couchaient ensemble, comme un homme et sa femme. Ils baisaient. C'est pas un secret. Demande à n'importe qui. Demande-lui, à elle.

Shivers ne pouvait plus respirer. Il aurait dû le savoir. Certains détails prenaient tout leur sens à présent. Il l'avait su, peut-être. Mais il se sentait trompé. Trahi. Moqué. Comme un poisson qu'on sort du ruisseau pour le laisser s'asphyxier. Après tout ce qu'il avait fait pour elle, après tout ce qu'il avait perdu. Il sentit la rage s'élever en lui, incontrôlable.

— Ferme ta putain de gueule ! gronda-t-il en repoussant la main d'Eider. Tu crois que je ne vois pas que tu me provoques ? continua-t-il, debout maintenant, devant elle, et la pièce tournait autour de lui, lumières floues et visages brouillés. Tu me prends pour un idiot, ou quoi ? Je ne suis rien pour toi ?

Au lieu de se reculer, elle s'avança, se collant presque contre lui, ses yeux grands comme des soucoupes.

— Moi ? Tu n'as fait aucun sacrifice pour moi ! Est-ce que c'est moi qui t'ai abandonné ? Est-ce que c'est moi qui te prends pour un moins que rien ?

Le visage de Shivers était en feu. Le sang palpitait dans son crâne si fort qu'il sentait son œil prêt à exploser. Sauf qu'il n'avait plus d'œil. Il poussa une sorte de gémissement étranglé, la gorge nouée par la fureur. Il recula en titubant ; c'était ça ou étouffer cette femme, fonçant au passage dans un domestique qui renversa son plateau d'argent. Les verres qui tombent, la bouteille qui s'éclate au sol, le vin qui éclabousse tout.

— Monsieur, je suis sincèrement…

Le poing gauche de Shivers s'enfonça dans les côtes du domestique, qui se plia en deux ; le droit s'écrasa dans son visage avant qu'il ne puisse tomber. Il rebondit sur le mur et s'étala dans le verre cassé. Il y avait du sang sur les phalanges de Shivers. Du sang et un éclat blanc. Un morceau de dent. Ce qu'il voulait, par-dessus tout, c'était s'agenouiller devant ce salaud, lui attraper la tête et la cogner contre les belles gravures sur le mur jusqu'à réduire sa cervelle en bouillie. Il faillit le faire.

Mais il se força à se retourner. À se retourner et à s'éloigner.

Le temps s'étirait.

Monza était allongée sur le côté, dos à Shivers, tout au bord du lit. Elle gardait autant d'espace entre eux qu'elle le pouvait sans rouler par terre. Les premières lueurs de l'aube perçaient entre les rideaux, teintant la pièce d'un gris sale. En s'estompant, le vin la rendait encore plus nauséeuse, plus fatiguée, plus désespérée que jamais. Il lui faisait l'effet d'une vague qui s'échoue sur une plage sale : on espère qu'elle va nettoyer les lieux, mais elle laisse dans son sillage une kyrielle de poissons morts.

Elle essaya de penser à ce qu'aurait dit Benna. À ce qu'il aurait fait pour la réconforter. Mais elle ne parvenait pas à se rappeler le son de sa voix. Il disparaissait, emportant avec lui le meilleur d'elle-même. Elle se souvint de lui, longtemps auparavant, gamin maladif et frêle. Il avait besoin qu'elle s'occupe de lui. Elle se souvint de lui, plus récemment, jeune homme montant la montagne de Fontezarmo à cheval. Il avait toujours besoin qu'elle s'occupe de lui. Elle savait de quelle couleur étaient ses yeux, connaissait les rides au coin de ceux-ci, car il souriait souvent. Mais elle ne voyait plus son sourire.

Au lieu de ça, les visages qui lui revenaient dans tous leurs sanglants détails étaient ceux des cinq hommes qu'elle avait tués. Gobba, se débattant contre la clé de bras de Cordial avec ses mains gonflées, mutilées. Mauthis, se tortillant comme un poisson hors de l'eau, en bavant une mousse rose. Ario, portant une main à son cou en voyant le sang couler. Ganmark, souriant toujours, poignardé dans le dos par l'énorme épée de Stolicus. Fidèle, noyé, pendant de sa roue de moulin, et qui n'avait pas été pire qu'elle.

Les visages des cinq hommes qu'elle avait tués, et des deux qu'elle n'avait pas tués. Le petit Foscar impatient, qui n'était même pas encore un homme. Et Orso, bien sûr. Le grand-duc Orso, qui l'aimait comme sa fille.

« Monza, Monza, que ferais-je sans vous… ? »

Elle se dégagea des couvertures, se leva, en sueur, enfila son pantalon, tremblant malgré la chaleur. Les restes de vin lui martelaient le crâne.

— Tu fais quoi ? demanda Shivers d'une voix rauque.

— Faut que je fume.

Ses doigts tremblaient tellement qu'elle pouvait à peine allumer la lampe.

— Tu devrais peut-être fumer moins, tu y penses ?

— J'y ai pensé, répondit-elle en prenant le morceau de brou, grimaçant en essayant de contrôler ses doigts ruinés. Et puis j'ai décidé que non.

— C'est le milieu de la nuit.

— Ben dors, alors.

— Putain d'habitude de merde.

Il se releva de son côté du lit, dos à elle, tournant la tête pour lui jeter un regard désapprobateur.

— Tu as raison. Je devrais peut-être me mettre à éclater le crâne de domestiques à la place, plaisanta-t-elle en taillant grossièrement des morceaux de brou pour charger la pipe. Rogont n'a pas beaucoup apprécié, crois-moi.

— De ce que je me souviens, il n'y a pas si longtemps, c'est toi qui ne l'appréciais pas trop. On dirait que tes sentiments vont et viennent au gré du vent.

Sa tête lui faisait un mal de chien. Elle n'avait pas envie de lui parler, encore moins de se disputer avec lui. Mais c'est dans de tels moments qu'on se fait le plus de mal.

— Qu'est-ce qui te ronge ? lui lança-t-elle, même si elle le savait et ne voulait pas l'entendre.

— Qu'est-ce que tu en penses ?

— Tu sais quoi ? J'ai assez de problèmes comme ça.

— Tu me laisses tomber, voilà ce que j'ai !

Elle aurait aimé en avoir l'occasion.

— Je te laisse tomber ?

— Ce soir ! Tu m'as laissé dans la boue pour t'asseoir à la belle table du Duc du Délai !

— Tu penses que c'est moi qui ai choisi où je m'asseyais, putain ? ricana-t-elle. Il m'a mise là pour se donner fière allure, c'est tout !

Il y eut un silence. Il se détourna, les épaules voûtées.

— Hum. Je peux pas donner fière allure à qui que ce soit, ces jours-ci.

Elle frémit. Mal à l'aise, agacée.

— Rogont peut m'aider. C'est tout. Foscar est là, avec l'armée d'Orso. Foscar est là…

Et il devait mourir à tout prix.

— La vengeance, hein ?

— Ils ont tué mon frère. Je ne devrais pas avoir à te l'expliquer. Tu sais ce que je ressens.

— Non. Je ne sais pas.

Elle fronça les sourcils.

— Et ton frère à toi ? T'avais dit que le Neuf-Sanglant l'avait tué ? Je croyais…

— Je détestais mon putain de frère ! Les gens disaient que c'était Skarling ressuscité, mais c'était un salaud. Quand notre père était présent, il m'apprenait à grimper aux arbres, à pêcher, il me chatouillait sous le menton et riait avec moi. Quand il n'était pas là, il me battait à mort. Il disait que j'avais tué notre mère. Tout ce que j'avais fait, c'était naître. (Sa voix était neutre, vidée de sa colère.) Quand j'ai découvert qu'il était mort, je voulais rire, mais j'ai pleuré pour faire comme tout le monde. J'ai juré de le venger et tout le reste parce que, enfin, c'est comme ça que ça se passe, non ? Je voulais pas y manquer. Mais quand on m'a dit que le Neuf-Sanglant avait mis la tête de mon salaud de frère sur un pieu, je ne savais pas si je le détestais pour l'avoir fait, si je le détestais pour l'avoir fait à ma place, ou si je voulais l'embrasser pour cette faveur comme on embrasse… un frère, je suppose…

Pendant un instant, elle faillit se lever, s'approcher, lui mettre une main sur l'épaule. Mais il se tourna vers elle, l'œil glacé.

— Enfin, tu t'y connais mieux que moi, quand il s'agit d'embrasser son frère.

Le sang lui tambourina soudain dans le crâne, pire que jamais.

— Ce que je faisais avec mon frère, c'est mes putains d'affaires ! lui cria-t-elle.

Elle s'aperçut qu'elle pointait le couteau vers lui. Elle le jeta sur la table avant de reprendre.

— Je n'ai pas pour habitude de rendre des comptes. Je ne prévois pas de commencer avec mes

employés !

— C'est ce que je suis pour toi, hein ?

— Qu'est-ce que tu veux être d'autre ?

— Après tout ce que j'ai fait pour toi ? Après ce que j'ai perdu ?

Elle grimaça, ses mains plus tremblantes que jamais.

— T'es payé, non ?

— Payé ? répéta-t-il, se penchant vers elle en montrant son visage. Combien vaut mon œil, salope ? (Poussant un grognement étranglé, elle se leva d'un bond et emporta la lampe vers le balcon.) Tu vas où ?

Il était soudain contrit, comme s'il savait qu'il était allé trop loin.

— Ça me dégoûte de te voir t'apitoyer sur ton sort, alors je me barre avant de gerber !

Elle ouvrit violemment la porte pour sortir dans l'air frais.

— Monza…

Il était assis, les épaules voûtées, un air des plus tristes sur le visage. Enfin, sur la moitié de son visage qui marchait encore. Cassé. Sans espoir. Désespéré. Son faux œil fixé sur le côté. Il avait l'air d'être sur le point de pleurer, de tomber à genoux, de la supplier de lui pardonner.

Elle claqua la porte. Elle était soulagée d'avoir une excuse. Elle préférait la culpabilité temporaire de lui avoir tourné le dos que celle, éternelle, qu'elle ressentirait face à lui. De très, très loin.

La vue du balcon était probablement l'une des plus belles au monde. Osprie tombait à pic en contrebas, labyrinthe dément de toits de cuivre rayés, chacun des quatre quartiers de la ville entouré de ses propres remparts et tours. De grands bâtiments aux étroites fenêtres, en pierre claire striée de marbre noir, s'amoncelaient les uns sur les autres dans les rues en pente abrupte, les allées tordues formées d'un millier de marches, aussi profondes que les canyons d'un ruisseau de montagne. Quelques lumières matinales brillaient aux fenêtres, quelques sentinelles parcouraient les murs, une lampe à la main. Au-delà, dans la vallée de la Sulva plongée dans l'ombre des montagnes, on ne distinguait que la toute petite lueur émanant de la rivière en arrière-plan. De l'autre côté, au sommet de la plus haute colline, dans le velours sombre du ciel, on devinait ce qui pouvait être les points lumineux des feux de camp des Mille Épées.

Mauvais endroit quand on avait le vertige.

Mais Monza avait autre chose à l'esprit. Tout ce qui comptait, c'était de faire en sorte que plus rien ne compte, aussi vite que possible. Dans un coin, elle se recroquevilla autour de sa pipe comme un homme gelé tente de profiter de la dernière flammèche. Elle prit l'embouchure entre ses dents, leva le capot de ses mains tremblantes, se pencha en avant…

Une soudaine bourrasque balaya le balcon, envoyant ses cheveux gras dans ses yeux. La flamme vacilla et s'éteignit. Elle resta immobile, gelée, à regarder la lampe morte. Douloureuse confusion, puis incrédulité brûlante. Elle devint livide en comprenant les affreuses implications.

Pas de flamme. Pas de fumée. Pas de retour.

Elle se leva, s'avança vers le parapet et lança de toutes ses forces la lampe vers la ville. Elle pencha la tête en arrière, puis, après une grande inspiration, saisissant le parapet, elle se pencha en avant pour hurler. Elle hurla sa haine à la lampe qui dégringolait, au vent qui l'avait éteinte, à la ville étalée sous ses yeux, à la vallée au-delà, au monde et à tout ce qu'il contenait.

Au loin, un soleil rouge de colère s'élevait derrière les montagnes, leurs pentes assombries

baignant dans un ciel sanguinolent.

Plus de délai

Devant le miroir, Cosca ajusta son beau col de dentelle, tourna ses cinq bagues afin que les joyaux soient parfaitement alignés, coiffa chaque poil de sa barbe. Selon les calculs de Cordial, il lui avait fallu une heure et demie pour se préparer. Douze coups de rasoir contre la pierre à aiguiser. Trente et un mouvements pour tailler la barbe. Une petite coupure sous sa mâchoire. Treize coups de pince à épiler pour s'enlever les poils du nez. Trente-cinq boutons fermés. Quatre paires d'agrafes. Dix-huit sangles à serrer et boucles à fermer.

— Me voilà prêt. Maître Cordial, je souhaite que tu prennes le poste de premier sergent de la brigade.

— Je n'y connais rien à la guerre.

Il en savait simplement la folie, et cela le perturbait.

— Tu n'as pas besoin de t'y connaître. Ton rôle serait de rester près de moi, silencieux mais grave, de me soutenir, de suivre mes injonctions quand c'est nécessaire et, avant tout, de surveiller mes arrières. Le monde regorge de traîtres, mon ami ! J'aurai peut-être aussi de temps en temps une tâche sanglante à te confier, et à l'occasion tu devras compter les sommes d'argent payées et reçues, faire l'inventaire du nombre d'hommes, d'armes et autres biens à notre disposition…

C'était, à la lettre, ce qu'avait fait Cordial pour Sajaam, en Sécurité comme au-dehors.

— Je peux faire ça.

— Mieux que tout autre, je n'en doute pas ! Pourrais-tu commencer par attacher cette ceinture pour moi ? Saletés d'armuriers. Je suis sûr qu'ils n'ont inventé ça que pour me contrarier.

Montrant du pouce la sangle de sa cuirasse dorée, il se tint bien droit en retenant sa respiration tandis que Cordial fermait la boucle.

— Merci, mon ami, tu es un roc ! Une ancre ! Un essieu de calme autour duquel je voltige follement. Que ferais-je sans toi ?

Cordial ne comprit pas la question.

— Les mêmes choses.

— Non, non. Pas les mêmes. Même si nous ne nous connaissons pas depuis longtemps, je ressens comme… une compréhension mutuelle. Quelque chose qui nous lie. Nous nous ressemblons beaucoup, toi et moi.

Parfois, Cordial avait l'impression d'avoir peur de chacun des mots qu'il disait, de chaque personne qu'il rencontrait et de chaque endroit qu'il visitait. Il comptait tout ce qu'il trouvait, du matin au soir, pour tenir le coup. Cosca, à l'inverse, glissait sur la vie sans effort comme une fleur volant au vent. La façon dont il parlait, dont il riait, inspirant les mêmes émotions aux autres, lui semblait magique, autant que les pouvoirs de la Gurkienne Ishri.

— Nous ne sommes pas du tout pareils.

— Tu vois tout à fait ce que je veux dire. Nous sommes des opposés directs, comme la terre et l'air, et pourtant… il nous manque à tous les deux quelque chose… que les autres prennent pour

acquis. Une pièce qui nous permettrait de nous adapter à la société. Mais ce n'est pas le même rouage qu'il nous manque. Nous pourrions donc peut-être, à nous deux, former un être humain à moitié décent.

— Une entité de deux moitiés.

— Une entité extraordinaire, même ! Je n'ai jamais été un homme fiable – non, non, n'essaie pas de le nier. (Cordial n'avait rien nié du tout.) Mais toi, mon ami, tu es constant, lucide, déterminé. Tu es… suffisamment honnête… pour me rendre plus honnête.

— J'ai passé la plus grande partie de ma vie en prison.

— Où tu as fait davantage pour promouvoir l'honnêteté auprès des plus dangereux bagnards de Styrie que beaucoup de magistrats du pays, je n'en doute pas ! s'exclama Cosca en frappant Cordial sur l'épaule. Les hommes honnêtes sont tellement rares qu'on les prend souvent pour des criminels, des rebelles, des fous. Quels étaient donc tes crimes, si ce n'est d'être différent ?

— Vol la première fois, et ça m'a coûté sept ans. La seconde fois qu'ils m'ont attrapé, il y avait quatre-vingt-quatre charges, dont quatorze meurtres.

Cosca haussa un sourcil.

— Mais étais-tu vraiment coupable ?

— Oui.

Il fit la moue, puis esquissa un geste désinvolte.

— Personne n'est parfait. Laissons le passé derrière nous. (Il secoua une dernière fois sa plume avant de mettre son chapeau.) De quoi j'ai l'air ?

Des bottes noires pointues dotées d'énormes éperons en forme de tête de taureau. Une cuirasse d'acier sombre à dorures ornementales. Des manches de velours à crevés de soie jaune assorties de manchettes en dentelle sipanaise. Une épée garnie d'enluminures dorées et un poignard du même modèle, attachés ridiculement bas. Un énorme chapeau dont la plume menaçait de frôler le plafond.

— D'un maquereau qui aurait fait des folies chez un tailleur militaire.

Cosca esquissa un sourire radieux.

— C'est précisément l'effet que je cherchais ! Au travail, sergent Cordial !

Il s'avança, ouvrit le rabat de la tente et sortit dans le soleil brillant.

Cordial le suivit de près. C'était son travail, désormais.

Les applaudissements s'élevèrent au moment où il posait le pied sur le gros baril. Il avait ordonné la présence de chaque officier des Mille Épées pour son discours, et ils étaient bien là. Ils applaudissaient, criaient, sifflaient et l'acclamaient de tout leur cœur. Les capitaines devant, suivis des lieutenants, puis des enseignes. Dans la plupart des corps de combat, les officiers auraient été les meilleurs et les plus malins, les plus jeunes, les plus courageux, les plus idéalistes. Ayant intégré une brigade de mercenaires, ils étaient tout le contraire. On retrouvait ceux qui avaient servi le plus longtemps, les plus poussés au vice, les plus rusés des traîtres, les plus entraînés des pilleurs de tombes et ceux qui couraient le plus vite, les hommes qui comptaient le moins d'illusions et le plus de trahisons sous la ceinture. En d'autres termes, des hommes du calibre de Cosca.

Sesaria, Victus et Andiche s'alignèrent à côté du baril, applaudissant doucement, les trois pires voyous du lot. Sauf si on comptait Cosca lui-même, bien sûr. Cordial se tenait non loin derrière, les bras croisés, balayant la foule des yeux. Cosca se demanda s'il comptait les officiers, et décida que c'était une certitude virtuelle.

— Assez ! Assez ! Vous me faites trop d'honneur, les gars ! Vous me gênez avec toutes ces

attentions !

D'un geste, il calma les acclamations qui moururent dans un silence impatient. Une nuée de visages balafrés, vérolés, malades et tannés par le soleil se tournèrent vers lui, dans l'expectative. Des bandits assoiffés qui ne faisaient qu'un.

— Braves héros des Mille Épées ! (Sa voix résonnait dans le petit matin). Disons plutôt, braves hommes des Mille Épées. Tenons-nous-en à « hommes », en fait ! (Ils rirent ; quelques-uns applaudirent.) Mes garçons, vous connaissez tous ma position. Certains ont combattu à mes côtés… ou du moins devant moi. (D'autres rires.) Les autres connaissent ma… réputation immaculée. (Encore des rires.) Vous savez tous que je suis, avant tout, l'un d'entre vous. Un soldat, oui ! Un combattant, bien sûr ! Mais qui préfère de loin voir son arme dans un fourreau (il toussa doucement en ajustant son entrejambe) que son épée dégainée. (Il tapota le pommeau de son épée à la joie générale.) Qu'il ne soit jamais dit que nous ne sommes pas des maîtres quand on en vient aux armes ! Autant que n'importe quel chien léchant les bottes d'un quelconque seigneur. Des hommes musclés ! (Il donna une claque sur le gros bras de Sesaria.) Des hommes pleins d'esprit ! (Il désigna la tête crasseuse d'Andiche.) Des hommes assoiffés de gloire ! (Il montra Victus du doigt.) Qu'il ne soit jamais dit que nous ne bravons pas les dangers pour notre récompense ! Mais si nous pouvions réduire les dangers, tout en gonflant les primes… (Une autre vague d'approbation.) Votre employeur, le jeune prince Foscar, voulait que vous traversiez le gué du bas pour affronter l'ennemi au corps à corps… (Silence nerveux.) Mais j'ai refusé ! Même si vous êtes payés pour vous battre, lui ai-je dit, vous êtes bien plus intéressés par le salaire que par le combat ! (Hourras dans la foule.) Nous mouillerons donc nos bottes plus haut, et avec une opposition considérablement moins dense ! Quoi qu'il arrive aujourd'hui, quelle que soit l'apparence des choses, vous pouvez toujours compter sur le fait que j'ai vos… intérêts très à cœur ! (Il frotta ses doigts contre son pouce sous des ovations encore plus fortes.) Je ne vous insulterai pas en vous demandant du courage, de la loyauté, de la constance et de l'honneur ! Toutes ces choses, je sais que vous les possédez au plus haut point ! (Rire général.) Alors, à vos unités, officiers des Mille Épées, et attendez mes ordres ! Que Maîtresse Fortune soit toujours à vos côtés, et aux miens ! Elle a tendance, après tout, à faire fi de la justice ! Que l'obscurité nous trouve victorieux ! Sains et saufs ! Mais surtout, riches !

Acclamations tonitruantes. Des boucliers et des épées, des armes dorées, des poings gantés agités dans les airs.

— Cosca !

— Nicomo Cosca !

— Le Capitaine général !

Il descendit de son baril en souriant tandis que les officiers se dispersaient, Sesaria et Victus les suivant pour former leurs régiments, ou plutôt leurs bandes d'opportunistes, de criminels et de voyous, en vue de se battre. Cosca se dirigea vers le bord de la colline, la belle vallée s'étalant sous ses yeux, des lambeaux de nuages pris dans les aspérités des montagnes. Osprie trônait fièrement depuis son gros rocher, plus belle que jamais à la lumière du jour, toute de pierre couleur crème traversée de marbrures bleu-noir, les quelques toits de cuivre n'ayant pas encore viré au vert pâle ou, ayant été récemment réparés, brillant radieusement dans la lueur matinale.

— Joli discours, lui dit Andiche. Si on aime les discours.

— C'est très aimable. J'aime ça, moi.

— Tu as toujours le truc.

— Ah, mon ami, tu as vu passer bien des Capitaines généraux. Je me trouve dans cette heureuse période où, venant d'être élevé au pouvoir, je ne peux rien dire ou faire de mal aux yeux de mes hommes. Tel un mari aux yeux de sa jeune épousée. Hélas, ça ne dure pas. Sazine, moi, Murcatto, feu Fidèle Carpi, nos marées sont toutes passées avec une vitesse variable, nous laissant trahis ou morts. La mienne passera de nouveau. À l'avenir, il en faudra plus pour leur arracher des applaudissements.

Andiche sourit à pleines dents.

— Tu pourrais toujours faire appel à la cause.

— Ah ! dit Cosca en se vautrant dans le fauteuil du Capitaine général, installé dans l'ombre tachetée d'un olivier avec une belle vue sur les gués scintillants. Je me fiche de ces putains de causes ! J'appelle ça des excuses. Je n'ai jamais vu des hommes agir avec une telle ignorance, une telle violence et une telle malice que lorsqu'ils sont poussés par une juste cause. (Il plissa les yeux, aveuglé par le soleil levant brillant dans le ciel bleu vif.) Comme nous en serons sans doute témoins dans les heures à venir…

Rogont tira son épée avec un petit tintement de métal.

— Hommes libres d'Osprie ! Hommes libres de la Ligue des Huit ! Grands cœurs !

Monza cracha par terre. Des discours. Mieux valait bouger vite et frapper fort que perdre du temps à tergiverser. Si elle avait trouvé le temps de faire un discours avant une bataille, elle en aurait conclu qu'il était trop tard et se serait retirée pour attendre l'occasion suivante. Il fallait une sacrée suffisance pour croire que ses mots feraient la différence.

Sans surprise, Rogont avait extrêmement bien préparé le sien.

— Depuis longtemps, vous me suivez ! Depuis longtemps, vous attendez le jour où vous pourrez prouver votre courage ! Je vous remercie de votre patience ! Je vous remercie de votre courage ! Je vous remercie de votre foi ! (Il se mit debout sur ses étriers et leva son épée au-dessus de sa tête.) Aujourd'hui, nous nous battons !

C'était indéniablement un joli tableau. Grand, beau et fort, ses boucles noires remuées par le vent. Son armure cloutée de pierres précieuses, l'acier poli à en faire mal aux yeux. Ses hommes aussi avaient fait un effort. L'infanterie lourde au centre, tout en armures sous une forêt d'armes d'hast, brandissant des glaives dans leurs poings gantés, leurs boucliers et surcots bleus arborant fièrement la tour blanche d'Osprie. L'infanterie légère sur les côtés, vêtue de cuir clouté, leurs piques tenues soigneusement à la verticale. Les archers aussi, arcs plats et casques d'acier ou arcs longs et capuchons. Un détachement d'Affoiens sur la droite ruinait un peu cette impeccable organisation avec leurs armes dépareillées et leurs rangs légèrement de guingois, mais ils étaient toujours plus disciplinés que n'importe quels hommes que Monza ait jamais conduits.

Pour finir, elle se tourna vers la cavalerie alignée derrière elle, rangée brillante dans l'ombre du mur extérieur de la ville. Tous les hommes étaient nobles de naissance comme d'esprit, montés sur des chevaux au harnachement poli, coiffés de heaumes avec des crêtes sculptées, brandissant des lances striées et prêtes à être plantées dans la gloire. On aurait dit une armée sortie d'un mauvais livre d'histoire.

Elle cracha de nouveau. D'expérience, et elle en avait beaucoup, les hommes propres étaient les plus impatients d'entrer dans la bataille, mais aussi les plus impatients d'en sortir.

Rogont était occupé à élever sa rhétorique vers de nouveaux sommets.

— Nous sommes maintenant sur un champ de bataille ! Pendant des siècles, on rappellera que des héros se sont battus ici même ! Que le destin de la Styrie s'est joué ici même ! Ici même, mes amis,

sur notre propre sol ! À quelques pas de nos maisons ! Devant les murs anciens de la fière Osprie !

Les plus proches compagnies l'acclamèrent avec enthousiasme. Elle doutait que le reste puisse entendre un mot de son discours. Elle doutait que le reste puisse même le voir. Et s'ils le pouvaient, elle doutait qu'un point au loin puisse les rendre bien plus vaillants.

— Votre destin est entre vos mains !

Leur destin avait été entre les mains de Rogont, et il l'avait piétiné. Maintenant, il était dans celles de Cosca et de Foscar, et il serait certainement sanglant.

— Pour la liberté !

Ou pour une nouvelle vague de tyrannie, plus élégante.

— Pour la gloire !

Une place glorieuse dans la boue, au fond de la rivière.

De sa main libre, Rogont tira sur les rênes, et son destrier alezan se cabra, fendant l'air de ses sabots. L'effet fut un tant soit peu gâché par un peu de crottin s'échappant de son postérieur au même moment. Il passa au galop devant les masses rangées de l'infanterie, chaque compagnie acclamant Rogont au passage, levant leurs lances à l'unisson en poussant un rugissement. La vision aurait pu être impressionnante. Mais Monza avait vu beaucoup de scènes similaires, avec de piètres résultats. Quand on se battait à trois contre un, un grand discours ne menait pas à grand-chose.

Le Duc du Délai trotta vers le groupe de Monza, la même assemblée d'hommes très décorés et peu expérimentés dont elle s'était moquée dans les bains de Puranti, à présent en attirail de combat plutôt que de parade. On pouvait sagement dire qu'ils ne s'étaient pas réchauffés à son égard. Et qu'elle s'en moquait.

— Joli discours, dit-elle. Si on aime les discours.

— C'est très aimable, dit Rogont en approchant son cheval du sien. J'aime ça, moi.

— Je ne l'aurais jamais deviné. Belle armure, aussi.

— Un cadeau de la comtesse Cotarda.

Un groupe de femmes les observait depuis le haut de la pente, dans l'ombre des murs de la ville. Montant en amazone, parées de robes lumineuses et de joyaux scintillants, comme si elles se préparaient à assister à un mariage plutôt qu'à un massacre. D'une pâleur laiteuse dans sa soie jaune, Cotarda salua timidement Rogont, qui le lui rendit sans trop de vigueur.

— Je pense que son oncle voudrait qu'on se marie. Si je suis encore en vie ce soir, évidemment.

— Un amour naissant. Mon cœur en est tout chamboulé.

— Calmez vos ardeurs sentimentales, elle n'est pas du tout mon genre. Je préfère les femmes avec davantage de… mordant. Ça reste toutefois une belle armure. Un observateur impartial pourrait me prendre pour une sorte de héros.

— Pff. « Le désespoir confectionne des héros avec la pire des farines », écrivait Farans.

— Espérons néanmoins que je saurai vous satisfaire, soupira Rogont.

— Je pensais que ces histoires sur vous et vos piètres performances n'étaient que de pernicieuses rumeurs…

L'une des femmes en amazone lui semblait familière. Une dame élégante, au cou fin, mais plus simplement habillée que les autres. Elle tourna la tête, puis fit pivoter son cheval pour descendre la pente dans leur direction. Avec un pincement glacé au cœur, Monza la reconnut.

— Qu'est-ce qu'elle fout là ?

— Carlot dan Eider ? Vous la connaissez ?

— On peut dire ça.

Si un passage à tabac à Sipani comptait.

— Une vieille… amie, dit-il d'un ton plein de sous-entendus. Elle est venue me voir au péril de sa vie, me suppliant de la protéger. Sous quels prétextes pouvais-je le lui refuser ?

— Si elle avait été laide ?

Rogont haussa les épaules, produisant un léger claquement de métal.

— Je l'admets, je suis aussi superficiel qu'un autre.

— Bien plus superficiel, Votre Excellence, affirma Eider en les saluant. Mais qui vois-je ? La Bouchère de Caprile ! Je pensais que vous n'étiez qu'une voleuse, une maître chanteuse qui tue des innocents quand elle ne se livre pas à l'inceste ! Maintenant, il semblerait que vous soyez aussi soldat.

— Carlot dan Eider, quelle surprise ! Je pensais que nous étions sur un champ de bataille, et nous voilà soudain dans un bordel. Je me trompe ?

Eider haussa un sourcil en regardant les régiments.

— À en juger par toutes les épées, je dirais… que oui ? Mais je suppose que c'est vous l'experte. Je vous ai vue chez Cardotti, et je vous vois ici, vous êtes aussi à l'aise habillée en guerrière qu'en putain.

— C'est étrange, non ? Je porte les vêtements de putain, et vous en faites le travail.

— Je devrais peut-être me mettre à tuer des enfants ?

— Par pitié, assez ! coupa Rogont. Vais-je me retrouver toute ma vie au milieu de chamailleries féminines ? N'avez-vous pas remarqué que j'avais une bataille à perdre ? Il ne manquerait plus que ce diable fantomatique d'Ishri sorte du trou de balle de mon cheval pour compléter le trio ! Vous me rappelez ma tante Sefeline, à vouloir constamment prouver que vous avez la plus grosse queue de la pièce ! Si vous êtes venues pour ça, faites-le donc dans les murs de la ville et laissez-moi préparer ma chute en silence.

Eider inclina la tête.

— Votre Excellence, je détesterais vous déranger. Je ne suis ici que pour vous souhaiter la meilleure fortune.

— Ah bon ? Vous n'êtes pas venue vous battre ? ironisa Monza.

— Oh, il y a d'autres façons de se battre que dans le sang et la boue, Murcatto, dit-elle en se penchant de sa selle avant de siffler : vous verrez !

— Votre Excellence !

Un cri aigu, rapidement rejoint par d'autres, propagea une vague d'excitation parmi les cavaliers. L'un des officiers de Rogont montrait la rivière, vers la crête de la montagne en face. Il y avait du mouvement contre le ciel pâle. Monza fit pivoter son cheval, utilisant une longue-vue empruntée pour scruter l'horizon.

Au sommet se profilaient quelques cavaliers, éclaireurs, officiers et porte-étendards, brandissant fièrement leurs drapeaux blancs marqués de la croix noire de Talins et les noms de leurs victoires cousus au fil rouge et argenté. Ils devaient un bon nombre de ces victoires à Monza, ce qui n'arrangea pas son humeur. Suivis d'une large colonne d'hommes, ils descendirent la route impériale vers le gué du bas, les lances à l'épaule.

Le premier régiment se déploya à quelques centaines de mètres de l'eau. Les autres colonnes s'éloignèrent de la route, zébrant la vallée de lignes de bataille. Ce plan n'avait rien de brillant, de

ce qu'elle en voyait.

Mais ils avaient l'avantage du nombre. Ils n'avaient pas besoin d'être malins.

— Les Talinais sont là, murmura inutilement Rogont.

L'armée d'Orso. Des hommes aux côtés desquels elle s'était battue à peine un an plus tôt, qu'elle avait conduits à la victoire aux Doux Pins. Des hommes que Ganmark avait dirigés jusqu'à ce que Stolicus lui tombe dessus. Des hommes à présent guidés par Foscar, ce jeune homme vif à la moustache touffue qui riait avec Benna dans les jardins de Fontezarmo. Ce jeune homme qu'elle s'était juré de tuer. Elle se mordit les lèvres en réglant sa longue-vue sur les premiers rangs poussiéreux, d'autres hommes, beaucoup d'hommes, descendant la colline pour les rejoindre.

— Les régiments d'Estriani et de Césale sur l'aile droite, quelques Baoliens sur la gauche.

Des hommes qui marchaient sans ordre, en fourrure et lourdes cottes de mailles, des combattants sauvages des collines et des montagnes tout à l'est de la Styrie.

— La grande majorité des troupes du duc Orso. Mais où sont donc vos camarades des Mille Épées ?

Monza indiqua la colline de Menzes, masse verte parsemée d'oliveraies au-dessus du gué du haut.

— Je parierais ma vie qu'ils sont juste derrière la crête. Foscar va traverser le gué du bas en force et vous aurez besoin de tous vos hommes pour espérer écraser les siens. Une fois le combat commencé, les Mille Épées emprunteront le gué du haut pour vous attaquer par le flanc.

— C'est très probable. Qu'en dit votre génie militaire ?

— Que vous auriez dû arriver aux Doux Pins à temps. Ou à Musselia. Ou à la Haute Rive.

— Hélas, j'étais déjà en retard pour ces batailles à l'époque. Je suis encore plus en retard pour les mener maintenant.

— Vous auriez dû attaquer il y a longtemps. Tenter le coup pendant qu'ils descendaient la route impériale de Puranti, dit Monza, fronçant les sourcils en voyant le grand nombre de soldats de chaque côté de la rivière. Vous êtes en infériorité numérique.

— Mais j'ai une meilleure position.

— Gagnée en échange de l'initiative. Vous avez perdu l'effet de surprise. Vous vous êtes laissé piéger. En situation d'infériorité numérique, un général devrait toujours rester sur l'offensive.

— Stolicus, c'est ça ? Je n'ai jamais eu votre don pour les livres.

— Je connais mon travail, Rogont, les livres et le reste.

— Vous obtenez mes épiques remerciements, Stolicus et vous, pour avoir détaillé mes erreurs. Peut-être que l'un d'entre vous pourrait me donner une solution pour changer l'avenir ?

Monza balaya le paysage du regard, jaugeant les angles des pentes, les distances de la colline de Menzes au gué du haut, du gué du haut au gué du bas, des murs striés de la ville jusqu'à la rivière. La position n'était pas si avantageuse qu'elle en avait l'air. Rogont avait trop de terrain à parcourir, et pas assez d'hommes pour le faire.

— Vous n'avez pas vraiment le choix. Attaquez les Talinais avec tous vos archers quand ils traverseront, puis avec l'infanterie dès que leur front atteindra la terre ferme. Gardez la cavalerie ici, ne serait-ce que pour retarder les Mille Épées quand elles arriveront. Espérez supprimer Foscar avant qu'il ne sorte de l'eau, ce qui libérera des forces pour s'occuper des mercenaires. Ils ne resteront pas s'ils voient que leur camp se met à perdre. Mais supprimer Foscar… (Elle regarda le grand corps d'infanterie former des lignes aussi larges que le gué, d'autres colonnes se détachant

encore de la route impériale pour les rejoindre.) Si Orso pensait que vous aviez une chance, il aurait choisi un commandant avec plus d'expérience et moins de valeur. Foscar a presque trois fois plus d'hommes que vous et on lui demande simplement de vous retenir.

Elle regarda derrière elle. Non loin des dames styriennes, les prêtres gurkiens observaient la scène. Leurs robes blanches brillaient dans le soleil, contrastant avec leurs sombres visages.

— Si le prophète doit vous envoyer un miracle, c'est le moment.

— Hélas, il n'envoie que de l'argent et des mots doux.

Monza gloussa.

— Il vous faudra plus que des mots doux pour gagner cette bataille.

— *Nous* faudra, corrigea-t-il, puisque vous combattez à mes côtés. Pourquoi combattez-vous à mes côtés, d'ailleurs ?

Parce qu'elle était trop fatiguée et trop malade pour se battre seule.

— On dirait que je ne peux pas résister aux hommes charmeurs qui sont dans la merde jusqu'au cou. Quand vous aviez les cartes en main, je me battais pour Orso. Maintenant, regardez-moi.

— Maintenant, regardez-nous.

Il poussa un soupir joyeux.

— Qu'est-ce qui vous fait tant plaisir ?

— Vous préféreriez que je sois au désespoir ? sourit Rogont, un homme beau et condamné – peut-être que ça allait ensemble. À dire vrai, je suis soulagé d'en avoir fini d'attendre, quel que soit le destin que nous affrontons. Les grandes responsabilités enseignent la patience, mais je n'y ai jamais vraiment pris goût.

— Ceci contredit votre réputation.

— Les gens sont plus compliqués que leur réputation, général Murcatto. Vous devriez le savoir. Ce soir, nos affaires seront réglées. Plus de délais.

Il partit discuter avec l'un de ses aides, laissant Monza affalée sur sa selle, les bras pendant sur l'arc, fronçant les sourcils en regardant la colline de Menzes.

Elle se demanda si Nicomo Cosca était là-haut, à les observer avec sa longue-vue.

Armé de sa longue-vue, Cosca observait la masse de soldats de l'autre côté de la rivière. Ses ennemis, même s'il ne leur gardait aucune rancœur personnelle. La rancœur n'avait pas sa place sur un champ de bataille. Des drapeaux bleus affichant la tour blanche d'Osprie vacillaient au-dessus d'eux, l'un d'entre eux brodé d'or, plus large que les autres : l'étendard du Duc du Délai en personne. Des cavaliers étaient déployés tout autour, sans compter un groupe de femmes, sorties pour admirer la bataille dans leur plus belle tenue. Cosca apercevait même quelques prêtres gurkiens, sans avoir idée de ce qu'ils faisaient là. Il se demanda vaguement si Monzcarro Murcatto était de la partie. L'image d'elle assise en amazone en robe de soie à un couronnement l'amusa brièvement. Le rire avait bien sa place sur un champ de bataille. Il abaissa sa longue-vue, but une gorgée de sa flasque et ferma les yeux, savourant le soleil qui jouait dans les branches des vieux oliviers.

— Alors ? demanda Andiche de sa voix rauque.

— Quoi ? Oh, vous savez. Ils se mettent en position.

— Rigrat nous signale que les Talinais commencent à attaquer.

— Ah. Très bien.

Avec sa longue-vue, Cosca considéra la crête de la montagne. Le front de l'infanterie de Foscar avait presque atteint la rivière, déployé en lignes ordonnées au milieu des fleurs sauvages,

dissimulant entièrement la route impériale. Il percevait au loin le martèlement des bottes, les ordres des officiers, le battement régulier des tambours flottant dans l'air chaud. Il secoua doucement une main en rythme.

— Quel spectacle ! Toute cette splendeur militaire !

Il promena sa petite lucarne ronde le long de la route, croisant l'eau scintillante, avant de lui faire remonter la pente. Environ cent mètres au-dessus de la rivière, Osprie déployait ses régiments face à ceux de Foscar, devant une ligne d'archers agenouillés préparant leurs arcs.

— Tu sais quoi, Andiche… j'ai l'impression que nous serons bientôt témoins d'un bain de sang. Ordonne aux hommes d'avancer, juste derrière nous. À cinquante mètres après la crête de la colline.

— Mais… on va les voir. Nous perdrons l'effet de surprise…

— On s'en fout de la surprise. Laissez-les voir la bataille, et laissez la bataille les voir. Donnez-leur envie.

— Mais général…

— Donne les ordres. Ne t'en mêle pas.

Les sourcils froncés, Andiche appela un de ses sergents. S'adossant de nouveau à son fauteuil avec un soupir satisfait, Cosca étendit ses jambes pour croiser ses bottes luisantes. De bonnes bottes. Depuis combien de temps n'avait-il pas porté de bonnes bottes ? Le front de l'armée de Foscar avait atteint la rivière, que les hommes traversaient péniblement mais avec une détermination certaine, enfoncés dans l'eau froide jusqu'aux genoux, peu réjouis face au considérable corps de soldats présents sur la colline d'en face. Attendant la première pluie de flèches. Attendant la première charge. Forcer ce gué était une tâche peu enviable. Il était bien content d'y avoir échappé.

Il but une petite gorgée de la flasque de Morveer.

Shivers perçut les ordres lointains, le vacarme d'une centaine de flèches tirées de concert. La première volée venait des archers de Rogont, flèches noires s'abattant en masse sur les Talinais qui traversaient les hauts-fonds.

Du haut de son cheval, Shivers gratta délicatement sa cicatrice en regardant les lignes se tordre au gré des hommes et des drapeaux tombés. Certains ralentissaient, se ravisant, d'autres accéléraient, essayant de forcer le passage. Peur ou colère, deux faces de la même pièce. Personne ne les enviait de devoir forcer le passage sur un mauvais terrain et sous une pluie de flèches. Et d'enjamber des cadavres. Des amis, peut-être. Le hasard glaçant qui gouvernait ce destin – la moindre brise pouvait faire la différence entre une flèche plantée dans la terre ou dans la tête.

Shivers avait vu beaucoup de batailles. Une vie entière de batailles. Il les avait observées, en avait entendu la rumeur, attendant que son nom soit appelé, se demandant quelles étaient ses chances, s'efforçant de dissimuler sa peur aux yeux des hommes qu'il menait et de ceux qu'il suivait. Il se souvenait avoir couru dans le brouillard au Puits Noir, le cœur battant la chamade, sursautant au moindre bruit. Avoir hurlé en chœur leur cri de guerre au Cumnur, descendant la longue pente au galop au milieu de cinq mille hommes. Avoir suivi Rudd Séquoia dans une charge contre le Terrible, à Dunbrec, où il avait presque perdu la vie. S'être battu dos à dos avec le Neuf-Sanglant dans la bataille des Hauts Lieux, les Shanka remontant la vallée, les Orientaux essayant de franchir le mur. Des souvenirs aiguisés, presque tranchants, les odeurs, les sons, la sensation de l'air sur sa peau, la rage folle et l'espoir de la dernière heure.

Une autre volée de flèches s'abattit sur les Talinais dans l'eau, mais Shivers se sentait à peine curieux. Aucune sympathie pour l'un ou l'autre camp. Aucune tristesse pour les morts. Aucune peur

pour lui. Il rota, contemplant les hommes qui s'effondraient sous les carreaux, et la petite brûlure dans sa gorge l'incommoda davantage que s'ils étaient tous morts balayés par une soudaine crue. Ils pouvaient bien tous se noyer. Il se fichait éperdument de l'issue. Ce n'était pas sa guerre.

Alors, était-il prêt à se battre, qui plus est du côté des faibles ?

Il se tourna vers Monza. La voir tapoter l'épaule de Rogont lui fit l'effet d'une gifle. Il souffrait de les voir parler. Ses cheveux noirs volèrent un peu au vent, révélant son profil, son menton volontaire. Il ne savait pas s'il l'aimait, s'il la voulait, ou s'il la détestait pour l'avoir rejeté. Elle était cette plaie qu'on ne peut s'empêcher de gratter, la lèvre fendue qu'on mordille constamment, le fil décousu sur lequel on tire jusqu'à ne plus avoir de chemise.

Dans la vallée, le front talinais était confronté à des problèmes plus graves. Ayant atteint l'autre rive, il se déformait sous les volées de flèches. Monza cria quelque chose à Rogont, qui appela un de ses hommes. Des ordres s'élevèrent des rangs. Charger. L'infanterie osprienne pointa ses lances vers l'avant, vague de lames étincelantes, pour se mettre en marche. Doucement au début, puis plus vite, avant de se mettre à courir, se détachant des archers, qui tiraient toujours une flèche après l'autre sur l'eau scintillante tandis que les Talinais s'efforçaient de former un rang discipliné sur la rive.

Les deux camps s'assemblèrent, fusionnèrent. Un instant plus tard, Shivers entendit le doux bruit porté par le vent. Le métal qui s'entrechoque résonnant comme une tempête de grêle sur un toit de plomb. Accompagné de rugissements, de gémissements, de cris inhumains. Une autre volée de flèches s'abattit sur les rangs se débattant toujours dans l'eau. Shivers rota de nouveau.

Un silence de mort régnait autour de Rogont. Bouche bée, yeux grands ouverts, pâles et crispés d'inquiétude, tous les visages étaient tournés vers le gué. Une ligne d'archers talinais envoya une volée de carreaux depuis l'eau, qui siffla entre les Ospriens. Plus d'un tomba. Quelques gémissements. Un carreau atterrit dans l'herbe, aux pieds d'un des officiers de Rogont ; son cheval fit un écart et il faillit tomber de sa selle. Monza fit avancer sa monture d'un ou deux pas, se levant sur ses étriers pour avoir une meilleure vue, son armure empruntée luisant dans le soleil matinal. Shivers fronça les sourcils.

Dans tous les cas, il était là pour elle. Il se battait pour elle. Il la protégeait. Il essayait d'arranger les choses entre eux. Peut-être simplement pour pouvoir lui rendre la monnaie de sa pièce ensuite. Il ferma les poings, ses ongles s'enfonçant dans ses paumes, ses doigts encore endoloris du coup de poing de la veille. Une chose était sûre, ils n'en avaient pas fini.

Les affaires

Le gué du haut coulait doucement, l'eau miroitant dans le soleil matinal en atteignant les bas-fonds. Un petit chemin remontait depuis l'autre rive, longeant quelques bâtiments éparpillés, traversant un verger pour mener à une porte du mur extérieur d'Osprie. Tout semblait désert. L'infanterie de Rogont menait une bataille sanglante dans le gué du bas. En retrait, seules quelques unités protégeaient les archers, tirant à toute vitesse sur la masse d'hommes dans la rivière.

La cavalerie osprienne attendait à l'ombre des murs, en dernière réserve, mais ils étaient trop peu nombreux, et trop éloignés. La voie était libre pour la victoire des Mille Épées. Cosca se caressa pensivement la nuque. Le moment était idéal pour attaquer.

De toute évidence, Andiche était d'accord.

— Ça chauffe par ici. Dois-je dire aux hommes de se mettre à cheval ?

— Ne les embêtons pas pour l'instant. Il est encore tôt.

— Vous êtes certain ?

Cosca le regarda droit dans les yeux.

— Est-ce que j'ai l'air incertain ?

Après un soupir, Andiche alla discuter avec quelques-uns de ses officiers. Cosca s'étira, les mains derrière la tête, examinant le déroulement de la bataille.

— Que disais-je ?

— Une chance de laisser tout ça derrière vous, répondit Cordial, posté derrière lui.

— Ah oui ! J'avais une chance de laisser tout ça derrière moi. Et pourtant, j'ai choisi de revenir. Ce n'est pas si facile de changer, hein, sergent ? Je comprends tout à fait l'inutilité et le gâchis que ça représente, mais je le fais quand même. Est-ce que ça me rend meilleur ou pire que celui qui le fait en se croyant investi d'une noble cause ? Ou que celui qui le fait pour son profit personnel, sans penser une seconde au bien et au mal ? Ou sommes-nous tous pareils ?

Cordial se contenta de hausser les épaules.

— Des hommes meurent. D'autres se retrouvent mutilés. Des vies sont détruites. (Il récitait ses paroles avec autant d'émotion que s'il avait été en train de lister des légumes.) J'ai passé la moitié de ma vie à détruire. L'autre moitié à m'autodétruire obstinément. Je n'ai rien créé. Rien que des veuves, des orphelins, des ruines et de la misère, un salaud ou deux, peut-être, et beaucoup de vomi. La gloire ? L'honneur ? Ma pisse vaut mieux que ça. Au moins, elle fait pousser les orties. (Si son but était de piquer sa conscience pour qu'elle s'éveille, c'était peine perdue.) J'ai combattu dans de nombreuses batailles, sergent Cordial.

— Combien ?

— Une dizaine ? Une vingtaine ? Plus ? La limite entre bataille et querelle est assez floue. Certains des sièges se sont étalés, avec plusieurs engagements. Comptent-ils pour un, ou pour plusieurs ?

— C'est vous le soldat.

— Pourtant, je n'ai pas la réponse. À la guerre, il n'y a pas de lignes droites. Que disais-je ?

— De nombreuses batailles.

— Ah oui ! Nombreuses ! Et même si j'ai toujours essayé d'éviter de trop m'impliquer dans les combats, ce fut un échec. Je connais parfaitement le milieu de la mêlée. Le fer qui se croise. Les boucliers enfoncés. Les lances en miettes. La fatigue, la chaleur, la sueur, la puanteur de la mort. Les petits instants de gloire et les grands moments de bassesse. Les drapeaux fiers et les hommes honorables qui se retrouvent piétinés. Les mutilations, les douches de sang, les crânes fendus, les entrailles à vif et tout ce qui les accompagne. (Il haussa les sourcils.) Quelques noyades, aussi, vu les circonstances.

— Combien, diriez-vous ?

— Difficile d'être précis, répondit Cosca.

Il se rappela les Gurkiens se noyant dans le bras de mer de Dagoska, braves hommes emportés par le courant, leurs cadavres s'échouant sur la plage avec chaque marée, et poussa un long soupir.

— Et pourtant, je considère tout ça sans trop m'émouvoir. Est-ce de la cruauté ? S'agit-il du détachement propre au commandant ? Est-ce dû à la configuration des étoiles à ma naissance ? Je suis assez sanguin face à la mort et au danger. De plus en plus, avec l'âge. Heureux quand je devrais être horrifié, terrifié quand je devrais être calme. Je représente une énigme, c'est certain, même à mes yeux. Je suis un homme tordu, sergent Cordial ! rit-il avant de pousser un soupir suivi d'un silence. La tête en bas, et le dedans dehors.

— Général, l'appela Andiche, penché de nouveau vers lui, le visage encadré par ses cheveux pendants.

— Mais qu'y a-t-il donc ? J'essaie de philosopher !

— Les Ospriens sont pleinement engagés. Toute leur infanterie attaque les troupes de Foscar. Il ne leur reste en réserve que quelques chevaux.

Cosca baissa les yeux vers la vallée.

— Je vois ça, capitaine Andiche. Nous voyons tous très bien ça. Inutile d'énoncer l'évidence.

— Nous pourrons donc… les exterminer sans souci. Donne-moi l'ordre, et je m'en occupe. C'est notre meilleure chance.

— Merci, mais il doit faire atrocement chaud là-bas. Je préfère rester ici. Plus tard, peut-être.

— Mais pourquoi pas…

— Je suis étonné qu'après une vie de campagnes militaires, toute cette histoire de chaîne de commandement te dépasse encore. Tu seras bien moins embêté si, au lieu d'essayer d'anticiper mes ordres, tu attends simplement que je les donne. C'est vraiment le plus basique des principes.

Andiche gratta sa tête crasseuse.

— Je comprends le concept.

— Alors, suis-le. Trouve un lieu ombragé, laisse-toi un peu aller. Arrête de t'exténuer. Fais comme ma chèvre. Est-ce que tu la vois s'agiter ?

Dans l'herbe entre les oliviers, la chèvre bêla.

Les mains sur les hanches, Andiche examina la vallée en grimaçant, puis Cosca, avant de froncer les sourcils en direction de la chèvre, et enfin de s'éloigner en secouant la tête.

— Tout le monde s'agite. Sergent Cordial, serons-nous jamais en paix ? Un moment calme à l'ombre, est-ce trop demander ? Que disais-je ?

— Pourquoi il n'attaque pas ?

Lorsque Monza avait vu les Mille Épées s'avancer vers la crête de la colline, petites silhouettes noires d'hommes, de chevaux et de lances se découpant dans le ciel bleu, elle s'était dit qu'ils s'apprêtaient à charger. Traverser joyeusement le gué du haut pour attaquer Rogont par le flanc, comme elle l'avait deviné. Comme elle l'aurait fait. Donner une fin sanglante à la bataille, à la Ligue des Huit et à ses espoirs. Personne n'était plus enclin à la facilité que Nicomo Cosca, et personne plus opportuniste que ces hommes qu'elle avait menés.

Mais, au sommet de la colline de Menzes, les Mille Épées attendaient. Pour rien. Tandis que les Talinais de Foscar luttaient sur la rive du gué du bas, croisant le fer avec les Ospriens de Rogont, l'eau, le terrain et la pente jouant en leur défaveur, des flèches pleuvant sur les lignes arrière avec une régularité sans faille. Le courant emportait les morts, leurs cadavres s'échouant sur la rive ou flottant vers la mer.

Pourtant, les Mille Épées ne bougeaient pas.

— Pourquoi est-il venu s'il ne comptait pas descendre ? s'interrogea-t-elle en se mordillant la lèvre inférieure – elle n'avait aucune confiance en Cosca. Il n'est pas idiot. Pourquoi a-t-il laissé tomber l'effet de surprise ?

Le Duc Rogont haussa simplement les épaules.

— Pourquoi s'en plaindre ? Plus il attend, plus ça nous arrange, non ? Foscar nous pose assez de soucis comme ça.

— Qu'est-ce qu'il attend ? (Monza examina la masse de cavaliers rangés le long de la crête de la colline, à côté de l'oliveraie.) Qu'est-ce qu'il fout, ce vieux salaud ?

Le colonel Rigrat galopa entre les tentes, éparpillant les mercenaires oisifs, et arrêta sauvagement son cheval joliment harnaché au bout du camp. Il mit pied à terre, manquant de tomber, dégagea sa botte de l'étrier et se releva en arrachant ses gants, le visage rouge de fureur.

— Cosca ! Nicomo Cosca, enfoiré !

— Colonel Rigrat ! Quelle belle matinée, mon ami. Tout va bien pour vous ?

— Alors ? Pourquoi vous n'attaquez pas ? demanda-t-il en pointant du doigt la rivière, ayant de toute évidence égaré sa matraque. Les combats ont commencé dans la vallée. Des combats sanglants !

— C'est bien ce que je vois, dit Cosca en se levant doucement de son fauteuil de Capitaine général. Nous devrions peut-être discuter de ça loin des hommes. Ce n'est pas très élégant, de se chamailler. En plus, vous effrayez ma chèvre.

— Quoi ?

Cosca caressa tendrement l'animal en passant.

— Elle est la seule qui me comprenne vraiment. Venez dans ma tente. J'ai des fruits ! Andiche ! Viens te joindre à nous !

Cosca s'éloigna, Rigrat fulminant sur ses talons, suivi d'un Andiche perplexe. Passant devant Nocau qui gardait la porte, son grand cimeterre à la main, ils pénétrèrent dans la tente sombre et fraîche, entièrement drapée des victoires du passé. Cosca passa affectueusement le dos de la main sur une bande de tissu usé aux bords noircis par le feu.

— Le drapeau qui pendait aux murs de Muris, pendant le siège… était-ce vraiment il y a douze ans ? (Il vit Cordial se glisser dans la tente, restant en retrait près de l'entrée.) J'ai été le chercher moi-même sur le plus haut parapet, vous savez.

— Après l'avoir arraché des mains du héros mort qui était arrivé là-haut le premier, dit Andiche.

— À quoi servent les héros morts, si ce n'est à passer les drapeaux volés à ceux qui attendent

prudemment dans les rangs de derrière ? demanda Cosca en tendant un bol de fruits à Rigrat. Vous avez l'air malade, colonel. Prenez du raisin.

Les traits crispés de Rigrat viraient justement petit à petit à la couleur raisin.

— Du raisin ? Du raisin ? s'exclama-t-il, frappant le rabat de la tente avec colère. Attaquez immédiatement ! C'est un ordre !

— Attaquer ? grimaça Cosca. Par le gué du haut ?

— Oui !

— Selon l'excellent plan que vous m'avez présenté hier ?

— Oui, putain ! Oui !

— En toute honnêteté, rien ne me ferait plus plaisir. J'aime beaucoup attaquer, tout le monde le sait bien… mais le problème, voyez-vous… (Un lourd silence pesa sur la tente tandis que Cosca faisait jouer ses doigts.) … c'est que j'ai accepté une énorme somme d'argent d'une amie gurkienne du Duc Rogont pour ne pas attaquer.

Ishri surgit de nulle part, comme si les ombres autour de la tente venaient de se matérialiser.

— Bonjour, dit-elle.

Rigrat et Andiche la contemplèrent, interdits.

Tapotant du doigt ses lèvres pincées, Cosca leva les yeux vers le toit de la tente battant doucement au vent.

— Quel casse-tête ! Quel dilemme moral ! Je voudrais vraiment le faire, mais je ne peux pas attaquer Rogont. Et je ne peux pas non plus attaquer Foscar alors que son père m'a rondement payé. Dans ma jeunesse, je me laissais porter sans scrupule au gré du vent, mais j'essaie de changer, colonel, comme je vous l'ai expliqué l'autre soir. Vraiment, en toute bonne conscience, je ne peux que rester assis ici. (Il fourra un grain de raisin dans sa bouche.) Et attendre.

Rigrat voulut dégainer son épée, mais le poing de Cordial était déjà sur le manche. Il tenait son couteau dans l'autre main.

— Non, non.

Cordial jeta l'épée du colonel à l'autre bout de la tente.

Cosca l'attrapa au vol et porta quelques coups dans le vide.

— Du bel acier, colonel, je vous félicite quant à votre choix de lame, si ce n'est de stratégie.

— Tu as été payé par les deux côtés ? Pour ne pas te battre ? demanda Andiche, passant un bras autour des épaules de Cosca en souriant jusqu'aux oreilles. Mon vieil ami ! Pourquoi ne m'as-tu rien dit ? Ah, quelle joie que tu sois de retour !

— Vraiment ? s'enquit Cosca avant de l'embrocher sur l'épée de Rigrat.

Andiche prit une longue inspiration sifflante, bouche bée, les yeux exorbités. Son visage vérolé se tordit comme pour pousser un cri.

Seule une faible toux en sortit.

Cosca se pencha vers lui.

— Tu penses qu'un homme peut se retourner contre moi ? Me trahir ? Donner mon fauteuil à un autre pour quelques pièces d'or, puis revenir vers moi avec un grand sourire ? Tu te méprends, Andiche. Fatalement. Je sais peut-être faire rire, mais je ne suis pas un clown.

Une tache de sang sombre décorait maintenant le manteau du mercenaire. Ses traits avaient pris une teinte rouge vif, ses veines saillaient. Il s'agrippait faiblement à la cuirasse de Cosca, des bulles de sang se formant sur ses lèvres. Cosca lâcha l'épée pour s'essuyer la main sur la manche

d'Andiche avant de le repousser. Celui-ci tomba sur le côté et émit quelques ultimes râles.

— Intéressant, observa Ishri en s'accroupissant près du cadavre. Je suis rarement surprise. C'est pourtant Murcatto qui a volé votre fauteuil. Et vous l'avez laissée partir sans rien dire, non ?

— À la réflexion, je doute que les faits de ma trahison collent tout à fait à l'histoire. Mais dans tous les cas, on pardonne aux jolies femmes bien des défauts qu'on ne peut supporter chez les hommes laids. Et s'il y en a un que je ne supporte pas, c'est la déloyauté. Il faut bien s'accrocher à quelque chose dans la vie.

— La déloyauté, s'écria Rigrat, retrouvant soudain sa voix. Vous allez le payer, sale traître…

Cordial lui enfonça son couteau dans la jugulaire. Son sang éclaboussa le sol de la tente et le drapeau musselien que Sazine avait pris le jour où il avait formé les Mille Épées.

Rigrat tomba à genoux, une main à la gorge. Il s'écrasa ensuite sur le ventre, et tressauta encore un instant avant de s'immobiliser. Son sang dessina un cercle sombre sur le sol, se mêlant à celui d'Andiche.

— Ah, dit Cosca.

Il avait prévu de demander une rançon pour rendre Rigrat à sa famille. Ce plan venait de tomber à l'eau.

— C'était… assez drastique, Cordial.

— Oh, fit le bagnard en regardant son couteau maculé de sang, les sourcils froncés. Je pensais… vous savez, suivre votre exemple. J'étais premier sergent.

— Bien sûr que oui. L'erreur vient de moi. J'aurais dû être plus spécifique. Est-ce que j'ai déjà souffert… d'*inspécificité* ? C'est un mot ?

Cordial haussa les épaules. Ishri aussi.

— Bon, reprit Cosca en se grattant doucement le cou, les yeux posés sur le corps de Rigrat. Un homme agaçant, pompeux, imbu de lui-même pour ce que j'en ai vu. Mais si c'étaient des crimes, le monde devrait être pendu, moi en tête. Il avait peut-être de très belles qualités que je ne connaissais pas. Je suis sûr que c'est là ce que dirait sa mère. Enfin, nous sommes en guerre. On ne peut malheureusement éviter les cadavres.

Il se dirigea vers la porte de la tente, prit un moment pour se recomposer, puis sortit avec un air désespéré.

— À l'aide ! S'il vous plaît ! À l'aide !

Il se dépêcha de s'accroupir à côté du corps d'Andiche, un genou à terre, les deux, et trouva enfin une pose des plus dramatiques juste au moment où Sesaria entrait dans la tente.

— Bon sang ! s'exclama-t-il en voyant les deux cadavres, suivi de Victus, éberlué.

— Andiche ! cria Cosca en montrant l'épée de Rigrat, là où il l'avait laissée. Embroché !

Il avait remarqué que, dans les moments de panique, les gens avaient tendance à énoncer l'évidence.

— Qu'on appelle un chirurgien ! rugit Victus.

— Ou plutôt un prêtre, proposa Ishri. Il est mort.

— Que s'est-il passé ?

— Le colonel Rigrat l'a eu.

— Vous êtes qui ?

— Ishri.

— Il avait un grand cœur ! se lamenta Cosca en posant une main sur le visage d'Andiche aux yeux

grands ouverts, la bouche bée et ensanglantée. Un véritable ami. Il s'est interposé.

— Andiche ? dit Sesaria, peu convaincu.

— Il a donné sa vie… pour sauver la mienne, déclara Cosca d'une voix rauque, réduite à un mince filet vers la fin de la phrase, essuyant une larme. Merci aux Parques de ce que le sergent Cordial ait réagi aussi vite, sinon j'aurais été fini moi aussi, poursuivit-il en frappant le torse d'Andiche, son poing s'écrasant sur ses vêtements ensanglantés. C'est ma faute ! Ma faute ! Tout est ma faute !

— Pourquoi ? grogna Victus, en regardant le cadavre de Rigrat. Enfin, pourquoi il a voulu te tuer ?

— C'est ma faute ! gémit Cosca. J'ai accepté l'argent de Rogont pour ne pas prendre part au combat.

Sesaria et Victus échangèrent un regard.

— Tu as accepté de l'argent… pour ne pas te battre ?

— Énormément d'argent ! Il y en aura davantage pour les plus vieux, bien sûr, dit Cosca en secouant la main comme si ça n'avait plus d'importance. Le danger paie pour tout le monde, et en or gurkien.

— En or ? grommela Sesaria, haussant les sourcils comme si Cosca avait dit le mot magique.

— Mais je le jetterai au fond de l'océan pour passer une minute de plus en compagnie de mon vieil ami ! L'entendre parler de nouveau ! Le voir sourire. Mais c'est fini. À tout jamais… (Cosca retira son chapeau qu'il posa sur le visage d'Andiche.) … silencieux.

Victus s'éclaircit la voix.

— De combien on parle, exactement ?

— Une… énorme… quantité, sanglota Cosca. Autant que ce que nous a donné Orso pour se battre pour lui.

— Andiche est mort. Un lourd prix à payer, dit Sesaria, qui voyait clairement le bon côté des choses.

— Un prix trop lourd. Bien trop lourd, répéta Cosca en se levant péniblement. Mes amis… pourriez-vous vous occuper de préparer l'enterrement ? Je dois observer la bataille. Nous devons continuer d'avancer. Pour lui. Et puis, je suppose que nous avons une consolation.

— L'argent ? proposa Victus.

Cosca posa une main sur l'épaule de chacun des capitaines.

— Grâce à mon marché, nous n'avons pas besoin de nous battre. Andiche sera la seule perte que les Mille Épées subiront aujourd'hui. On pourrait dire qu'il est mort pour nous tous. Sergent Cordial !

Cosca sortit à la lumière du jour. Ishri se glissa silencieusement à ses côtés.

— Quelle performance, murmura-t-elle. Vous auriez dû être acteur, et non général.

— La différence entre les deux est bien plus ténue que ce qu'on imagine.

Cosca alla s'installer dans son fauteuil de Capitaine général, soudain fatigué et irritable. En considérant les longues années où il avait rêvé de se venger pour Afieri, la rançon était décevante. Comme il avait terriblement soif, il récupéra la flasque de Morveer, malheureusement vide. Il examina la vallée, fronçant les sourcils. Les Talinais étaient engagés dans une bataille d'un bon kilomètre de large sur la rive du gué du bas, attendant l'aide des Mille Épées. Une aide qui ne viendrait jamais. Ils avaient l'avantage du nombre, mais les Ospriens résistaient, empêchant la

bataille de s'élargir, les étouffant dans les hauts-fonds. La grande mêlée miroitait dans le gué, jonché de corps vivants et morts.

Cosca poussa un long soupir.

— Vous, les Gurkiens, vous croyez qu'il y a une raison à tout, non ? Que Dieu a un plan, et tout ça ?

— J'ai déjà entendu dire ce genre de choses, dit Ishri en posant les yeux sur lui. Et à quoi pensez-vous que ressemble le plan de Dieu, général Cosca ?

— J'ai longtemps soupçonné que c'était de m'emmerder.

Elle sourit. Ou du moins sa bouche s'ourla et révéla des dents blanches tranchantes.

— La colère, la paranoïa et un égoïsme épique réunis en une seule phrase.

— Toutes les qualités nécessaires à un grand chef militaire…

Il mit une main en visière, regardant à l'ouest, vers la crête derrière les lignes talinaises.

— Et les voilà. Parfaitement à l'heure.

Les premiers drapeaux apparaissaient. Les premières lances scintillantes. Les premières de ce qui semblait être un énorme corps d'armée.

Le destin de la Styrie

— Là-haut.

Monza désignait la crête de l'index. Et du petit doigt, bien sûr.

De nouveaux soldats apparaissaient, à environ deux kilomètres de l'endroit d'où venaient les Talinais. Beaucoup de soldats. Orso avait apparemment gardé quelques surprises en réserve. Des renforts de ses alliés de l'Union, peut-être. Monza passa sa langue dans sa bouche engourdie et cracha. Ils étaient passés de peu d'espoir à pas d'espoir du tout. Un petit pas, certes, mais pas un pas agréable. Une rafale de vent déplia un instant les drapeaux. Elle regarda dans sa longue-vue, fronça les sourcils, se frotta les yeux et regarda de nouveau. Pas de doute, c'était la coque de Sipani.

— Des Sipanais, murmura-t-elle. (Jusqu'ici, les hommes les plus neutres du monde.) Pourquoi se battent-ils pour Orso ?

— Qui dit qu'ils se battent pour Orso ? taquina Rogont, souriant comme un voleur qui vient de réussir le plus gros larcin de sa carrière, avant d'écarter les bras. Réjouissez-vous, Murcatto. Vous aviez demandé un miracle, le voici !

— Ils sont de notre côté ? demanda-t-elle, ébahie.

— Très certainement, ce qui fait que nous encerclons Foscar ! Ironie du sort, c'est entièrement grâce à vous.

— À moi ?

— Tout à fait. Vous vous souvenez de la conférence à Sipani, arrangée par cette andouille de roi de l'Union ?

La grande procession dans les rues, les acclamations en tête pour Rogont et Salier, les moqueries en queue pour Ario et Foscar.

— Oui, et ?

— Je ne souhaitais pas plus faire la paix avec Foscar et Ario qu'eux avec moi. Tout ce que je voulais, c'est mettre le chancelier Sotorius de mon côté. J'ai essayé de le convaincre que si la Ligue des Huit perdait, alors la cupidité du duc Orso ne s'arrêterait pas aux frontières de Sipani, aussi neutres qu'elles soient. Qu'une fois que ma jeune tête serait tombée, la vieille sienne serait la suivante.

C'était probablement vrai. La neutralité ne protégeait pas plus d'Orso que de la variole. Ses ambitions ne s'étaient jamais arrêtées à une rivière ou l'autre. C'était d'ailleurs pour ça que, jusqu'à sa tentative de meurtre, il avait incarné le parfait employeur pour Monza.

— Mais le vieillard était cramponné à sa chère neutralité tel un capitaine au gouvernail de son navire qui coule, et j'avais perdu l'espoir de l'en déloger. J'ai honte d'avouer que, commençant à désespérer complètement, j'ai sérieusement envisagé de quitter la Styrie pour de meilleurs climats. Et là, ô, heureuse journée, ô, heureux hasard… (Il regarda Monza droit dans les yeux.) Vous avez tué le prince Ario.

Le sang noir coulant de sa gorge pâle, son corps tombant de la fenêtre ouverte, le bâtiment en

flammes… Rogont souriait avec toute la suffisance d'un magicien expliquant les secrets de son dernier tour.

— Sotorius était l'hôte. Ario était sous sa protection. Le vieil homme savait qu'Orso ne lui pardonnerait jamais la mort de son fils. Il savait que la défaite de Sipani était annoncée. La seule échappatoire était d'arrêter Orso. Nous nous sommes mis d'accord cette nuit-là, alors que la Maison des Plaisirs de Cardotti brûlait encore. Sipani a rejoint la Ligue des Neuf dans le plus grand secret.

— Neuf, murmura Monza en observant les Sipanais descendre tranquillement la colline vers les lignes arrière de Foscar restées sans défense.

— Ma longue retraite de Puranti, que vous avez crue si mal jouée, visait en fait à lui donner le temps de se préparer. J'ai reculé volontairement dans le petit piège d'Orso pour servir d'appât dans un traquenard de bien plus grande envergure.

— Vous êtes plus malin que vous n'en avez l'air.

— Ce n'est pas difficile. Ma tante m'a toujours dit que je ressemblais à une andouille.

Monza contempla la vallée, les sourcils froncés, et l'hôte immobile en haut de la colline de Menzes.

— Et Cosca ?

— Certains hommes ne changent jamais. Il a accepté une grosse somme de mes financiers gurkiens pour rester hors des combats.

Soudain, elle eut l'impression de ne plus comprendre le monde aussi bien qu'elle le pensait.

— Je lui ai offert de l'argent. Il a refusé de le prendre.

— Voyez-vous ça, vous qui êtes une reine des négociations. Ishri, semble-t-il, parle plus doucement. « La guerre n'est que la pointe de la politique. Les lames peuvent tuer, mais seuls les mots peuvent émouvoir, et de bons voisins sont les abris les plus sûrs en cas de tempête. » Je cite Juvens dans ses Principes de l'art. Un ramassis de sornettes et de superstitions, pour la plupart, mais le tome sur l'exercice du pouvoir est tout à fait fascinant. Vous devriez lire davantage, général Murcatto. Votre érudition n'a que peu d'envergure.

— J'ai commencé tard, grommela-t-elle.

— Vous pourrez profiter de ma bibliothèque, une fois que j'aurai massacré les Talinais et conquis la Styrie, proposa-t-il en souriant, tourné vers la vallée où l'armée de Foscar serait bientôt assiégée. Bien sûr, si les troupes d'Orso avaient eu un chef plus expérimenté que le jeune prince Foscar, les choses auraient pu être très différentes. Je doute qu'un stratège aussi talentueux que le général Ganmark serait tombé aussi facilement dans mon piège. Ni même un homme aussi expérimenté que Fidèle Carpi. (Il s'approcha d'elle avant de continuer, souriant toujours.) Mais Orso a récemment souffert de malheureuses pertes aux niveaux supérieurs de commandement.

Elle émit un rire incrédule avant de cracher par terre.

— Ravie d'avoir aidé.

— Oh, je n'aurais rien pu faire sans vous. Nous n'avons qu'à tenir le gué du bas le temps que nos courageux alliés de Sipani atteignent la rivière pour écraser les hommes de Foscar entre nous, ainsi les ambitions du duc Orso seront noyées dans les hauts-fonds.

— C'est tout ?

Les sourcils froncés, Monza scruta la rivière. Tout à droite, les Affoiens, masse brun-rouge désordonnée, avaient été forcés de quitter la rive. Une vingtaine de mètres de boue retournée, mais assez pour offrir une prise aux Talinais. À présent, les Baoliens, passant par l'eau plus profonde en

haut du ruisseau, se refermaient sur leur flanc.

— Oui, et il se trouve qu'on est déjà bien en route pour… Ah, s'interrompit-il en remarquant la situation. Oh.

Des hommes commençaient à cesser de se battre, à remonter la colline en direction de la ville.

— On dirait que vos braves alliés d'Affoia en ont assez de votre hospitalité.

La jubilation fate qu'exprimait Rogont depuis l'arrivée des Sipanais s'estompait avec la foule de points quittant l'arrière des lignes affoiennes, s'éparpillant dans toutes les directions. Au-dessus, les archers commençaient à paniquer. Ils n'étaient pas du tout pressés de croiser les hommes qu'ils criblaient de flèches depuis une heure.

— Si ces Baoliens traversent le gué, ils prendront vos hommes par le flanc et pourront remonter toute la ligne. Ce sera la déroute.

Rogont se mordilla la lèvre inférieure.

— Les Sipanais ne sont qu'à une demi-heure.

— Excellent. Ils arriveront juste à temps pour compter nos cadavres. Puis les leurs.

Il se retourna nerveusement vers la ville.

— Nous devrions peut-être rentrer…

— Vous n'avez pas le temps de sortir de ce bourbier. Même avec votre talent pour la retraite.

Le visage du duc avait perdu toutes ses couleurs.

— On fait quoi ?

Soudain, le monde avait de nouveau un sens. Monza tira son épée avec un léger tintement de fer. Une épée de cavalerie qu'elle avait empruntée dans l'armurerie de Rogont : simple, lourde et terriblement bien aiguisée. Il baissa les yeux vers elle.

— Ah. Ça.

— Oui. Ça.

— Je suppose qu'il vient un temps où l'homme doit vraiment mettre de côté la prudence, dit Rogont en contractant les muscles de sa mâchoire.

— La cavalerie. Suivez-moi…

Sa voix s'éteignit en un croassement guttural.

« Au général », écrivait Farans, « une voix qui porte vaut un régiment. »

Monza se dressa sur ses étriers et cria à pleins poumons.

— Formation du cheval !

Les officiers crièrent leurs ordres, pointant du doigt et secouant leurs épées. Les cavaliers se mirent en position. Les harnais et les armures claquaient, les lances cognaient les unes contre les autres, les chevaux s'ébrouaient en grattant le sol. Chacun trouva sa place, une assemblée de montures impatientes et de cavaliers qui juraient et hurlaient, enfilant leurs heaumes et baissant leurs visières.

Les Baoliens avaient percé une brèche grandissante dans l'aile droite de Rogont, et s'y engouffraient comme la marée montante traverse un mur de sable. Ils avalaient la pente en poussant des cris de guerre, agitant leurs étendards en chemin. Les lignes d'archers au-dessus d'eux se démantelèrent d'un coup, les hommes jetant leurs arcs et courant vers la ville, se mélangeant avec les Affoiens en fuite et quelques Ospriens qui avaient perdu la foi en leur cité. Monza avait toujours été épatée par la vitesse à laquelle une armée pouvait se déliter une fois que quelques soldats paniquaient. C'était comme d'enlever la clef de voûte d'un pont ; tout s'effondrait en l'espace d'une

seconde. Elle sentait que ce moment approchait.

Shivers vint arrêter son cheval à côté d'elle, la hache dans une main, les rênes et le bouclier dans l'autre. Il ne s'était pas encombré d'une armure. Il portait simplement la chemise avec les fils d'or sur les manchettes. Celle qu'elle avait choisie pour lui. Celle que Benna aurait pu porter. Maintenant, elle ne lui seyait plus tellement. Comme un collier en cristal sur un chien de garde.

— Je pensais que tu serais reparti vers le Nord.

— Pas sans l'argent que tu me dois, répliqua-t-il avant de regarder la vallée. Je n'ai jamais tourné le dos à un combat jusqu'ici.

— Bien. Je suis contente de t'avoir.

C'était plutôt vrai à ce moment-là. Malgré tout, il avait la bonne habitude de lui sauver la vie. Elle détourna les yeux avant qu'il ne puisse croiser son regard. Ensuite, il fut temps de partir.

Rogont brandit son épée, le soleil de midi se reflétant sur la lame brillante. Comme dans les contes.

— En avant !

Des claquements de langues, de talons, de rênes. La grande ligne de cavaliers s'ébranla comme un seul homme. Tout d'abord au pas, les chevaux se mettant doucement en route, s'ébrouant, faisant un écart de temps à autre. Des hommes ou des montures trop empressés doublaient de temps en temps, déformant les rangs. Les officiers hurlaient pour les ramener en formation. Puis ensemble, ils accélérèrent, encore et toujours, dans un vacarme d'armures et de harnais qui claquaient, et le cœur de Monza s'emballa en cadence. Ce piquant mélange de peur et de joie qui survient quand on ne peut plus réfléchir, et qu'il est temps d'agir. Les Baoliens, qui les avaient repérés, tentaient vainement de former une sorte de ligne. Quand le monde cessait de tanguer, Monza discernait leurs visages hagards : des hommes aux cheveux libres, en cotte de mailles ternie surmontée de fourrure usée.

Autour d'elle, les cavaliers pointèrent leurs lances, repassant au trot. L'air était froid sur la figure de Monza, râpeux dans sa gorge sèche, brûlant dans sa poitrine. Elle ne pensait ni à la douleur, ni au brou dont elle avait tant besoin. Elle ne pensait ni à ce qu'elle avait fait, ni à ce qu'elle avait raté. Elle ne pensait ni à son frère mort, ni aux hommes qui l'avaient tué. Elle s'accrochait de toutes ses forces à son cheval et à son épée. Les yeux rivés sur les Baoliens devant elle, qui vacillaient déjà. Fatigués et usés de s'être battus en remontant la colline. Même dans les meilleurs moments, quelques centaines de tonnes de chevaux fonçant droit sur un homme lui portent un coup au moral.

Leur ligne à demi formée commença à s'effriter.

— Chargez ! rugit Rogont.

Monza cria avec lui, entendit Shivers vociférer à côté d'elle, rejoint par les hurlements de tous les hommes de la ligne. Elle talonna son cheval qui fit un écart ; elle se redressa pour descendre la colline au grand galop. Les sabots martelaient le sol, soulevant une masse de boue et de terre. Les dents de Monza claquaient. Le vent l'aveuglait, transformant la vallée autour d'elle en une tache floue. Puis soudain, elle devint cruellement, terriblement nette. Monza vit les Baoliens s'éparpiller, lâchant leurs armes dans leur fuite. La charge avait atteint son but.

Un cheval en tête de ligne fut empalé sur une lance, dont le manche plia, céda. Il emporta son cavalier et le soldat dans sa chute le long de la pente, des sangles et morceaux de harnachement propulsés dans les airs.

Elle vit une autre lance se planter dans le dos d'un homme à pied, et le fendre des épaules aux fesses avant qu'il ne s'effondre. Les Baoliens en fuite étaient taillades, piétinés, brisés, écrasés.

L'un d'eux percuta le poitrail d'un cheval de front ; on lui entailla le dos d'un coup d'épée. Il s'écrasa en hurlant contre la jambe de Monza avant de se faire piétiner par le destrier de Rogont.

Un autre lâcha sa lance et voulut fuir, terrifié. Monza l'embrocha à la verticale, sentant l'impact lui remonter jusqu'à l'épaule lorsque la lourde lame s'enfonça dans son heaume.

Le vent lui sifflait aux oreilles, accompagné par le martèlement des sabots. Elle criait toujours, riait et criait. Elle taillada un autre homme qui essayait de s'enfuir, lui arrachant presque le bras à l'épaule et projetant une pluie de sang. Elle manqua le coup suivant et, emportée par le poids de son épée, parvint tout juste à rester en selle. Elle finit par se redresser, s'accrochant aux rênes de sa main douloureuse.

Ils avaient dépassé les Baoliens, ne laissant dans leur sillage que des cadavres sanglants. La plupart des lances, en miettes, avaient été abandonnées au profit des épées. En approchant de la rivière, le terrain se faisait de plus en plus plat et était jonché de corps affoiens. En face d'eux se déroulait un véritable massacre qu'elle discernait à présent en détail, les Talinais traversant le gué venant ajouter leur part à la mêlée désespérée sur la rive. Le soleil se reflétait sur les armes d'hast prises dans le combat acharné. Monza était assourdie par le vent, par sa propre respiration et par la lointaine tempête des voix et claquements métalliques des combats. Derrière les lignes, des officiers à cheval essayaient en vain de mettre un peu d'ordre dans toute cette folie.

Un nouveau régiment talinais, infanterie lourdement armée, avait commencé à s'engouffrer dans la brèche créée sur l'extrême droite par les Baoliens. Ils poussaient la fin de la ligne osprienne, les hommes en bleu s'efforçant de les retenir, les maintenant douloureusement en sous-effectif. La brèche était constamment élargie par le flot de soldats montant de la rivière.

Son armure brillante tachée de sang, Rogont se retourna sur sa selle et les montra de son épée, avant de crier un ordre incompréhensible. Peu importait. Il était trop tard pour s'arrêter.

Un groupe de Talinais entouraient un drapeau de bataille blanc, la croix noire volant au vent, derrière un officier tranchant follement l'air pour affronter la charge. Monza se demanda brièvement si elle l'avait déjà rencontré. Des hommes s'agenouillèrent, masse d'armures scintillantes hérissée d'armes d'hast qu'ils brandissaient devant eux, pour faire reculer les Ospriens.

Monza vit un nuage de carreaux s'élever de la mêlée dans le gué. Elle grimaça en les voyant voler vers elle, retint bêtement sa respiration. Retenir son souffle n'arrête pas une flèche. Elles s'abattirent sur eux, leur sifflement accompagné d'un murmure général tandis qu'elles rencontraient la terre, tintaient sur les lourdes armures ou s'enfonçaient dans la chair.

Ayant reçu un carreau dans l'encolure, un cheval s'affala sur le flanc. Un autre fonça sur lui, et son cavalier tomba, lâchant dans son vol plané sa lance qui dégringola la pente en soulevant des mottes de terre noire. Monza contourna les décombres. Quelque chose percuta sa cuirasse et rasa son visage. La douleur dans sa joue la fit sursauter, et elle se recroquevilla sur sa selle. Une flèche. Les plumes l'avaient égratignée. En ouvrant les yeux, elle vit un cavalier pris de soubresauts, tentant d'extirper un carreau de son épaule avant de s'affaler sur le côté. Il avait le pied coincé dans l'étrier et son cheval l'entraîna dans un galop effréné. Le reste de la charge descendait toujours la pente, les chevaux contournant ou sautant par-dessus les hommes à terre.

Elle s'était mordu la langue. Elle crachait du sang mais éperonna sa monture pour la forcer à avancer, les lèvres retroussées, le vent sifflant contre ses dents.

— On aurait dû rester fermiers, murmura-t-elle.

Les Talinais arrivaient sur elle.

Shivers n'avait jamais compris comment on pouvait se montrer enthousiaste en pleine bataille, mais il y en avait toujours assez pour faire un petit spectacle. Ceux d'aujourd'hui dirigeaient leurs chevaux droit sur le drapeau blanc, à la pointe du losange où étaient brandies les lances. Le cheval de devant rechigna en approchant, mais son cavalier l'éperonna. Il se fit emboutir par celui de derrière qui envoya valser la bête et l'homme sur les pointes luisantes, projetant du sang et des éclats de bois en tous sens. À l'arrière, un autre destrier rua, son cavalier fit un vol plané par-dessus son encolure pour atterrir dans la boue où il se fit poignarder sans pitié.

Des cavaliers plus tempérés s'attaquèrent aux côtés, où l'on ne pointait aucune lance, contournant le losange comme un ruisseau fait le tour d'un rocher. En voyant la charge approcher, les soldats se bousculèrent, agitant leurs armes, pour être n'importe où si ce n'est en première ligne.

Monza bifurqua sur la gauche. Shivers la suivit sans la quitter de l'œil. Devant, quelques chevaux sautèrent par-dessus le premier rang pour atterrir en plein combat. D'autres écrasèrent simplement les soldats à pied qui hurlaient et imploraient, les piétinant, les renversant pour atteindre la rivière. Monza en taillada un au passage, juste avant d'entrer dans la mêlée, où elle se mit à frapper de toutes parts avec son épée. Recevant un coup de lance dans sa cuirasse, elle faillit tomber de sa selle.

Les mots de Dow le Sombre vinrent à l'esprit de Shivers : *« Il n'y a pas de meilleur moment pour tuer un homme que dans une bataille, et c'est deux fois plus vrai s'il est dans ton camp. »* Shivers éperonna son cheval pour rejoindre Monza, debout sur ses étriers, la hache levée au-dessus d'elle. Il sourit. Avec un rugissement, il l'abattit sur le visage de l'homme à la lance, qui s'effondra, le crâne fendu en deux. Il enfonça ensuite un bouclier d'un coup de hache avant de projeter son propriétaire sous les sabots du cheval d'à côté. C'était peut-être un Osprien ; difficile de savoir en plein combat.

Tuer tous les hommes à pied. Tuer tous les cavaliers qui se mettaient en travers de son chemin.

Tuer tout le monde.

Il poussa un cri de guerre, celui qu'il avait utilisé devant les murs d'Adua, lorsqu'ils avaient effrayé les Gurkiens rien qu'en hurlant. Cette longue plainte venue du Nord glacé. Il avait la voix cassée, mais peu importait. Il frappait au hasard, sans regarder ce qu'il sectionnait, tranchant, fauchant, tailladant de sa hache, au son des voix qui gémissaient, criaient, bafouillaient.

Il s'exclama en nordique :

— Crevez ! Crevez ! Retournez à la boue, salauds !

Ses oreilles bourdonnaient, emplies de rugissements désespérés. Une mer mouvante d'armes agitées, de boucliers grinçants, de métal luisant. Des os brisés, des gerbes de sang, des visages furieux, terrifiés tout autour de lui, qui se tortillaient, se vrillaient, et il frappait, fendait comme un boucher dément s'affairant sur une carcasse.

Ses muscles, sa peau le brûlaient jusqu'au bout des doigts. Il transpirait sous le soleil aveuglant. En avant, toujours en avant, suivant le troupeau en direction de l'eau, laissant derrière lui une traînée sanglante de corps brisés, cadavres d'hommes et de chevaux dans leur sillage. Une brèche s'ouvrant dans les corps à corps, il se retrouva au milieu des combats. Il éperonna son cheval pour passer entre deux hommes et pénétrer dans la rivière. Il frappa un soldat en fuite entre les omoplates et, du revers, en égorgea un autre qui s'étala dans l'eau.

Il était maintenant entouré de cavaliers qui pataugeaient dans le gué, les sabots soulevant des gerbes d'écume blanche. Monza, toujours devant, son cheval se débattant dans l'eau plus profonde, frappait en continu. La charge était finie. Des chevaux écumants se battaient dans les hauts-fonds. Les

cavaliers frappaient, hurlaient, les soldats les attaquaient avec leurs lances, entaillant leurs jambes et leurs chevaux. Un Osprien tombé se débattait désespérément dans l'eau, la crête de son heaume tordue par les coups de masse de Talinais qui le frappaient de droite et de gauche, enfonçant sa lourde armure en de multiples endroits.

Quelque chose frappa Shivers à l'estomac, lui arrachant un grognement. Sa chemise était déchirée. Il essaya d'agiter son coude, mais ne pouvait secouer sa hache correctement. On lui attrapa la tête, des doigts s'enfoncèrent dans son visage balafré, des ongles grattèrent son œil mort. Il tenta de libérer son autre bras, mais on le maintenait fermement. Il lâcha son bouclier, et on l'attira en arrière. Il se retrouva à terre, se tortillant dans les hauts-fonds. Il se roula sur le côté pour se mettre à genoux.

À côté de lui dans la rivière, un jeune homme en gilet de cuir clouté, ses cheveux mouillés encadrant son visage, examinait un objet plat et luisant dans sa main. On aurait dit un œil. L'émail qui avait orné le visage de Shivers un moment plus tôt. Le garçon leva les yeux et croisa le regard du Nordique. Celui-ci se baissa, sentant un mouvement tout proche : le vent siffla dans ses cheveux mouillés tandis que son bouclier passait au-dessus de sa tête. Il pivota, décrivant un grand cercle de sa hache qui vint s'écraser dans les côtes de quelqu'un, dans une pluie de sang. Il projeta le blessé quelques mètres plus loin.

Quand il se retourna, le garçon l'attaquait avec un couteau. Shivers lui fit une clé de bras. Ils vacillaient tous les deux, refusant de se lâcher, puis tombèrent dans l'eau froide. Le couteau entailla l'épaule de Shivers, mais il était bien plus grand et bien plus fort que le garçon, qu'il plaqua dans l'eau. Ils luttèrent un moment en se crachant au visage. Il fit glisser la hache pour la tenir juste sous la lame ; le garçon lui attrapa le poignet de sa main libre, secouant sa tête dans une pluie d'eau étincelante, mais il n'avait pas assez de force. En serrant les dents, Shivers tourna la lourde hache pour égorger le garçon.

— Non, murmura celui-ci.

Il était un peu tard pour dire non. En grognant, Shivers s'appuya de tout son poids. Le métal s'enfonça doucement dans la gorge du gamin dont les yeux étaient exorbités, de plus en plus profondément, élargissant la plaie rouge vif. Du sang jaillit en jets visqueux, maculant le bras et la chemise de Shivers avant de s'écouler en un flot régulier dans la rivière. Le gamin tressauta un instant, sa bouche rouge grande ouverte, et il devint inerte, les yeux au ciel.

Shivers se releva. Sa chemise le gênait, alourdie par le sang et l'eau. Il voulut l'enlever, mais sa main engourdie d'avoir serré le bouclier si fort lui arracha des poils de torse au passage. Il regarda en tous sens, aveuglé par le soleil implacable. Des hommes et des chevaux, flous et sales, pataugeaient dans l'eau miroitante. Il dégagea sa hache de la gorge du gamin, le cuir tordu sur le manche épousant sa paume comme une clé dans une serrure.

Il pataugea à pied dans l'eau, cherchant d'autres ennemis. Cherchant Murcatto.

La poussée d'adrénaline déclenchée par la charge s'estompait vite. Monza avait mal à la gorge d'avoir tant crié, mal aux jambes de tant serrer les flancs de son cheval. Sa main droite était un nœud de souffrance agrippé aux rênes, son bras gauche la brûlait de l'épaule au bout des doigts, le sang palpitait dans ses tempes. Elle regarda autour d'elle, sans savoir où étaient l'est et l'ouest. Ça n'avait plus vraiment d'importance.

« À la guerre », écrivait Verturio, « il n'y a pas de lignes droites. »

Il n'y avait plus de lignes du tout dans le gué, juste des cavaliers et des soldats, tous emmêlés en

une centaine de combats meurtriers. On pouvait à peine reconnaître ses alliés de ses ennemis, et comme personne ne vérifiait de trop près, il n'y avait effectivement pas grande différence entre les deux. La mort pouvait surgir de nulle part. Elle vit la lance arriver, mais trop tard. Son cheval fit un écart quand la pointe s'enfonça dans son flanc, juste derrière la jambe droite de Monza. Il inclina la tête, ouvrant grand son œil affolé, écumant et montrant les dents. Monza s'accrocha au pommeau qui tanguait tandis que la lance s'enfonçait, maculant sa jambe du sang de son cheval. Elle poussa un cri impuissant en tombant, les pieds encore dans les étriers, lâchant son épée en s'accrochant dans le vide. Elle heurta l'eau de plein fouet, la selle lui coupa le souffle en s'enfonçant dans son estomac.

Elle était sous l'eau, le visage auréolé de bulles. Une eau glaciale, entraînant une peur glacée. Elle tenta de faire surface un instant, l'obscurité laissant place à une lumière aveuglante, le fracas de la bataille l'assourdissant. Elle prit une grande inspiration, avala un peu de liquide, toussa, en ravala un peu. De sa main gauche, elle forçait sur la selle pour essayer de se dégager, mais sa jambe était coincée sous le cadavre de son cheval.

Quelque chose lui heurta le front et elle fut replongée sous l'eau, prise de vertige. Ses poumons brûlaient, ses bras n'étaient que boue. Elle se débattit encore, moins vigoureusement cette fois, et réussit à prendre une inspiration. Le ciel tournoyait, parsemé de lambeaux de nuages blancs rappelant ceux de Fontezarmo.

Le soleil clignotait, éclat aveuglant à chaque inspiration, lumière floue et chatoyante quand elle gargouillait sous l'eau. Elle n'avait plus la force de refaire surface. Était-ce ainsi que Fidèle avait passé ses derniers moments, noyé sur la roue du moulin ?

Quelle justice !

Une forme noire éclipsa le soleil. Shivers, qui semblait faire trois mètres de haut, debout devant elle. Quelque chose brillait dans l'orbite de son œil aveugle. Il souleva doucement une botte, les sourcils froncés, et l'eau dégoulina sur le visage de Monza. Pendant un instant, elle fut certaine qu'il allait lui appuyer sur le cou pour l'enfoncer. Mais il posa le pied à côté d'elle. Avec un grognement, il déplaça le cadavre de son cheval. Le poids sur sa jambe se fit progressivement plus léger. Elle se tortilla en grognant, but la tasse et toussa, puis dégagea sa jambe et se redressa.

À quatre pattes dans la rivière, l'eau bouillonnante scintillant devant elle, des gouttes ruisselant de ses cheveux, elle tremblait de froid.

— Merde, murmura-t-elle, chaque respiration soulevant douloureusement ses côtes. Merde.

Elle avait besoin de fumer.

— Ils arrivent, dit la voix de Shivers.

Il la releva en passant sa main sous son aisselle.

— Trouve une lame.

Elle chancela sous le poids de ses vêtements mouillés et de son armure trempée jusqu'à un cadavre qui tanguait, accroché à un rocher. Sa lourde masse était fixée à son poignet par une dragonne. Elle la détacha de ses doigts tremblants avant de prendre le long couteau à sa ceinture.

Juste à temps. Un soldat arrivait sur elle, marchant avec soin pour ne pas trébucher, l'observant par-dessus son bouclier de ses petits yeux durs, brandissant son épée. Elle recula d'un pas ou deux, faisant semblant d'être finie. Pas tellement besoin de faire semblant. Il fit un autre pas, elle lui fondit dessus. Ce n'était pas vraiment un saut. Plutôt une sorte de plongeon fatigué, ses pieds peinant à suivre le reste de son corps alourdi.

Elle l'attaqua au hasard, la masse rebondissant sur le bouclier, son bras l'élançant jusqu'à

l'épaule. Elle essaya de résister en poussant des grognements, voulut le poignarder, mais son couteau heurta le côté de son armure et ne lui fit aucun mal. Il la frappa de son bouclier, elle tomba à la renverse. Elle vit l'épée s'abattre sur elle et eut à peine la présence d'esprit de l'éviter. Elle frappait aveuglément avec la masse, n'attaquant que de l'air, complètement déséquilibrée. Elle était à bout de forces, à bout de souffle. L'épée se levait de nouveau.

Elle vit le sourire dément de Shivers derrière le soldat, la lame rouge de sa hache reflétant le soleil en un éclat meurtrier. Il lacéra l'épaule de l'homme avec un bruit sourd, envoyant une gerbe de sang sur le visage de Monza. Elle se recula, ses oreilles résonnant encore du cri du soldat, son visage éclaboussé de son sang. Elle essaya de s'essuyer les yeux du dos de la main.

Dès qu'elle put les rouvrir, elle aperçut un autre soldat, barbu, attaquant à la lance. Elle essaya de l'éviter, mais il la toucha en pleine poitrine. La pointe crissant contre sa cuirasse, elle s'effondra. Allongée sur le dos dans le gué, elle vit le soldat passer devant elle, lui envoyant de l'eau dans les yeux en tombant dans un petit trou du lit de la rivière. Il voulut la poignarder de nouveau, mais elle enfonça son couteau dans son genou, entre deux morceaux d'armure.

Penché sur elle, les yeux globuleux, il ouvrit grand la bouche pour crier. Elle écrasa sa masse sur sa mâchoire. Il renversa la tête en arrière dans une gerbe de sang et de dents. Il resta debout, les bras ballants, jusqu'à ce qu'elle lui donne un coup de masse dans la gorge. Elle roula sur lui dans la rivière et se releva en crachant.

Il y avait encore des hommes aux alentours, mais ils ne se battaient plus. Debout ou à cheval, ils regardaient autour d'eux. Shivers la contemplait, la hache pendant dans sa main. Pour une raison obscure, il était à moitié nu, sa peau blanche éclaboussée de sang. L'émail de son œil manquait, et la boule de métal brillait dans son orbite sous le soleil de midi, son visage perlant de sueur.

Quelqu'un cria :

— Victoire !

Un homme sur un cheval bai, flou, en plein milieu de la rivière, debout sur ses étriers, brandissait son épée :

— Victoire !

Elle avança en chancelant vers Shivers qui laissa tomber sa hache pour la rattraper. Elle s'accrocha à lui, le bras droit sur ses épaules, le gauche pendant, tenant encore la masse simplement parce qu'elle ne pouvait pas ouvrir les doigts.

— On a gagné, lui murmura-t-elle, et elle s'aperçut qu'elle souriait.

— On a gagné, dit-il, en la serrant dans ses bras, la soulevant presque du sol.

— On a gagné.

Cosca abaissa sa longue-vue, cligna des yeux et se les frotta, l'un à demi aveugle pour être resté fermé une bonne partie de l'heure précédente, l'autre à demi aveugle pour être resté enfoncé dans la longue-vue durant le même temps.

— Voilà, nous y sommes.

Il se rassit correctement dans le fauteuil du Capitaine général. Son pantalon s'était coincé, et il se tortilla pour le décoller.

— Dieu sourit devant les résultats, dites-vous à Gurkhul ?

Silence. Ishri avait disparu aussi rapidement qu'elle s'était matérialisée. Cosca pivota vers Cordial.

— Quel spectacle, hein, sergent !

Le bagnard leva les yeux de ses dés et examina la vallée en silence, les sourcils froncés. La charge à point nommé du duc Rogont avait bouché le trou dans ses lignes, écrasé les Baoliens, et brisé les rangs talinais. Loin de correspondre aux standards de vie du duc du Délai. En fait, Cosca était étrangement ravi d'y percevoir la main audacieuse, ou plutôt le poing audacieux, de Monzcarro Murcatto.

La menace pesant sur leur aile droite éteinte, l'infanterie osprienne avait entièrement bloqué la rive est du gué du bas. Leurs nouveaux alliés sipanais s'étaient joints à la bagarre, gagnant une courte bataille contre les arrières surpris de Foscar qui leur permit de s'approcher de la rive ouest. Une bonne moitié de l'armée d'Orso, ceux qui n'étaient pas éparpillés sur les pentes, les rives, ou qui ne flottaient pas vers la mer, du moins, se retrouva désespérément prise en étau dans les hauts-fonds, forcée de rendre les armes. L'autre moitié fuyait, points noirs éparpillés sur les pentes vertes à l'ouest de la vallée. Les mêmes pentes qu'ils avaient descendues quelques petites heures plus tôt, certains de gagner. La cavalerie sipanaise, brillant dans le fier soleil de midi, rassemblait les survivants.

— C'est fini, hein, Victus ?

— On dirait.

— La meilleure partie d'une bataille pour tout le monde. La retraite.

Sauf pour les perdants, bien sûr. Cosca regarda les minuscules silhouettes sortir des gués, s'étaler sur l'herbe piétinée, et dut réprimer le frisson qui le saisit au souvenir d'Afieri. Il se força à conserver son sourire désinvolte.

— Rien ne vaut une bonne retraite, hein, Sesaria ?

— Qui l'aurait cru ? demanda l'homme en secouant la tête. Rogont a gagné.

— Le grand-duc Rogont semble être un gentleman imprévisible et plein de ressources, bâilla Cosca en s'étirant. C'est comme ça que je les aime. J'ai hâte de l'avoir comme employeur. On devrait probablement aider à nettoyer. *(Fouiller les morts.)* Faire des prisonniers pour demander une rançon. *(Ou les assassiner pour les voler, selon leur rang social.)* Confisquer les affaires sans surveillance, pour ne pas laisser de détritus. *(Pour être sûr de ne pas laisser une partie du butin aux autres.)*

Victus esquissa un sourire carnassier.

— Je vais m'arranger pour que tout nous revienne.

— Allez-y, brave capitaine Victus, allez-y. Le soleil est reparti pour se coucher et il est temps que nos hommes bougent. J'aurais honte si, dans le futur, les poètes disaient que les Mille Épées étaient à la bataille d'Osprie… et n'ont rien fait, acheva Cosca avec un grand sourire joyeux. Et si nous déjeunions ?

Aux vainqueurs...

Selon Dow le Sombre, la seule chose meilleure qu'une bataille, c'était une bataille et une baise, et Shivers était bien d'accord. De toute évidence, elle aussi. Elle l'attendait dans le noir, allongée sur le lit, entièrement nue, les mains derrière la tête et une longue jambe tendue vers lui.

— Qu'est-ce qui t'a retardé ? demanda-t-elle, en bougeant ses hanches de droite à gauche.

Dans le temps, il avait cru avoir l'esprit vif. Mais à cet instant, la seule partie vive de lui-même était sa queue.

— Je…

Il avait du mal à réfléchir au-delà des courbes de ses cuisses. Sa colère était entièrement évaporée.

— Je… euh… (Il ferma la porte du pied et s'avança vers elle.) Ça ne change pas grand-chose, si ?

— Pas grand-chose.

Elle se leva et commença à déboutonner sa chemise empruntée, comme si tout était normal.

— Je ne peux pas dire que je m'attendais à… ça.

Il tendit la main, presque effrayé à l'idée de la toucher, au cas où elle ne serait qu'une illusion. Il glissa les doigts sur ses bras nus, sa peau envahie par la chair de poule.

— Pas après notre dernière conversation.

Elle passa les doigts dans ses cheveux et attira sa tête vers elle ; il sentait son souffle sur son visage. Elle lui embrassa le cou, le menton, la bouche.

— Je dois m'en aller ?

Elle lui suçota doucement les lèvres.

— Putain, non, dit-il d'une voix à peine plus forte qu'un coassement.

Après avoir défait sa ceinture, elle glissa sa main dans son pantalon pour sortir sa queue, qu'elle caressa tandis que son pantalon descendait doucement, se prenait dans ses genoux, sa boucle de ceinture s'affalant au sol.

Elle fit glisser ses lèvres froides sur son torse, son ventre, sa langue lui chatouillant l'abdomen. Elle glissa une main glacée sous ses couilles, il se tortilla en poussant un gémissement féminin. Elle le prit dans sa bouche avec un léger bruit de succion. Il resta debout, les genoux tremblants, bouche bée. Elle entama un mouvement de va-et-vient qu'il suivit des hanches en grognant.

Après s'être essuyé la bouche du bras, Monza s'allongea sur le lit, l'attirant sur elle. Il lui embrassait le cou, le sternum, lui pinçait la poitrine, grognait comme un chien qui vient d'avoir un os.

Levant un genou, elle le retourna sur le dos. Il fronça les sourcils, le côté gauche de son visage dans l'ombre, la lumière jouant sur le côté droit. Il glissa doucement les doigts sur les cicatrices qui barraient ses côtes. Elle lui claqua la main.

— Je te l'ai dit, je suis tombée d'une montagne. Enlève ton pantalon.

Dans sa hâte, son pantalon se prit dans ses chevilles.

— Merde, saleté de saloperie… ah !

Une fois qu'il en fut débarrassé, elle le repoussa sur le dos, lui monta dessus, une de ses mains remontant le long de sa cuisse, ses doigts mouillés se frayant un chemin entre ses jambes. Elle resta un instant ainsi, accroupie sur lui, lui grognant au visage, sentant sa respiration rapide sur elle, balançant ses hanches contre sa main, sentant sa queue frotter contre l'intérieur de sa cuisse…

— Ah, attends ! (Il se dégagea, se rassit, grimaça en tripotant la peau au bout de sa queue.) C'est bon. Vas-y !

— Je te dirai quand on ira.

Elle avança à genoux, trouvant le bon endroit et colla sa chatte contre lui, doucement, ni dedans ni dehors, juste entre les deux.

— Oh. (Il se redressa sur les coudes, essayant de monter contre elle.) Ah. (Elle se pencha vers lui, ses cheveux lui balayant le visage, et il sourit, essayant de les mordre.) Oh…

Elle lui mit un pouce dans la bouche pour tirer sa tête sur le côté. Il le suça, le mordit, attrapant son poignet, lui léchant la main, le menton, la langue.

— Ah.

Elle se rapprochait de lui, elle souriait aussi, elle grognait du fond de la gorge et il grognait avec elle.

— Oh.

Tenant la base de sa queue dans une main, elle se frottait contre le gland, ni dehors ni dedans, juste entre les deux. Son autre main, derrière la tête de Shivers, lui maintenait le visage contre ses seins, qu'il mordillait.

Elle glissa les doigts sous sa mâchoire, son pouce caressant sa joue ruinée, le chatouillant, le taquinant. Pris d'un soudain accès de fureur, il lui tordit le poignet, si fort qu'elle se mit à genoux ; il lui coinça le bras dans le dos, lui pressant le visage contre les draps.

Il grogna quelque chose en nordique, mais même pour lui, ça n'avait aucun sens. Il mourait d'envie de lui faire mal. De se faire mal. La relevant par les cheveux, il la plaqua contre le mur, gémissant derrière elle. Elle gémissait aussi, la bouche ouverte, soufflant les cheveux qui lui retombaient sur le visage. Il lui tordait toujours un bras dans le dos, mais elle lui attrapa le poignet pour l'attirer contre elle.

Grognements effrénés. Gémissement du lit. Sa peau frappant contre ses fesses.

Monza remua doucement les hanches, chaque mouvement provoquant chez lui un petit cri, tête renversée, veines saillantes sur son cou étiré. En cadence, elle poussait des grognements étouffés, se crispant douloureusement avant de relâcher. Elle resta un moment penchée sur lui, sans plus de ressort qu'une feuille détrempée, son souffle rauque à l'arrière de sa gorge. Elle se colla contre lui une dernière fois ; elle grimaça, il frissonna. Puis elle s'éloigna, attrapant une poignée de draps pour s'essuyer.

Allongé sur le dos, les bras écartés, le souffle court, il transpirait en regardant le plafond doré.

— La victoire fait donc cet effet-là. Si je l'avais su, j'aurais pris plus de risques.

— Non. Tu es le Duc du Délai, tu te souviens ?

Il tripota sa queue humide.

— Bah, pour certaines choses, mieux vaut prendre son temps…

Shivers relâcha sa prise, les doigts abîmés par ses combats à la hache. Elle avait des marques blanches sur le poignet, qui viraient doucement au rose. Il pivota en ahanant sur le côté, le corps

flasque, les muscles fatigués. Son désir et sa colère envolés. Pour l'instant.

Elle se tourna, son collier de pierres rouges cliquetant au passage. Sur le dos, les seins aplatis contre les côtes, son bassin et ses clavicules formant des bosses anguleuses. Elle tenta de bouger la main, grimaçant, se frottant le poignet.

— Je ne voulais pas te faire mal, grommela-t-il, mentant mal, mais s'en fichant un peu.

— Oh, je ne suis pas vraiment délicate. Et tu peux m'appeler Carlot, ajouta-t-elle en posant un doigt sur ses lèvres. Je pense qu'on se connaît assez.

Monza marcha jusqu'au bureau, les jambes faibles et douloureuses, les pieds claquant contre le marbre froid. Le brou traînait à côté de la lampe. La lame du couteau et le manche poli de la pipe brillaient. Elle s'assit. Hier, elle était irrésistiblement attirée vers la drogue. Aujourd'hui, malgré une légion de nouvelles douleurs, de coupures fraîches et d'éraflures gagnées au combat, l'appel n'était pas si fort. En levant sa main gauche toujours douloureuse, elle fronça les sourcils. Elle ne tremblait plus.

— Je ne pensais pas que j'y arriverais.

— Hein ?

— À battre Orso. Je pensais que je pourrais en avoir trois. Quatre, peut-être, avant qu'ils ne me tuent. Je n'aurais jamais cru vivre aussi longtemps. Je ne pensais pas que j'y arriverais.

— À présent, tu as toutes tes chances. C'est fou comme l'espoir peut rapidement renaître.

Rogont se posta devant le miroir. Un grand miroir, incrusté de fleurs colorées en verre de Visserine. En le regardant s'admirer, elle avait du mal à croire qu'elle avait été un jour aussi vaniteuse que lui. Les heures passées à se pomponner devant le miroir. La fortune que Benna et elle avaient dépensée pour des vêtements. Une chute du haut d'une montagne, un corps balafré, une main ruinée et six mois passés comme un chien traqué l'avaient au moins guérie de ça. Elle aurait peut-être dû suggérer le même remède à Rogont.

Le duc prit une pose royale, menton levé et torse bombé. Il se laissa retomber en fronçant les sourcils, observant une longue égratignure juste sous sa clavicule.

— Zut.

— Tu t'es coupé avec ta lime à ongles ?

— Un tel coup d'épée aurait pu signifier la fin d'un homme moindre, crois-moi ! Mais je l'ai bravé sans me plaindre, continuant à me battre comme un tigre, le sang coulant à flots de mon armure. Je commence à soupçonner que ça pourrait laisser une trace.

— Que tu arboreras avec fierté, je n'en doute pas. Tu pourrais faire trouer tes vêtements pour que tout le monde la voie.

— Si je n'étais pas plus malin que ça, je me dirais que tu te moques de moi. Tu te doutes bien que si les choses se déroulent comme prévu, ce qui est pour l'instant le cas, tu t'adresseras bientôt au roi de la Styrie. D'ailleurs, j'ai déjà commandé ma couronne à Zoben Casoum, le maître joaillier mondialement connu de Corontiz…

— En or gurkien, je n'en doute pas.

Rogont la considéra un instant, les sourcils froncés.

— Le monde n'est pas aussi simple que tu le penses, général Murcatto. Une grande guerre fait rage.

Elle émit un rire incrédule.

— Tu crois vraiment que je n'ai pas remarqué ? Nous sommes au beau milieu des Années

Sanglantes.

— Les Années Sanglantes ne sont que la dernière querelle. Cette guerre a commencé bien avant que nous ne soyons nés, toi et moi. Une lutte entre les Gurkiens et l'Union. Ou entre les forces qui les contrôlent, du moins, l'Église de Gurkhul et les banques de l'Union. Leurs champs de bataille sont partout, forçant chaque homme à choisir son camp. Entre les deux, on ne trouve que des cadavres. Orso est avec l'Union, il a le soutien des banques. De mon côté, j'ai aussi quelqu'un qui assure mes… arrières. Tout homme doit se prosterner devant quelqu'un.

— Tu n'as peut-être pas remarqué, mais je ne suis pas un homme.

Rogont sourit de nouveau.

— Oh, j'ai remarqué. C'est la seconde chose qui m'a attirée chez toi.

— La première ?

— Tu peux m'aider à unir la Styrie.

— Pourquoi le ferais-je ?

— Une Styrie unie… serait aussi grande que l'Union, aussi grande que l'Empire de Gurkhul. Plus grande, même ! Elle pourrait se libérer de leur joug, être indépendante ! Notre liberté n'a jamais été si proche. Nicante et Puranti se plient en quatre pour entrer dans mes bonnes grâces. Affoia ne les a jamais quittées. Sotorius est mon homme, avec quelques menues concessions pour Sipani, mais pas plus que quelques îles et la ville de Borletta…

— Et que vont dire les citoyens de Borletta ?

— Ce que je leur dirai de dire. Ils ne sont pas très loyaux, comme tu as pu le découvrir quand ils se sont battus pour offrir la tête de leur bien-aimé duc Cantain. Muris s'est pliée à Sipani il y a longtemps, et Sipani se plie maintenant devant moi, au moins en théorie. Visserine est brisée. Quant à Musselia, Étrée et Caprile… eh bien, Orso et toi, à vous deux, êtes parvenus à écraser toutes leurs velléités d'indépendance.

— Port Ouest ?

— Un détail, un détail. Une annexe de l'Union ou de Kanta, selon la personne à qui l'on demande. Tout va se jouer à Talins. Elle est la clé de la serrure, le moyeu de la roue, la pièce manquante de mon majestueux casse-tête.

— Tu adores le son de ta propre voix, non ?

— Je trouve qu'elle prononce des paroles pleines de bon sens. En éparpillant son armée, nous avons pulvérisé le pouvoir d'Orso comme de la poudre semée au vent. Il s'en est toujours remis à l'épée en premier, comme certains sont enclins à le faire, de fait… (Il haussa les sourcils vers Monza, qui lui fit signe de continuer.) Or, il se trouve, maintenant que son épée est brisée, qu'il n'a plus d'amis pour le soutenir. Il en faut cependant plus pour le détruire. Quelqu'un pour le remplacer, quelqu'un qui convaincra les citoyens à problèmes de Talins de me suivre.

— Fais-moi signe quand tu auras trouvé le bon berger.

— Oh, j'ai déjà trouvé. Talentueuse, rusée, d'une détermination sans égale assortie d'une terrifiante réputation. Quelqu'un que les Talinais aiment encore plus qu'Orso. Quelqu'un qu'il a même essayé de tuer… pour avoir voulu voler son trône…

Elle plissa les yeux.

— Je ne voulais pas voler son trône. Et je n'en veux toujours pas.

— Mais vu que la place sera bientôt libre… que feras-tu une fois que tu auras pris ta vengeance ? Tu mérites qu'on se souvienne de toi. Tu mérites de forger l'époque.

Benna aurait dit la même chose, et Monza devait bien admettre qu'une partie d'elle appréciait la flatterie. Appréciait d'avoir le pouvoir à portée de main. Elle avait été habituée aux deux, et ça faisait longtemps qu'elle n'y avait plus eu droit.

— Par ailleurs, quelle meilleure vengeance que de mettre les plus grandes peurs d'Orso à exécution ?

L'idée lui plaisait beaucoup, et Rogont lui adressa un sourire espiègle montrant qu'il le savait.

— Je vais être honnête. J'ai besoin de toi.

— Je vais être honnête. J'ai besoin de toi.

La fierté de Shivers appréciait la flatterie, et elle lui adressa un sourire espiègle montrant qu'elle le savait.

— Je n'ai presque plus d'amis dans le Cercle du Monde, poursuivit-elle.

— Mais tu es douée pour t'en faire de nouveaux.

— C'est plus dur qu'on ne pense. D'être toujours exclue.

Il n'avait pas besoin qu'on le lui explique après les mois qu'il avait passés. Il ne pouvait pas dire qu'elle mentait, mais elle tirait la vérité par le bout du nez dans la direction qui lui plaisait.

— Et il est parfois difficile de différencier ses amis de ses ennemis.

— C'est assez vrai.

Ça aussi, elle était loin de le lui apprendre.

— Il me semble que d'où tu viens, la loyauté est considérée comme une noble qualité. Ici, en Styrie, les hommes suivent le vent.

Difficile de croire qu'une personne dotée d'un sourire aussi doux puisse dissimuler de sombres pensées. Mais pour lui, tout était devenu sombre. Il voyait des lames dissimulées partout.

— Tes amis et les miens, le général Murcatto et le grand-duc Rogont, par exemple, dit-elle en le regardant droit dans l'œil. Je me demande ce qu'ils font en ce moment.

— Ils baisent ! lui aboya-t-il avec tant de fureur qu'elle se recula comme si elle craignait qu'il ne lui claque la tête contre le mur.

Peut-être avait-il failli le faire. Ou sa tête à lui. Mais elle se reprit rapidement, comme si la rage meurtrière était la qualité qu'elle préférait chez un homme.

— Le Serpent de Talins et le Ver d'Osprie unis dans une partie de jambes en l'air. Quelle belle paire de traîtres. Le plus grand menteur et la plus grande tueuse de Styrie. (Du bout du doigt, elle suivit la cicatrice sur son torse.) Que fera-t-elle une fois vengée ? Une fois que Rogont l'aura exposée sous les yeux du peuple de Talins ? T'offrira-t-elle une place lorsque les Années Sanglantes seront enfin achevées ? Lorsque la guerre sera terminée ?

— Je n'ai de place qu'à la guerre. Je sais au moins ça.

— Dans ce cas, tu ne vas pas faire long feu.

Shivers émit un rire incrédule.

— Heureusement que tu surveilles mes arrières.

— J'aimerais pouvoir faire quelque chose. Mais tu sais comment la Bouchère de Caprile résout ses problèmes, et le duc Rogont n'a que peu de respect pour les hommes honnêtes…

— J'ai le plus grand respect pour les hommes honnêtes, mais se battre à moitié nu ? C'est un tel…, dit Rogont en grimaçant comme s'il avait bu du lait tourné. Lieu commun. Je ne ferai jamais ça.

— Quoi, te battre ?

— Comment oses-tu, femme, je suis Stolicus ressuscité ! Tu sais ce que je veux dire. Ton

complice du Nord, avec le… Rogont montra le côté gauche de son visage d'une main nonchalante. L'œil. Enfin, sans l'œil.

— Jaloux, déjà ? murmura-t-elle, nauséeuse rien qu'à l'idée d'aborder le sujet.

— Un peu. Mais c'est la sienne qui m'inquiète. Il est tellement enclin à la violence.

— C'est pour ça que je l'ai embauché.

— Il est peut-être temps de le débaucher, alors. Les chiens fous agressent leur propriétaire plus souvent que ne le font leurs ennemis.

— Mais ils préfèrent de loin s'en prendre à l'amant de leur maîtresse.

Rogont se racla nerveusement la gorge.

— Et ce n'est pas souhaitable. Il est fermement attaché à toi. Et quand une bernacle est fermement attachée à la quille d'un bateau, il est parfois nécessaire de la détacher avec une force soudaine, inattendue et… irréversible.

— Non ! cria-t-elle, bien plus fort que prévu. Non. Il m'a sauvé la vie. Plus d'une fois. Et il a risqué sa vie pour le faire. Hier encore. Le faire tuer ? Non. Je lui suis redevable.

En grimaçant, elle se rappela l'odeur du fer que Langrier lui avait enfoncé dans le visage. *« Ça aurait dû être toi. »*

— Non. Je refuse qu'on le touche.

— Réfléchis-y, dit Rogont en s'approchant doucement. Je comprends ta réticence, mais ce serait la meilleure solution.

— La plus prudente, tu veux dire ? ricana-t-elle. Fous-lui la paix, sinon…

— Monzcarro, essaie de comprendre, il en va de ta sécurité… Aïe !

Elle sauta sur lui, lui donnant un coup dans le pied et lui vrillant le bras dans le dos, le forçant à se mettre à genoux, s'accroupissant sur lui et plaquant son visage contre le marbre froid.

— Tu ne m'as pas entendu dire non ? Si je voulais de la force soudaine, inattendue et irréversible… (Elle lui tordit un peu plus la main et il couina, se débattant vainement.) Je peux me débrouiller toute seule.

— Oui ! Aïe ! D'accord ! Je vois, je vois !

— Bien. Oublie-le.

Elle lui lâcha le poignet sans s'éloigner, haletante. Il se tourna sur le dos, se frottant doucement la main, la regardant, les sourcils froncés, elle assise à cheval sur son ventre.

— Tu n'avais pas besoin de faire ça.

— Ça m'a peut-être fait plaisir.

Elle regarda par-dessus son épaule. Sa queue était à moitié dure, frottant contre le dos de sa jambe. Elle reprit :

— Et peut-être qu'à toi aussi.

— Maintenant que tu le dis… Je dois avouer que j'aime assez me faire dominer.

Il lui frôla les genoux du bout des doigts, puis caressa ses cuisses balafrées.

— Tu ne crois pas… que je pourrais te persuader… de me pisser dessus ?

Monza fronça les sourcils.

— J'ai pas envie.

— Et si je te donne à boire ? Ensuite…

— Je pense que je vais m'en tenir au pot.

— Dommage. Le pot n'apprécierait pas.

— Une fois qu'il sera plein, tu pourras en faire ce que tu veux, ça te va ?

— Beurk. C'est pas du tout pareil.

Monza se dégagea en secouant la tête.

— Une fausse grande-duchesse pissant sur un homme qui se veut roi. Tu ne pourrais pas l'inventer.

— Assez.

Shivers était couvert de bleus, d'éraflures, d'écorchures. Une sale coupure dans son dos, là où c'était impossible de gratter. À présent que sa queue était ramollie ses blessures se rappelaient à lui, mettant sa patience à l'épreuve. Il en avait assez de tourner autour du pot, quand il était aussi évident qu'un cadavre pourrissant au milieu du lit.

— Si tu veux la mort de Murcatto, dis-le.

Elle s'arrêta, la bouche entrouverte.

— Ta franchise est surprenante.

— Pas vraiment, les tueurs borgnes sont souvent francs. Pourquoi ?

— Pourquoi quoi ?

— Pourquoi tu tiens autant à ce qu'elle meure ? Je suis un peu simple, mais pas complètement con. Je sais bien qu'une femme comme toi n'est pas attirée par mon joli visage. Ni par mon sens de l'humour. D'accord, tu veux te venger pour ce qu'on t'a fait à Sipani. Tout le monde aime se venger. Mais il y a autre chose.

— Il s'agit surtout de ça, quand même…, dit-elle en glissant un doigt le long de sa jambe. Quant à mon attirance pour toi… les hommes honnêtes m'intéressent plus que les jolis visages, mais je me demande si je peux te faire confiance ?

— Non. Si tu le pouvais, je ne serai pas si adapté à la tâche, n'est-ce pas ? (Il arrêta son doigt et attira son visage près de lui.) Qu'est-ce que ça t'apporte ?

— Aïe ! s'exclama-t-elle en grimaçant. Il y a un homme dans l'Union ! L'homme pour qui je travaille, celui qui m'a envoyée en Styrie espionner Orso !

— L'Infirme ?

Vitari l'avait mentionné. L'homme derrière le roi de l'Union.

— Oui ! Aïe ! Aïe !

Il relâcha son doigt qu'elle pointa de nouveau sur son torse en faisant la moue.

— Tu n'avais pas besoin de faire ça.

— Peut-être que ça m'a fait plaisir. Continue.

— Quand Murcatto m'a forcée à trahir Orso… elle m'a forcée à trahir l'Infirme aussi. Orso est un ennemi avec lequel je peux vivre…

— Mais pas cet Infirme ?

Elle déglutit.

— Non, pas lui.

— Un ennemi pire que le duc Orso, alors ?

— Bien pire. Et Murcatto est sa cible. Elle menace d'anéantir tous ses stratagèmes pour que Talins entre dans l'Union. Il veut qu'elle meure.

Le masque lisse était tombé. Les épaules voûtées, regardant fixement les draps, elle avait l'air assoiffée, malade, et terrifiée à l'extrême. Shivers appréciait. C'était peut-être le seul regard honnête qu'il avait vu depuis son arrivée en Styrie.

— Si je peux trouver un moyen de la tuer, je retrouve ma vie, murmura-t-elle.

— Et je suis dans ton chemin.

Elle le regarda, les yeux froids.

— Est-ce que tu peux le faire ?

— J'aurais pu, aujourd'hui.

Il avait failli lui fendre le crâne. Il avait failli la noyer dans le ruisseau. Elle aurait alors été forcée de le respecter. Au lieu de quoi, il l'avait sauvée. Parce qu'il avait espéré. Il espérait peut-être encore… mais il était idiot de continuer à espérer. Et Shivers en avait marre de passer pour un idiot.

Combien d'hommes avait-il tués ? Entre les batailles, les querelles, et les guerres du Nord ? Et au cours des six mois qu'il avait passés en Styrie ? Chez Cardotti, dans la folie des flammes ? Au milieu des statues dans le palais du Duc Salier ? En pleine bataille, quelques heures plus tôt ? Une vingtaine, peut-être. Ou plus. Et des femmes. Il avait du sang sur les mains, autant que le Neuf-Sanglant. Ajouter un cadavre à la liste ne lui coûterait certainement pas sa place au royaume des justes. Il grimaça.

— Je pourrais le faire.

Monza se fichait complètement de lui, ça se voyait comme sa cicatrice au milieu du visage. Pourquoi s'en ferait-il pour elle ?

— Je pourrais, et facilement.

— Dans ce cas, fais-le. (Elle s'approcha à quatre pattes, la bouche entrouverte, ses seins pâles pendant, le regardant droit dans l'œil.) Pour moi. (Ses tétons frôlèrent son torse en un mouvement de va-et-vient tandis qu'elle grimpait sur lui.) Pour toi. (Son collier de pierres rouge sang cliquetait contre son menton.) Pour nous.

— Il faut que je trouve le bon moment, dit-il en glissant la main le long de son dos, jusque sur ses fesses. Les précautions d'abord, hein ?

— Bien sûr. Tout ce qui est bien fait n'est jamais… précipité.

Son parfum qui l'enivrait, le doux arôme des fleurs se mélangeant à la vive odeur de la baise.

— Elle me doit de l'argent, grommela-t-il, dernière objection.

— Ah, l'argent. J'aurais aimé faire du commerce, tu sais. Acheter. Vendre. (Son souffle était chaud sur son torse, sa bouche, son visage.) Et de ma longue expérience, quand les gens commencent à parler de prix, l'affaire est déjà conclue. (Elle lui donna un léger coup de nez, ses lèvres frôlant la masse de cicatrices sur sa joue.) Fais ça pour moi, et je te promets que tu obtiendras plus que tu n'en pourras dépenser. (Le bout de sa langue, doux et apaisant, glissa doucement sur la chair crue près de son œil de métal.) J'ai un accord… avec la Banque… de Valint et Balk…

Tout ça pour rien

L'or scintillait au soleil, de cette lueur indéfinissable qui lui était propre. Un coffre rempli, exposé à la vue de tous, attirant les regards des hommes du camp plus sûrement que si une comtesse avait été lascivement étendue sur la table. Des piles de pièces chatoyantes. Le plus bel or de Styrie pressé dans les mains les plus sales. Plaisante ironie. Les pièces portaient les balances d'un côté, bien sûr, symbole traditionnel du commerce styrien depuis le temps du Nouvel Empire. De l'autre, le grave profil du Grand-Duc Orso de Talins. Une ironie encore plus plaisante, selon Cosca : payer les Mille Épées avec le visage de l'homme qu'ils venaient de trahir.

Formant une colonne inégale de soldats vérolés, irrités, sales et malades, la première compagnie du premier régiment des Mille Épées se présentait devant la table improvisée pour recevoir leur injuste dû. Le notaire en chef de la brigade et une dizaine des plus fiables vétérans les surveillaient, car rien que ce matin, Cosca avait été témoin de toutes sortes de tromperies imaginables.

Les hommes se présentaient plusieurs fois en changeant de tenue, donnant de faux noms ou ceux de camarades morts. Ils exagéraient, embellissaient ou inventaient tout simplement leur rang ou leur nombre d'années de service. Ils pleuraient leurs mères, leurs enfants ou connaissances malades. Ils délivraient une volée dévastatrice de plaintes sur la nourriture, la boisson, l'équipement, la maladie, les supérieurs, l'odeur des autres hommes, le mauvais temps, les affaires volées, les blessures endurées et infligées, les affronts à leur honneur inexistant, et ainsi de suite. Si le combat leur avait inspiré autant d'audace et de persévérance que la perspective de gagner une récompense imméritée, ils auraient constitué la plus grande force militaire de tous les temps.

Mais le premier sergent Cordial veillait. Il avait travaillé pendant des années dans les cuisines en Sécurité, où les arnaqueurs les plus tristement célèbres se battaient chaque jour pour avoir assez de pain afin de survivre, et il connaissait chaque tour, chaque piège et chaque stratagème pratiqué de ce côté-ci de l'enfer. Impossible de se soustraire à son regard de lynx. Le bagnard s'assurait qu'aucun brillant portrait du duc Orso ne soit distribué à tort.

Profondément désespéré, Cosca secoua la tête en regardant le dernier homme s'éloigner, la terrible claudication, pour laquelle il avait demandé compensation, miraculeusement guérie.

— Par les Parques, ils pourraient se réjouir du bonus ! Ce n'est pas comme s'ils avaient dû se battre pour le gagner ! Ou le voler eux-mêmes ! Je le jure, plus on donne à un homme, plus il en demande, et moins il est content. On n'apprécie jamais ce qu'on gagne pour rien. Que la peste s'abatte sur la charité !

Il donna une tape sur l'épaule du notaire, qui gribouilla une ligne tremblante sur sa page bien gardée.

— Les mercenaires ne sont plus ce qu'ils étaient, grommela l'homme en la raturant amèrement.

— Non ? Pour moi, ils sont toujours aussi violents et mesquins. « Les choses ne sont plus ce qu'elles étaient » est le cri de ralliement des esprits obtus. Quand les hommes disent que les choses étaient mieux, ils veulent invariablement dire qu'elles étaient mieux à leurs yeux, parce que dans leur

jeunesse, leurs espoirs étaient encore intacts. Le monde semble forcément plus sombre quand on s'approche de la tombe.

— Alors, rien ne change ? demanda le notaire, en levant les yeux.

— Certains s'améliorent, d'autres empirent, soupira Cosca. Mais à grande échelle, je ne perçois aucun changement significatif. Combien de nos héros avons-nous payés à présent ?

— Toute la compagnie de Squire, du régiment d'Andiche. Enfin, de l'ancien régiment d'Andiche.

Cosca mit une main sur ses yeux.

— S'il vous plaît, ne parlez pas de ce brave cœur. Sa perte me brise toujours. Combien en avons-nous payé ?

Le notaire se lécha les doigts, tourna quelques pages de son carnet et commença à compter les entrées.

— Quatre cent quatre, répondit Cordial.

— Et combien les Mille Épées comptent-elles d'hommes ?

Le notaire grimaça.

— En comptant tous les auxiliaires, les domestiques et les commerçants ?

— Absolument.

— Les putes, aussi ?

— En commençant par elles, elles travaillent plus dur que le reste de la brigade.

L'avocat leva les yeux au ciel.

— Euh…

— Douze mille huit cent dix-neuf, dit Cordial.

Cosca le regarda.

— J'ai entendu dire qu'un bon sergent vaut trois généraux, mais tu en vaux bien trente, mon ami ! Mais treize mille ? On sera encore là demain soir.

— C'est fort probable, grommela le notaire, tournant la page.

— La compagnie de Crapstane du régiment d'Andiche vient après. Enfin, de l'ancien… régiment… d'Andiche.

— Mmh, fit Cosca en voulant boire une gorgée de sa flasque, qui était malheureusement vide.

Il fronça les sourcils en regardant la bouteille de métal usée, se rappelant, mal à l'aise, l'assertion moqueuse de l'empoisonneur selon laquelle un homme ne change jamais. Si mal à l'aise, à vrai dire, qu'il avait d'autant plus besoin de boire.

— Un bref interlude, le temps que je fasse le plein. Alignez la compagnie de Crapstane.

Il se leva, grimaçant sous le coup de la douleur dans ses genoux, puis sourit. Au milieu de la boue, de la fumée et de la confusion qui régnait sur le camp, un colosse se dirigeait à grands pas vers lui.

— Eh, maître Shivers, du Nord froid et sanglant !

Ayant de toute évidence abandonné ses beaux habits, le Nordique portait un gilet de cuir sur une chemise grossière aux manches retroussées. Ses cheveux, aussi lisses que ceux d'un gentilhomme musselien lorsque Cosca l'avait rencontré, étaient redevenus broussailleux, et sa large mâchoire était couverte d'une barbe d'un peu plus de trois jours. Ce qui ne camouflait en rien la masse de cicatrices qui lui couvrait le côté du visage. Il faudrait plus que des poils pour cacher tout ça.

— Mon vieux compagnon d'aventure ! (Ou de meurtre, plus exactement.) Vous avez l'œil vif. (C'était littéralement vrai, le métal dans l'orbite vide du Nordique reflétant le soleil en un éclat

presque douloureux.) Vous avez l'air en forme, mon ami, très en forme.

Même s'il avait surtout l'air d'un sauvage mutilé.

— Cœur joyeux, visage joyeux ! déclara le Nordique avec un sourire oblique, la chair brûlée ne se soulevant que légèrement.

— Tout à fait. Souriez au petit déjeuner, et vous chierez de la joie avant midi. Est-ce que tu t'es battu ?

— Oh oui.

— C'est bien ce que je me disais. Tu m'as toujours semblé enclin à retrousser tes manches. C'était sanglant, non ?

— Oh oui.

— Certains hommes se délectent du sang, cependant, n'est-ce pas ? Je dois dire que tu en as connu quelques-uns qui étaient ainsi.

— Oh oui.

— Et où est ton employeur, ma célèbre élève, remplaçante et prédécesseur, le général Murcatto ?

— Derrière toi, dit une voix tranchante.

Il se retourna.

— Par les dents de Dieu, chère demoiselle, tu sais toujours surprendre !

Feindre l'étonnement lui permit d'étouffer la vague d'émotion qui accompagnait chaque apparition de Murcatto, menaçant de briser sa voix. Sa joue était barrée d'une longue cicatrice assortie d'un bleu, mais à part ça, elle avait l'air en forme. Très en forme.

— Ma joie de vous voir en vie est sans limites.

Il ôta son chapeau, la plume tombant comme pour s'excuser, et s'agenouilla devant elle dans la boue.

— Dis-moi que tu me pardonnes ma tirade. Tu vois bien que je ne pensais qu'à toi tout du long. Mon affection pour toi n'est en rien diminuée.

Elle gloussa.

— Affection, hein ?

Plus qu'elle ne le saurait jamais, plus qu'il ne pourrait jamais le lui avouer.

— Ce spectacle était donc donné en mon honneur ? Je pourrais m'évanouir de gratitude.

— L'un de tes traits les plus attachants, cette promptitude à t'évanouir, dit-il en se relevant douloureusement. Probablement dû à la sensibilité de ton cœur féminin. Suis-moi, je voudrais te montrer quelque chose.

Il l'emmena vers la ferme au milieu des arbres, ses murs délavés brillant dans le soleil de midi. Cordial et Shivers les suivaient comme de mauvais souvenirs.

— Je dois avouer qu'en plus de te rendre une faveur, et au-delà de l'envie de botter le train d'Orso, il y avait, disons, quelques problèmes de gains personnels à considérer.

— Certaines choses ne changent jamais.

— Rien ne change. Une grande quantité d'or gurkien se trouvait sur la balance. Enfin, tu es au courant, tu étais la première à l'offrir. Oh, et Rogont a été assez gentil pour me promettre, dans l'éventualité maintenant fort probable où il serait couronné roi de Styrie, le grand-duché de Visserine.

Elle poussa un cri de surprise qui lui procura une grande satisfaction.

— Toi ? Le putain de grand-duc de Visserine ?

— Je n'utiliserai probablement pas le mot « putain » sur mes décrets, mais sinon, oui. Le grand-duc Nicomo, ça sonne bien, non ? Après tout, Salier est mort.

— Je le sais bien.

— Il n'avait aucun héritier. La ville a été pillée, dévastée par le feu, son gouvernement s'est effondré, une grande partie de la population a fui, a été exterminée ou abusée. Visserine a besoin d'un chef fort et altruiste qui saura l'élever à sa gloire passée.

— Au lieu de quoi, elle t'aura toi.

Il se permit de glousser.

— Mais qui serait plus adapté ? Ne suis-je pas né à Visserine ?

— Comme beaucoup de gens. Et pourtant, ils ne s'attribuent pas tous la couronne du duc.

— Il n'y en a qu'une et elle est à moi.

— Pourquoi tu la veux ? Des engagements ? Des responsabilités ? Je croyais que tu avais horreur de ça.

— Je l'ai toujours pensé aussi, mais mes envies de liberté m'ont mené droit dans le caniveau. Ma vie n'a pas été productive, Monzcarro.

— Je ne te le fais pas dire.

— J'ai effrité mes dons pour rien. L'autoapitoiement et la haine personnelle m'ont guidé le long de chemins détestables vers l'autonégligence, l'automutilation et à la limite de l'autodestruction. Quel est le point commun dans tout ça ?

— L'égocentrisme ?

— Tout à fait. La vanité, Monza. Je suis obsédé par moi-même. Un reste d'enfance. J'ai besoin, pour mon bien et pour celui de mes camarades, de devenir adulte. De tourner mes talents vers l'extérieur. C'est ce que tu as toujours essayé de me dire. Il arrive un moment où un homme doit se fixer. Et quelle meilleure façon de le faire que de m'engager pleinement au service de ma ville natale ?

— T'engager pleinement… Je plains la pauvre ville de Visserine.

— Ils s'en sortiront mieux qu'avec ce voleur d'art.

— Maintenant, ils auront un ivrogne voleur de tout.

— Tu me sous-estimes, Monzcarro. On peut changer.

— Je pensais que tu venais de dire que rien ne changeait jamais.

— J'ai menti. Et pourquoi pas ? En un jour, j'ai gagné une fortune et, cerise sur le gâteau, l'un des plus grands duchés de Styrie.

Elle secoua la tête, partagée entre dégoût et émerveillement.

— Et tout ça sans te lever de ton fauteuil.

— C'est là mon vrai talent. Tout le monde peut gagner des récompenses, dit-il en levant les yeux vers les branches noires, le sourire aux lèvres. Or, il est fort peu probable que dans l'histoire du Cercle du Monde, un homme ait autant gagné en faisant si peu. Mais je ne suis pas celui qui profite le plus des exploits d'hier. Le grand-duc Rogont est, me semble-t-il, heureux de l'issue. Et tu t'approches encore de ta grande vengeance, non ? (Il se pencha vers elle.) À ce propos, j'ai un cadeau pour toi.

Elle fronça les sourcils, toujours suspicieuse.

— Quel cadeau ?

— Je détesterais gâcher la surprise. Sergent Cordial, pourrais-tu conduire ton ex-patronne et son

ami nordique à l'intérieur pour leur montrer ce qu'on a trouvé hier ? Tu le laisses à son entière disposition. (Il se retourna en souriant.) Nous sommes tous amis maintenant !

— Ici.

Cordial poussa la porte. Monza et Shivers échangèrent un regard. Il haussa les épaules. Elle se pencha sous le linteau pour pénétrer dans la pièce sombre et fraîche, au plafond voûté en briques et au sol de pierre sale strié de quelques rais de lumière. Tandis que ses yeux s'accoutumaient à l'obscurité, elle distingua la silhouette d'un homme recroquevillé dans un coin. Il s'avança, les chevilles entravées, et les ombres croisées des fenêtres sales tombèrent sur son visage.

Le prince Foscar, cadet du duc Orso. Monza se raidit.

Il avait enfin l'air d'avoir grandi, depuis la dernière fois qu'elle l'avait vu, sortant en courant du bureau de son père à Fontezarmo, gémissant qu'il ne voulait pas jouer de rôle dans ces meurtres. Il avait perdu le duvet qui ornait sa lèvre supérieure et gagné un œil au beurre noir. Son expression désolée vira à la terreur en voyant Shivers et Cordial entrer derrière elle. Pas le genre d'hommes à donner de l'espoir à un prisonnier, en somme. Il croisa enfin les yeux de Monza, à contrecœur, avec le regard hanté de celui qui sait ce qui l'attend.

— C'est donc vrai, murmura-t-il. Vous êtes en vie.

— Pas comme ton frère. Je l'ai poignardé à la gorge avant de le jeter par la fenêtre.

Foscar déglutit péniblement, sa pomme d'Adam faisant un bond.

— J'ai fait empoisonner Mauthis. Embroché Ganmark sous une tonne de bronze. Poignardé, noyé et pendu Fidèle à une roue de moulin. Il y tourne encore, à ce que je sache. Gobba a eu de la chance. Je lui ai simplement brisé les mains, les genoux et le crâne avec un marteau. (Plutôt qu'une sinistre satisfaction, la liste lui donnait la nausée, mais elle se força à l'énoncer.) Des sept hommes qui ont tué Benna, il ne reste que ton père. (Elle sortit la Calvez de son fourreau, le grincement de la lame aussi lugubre que le cri d'un enfant.) Ton père… et toi.

Il n'avait pas d'issue. Le visage de Cordial était aussi impassible que celui d'un mort. Appuyé contre le mur derrière elle, les bras croisés, Shivers souriait de toutes ses dents.

— Je comprends, dit Foscar en s'approchant.

De petits pas réticents, mais réguliers. Devant elle, il tomba à genoux. Comme il avait les mains ligotées dans le dos, il faillit tomber tout court. Il ne détacha pas son regard de celui de Monza.

— Je suis désolé.

— Oh putain, t'es désolé ? répéta-t-elle, les mâchoires serrées.

— Je ne savais pas ce qui allait se passer ! J'adorais Benna ! cria-t-il, la bouche tremblante, une larme coulant sur sa joue. (La peur, la culpabilité, ou un peu des deux.) Ton frère était comme… un frère pour moi. Je n'aurais jamais voulu… ça, pour vous deux. Je suis désolé… pour le rôle que j'y ai joué. (Il n'y avait joué aucun rôle. Elle le savait.) Je veux juste… je ne demande qu'à vivre !

— Benna aussi voulait vivre.

— S'il te plaît.

Il pleurait toujours, ses larmes dessinant des traînées scintillantes sur ses joues.

— Je ne demande qu'à vivre.

Elle eut la nausée, la bile montant dans sa bouche. Allez. Elle avait fait tout ce chemin pour cela, elle avait souffert et fait souffrir tant d'autres pour cela. Son frère n'aurait pas eu de doutes, plus maintenant. Elle pouvait presque l'entendre.

« Fais ce que tu as à faire. La conscience est une excuse. Pitié et lâcheté sont une même chose.

»

Il était temps de le faire. Il devait mourir.

« Fais-le maintenant. »

Mais son bras engourdi semblait peser une tonne. Elle contemplait le visage émacié de Foscar. Ses grands yeux désespérés. Il lui rappelait Benna. Quand il était jeune. Avant Caprile, avant les Doux Pins, avant qu'ils ne trahissent Cosca, avant qu'ils ne rejoignent les Mille Épées, même. Quand elle voulait simplement faire pousser des choses. Longtemps avant tout ça, le garçon qui riait dans les blés.

La pointe de la Calvez frémit, tomba, claqua contre le sol.

Foscar prit une longue inspiration tremblante, ferma ses yeux humides.

— Merci. J'ai toujours su que tu avais un cœur… qu'importe ce qu'ils disaient. Merci…

Shivers écrasa son poing dans son visage, et il s'affala sur le dos, le sang coulant de son nez cassé. Il éructa un bégaiement choqué avant que le Nordique ne lui monte dessus, les mains se fermant sur sa gorge.

— Tu ne demandes qu'à vivre, putain ? siffla Shivers, sans se départir de son sourire carnassier.

Foscar tapait du pied, impuissant, luttait en silence, se tortillait, son visage virant au rose, au rouge, au violet. Shivers attira la tête de Foscar contre lui, assez près pour l'embrasser presque, puis la claqua contre les pavés. Elle craqua violemment. Les bottes de Foscar tressautèrent, faisant tinter la chaîne qui les liait. Shivers lui tordit le cou, resserrant sa prise, les tendons crispés. Il lui releva doucement la tête avant de la claquer de nouveau contre le sol. Foscar tira la langue, une paupière clignotant, du sang sortant de son scalp.

Shivers grogna quelque chose en nordique, des mots que Monza ne comprenait pas, et continua de lui claquer la tête avec tout le soin du tailleur de pierre qui peaufine les détails. Encore et encore. Monza observait passivement la scène, la bouche entrouverte, tenant toujours vaguement son épée. Que pouvait-elle faire, que devait-elle faire ? Arrêter Shivers, ou l'aider ? Une mare de sang se formait sur les pavés, les murs en étaient éclaboussés. Une voix couvrit le bruit des os brisés. La voix de Benna, pensa-t-elle un instant, qui lui murmurait encore de le faire. Puis elle comprit que c'était la voix de Cordial, qui comptait calmement le nombre de fois où Shivers avait écrasé le crâne de Foscar sur le sol. Il en était à onze.

Shivers releva une dernière fois la tête sanglante du prince aux cheveux noirs et visqueux, puis la laissa tomber.

— Je pense que c'est bon. (Il se releva, une botte de chaque côté du cadavre de Foscar.) Ooh, ajouta-t-il en regardant ses mains, cherchant un endroit pour les essuyer. (Il les frotta l'une contre l'autre, s'étalant du sang séché jusqu'aux coudes.) Un de plus. (Il regarda Monza du coin de l'œil, la bouche tordue en un sourire.) Six sur sept, hein, Monza ?

— Six et un, grommela Cordial pour lui-même.

— Tout se passe comme tu l'espérais.

Elle baissa le regard vers Foscar, ses yeux louchant vers le plafond, une flaque noire entourant son crâne brisé. Sa voix sembla sortir de très loin, fine et fragile.

— Mais pourquoi…

— Pourquoi pas ? demanda Shivers, en s'approchant. (Elle vit son propre visage, pâle et balafré, reflété de façon tordue dans la sphère de métal inerte qui lui servait d'œil.) C'est pour ça qu'on est venus, non ? Ce pour quoi on s'est battus hier, dans la boue ? Je pensais que t'étais pas du genre à

laisser tomber ? Pitié et lâcheté sont une même chose, et tout ce discours de dure à cuire que tu m'as fait ? Par les morts, chef… (Il sourit, tordant les cicatrices sur sa joue droite, la gauche tachée de rouge.) … je pourrais presque jurer que t'es pas la sale putain que tu prétends être.

Sables mouvants

En prenant grand soin de ne pas attirer une attention malvenue, Morveer se glissa à l'arrière de la grande chambre publique du duc Orso. Pour une pièce aux dimensions aussi vastes, elle ne comptait que très peu d'occupants. Peut-être à cause des circonstances difficiles que vivait le grand homme. Avoir catastrophiquement perdu la bataille la plus importante de toute l'histoire de la Styrie rebutait forcément les visiteurs. Et pourtant, Morveer avait toujours été attiré par les employés placés dans des circonstances difficiles. Ils payaient généralement bien.

Le grand-duc de Talins avait sans aucun doute conservé sa majestueuse présence. Assis sur un trône doré en haut d'une grande estrade, vêtu de velours sable bordé d'or, il lançait des regards noirs aux heaumes brillants d'une dizaine de gardes non moins furieux. Il était flanqué de deux hommes diamétralement opposés. Sur sa droite, un vieillard replet au visage rubicond, plié en deux soit par révérence, soit du fait de son grand âge, sa chemise aux boutons chamarrés l'étranglant presque. Il avait laborieusement tenté de cacher sa calvitie presque complète en peignant vers l'avant quelques pauvres mèches de cheveux gris filandreux, qu'il avait laissés pousser à une longueur déraisonnée dans ce but précis. Le chambellan d'Orso. Sur sa gauche, un jeune homme aux cheveux frisés, étonnamment décontracté dans sa tenue de voyage, appuyé sur ce qui semblait être un long bâton. Malgré la sensation frustrante de l'avoir déjà vu, Morveer ne parvenait pas à le replacer, et sa relation avec le duc restait, pour l'instant, un mystère quelque peu inquiétant.

Le seul autre occupant de la pièce tournait le dos à Morveer, un genou posé sur le tapis rouge, tenant son chapeau dans une main. Même depuis l'autre bout de la pièce, le morceau de crâne chauve luisant de sueur était immanquable.

— Quelle aide apporte mon gendre, le roi de l'Union ? demandait Orso d'un ton de stentor.

Celui qui devait être ambassadeur gémit comme un chien battu attendant une punition supplémentaire.

— Votre gendre nous envoie ses sincères regrets.

— Ah bon ? Mais pas de soldats ! Que veut-il que je fasse ? Que je lance ses regrets sur mes ennemis ?

— Ses armées sont toutes prises par nos malheureuses guerres nordiques, et une révolte dans la ville de Rostod cause des difficultés supplémentaires. Les nobles sont réticents. Les paysans sont de nouveau agités. Les commerçants…

— Les commerçants sont en retard sur leurs paiements. Je vois. Si les excuses étaient des soldats, il nous aurait envoyé une puissante foule !

— Il croule sous les problèmes…

— Lui, il croule ? Lui ? Ses fils ont-ils été assassinés ? Et ses soldats massacrés ? Ses espoirs sont-ils tous anéantis ?

L'ambassadeur se frotta les mains.

— Votre Excellence, il n'en peut plus ! Il regrette infiniment, mais…

— … Mais il ne nous aidera pas ! Grand Roi de l'Union ! Un beau parleur avec un radieux sourire quand le soleil se lève, mais dès que les nuages se pointent, ne cherchez pas d'abri à Adua. Je suis pourtant intervenu en sa faveur à point nommé, non ? Quand la horde gurkienne s'élevait à ses portes ! Mais maintenant qu'il me faut son aide… « Pardonnez-moi, Père, mais je n'en peux plus. » Il n'en peut plus. Hors de ma vue, salaud, avant que les regrets de votre maître ne vous coûtent votre langue ! Hors de ma vue, et dites à l'Infirme que je vois bien sa patte dans tout ça ! Dites-lui qu'il en paiera le prix ! (Les cris furieux du grand-duc couvraient les pas précipités de l'ambassadeur qui se retirait en toute hâte, transpirant toujours autant.) Dites-lui que je me vengerai !

L'ambassadeur contourna Morveer, tout en génuflexions, et on ferma lourdement les grandes portes derrière lui.

— Qui est donc cet homme au fond de la pièce ?

La voix d'Orso, soudain calme, n'en était pas pour autant rassurante. Bien au contraire.

Morveer déglutit en foulant le tapis rouge sang. Orso arborait cet air de méprisante autorité qui rappela déplaisamment à Morveer sa rencontre avec le directeur de l'orphelinat, lorsqu'il avait dû s'expliquer au sujet des oiseaux morts. Rouge de honte et d'horreur au souvenir de cette entrevue, les jambes tremblantes au souvenir de la punition. Il exécuta sa révérence la plus déférente et la plus flagorneuse, gâchant malheureusement l'effet en heurtant le sol des doigts dans sa nervosité.

— Je vous présente Castor Morveer, Votre Excellence, dit le chambellan, lui lançant un regard dédaigneux par-dessus son nez protubérant.

Orso observa le nouveau venu.

— Et qui est donc ce Castor Morveer ?

— Un empoisonneur.

— Maître… empoisonneur, corrigea Morveer.

Il pouvait être très obséquieux quand cela s'avérait nécessaire, mais il insistait platement sur son titre correct. Ne l'avait-il pas gagné, après tout, à force de sueur, de danger, de profondes blessures physiques et émotionnelles, de longues études et de nombreux, très nombreux revers douloureux ?

— « Maître » ? ricana Orso. Quels grands nobles avez-vous empoisonnés pour gagner ce préfixe ?

Morveer se permit le plus faible des sourires.

— La grande-duchesse Sefeline d'Osprie, Votre Excellence. Le comte Binardi d'Étrée et ses deux fils, même si leur bateau a ensuite coulé et qu'on ne les a jamais retrouvés. Ghassan Maz, Satrape de Kadir, et ensuite, lorsque des désaccords sont apparus, son successeur Souvon-yin-Saul. Le vieux lord Isher, du Midderland, également de mon fait. Le prince Amrit, qui aurait été héritier du trône de Muris…

— J'ai cru comprendre qu'il était mort de causes naturelles.

— Quelle mort pourrait être plus naturelle pour un homme puissant qu'une dose de Fleur de Léopard administrée dans l'oreille par un fil en suspension ? Puis l'amiral Brant, de la flotte murisienne, et sa femme. Son mousse aussi, hélas, qui passait par là, une jeune vie prématurément écourtée. Je détesterais gâcher davantage le temps précieux de Votre Excellence, mais la liste est bien longue, très distinguée, et surtout très décédée. Avec votre permission, je n'ajouterai que le nom le plus récent à tout cela.

Orso inclina doucement la tête. Morveer nota avec plaisir qu'il avait perdu son sourire narquois.

— Un certain Mauthis, dirigeant du bureau de Port Ouest de la Banque de Valint et Balk.

Le visage du duc était aussi impassible qu'un mur de pierre.

— Qui était votre employeur ?

— Je fais de mon devoir professionnel de ne jamais mentionner le nom de mes employeurs… mais je pense que les circonstances sont exceptionnelles. J'ai été engagé par nulle autre que Monzcarro Murcatto, la Bouchère de Caprile. (Dans son excitation, il ne put résister à une dernière arabesque.) Je crois que vous la connaissez.

— Quelque… peu, murmura Orso.

La dizaine de gardes du duc s'agita sinistrement, comme directement contrôlée par l'humeur de son maître. Morveer se rendit compte qu'il était peut-être allé un soupçon trop loin et, sentant sa vessie faiblir, fut forcé de presser ses genoux l'un contre l'autre.

— Vous avez infiltré les bureaux de Valint et Balk à Port Ouest ?

— Oui, croassa Morveer.

Orso lança un regard oblique à l'homme aux cheveux frisés.

— Je vous félicite pour cette réussite. Mais elle a été la cause d'un inconfort certain chez moi-même et mes associés. Je vous en prie, expliquez-moi pourquoi je ne devrais pas vous tuer pour ça.

Morveer tenta de détendre l'atmosphère avec un gloussement vivace, qui s'évapora malheureusement dans la froide grandeur de la pièce.

— Je… euh… je n'avais aucune notion, bien sûr, que vous en pâtiriez. Aucune. Vraiment, tout cela est dû à un regrettable fléau. Voyez-vous, ce n'est qu'à cause d'une négligence volontaire, d'une malhonnêteté délibérée, d'un mensonge, même, de la part de mon assistante que j'ai accepté ce travail. Je n'aurais jamais dû faire confiance à cette salope avide…

Il comprit que blâmer les morts ne le sauverait pas. Les grands hommes veulent des vivants pour responsables, pour pouvoir les torturer, les pendre, les décapiter ou autre. Les cadavres n'offrent aucune satisfaction. Il changea rapidement de tactique.

— Je n'étais que l'outil, Votre Excellence. Que l'arme. Une arme que j'offre maintenant à votre main de diriger comme bon vous semble.

Il fit une nouvelle révérence, plus basse encore, ses muscles fessiers, déjà endoloris d'avoir dû gravir la maudite montagne de Fontezarmo tremblant sous l'effort nécessaire pour l'empêcher de tomber la tête la première.

— Vous cherchez un nouvel employeur ?

— Murcatto s'est révélée aussi traîtresse envers moi qu'envers Votre Illustre Excellence. Cette femme est un vrai serpent. Insaisissable, venimeuse et… froide, finit-il piteusement. J'ai eu la chance d'échapper à ses griffes toxiques vivant, et je cherche maintenant réparation. Avec une grande détermination, et sans accepter qu'on me la refuse !

— Les réparations seraient une bonne chose pour nous tous, murmura l'homme aux cheveux frisés. La nouvelle de la survie de Murcatto s'est répandue comme un feu de joie dans les rues de Talins. Son visage est sur tous les murs.

Morveer les avait vus en passant à travers la ville.

— Ils disent que vous l'avez poignardée au cœur, mais qu'elle a survécu, Votre Excellence.

Le duc ricana.

— Si je l'avais poignardée, je n'aurais jamais visé son cœur. C'est sans aucun doute son organe le moins vulnérable.

— Ils disent que vous l'avez brûlée, noyée, coupée en quartiers et jetée de votre balcon, mais

qu'elle a été recousue et ressuscitée. Ils disent qu'elle a tué deux cents hommes dans les gués de la Sulva. Qu'elle a chargé vos rangs seule et qu'elle les a pulvérisés comme de la paille semée au vent.

— Une théâtralité qui trahit le style de Rogont, siffla le duc à travers ses dents serrées. Ce salaud est né pour être un auteur d'inventions plutôt qu'un gouverneur d'hommes. Nous entendrons bientôt que Murcatto s'est fait pousser des ailes et a donné naissance au second-né d'Euz !

— Je n'en serais pas tellement surpris. Des affiches placardées à tous les coins de rues l'élèvent au rang d'instrument des Parques, envoyé pour délivrer la Styrie de votre tyrannie.

— Un tyran, moi ? aboya sinistrement le duc. Comme le vent tourne rapidement en ces temps modernes…

— Ils disent qu'on ne peut pas la tuer.

— Ah… vraiment ? dit Orso avant de tourner ses yeux rougis vers Morveer. Qu'en dites-vous, empoisonneur ?

— Votre Excellence, répondit-il avec sa plus basse révérence, j'ai bâti une carrière à succès sur le principe qu'il n'est rien de vivant qui ne puisse perdre la vie. C'est l'aisance remarquable du meurtre, plutôt que son impossibilité, qui m'a toujours étonné.

— Pouvez-vous le prouver ?

— Votre Excellence, je vous supplie humblement d'en avoir l'opportunité, dit Morveer avec une autre révérence.

Il était d'avis qu'on ne pouvait jamais trop faire de révérences devant les hommes du rang d'Orso. Mais il s'était aussi fait la réflexion que ces personnes à l'*ego* démesuré étiraient la patience de leurs interlocuteurs.

— Eh bien voilà. Tuez Monzcarro Murcatto. Tuez Nicomo Cosca. Tuez la comtesse Cotarda d'Affoia. Tuez le duc Lizorio de Puranti. Tuez le Premier citoyen Patine de Nicante. Tuez le chancelier Sotorius de Sipani. Tuez le grand-duc Rogont avant qu'il ne soit couronné. Je n'aurai peut-être pas la Styrie, mais j'aurai ma vengeance. Vous pouvez compter là-dessus.

Morveer avait souri chaudement au début de la liste. Mais à la fin, il ne lui restait qu'un rictus figé par le plus grand des efforts sur son visage défait. Il semblait que son audacieux pari avait été spectaculairement dépassé. Il se rappela sa tentative contre quatre de ses tourmenteurs de l'orphelinat en mettant des sels de Lankam dans l'eau, qui s'était soldée, bien sûr, par la mort impromptue de tout le personnel de l'établissement, ainsi que de la plupart des enfants.

— Votre Excellence, croassa-t-il, c'est une grande quantité de meurtres.

— Et quelques jolis noms pour votre petite liste, non ? Les récompenses seront tout aussi significatives, vous pouvez compter là-dessus, n'est-ce pas, Maître Sulfur ?

— Oui.

Les yeux de Sulfur passèrent de ses ongles au visage de Morveer. Des yeux de couleurs différentes, remarquait à présent celui-ci. Un vert et un bleu.

— Je représente, voyez-vous, la Banque de Valint et Balk.

— Ah.

Soudain, et avec un inconfort certain, Morveer le replaça. Il l'avait vu parler dans les couloirs de la banque avec Mauthis à peine quelques jours avant que l'endroit ne soit jonché de cadavres.

— Ah. Je ne savais vraiment pas, vous comprenez…

Comme il aurait aimé ne pas avoir tué Day. Il aurait alors pu la dénoncer, offrant une proie tangible pour remplir les donjons du duc. Heureusement, il semblait que Maître Sulfur ne cherchait

pas de boucs émissaires. Pas encore.

— Oh, mais vous n'étiez que l'arme, comme vous dites. Si vous pouvez frapper aussi efficacement pour nous, vous n'avez pas à vous inquiéter. Par ailleurs, Mauthis était d'un ennui mortel. Disons que si vous réussissez, vous empocherez un million de balances ?

— Un… million ? murmura Morveer.

— Il n'est rien de vivant qui ne puisse perdre la vie, répéta Orso, les yeux rivés sur le visage de l'empoisonneur. Alors, au travail !

Ils s'approchèrent de la maison à la nuit tombée, les lampes allumées dans les fenêtres sales, les étoiles éparpillées dans le doux ciel nocturne comme des diamants sur un tissu de joaillier. Shenkt n'avait jamais aimé Affoia. Jeune homme, il y avait étudié avant de se prosterner devant son maître et de jurer de ne plus jamais se prosterner. Il était tombé amoureux, là-bas, d'une femme trop riche, trop vieille et bien trop belle pour lui, et qui en avait fait un imbécile. Les rues étaient bordées de colonnes anciennes et de palmiers assoiffés, mais aussi des restes amers de sa honte et de sa jalousie enfantines. Même si la vie vous forge une carapace d'acier, les blessures de l'enfance ne se referment jamais.

Shenkt n'aimait pas Affoia, mais la piste l'avait mené ici. Il lui faudrait plus que d'affreux souvenirs pour l'empêcher de terminer le travail.

— C'est la maison ?

Elle était enterrée dans les ruelles sinueuses des plus vieux quartiers de la ville, loin des places de marché placardées d'affiches pour les élections, les grandes qualités des candidats recouvertes de mots bien moins flatteurs. C'était un petit bâtiment, aux linteaux penchés et au toit pentu, coincé entre un atelier et un appentis.

— C'est la maison.

Le mendiant avait une voix douce, mais son haleine sentait les fruits pourris.

— Bien, dit Shenkt en posant cinq balances dans sa paume râpeuse. C'est pour vous. (Il ferma le poing de l'homme autour de l'argent puis le tint un instant.) Ne revenez jamais. (Il se pencha, et pressa plus fort.) Jamais.

Il se glissa dans la rue pavée, enjambant le muret devant la maison. Son cœur battait étonnamment vite, la sueur perlait sur son front. Traversant le jardin en friche, ses vieilles bottes trouvant les espaces silencieux entre les mauvaises herbes, il s'avança vers la fenêtre éclairée. Réticent, presque effrayé, il jeta un coup d'œil à l'intérieur. Trois enfants étaient assis sur un tapis rouge devant une cheminée. Deux filles et un garçon, roux tous les trois. Ils jouaient avec un cheval à roulettes peint de couleurs vives. Se bousculant pour monter dessus, puis se poussant autour de la pièce. Il s'accroupit, fasciné, et les regarda s'amuser.

Innocents. Insouciants. Face à un monde de possibles. Avant de devoir choisir, ou de ne pas pouvoir le faire. Avant que les portes ne commencent à se fermer, les envoyant sur le seul chemin restant. Avant qu'ils ne se prosternent. Pour l'instant, mais plus pour très longtemps, ils pouvaient devenir n'importe quoi.

— Bien, bien. Qu'avons-nous là ?

Accroupie devant lui, sur le toit bas de l'appentis, la tête penchée sur le côté ; un rai de lumière venant de la fenêtre éclairant des cheveux rouges, un sourcil rouge, un œil plissé, une joue ornée de taches de rousseur, le coin d'une bouche. Elle tenait dans son poing une chaîne avec une croix de métal aiguisé oscillant légèrement au bout.

Shenkt soupira.

— Il faut croire que tu gagnes.

Elle atterrit à quatre pattes dans la poussière. Elle se leva, grande et mince, puis s'avança vers lui, la main levée.

Il inspira, tout doucement.

Il discernait chaque détail de son visage, chaque tache de rousseur, chaque ride, ses cils sableux qui se baissaient quand elle clignait des yeux.

Il entendait son cœur battre, aussi fort qu'un bélier à une porte.

Boum… boum… boum…

Elle glissa les mains autour de son crâne, et ils s'embrassèrent. Il enroula ses bras autour d'elle, pressa son corps contre le sien ; elle emmêla ses doigts dans ses cheveux, la chaîne frottant contre son épaule, la croix métallique se cognant doucement contre l'arrière de ses jambes. Un long baiser, doux, languissant, qui lui donna la chair de poule des pieds jusqu'au bout des lèvres.

Elle s'éloigna.

— Ça fait un moment, Caz.

— Je sais.

— Trop longtemps.

— Je sais.

Elle indiqua la fenêtre.

— Tu leur manques.

— Je peux…

— Tu sais bien que oui.

Elle le guida vers la porte, le long de l'étroit couloir, détachant la chaîne de son poignet pour la pendre à un crochet. La plus âgée des enfants sortit de la pièce en courant, puis s'arrêta net en le voyant.

— C'est moi. (Il s'approcha doucement d'elle, la voix étranglée.) C'est moi.

Les deux autres suivirent, le dévisageant sans dépasser leur sœur. Shenkt n'avait peur de personne, mais devant ces enfants, il était lâche.

— J'ai quelque chose pour vous. (Il glissa ses doigts tremblants dans sa poche.) Caz. (Il sortit un chien taillé, et le petit garçon qui portait son nom le lui arracha en souriant.) Kande. (Dans les mains en coupe de la petite fille, il glissa un oiseau qu'elle regarda bêtement.) Et pour toi, Tee.

Il offrit le chat à la plus grande.

Elle le prit.

— Plus personne ne m'appelle comme ça.

— Je suis désolée d'être parti si longtemps.

Il passa la main dans les cheveux de la jeune fille qui s'éloigna. Il sentit le contact de la faucille contre sa poitrine, qui l'incita à se redresser pour reculer. Les trois enfants le regardaient, leurs animaux taillés dans les mains.

— Au lit, maintenant, dit Shylo. Il sera encore là demain, ajouta-t-elle avant de le regarder en fronçant le nez. Pas vrai, Caz ?

— Oui.

Elle ignora leurs plaintes en indiquant l'escalier.

— Au lit.

Ils s'exécutèrent doucement, pas à pas, le garçon bâillant, la plus jeune fille tête basse, l'autre se plaignant qu'elle n'était pas fatiguée.

— Je viendrai vous chanter une chanson plus tard. Si vous ne faites aucun bruit d'ici là, peut-être même que votre père viendra siffler les notes graves.

La plus jeune fille lui sourit à travers la rambarde en haut de l'escalier, jusqu'à ce que Shylo pousse son père dans le séjour et ferme la porte.

— Ils ont tellement grandi, murmura-t-il.

— Ça leur arrive souvent. Qu'est-ce que tu fais ici ?

— Je ne peux pas simplement…

— Tu sais bien que si, et tu sais bien que tu ne le fais jamais. Pourquoi es-tu…

Elle vit le rubis sur son index et fronça les sourcils.

— C'est la bague de Murcatto.

— Elle l'a perdue à Puranti. J'ai bien failli l'attraper.

— L'attraper ? Pourquoi ?

Il fit une pause.

— Elle est impliquée… dans ma vengeance.

— Toi et ta vengeance. Est-ce que tu ne crois pas que tu serais plus heureux en oubliant ?

— Un caillou serait plus heureux s'il était un oiseau ; il pourrait s'envoler en toute liberté. Un caillou n'est pas un oiseau. Est-ce que tu travaillais pour Murcatto ?

— Oui. Et ?

— Elle est où ?

— Tu es venu pour ça ?

— Ça. (Il regarda au plafond.) Et eux. (Il la regarda dans les yeux.) Et toi.

Elle sourit, des rides se formant au coin de ses yeux. Il fut surpris de constater à quel point il aimait ces lignes.

— Caz, Caz. Pour un salaud aussi malin, t'es parfois bien stupide. Tu cherches toujours les mauvaises choses aux mauvais endroits. Murcatto est à Osprie, avec Rogont. Elle s'est battue à ses côtés. Tous ceux qui ont des oreilles sont au courant.

— Je n'en savais rien.

— Tu n'écoutes pas. Elle est devenue assez proche du Duc du Délai. Je suppose qu'il la mettra à la place d'Orso, pour garder le peuple de Talins de son côté quand il voudra la couronne.

— Alors, elle va le suivre. À Talins.

— Oui.

— Alors, je vais les suivre. À Talins. (Il fronça les sourcils.) J'aurais très bien pu l'attendre là-bas en fait.

— Tu as toujours préféré chasser, mais c'est plus facile d'attendre que l'objet de notre désir vienne à nous.

— J'étais sûr que tu aurais trouvé un autre homme, depuis le temps.

— J'en ai trouvé quelques-uns. Ils ne sont pas restés. (Elle lui tendit la paume.) Prêt à siffler ?

— Toujours.

Il lui prit la main et la suivit en haut de l'escalier.

VII

TALINS

« La vengeance est un plat qui se mange froid. »
Choderlos de Laclos

Rogont d'Osprie était en retard aux Doux Pins, mais Salier de Visserine avait toujours l'avantage du nombre et était trop fier pour se retirer. Surtout lorsque l'ennemi était dirigé par une femme. Il lutta, perdit, finit par battre en retraite, et laissa la ville de Caprile sans défense. Plutôt que de faire face à un pillage inévitable, les citoyens ont ouvert leurs portes au Serpent de Talins en espérant obtenir sa pitié.

Monza entra à cheval, laissant la plupart de ses hommes dehors. Les Baoliens, alliés d'Orso, avaient été convaincus de se battre à leur manière aux côtés des Mille Épées. De fiers combattants à la réputation sanglante. Celle de Monza était sanglante elle aussi, et elle leur en faisait d'autant moins confiance.

— Je t'aime.

— Bien sûr que oui.

— Je t'aime, mais garde les Baoliens hors de la ville, Benna.

— Tu peux me faire confiance.

— Je te fais confiance. Garde les Baoliens hors de la ville.

Chevauchant pendant trois heures dans le soleil déclinant, elle était retournée au champ de bataille des Doux Pins, où le duc Orso lui avait exposé, au cours du dîner, ses plans pour la fin de la saison.

— Graciez les citoyens de Caprile, s'ils me jurent complète allégeance, me paient des indemnités et m'acceptent à leur tête.

— Les gracier, Votre Excellence ?

— Vous savez ce que ça veut dire, non ?

Elle savait. Elle ne pensait pas que c'était son cas à lui.

— Je veux leurs terres, pas leurs vies. À quoi bon avoir des cadavres à mes ordres ? Vous avez gagné une belle bataille. On vous portera en triomphe, vous défilerez dans les rues de Talins.

Ça ferait plaisir à Benna, au moins.

— Vous êtes trop bon, Votre Excellence.

— Ha ! Peu de gens partagent votre avis.

La chevauchée du retour fut joyeuse, dans l'aube fraîche, Fidèle riant avec elle. Ils discutèrent de la richesse du sol des rives de la Capra en regardant les blés mûrs ondoyer dans le vent.

Puis elle vit la fumée s'élever de la ville, et elle sut.

Des morts plein les rues. Hommes et femmes, jeunes et vieux. Picorés par des oiseaux. Couverts de mouches. Unique signe de vie, un chien était venu boiter à côté de leurs chevaux. Les fenêtres et portes béantes ouvraient sur du vide. Des rangées entières de maisons réduites en cendres : il ne restait que quelques feux et colonnes de fumée.

La veille au soir, une cité pleine de vie. Ce matin, Caprile était l'enfer incarné.

Benna ne l'avait pas écoutée. Les Baoliens avaient commencé le travail, certes, mais les mercenaires des Mille Épées, ivres et énervés à l'idée de manquer un pillage facile, s'étaient volontiers joints au massacre. Une sombre compagnie dans un sombre environnement offre aux hommes les plus vils une opportunité sans pareille de se comporter en animaux, et très peu d'hommes sous la commande de Monza se seraient retenus d'en profiter. Les limites de la civilisation, loin d'être ces prétendus murs imprenables, se dissolvent parfois comme fumée au vent.

Monza descendit de son cheval et vomit l'excellent petit déjeuner du duc Orso sur les pavés

souillés.

— Ce n'est pas ta faute, dit Fidèle, posant une grande main sur son épaule.

Elle le repoussa.

— Je le sais bien.

Mais ses entrailles rebelles n'étaient pas de cet avis.

— Nous sommes au beau milieu des Années Sanglantes, Monza. C'est comme ça.

Elle monta les marches de la maison qu'ils avaient prise, la bouche amère. Benna dormait, une pipe de brou à la main. Elle le secoua pour le réveiller.

— Je t'avais dit de les maintenir hors de la ville !

Elle l'emmena à la fenêtre, lui montrant l'étendue du désastre.

— Je ne savais pas ! J'ai dit à Victus… je crois…

Il s'effondra au sol pour pleurer, noyant dans ses larmes toute la colère de Monza. Elle n'aurait pas dû le laisser aux commandes. Elle ne pouvait pas lui faire porter le poids de ses actes. C'était un jeune homme bon, sensible, il ne l'aurait pas supporté. Elle s'agenouilla à côté de lui, le serrant dans ses bras pour lui murmurer des mots de réconfort tandis que les mouches bourdonnaient à la fenêtre.

— Orso veut nous porter en triomphe…

Les rumeurs se propagèrent rapidement. Le Serpent de Talins avait ordonné le massacre. Envoyé les Baoliens en ville, car elle en voulait plus. Elle ne nia pas son nouveau surnom, la Bouchère de Caprile. Les gens préféraient croire un mensonge criard qu'une série d'accidents. Ils préféraient croire que le monde était empli de mal plutôt que de malchance, d'égoïsme et de stupidité. Et puis, les rumeurs avaient un avantage. Elle était plus terrifiante que jamais, or il est bon d'être craint.

À Osprie, on la dénonçait. À Visserine, on brûlait des images d'elle. À Affoia et à Nicante, on offrait des fortunes à quiconque la tuerait. Tout autour de la mer Azur, on faisait sonner les cloches à sa honte. Mais à Estriani, ils la célébraient. À Talins, ils s'assemblaient dans les rues pour scander son nom, la couvrir de pétales de fleurs. À Césale, ils élevèrent une statue en son honneur. Un objet affreux, couvert de feuilles d'or qui pelèrent rapidement. Benna et elle, dans une pose qu'ils n'avaient jamais prise, à cheval tous les deux, fronçant les sourcils vers un noble futur.

C'était là toute la différence entre un héros et un salaud, un soldat et un meurtrier, une victoire et un crime. Selon le côté de la rivière que vous habitiez.

Retour à la maison

Monza n'allait pas vraiment bien.

Elle avait les jambes endolories, les fesses irritées par la selle, les épaules si raides qu'elle tournait sans arrêt la tête comme une chouette folle, dans une futile tentative pour les délier. Quand une source de douloureuse agonie s'estompait, une autre s'élevait pour combler le vide. Son auriculaire semblait attaché à un nerf à vif, la souffrance remontant jusqu'au coude dès qu'elle essayait d'utiliser sa main. Elle plissait les yeux, aveuglée par l'implacable soleil dans le ciel bleu clair, une migraine tambourinant contre son crâne rapiécé. Des gouttes de sueur perlaient sur son front, dégoulinant dans son cou pour se rassembler autour des cicatrices laissées par le fil de Gobba, qui grattaient terriblement. Sa peau était irritée, collante, moite. Elle cuisait dans son armure comme des abats dans une boîte en fer.

Rogont l'avait habillée en ce qu'un simplet aurait imaginé être une représentation de la Déesse de la Guerre, malheureux assemblage d'acier brillant et de soie brodée qui offrait le confort d'une armure complète, et la protection d'une chemise de nuit. Pourtant faite sur mesure par le propre armurier de Rogont, l'avant de sa cuirasse ornée d'or était bien plus ample que nécessaire. Selon le Duc du Délai, cela ferait plaisir au peuple.

Un peuple qui s'était déplacé en masse.

Les Talinais avaient envahi les rues. Ils s'agglutinaient aux fenêtres et sur les toits dans le but d'apercevoir sa silhouette. Ils s'assemblaient en foules vertigineuses dans les squares et les jardins, jetant des fleurs, agitant des banderoles, brûlant d'espoir. Ils criaient, hurlaient, rugissaient, gémissaient, applaudissaient, tapaient du pied, sifflaient, en une compétition visant à lui faire éclater les tympans. Des groupes de musiciens s'étaient formés au coin des rues, jouant des airs martiaux à son approche, les cuivres militaires se mêlant au chant désaccordé du groupe improvisé suivant, en un raffut patriotique meurtrier sans queue ni tête.

Le même triomphe que celui qui avait suivi sa victoire aux Doux Pins, sauf qu'entre-temps, elle était devenue plus vieille et plus réticente, que son frère pourrissait dans la boue au lieu de se repaître de gloire, et qu'elle était suivie de son ancien ennemi Rogont et non de son ancien allié Orso. C'était peut-être simplement ça, l'histoire. Échanger un salaud contre un autre, sans meilleure alternative.

Ils traversèrent le Pont des Larmes, le Pont de la Monnaie, le Pont des Mouettes, des oiseaux de pierre observant d'un œil sévère la procession, les eaux brunes de l'Étris bouillonnant lentement en contrebas. Chaque fois que Monza franchissait un coin, une nouvelle vague d'applaudissements l'accueillait. Suivie d'une nouvelle vague de nausée. Son cœur battait la chamade. Elle craignait de se faire tuer à n'importe quel instant. Les lames et les flèches semblaient plus probables que les fleurs et les mots doux, et bien plus mérités. Les agents du Duc Orso, ou ses alliés de l'Union, ou des centaines d'autres qui gardaient une quelconque rancœur envers elle. Si elle avait été dans la foule à regarder passer une femme habillée de la sorte, elle l'aurait tuée par principe. Mais Rogont avait

bien répandu ses rumeurs. Les Talinais l'aimaient. Ou aimaient ce qu'elle représentait. Ou faisaient semblant.

Ils scandaient son nom, le nom de son frère et le nom de ses victoires. Afieri. Caprile. Musselia. Les Doux Pins. La Haute Rive. Les gués de la Sulva, aussi. Elle se demandait s'ils savaient ce qu'ils acclamaient. Des endroits où elle avait laissé dans son sillage des monceaux de cadavres. La tête de Cantain pourrissant sur les portes de Borletta. Son couteau dans l'œil d'Hermon. Gobba, mis en pièces, dépecé par des rats dans les égouts, juste sous leurs pieds. Mauthis et ses employés avec leurs classeurs empoisonnés, leurs doigts empoisonnés, leur langue empoisonnée. Ario et tous ses noceurs massacrés chez Cardotti, Ganmark et ses gardes exterminés, Fidèle accroché à la roue, la tête de Foscar éclatée sur le sol poussiéreux. Des cadavres à la pelle. Elle ne les regrettait pas tous, mais certains, oui. Aucun d'eux ne semblait représenter une raison valable de faire la fête. Elle leva les yeux en grimaçant vers les visages radieux aux fenêtres. C'était peut-être là la différence entre elle et ces gens.

Ils aimaient peut-être les cadavres, tant que ce n'étaient pas les leurs.

Elle jeta un coup d'œil par-dessus son épaule, vers ses prétendus alliés, mais ils ne la réconfortaient pas vraiment. Le Grand-Duc Rogont, roi en devenir, souriant à la foule depuis son nœud de gardes alertes. Son affection envers elle durerait tant qu'elle lui serait utile. Shivers et son œil d'acier brillant, un homme qui était passé, sous ses tendres mains, d'aimable optimiste à meurtrier mutilé. Cosca lui fit un clin d'œil, l'allié le moins fiable du monde et l'ennemi le plus imprévisible, capable de retourner sa veste à tout moment. Cordial… qui savait ce que cachaient ces yeux sans vie ?

Derrière eux, les membres restants de la Ligue des Huit. Ou Neuf. Lizorio de Puranti et sa belle moustache broussailleuse, qui s'était habilement glissé dans le camp de Rogont après une alliance des plus courtes avec Orso. La comtesse Cotarda et son oncle veillant toujours non loin. Patine, Premier citoyen de Nicante, port d'empereur et guenilles de paysan, qui avait refusé de s'impliquer dans la bataille des gués mais prenait joyeusement part à la victoire. Il y avait même des représentants de villes qu'elle avait pillées au nom d'Orso, les citoyens de Musselia, et Étrée, une nièce du Duc Cantain aux yeux sournois qui avait soudain été propulsée Duchesse de Borletta et semblait s'en délecter.

Des gens qu'elle avait considérés comme ses ennemis pendant si longtemps qu'elle avait du mal à s'habituer au changement et, à en croire leur expression quand leurs yeux croisaient les siens, le sentiment était réciproque. Elle était l'araignée qu'ils devaient supporter dans leur garde-manger pour les débarrasser des mouches. Et une fois les insectes envolés, qui veut d'une araignée dans sa salade ?

Elle se retourna, les épaules baignées de sueur, et essaya de fixer son regard au loin. Ils passèrent la courbe sans fin de la baie, les mouettes tournoyant en criant au-dessus de leurs têtes. L'odeur de sel vicié de Talins ne la quitta pas de toute la route. Ils dépassèrent les chantiers maritimes, les quilles non terminées de deux grands navires de guerre posés sur les roulettes comme les squelettes de deux baleines échouées. Ils dépassèrent les faiseurs de corde et les tisseurs de voiles, les dépôts de bois et les tourneurs sur bois, les faiseurs de cuivre et de chaînes. Ils dépassèrent le grand marché aux poissons puant, ses étals vides, ses galeries silencieuses, peut-être pour la première fois depuis la victoire des Doux Pins, dernière occasion en date de remplir les rues d'une foule sauvagement heureuse.

Derrière les taches multicolores de l'humanité, les bâtiments étouffaient sous les affiches, une habitude à Talins depuis plus ou moins l'invention de la presse. Les vieilles victoires, les avertissements, les décrets, les fanfaronnades patriotiques éternellement recouvertes par de plus récentes nouvelles. Le dernier lot portait un visage féminin, sérieux, d'une froide beauté. Monza comprit avec un haut-le-cœur que c'était censé être le sien, surmontant l'inscription : « Force, Courage, Gloire. » Orso lui avait une fois appris que si on le criait assez souvent, un mensonge se changeait en vérité. Ainsi son visage soi-disant honnête se répétait à l'infini, collé, déchiré et corné sur les murs sales. Sur le pignon du prochain bâtiment en ruine, un autre lot d'affiches, mal dessinées et imprimées à la va-vite, sur lesquelles elle tenait maladroitement une épée sous le slogan : « Ne capitulez jamais, n'abandonnez jamais, ne pardonnez jamais. » Peint sur les briques au-dessus en lettres rouges de la taille d'un homme, un simple mot :

« Vengeance. »

Monza déglutit, plus nauséeuse que jamais. Ils passèrent les quais sans fin où les vaisseaux de pêche, de plaisance et de commerce de toutes formes et de toutes nations flottaient sur les vagues de la grande baie, les toiles d'araignées des voiles ponctuées de marins qui regardaient le Serpent de Talins s'emparer de la ville.

Tout ce qu'avait craint Orso.

Cosca était tout à fait à l'aise.

Il faisait chaud, mais la mer miroitante apportait une brise rafraîchissante, et l'un de ses nouveaux chapeaux, une légion en constante expansion, lui protégeait les yeux. Le défilé n'était pas sans risques, la foule contenant certainement plus d'un assassin hardi, mais pour une fois il était loin d'être la cible la plus haïe. *À boire, à boire, à boire*, bien sûr, la voix d'ivrogne dans son crâne ne se tairait jamais vraiment. Mais c'était moins un hurlement désespéré maintenant, davantage une rumeur grincheuse, et les acclamations aidaient décidément à la noyer.

À part la vague odeur d'algues, il se sentait comme à Osprie, après sa célèbre victoire à la bataille des Îles. Debout sur ses étriers en tête de colonne, recevant les applaudissements, les mains en l'air, en criant :

— Assez, assez !

L'air de dire :

— Encore, encore !

C'était la grande-duchesse Sefeline, tante de Rogont, qui s'était alors baignée dans sa gloire, quelques jours avant de tenter de l'empoisonner. Quelques mois avant que la marée de la bataille ne se retourne contre elle et qu'elle ne soit empoisonnée à son tour. Telle était la politique styrienne. Il se demanda, brièvement, pourquoi il s'y lançait.

— Le lieu évolue, les gens vieillissent, les visages changent, mais les applaudissements restent les mêmes, vigoureux, contagieux, et de courte durée.

— Hmm, grogna Shivers.

La conversation du Nordique se limitait dorénavant essentiellement à ce monosyllabe, qui suffisait amplement à Cosca. Malgré ses efforts, il avait toujours grandement préféré parler plutôt qu'écouter.

— J'ai toujours détesté Orso, bien sûr, mais je ne me réjouis que très peu de sa chute.

Ils entraperçurent une imposante statue du terrible Duc de Talins dans une rue parallèle. Orso avait toujours été un modèle enthousiaste pour les sculpteurs, s'ils voulaient bien l'utiliser comme

sujet. Celle-ci était entourée d'échafaudages, des hommes agglutinés autour de son visage sérieux le criblant de coups de marteaux.

— Les héros d'hier sont rapidement chassés. J'en sais quelque chose.

— T'es de retour, on dirait.

— C'est exactement mon idée ! Nous suivons tous le cours de la marée. Nous les écoutons acclamer Rogont et ses alliés, qui étaient encore récemment la foule la plus méprisable du monde. (Il désigna les affiches battant au vent placardées sur le mur le plus proche, sur lesquelles on voyait Orso se faire noyer dans des latrines.) Retire simplement cette dernière couche et je te parie que tu en trouveras d'autres qui dénoncent la moitié de cette procession des façons les plus ignobles. Je me rappelle Rogont faisant ses besoins dans une assiette que goûtait le duc Salier. Une autre du duc Lizorio essayant de monter son cheval. Et quand je dis monter…

— Hmm, dit Shivers.

— Le cheval n'était pas impressionné. Ôte encore quelques autres couches de papier et, je rougis de l'admettre, tu en trouveras me condamnant comme le salaud au cœur le plus noir de tout le Cercle du Monde, mais maintenant…

Cosca souffla un baiser extravagant vers quelques dames au balcon qui lui sourirent, en complète adoration devant leur nouveau héros.

Le Nordique haussa les épaules.

— Les gens ne savent pas se tenir, ici. Le vent les pousse où bon lui semble.

— J'ai beaucoup voyagé (si fuir un champ de bataille ravagé après l'autre comptait comme voyager), et selon mon expérience, les gens ne se tiennent pas mieux ailleurs. (Il dévissa le bouchon de sa flasque.) Les hommes cultivent toutes sortes de croyances générales qu'ils trouvent bien dérangeantes quand vient le moment de les appliquer à leur propre vie. Peu de gens laissent la morale se mettre en travers de l'opportunisme. Ou même de la facilité. Un homme qui croit réellement en une chose au-delà du point où elle lui en coûte est un personnage rare et dangereux.

— Il faut être sacrément bizarre pour choisir le droit chemin simplement parce que c'est le droit chemin.

Après avoir bu une longue gorgée de sa flasque, Cosca grimaça.

— Il faut être sacrément bizarre pour reconnaître le droit chemin, déjà. Moi, clairement, je n'y arrive pas.

Debout sur ses étriers, il secoua son chapeau au vent, criant comme un garçon de quinze ans. Les foules rugirent leur approbation. Comme s'il avait été un homme pour qui cela valait le coup de rugir. Et pas du tout Nicomo Cosca.

Tout doucement, bien trop bas pour que quelqu'un l'entende, comme si les notes n'existaient que dans sa tête, Shenkt chantonnait.

— Elle est là !

Le silence pesant fit place à un tonnerre d'applaudissements. Les gens sautaient, levaient les bras, criaient avec un enthousiasme hystérique. Ils riaient, pleuraient, se réjouissaient comme si leur vie allait être changée du tout au tout simplement parce qu'on avait volé un trône pour l'offrir à Monzcarro Murcatto.

C'était une marée que Shenkt avait souvent observée en politique. Pendant une courte période suivant son ascension au pouvoir, quelle qu'en soit la raison, un chef ne peut rien dire ou faire de mal, le peuple se laissant aveugler par ses propres rêves d'un avenir meilleur. Rien ne dure, bien sûr.

Avec une vitesse alarmante le plus souvent, l'image sans faille du chef se ternit au fur et à mesure des menues déceptions, échecs et frustrations de ses sujets, et il ne peut plus rien faire de bien. Les gens exigent un nouveau chef, pour qu'ils puissent se sentir renaître. Une nouvelle fois.

À présent, ils portaient Murcatto aux nues avec tant de vigueur que, même s'il les avait déjà vus faire une dizaine de fois, Shenkt s'était presque autorisé à espérer. Ce serait peut-être un grand jour, le premier d'une nouvelle ère, et il serait fier dans les années à venir d'y avoir pris part. Même si sa part était sombre. Certains hommes, après tout, ne peuvent jouer que les rôles de méchants.

— Par les Parques, dit Shylo à ses côtés, une moue méprisante aux lèvres. Ils l'ont déguisée ? On dirait un putain de chandelier doré. Une tête de proue criarde, plaquée or pour cacher la moisissure.

— Moi, je la trouve bien.

Shenkt était content de la voir encore en vie, sur un cheval noir en tête d'une colonne scintillante. Peut-être que le duc Orso était fini, que son peuple acclamait un nouveau chef, que son palais de Fontezarmo était assiégé. Ça ne changeait absolument rien. Shenkt avait un travail, et il le mènerait jusqu'au bout, si amer soit-il. Comme il l'avait toujours fait. Certaines histoires, après tout, ne peuvent avoir qu'une fin amère.

Murcatto s'approcha, une expression de résolution sanglante dans les yeux. Shenkt aurait beaucoup aimé s'avancer, fendre la foule, sourire, lui tendre la main. Mais il y avait bien trop de spectateurs, trop de gardes. Le moment viendrait où il la saluerait, face à face.

Pour l'instant, il chantonnait, immobile, tandis qu'elle le dépassait sur son cheval.

Tellement de gens. Trop pour les compter. Si Cordial avait essayé, il aurait eu l'air étrange. Il repéra soudain le visage de Vitari dans la foule, à côté d'un homme émacié aux cheveux courts, blonds, le sourire fané. Cordial se leva sur ses étriers mais quelqu'un leva une banderole, et il les perdit de vue. Un millier d'autres visages en une mêlée aveuglante. Il se concentra sur le défilé.

S'ils avaient été en Sécurité, et que Murcatto et Shivers avaient été des prisonniers, Cordial aurait su en voyant le regard du Nordique qu'il voulait la tuer. Mais ils n'étaient malheureusement pas en Sécurité et Cordial ne comprenait pas les règles, ici. Surtout quand les femmes entraient en jeu, car elles lui étaient étrangères. Peut-être que Shivers l'aimait, et que cet air de rage assoiffée était le regard du désir. Cordial savait qu'ils avaient baisé à Visserine, il les avait assez entendus, mais il pensait qu'elle se tapait le grand-duc d'Osprie ces temps-ci, et il n'avait pas la moindre idée de ce que ça impliquait. C'était là le problème.

Cordial n'avait jamais compris la baise, et encore moins l'amour. Quand il était revenu à Talins, Sajaam l'avait parfois emmené voir les putes, qu'il présentait comme une récompense. Ça lui semblait grossier de refuser une récompense, même s'il n'en voulait vraiment pas. Pour commencer, il avait bien du mal à garder sa queue dure. Même après, le plus grand plaisir qu'il retirait de cette sale affaire, c'était de compter le nombre de coups de reins avant que ce soit fini.

Il essaya de calmer ses nerfs à vif en comptant les foulées de son cheval. Mieux valait éviter les confusions embarrassantes et garder ses soucis pour lui en laissant les choses suivre leur cours. Si Shivers la tuait, après tout, ça ne changeait pas grand-chose pour Cordial. Sans doute beaucoup de gens voulaient-ils la tuer. C'était ce qui arrivait quand on était très exposé.

Shivers n'était pas un monstre. Mais il en avait assez.

Assez de se faire traiter comme un imbécile. Assez de ses bonnes intentions et de tout le mal qu'elles lui avaient fait. Assez d'écouter sa conscience. Assez de s'inquiéter pour les autres. Et surtout, assez de son douloureux visage. Il grimaça en enfonçant ses ongles dans ses cicatrices.

Monza avait raison. Pitié et lâcheté sont une même chose. Il n'y avait pas de récompense pour les comportements corrects. Pas dans le Nord, pas ici, nulle part. La vie était une vraie salope qui donnait ce qu'ils voulaient à ceux qui savaient se servir. Le bien était du côté des plus tenaces, des plus traîtres, des plus sanglants, et la façon dont toutes ces andouilles l'acclamaient en était la preuve. Il la regardait chevaucher sereinement devant lui, sur son cheval noir, ses cheveux noirs volant doucement au vent. Elle avait eu raison sur toute la ligne.

Et il allait l'assassiner, simplement parce qu'elle avait couché avec un autre.

Il avait pensé la poignarder, la taillader, la saigner de dix manières différentes. Il pensait aux marques sur ses côtes, à glisser doucement une lame entre elles. Il avait songé aux cicatrices sur son cou, et à la façon dont il plaquerait ses mains autour pour l'étrangler. Il se disait que ce serait bien d'être proche d'elle une dernière fois. Étrange, il lui avait sauvé la vie tant de fois, il avait risqué la sienne pour le faire, et maintenant il réfléchissait au meilleur moyen de l'achever. Le Neuf-Sanglant lui avait dit une fois : « La ligne qui sépare l'amour et la haine n'est pas plus large que la lame d'un couteau. »

Shivers connaissait des centaines de façons de tuer une femme qui mèneraient au même résultat. Le problème, c'était où et quand. Elle s'attendait à être poignardée à n'importe quel moment. Peut-être pas par lui, mais elle restait constamment sur ses gardes. Il n'était pas le seul à la vouloir morte. Rogont le savait, et il la protégeait comme un avare protège son butin. Il avait besoin d'elle pour gagner tous ces gens, aussi ses hommes la surveillaient-ils en permanence. Shivers devrait donc attendre que le moment se présente. Qu'importe, il saurait être patient. Comme l'avait dit Carlot, tout ce qui est bien fait n'est jamais… précipité.

— Approche-toi d'elle.

— Hein ?

Nul autre que le grand-duc Rogont, chevauchant à sa droite. Il fallut un effort à Shivers pour ne pas enfoncer son poing dans le visage narquois du bellâtre.

— Orso a encore des amis par ici, dit Rogont en balayant nerveusement la foule du regard. Des agents, des assassins. Il y a des dangers partout.

— Des dangers ? Tout le monde a pourtant l'air de s'amuser.

— Tu te moques de moi ?

— Je ne saurais pas par où commencer.

Shivers garda une expression impassible, et Rogont fut incapable de déterminer s'il était sérieux.

— Approche-toi d'elle ! Tu es censé être son garde du corps !

— Je sais ce que je suis, riposta Shivers en lui adressant son plus grand sourire. Ne vous inquiétez pas pour ça.

Avec un coup de talons, il rattrapa Monza comme on le lui avait demandé. Suffisamment près pour voir les muscles de sa mâchoire crispés sur le côté de son visage. Suffisamment près pour sortir sa hache et lui fendre le crâne.

— Je sais ce que je suis, murmura-t-il.

Il n'était pas un monstre. Mais il en avait assez.

Le défilé se termina enfin au cœur de la ville, sur la place en face de l'ancien Sénat. Le toit du grand bâtiment s'était effondré des siècles plus tôt et les mauvaises herbes s'insinuaient dans les fissures entre les marches. Les gravures de dieux oubliés sur le fronton colossal n'étaient plus qu'un amas de formes floues, des promontoires pour un million de mouettes. Les dix grosses colonnes

tachées de fientes et placardées de vieilles affiches en morceaux qui le supportaient semblaient terriblement décentrées. Mais l'imposante relique écrasait toujours les plus petits bâtiments nés autour de lui, clamant la majesté perdue du Nouvel Empire.

Une estrade reliait les marches à la marée humaine amassée sur la place. Au coin, la vieille statue de Scarpius, qui faisait quatre fois la taille d'un homme, offrait de l'espoir au monde. Des années plus tôt, sa main tendue s'était cassée au niveau du poignet et, flagrante allégorie de la direction de Styrie, personne ne s'était soucié de la remplacer. Des gardes encadraient sinistrement la statue, les marches, les colonnes. Même s'ils portaient la croix de Talins, Monza se doutait qu'il s'agissait des hommes de Rogont. La famille nouvellement formée de Styrie n'était pas prête à accueillir des soldats en bleu Osprien.

Après avoir mis pied à terre, elle traversa l'étroit couloir qui fendait la foule. Les gens se pressaient contre les gardes, criaient son nom, la suppliaient de les bénir. Comme si être touché de la main de Monza pouvait leur faire un quelconque bien. Ça n'en avait jamais fait à personne. Les yeux fixés droit devant elle, comme toujours, la mâchoire endolorie d'être si crispée, elle attendait la lame, la flèche, l'aiguille qui sonnerait le glas. Elle aurait joyeusement tué pour l'oubli du brou, mais elle essayait de se freiner, sur le meurtre comme sur la drogue.

Elle gravit les marches sous le regard de Scarpius qui semblait dire : *« Ils n'ont pas trouvé mieux que cette salope ? »* Le monstrueux fronton se dressait derrière lui et elle se demanda si les centaines de tonnes de pierre en équilibre sur ces colonnes ne choisiraient pas ce moment pour s'écraser et annihiler toute la direction de la Styrie, et elle avec. Une partie d'elle-même, plus importante que prévu, espérait que ce serait le cas, pour mettre fin à cette terrible épreuve.

Un troupeau de citoyens dirigeants, les plus intelligents et les plus cupides, en d'autres termes, s'étaient rassemblés au centre de l'estrade, transpirant dans leurs vêtements les plus coûteux, la contemplant aussi avidement que de la volaille face à un bol de graines. Ils firent une révérence en les voyant s'approcher, Rogont et elle, hochant la tête de concert comme s'ils s'y étaient entraînés. Cela l'irrita plus que tout le reste.

— Redressez-vous, grogna-t-elle.

Rogont tendit la main.

— Où est le bandeau ? demanda-t-il en claquant des doigts. Le bandeau, le bandeau !

Le citoyen de devant ressemblait à une mauvaise caricature de la sagesse : nez busqué, barbe neigeuse et voix profonde sous un chapeau de feutre vert en forme de pot de chambre retourné.

— Madame, mon nom est Rubine, nominé pour parler au nom des citoyens.

— Je suis Scavier, dit une femme dont le corset laissait entrevoir un décolleté renversant.

— Et je suis Grulo, se présenta un grand homme mince, chauve comme un œuf, bousculant presque Scavier au passage.

— Nos deux plus grands commerçants, expliqua Rubine.

L'annonce impressionna peu Rogont.

— Et ?

— Et, avec votre permission, Votre Excellence, nous espérions discuter de certains détails de l'arrangement…

— Eh bien, allons-y !

— Pour ce qui est du titre, nous avions pensé peut-être nous éloigner de la noblesse. Les « grands-ducs » sont empreints de la tyrannie d'Orso.

— Nous espérions…, tenta Grulo en secouant une bague vulgaire, quelque chose qui pourrait refléter l'autorité du peuple ordinaire.

Rogont grimaça en regardant Monza, comme si l'expression « peuple ordinaire » avait le goût de pisse.

— Autorité ?

— « Président élu », peut-être ? proposa Scavier. « Premier citoyen » ?

— Après tout, ajouta Rubine, le précédent grand-duc est toujours, techniquement… en vie.

Rogont grinça des dents.

— Il est assiégé à trente kilomètres d'ici, à Fontezarmo, fait comme un rat ! Ce n'est qu'une question de temps avant que justice soit faite.

— Mais vous comprenez que les légalités peuvent s'avérer dérangeantes…

— Les légalités ? marmonna furieusement Rogont. Je serai bientôt roi de Styrie et je veux être couronné, entre autres, par la grande-duchesse de Talins ! Je serai roi, vous comprenez ? Les légalités m'importent peu !

— Mais, Votre Excellence, ça ne semblerait pas approprié…

La patience réputée excessive de Rogont semblait être devenue fort courte ces dernières semaines.

— Semblerait-il approprié de… disons, vous pendre ? Ici. Maintenant. Avec tous les autres salopards réticents de la ville. Vous pourriez discuter de légalités entre vous du bout de votre corde.

La menace flotta entre eux un long moment inconfortable. Monza se pencha vers Rogont, très consciente du grand nombre de regards fixés sur eux.

— Ce qu'il nous faut, c'est un peu d'unité, non ? J'ai comme l'impression que des pendaisons enverraient le message inverse. Arrangeons tout ça, d'accord ? Ensuite, nous pourrons tous nous reposer.

Grulo s'éclaircit la voix.

— Bien sûr.

— Une longue conversation qui finira où nous l'avons commencée, coupa Rogont. Donnez-moi ce fichu bandeau !

Scavier lui tendit un bandeau doré.

Monza se retourna face à la foule.

— Peuple de Styrie ! rugissait Rogont derrière elle. Je vous présente la grande-duchesse Monzcarro de Talins !

Il lui posa le bandeau sur la tête.

Et aussi simplement que ça, elle fut élevée dans les cercles vertigineux du pouvoir.

Dans un léger bruissement, la foule se prosterna. La place était silencieuse, suffisamment pour qu'elle puisse entendre les mouettes sur le fronton crier et battre des ailes. Et même une fiente s'écrasant sur sa droite, tachant les pierres antiques d'un dépôt blanc, noir et gris.

— Qu'est-ce qu'ils attendent ? murmura-t-elle à Rogont en bougeant les lèvres le moins possible.

— Un discours.

— De moi ?

— De qui d'autre ?

Elle fut saisie d'une effrayante vague d'horreur. Elle était en infériorité numérique, à plus ou moins cinq mille contre une. Mais elle avait le sentiment que, pour sa première action en tant que chef

d'État, fuir lâchement l'estrade ne constituerait peut-être pas le bon message. Elle s'avança donc doucement, chaque pas lui coûtant une dose de courage inégalée, luttant pour ordonner son flot de pensées, inventer des mots qu'elle n'avait pas dans le peu de temps dont elle disposait. Sortant de l'ombre de Scarpius, elle se retrouva dans la lumière, une mer de visages levés vers elle, les yeux brillant d'espoir. Leurs murmures épars se changèrent en chuchotements nerveux, puis en un silence inquiétant. Elle ouvrit la bouche, ne sachant pas vraiment ce qui allait en sortir.

— Je n'ai jamais été une…

Sa voix n'était qu'un mince coassement. Elle dut tousser pour l'éclaircir, crachant par-dessus son épaule avant de comprendre qu'elle n'aurait vraiment pas dû.

— Je n'ai jamais été une grande oratrice ! (C'était assez évident.) Je préfère agir plutôt que discuter ! Née à la ferme, en fait. Nous nous occuperons d'Orso d'abord ! Nous nous débarrasserons du salopard ! Puis… puis… ensuite la bataille sera terminée.

Un étrange murmure traversa la foule agenouillée. Pas de sourire, mais des regards distants, des yeux embués, quelques têtes hochées. Elle fut surprise de ressentir un pincement dans sa poitrine. Elle n'avait jamais vraiment pensé qu'elle voulait que les combats cessent. Elle n'avait jamais vraiment rien connu d'autre.

— La paix. (Ce murmure avide se propagea de nouveau sur la place.) Nous aurons un roi. Toute la Styrie, marchant unie. Et la fin des Années Sanglantes. (Elle pensa au vent dans les blés.) Faire pousser des choses, peut-être. Je ne peux pas vous promettre un monde meilleur, il restera toujours tel qu'il est. (Elle baissa les yeux vers ses pieds, passant son poids d'une jambe à l'autre.) Mais je peux vous promettre de faire de mon mieux, pour ce que ça vaut. Nous essaierons d'avoir assez pour tout le monde, et nous verrons où ça nous mènera.

Elle croisa le regard d'un vieil homme, qui la contemplait avec une émotion larmoyante, la lèvre tremblante, une main sur la poitrine.

— C'est tout, conclut-elle.

N'importe qui de normal aurait revêtu une tenue légère en un jour aussi étouffant, mais Murcatto, avec son don caractéristique pour faire les choses à l'envers, avait choisi une armure complète et flamboyante. La seule option de Morveer était donc de viser son visage. Enfin, une plus petite cible présentait simplement pour un homme aussi talentueux un défi plus satisfaisant. Il prit une grande inspiration.

À son grand désespoir, elle bougea au moment crucial, baissant les yeux vers l'estrade, et la flèche, manquant son visage d'un cheveu, s'écrasa sur l'une des colonnes de l'ancien Sénat.

— Merde, siffla-t-il autour de l'embouchure de sa sarbacane, fouillant déjà sa poche en quête d'une autre flèche, retirant son capuchon et glissant doucement le trait dans le tube.

Coup de malchance comme Morveer en subissait depuis sa naissance, juste au moment où il appliquait la sarbacane sur sa bouche, Murcatto termina sa rhétorique incompétente d'un lapidaire « C'est tout. » La foule se mit à applaudir vigoureusement, et son coude fut bousculé par un paysan enthousiaste posté près de lui dans l'embrasure d'une porte.

Le missile létal manqua sa cible et disparut dans la foule en délire au bas de l'estrade. L'homme dont les amples gestes avaient été responsables de sa mauvaise visée se tourna vers lui, son large visage gras empreint de suspicion. Il avait l'allure d'un fermier, des mains comme des pierres, la flamme de l'intellect humain brûlant à peine derrière ses yeux porcins.

— Eh, qu'est-ce que vous…

Maudit soit le prolétariat qui venait de réduire à néant la tentative de Morveer.

— Mes profonds regrets, mais pourriez-vous me tenir ça un instant ?

— Hein ? demanda l'homme en regardant la sarbacane qu'on venait de lui coller dans les mains. Ah ! ajouta-t-il quand Morveer lui enfonça une aiguille dans le poignet. C'est quoi ce bordel ?

— Merci infiniment.

Morveer récupéra la sarbacane et la glissa avec l'aiguille dans l'une de ses multiples poches cachées. Il faut à la majorité des hommes bien longtemps pour s'énerver réellement, généralement suivant un prévisible rituel de menaces, d'insultes, de postures agressives et de bousculades. L'action instantanée leur est entièrement étrangère. Le pousseur de coude commença donc seulement à s'agacer un peu.

— Toi ! s'exclama-t-il en attrapant Morveer par le manteau. Viens là !

Son regard se perdit dans le vague. Il chancela, cligna des yeux, tira la langue. Morveer le saisit par les aisselles, s'effondrant soudain sous le poids quand les genoux de l'homme lâchèrent, le posa au sol, sentant un désagréable tapotement dans son dos.

— Il va bien ? grogna quelqu'un.

Morveer leva les yeux pour voir une demi-douzaine d'hommes semblables le dévisageant, les sourcils froncés.

— Beaucoup, beaucoup trop de bière ! cria Morveer par-dessus le bruit, en ajoutant un petit gloussement artificiel. Mon compagnon ici présent est un peu en état d'ébriété.

— Ébrié-quoi ? demanda l'un d'eux.

— Bourré ! dit Morveer en se penchant. Il était tellement, tellement fier que le grand Serpent de Talins soit la maîtresse de nos destins. Comme nous tous, non ?

— Aye ! murmura un autre, perplexe mais assez flatté. Bien sûr. Murcatto ! finit-il faiblement, au son des grognements approbateurs de ses camarades simiesques.

— Née parmi nous ! cria un autre en secouant son poing.

— Oh, bien évidemment. Murcatto ! La liberté ! L'espoir ! La délivrance de la stupidité bourrue ! Nous y sommes, les amis !

Morveer grogna sous l'effort en déplaçant le gros homme, ou plutôt le gros cadavre, dans l'ombre de la porte. Il se redressa en grimaçant sous la douleur. Puis, voyant que les autres ne lui prêtaient plus attention, il se glissa dans la foule, bouillonnant de rage. C'était vraiment incroyable que ces imbéciles acclament si vigoureusement une femme qui, loin d'être née parmi eux, avait vu le jour sur un carré de merde à la limite du territoire talinais où la frontière était notoirement flexible. Une paysanne, une voleuse impitoyable, mauvaise, menteuse, séductrice d'apprentie, reine de massacres qui baisait bruyamment sans un filigrane de conscience, et dont les seules qualifications pour être chef étaient des manières lugubres, quelques victoires contre une opposition incompétente, la propension susmentionnée à l'action rapide, une chute du haut d'une montagne et le hasard d'un visage hautement attirant.

Il était forcé de se répéter, comme il l'avait si souvent fait, que la vie était rendue infiniment plus simple pour les gens jolis.

La peau du lion

Beaucoup de choses avaient changé depuis la dernière fois que Monza avait monté la colline de Fontezarmo, avec son frère. Difficile de croire que c'était à peine un an plus tôt. L'année la plus sombre, la plus folle, la plus sanglante d'une terrible vie. Une année qui l'avait menée de morte à duchesse, et qui pouvait encore très bien la renvoyer dans l'autre sens.

Au lieu de l'aube, c'était le crépuscule, le soleil sombrant à l'ouest, dans leur dos, tandis qu'ils montaient le chemin sinueux. De chaque côté, là où le sol était plus ou moins plat, des hommes avaient planté des tentes. Assis devant en groupes oisifs à la lumière vacillante des feux de camp, ils mangeaient, buvaient, réparaient leurs chaussures ou polissaient leurs armures, et regardaient tous Monza passer.

Cette année, elle était accompagnée d'une garde d'honneur – une dizaine d'hommes choisis par Rogont suivaient comme des chiots le moindre de ses mouvements. Elle était épatée qu'ils n'essaient pas tous de l'accompagner aux toilettes. La dernière chose que souhaitait le roi en devenir était que Monza tombe à nouveau d'une montagne. Pas avant qu'elle n'ait joué son rôle dans son couronnement, en tout cas.

En lieu et place de Rogont, Orso était à présent son pire ennemi. Pour une femme qui aimait la stabilité, elle avait bien retourné sa veste en quatre saisons.

À la place de Benna, elle avait Shivers à ses côtés. Ils n'échangeaient pas un mot, encore moins des plaisanteries. Son visage n'était qu'une ombre, son œil aveugle brillant dans les dernières lueurs du jour. Même si elle savait qu'il ne voyait pas, elle avait l'impression qu'il était constamment fixé sur elle. Et si Shivers ne parlait pas, elle l'entendait répéter : *« Ça aurait dû être toi. »*

Au sommet, on avait allumé des feux de camp, points lumineux sur les pentes, lueur jaune bordant les murs et tours noirs, et colonnes de fumée s'élevant dans l'obscurité naissante. La route tourna encore une fois, avant de s'arrêter net devant une barricade de trois charrettes renversées. Assis sur une chaise pliante, Victus se réchauffait les mains devant un feu, sa collection de chaînes volées scintillant à son cou. Souriant de toutes ses dents en la voyant arrêter son cheval, il lui adressa une révérence à la fois absurde et ridicule.

— La grande-duchesse de Talins, ici dans notre pauvre camp ! Votre Excellence, nous sommes une honte ! Si nous avions eu plus de temps pour préparer ta royale visite, nous aurions nettoyé un peu !

Il désigna des bras la mer de boue retournée, de rochers nus et d'ordures éparpillées le long de la montagne.

— Victus, l'esprit mercenaire incarné, s'exclama-t-elle en descendant de cheval, essayant de ne pas laisser transparaître la douleur. Aussi cupide qu'un canard, aussi brave qu'un pigeon, aussi loyal qu'un coucou.

— Je me suis toujours inspiré d'oiseaux plus nobles. J'ai peur que vous deviez laisser les chevaux, nous allons creuser des tranchées en amont. Orso est un hôte peu gracieux ; il s'est mis à

attaquer ses invités à la catapulte.

Il se leva et, après avoir essuyé la poussière de sa chaise, la désigna d'une main garnie de bagues.

— Veux-tu que les garçons te portent là-haut ?

— Je vais marcher.

Il ricana, moqueur.

— Et quelle belle image tu feras, je n'en ai aucun doute, même si je me disais que tu aurais pu porter de la soie, étant donné ton haut rang.

— L'habit ne fait pas le moine, Victus, dit-elle en ricanant à son tour devant ses bagues. Un tas d'ordures est toujours un tas d'ordures, même si tu le recouvres d'or.

— Oh, comme tu m'as manqué, Murcatto. Continue, alors.

— Attendez là, dit-elle aux gardes de Rogont.

Leur incessante présence sur ses talons lui donnait l'air faible. Comme si elle en avait besoin.

Leur sergent grimaça.

— Son Excellence était des plus…

— Je me fiche de Son Excellence. Attendez là.

Quelques marches constituées de vieilles caisses la menèrent dans les tranchées, Shivers derrière elle. Elles n'étaient pas si différentes de celles qu'ils avaient creusées à Muris, des années auparavant. Des murs de terre battue soutenue par un peu de bois, avec la même odeur de moisi, de terre humide et d'ennui. Les tranchées où ils avaient vécu pendant le plus long des six mois, comme des rats dans un égout. Où ses pieds avaient commencé à pourrir, où la colique de Benna lui avait coûté un quart de son poids et tout son sens de l'humour. Elle croisa même quelques visages familiers, des vétérans qui se battaient avec les Mille Épées depuis des années. Elle les salua d'un signe de tête, comme elle l'avait fait quand elle était leur chef, et ils le lui rendirent.

— Tu es sûr qu'Orso est là ? demanda-t-elle à Victus.

— Oh, je suis sûr. Cosca lui a parlé, le premier jour.

Monza n'était pas très rassurée à cette idée. Quand Cosca commençait à parler à l'ennemi, il finissait généralement plus riche et dans l'autre camp.

— Qu'est-ce que ces salauds avaient à se dire ?

— Demande à Cosca.

— Je le ferai.

— On a assiégé le palais, ne t'inquiète pas. Des tranchées sur trois côtés, précisa Victus en frappant les murs de terre. Si tu peux faire confiance à un mercenaire pour quelque chose, c'est bien de se creuser un bon trou pour se cacher. Et on a monté une clôture dans les bois au bas de la falaise. (Les bois où Monza avait atterri dans les ordures, réduite en miettes, gémissant comme les morts en enfer.) Elle est gardée par une large sélection des soldats de Styrie. Les Ospriens, les Sipanais, les Affoiens, en grand nombre. Tous déterminés à voir notre vieux patron mort. Pas un rat ne sortira sans notre autorisation. Mais si Orso avait voulu fuir, il l'aurait fait il y a des semaines. Ce n'est pas le cas. Tu le connais mieux que personne, non ? Tu penses qu'il essaiera de s'enfuir maintenant ?

— Non, dut-elle admettre. (Il préférerait mourir, ce qui seyait à Monza.) Et comment on rentre, nous ?

— Le petit malin qui a dessiné le palais savait ce qu'il faisait. Le terrain autour de la cour intérieure est bien trop escarpé pour qu'on puisse tenter quoi que ce soit.

— M'en parle pas. Le côté nord de la cour extérieure est notre meilleure chance d'assaut ; de là, on pourra attaquer le mur intérieur.

— Nous y avons pensé, mais il y a un gouffre entre penser et agir, surtout lorsque ça implique de franchir des murailles. Pour l'instant, on n'a pas réussi.

Victus monta sur une caisse et lui fit signe de le suivre. Entre deux panneaux d'osier, par-delà une rangée de pieux aiguisés plantés sur la pente, elle voyait le premier coin de la forteresse. L'une des tours était en feu, n'ayant plus pour toit qu'un cône de poutres nues entouré de flammes. Ses remparts étaient teintés d'orange, et de la fumée s'élevait dans le ciel bleu sombre.

— On a mis le feu à cette tour, dit-il fièrement, avec une catapulte.

— C'est beau. On peut rentrer chez nous, alors.

— C'est quelque chose, non ? demanda-t-il en traversant un long abri humide qui puait la transpiration, des hommes dormant sur des palettes de chaque côté. « Les guerres n'ont pas été gagnées par une grande action », récita-t-il comme un acteur chauve, « mais par beaucoup de petites opportunités. » Ne nous répétais-tu pas ça tout le temps ? C'est de qui ? Stalicus ?

— Stolicus, andouille.

— Bah, il est mort de toute façon. Enfin, Cosca a un plan, mais je vais le laisser te le présenter. Tu sais comme le vieux aime se donner en spectacle, dit Victus en s'arrêtant devant un creux dans la roche où se rejoignaient quatre tranchées, abritées par un toit de toile battant doucement au vent et éclairées par une simple torche vacillante. Le Capitaine général a dit qu'il arrivait. Sens-toi libre d'utiliser les commodités en attendant. (Les commodités se résumaient à des trous dans la terre.) Sauf s'il y a autre chose, Votre Excellence.

— Juste une, répondit-elle en lui crachant dans l'œil. C'est de la part de Benna, salopard de traître.

Victus s'essuya le visage, jetant un regard à Shivers au passage.

— Je n'ai rien fait que tu n'aurais fait, toi. Rien que ton frère n'aurait fait, pour sûr ! Rien que vous n'avez tous les deux fait à Cosca, et vous lui deviez plus que moi à vous…

— C'est pour ça que tu t'essuies le visage au lieu d'essayer de retenir tes entrailles.

— Tu n'as jamais pensé que tu y étais peut-être pour quelque chose ? Les grandes ambitions entraînent de grands risques. Je n'ai fait que suivre le courant…

— Eh bien prie pour qu'il te porte ailleurs avant que je te tranche la gorge, le menaça Shivers.

Monza vit qu'il avait un couteau à la main. Celui qu'elle lui avait donné le jour de leur rencontre.

— Waouh, doucement, colosse, dit Victus en levant les deux mains, faisant scintiller ses bagues. Je m'en vais, ne t'inquiète pas. (Il s'éloigna dans la nuit d'un pas digne.) Vous deviez apprendre à garder votre calme, tous les deux. Pas la peine de s'énerver pour des broutilles. Ça va finir en bain de sang, vous verrez !

Monza n'avait aucun mal à le croire. Tout finissait en bain de sang, quoi qu'elle fasse. Elle se retrouva seule avec Shivers, situation qu'elle avait passé les dernières semaines à éviter comme la peste. Elle savait qu'elle devait dire quelque chose, faire un pas dans sa direction pour mettre les choses à plat entre eux. Ils avaient leurs problèmes, mais au moins il était son homme, plutôt que celui de Rogont. Elle aurait pu avoir besoin de quelqu'un pour lui sauver la vie dans les jours à venir et, quelle que soit son apparence, Shivers était loin d'être un monstre.

— Shivers. (Il se tourna vers elle, le couteau serré dans sa main, la lame de métal, comme son œil de métal, reflétant les couleurs du feu.) Écoute…

— Non. Toi, écoute, dit-il en s'avançant avec un sourire carnassier.

— Monza ! Tu es venue ! les interrompit Cosca en émergeant d'une des tranchées, les bras grands ouverts. Avec mon Nordique préféré ! (Il fit peu de cas du couteau et serra chaleureusement l'autre main de Shivers, puis attrapa Monza par les épaules pour l'embrasser sur les deux joues.) Je n'ai pas eu la chance de te féliciter pour ton discours. « Née à la ferme. » Quelle belle touche. Humble. Et un discours de paix. De toi ? C'était comme de voir un fermier exprimer ses espoirs de famine. Vieux cynique que je suis, je n'ai pu retenir mon émotion !

— Va te faire.

Mais elle était secrètement ravie qu'il soit si conciliant.

Cosca haussa les sourcils.

— Tu essaies de faire les choses bien…

— Certains n'aiment pas les choses bien, intervint Shivers de son murmure rauque, rangeant son couteau. T'as pas encore appris ça ?

— Chaque jour sur terre est une leçon. Par ici, camarades ! Si nous montons, nous aurons une belle vue sur l'assaut.

— Vous attaquez ? Maintenant ?

— On a essayé de jour. Ça n'a pas marché.

L'obscurité ne semblait pas les aider non plus. La tranchée suivante regorgeait de blessés. Grimaçant, gémissant sous leurs bandages ensanglantés.

— Mais où donc se trouve mon noble employeur, Son Excellence le duc Rogont ?

— À Talins, dit Monza en crachant par terre. Il prépare son couronnement.

— Déjà ? Il est au courant qu'Orso est toujours en vie, je suppose, et à ce que j'en crois, il le sera encore pour un moment, non ? Il n'y a pas un proverbe au sujet de vendre la peau du lion avant de l'avoir tué ?

— Je l'ai mentionné. De nombreuses fois.

— J'imagine la scène. Le Serpent de Talins conseillant au Duc du Délai d'attendre. Quelle douce ironie !

— Ça n'a servi à rien. Il a tous les charpentiers, tailleurs et joailliers avec lui au Sénat, s'activant pour préparer la cérémonie.

— Il n'a pas peur que le bâtiment s'effondre ?

— Croisons les doigts, murmura Shivers.

— Il est censé rappeler les fières ombres du passé impérial de Styrie, dit Monza.

Cosca gloussa.

— Ça, ou la honteuse dégringolade de son dernier effort d'unité.

— Je l'ai mentionné aussi. De nombreuses fois.

— Il l'a ignoré ?

— J'y suis habituée.

— Ah, la vanité ! J'en souffre moi-même depuis longtemps, et j'en reconnais donc rapidement les symptômes.

— Ça devrait te plaire, alors, dit Monza sans pouvoir se retenir de ricaner. Il fait venir mille colombes blanches de Thond.

— Seulement mille ?

— Symbole de paix, apparemment. Elles seront lâchées sur la foule lors de son premier salut en

tant que roi de Styrie. Et des admirateurs de tout le Cercle du Monde, des comtes, des ducs, des princes, et le Dieu des salauds de Gurkiens aussi, pour ce que je sais, applaudiront son immense opinion de lui-même, et se monteront dessus pour lécher son gros cul.

Cosca haussa les sourcils.

— Est-ce que je détecte des relations amères entre Talins et Osprie ?

— Apparemment, les couronnes rendent les gens bêtes.

— Je suppose que tu as également mentionné ce détail ?

— Jusqu'à en avoir mal à la gorge mais, de façon surprenante, il ne veut pas l'entendre.

— Ça va être un bel événement. Dommage que je ne sois pas là.

Monza fronça les sourcils.

— Ah bon ?

— Moi ? Non, non, non. Je pourrais gâcher l'ambiance. Tu ne vas pas me croire, mais des inquiétudes circulent au sujet d'un sombre accord pour le duché de Visserine.

— Non ?

— Qui sait où ils vont chercher ces rumeurs ? Et puis, il faut bien quelqu'un pour tenir compagnie au duc Orso.

Elle cracha à nouveau.

— J'ai entendu dire que vous aviez récemment discuté tous les deux.

— Simples politesses. La météo, le vin, les femmes, sa chute prochaine, tu vois, ce genre de choses. Il a dit qu'il voulait avoir ma tête. Je lui ai répondu que je comprenais son enthousiasme, que je la trouvais moi-même très utile. J'ai été ferme et amusant tout du long, de fait, quand lui n'a été, en toute honnêteté, que mesquin, ajouta-t-il avant de secouer un doigt. Le siège l'a peut-être décontenancé.

— Tu n'as pas parlé de retourner ta veste, alors ?

— C'était peut-être son sujet suivant, mais nous avons été quelque peu interrompus par une volée de flèches et un assaut avorté sur les murs. Ça viendra peut-être sur le tapis lors de notre prochain thé.

La tranchée ouvrait sur un abri couvert d'un plafond de planches, trop bas pour se tenir debout. Appuyées sur le mur de droite, des échelles attendaient les hommes prêts à l'assaut. Une bonne soixantaine de mercenaires en armure et armés étaient agenouillés dans ce but précis. Cosca passa dans leurs rangs, plié en deux, leur donnant une tape sur le dos.

— La gloire, les garçons, la gloire et une bonne paie !

Leurs visages s'illuminèrent, et ils frappèrent leur arme contre leur bouclier, leur casque et leur cuirasse dans un raffut approbateur.

— Général !

— Le Capitaine général !

— Cosca !

— Les gars, les gars ! gloussa-t-il, frappant des armes, en serrant des mains, saluant quelques-uns.

Son style de commande était diamétralement opposé à celui de Monza. Elle devait rester froide, dure et intouchable pour gagner leur respect. Une femme ne peut pas se permettre d'être sympathique avec ses hommes. Donc, elle avait laissé Benna faire les blagues pour elle. C'était certainement pour cela qu'elle n'avait pas beaucoup ri depuis qu'Orso l'avait tué.

— Et voilà ma petite maisonnette à moi, annonça Cosca en montant une échelle qui donnait sur une sorte d'abri de gros rondins, éclairé par deux lampes à la lumière vacillante.

Une large ouverture dans le mur permettait de voir les dernières lueurs du soleil couchant sur la plate campagne à l'ouest, et d'étroites fenêtres faisaient face à la forteresse. Une pile de caisses était montée dans un coin, le fauteuil du capitaine général dans un autre. À côté de lui, une table était couverte d'une masse de cartes éparpillées, de friandises entamées et de bouteilles de liquides colorés, plus ou moins remplies.

— Comment vont les combats ?

Cordial était assis en tailleur, les dés entre les jambes.

— Ça va.

Monza s'approcha de l'une des étroites fenêtres. Il faisait presque nuit, à présent, et elle distinguait à peine les signes d'assaut. Peut-être la lueur d'un mouvement sur les minuscules remparts, l'éclat de métal à la lumière des feux de joie parsemés sur la pente rocheuse. Mais elle les entendait. Des cris vagues, des hurlements lointains, des claquements métalliques flottant indistinctement dans la brise.

Cosca se glissa dans le fauteuil du capitaine général et fit tinter les bouteilles en posant ses bottes boueuses sur la table.

— Nous quatre, réunis de nouveau ! Comme à la Maison des Plaisirs de Cardotti ! Comme dans la galerie de Salier ! Des temps heureux, hein ?

Une catapulte craqua, et un missile en feu traversa le ciel, s'écrasant sur la grande tour à l'avant de la forteresse, projetant une grosse gerbe de flammes et des arcs de cendres scintillantes. La flamme terne illumina les échelles contre la pierre, de petites figures s'élevant tout le long, l'acier luisant brièvement puis retombant dans le noir.

— Tu es sûr que c'est le meilleur moment pour les blagues ? murmura Monza.

— La légèreté sied mieux aux époques difficiles. On n'allume pas les chandelles au milieu de la journée, si ?

Les sourcils froncés, Shivers contemplait la pente vers Fontezarmo.

— Vous pensez vraiment avoir une chance de monter ces murs ?

— Ceux-là ? Tu es fou. Ils font partie des plus solides de Styrie.

— Alors pourquoi…

— C'est mauvais pour l'image, de rester inactif devant un siège. Ils ont d'amples réserves de nourriture, d'eau, d'armes et, pire que tout, de loyauté. Ils pourraient y rester des mois. Des mois pendant lesquels la fille d'Orso, Reine de l'Union, aurait le loisir de convaincre son réticent époux d'envoyer de l'aide.

Monza se demanda si le fait d'apprendre que sa femme aimait les femmes ferait une différence pour le roi…

— Et en quoi ça aide de regarder vos hommes tomber le long d'un mur ? s'enquit Shivers.

Cosca haussa les épaules.

— Ça fatigue la défense, ça les empêche de se reposer, ça leur occupe l'esprit ; ils se demandent où on veut en venir et ça les distrait de toute autre mesure bonne à prendre.

— Beaucoup de cadavres pour une distraction.

— Ça ne serait pas vraiment une distraction sans cadavres.

— Comment vous faites pour que les hommes continuent à monter le mur ?

— La vieille méthode de Sazine.

— Hein ?

Monza se souvint de Sazine montrant l'argent aux nouveaux garçons, piles de pièces scintillantes.

— Si le mur tombe, mille balances au premier homme sur les remparts, et cent aux dix suivant.

— Si tant est qu'ils survivent pour récolter le butin, ajouta Cosca. Si la tâche est impossible, ils ne toucheront jamais l'argent, et, s'ils réussissent, vous aurez accompli l'impossible pour deux mille balances. Ça assure un flux constant de volontaires sur l'échelle, avec le bénéfice additionnel de déterminer qui sont les hommes les plus courageux.

Shivers avait l'air encore plus décontenancé.

— À quoi ça mène ?

— « La bravoure est la vertu des hommes morts », murmura Monza. « Le commandant sage ne lui fait jamais confiance. »

— Verturio ! s'exclama Cosca en se donnant une claque sur la jambe. J'aime les auteurs qui savent rendre la mort drôle ! Les hommes courageux sont utiles, mais aussi sacrément imprévisibles. Une menace pour le troupeau. Dangereux pour ceux qui sont tout près.

— Sans parler de potentiels rivaux pour le commandant.

— C'est le moyen le plus sûr de les écrémer, ajouta Cosca en illustrant son propos d'un geste nonchalant de deux doigts. Ceux qui sont modérément lâches font d'infiniment meilleurs soldats.

Shivers secoua la tête, l'air dégoûté.

— Vous avez une sale façon de faire la guerre.

— Il n'y a pas de jolie façon de faire la guerre.

— Tu as parlé d'une distraction, coupa Monza.

— Oui.

— De quoi ?

Il y eut un grésillement soudain et Monza vit le feu du coin de l'œil. Un instant plus tard, la chaleur lui réchauffa la joue. Elle se tourna, la Calvez à moitié tirée. Ishri était allongée sur les caisses derrière eux, lascivement étalée comme un chat au soleil, la tête en arrière, une longue jambe bandée pendant du bord des caisses et se balançant doucement d'avant en arrière.

— Vous ne pouvez pas simplement dire bonjour ? dit sèchement Monza.

— Et en quoi ce serait drôle ?

— Pourquoi vous ne répondez qu'avec des questions ?

Ishri posa une main sur sa poitrine bandée, écarquillant ses yeux noirs.

— Qui ? Moi ?

Elle fit rouler quelque chose entre son doigt et son pouce, un petit grain noir, qu'elle lança avec une précision dérangeante dans la lampe à côté de Shivers. La flamme enfla en grésillant, faisant éclater le capuchon de verre et envoyant des étincelles partout. Le Nordique s'éloigna, époussetant des cendres de son épaule avec quelques jurons.

— Certains hommes appellent ça du sucre gurkien, dit Cosca en faisant un bruit de baiser. Bien plus doux à l'oreille que le feu gurkien.

— Deux dizaines de barils, murmura Ishri, cadeau du prophète Khalul.

Monza fronça les sourcils.

— Pour un homme que je n'ai jamais rencontré, il nous aime beaucoup.

— Mieux encore… (Elle glissa au bas des boîtes comme un serpent, en vagues courant de ses

épaules à ses hanches comme si elle n'avait pas d'os.) Il déteste vos ennemis.

— Il n'y a pas de meilleure base pour une alliance qu'une haine commune, commenta Cosca en observant ses contorsions avec une expression mêlant méfiance et fascination. C'est une toute nouvelle époque, mes amis. Dans le temps, il fallait creuser pendant des mois, des centaines de mètres de mine, des tonnes de bois, les remplir de paille et d'huile, mettre le feu, courir comme poursuivi par Lucifer, et la moitié du temps ça ne faisait même pas tomber les murs. De cette façon, il suffit d'enfoncer une poutre suffisamment profondément, de la saupoudrer de sucre, d'allumer une étincelle et…

— *Boum*, chantonna Ishri, debout sur la pointe des pieds, s'étirant jusqu'au bout des doigts.

— *Badaboum*, ajouta Cosca. C'est comme ça que se font maintenant les sièges, apparemment, et qui suis-je pour ne pas suivre une mode… (Il épousseta un peu de poussière sur sa veste de velours.) Sesaria est un génie de la mine. Il a détruit le clocher de Gancetta, par exemple. Un peu avant l'heure, je l'admets, et quelques hommes ont été pris dans l'effondrement. T'ai-je jamais raconté…

— Et si tu ouvres le mur ? demanda Monza.

— Alors nos hommes passeront par la brèche, écraseront la défense abasourdie et la cour extérieure sera à nous. Des jardins, nous aurons un sol plat sur lequel travailler et de la place pour augmenter notre nombre. Franchir le mur intérieur ne sera qu'une affaire d'échelles, de sang et de convoitise. Puis on ravagera le palais… enfin, tu vois, comme d'habitude. J'aurai mon butin et toi…

— Ma vengeance.

Monza plissa les yeux vers la silhouette dentelée de la forteresse. Orso était là, quelque part. À seulement quelques centaines de pas. Peut-être était-ce la nuit, le feu, le mélange entêtant d'obscurité et de danger, mais elle ressentit un peu de l'ancienne excitation monter en elle. Cette fureur féroce qui l'avait saisie quand elle était sortie en boitillant de la maison en ruine du voleur d'os sous la pluie.

— La mine sera prête dans combien de temps ?

Cordial leva les yeux de ses dés.

— Vingt et un jours et six heures. À l'allure où ils vont.

— Dommage, dit Ishri en faisant la moue. J'aime tant les feux d'artifice. Mais je dois retourner dans le Sud.

— Déjà fatiguée de notre compagnie ? demanda Monza.

— Mon frère a été tué, dit-elle sans laisser percer la moindre trace d'émotion dans ses yeux noirs. Par une femme qui cherchait la vengeance.

Monza fronça les sourcils, se demandant si on se moquait d'elle.

— Ces salopes trouvent le moyen de bien foutre la merde, non ?

— Mais elles s'en prennent toujours aux mauvaises personnes. Mon frère a de la chance, il est avec Dieu. Ou du moins c'est ce qu'ils disent. C'est le reste de la famille qui souffre. Nous devons travailler plus dur à présent.

Elle se laissa doucement balancer en bas de l'échelle, la tête inclinée sur le côté. Trop inclinée pour ne pas perturber Monza.

— Essayez de ne pas vous faire tuer. Je ne voudrais pas que mon dur labeur soit gâché.

— Avoir gâché votre labeur sera mon plus grand regret quand ils me trancheront la gorge.

Pas de réponse. Ishri avait disparu.

— On dirait que vous êtes à court d'hommes braves, croassa Shivers.

Cosca soupira.

— On n'en avait déjà pas beaucoup au départ.

Les soldats restants de l'assaut dévalaient la pente dans la lueur vacillante des feux. Monza parvint à peine à distinguer la dernière échelle qui s'écroulait, et peut-être un point ou deux tomber en agitant les bras.

— Mais ne vous inquiétez pas. Sesaria creuse. Simple question de temps avant que la Styrie ne soit unie. (Il sortit une flasque de métal de sa poche et en dévissa le bouchon.) Ou qu'Orso revienne à la raison, et me propose de nouveau de changer de côté.

Elle ne rit pas. Ce n'était probablement pas une blague.

— Peut-être que tu devrais finir par choisir un camp.

— Qui voudrait faire une chose pareille ? s'écria Cosca en levant sa flasque, buvant une gorgée, satisfait. C'est une guerre. Il n'y a pas de bon camp.

Préparatifs

Quelle que soit la nature d'un grand événement, la clé du succès réside dans sa préparation. Durant trois semaines, toute la ville de Talins s'était préparée pour le couronnement du grand-duc Rogont. Pendant ce temps, Morveer avait élaboré sa tentative d'assassinats multiples. Les deux événements avaient fait l'objet de tant de travail qu'à présent que le jour de leur consommation était enfin arrivé, Morveer regrettait presque que le succès de l'un soit obligé d'entraîner l'échec spectaculaire de l'autre.

En toute honnêteté, il n'avait pas le moins du monde avancé dans l'accomplissement de la demande immensément ambitieuse d'Orso, à savoir d'assassiner pas moins de six chefs d'État et un capitaine général. Sa tentative avortée sur la vie de Murcatto le jour de son triomphal retour à Talins, qui n'avait mené qu'à l'empoisonnement d'un vulgaire quidam et à un dos douloureux, avait été le premier d'une série d'actes manqués.

Ayant réussi à entrer chez l'un des meilleurs tailleurs de Talins à travers une petite fenêtre, il avait placé un chardon d'Amérinde létal dans le corset d'une robe vert émeraude cousue pour la comtesse Cotarda d'Affoia. Hélas, Morveer s'y connaissait très peu en robes. Si Day avait été là, elle l'aurait sans nul doute prévenu que le vêtement était deux fois trop large pour sa chétive cible. Ce soir-là, la comtesse s'était rendue, resplendissante, à la réception, et sa robe vert émeraude avait fait sensation. Morveer avait découvert plus tard, à son grand regret, que l'imposante femme d'un des plus grands commerçants de Talins avait commandé une robe verte chez ce même tailleur, mais n'avait pu se rendre à la soirée à cause d'une soudaine maladie. Son état s'était rapidement aggravé et elle avait, hélas, expiré dans les heures suivantes.

Cinq nuits plus tard, à la suite d'un inconfortable après-midi qu'il avait passé caché dans un tas de charbon à respirer dans un tube, il avait réussi à charger les huîtres du duc Lizorio de venin d'araignée. Si Day avait été avec lui dans la cuisine, elle aurait pu lui suggérer de choisir un mets plus basique, mais Morveer ne pouvait résister à l'assiette la plus notable. Le duc, hélas, s'était senti repu après un lourd déjeuner et n'avait avalé que du pain. Les crustacés avaient été administrés au chat des cuisines, décédé depuis.

La semaine suivante, se faisant de nouveau passer pour le marchand de vin purantin Rotsac Reevrom, il s'était infiltré dans une réunion sur les impôts de commerce dirigée par le chancelier Sotorius de Sipani. Au cours du repas, il avait entamé une conversation agitée avec l'un des anciens aides à l'homme d'État sur le sujet des raisins et avait réussi, pour son plus grand plaisir, à frôler habilement l'oreille ridée de Sotorius avec une solution de Fleur de Léopard. Il s'était radossé à son fauteuil avec grand enthousiasme pour observer le reste de la réunion, mais le chancelier refusait catégoriquement de mourir, montrant, de fait, tous les signes d'une santé de fer. Morveer ne pouvait que supposer que Sotorius observait une routine matinale semblable à la sienne, et était immunisé contre Dieu sait combien d'agents.

Mais Castor Morveer n'était pas le genre d'homme à se laisser rebuter par quelques revers de

fortune. Il en avait enduré un grand nombre dans sa vie, et ne voyait pas de raison de changer sa formule de stoïcisme imperturbable simplement parce que la tâche semblait impossible. À l'approche du couronnement, il avait donc choisi de se concentrer sur les cibles principales : le grand-duc Rogont et son amante, son ex-employeuse honnie, désormais grande-duchesse de Talins, Monzcarro Murcatto.

Cela aurait été un réel euphémisme de dire qu'aucune dépense n'avait été épargnée pour s'assurer que le couronnement resterait gravé dans la mémoire commune de la Styrie. Les bâtiments autour de la place avaient été fraîchement repeints. L'estrade de pierre sur laquelle Murcatto avait délivré son pitoyable discours et où Rogont prévoyait d'inspirer l'admiration de ses sujets en tant que roi de Styrie avait été recouverte de marbre lumineux et ornée d'une rambarde dorée. Des ouvriers s'affairaient sur des cordes et des échafaudages devant le fronton du Sénat, décorant la pierre ancienne de guirlandes de fleurs blanches fraîchement coupées, transformant le triste édifice en un temple à la vanité du grand-duc d'Osprie.

Travaillant dans une solitude déprimante, Morveer avait volé l'identité d'un charpentier voyageur arrivé en ville en quête de travail, et qui ne manquerait donc à personne. La veille, il avait infiltré le Sénat avec son ingénieux déguisement afin de reconnaître les lieux pour élaborer un plan. Ce faisant, en petit bonus, il avait accompli un travail magistral sur une balustrade, avec un talent presque ostentatoire. Vraiment, il était une perte au monde de la charpenterie. Mais il ne perdait pas de vue son objectif premier : le meurtre. Aujourd'hui, il était revenu exécuter son audacieux plan. Et le grand-duc Rogont, par la même occasion.

— Bon après-midi, grogna-t-il à l'un des gardes en franchissant une porte démesurée en compagnie du reste des ouvriers qui revenaient du déjeuner, mâchonnant négligemment une pomme avec l'air amer qui a souvent été observé chez l'homme ordinaire en chemin pour son travail.

Les précautions d'abord, toujours, mais quand on s'efforce de tromper quelqu'un, la confiance en soi suprême et la simplicité constituaient l'approche qui portait les fruits les plus mûrs. Il ne s'attira, de fait, aucune attention de la part des gardes, que ce soit à la porte ou au bout du vestibule. Il mangea sa pomme jusqu'au trognon qu'il jeta dans sa boîte à outils, avec un très bref moment nostalgique passé à se rappeler combien Day l'aurait appréciée.

Le Sénat était à ciel ouvert, le grand dôme s'étant effondré des siècles plus tôt. Les trois quarts du monumental espace circulaire étaient occupés par des sièges disposés en arcs concentriques, en assez grand nombre pour au moins deux mille spectateurs parmi les plus honorables du monde. Ces sièges étaient de plus en plus hauts, formant une sorte d'amphithéâtre au milieu duquel se trouvait l'espace autrefois réservé aux grands discours des sénateurs. Une estrade ronde y avait été bâtie, en bois incrusté peint avec une précision méticuleuse de couronnes dorées en feuilles de chêne autour d'un fauteuil lui aussi doré.

De grandes banderoles de soie suljuque aux couleurs vives pendaient sur toute la hauteur des murs, soit une trentaine de mètres, pour un coût que Morveer n'osait même pas estimer. Chaque banderole représentait l'une des grandes villes de Styrie. Le tissu azur d'Osprie, marqué de la tour blanche, disposait d'une place de choix, juste derrière l'estrade centrale. Les banderoles représentant la croix de Talins et la coque de Sipani le flanquaient. Arrangés de façon égale tout autour se trouvaient l'effigie du pont de Puranti, la bannière rouge d'Affoia, celle des trois abeilles de Visserine, celle des six anneaux de Nicante, les drapeaux géants de Muris, Estriani, Étrée, Borletta et Caprile à leurs côtés. Personne, semblait-il, ne serait exclu de ce nouvel ordre, qu'ils désirent en

faire partie ou non.

Le bâtiment était rempli d'hommes et de femmes travaillant dur. Des tailleurs s'occupaient des rideaux et des mètres de coussins blancs prévus pour le confort des invités les plus renommés. Les charpentiers sciaient et clouaient l'estrade et l'escalier. Des fleuristes étalaient sur le sol neuf un tapis de fleurs blanches. Des chandeliers positionnaient avec soin leurs œuvres de cire en rangées infinies, vacillant sur des échelles pour atteindre une centaine de candélabres. Le tout supervisé par un régiment de gardes ospriens, l'armure et la hallebarde polies à l'extrême.

Que Rogont choisisse d'être couronné ici, au vieux cœur du Nouvel Empire ? L'arrogance était incalculable, et s'il y avait un trait de caractère que Morveer ne supportait pas, c'était celui-ci. L'humilité, après tout, ne coûte rien. Il cacha son profond dégoût et se fraya nonchalamment un chemin en bas des marches, affectant la démarche autosatisfaite du travailleur ordinaire, se glissant parmi les autres ouvriers occupés entre les sièges.

À l'arrière de la grande salle, peut-être dix mètres au-dessus du sol, se trouvaient deux petits balcons dans lesquels, pensait-il, les scribes avaient eu l'habitude d'enregistrer les débats qui prenaient place en contrebas. Ils étaient à présent ornés de deux immenses portraits du duc Rogont. L'un le montrait stoïque et viril, posant héroïquement avec son épée et son armure. L'autre dépeignait son Excellence dans une humeur pensive, vêtu comme un juge, tenant livre et boussole. Le maître de la paix et de la guerre. Morveer ne put réprimer un sourire moqueur. Là-haut, dans un de ces deux balcons : ce serait le lieu parfait pour envoyer une flèche assez létale qui dégonflerait la tête de cet imbécile et enterrerait ses ambitions vertigineuses. On y montait par un escalier étroit à partir d'une petite antichambre inusitée, où l'on avait gardé les comptes-rendus dans l'ancien…

Il fronça les sourcils. Bien qu'elle fût ouverte, une lourde porte, en chêne épais méticuleusement lié et clouté d'acier poli, avait été installée à l'entrée de l'antichambre. Il n'appréciait pas de découvrir une telle altération si tard. De fait, son premier instinct fut de simplement penser aux précautions avant tout et de prendre le large en silence, comme il l'avait souvent fait lorsque les circonstances changeaient. Mais les hommes ne se sont pas fait une place dans le monde en prenant des précautions. Le lieu, le défi, les récompenses potentielles étaient trop importantes pour les abandonner simplement à cause d'une nouvelle porte. L'histoire lui murmurait à l'oreille. Rien que pour ce soir, son nom serait « audace ».

Passant devant l'estrade qu'une dizaine de décorateurs peignaient en doré, il se dirigea droit vers la porte. Il la fit pivoter d'un côté, puis de l'autre, les lèvres pincées comme s'il vérifiait que les charnières fonctionnaient bien. Puis, après un rapide et discret coup d'œil pour s'assurer qu'on ne le surveillait pas, il se glissa dans l'antichambre.

Ni lampes ni fenêtres à l'intérieur ; la seule lumière provenait de la porte et des deux escaliers en colimaçon. Des boîtes et des tonneaux vides étaient éparpillés le long des murs. Il se demandait encore quel balcon choisir pour tirer quand il entendit approcher des voix. Il se glissa rapidement dans un renflement derrière une pile de caisses, couina en s'enfonçant une douloureuse écharde dans le coude, se souvenant de sa boîte à outils juste à temps pour l'attirer derrière lui du bout du pied. Un moment plus tard, la porte s'ouvrit et il entendit des bruits de pas, et des hommes qui grognaient comme s'ils portaient un objet encombrant.

— Par les Parques, c'est lourd !

— Mets-le là !

Un claquement bruyant de métal sur la pierre.

— Quelle saloperie.

— La clé est où ?

— Ici.

— Laisse-la dans la serrure.

— Et c'est quoi, au juste, l'intérêt d'un verrou avec une clé dedans ?

— De ne pas présenter d'obstacle, andouille. Quand on sortira cette saleté de caisse devant trois mille personnes, et que Son Excellence nous demandera de l'ouvrir, je ne veux pas avoir à te demander où est la clé, pour découvrir que tu l'as perdue quelque part. Tu vois ce que je veux dire ?

— T'as raison.

— Ce sera plus sûr ici, dans une pièce barricadée avec une dizaine de gardes à la porte, que dans tes sales poches.

— D'accord, d'accord. (Un bruit de métal, puis la même voix.) Voilà. Ça te va ?

Les bruits de pas s'éloignèrent. Le claquement sonore de la porte qui se referme, le cliquètement de verrous, le grincement d'une barre, puis le silence. Morveer était enfermé dans une pièce gardée par une dizaine d'hommes. Mais ça ne suffisait pas à inquiéter un homme aussi déterminé que lui. Quand le moment propice se présenterait, il descendrait une corde de l'un des balcons et espérerait filer à l'anglaise pendant que tous les regards seraient fixés sur le décès spectaculaire de Rogont. En faisant bien attention à ne pas s'enfoncer d'autres échardes dans les mains, il émergea d'entre les caisses.

Un grand coffre avait été placé au milieu de la pièce. Une œuvre d'art en soi, faite de bois incrusté, lié de bandes d'argent en filigrane scintillant dans l'obscurité. De toute évidence, il contenait quelque chose de capital pour la cérémonie à venir. Et vu que la chance lui avait fourni la clé…

Il s'agenouilla, la tourna doucement dans la serrure et, de ses doigts doux, repoussa le couvercle. Il en fallait beaucoup pour impressionner un homme de l'expérience de Morveer, mais il écarquilla les yeux, sa mâchoire se décrocha presque et il fut saisi d'une sueur froide. Le vernis jaune d'or lui réchauffa presque la peau, pourtant sa réaction allait au-delà de la simple appréciation de la beauté, la signification symbolique ou même la valeur indubitable de l'objet devant lui. Quelque chose le chatouillait au fond de son crâne…

L'inspiration le frappa comme l'éclair, et il en eut la chair de poule. Une idée d'une brillance aussi scintillante, et pourtant d'une simplicité aussi pénétrante, qu'il en eut presque peur. L'audace magnifique, l'économie merveilleuse, l'ironie parfaitement adéquate. Son seul regret fut que Day n'était plus là pour apprécier son génie.

Morveer ouvrit le loquet caché de sa boîte à outils et retira le plateau où était rangé l'équipement de charpentier, révélant la chemise de soie et la veste brodée pliées avec soin, qu'il enfilerait pour s'échapper. Ses vrais outils étaient dissimulés dessous. Il enfila les gants avec soin, des gants de femme en peau de veau d'une rareté extrême, qui offraient la plus faible résistance à la dextérité de ses doigts, avant de prendre le tube de verre marron. Il l'attrapa avec un certain frisson, car il contenait un venin de contact de sa propre invention qu'il nommait Préparation Numéro Douze. Il n'y aurait pas de répétition de son erreur avec le chancelier Sotorius, car c'était un poison si mortel que même Morveer ne pouvait pas y développer d'immunité.

Il dévissa le bouchon avec soin, les précautions d'abord, toujours, avant de commencer à travailler avec son pinceau d'artiste.

Les règles de la guerre

Cosca descendit le tunnel, ses genoux et son dos endoloris à force d'être courbé, son souffle court résonnant dans l'air vicié. Il s'était bien trop habitué à ne rien faire d'autre que parler au cours des dernières semaines. Il se fit silencieusement la promesse de faire de l'exercice tous les matins, en sachant très bien qu'il ne l'honorerait pas, ne serait-ce qu'une journée. Mais bon, c'était toujours mieux que de ne même pas s'embêter à faire une promesse, non ?

Son épée traînait derrière lui, grattant le sol et les murs de boue à chaque pas. Il aurait dû la laisser de côté. Il baissa nerveusement les yeux sur la traînée scintillante de poudre noire qui serpentait dans l'ombre, tenant sa lampe à la lueur vacillante aussi loin que possible, car elle n'était faite que de verre épais et de lourd fer forgé. Flammes nues et sucre gurkien ne faisaient pas bon ménage dans un espace confiné.

Il vit une lumière tremblotante devant lui, entendit une autre respiration saccadée, et l'étroit couloir s'ouvrit sur une pièce éclairée par une paire de chandelles dégoulinantes. Elle avait la taille d'une grande chambre à coucher, aux murs et au plafond constitués de pierre et de terre compacte, soutenue par un réseau de poutres. Plus de la moitié de la pièce, ou de la grotte, était encombrée de tonneaux. Un seul mot gurkien était peint sur le côté de chacun. Cosca connaissait juste assez de kantique pour commander un verre, mais il devinait les caractères du feu. Sesaria se profilait dans l'obscurité, immense silhouette noire aux longues ficelles de cheveux gris pendouillant autour de son visage, des perles de sueur brillant sur sa peau noire tandis qu'il s'acharnait sur un baril.

— Il est l'heure, dit Cosca, sa voix tombant à plat dans l'air stagnant du sous-sol.

Il se redressa, soulagé, mais un coup de sang lui monta à la tête et il manqua de perdre l'équilibre.

— Fais attention ! cria Sesaria. La lampe, Cosca ! Une étincelle mal placée et on sera tous deux envoyés au paradis !

— Ne t'inquiète pas, dit-il en se redressant. Je ne suis pas croyant, mais je doute que quiconque nous laisse approcher du paradis.

— En enfer, alors.

— Une probabilité bien plus forte.

Sesaria grogna en collant maladroitement les derniers barils aux autres.

— Ils sont tous dehors ? demanda-t-il.

— Ils devraient être retournés dans les tranchées maintenant.

Le grand homme s'essuya les mains sur sa chemise sale.

— Alors, on est prêts, général.

— Excellent. Ces quelques derniers jours m'ont semblé une éternité. C'est un crime, quand on pense au peu de temps qu'on a, qu'un homme doive jamais s'ennuyer. Quand tu seras allongé sur ton lit de mort, je pense que tu regretteras davantage ces semaines gâchées que tes pires erreurs.

— Tu aurais dû me dire que tu n'avais rien à faire. On aurait pu profiter de ton aide pour creuser.

— À mon âge ? Le seul endroit où je remuerai de la terre, c'est aux latrines. Et même ça, c'est plus de travail qu'avant. Et ensuite ?

— J'ai entendu dire que ça ne faisait qu'empirer.

— Ha, ha. Je parlais de la mine.

Sesaria pointa le doigt vers la traînée de poudre noire, les grains brillant à la lumière de la lampe s'arrêtant près du baril le plus proche.

— On répand la traînée de l'entrée de la mine aux barils, on en met une bonne quantité au bout pour être sûr que ça prenne bien. On va au bord du tunnel, on allume une mèche et…

— Le feu suit le tunnel jusqu'au baril et… de quelle ampleur sera l'explosion ?

Sesaria secoua la tête.

— Je n'ai jamais vu ne serait-ce qu'un quart de cette quantité de poudre utilisée d'un seul coup. Ça, et en plus, ils la mélangent pour qu'elle soit plus forte… Le seul souci serait que l'explosion soit trop importante.

— Mieux vaut un geste grandiose qu'un geste décevant.

— Sauf si ça fait tomber toute la montagne sur nous.

— Ça pourrait faire ça ?

— Qui sait ce que ça fera ?

Cosca se représenta sans grand enthousiasme les milliers de tonnes de roche au-dessus de leurs têtes.

— Il est un peu tard pour les regrets. Les hommes choisis par Victus sont prêts pour l'assaut. Rogont, qui sera couronné ce soir, compte nous honorer de sa majestueuse présence à l'aube, puis entrer dans la forteresse pour commander l'attaque finale. Je suis maudit si je dois passer la matinée à écouter cette andouille gémir. Surtout s'il porte une couronne.

— Tu penses qu'il la portera, au quotidien ?

Cosca se gratta pensivement le cou.

— Tu sais quoi, je n'en ai pas la moindre idée. Mais ça importe peu.

— C'est vrai, dit Sesaria en regardant les barils, les sourcils froncés. C'est pas très bien, ce qu'on fait. Tu creuses un trou, tu mets une torche sur un peu de poussière, tu cours et…

— *Boum*, dit Cosca.

— Pas besoin de réfléchir. Pas besoin de courage. C'est pas une manière de se battre, si tu veux mon avis.

— La seule bonne manière de se battre, c'est quand ton ennemi meurt à la fin, et que toi tu es toujours vivant pour en rire. Si la science peut simplifier le processus, eh bien, tant mieux. Le reste n'est que détails. Commençons.

— À vos ordres, Capitaine général.

Sesaria retira le sac de sa ceinture, se pencha et commença à verser délicatement la poudre, rattachant la piste aux barils.

— Mais il faut bien penser à ce que ça te ferait, non ?

— Ah bon ?

— Tu es en train de vaquer à tes occupations, et l'instant d'après tu es réduit en miettes. Tu ne peux même pas croiser le regard de ton assassin.

— Ça ne change pas de donner des ordres aux autres. Est-ce que tuer un homme avec de la poudre, c'est pire que de le faire transpercer par quelqu'un d'autre avec une lance ? C'est quand la

dernière fois qu'on a regardé un ennemi en face ?

Pas quand il avait joyeusement aidé à poignarder Cosca dans le dos à Afieri, c'était sûr.

Sesaria soupira, en continuant de répandre de la poudre sur le sol.

— C'est peut-être vrai. Mais parfois la vieille époque me manque, tu sais. Quand Sazine était chef. Le monde semblait différent. Plus honnête.

Cosca gloussa.

— Tu sais aussi bien que moi qu'il n'y avait pas un sale coup de ce côté de l'enfer que Sazine aurait rechigné à porter. Ce vieil avare aurait fait éclater le monde s'il pensait qu'un sou en tomberait.

— Je suppose que tu as raison. Mais ça n'a pas l'air juste.

— Je n'avais jamais remarqué que la justice t'importait.

— Ça n'est pas une condition *sine qua none*, mais je préfère les combats égaux à ceux qui sont déséquilibrés. (Il retourna le sac et le reste de la poudre en glissa, laissant un tas scintillant contre le baril le plus proche.) Ça laisse un meilleur goût dans la bouche, en quelque sorte, de se battre avec quelques règles.

— Ouais, répondit Cosca avant de le frapper à l'arrière de la tête avec sa lampe, faisant tomber Sesaria à plat ventre dans une volée d'étincelles. C'est la guerre. Il n'y a pas de règles.

Poussant quelques grognements, le grand homme tenta vainement de se redresser. Cosca lui abattit à nouveau sa lampe sur le crâne dans un fracas de verre cassé, l'envoyant à terre avec des braises dans les cheveux. Un peu plus près de la poudre que prévu, peut-être, mais Cosca avait toujours aimé parier.

Il avait également toujours aimé la rhétorique triomphante, mais le temps était un facteur non négligeable. Il s'éloigna donc vers le petit tunnel à toute vitesse. Une dizaine de pas fatigués suffirent à l'essouffler. Une dizaine de plus, et il crut apercevoir la première lueur du jour. Il s'agenouilla, se mordillant la lèvre inférieure. Il ne savait pas trop à quelle vitesse la traînée de poudre se propagerait une fois allumée.

— Heureusement que j'ai toujours aimé prendre des risques…

Il commença à dévisser la cage cassée autour de la lampe. Elle était coincée.

— Merde.

Il s'acharna dessus avec ses doigts glissants, mais elle avait dû se déformer quand il avait assommé Sesaria.

— Quelle saloperie !

Il essaya de trouver une meilleure prise, de la tordre de toutes ses forces. Quand soudain, le capuchon céda, il laissa malencontreusement tomber la lampe, et voulut la rattraper au vol, en vain. Elle rebondit au sol en crépitant avant de s'éteindre, plongeant le tunnel dans une obscurité d'encre.

— Putain… de… merde !

Sa seule option était de revenir sur ses pas et de récupérer une autre lampe au bout du tunnel. Il tâtonna dans le noir mais rentra la tête la première dans une poutre. Il recula pour se remettre les idées en place. Sa bouche était en sang.

— Aïe !

Voyant une lumière, il essaya de retrouver son équilibre. Elle se reflétait dans les grains de poudre du tunnel, les pierres et les racines des murs, faisait scintiller la traînée de poudre serpentant au sol. Une lampe, et à moins qu'il n'ait complètement perdu son sens de l'orientation, elle venait de

là où il avait laissé Sesaria.

Avoir apporté son épée lui apparut soudain comme une idée de génie. Il la glissa doucement hors de son fourreau, dut se vriller le coude pour la faire pointer vers l'avant dans cet espace restreint, cognant accidentellement sa pointe au plafond, et déclenchant une longue chute de terre sur son crâne. Tout ce temps, la lumière s'approchait.

Sesaria apparut au détour d'un tunnel, sa lampe au poing, une ligne de sang coulant de son front. Ils restèrent face à face un moment, Cosca accroupi, Sesaria plié en deux.

— Pourquoi ? grogna le grand.

— Parce que je tiens à ne jamais me laisser trahir deux fois.

— Je pensais que tu ne faisais pas de sentiment.

— Les hommes changent.

— Tu as tué Andiche ?

— Le meilleur moment de ces dix dernières années.

Sesaria secoua la tête, aussi perplexe que fâché.

— C'est Murcatto qui a pris ta place, pas nous.

— Ça n'a rien à voir. Les femmes peuvent me trahir quand ça leur chante.

— Tu as toujours eu un faible pour cette tarée.

— Je suis un incurable romantique. Ou alors je ne t'ai jamais aimé.

Sesaria glissa un lourd couteau dans sa main libre.

— Tu aurais dû me poignarder là-bas.

— Je suis content de ne pas l'avoir fait. J'aurais perdu l'occasion de blaguer.

— Je suppose que tu ne comptes pas jeter ton épée et m'affronter couteau à couteau ?

Cosca caqueta.

— C'est toi qui aimes les combats égaux. J'ai essayé de te tuer en t'assommant par-derrière et en te foutant le feu, tu te souviens ? Te transpercer de mon épée ne m'empêchera pas de dormir.

Il plongea.

Dans un espace aussi confiné, être grand présentait un inconvénient majeur. Sesaria remplissait presque entièrement le petit tunnel, ce qui le rendait, de façon fort opportune, presque impossible à rater. Il parvint à détourner l'attaque maladroite de Cosca, qui lui entailla quand même l'épaule. Cosca voulut porter un autre coup, mais se cogna les doigts sur le mur de terre. Sesaria lui balança sa lourde lampe et Cosca s'écarta, tombant sur un genou. Sesaria avança, prêt à le poignarder, mais s'érafla la main sur le plafond, déclenchant une nouvelle pluie de terre. Il murmura un juron kantique, et grimaça en tentant de libérer la lame de son couteau qui s'était enfoncée dans une poutre. Cosca se redressa et tenta un autre coup maladroit. La pointe de son épée troua la chemise de Sesaria et s'enfonça dans son torse.

— Hop ! lui grommela Cosca au visage. Comme ça, on est quittes.

Sesaria tomba en avant, bavant un peu de sang, le visage tordu dans une grimace désespérée, la lame se glissant inexorablement dans son torse jusqu'à ce que le pommeau rencontre sa chemise visqueuse. Il trébucha et se rattrapa à Cosca, le renversant sur le dos. Le pommeau de l'épée s'enfonça dans le ventre de ce dernier, expulsant l'air de ses poumons en un long gémissement.

Sesaria retroussa les lèvres pour montrer des dents rougies.

— Tu voulais… blaguer ?

Il éclata sa lampe dans la traînée de poudre à côté du visage de Cosca. La flamme s'éleva au

milieu du verre éclaté, la poudre s'embrasa en crépitant, la chaleur brûlant presque la joue de Cosca. Il luttait sous le grand corps inerte de Sesaria, essayant de se dégager de son épée, tentant désespérément de faire basculer le grand cadavre sur le côté. Son nez était rempli de la puanteur aigre du sucre gurkien, lançant doucement des étincelles le long du tunnel.

Dès qu'il réussit à se relever, il courut vers l'entrée, la respiration sifflant dans son torse, une main glissant sur le mur sale, se cognant à chaque tournant. Un ovale de lumière apparut, vacillant tranquillement de plus en plus près. Il laissa échapper un gloussement ridicule, se demandant à quel moment la roche exploserait. Soudain, le jour éclata autour de lui.

— Cours ! cria-t-il, à personne en particulier, agitant follement les bras. Cours !

Il trébucha en descendant la colline et se retrouva les quatre fers en l'air. Après un douloureux rebond sur un rocher, il se redressa péniblement et continua de dévaler la pente dans un nuage de poussière, les cailloux cliquetant autour de lui. La tranchée s'approchait dans sa course effrénée alors qu'il hurlait de toutes ses forces. Il se jeta au sol, glissa dans la boue, s'écrasa au fond dans une pluie de terre.

Victus le regarda se redresser péniblement.

— C'est quoi ce…

— Tous aux abris ! gémit Cosca.

Tout autour de lui, il entendit des bruits métalliques d'armures tandis que les hommes se jetaient au sol, levaient leurs boucliers au-dessus de leur tête, mettaient leurs mains gantées sur leurs oreilles, fermant les yeux dans l'attente d'une gigantesque explosion. Cosca se colla contre la terre battue, les dents serrées, plaquant les mains sur son crâne.

Le silence s'étirait.

Il ouvrit un œil. Un papillon bleu, tournoyant dans le sens inverse des aiguilles d'une montre autour des mercenaires terrifiés, vint se poser sur la lame d'une lance. Victus lui-même avait son casque enfoncé sur le crâne. Il releva sa visière, de toute évidence perplexe.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? La traînée est allumée ? Où est Sesaria ?

Une image soudaine se forma dans l'esprit de Cosca de la traînée de poudre crépitant, des hommes de Victus rampant dans l'obscurité, les lampes allumées, leur lumière tombant sur le cadavre de Sesaria, empalé sur une épée à la garde dorée…

— Euh…

Un infime frisson secoua la terre dans le dos de Cosca. Suivi, l'instant d'après, par une détonation tonitruante, si forte qu'elle lui fendit presque littéralement le crâne. Le monde devint entièrement silencieux, à l'exception d'un gémissement aigu. La terre trembla, le vent siffla sur la tranchée, lui arrachant les cheveux et l'emportant presque avec lui. Un nuage de poussière étouffante s'éleva dans l'air, lui irritant les poumons, le forçant à tousser. Une pluie brûlante de gravier déferla sur les soldats. Cosca reculait comme un homme pris dans un ouragan, luttant en vain. Pour combien de temps, il ne savait pas.

Lorsqu'il ouvrit les yeux, il étira doucement ses membres douloureux et se releva péniblement. Le monde était couvert d'un brouillard fantomatique et silencieux. Le pays des morts, sûrement ; les hommes et les équipements n'étaient plus que des ombres dans la brume. Puis celle-ci commença à se dissiper. Il se frotta les oreilles, mais le sifflement continua. D'autres se levèrent, regardant autour d'eux, le visage taché de boue grise. Pas loin, quelqu'un était allongé dans une flaque en bas d'une tranchée, son casque enfoncé par un gros caillou dirigé par les Parques directement sur sa tête. Cosca

alla jauger la situation en surface, vers le sommet de la montagne, essayant de voir à travers la poussière qui tombait graduellement.

— Oh.

Le mur de Fontezarmo ne semblait avoir subi aucun dommage, la silhouette des tours et des remparts se dressant toujours aussi solidement dans le ciel blanc. Un vaste cratère de roche avait éclaté, mais la grande tour qui le surplombait était toujours intacte, obstinément cramponnée au bord, malgré le vide en contrebas. Pendant un instant, cela sembla être la douche froide la plus écrasante de l'histoire de Cosca ; or, il en avait connu beaucoup.

Puis, dans un silence rêveur, et avec une lenteur sirupeuse, cette tour centrale s'inclina, de plus en plus, pour s'écraser dans le cratère béant. Une énorme section de mur de chaque côté fut emportée dans sa chute, se repliant et tombant en ruine sous son propre poids. Un glissement artificiel de centaines de tonnes de pierre roula inexorablement vers les tranchées.

— Ah, articula silencieusement Cosca.

Une seconde fois, les hommes se jetèrent au sol, se couvrant la tête, priant les Parques ou n'importe quelle sorte de dieux et d'esprits en lesquels ils croyaient ou non pour une délivrance. Cosca resta debout, contemplant, fasciné, un morceau de maçonnerie géant d'environ dix tonnes lui foncer droit dessus, tournoyant dans sa chute, projetant des bouts de pierre dans le ciel, tout ça sans un son, si ce n'est un vague crissement semblable au bruit de pas sur du gravier. À moins de dix mètres de Cosca, il ralentit enfin, tangua d'un côté puis de l'autre, avant de s'immobiliser.

Un deuxième nuage de poussière avait plongé la tranchée dans une étouffante obscurité. Lorsqu'il se dissipa, Cosca aperçut la large brèche dans le mur extérieur de Fontezarmo, qui ne faisait pas moins de deux cents mètres de large, surplombant un cratère rempli d'un amas de ruines. Une seconde tour au bord se pencha en formant un angle alarmant, comme un homme ivre regardant en bas d'une falaise, menaçant de sombrer dans le vide à tout moment.

Il vit Victus debout à côté de lui hurler en brandissant son épée. Le mot lui parvint comme un murmure.

— Chargez.

Les hommes sortirent, un peu déphasés, des tranchées. L'un fit quelques pas vacillants et tomba à plat ventre. D'autres restèrent cloués sur place. D'autres encore se dirigèrent vers le haut de la colline, incertains. Ils furent de plus en plus nombreux, et rapidement quelques centaines de mercenaires crapahutaient dans les ruines menant à la brèche, armes et armures brillant dans le soleil aqueux.

Cosca resta seul dans la tranchée avec Victus, tous deux couverts de poussière grise.

— Où est Sesaria ?

Les mots résonnaient vaguement à travers le sifflement dans les oreilles de Cosca.

Sa voix sortit dans un gargouillis.

— Il n'était pas derrière moi ?

— Non. Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Un accident… un accident lorsqu'on est sortis. (Cosca, couvert de bleus de la tête aux pieds, n'eut aucun mal à laisser échapper une larme.) J'ai fait tomber ma lampe ! Je l'ai fait tomber. Ça a mis le feu à la traînée de poudre au milieu du tunnel !

Il saisit Victus par sa cuirasse.

— Je lui ai dit de courir avec moi, mais il est resté ! Resté… l'éteindre.

— Il est resté ?

— Il pensait pouvoir nous sauver tous les deux ! (Cosca posa une main sur sa tête, la voix chargée d'émotion.) Ma faute ! Tout est ma faute. Il était vraiment le meilleur de nous.

Il gémit, les yeux levés vers le ciel.

— Pourquoi ? Pourquoi ? Pourquoi les Parques prennent-elles toujours les meilleurs ?

Les yeux de Victus se posèrent sur le fourreau vide de Cosca, puis vers le grand cratère dans la colline, la brèche béante au-dessus.

— Mort, hein ?

— Envoyé en enfer, murmura Cosca. Cuisiner avec du sucre gurkien peut être dangereux.

Le soleil était couché. Au-dessus d'eux, les hommes de Victus escaladaient les côtés du cratère en une marée scintillante, apparemment sans rencontrer aucune résistance. Si des défenseurs avaient survécu à l'explosion, ils n'étaient pas d'humeur à se battre. Il semblait que le mur extérieur de Fontezarmo était à eux.

— La victoire. Au moins, le sacrifice de Sesaria n'aura pas été vain.

— Oh, non, dit Victus en jetant un regard oblique à Cosca. Il aurait été fier.

~ Ebook Juléa ~

Une nation

De l'autre côté des portes, le murmure de la foule se faisait de plus en plus pressant, accentuant le nœud dans l'estomac de Monza. Elle essaya de se masser la mâchoire pour se décontracter. En vain.

Elle en était réduite à attendre. Son rôle complet dans la grande représentation de ce soir revenait à rester impassible, affichant un air des plus nobles, tâche facilitée par l'aide des meilleurs tailleurs de Talins. De longues manches cachaient les cicatrices de ses bras, un haut col celles de son cou, des gants rendaient sa main ruinée présentable. Ils avaient été soulagés de voir qu'ils pouvaient lui laisser un grand décolleté sans craindre d'horrifier les délicats invités de Rogont. C'était une chance qu'ils n'aient pas coupé un grand trou dans le dos pour révéler ses fesses, peut-être l'unique partie de son corps ne présentant pas une égratignure.

Rien ne devait venir gâcher la perfection de ce moment historique. Pas d'épée, bien sûr, et le poids de la sienne lui manquait comme un membre amputé. Elle se demanda à quand remontait sa dernière sortie sans lame à portée de main. Pas à la réunion du Conseil de Talins à laquelle elle avait participé le lendemain de son ascension au duché.

Le vieux Rubine avait tenté de la dissuader de porter une épée dans la salle. Elle lui avait répondu qu'elle en avait porté une pendant vingt ans. Il lui avait fait remarquer que ni lui ni ses collègues n'avaient d'arme, bien qu'ils fussent tous des hommes, et que ça leur aurait par conséquent mieux convenu. Elle lui avait demandé ce qu'elle utiliserait pour le poignarder si elle laissait son épée de côté. Personne ne savait vraiment si elle plaisantait ou non. Mais ils avaient cessé de lui poser des questions.

— Votre Excellence, dit l'un des maîtres de cérémonie en s'approchant d'elle. Votre Grâce, ajouta-t-il à l'intention de la comtesse Cotarda. Nous allons commencer.

— Bien, acquiesça sèchement Monza en se tournant vers la double porte, reculant ses épaules et levant le menton. Terminons-en avec cette putain de mascarade.

Elle n'avait pas de temps à perdre. Elle s'était employée, à chaque minute de ces trois dernières semaines au cours desquelles elle n'avait presque pas dormi, à sortir Talins des latrines alors qu'elle s'était battue si dur pour l'y envoyer.

Gardant à l'esprit la maxime bien-aimée de Bialoveld : « Les États prospères sont bâtis sur des colonnes d'acier et d'or », elle avait sorti chaque bureaucrate qu'elle pouvait trouver qui n'était pas assiégé à Fontezarmo avec son vieux maître. Il y avait eu des discussions au sujet de l'armée talinaise. Qui n'existait pas. Des discussions sur le trésor. Qui était vide. Le système de taxation, l'entretien des services publics, la préservation de la sécurité, l'administration de la justice, tout était dissous comme un gâteau dans un ruisseau. La présence de Rogont, ou de ses soldats du moins, était la seule chose qui empêchait Talins de sombrer dans l'anarchie.

Mais Monza ne s'était jamais laissé emporter par un vent soufflant dans la mauvaise direction. Elle avait toujours eu le don de deviner les qualités d'un homme, et du choix du bon candidat pour chaque travail. Le vieux Rubine était aussi pompeux qu'un prophète, elle l'avait donc nommé haut

magistrat. Grulo et Scavier étaient les deux plus impitoyables commerçants de la ville. Elle ne faisait confiance à aucun des deux, donc elle les avait nommés chanceliers conjoints, et avait donné pour tâche à chacun d'imaginer de nouvelles taxes, de se battre dans leur domaine en gardant un œil jaloux rivé sur l'autre.

Ils avaient déjà extorqué de grosses sommes à leurs malheureux collègues, que Monza avait déjà dépensées en armes.

Après ses trois premières longues journées de laborieux travail, un vieux sergent nommé Volfier était arrivé en ville, un homme presque ridiculement implacable, et presque aussi balafré qu'elle. Refusant de se rendre, il avait fait traverser toute la Styrie aux vingt-trois survivants de son régiment depuis la défaite d'Osprie, armes et honneur intacts. Comme elle pouvait toujours avoir besoin d'un homme aussi obstiné, elle lui avait demandé de rassembler tous les vétérans de la ville. Le travail payant étant rare, il avait déjà deux compagnies de volontaires, leur tâche glorieuse étant d'escorter les collecteurs d'impôts pour s'assurer qu'il ne manquait pas un cuivre.

Elle avait bien appris les leçons du duc Orso. De l'or, de l'acier, plus d'or. C'était là la spirale de la politique. La résistance, l'apathie ne faisaient que l'endurcir. Elle ressentait une satisfaction perverse face à l'impossibilité apparente de la tâche ; le travail mettait la douleur de côté, le brou avec, et la gardait alerte. Ça commençait à faire longtemps, très longtemps qu'elle n'avait rien semé.

— Vous êtes… très belle.

— Quoi ? fit-elle en apercevant Cotarda qui s'était silencieusement glissée à côté d'elle et affichait un sourire nerveux. Oh, vous aussi, grogna Monza en la regardant à peine.

— Le blanc vous va à ravir. On dit que je suis trop pâle pour cette couleur.

Monza grimaça. Tout à fait le genre de discussions inintéressantes pour lesquelles elle n'avait pas d'estomac ce soir.

— J'aimerais être comme vous, reprit Cotarda.

— Passez un peu de temps au soleil.

— Non, non. Courageuse, explicita Cotarda en tortillant ses mains pâles. J'aimerais être courageuse. On dit que je suis puissante. On croirait qu'être puissante voudrait dire n'avoir peur de rien. Mais j'ai peur tout le temps. Surtout lors des événements. (Elle avait lâché le mot violemment, au grand inconfort de Monza.) Parfois, je ne peux pas en supporter le poids. Toute cette peur. Je me déçois tellement. Qu'est-ce que je peux y faire ? Qu'est-ce que vous y feriez ?

Monza n'avait aucune intention de discuter de ses propres peurs. Ça ne ferait que les nourrir. Mais Cotarda poursuivait, implacable.

— Je n'ai pas de caractère du tout, mais où est-ce qu'on obtient du caractère ? Soit on en a, soit on n'en a pas. Vous en avez. Tout le monde dit que vous en avez. Où est-ce que vous l'avez eu ? Pourquoi moi, je n'en ai pas ? Parfois, je me dis que je suis faite en papier ; j'ai simplement l'allure d'une personne. On dit que je suis extrêmement lâche. Qu'est-ce que je peux faire pour ne plus être lâche ?

Elles se regardèrent longtemps, puis Monza haussa les épaules.

— Faites semblant de ne pas l'être.

On ouvrit les deux portes.

Cachés quelque part, des musiciens entamèrent un majestueux refrain pour accompagner l'entrée des deux dames dans la vaste cuvette qu'était devenu le Sénat. Malgré l'absence de toit qui laisserait bientôt voir les étoiles du ciel bleu-noir, il faisait chaud. Et humide, comme dans une tombe. La

puanteur des fleurs saisit Monza à la gorge, lui donnant la nausée. Des milliers de bougies remplissaient l'arène d'ombres mouvantes, jouant sur les dorures et les pierres, et changeant les milliers de visages souriants en masques au rictus narquois. La foule, les banderoles, le lieu lui-même : tout était disproportionné, excessif, évoquant une scène de cauchemar.

Une soirée sacrément démesurée pour voir un homme essayer un nouveau chapeau.

Le public était assez hétéroclite. Une majorité de Styriens, hommes et femmes riches et puissants, commerçants et menue noblesse du pays. Quelques célèbres artistes, diplomates, poètes, artisans et soldats. Rogont avait méticuleusement invité chaque personnalité dont la présence augmenterait sa gloire. Les meilleurs sièges, près de la scène, accueillaient d'importants étrangers venus présenter leurs respects au nouveau roi de Styrie, à moins que ce ne soit pour profiter de son élévation d'une quelconque manière. Parmi eux, des capitaines commerçants des Mille Îles aux oreilles garnies d'anneaux d'or. Des Nordiques barbus, des Baoliens aux yeux vifs. Des natifs de Suljuk en soie colorée, deux prêtresses de Thond, ville où l'on adorait le soleil, leurs têtes blondes rasées de près. Trois Alderiens de Port Ouest, apparemment nerveux. L'Union, sans trop de surprise, brillait essentiellement par son absence, mais la délégation gurkienne s'était fait un plaisir de combler le vide ainsi créé. Une dizaine d'ambassadeurs de l'empereur Uthman-ul-Dosht, chargés d'or. Une dizaine de prêtres du prophète Khalul, en blanc sobre.

En passant devant eux, Monza ne leur adressa pas un regard, les épaules en arrière, les yeux rivés loin devant, affichant le rictus méprisant qui avait toujours dissimulé sa terreur. Dans l'allée en face d'elles, Lizorio et Patine s'approchaient en grande pompe. Lourdement appuyé sur sa canne, Sotorius attendait à côté du trône doré, centre d'attention de tout l'événement. Le vieil homme avait dit préférer être envoyé en enfer que de devoir descendre une allée.

Ils se rassemblèrent sur l'estrade circulaire, sous des milliers de paires d'yeux impatients. Les cinq grands dirigeants de Styrie qui auraient l'honneur de couronner Rogont, tous habillés avec un symbolisme qu'un champignon n'aurait pu manquer. Monza était en blanc nacré, avec une croix de cristal noir sur la poitrine. Cotarda portait le rouge écarlate d'Affoia. L'ourlet de la robe noire de Sotorius était orné de coques. La cape dorée de Lizorio affichait le pont de Puranti. Ils étaient comme de mauvais acteurs représentant les villes de Styrie dans une pièce de village, mais de très grande envergure. Même Patine avait abandonné tout semblant d'humilité, troquant son tissu paysan contre de la soie verte, de la fourrure et de précieux joyaux. Si Nicante avait six anneaux pour symbole, il en portait au moins neuf, l'un surmonté d'une émeraude de la taille des dés de Cordial.

De près, aucun d'eux n'avait l'air particulièrement ravi de son rôle. Comme des amis qui auraient décidé, alors qu'ils étaient ivres morts, de plonger dans une mer glaciale au petit matin, mais qui, dans la sobriété de l'aurore, étaient prêts à se raviser.

— Eh bien, grogna Monza tandis que résonnaient les dernières notes des musiciens. Nous y voilà.

— Eh oui, dit Sotorius en balayant la foule de ses yeux chassieux. Espérons que la couronne est large. Voici la plus grosse tête de Styrie.

Une tonitruante fanfare explosa derrière eux. Cotarda trébucha en reculant, surprise, et serait tombée si Monza ne lui avait pas saisi le coude d'instinct. Une fois l'entrée principale ouverte, le son des trompettes hurlantes se dissipa, laissant place à un chant étrange, deux voix, aiguës et claires, flottant au-dessus du public. Tout sourires, Rogont s'avança dans le Sénat, soulevant une vague d'applaudissements bien ordonnée.

Entièrement vêtu de bleu osprien, le roi à venir descendit les marches en feignant une humble

surprise face à l'assemblée. *« Tout ça, pour moi ? Il ne fallait pas ! »* Sans préciser qu'il avait tout planifié, jusqu'au moindre détail. Monza se demanda un instant, et ce n'était pas la première fois, si Rogont ne ferait pas un bien pire roi qu'Orso. Pas moins impitoyable, pas plus loyal, mais bien plus vaniteux. Et son sens de l'humour s'estompait de jour en jour. Au passage, il serra quelques mains chanceuses, posant une paume généreuse sur une ou deux épaules, sous la sérénade de ce chant aérien.

— Entends-je des esprits ? murmura Patine avec un mépris cinglant.

— Tu entends des mecs qui n'ont pas de couilles, répondit Lizorio.

Quatre hommes en livrée osprienne déverrouillèrent une lourde porte derrière l'estrade qui dissimulait un coffre incrusté. Rogont passa rapidement devant la première rangée d'invités, en pressant les mains de quelques ambassadeurs choisis, prêtant une attention toute particulière à la délégation gurkienne et étirant les applaudissements au maximum. Enfin, il monta les marches qui menaient à l'estrade, arborant le sourire du joueur de cartes certain de remporter la partie. Il ouvrit grand les bras.

— Mes amis, mes amis ! Le grand jour est enfin arrivé !

— Oui, dit simplement Sotorius.

— Quel heureux jour, chanta Lizorio.

— Longtemps attendu, ajouta Patine.

— Enfin arrivé ? proposa Cotarda.

— Je vous remercie tous, dit Rogont en se tournant vers ses invités, leur faisant gentiment signe de cesser d'applaudir.

Avec une arabesque de sa cape, il s'assit sur son trône et fit signe à Monza d'approcher.

— Vous ne me félicitez pas, Votre Excellence ?

— Félicitations, siffla-t-elle.

— Toujours aussi reconnaissante, dit-il en se penchant pour murmurer sous cape : Tu n'es pas venue me voir hier.

— J'avais d'autres obligations.

— Vraiment ? s'enquit-il en haussant les sourcils, comme s'il était médusé qu'il existe quoi que ce soit de plus important que le sauter. Je suppose qu'un chef d'État à des journées bien remplies. Parfait.

Il lui adressa un vague geste méprisant.

Monza grinça des dents. Soudain, la perspective de lui pisser dessus lui semblait fort réjouissante.

Les quatre porteurs posèrent le coffre derrière le trône ; l'un d'eux tourna la clé dans la serrure et souleva le couvercle avec une arabesque ostentatoire. Un soupir s'éleva de la foule. La couronne, posée sur du velours violet. Une épaisse bande d'or incrustée d'une rangée de saphirs et surmontée de cinq feuilles de chêne dorées. À l'avant, une sixième feuille, plus large, s'enroulait autour d'un diamant étincelant, gros comme un œuf de poule. Si monstrueux que c'en était ridicule.

Avec l'expression d'un homme sur le point de nettoyer des latrines bouchées à mains nues, Lizorio saisit l'une des feuilles dorées. Patine l'imita après un haussement d'épaules résigné. Puis Sotorius et Cotarda. Monza attrapa la dernière dans sa main gantée, son auriculaire toujours aussi rigide. Elle regarda les visages de ses supposés pairs. Deux sourires forcés, un air narquois et un froncement de sourcils. Elle se demanda dans combien de temps ces fiers princes, habitués à être

leurs propres maîtres, se fatigueraient de cet arrangement moins favorable.

Le joug commençait probablement déjà à les irriter.

Ensemble, ils soulevèrent la couronne pour aller la poser sur la tête de Rogont. Sotorius devait contourner le coffre, et la pièce de joaillerie, symbole de la royauté, les tirait de droite à gauche dans leur procession. Une fois devant le trône, ils soulevèrent la couronne au-dessus du crâne de Rogont. Ils restèrent immobiles un instant, comme d'un commun accord, se demandant s'il leur restait un moyen de se sortir de là. L'assemblée retenait sa respiration dans un étrange silence. Sotorius esquissa un hochement de tête résigné, et les cinq seigneurs couronnèrent Rogont.

La Styrie, semblait-il, était devenue une seule nation.

Son roi s'éleva doucement de son trône, bras écartés, paumes ouvertes, regardant droit devant comme s'il pouvait voir dans les anciens murs du Sénat le brillant avenir qui les attendait.

— Camarades styriens ! brailla-t-il, la voix résonnant sur les pierres. Humbles sujets ! Amis de l'étranger, soyez tous bienvenus ici ! (Surtout les amis gurkiens, au vu du diamant fourni par le prophète gurkien pour orner la couronne…) Les Années Sanglantes touchent à leur fin ! (Ou elles le feraient bientôt, une fois que Monza aurait répandu le sang d'Orso.) Les grandes villes de notre riche pays ne lutteront plus les unes contre les autres ! (Ça restait à voir.) Elles formeront une famille, volontairement unie par d'heureux liens d'amitié, de culture et d'héritage commun. Une famille marchant ensemble ! (Dans la direction dictée par Rogont, très certainement.) C'est comme si la Styrie s'éveillait d'un cauchemar. Un cauchemar de dix-neuf ans. Quelques-uns d'entre nous, j'en suis sûr, n'ont jamais connu la paix.

Monza fronça les sourcils. Elle se rappelait la charrue de son père retournant la terre noire.

— Mais aujourd'hui… les guerres sont terminées ! Et nous avons tous gagné ! Chacun d'entre nous. (Certains avaient gagné davantage que d'autres, inutile de le préciser.) Voici venu le temps de la paix ! De la liberté ! De la guérison ! (Lizorio s'éclaircit bruyamment la voix, grimaçant en tirant sur son col brodé.) Voici venu le temps de l'espoir, du pardon, de l'unité !

Une obédience abjecte, bien sûr. Cotarda regardait sa main. Sa paume pâle était tachée de rose, presque aussi foncé que sa robe écarlate.

— Voici venu le temps de forger un État puissant que le monde entier nous enviera ! Voici venu le temps… (Rogont lança un regard furibond à Lizorio, qui toussait, des perles de sueur coulant sur son visage rubicond.) Voici venu le temps pour la Styrie de devenir… (Patine se pencha en avant et poussa un grognement inquiet, les lèvres retroussées.) Une nation…

De toute évidence, quelque chose n'allait pas. Cotarda trébucha en reculant. Haletante, elle attrapa la rambarde dorée avant de s'effondrer dans un bruissement de soie rouge. Le public poussa un cri général.

— Une nation…, murmura Rogont.

Tremblant, le chancelier Sotorius tomba à genoux, une main tachée de rose crispée sur sa gorge ridée. À quatre pattes, Patine avait viré au rouge vif, les veines saillant de son cou. Lizorio tomba sur le côté, dos à Monza, la respiration sifflante. Au bout de son bras droit étendu devant lui, sa main prise de soubresauts était rouge elle aussi. Cotarda se convulsa avant de s'immobiliser, dans le plus grand silence. La foule était transfigurée. Sans savoir si cette horrible mise en scène faisait partie du spectacle. Patine tomba à plat ventre et Sotorius sur le dos, l'échine cambrée dans une dernière secousse.

Rogont regarda Monza et elle lui rendit son regard, aussi gelée et impuissante qu'elle l'avait été

quand elle avait vu Benna mourir. Il leva une main vers elle, la bouche ouverte mais sans pouvoir respirer. Sous la couronne, son front était rouge vif.

La couronne. Ils avaient tous touché la couronne. Elle observa sa main droite gantée. Tous sauf elle.

Grimaçant, Rogont esquissa un pas en avant, mais sa cheville céda. Il s'effondra en se tordant, les yeux exorbités. La couronne dégringola, rebondit une fois, avant de rouler sur l'estrade décorée pour aller s'écraser par terre. Quelqu'un dans l'assemblée poussa un cri suraigu.

On entendit un contrepoids tomber, libérant des milliers d'oiseaux des cages réparties tout autour de la salle, qui s'envolèrent en une belle tempête gazouillante.

Tout comme l'avait prévu Rogont.

Sauf que des six hommes et femmes destinés à unir la Styrie, seule Monza était encore en vie.

Plus que poussière

La mort du grand-duc Rogont ravissait Shivers. Du roi Rogont, pour être précis, mais peu importait comment on l'appelait maintenant, pensée qui accentua encore son sourire.

On peut être un grand homme tant qu'on veut dans la vie. Ça ne fait pas une once de différence une fois qu'on retourne à la boue. Et ça arrive vite. Par accident, parfois. Un vieil ami de Shivers s'était battu pendant les sept jours de la bataille des Hauts Lieux et n'avait pas reçu la moindre égratignure. Il s'était éraflé la peau sur un chardon dans la vallée le lendemain matin, la plaie s'était infectée, et il était mort dans la nuit. Mort pour rien. Pas de leçon. Sauf celle de faire attention aux chardons, peut-être.

Une mort noble comme celle que s'était gagnée Rudd Séquoia, en menant une charge, l'épée à la main… ce n'était pas foncièrement mieux. Les hommes en feraient peut-être une chanson, une mauvaise chanson d'ivrognes, mais pour le cadavre, une mort en valait une autre, ça ne changeait rien. Le Grand Niveleur, comme l'appelaient les hommes des collines. Les seigneurs et les mendiants dans l'égalité.

Les ambitions démesurées de Rogont n'étaient plus que poussière. Son pouvoir était un brouillard soufflé par la brise de l'aube. Shivers, qui n'était rien d'autre qu'un tueur borgne, hier indigne de lécher les bottes du roi à venir, s'en tirait bien mieux ce matin, et de loin. Il avait toujours une ombre. S'il fallait en tirer une leçon, c'était celle-ci : prenez ce que vous pouvez tant que vous respirez.

Sortant du tunnel, leurs chevaux entraient dans la cour externe de Fontezarmo et Shivers poussa un long sifflement.

— Ils ont fait des travaux.

Monza acquiesça.

— De démolition, du moins. On dirait que le cadeau du prophète a bien servi.

C'était une arme inquiétante, ce sucre gurkien. Un long pan de mur s'était évanoui sur la gauche, une tour penchait, formant un angle alarmant tout au bout, fissurée sur toute sa hauteur, prête à dévaler la montagne à son tour. Surplombant le vide, quelques buissons nus étaient encore cramponnés au bord éclaté de la falaise, à l'ancien emplacement des murs. Shivers devina qu'il y avait eu des jardins, mais les boulets enflammés lancés par les catapultes ces dernières semaines n'avaient laissé que des ronces brûlées, des souches fendues et de la boue cramoisie, que la pluie de la veille n'avait arrangées en rien.

Un chemin pavé traversait ce sinistre décor, menant à une porte noire encore scellée derrière quelques fontaines d'eau stagnante. Des silhouettes tordues gisaient sur les ruines, hérissées de flèches. Un bélier brûlé était entouré de cadavres. En levant la tête vers les remparts, l'œil exercé de Shivers repéra des lances, des arcs, des armures scintillantes. Le mur intérieur était toujours fermement défendu, protégeant jalousement le Duc Orso.

Ils contournèrent une bâche humide fixée par des pierres sur un grand tas informe. Au passage, Shivers repéra des bottes dépassant d'un côté, ainsi que quelques paires de pieds sales, tous perlés

de pluie.

L'un des gamins de Volfier, probablement une nouvelle recrue, pâlit face à ces cadavres. En voyant son malaise, Shivers tenta de se rappeler à quel moment il s'était habitué à être entouré de morts. Pour lui, ce n'étaient plus que des éléments du décor, au même titre que des souches d'arbre. Il en faudrait plus pour gâcher sa bonne humeur.

Monza arrêta son cheval et descendit.

— Pied à terre, grogna Volfier, obéi sur-le-champ.

— Pourquoi il y en a qu'ont les pieds nus ? demanda le garçon, regardant toujours les morts.

— Parce qu'ils avaient de bonnes chaussures, répondit Shivers.

Le gamin considéra ses propres chaussures, puis la rangée de pieds mouillés, avant de se mettre une main sur la bouche.

Volfier lui donna une tape sur le dos qui le fit sursauter, et adressa un clin d'œil à Shivers. On appâtait le sang neuf de la même façon dans le monde entier, apparemment.

— Bottes ou pas, ça ne fait plus aucune différence une fois que t'es mort. T'inquiète pas, on s'y habitue.

— Ah bon ?

— Si tu as de la chance, dit Shivers, tu vivras assez longtemps pour ça.

— Si tu as de la chance, intervint Monza, tu trouveras un autre job avant. Attendez ici.

Volfier acquiesça.

— Votre Excellence.

Et Shivers la regarda se frayer un chemin à travers les ruines.

— Tu t'en sors à Talins, murmura-t-il.

— On dirait, grogna le sergent balafré. J'ai fini par calmer les feux. On a passé un marché avec les criminels des Vieux Quartiers. Ils gardent un œil sur la ville cette semaine, et on les laisse vivre le mois suivant.

— C'est pas rien quand on demande aux voleurs de maintenir l'ordre.

— C'est un monde tordu, ça, je ne te le fais pas dire, acquiesça Volfier en contemplant le mur intérieur, pensif. Mon ancien patron est de l'autre côté. Un homme pour qui je me suis battu toute ma vie. Lorsqu'il était au pouvoir, on n'avait jamais d'émeutes.

— Tu aimerais être avec lui ?

Volfier fronça les sourcils.

— J'aimerais qu'il ait gagné à Osprie, comme ça, j'aurais pas à choisir. Mais bon, j'aimerais aussi que ma femme se soit pas tapé le boulanger pendant que j'étais parti en campagne pour l'Union il y a trois ans. Avec des « j'aimerais », on ne change pas le monde.

Shivers sourit et tapota son œil de métal de l'ongle.

— C'est un fait.

Assis sur sa chaise pliante dans la seule partie des jardins encore quelque peu intacte, Cosca regardait sa chèvre brouter l'herbe humide. Il trouvait quelque chose de reposant dans son avancée régulière sur les derniers morceaux de pelouse. Le mouvement de ses lèvres, le mordillement délicat de ses dents : de petits gestes qui, à force de patiente répétition, finiraient par tondre complètement l'herbe. Se frottant l'intérieur de l'oreille avec l'auriculaire, il essaya de chasser la petite sonnerie qui y sifflait toujours. En vain. Poussant un soupir, il voulut boire une gorgée, mais se figea en entendant des pas sur le gravier. L'air épuisé, les épaules voûtées, grimaçante, les yeux enterrés dans

des orbites creuses, Monza approchait.

— Qu'est-ce que tu fous avec une chèvre ?

Cosca avala une gorgée de sa flasque, grimaça et en but une autre.

— Noble bête, cette chèvre. Elle me rappelle, en ton absence, de rester tenace, obstiné et travailleur. Il faut bien s'en tenir à quelque chose dans la vie, Monzcarro. (La chèvre leva les yeux et bêla, comme pour témoigner son approbation.) J'espère que tu ne t'offenseras pas si je dis que tu as l'air fatiguée.

— Longue nuit, murmura-t-elle, et Cosca prit cela pour un remarquable euphémisme.

— Je n'en doute pas.

— Les Ospriens ont quitté Talins. Il y a eu une émeute. La panique.

— C'était inévitable.

— Quelqu'un a lancé la rumeur selon laquelle la flotte de l'Union était en chemin.

— Les rumeurs peuvent causer plus de dommages que la flotte elle-même.

— La couronne était empoisonnée, murmura-t-elle.

— Les chefs de Styrie, consumés par leur propre soif de pouvoir. Il y a un message là-dedans, ne crois-tu pas ? Un meurtre, mais aussi une métaphore. Le poète empoisonneur responsable a réussi à tuer un chancelier, un duc, une comtesse, un Premier citoyen et un roi, et à enseigner au monde une inestimable leçon de vie, tout ça en l'espace d'une seule soirée. Notre ami commun, Morveer ?

Elle cracha.

— Peut-être.

— Je n'aurais jamais cru que ce salaud pédant avait un quelconque sens de l'humour.

— Pardonne-moi si je ne ris pas.

— Pourquoi t'a-t-il épargnée ?

— Ce n'est pas lui, dit elle en montrant sa main. C'est mon gant.

Cosca ne put s'empêcher de rire.

— En y réfléchissant, on pourrait dire qu'en écrasant ta main droite, Orso et sa cohorte t'ont sauvé la vie ! Les ironies s'empilent !

— Je vais attendre un moment plus calme pour les apprécier.

— Oh, tu devrais le faire maintenant. J'ai gâché des années à attendre des moments plus calmes. D'après mon expérience, ils ne viennent jamais. Regarde simplement autour de toi. Les Affoiens ont presque tous déserté avant le lever du jour. Les Sipanais se découpent déjà en factions, et se replient au sud, pour se battre les uns contre les autres, à mon avis. Les hommes de l'armée de Puranti étaient si impatients de lancer leur guerre civile qu'ils ont carrément commencé à s'entre-tuer dans les tranchées. Victus a dû les séparer ! Victus arrêtant un combat, tu imagines ? Quelques Ospriens sont encore là, mais seulement parce qu'ils n'ont pas la moindre idée de ce qu'ils peuvent faire. Ils courent tous comme des poulets à qui on a coupé la tête. Ce qu'ils sont, en fait. Tu sais, je suis toujours émerveillé par la rapidité avec laquelle les choses se délitent. La Styrie était unie pendant peut-être une minute, et maintenant, elle est plongée dans un chaos sans précédent. Qui peut prédire celui qui saisira le pouvoir, où, et comment ? Il semblerait qu'on ait sonné le glas des Années Sanglantes… (Il tendit le menton pour se gratter le cou.) … un peu prématurément.

Monza se voûta davantage.

— Situation idéale pour un mercenaire, non ?

— On pourrait le croire. Mais le trop-plein de chaos est une éventualité, même pour un homme

comme moi. Je te le jure, les Mille Épées sont la troupe la plus cohérente et la plus organisée qui reste. Ça te donne une idée de la détresse qui frappe nos alliés. (Il étira ses jambes devant lui, une botte posée sur l'autre.) J'ai pensé diriger la brigade vers Visserine, pour y prendre mes charges. Je doute fortement que Rogont respectera notre accord maintenant…

— Reste, dit-elle, en le regardant droit dans les yeux.

— Reste ?

— Reste.

Ils se regardèrent pendant un long silence.

— Tu n'as pas le droit de me demander ça.

— Mais je te le demande quand même. Aide-moi.

— T'aider… toi ? Ce n'est pas rien quand je deviens le meilleur espoir de quelqu'un. Et tes loyaux sujets, le bon peuple de Talins ? Tu ne peux pas leur demander de l'aide, à eux ?

— Ils ne sont pas aussi friands de batailles que de parades. Ils ne lèveront pas un doigt dans la crainte qu'Orso revienne au pouvoir pour les pendre tous.

— La danse traditionnelle du pouvoir, hein ? Tu n'as pas levé de soldats quand tu étais sur le trône ? Ça semble loin d'être ton genre.

— J'ai levé ce que je pouvais, mais je ne peux pas leur faire confiance ici. Pas quand l'ennemi est Orso. Qui sait contre qui ils se retourneront ?

— Ah, les loyautés divisées. J'en ai quelque expérience. Un scénario imprévisible.

Cosca se gratta l'intérieur de l'autre oreille, sans plus de succès.

— As-tu considéré la possibilité de… peut-être… laisser les choses en paix ?

Elle le regarda comme s'il parlait une langue étrangère.

— Quoi ?

— J'ai moi-même abandonné une centaine de tâches en cours, parfois sans même les avoir commencées, d'autres tout simplement à cause d'un échec cuisant, à travers tout le Cercle du Monde. Au final, elles m'embêtent bien moins que mes succès.

— Je ne suis pas toi.

— Sans doute une cause de regret constant pour nous deux. Et pourtant. Tu pourrais oublier ta vengeance. Tu pourrais faire un compromis. Tu pourrais… te montrer magnanime.

— Pitié et lâcheté sont une même chose, grogna-t-elle, les yeux rivés sur la porte noire au bout des jardins brûlés.

Cosca esquissa un sourire triste.

— Vraiment ?

— La conscience est une excuse pour ne pas faire ce qui est nécessaire.

— Je vois.

— Il n'y a pas de quoi pleurer. C'est la vie.

— Ah.

— Les bons ne gagnent rien. Quand ils meurent, ils se changent en poussière, comme nous tous. Il faut garder les yeux fixés loin devant, toujours devant, et résoudre un problème à la fois. Sans hésiter, qu'importe le coût, qu'importe le…

— Tu sais pourquoi je t'ai toujours aimée, Monza ?

— Hein ?

Elle posa les yeux sur lui, surprise.

— Même après que tu m'as trahi ? Encore plus, après que tu m'as trahi ? (Il se pencha doucement vers elle.) Parce que tu ne crois rien de cette merde. Ce sont les mensonges que tu te répètes pour supporter ce que tu as fait. Ce que tu as dû faire.

Il y eut un long silence. Puis elle déglutit, comme si elle allait vomir.

— Tu as toujours dit que j'avais le diable au corps.

— Ah bon ? Bah, on l'a tous. (Il secoua la main.) Tu n'es pas une sainte, bien sûr que non. Tu es née à une époque sanglante. Mais tu n'es pas aussi sombre que tu veux me le faire croire.

— Non ?

— Je fais semblant de m'intéresser à mes hommes, mais en réalité, je m'en fous de savoir s'ils meurent ou non. Toi, ça t'importe, et tu fais comme si tu t'en foutais. Je ne t'ai jamais vue gâcher une seule vie. Et pourtant, ils m'apprécient plus que toi. Ha ! Elle est belle, la justice. Tu as toujours fait ce qui te semblait juste, pour moi, Monza. Même quand tu m'as trahi, c'était plus que ce que je ne méritais. Je n'ai jamais oublié Muris, après le siège, quand tu ne voulais pas abandonner les enfants comme esclaves. Tout le monde voulait prendre l'argent. Moi. Fidèle. Même Benna. Surtout Benna. Mais pas toi.

— Je t'ai seulement égratigné, murmura-t-elle.

— Ne sois pas modeste, tu étais prête à me tuer. Nous vivons une époque sans merci. Or, à une époque sans merci, pitié et lâcheté sont deux choses diamétralement opposées. Nous devenons tous de la merde quand nous mourons, Monza, mais nous ne sommes pas tous de la merde quand nous vivons. Beaucoup d'entre nous, mais pas tous. (Il leva les yeux au ciel.) Dieu sait que moi oui. Mais toi, jamais.

Elle resta silencieuse un instant, puis :

— Tu veux bien m'aider ?

Cosca leva de nouveau sa flasque, s'aperçut qu'elle était vide et la referma. Il fallait remplir cette saleté bien trop souvent.

— Bien sûr que je vais t'aider. Il n'y a jamais eu le moindre doute dans mon esprit. J'ai déjà préparé l'assaut, en fait.

— Alors…

— Je voulais juste t'entendre me le demander. Je dois dire que je suis surpris que tu l'aies fait, d'ailleurs. La simple idée que les Mille Épées, après le dur travail d'un siège, aient l'un des plus riches palais de la Styrie à leur merci et s'en aillent sans prendre une part du butin ? As-tu perdu la raison ? Je ne pourrais pas décrocher ces avares avec une pelle. Nous attaquons demain matin à l'aube, avec ou sans toi, et nous nettoierons la place. Il y a de grandes chances que mes gars aient le contrôle des toits à l'heure du déjeuner. La Règle des Quarts, et tout ça.

— Et Orso ?

— Orso est un homme du passé, dit Cosca en se rasseyant et en caressant amoureusement le flanc de sa chèvre. Fais-en ce que tu veux.

L’inéluctable

Résultat des dés : deux et un.

Trois ans plus tôt, en Sécurité, Sajaam avait acheté la liberté de Cordial. Trois ans durant lesquels il n’avait pas eu de foyer. Il avait suivi trois personnes, deux hommes et une femme, à travers toute la Styrie. La compagnie qu’il avait le moins détestée était alors celle des Mille Épées, et pas seulement parce qu’un nombre figurait dans leur nom – même si c’était, bien sûr, un bon départ.

Il y avait de l’ordre ici, dans une certaine mesure. On confiait une tâche à chaque homme, qu’il devait exécuter dans un temps donné. Chacun connaissait sa place dans la machinerie. La composition de la compagnie était nettement quantifiée dans les trois classeurs du notaire. Le nombre d’hommes sous chaque capitaine, les années de service, les paiements reçus, l’équipement apporté. Tout pouvait être compté. Il y avait des règles, jusqu’à un certain point, explicites et implicites. Des règles sur la boisson, les jeux et les bagarres. Des règles pour les putes. Des règles établissant qui s’asseyait où. Qui pouvait aller où, et quand. Qui se battait et qui ne se battait pas. Et la règle suprême, la Règle des Quarts, qui contrôlait la déclaration et la répartition du butin, imposée avec une discipline de fer.

Quand on transgressait une règle, on avait une punition communément acceptée. Généralement, un nombre de coups de fouet. Cordial avait regardé un homme se faire fouetter pour avoir pissé au mauvais endroit, hier. Ça n’avait pas l’air d’être un grand crime, mais Victus avait expliqué à tout le monde qu’on commençait par pisser où ça nous chantait, qu’ensuite on chiait où ça nous chantait, et que tout le monde mourait de la peste. L’homme avait donc récolté trois coups de fouet. Deux et un.

L’endroit préféré de Cordial, c’était la cantine. La routine confortable des repas lui rappelait la Sécurité. Les cuisiniers, sourcils froncés et tabliers tachés. La vapeur des grandes marmites. Le bruit des cuillères et des couteaux. Le bruit des lèvres, des dents, des langues. La file d’hommes qui se bousculaient, qui demandaient obstinément plus que leur part, toujours en vain.

Les hommes qui iraient escalader ce matin avaient droit à deux boulettes de viande et une cuillère de soupe supplémentaires. Cosca avait déclaré qu’en effet, certains tomberaient du haut de l’échelle à cause d’un coup de lance, mais qu’il ne pouvait pas permettre que ses hommes tombent de faim.

— Nous attaquerons dans l’heure, dit-il.

Cordial acquiesça.

Cosca poussa un long soupir et fronça les sourcils.

— Des échelles, surtout.

Durant les derniers jours, Cordial avait observé leur construction. Vingt et une. Deux et un. Chacune comportait trente et un barreaux, sauf une, qui en avait trente-deux. Un, deux, trois.

— Monza ira avec eux. Elle veut arriver la première devant Orso. Elle est déterminée. Elle est résolue à se venger.

Cordial haussa les épaules. Ça avait toujours été le cas.

— En toute honnêteté, je m’inquiète pour elle.

Cordial haussa les épaules. Il était indifférent.

— Une bataille est un lieu dangereux.

Cordial haussa les épaules. C'était évident.

— Mon ami, je veux que tu restes près d'elle, au cours des combats. Pour être sûr qu'il ne lui arrive aucun mal.

— Et toi ?

— Moi ? répéta Cosca en tapotant l'épaule de Cordial. Le seul bouclier dont j'ai besoin, c'est le respect universel que les hommes me portent.

— Tu es sûr ?

— Non, mais je serai où je suis toujours. Bien en arrière des combats, avec ma flasque pour compagnie. Quelque chose me dit que Monza aura davantage besoin de toi. Il y a encore des ennemis, dehors. Et, Cordial…

— Oui ?

— Surveille et fais bien attention. Le renard est le plus dangereux quand il est aux abois : cet Orso aura quelques vils tours en réserve… (Il souffla un grand coup.) … c'est inéluctable. Fais surtout attention… à Morveer.

— Très bien.

Murcatto les aurait, Shivers et lui, comme gardes du corps. Un groupe de trois, comme lorsqu'ils avaient tué Gobba. Deux qui veillent sur une. Il glissa les dés dans sa poche. Il regarda la vapeur s'élever tandis qu'on distribuait la nourriture. Écouta les hommes grogner. Compta les plaintes.

Le gris délavé de l'aube se changeait en jour doré, le soleil s'élevant par-dessus les remparts du mur qu'ils devraient escalader, leur ombre édentée cédant du terrain sur les jardins en ruine.

Ils partiraient bientôt. Shivers ferma son œil et savoura la chaleur du soleil. Pencha la tête en arrière et tira la langue. L'année avançait, apportant les premières fraîcheurs. Elles lui rappelaient les douces matinées d'été dans le Nord. Celles où il avait mené de grandes batailles. Celles où il avait été l'auteur de grands actes, et de quelques bassesses en prime.

— Tu as l'air plutôt content, lui dit Monza, pour un homme sur le point de risquer sa vie.

Rouvrant l'œil, Shivers se tourna vers elle, tout sourires.

— J'ai fait la paix avec moi-même.

— La plus dure de toutes les guerres. Contente que tu l'aies gagnée.

— J'ai pas dit que j'avais gagné. J'ai juste arrêté de me battre.

— Je commence à penser que c'est la seule victoire qui vaille, murmura-t-elle presque pour elle-même.

Devant eux, la première vague de mercenaires était prête à partir, l'échelle à la main, brandissant des boucliers avec nervosité, ce qui n'était pas une surprise. Shivers ne pouvait pas dire qu'il enviait leur position. Le stratagème était évident. Tout le monde savait ce qui allait arriver, des deux côtés du mur.

Près de Shivers, la deuxième vague se préparait à partir. Passant un dernier coup de pierre à aiguiser sur les lames, resserrant les sangles de leur armure, racontant quelques blagues en espérant pouvoir les répéter un jour. Shivers sourit. Des rituels qu'il avait vus des dizaines de fois, voire plus. Il se sentait chez lui.

— As-tu jamais eu l'impression de te trouver au mauvais endroit ? demanda-t-il. Que si tu pouvais franchir telle colline, traverser telle rivière pour atteindre la vallée suivante, alors tout…

collerait ? Tout irait bien ?

Monza plissa les yeux vers le mur intérieur.

— Toute ma vie, plus ou moins.

— Toute ta vie passée à te préparer pour ce qui viendrait ensuite. J'ai grimpé un tas de collines. Traversé un paquet de rivières. Traversé la mer, même, laissant tout ce que je connaissais derrière moi pour venir en Styrie. Une fois arrivé, quand j'attendais sur les quais après le bateau, j'étais le même homme, j'avais la même vie. La prochaine vallée n'est pas différente de celle-ci. Pas mieux en tout cas. Je pense que j'ai appris… à rester à ma place. À être l'homme que je suis.

— Et tu es quoi ?

Il baissa les yeux vers la hache entre ses genoux.

— Un tueur, je pense.

— C'est tout ?

— Honnêtement ? Oui. (Il haussa les épaules.) C'est pour ça que tu m'as engagé, non ?

Elle regarda tristement le sol.

— Et qu'est-il arrivé à ton optimisme ?

— Ne peut-on pas être un tueur optimiste ? Un homme m'a dit une fois, l'assassin de mon frère, à vrai dire, que le bien et le mal n'étaient qu'une question de point de vue. Nous avons tous nos raisons. Qu'elles soient décentes ou non dépend de la personne à qui l'on demande, non ?

— Ah bon ?

— J'aurais cru que tu serais d'accord, toi.

— Autrefois, peut-être. Maintenant, je n'en suis plus si sûre. Est-ce que ce ne sont pas simplement les mensonges qu'on se raconte, pour pouvoir supporter ce qu'on a fait ? (Shivers ne put se retenir : il éclata de rire.) Qu'est-ce qui t'amuse ?

— Ce que j'essaie de dire, c'est que je ne cherche plus d'excuses. C'est quoi le mot pour ça, le truc qui va forcément arriver ? Il y a un mot, n'est-ce pas, quand on ne peut pas empêcher quelque chose de se produire ? Quand on ne peut pas passer à côté, quoi qu'on fasse ?

— Inéluctable ? proposa Monza.

— C'est ça. L'inéluctable. (Il savoura joyeusement le mot comme un morceau de viande tendre.) Je suis content de ce qui a été fait. Je suis content de ce qui arrive.

Un sifflement aigu coupa l'air. Comme un seul homme, dans un vacarme métallique, la première vague s'agenouilla par groupes de douze pour soulever les longues échelles. Ils commencèrent à avancer au petit trot, dans un incroyable désordre – en toute honnêteté – glissant dans la boue. D'autres les suivirent, sans impatience aucune, les tireurs d'élite aux arcs plats visant les archers sur les murs. Quelques grognements, des cris : « On redresse ! » et le reste, mais une hâte silencieuse, en somme. L'effet aurait été perdu s'ils avaient poussé un cri de guerre en courant vers un mur. Ils auraient fait quoi, une fois là-bas ? Difficile de hurler tout en installant une échelle.

— C'est parti, dit Shivers en les observant, agitant sa hache au-dessus de sa tête. Allez ! Allez, bande de salauds !

Ils en étaient au milieu du jardin lorsqu'il entendit un lointain « Feu ! » Un instant plus tard, un cliquètement s'éleva des murs, une pluie de carreaux déferlant droit sur la charge. Quelques gars tombèrent, accompagnés de cris et de sanglots, mais la plupart continuaient d'avancer, plus rapidement. Du côté des mercenaires, des archers s'agenouillèrent, ripostèrent d'une pluie de flèches en sens inverse, mais elle ne fit que survoler ou rebondir sur les remparts.

Au coup de sifflet suivant, la deuxième vague se mit en route, les hommes qui avaient tiré la joyeuse tâche de grimper. Peu couverts, en général, afin qu'ils aient les mouvements libres. Le premier groupe était parvenu au pied du mur et commençait à installer son échelle. Un soldat tomba, un carreau dans le cou, mais les autres parvinrent à la lever. Shivers la regarda se balancer et se cogner contre le parapet. Les autres échelles s'élevèrent à leur tour. En haut des murs, des hommes lançaient des cailloux sur les attaquants. Une pluie de carreaux freina à peine la deuxième vague tandis qu'au pied des murs, les hommes commençaient à grimper. Six échelles fixées, puis dix. L'une se démonta en frappant les remparts, des morceaux de bois tombant sur les gars qui la maintenaient. Shivers ne put s'empêcher de glousser.

Nouvelle attaque de cailloux. Un homme dégringola de la moitié de l'échelle, se brisant les jambes avec un hurlement. Tout le monde criait maintenant. Sur le toit d'une tour, des gardes d'Orso vidaient une grande cuve d'eau bouillante sur des mercenaires qui tentaient de monter. Ils poussèrent des hurlements terribles, courant comme des dératés en agrippant leur visage.

Des carreaux et des flèches sifflaient dans les deux sens. Des pierres dégringolaient. Les mercenaires tombaient à peine arrivés en haut, quand ce n'était pas en chemin. Certains voulaient s'éloigner en rampant dans la boue, mais on les ramenait au combat, traînés par des camarades contents d'avoir trouvé une excuse pour s'éloigner. Quand ils parvenaient à hauteur des remparts, ils frappaient dans tous les sens mais se retrouvaient souvent embrochés par les soldats d'Orso, prêts à les recevoir, et redescendaient ainsi bien rapidement.

Quelqu'un renversa un pot de chambre sur l'un des groupes. Un autre mit le feu à une échelle. Avant d'ajouter de l'huile. Shivers la regarda brûler, les soldats changés en torches humaines. Ils finirent par tomber en hurlant, emportant les autres dans leur chute. Il glissa sa hache dans l'anneau derrière son épaule. La meilleure place pour elle quand on essayait de grimper. Sauf si on glisse et qu'elle vous coupe la tête, bien sûr. Il se remit à ricaner. On lui lança des regards noirs, qui ne firent qu'accentuer son rire. Il s'en fichait, il avait simplement hâte de se battre. Tout ça l'amusait assez.

Quelques mercenaires semblaient avoir atteint le parapet sur la droite. Des lames scintillaient sur les remparts. D'autres hommes se pressaient derrière. Les gardes renversèrent une échelle couverte de soldats. Elle vacilla un moment, à la verticale, époustouflant numéro d'équilibrisme. Les pauvres bougres coincés dessus se tortillèrent, essayant de se raccrocher au vide, mais elle finit par les écraser sur les pavés.

À gauche aussi, ils avaient ouvert une percée, juste à côté de l'entrée. Des hommes se battaient pour monter les quelques marches qui menaient au toit. Cinq ou six des échelles étaient à terre, deux brûlaient encore sur le mur, surmontées de colonnes de fumée noire, mais la plupart, garnies de soldats, tenaient bon. La défense commençait à s'épuiser.

Troisième coup de sifflet, et la vague suivante s'élança, des hommes plus protégés qui suivraient les premiers en haut des échelles et ouvriraient la voie pour la forteresse.

— On y va, dit Monza.

— Oui, chef.

Shivers prit une inspiration et se mit à courir.

Les archers avaient presque tous cessé de tirer ; seuls quelques carreaux volaient encore des meurtrières dans les tours. Leur voyage, plus heureux que celui de la vague précédente, s'apparentait à une marche matinale entre les cadavres éparpillés dans les jardins brûlés vers l'une des échelles du milieu. Quelques hommes et un sergent étaient postés au pied, une botte sur le premier barreau, tenant

solidement l'échelle. Le sergent administrait une tape sur le dos de chacun des hommes qui entamait l'ascension.

— Montez, les gars, montez ! Sûrement, mais vite ! On ne s'attarde pas ! Montez, et tuez-moi ces enfoirés ! À toi, mon salaud… Oh. Désolé, Votre… euh… Excellence ?

— Tiens l'échelle, ça ira.

Monza commença à grimper.

Shivers la suivit, les mains glissant sur les montants rêches, les bottes grattant le bois, le souffle court à travers son rictus, ses muscles commençant à se fatiguer. Il gardait les yeux fixés sur le mur devant lui. Pas la peine de regarder ailleurs. Si une flèche venait ? C'était foutu. Si un salaud vous jetait une pierre, ou un pot d'eau bouillante ? C'était foutu. S'ils poussaient l'échelle ? Pas de bol, c'est sûr, mais lever les yeux pour voir si ça arrivait ne servirait qu'à vous ralentir, rendant ainsi cette éventualité plus probable. Il continua donc, haletant à travers ses dents serrées.

Il parvint rapidement en haut, où il se hissa sur le parapet. Sur le chemin de ronde, Monza, l'épée tirée, observait la cour intérieure. Il entendait des combats, mais lointains. Quelques cadavres étaient éparpillés sur le chemin, des deux côtés. Appuyé sur les pierres, une corde garrottant son bras amputé, un mercenaire gémissait :

— Il est tombé du bord, il est tombé du bord.

En boucle.

Shivers se dit qu'il ne tiendrait pas jusqu'au déjeuner, mais ça ferait ainsi plus de déjeuner pour tous les autres. Il fallait regarder le bon côté des choses, non ? C'était ça, être optimiste.

Il se protégea derrière son bouclier et dégaina sa hache. C'était agréable. Comme un forgeron qui sort son marteau, prêt à se mettre au travail. En contrebas, les jardins suspendus sur les marches creusées dans le sommet de la montagne étaient dans un bien meilleur état que ceux de l'extérieur. Des bâtiments côtoyaient la verdure sur trois côtés, amas de fenêtres scintillantes et de pierre travaillée surmontée de dômes et de tourelles couvertes de statues et de pointes brillantes. Pas besoin d'un esprit vif pour repérer le palais d'Orso, et ça tombait bien, parce que Shivers savait qu'il n'avait pas l'esprit vif. Plutôt sanglant.

— On y va, déclara Monza.

Shivers sourit.

— Je vous suis, chef.

Les tranchées creusées dans la montagne étaient désertes. Abandonnées par les soldats qui étaient soit rentrés chez eux, soit partis jouer leur propre petit rôle dans les nombreuses luttes de pouvoir déclenchées par la mort prématurée du roi Rogont et de ses alliés. Ne restaient que les Mille Épées, s'acharnant sur le palais d'Orso comme des mouches sur un cadavre. Shenkt connaissait ça. La loyauté, le devoir, la fierté… des motivations volages en somme, captivant les hommes pendant les jours cléments, mais qui les abandonnaient rapidement la tempête venue. Mais la cupidité ? On pouvait toujours compter dessus.

Il monta la piste qui serpentait devant les murs, sur le terrain balafré, dépassant le pont, s'approchant petit à petit de l'imposante porte de Fontezarmo. Un seul mercenaire était assis sur une chaise pliante devant la porte ouverte, sa lance posée contre le mur.

— Qu'est-ce que tu veux ? demanda-t-il négligemment.

— Le duc Orso m'a chargé de tuer Monzcarro Murcatto, la nouvelle grande-duchesse de Talins.

— Hilarant.

Le garde remonta son col sur ses oreilles et se rencogna contre le mur.

Souvent, la vérité est difficile à croire. Shenkt y réfléchit en traversant le long tunnel qui menait au mur extérieur de la forteresse. La beauté rigide et ordonnée des jardins officiels du duc Orso avait complètement disparu, tout comme la moitié du mur nord. Les mercenaires avaient saccagé les lieux. C'était la guerre. Il y avait beaucoup de confusion. Ça aussi, c'était la guerre.

L'assaut final était de toute évidence bien entamé. Des échelles étaient postées contre le mur intérieur, au-dessus de corps éparpillés qui donnaient du fil à retordre à une troupe d'infirmiers offrant de l'eau, remettant des bandages ou des attelles, déplaçant des hommes sur des civières. Shenkt savait que ceux qui ne pouvaient plus ramper seuls avaient peu de chances de survie. Pourtant, les hommes aiment s'accrocher à la moindre lueur d'espoir. L'une de leurs rares qualités réellement admirables.

Il s'arrêta en silence près d'une fontaine en ruine et regarda les blessés lutter contre l'inéluctable. Un homme se glissa soudain de derrière la pierre cassée et le bouscula au passage. Un homme fort peu remarquable, atteint de calvitie, vêtu d'un vieux gilet clouté en cuir.

— Ah ! Mes excuses les plus profondes !

Shenkt ne dit rien.

— Vous êtes… êtes-vous… enfin… êtes-vous ici pour prendre part à l'assaut ?

— En un sens.

— Moi de même, moi de même. En un sens.

Rien n'était plus naturel qu'un mercenaire fuyant les combats, mais quelque chose ne collait pas. Cet homme-là était habillé comme un voyou et parlait comme un mauvais écrivain. Il faisait de grands gestes d'une main comme pour distraire Shenkt, son autre main se dirigeant calmement vers une arme cachée. Celui-ci fronça les sourcils. Pas la peine d'attirer une attention superflue. Il donna donc une chance à cet homme, comme il le faisait toujours, quand c'était possible.

— Nous avons donc tous deux notre travail, alors ? Ne nous retardons pas plus.

L'expression de l'inconnu s'illumina.

— Parfaitement. Au travail.

Morveer poussa un gloussement feint, avant de s'apercevoir qu'il avait accidentellement utilisé sa voix normale.

— Au travail, grommela-t-il d'une voix de baryton peu convaincante.

— Au travail, répéta l'homme sans ciller.

— Bien. Parfait.

Morveer reprit son chemin, lâchant l'aiguille. Cet homme avait sans nul doute des manières inhabituelles, mais si sa mission avait été d'empoisonner tous les hommes aux manières inhabituelles, il n'en aurait jamais fini. Heureusement, sa tâche était simplement d'empoisonner sept des plus importantes figures de la nation, et il avait, très récemment, atteint un succès spectaculaire.

L'audace primaire de son exécution et la réussite sans pareille de son plan avaient gonflé sa fierté. Il était sans nul doute le plus grand empoisonneur ayant jamais existé, et incontestablement un grand homme de l'histoire. Cela le minait de savoir qu'il ne pourrait jamais partager sa plus grande réussite avec le monde, ni profiter de l'adulation indubitablement méritée par son magistral triomphe. Oh, si le directeur de l'orphelinat avait seulement pu être témoin de cet heureux jour, il aurait été forcé d'admettre que Castor Morveer était réellement une personne hors du commun ! Si sa femme avait pu voir ça, elle l'aurait enfin compris, et aurait cessé de se plaindre de ses étranges habitudes !

Si cet horrible professeur qu'il avait eu, Moumah-yin-Bek, avait pu être là, il aurait enfin accepté le fait que son élève l'avait surpassé. Si Day avait été là, elle aurait sans aucun doute émis ce gloussement sonore montrant qu'elle reconnaissait son génie, affichant son innocent sourire. Peut-être l'aurait-elle touché avec douceur, peut-être même… mais il était un peu tard pour de telles pensées. Ayant eu une raison valable pour les empoisonner tous les quatre, Morveer devrait donc se contenter de ses propres congratulations.

Incidemment, le meurtre de Rogont et de ses alliés avait fortement diminué le niveau du siège de Fontezarmo. La cour extérieure de la forteresse était, sans exagération aucune, à peine gardée. Nicomo Cosca était certes un fanfaron féru de forfanterie, un ivrogne impétueux et tout à fait incompétent par-dessus le marché ; toutefois, il avait supposé que l'homme ferait quelque peu attention à sa sécurité. Le manque de défi que représentait la tâche en était presque frustrant.

Les affrontements sur les murs semblaient avoir cessé, et la porte béante qui menait à la cour intérieure était aux mains des mercenaires. Le fracas qui s'échappait des jardins laissait deviner les combats y faisant rage. Une scène qui l'aurait écœuré, et il était heureux de n'avoir aucune raison de s'en approcher. Les Mille Épées avaient capturé la citadelle, rendant inéluctable la fin du duc Orso, mais cette pensée ne dérangeait pas tellement Morveer. Les grands hommes vont et viennent, après tout. Sa garantie de paiement de la Banque Valint et Balk surpassait la valeur de tout homme ou de toute nation. Elle surpassait la mort.

Quelques blessés gisaient sur un carré d'herbe rase à l'ombre d'un arbre où l'on avait, sans raison apparente, attaché une chèvre. Morveer s'avança en grimaçant à la vue des bandages sanglants, des vêtements en lambeaux, de la chair déchirée…

— De l'eau…, murmura l'un d'entre eux en lui attrapant la cheville.

— Vous voulez toujours de l'eau ! jeta-t-il en arrachant sa jambe. Trouve-la tout seul, ton eau !

Il se dépêcha d'entrer dans la plus grande tour de la cour extérieure où, selon une source fiable, les anciens quartiers du comptable de la forteresse étaient devenus ceux de Nicomo Cosca.

Il se glissa dans l'obscurité, traversant les couloirs étroits à peine éclairés par des meurtrières, puis, plaqué contre le mur de pierre brute, la langue collée contre son palais, monta un escalier en spirale. Les Mille Épées étaient aussi désordonnées et aussi dupes que leur commandant, mais il gardait en mémoire l'idée que son manque de chance pouvait lui coûter la vie à n'importe quel instant. Les précautions d'abord, toujours.

Le premier étage était encombré de caisses. Morveer continua. Le deuxième étage était un dortoir vide, sans aucun doute précédemment utilisé par les défenseurs de la forteresse. Deux étages plus haut, il poussa une porte du bout du doigt et glissa un œil dans l'embrasure.

La pièce circulaire était meublée d'un large lit à baldaquin, d'étagères comportant une collection d'énormes livres, d'un bureau et d'une commode devant laquelle figurait une armure polie, d'un portant où étaient rangées plusieurs épées, d'une table et quatre chaises où l'on avait récemment joué aux cartes, et d'un grand cabinet à liqueurs en bois taillé sur lequel était posée une série de verres. Sur une rangée de patères à côté du lit étaient disposés plusieurs chapeaux outranciers, ornés de broches en cristal, de bandes dorées et d'un arc-en-ciel de plumes de toutes les couleurs, bruissant dans la brise entrant par la fenêtre ouverte. C'était sans nul doute la chambre que Cosca s'était choisie. Personne d'autre n'oserait arborer des couvre-chefs aussi absurdes. Cependant, aucun signe du grand ivrogne pour le moment. Morveer se glissa à l'intérieur et ferma délicatement la porte derrière lui. Il traversa la pièce à pas de loup jusqu'au cabinet à liqueurs, évitant agilement la

collision avec un seau à traire recouvert placé juste devant, et l'ouvrit d'un geste délicat.

Morveer se permit le plus infime des sourires. Nicomo Cosca se serait, sans doute, dépeint comme un non-conformiste romantique et sauvage, entièrement libéré des chaînes de la routine. Mais il était en réalité aussi prévisible que les étoiles, aussi tristement régulier que la marée. La plupart des hommes ne changent jamais, et un alcoolique reste un alcoolique. La difficulté majeure semblait résider dans la spectaculaire variété des bouteilles qu'il avait rassemblées. Impossible de savoir avec certitude le contenu de laquelle il boirait en premier. Morveer n'avait d'autre alternative que d'empoisonner toute la collection.

Il enfila ses gants, sortant avec soin la solution de graine verte de sa poche intérieure. Elle n'était létale que si on l'avalait, et le temps d'effet variait grandement en fonction de la victime, mais elle ne laissait qu'une simple odeur fruitée entièrement indétectable quand on la mélangeait à du vin ou des spiritueux. Il prit note de la position de chaque bouteille, de l'angle selon lequel le bouchon était inséré, puis retira chacun d'entre eux, pour laisser tomber une goutte de sa pipette dans le goulot, avant de replacer la bouteille fermée dans son exacte position de départ. Le sourire aux lèvres, il empoisonna les bouteilles de taille, de couleur et d'odeur variées. Ce travail était aussi ordinaire que celui de la couronne empoisonnée avait été inspiré, mais il n'en était pas moins noble. Un zéphyr de mort soufflerait dans la pièce, indétectable, apportant la fin bienvenue de ce répugnant ivrogne. Dernière annonce de la mort de Nicomo Cosca. Peu de gens considéreraient cet acte autrement que comme un service rendu à…

Il se figea. Des pas dans l'escalier. Il replaça rapidement le bouchon sur la dernière bouteille, à son angle exact, et sortit par une étroite porte dans l'obscurité d'une petite cellule, une sorte de…

Il grimaça en sentant une puissante odeur d'urine. La Dure Maîtresse Fortune ne manquait jamais une chance de le desservir. Il aurait dû se douter qu'il irait se cacher dans des latrines. Il n'avait plus qu'à espérer que Cosca n'aurait pas un besoin urgent de se vider les boyaux.

Ils s'étaient emparés des murs avec relativement peu de difficultés. La bataille continuait certainement dans la cour et à travers les pièces caverneuses du palais du duc Orso, mais du haut de la tour du comptable, Cosca n'en discernait pas une miette. Et même s'il l'avait pu, ça aurait changé quoi ? Quand on a vu une forteresse se faire ravager…

— Victus, mon ami !

— Quoi ?

Abaissant sa longue-vue, le dernier capitaine des Mille Épées adressa à Cosca son habituel regard suspicieux.

— Je suspecte que la journée est à nous.

— Je soupçonne que tu as raison.

— Nous ne serions d'aucune aide ici, même si nous y voyions quelque chose.

— Tu dis vrai, comme toujours.

Cosca prit ça comme une boutade.

— Tout est inéluctable. Il ne reste qu'à diviser le butin.

Victus caressait distraitement les nombreuses chaînes autour de son cou.

— Ma partie préférée de n'importe quel siège.

— Une partie de cartes ?

— Pourquoi pas ?

Repliant sa longue-vue, Cosca descendit les marches menant à la chambre qu'il s'était

appropriée. Il alla ouvrir les portes incrustées du cabinet à liqueurs. Les bouteilles multicolores le saluèrent comme de vieilles amies. *Ah, à boire, à boire, à boire* . Il prit un verre, et retira le bouchon de la bouteille la plus proche.

— Un verre ? demanda-t-il par-dessus son épaule.

— Pourquoi pas ?

Les combats se poursuivaient, mais la défense était entièrement désorganisée. Les mercenaires avaient nettoyé les murs, chassé les gardes hors du jardin et prenaient maintenant les tours, les bâtiments, le palais. Une vague continue arrivait par les échelles, prête à piller. Personne ne se battait plus dur ou ne se déplaçait plus vite que les Mille Épées appâtées par le gain.

— Par ici.

Monza se dépêcha de franchir la porte principale du palais, retraçant les pas qu'elle avait faits le jour où ils avaient tué son frère, par-delà la piscine circulaire où deux corps flottaient sur le ventre dans l'ombre de la colonne de Scarpius. Shivers la suivait, son visage balafré arborant toujours cet étrange sourire. Ils dépassèrent une troupe d'hommes avides et impatients agglutinés autour d'une porte, qui s'efforçaient d'éclater le verrou à la hache. Lorsqu'elle s'ouvrit enfin, ils se bousculèrent et se piétinèrent en hurlant. Deux d'entre eux luttaient sur le sol, se battant pour ce qu'ils n'avaient pas encore volé.

Plus loin, une paire de mercenaires maintenaient un domestique en veste brodée d'or assis devant la fontaine, le visage taché de sang. L'un le frappait en criant :

— Où est l'argent, putain ?

Puis l'autre l'imitait. La tête du domestique faisait des allers et retours.

— Où est l'argent, putain ?

— Où est l'argent, putain ?

— Où est l'argent, putain…

Une fenêtre s'ouvrit dans une pluie de verre cassé, et un cabinet antique atterrit sur les pavés, le bois éclatant dans la chute. Un mercenaire triomphant passa en courant, les bras chargés d'un matériau brillant. Des rideaux, peut-être. Entendant un cri, Monza se retourna et vit quelqu'un s'écraser dans le jardin, la tête la première. Un second cri résonna, peut-être une voix de femme, ou d'homme vraiment désespéré. La cour était maintenant emplie de cris, de rires, de hurlements. Elle ravala la bile montée dans sa bouche, essayant de ne pas penser que tout était sa faute. Sa vengeance l'avait menée ici. Elle ne pouvait plus qu'espérer garder ses yeux fixés droits devant, pour trouver Orso la première.

Pour le faire payer.

Les portes cloutées du palais étaient toujours verrouillées, mais les mercenaires entraient par une grande fenêtre. Le rebord était ensanglanté ; sans doute quelqu'un s'était-il coupé dans sa hâte de s'enrichir. Marchant sur le verre brisé, Monza entra dans une grande salle à manger. Elle y avait mangé une fois, se souvint-elle, à côté d'un Benna rieur. Il y avait aussi Fidèle. Orso, Ario, Foscar, Ganmark, tous avaient été là, ainsi qu'une foule d'autres officiers. Elle s'aperçut que presque tous les invités de cette nuit-là étaient morts. Et la pièce n'était pas vraiment en meilleur état qu'eux.

Elle évoquait un champ ravagé par les sauterelles. Ils avaient emporté la moitié des peintures, et tailladé le reste pour le plaisir. Deux énormes vases encadrant la cheminée, trop lourds pour qu'on les soulève, avaient été mis en pièces pour leurs poignées dorées. Ils avaient arraché les rideaux, volé toutes les assiettes, en en brisant une bonne quantité sur le sol poli. C'est drôle comme, dans des

moments pareils, les hommes aiment autant casser quelque chose que de le voler. Certains étaient encore là, arrachant les tiroirs des armoires, détachant des appliques des murs, privant la pièce de tous ses objets de valeur. Un imbécile, debout sur une chaise posée sur la table, s'efforçait d'atteindre le chandelier fixé au plafond. Un autre tentait de détacher les poignées de porte en cristal à coups de couteau.

Un mercenaire au visage vérolé lui sourit, les bras chargés de couverts.

— J'ai les cuillères, cria-t-il.

Monza le poussa hors de son chemin et il trébucha, éparpillant son trésor, d'autres hommes sautant dessus comme des charognards sur une carcasse. Elle déboucha dans un couloir de marbre, toujours suivie de Shivers. On entendait d'autres combats. Des gémissements et des cris, des bruits métalliques et sourds, venant de partout et de nulle part à la fois. Elle regarda des deux côtés dans l'obscurité, en essayant de retrouver son sens de l'orientation.

— Par ici.

Ils traversèrent un vaste salon, des hommes éventrant quelques fauteuils antiques comme si Orso gardait son or dans les coussins. D'autres attaquaient la porte suivante à coups de pied. Lorsqu'elle céda, le premier prit une flèche dans le cou. Les autres déferlèrent dans la pièce, triomphants, mais les gardes qu'elle abritait étaient visiblement armés. Monza regardait au loin, se concentrant sur Orso. Elle monta une volée de marches, les dents serrées, sentant à peine la douleur dans ses jambes.

Ils pénétrèrent dans une sombre galerie, au bout d'une haute salle au plafond voûté incrusté de feuilles dorées. L'un des murs était occupé par un orgue gigantesque, tuyaux polis et bois décoré, un tabouret attendant le joueur devant le clavier. Tout en bas, derrière une balustrade de bois délicatement travaillé, se trouvait une salle de musique. Des mercenaires hurlaient de rire, extorquant une symphonie démente des instruments qu'ils réduisaient en miettes.

— Nous y sommes presque, murmura-t-elle par-dessus son épaule.

— Bien. Il est temps qu'on en finisse, je trouve.

Elle était du même avis. Elle s'approcha doucement de la grande porte dans le mur du fond.

— Les appartements d'Orso sont par là.

— Ah, non !

Elle fronça les sourcils en se retournant pour regarder Shivers. Il souriait, son œil de métal luisant dans la demi-pénombre.

— Je te parle pas de ça.

Elle sentit un frisson lui parcourir le dos.

— Quoi alors ?

— Tu sais très bien quoi.

Son sourire s'élargit, tordant ses cicatrices, et il étira son cou d'un côté, puis de l'autre.

Elle se baissa en position de combat juste à temps. Il lui bondit dessus en grognant, sa hache reflétant la lumière. Elle se jeta sur le tabouret, le renversant au passage, et manqua de tomber. Elle essayait d'analyser la situation. De sa hache, il frappa les tuyaux de l'orgue, leur arrachant une mélodie dissonante. Il dégagea la lame, laissant une énorme fente derrière elle dans le métal délicat. Il l'attaqua de nouveau, mais la surprise avait fait place à une colère froide.

— Espèce d'enculé de borgne !

Pas très intelligent, certes, mais ça venait du cœur. Elle lui sauta dessus, mais il para la Calvez de son bouclier. Elle évita sa hache de justesse, la lourde lame s'écrasant dans l'orgue et envoyant

des éclats de bois en tous sens. Elle recula, alerte, gardant ses distances. Elle avait presque autant de chance de battre cette masse d'acier que de jouer une symphonie sur l'orgue.

— Pourquoi ? lui siffla-t-elle, décrivant de petits cercles avec la pointe de la Calvez.

Elle se fichait de ses raisons, vraiment. Elle essayait simplement de gagner du temps, de trouver une ouverture.

— J'en ai eu marre de ton mépris, dit-il en avançant derrière son bouclier, et elle recula encore. Ou peut-être qu'Eider m'a offert plus que toi.

— Eider ? répéta-t-elle en lui crachant au visage. Putain, mais t'es trop con !

Elle bondit en prononçant le dernier mot, dans le but de le surprendre, mais il ne se laissa pas avoir. Il la repoussa calmement avec son bouclier.

— C'est moi le con ? Combien de fois je t'ai sauvée ? Je t'ai sacrifié mon œil ! Pour que tu puisses te foutre de moi avec ce salaud de Rogont ? Tu te moques de moi, mais tu voudrais que je sois loyal, et c'est moi le con ?

Difficile de contrer pareils arguments, une fois qu'on les lui exposait clairement. Elle aurait dû écouter Rogont, anéantir Shivers, mais elle avait laissé sa culpabilité s'en mêler. La pitié, c'était peut-être courageux, comme disait Cosca, mais pas toujours intelligent. Shivers s'approcha d'elle, gagnant le peu de terrain qui lui restait.

— Tu aurais dû le voir venir, murmura-t-il, et elle songea qu'il avait raison.

Elle aurait dû s'y attendre depuis longtemps. Depuis qu'elle s'était tapé Rogont. Depuis qu'elle avait tourné le dos à Shivers. Depuis qu'il avait perdu son œil dans le palais de Salier. Peut-être qu'elle aurait dû le voir venir depuis leur rencontre. Voire avant. Depuis toujours.

Certaines choses sont inéluctables.

« C’est ainsi que les pirouettes du temps amènent les vengeances »

Shivers abattit de nouveau sa hache sur les tuyaux. Il ne savait pas ce que c’était, mais ils faisaient un putain de raffut. Toujours est-il qu’il avait manqué Monza. Il aurait plutôt dû la finir en lui plantant sa hache dans la nuque. Mais il avait voulu qu’elle sache que c’était lui, et pourquoi il l’avait fait. Il avait besoin qu’elle sache.

— Tu n’as pas besoin de faire ça, siffla-t-elle. Tu pourrais toujours t’en aller.

— Je pensais que le pardon, c’était pour les morts, dit-il en tentant de l’acculer contre l’orgue.

— Je t’offre une chance, Shivers. Rentre dans le Nord, et personne ne viendra t’embêter là-bas.

— J’aimerais bien les voir essayer, putain, mais je pense que je vais rester un peu plus longtemps. Il faut bien s’en tenir à quelque chose, non ? J’ai toujours ma fierté.

— Merde à ta fierté ! Tu vendrais ton cul dans les rues de Talins si j’étais pas venue te chercher ! (Il y avait de grandes chances que ça soit vrai.) Tu connaissais les risques. Tu as choisi de prendre l’argent. (C’était vrai aussi.) Je ne t’ai pas fait de promesse, et je n’en ai pas brisé ! (Tout à fait vrai.) Cette salope d’Eider ne te donnera pas une balance !

Difficile de la contredire, mais de toute façon, il était trop tard pour reculer, sans compter qu’une hache dans la tête met généralement fin aux disputes.

— On verra, dit-il en s’avançant vers elle, derrière son bouclier. Mais ce n’est pas une question d’argent. C’est une question… de vengeance. Je pensais que tu comprendrais ça.

— Va te faire avec ta vengeance !

Elle lui lança sournoisement le tabouret. Usant de son bouclier, il l’envoya rouler sur le balcon, mais elle attaqua juste après. Du manche de sa hache, il parvint à bloquer son épée. Il se retrouva presque collé à Monza, la pointe de sa lame menaçant de lui crever l’œil qui lui restait.

Elle lui cracha au visage, il recula ; elle lui donna un coup de coude sous la mâchoire. Elle voulut le frapper avec son épée, mais il la devança. Elle évita le coup, la hache se prit dans la rambarde, en arrachant tout un pan. Elle parvint à porter le coup suivant, transperçant sa chemise et traçant une chaude ligne de douleur en travers de son estomac. Déséquilibrée, elle chancela dans sa direction. Lui balançant son bouclier en pleine tête, il l’envoya valser dans les tuyaux avec un grondement sourd, l’arrière de son crâne y laissant un énorme creux. Elle tomba sur le dos, lâchant son épée.

Il regarda un instant son visage balafré, en sueur. Un muscle de son cou se crispa. Un cou fin. Il aurait pu lui couper la tête comme du petit bois. À cette pensée, ses doigts se serrèrent nerveusement sur le manche de sa hache. Elle toussa un peu de sang, secoua la tête en grognant. Les yeux vitreux, elle parvint à se hisser à quatre pattes, et essaya vainement d’attraper le manche de son épée.

— Ah, non !

D’un coup de pied, il expédia la lame dans un coin.

Elle voulut ramper vers son arme, haletante, maculant le sol de son sang. Il la suivit en lui parlant.

C'était bizarre, ça. Le Neuf-Sanglant lui avait dit une fois : « Si tu veux tuer, tu tues, tu te mets pas à parler », et c'était un conseil qu'il avait toujours essayé de suivre. La tuer aurait été aussi facile que d'écraser un cafard, mais il ne le faisait pas. Il ne savait pas s'il parlait pour étirer l'instant fatidique ou pour le retarder. Mais il parlait encore.

— Ne faisons pas comme si c'était toi, la victime, dans tout ça ! Tu as tué la moitié de la Styrie pour ton bon plaisir ! Tu es une pétasse machiavélique, une menteuse, une empoisonneuse, une tueuse, une traîtresse, et tu te tapais ton frère avec ça. Pas vrai ? Ce que je fais, c'est bien. Tout dépend d'où on se place, tout ça. Je ne suis pas un monstre ! Peut-être que mes raisons ne sont pas les plus nobles. Tout le monde a ses raisons. Mais le monde se portera mieux sans toi ! (Il aurait aimé dire tout cela d'une voix moins chevrotante, parce que c'était un fait.) Ce que je fais, c'est bien ! (Un fait, et il voulait qu'elle l'admette. Elle lui devait bien ça.) Mieux sans toi !

Les lèvres retroussées, il s'apprêtait à frapper lorsqu'il entendit un bruit de pas derrière lui…

Cordial le souleva du sol en lui rentrant dedans. Avec un grognement, Shivers s'accrocha à son dos de son bras gauche, mais parvint simplement à l'entraîner dans sa chute. La rambarde céda sous leur poids et ils tombèrent ensemble.

Nicomo Cosca entra dans son champ de vision, lançant théâtralement son chapeau à travers la pièce, visant probablement une patère, mais Morveer le vit tomber pas loin de la porte des latrines où il s'était caché. Il esquissa un sourire narquois dans l'obscurité fétide. Le vieux mercenaire tenait une flasque de métal à la main. Celle-là même que Morveer lui avait jetée en l'insultant à Sipani. Le vieux soûlard avait dû la ramasser ensuite, espérant sans doute récupérer une goutte d'alcool. Sa promesse d'arrêter de boire, envolée. Elle était belle, sa capacité à changer. Morveer ne s'était pas attendu à beaucoup mieux, bien sûr, de la part de l'expert mondial en bravade superficielle, mais le niveau de débauche presque pitoyable de Cosca parvint néanmoins à le surprendre.

Il l'entendit ouvrir une porte du cabinet des liqueurs.

— Il faut que je refasse le plein…

La voix de Cosca, même s'il ne le voyait plus. Un bruit métallique.

Morveer ne voyait que le visage de fouine de son compagnon.

— Comment peux-tu boire cette pisse ?

— Je dois bien boire quelque chose, non ? Une recommandation d'un vieil ami, aujourd'hui mort, hélas.

— Tu as encore de vieux amis vivants ?

— Toi seul, Victus, toi seul.

Un bruit de verre entrechoqué et Cosca passa dans l'étroit champ de vision de Morveer, sa flasque à la main, un verre et une bouteille dans l'autre. Un liquide violet distinctif, que Morveer se souvenait avoir empoisonné quelques instants auparavant. Il avait apparemment lancé une nouvelle ironie fatale. Cosca serait responsable de sa propre destruction, comme d'habitude. Mais cette fois-ci, elle serait totale. Il entendit un bruissement, le son des cartes qu'on battait.

— Cinq balances par tour ? proposa Cosca. Ou devrait-on jouer pour l'honneur ?

Les deux hommes éclatèrent de rire.

— Disons dix.

— Dix, alors.

Ils mélangeaient les cartes.

— Au moins ça, c'est civilisé. Rien ne vaut une partie de cartes quand les autres se battent, non ?

Comme au bon vieux temps.

— Mais sans Andiche, sans Sesaria et sans Sazine.

— Hormis ce détail, concéda Cosca. Qui distribue ?

Cordial s'extirpa des décombres avec un grognement. À quelques pas de lui, de l'autre côté du tas de bois et d'ivoire en miettes, de cuivre tordu et de fils emmêlés, uniques restes de la harpe du duc Orso, Shivers se mettait péniblement à genoux. Il avait toujours son bouclier et sa hache. Une coupure au-dessus de son œil métallique saignait, maculant son visage.

— Espèce de salaud ! Avant, j'avais rien contre toi. Mais maintenant…

Ils se levèrent lentement, ensemble, s'observant mutuellement. Cordial sortit son couteau et son fendoir, les poignées familières dans ses paumes. Il pouvait oublier le chaos du jardin, à présent, et la folie dans le palais. Un contre un, comme en Sécurité. Un et un. Le calcul le plus simple.

— Très bien, dit Cordial, en souriant.

— Très bien, siffla Shivers entre ses dents.

L'un des mercenaires occupés à démolir la pièce avança d'un pas.

— C'est quoi ce…

Shivers sauta par-dessus les décombres, dessinant un arc scintillant avec sa hache. Cordial l'évita en roulant vers la droite. Son fendoir se prit dans le bouclier de Shivers, le coin de la lame entaillant l'épaule du Nordique. Shivers abattit sa hache sur Cordial en grimaçant. Celui-ci se recroquevilla pour l'éviter. Il voulut poignarder le Nordique, qui interposa son bouclier, arrachant la lame du poing de Cordial, l'envoyant valser sur le sol poli. Il tenta alors de frapper avec son fendoir, mais Shivers, trop proche, plaqua le coude de Cordial contre son épaule, et il ne reçut qu'une coupure sous l'oreille.

Cordial esquissa un pas en arrière, se préparant à frapper d'un revers de fendoir, sans laisser à Shivers la place d'utiliser sa hache. Celui-ci chargea derrière son bouclier, plaqua le fendoir de Cordial contre lui pour le soulever, grognant comme un chien fou. Cordial lui donna un coup dans les côtes en contournant difficilement le bouclier, mais Shivers était plus lourd et avait une meilleure position. Il repoussa Cordial de l'autre côté de la porte, le faisant valser contre le chambranle, gagnant du terrain avec son bouclier. Cordial sentit le sol se dérober sous ses pieds. Il heurta la pierre de la tête avant de dégringoler, la lumière et l'obscurité tournoyant autour de lui. Un escalier. Il tombait dans un escalier. Et le pire, c'est qu'il ne pouvait même pas compter les marches.

Une fois en bas, il se releva péniblement. Il avait atterri dans une longue cuisine, un cellier voûté éclairé par de petites fenêtres. Sa jambe gauche, son épaule droite et sa nuque le brûlaient, il avait une manche arrachée, une estafilade sur l'avant-bras, du sang sur la joue et sur sa jambe de pantalon. Il s'était probablement coupé avec son propre fendoir en tombant. Mais il n'avait rien de cassé.

Shivers était debout en haut d'une volée de quatorze marches, deux fois sept, puissante silhouette noire à l'œil brillant. Cordial lui fit signe d'avancer.

— À toi de descendre.

Elle continua de ramper. Elle n'avait pas le choix. Se traîner, un effort à la fois. Garder les yeux fixés droit devant, sur la poignée de la Calvez. Ramper en crachant du sang, avant que la pièce se mette à tourner. Son dos hurlait en attendant que la hache de Shivers s'y enfonce, lui offrant la terrible fin qu'elle méritait.

Au moins, le salaud borgne se taisait désormais.

La main de Monza se referma sur le pommeau et elle se retourna en sifflant, secouant la lame

devant elle comme un trouillard agiterait une torche dans la nuit. Il n'y avait personne. Juste un trou dans la rambarde qui bordait la galerie.

De sa main gantée, elle essuya son nez sanglant avant de se mettre à genoux. Le vertige s'estompait, le bourdonnement dans ses oreilles s'était calmé en un battement régulier, son visage la brûlait, tout semblait faire deux fois sa taille. Elle avança vers la balustrade en morceaux et regarda en bas. Les trois mercenaires occupés à détruire la pièce y étaient encore, s'attaquant à une harpe sous la galerie. Toujours aucun signe de Shivers. Mais d'autres détails occupaient l'esprit de Monza.

Orso.

Serrant les dents, elle alla ouvrir la porte au fond de la pièce. Descendit un couloir lugubre, se rapprochant du bruit des combats. Elle émergea sur un large balcon. Au-dessus d'elle, un grand dôme représentant sept femmes ailées brandissant des épées dans le soleil levant. La grande fresque d'Aropella, les Parques apportant les destinées à la terre. Deux escaliers s'élevaient, constitués de trois couleurs de marbre différentes, vers une porte à double battant en bois damasquiné incrusté de têtes de lion. L'endroit où elle s'était tenue seule avec Benna pour la dernière fois, et où elle lui avait dit qu'elle l'aimait.

On pouvait dire sans se tromper que les choses avaient changé.

Dans le couloir en contrebas, sur les larges marches de marbre et sur le balcon, les combats faisaient rage. Les mercenaires des Mille Épées se battaient à mort contre la garde d'Orso, soixante hommes ou plus, en une mêlée chaotique. Des coups de hache, d'épée, de masse, de lance. Les hommes rugissaient de fureur, bafouillaient de douleur, criaient d'agonie. Les mercenaires semblaient pris de démence à la promesse du butin, et les défenseurs n'avaient nulle part où battre en retraite. Les deux côtés étaient à court de pitié. Quelques hommes en uniforme talinais étaient agenouillés non loin, sur le balcon, brandissant leurs arcs plats. L'un d'entre eux se leva pour tirer et reçut une flèche dans la poitrine. Il tomba en toussant, les yeux écarquillés, crachant du sang sur une belle statue derrière lui.

« Ne mène jamais tes propres combats », écrivait Verturio, « si quelqu'un est prêt à les mener pour toi. »

Monza se replia dans l'ombre.

Cosca déboucha la bouteille avec ce bruit de succion familier ; son bruit préféré au monde. Il vida un peu du contenu sirupeux dans le verre de Victus.

— Merci, grogna celui-ci, circonspect.

Pour dire les choses poliment, l'eau-de-vie de raisin gurkienne n'était pas du goût de tous. Cosca avait développé, sinon un amour pour elle, du moins une certaine tolérance, lors de sa défense de Dagoska. De fait, il avait développé une tolérance puissante à tout ce qui contenait de l'alcool, et l'eau-de-vie de raisin en contenait une grande quantité pour un coût très raisonnable. La simple pensée de ce goût de vomi brûlé glorieusement répugnant le faisait saliver. *À boire, à boire, à boire*.

Il dévissa le bouchon de sa propre flasque, s'installa dans le fauteuil du Capitaine général, caressant amoureusement le bois usé d'un des accoudoirs.

— Eh bien ?

Le visage émacié de Victus irradiait la suspicion, et Cosca se dit qu'il n'avait jamais rencontré un homme au regard plus fuyant. Il glissait sur ses cartes, celles de Cosca, vers l'argent, avant de retourner se poser sur Cosca.

— Très bien. Deux doubles.

Il jeta quelques pièces au centre de la table avec ce tintement délicieux que, d'une façon ou d'une autre, seule la vraie monnaie produisait.

— Et toi, mon vieux ?

— La terre, dit Cosca en étalant fièrement son jeu.

Victus donna un coup de poing sur la table.

— Putain de terre ! T'as toujours eu la chance d'un diable.

— Et toi la loyauté d'un diable, dit Cosca en montrant les dents et en ramassant les pièces. Je ne devrais pas m'inquiéter, les gars vont nous rapporter plein d'argent quand le moment sera venu. La Règle des Quarts, tout ça.

— À ce train, j'aurai perdu ma part avant qu'ils n'arrivent.

— Je croise les doigts.

Cosca prit une gorgée de sa flasque et grimaça. Sans raison apparente, elle était encore plus amère que d'habitude. Il retroussa les lèvres, se passa la langue sur les gencives et se força à boire une autre gorgée, avant de remettre le bouchon.

— Il est grand temps que j'aille chier, dit-il en frappant la table d'une main avant de se lever. Tu ne triches pas en mon absence, hein ?

— Moi ? se récria Victus, l'image même de l'innocence offensée. Tu peux me faire confiance, général.

— Je sais bien.

Cosca se mit en route, les yeux rivés sur l'embrasure sombre des toilettes, jaugeant les distances, essayant de se représenter où était assis Victus derrière lui. D'une torsion du poignet, il laissa glisser son couteau dans sa paume.

— Tout comme je pouvais te faire confiance à Afieri… (Il se retourna et s'arrêta net.) Ah.

De nulle part, Victus avait sorti un arc plat, chargé, pointé directement sur le cœur de Cosca.

— Andiche s'est jeté entre l'épée et toi ? ricana-t-il. Sesaria s'est sacrifié ? Je connaissais ces deux salauds, tu te souviens ? Tu me prends pour quelle sorte d'andouille ?

Shenkt sauta par la fenêtre éclatée et atterrit silencieusement dans la pièce de l'autre côté. Une heure plus tôt, ça avait dû être une très belle salle à manger, mais les Mille Épées l'avaient dénudée de tout ce qui pourrait valoir un sou. Il ne restait que des bris de verre et d'assiettes, des toiles écorchées dans des cadres cassés et les coquilles de quelques meubles trop lourds. Trois mouches se chassaient en mouvements géométriques dans l'air au-dessus de la table nue. Tout près, deux hommes se disputaient, un garçon de quatorze ans les observant nerveusement.

— Je t'ai dit que j'avais les putains de cuillères ! hurla un mercenaire vérolé à un autre à la cuirasse ternie. Mais cette salope m'a renversé et je les ai perdues. Pourquoi t'as rien pris ?

— Parce que je faisais le guet pendant que tu prenais les cuillères, espèce de putain de…

Le garçon leva un doigt vers Shenkt. Les deux autres abandonnèrent leur dispute pour le regarder.

— T'es qui, toi ? demanda le voleur de cuillères.

— La femme qui a renversé tes couverts, demanda-t-il, c'est Murcatto ?

— T'es qui, toi, je t'ai demandé ?

— Personne. Je fais que passer.

— Ah bon ? (Il sourit à ses camarades en tirant son épée.) Eh bien, cette pièce est à nous, et il y a une amende.

— Il y a une amende, siffla celui à la cuirasse, sur un ton qui se voulait sans nul doute intimidant.

Ils s'écartèrent l'un de l'autre pour encercler Shenkt, le garçon suivant le mouvement avec réticence.

— Qu'est-ce que t'as pour nous ? s'enquit le premier.

Shenkt le regarda dans les yeux quand il s'approcha, et lui donna une chance.

— Rien qui t'intéresse.

— Je jugerai par moi-même.

Son regard se posa sur le rubis au doigt de Shenkt.

— Et ça ?

— C'est pas à moi.

— Alors, c'est à nous, dit-il en s'approchant, le vérolé poussant Shenkt du bout de son épée. Les mains derrière la tête, salaud, et prosterne-toi.

Shenkt fronça les sourcils.

— Je ne me prosterne pas.

Les trois mouches ralentirent, volant paresseusement, puis furent comme figées en l'air.

Lentement, très lentement, le ricanement alcoolisé du voleur de cuillères devint un grognement.

Lentement, très lentement, son bras recula pour armer un coup.

Shenkt contourna son épée, traversa le torse du voleur de la main, arrachant un grand morceau de côte et de sternum qui alla s'incruster dans le plafond.

Il repoussa l'épée, jeta l'autre mercenaire à travers la pièce, sa tête s'écrasant contre le mur du fond, la gerbe de sang formant une grande étoile d'éclaboussures allant du sol au plafond. Les mouches furent aspirées en spirales folles par le courant d'air créé par son passage. Le craquement assourdissant du crâne qui explosait se joignit au sifflement du sang jaillissant du torse transpercé sur le gamin resté bouche bée, lorsque le temps reprit son cours.

— La femme qui a renversé les couverts de ton ami, demanda Shenkt en balayant les quelques gouttes de sang de sa main, c'était Murcatto ?

Le garçon acquiesça en silence.

— Elle est partie où ?

Ses yeux écarquillés désignèrent la porte du fond.

— Bien.

Shenkt aurait aimé être gentil. Mais le garçon risquait d'aller chercher du renfort, et il y aurait d'autres histoires. Parfois, prendre une vie pouvait en épargner d'autres et, dans ces moments-là, les sentiments ne sont d'aucune aide. L'une des leçons de son vieux maître que Shenkt n'avait jamais oubliée.

— Je suis désolé.

Avec un craquement sec, son doigt s'enfonça entièrement dans le front du garçon.

Ils se battaient dans toute la cuisine, décidés à tuer. Shivers n'avait pas prévu ce combat, mais à présent, son sang bouillonnait dans ses veines. Cordial se trouvait dans son putain de chemin et il devait en sortir, c'était aussi simple que ça. Question de fierté. Shivers était mieux armé, plus grand, et avait un bouclier. Mais Cordial était aussi souple qu'une anguille et aussi patient que l'hiver. Il reculait, se baissait, ne forçait rien, n'offrait aucune ouverture. Il n'avait que son fendoir, mais Shivers savait qu'il lui avait suffi à tuer bien des hommes, et il n'avait aucune envie d'ajouter son nom à la liste.

Dans un nouveau corps à corps, Cordial para un coup de hache et se rapprocha en agitant son

fendoir. Shivers chargea, le bloquant avec son bouclier. Cordial dégringola sur une table avec un claquement métallique. Shivers sourit, avant de s'apercevoir que la table était garnie de couteaux. Il leva son bouclier à temps pour éviter le premier. Il jeta un coup d'œil par-dessus le bord pour en voir un autre lui foncer droit dessus. Malgré un rebond sur le métal, il atteignit Shivers au visage, lui laissant une égratignure brûlante. Cordial était de nouveau prêt à lancer.

Shivers ne comptait pas rester accroupi à jouer les cibles d'entraînement. Il s'avança en rugissant derrière son bouclier. Cordial recula, roula sur la table, évitant de justesse la hache de Shivers qui creusa un grand trou dans le bois, projetant les couteaux en l'air. Il profita du déséquilibre du bagnard pour essayer de le frapper avec son bouclier, agitant sauvagement sa hache, la peau embrasée de sueur, l'œil exorbité, ahanant de fatigue. Il brisait des assiettes, flanquait des poêles par terre, cassait des bouteilles, éclatait le bois. Il renversa une jarre de farine qui répandit une poussière aveuglante dans l'atmosphère.

Shivers laissa une piste de débris dans la cuisine dont le Neuf-Sanglant lui-même aurait été fier, mais le bagnard dansait, évitant tous les coups, restant toujours hors d'atteinte, frappant avec son couteau et son fendoir. Malgré sa fureur, cette danse macabre n'infligea qu'une coupure sanglante sur le bras de Shivers et une marque rouge sur le visage de Cordial, là où il l'avait frappé avec son bouclier.

Parvenu en haut de la volée de marches, le bagnard attendait Shivers, son couteau et son fendoir aux poings, la sueur luisant sur son visage marqué d'une dizaine de petites coupures et écorchures, en sus des quelques bleus d'une chute de balcon et d'une dégringolade dans l'escalier, bien sûr. Mais Shivers n'avait pas porté de coup qui le diminue vraiment. Il était très, très loin d'être aux abois.

— Approche, espèce de salaud ! siffla Shivers, le bras épuisé par le poids de sa hache. Je vais te finir.

— Approche, toi, lui grogna Cordial. C'est moi qui vais te finir.

Shivers haussa les épaules, secoua les bras, essuya le sang de son front et étira son cou d'un côté, puis de l'autre.

— J'aimerais… voir ça… salopard !

Et il sauta sur Cordial. Il ne fallait pas le lui demander deux fois.

Cosca regarda son couteau.

— Si je te disais que je comptais peler une orange, il y a une chance que tu me croies ?

Victus sourit, et Cosca se dit qu'il n'avait jamais rencontré un homme au sourire plus fuyant.

— Je ne croirai plus un seul de tes mots. Mais ne t'inquiète pas. Tu n'en diras plus beaucoup.

— Pourquoi est-ce que les hommes armés d'un arc ont toujours besoin de se pavaner et ne se contentent jamais de tirer ?

— Se pavaner, c'est drôle.

Victus tendit une main vers son verre, ses yeux rieurs ne lâchant jamais Cosca, la pointe brillante de son arc aussi fixe qu'une pierre. Il avala sa liqueur en une gorgée.

— Beurk, dit-il en tirant la langue. Dieu que c'est amer.

— Moins que ma situation, murmura Cosca. Je suppose que maintenant, le fauteuil du Capitaine général te revient ?

Dommage. Il venait de s'habituer à y être assis.

Victus gloussa.

— Pourquoi je voudrais de cette merde ? Elle n'a rien apporté de bien aux culs qui s'y sont

installés, si ? Sazine, toi, les Murcatto, Fidèle Carpi, et encore toi. Tous morts ou presque, et pendant ce temps, je suis resté derrière, à m'enrichir plus que ce que je méritais. (Il grimaça, mit une main sur son estomac.) Non, je trouverai un nouvel imbécile pour occuper le fauteuil, je pense, pendant que je me ferai du fric sur son dos. (Il grimaça de plus belle.) Ah, quelle saleté, ton truc. Ah ! (Il se leva en chancelant, s'accrochant au bord de la table, une veine épaisse saillant sur son front.) Qu'est-ce que tu m'as fait, vieux salaud ?

Il plissa les yeux, son arc flanchant enfin.

Cosca se jeta en avant. La détente cliqueta, la corde se tendit, et le carreau se planta dans le plâtre sur sa gauche. Il roula à côté de la table avec un cri de triomphe, levant son couteau.

— Ha ! Ha… (Victus le cogna au visage avec son arc, juste au-dessus de l'œil.) Ouille !

La vision de Cosca s'emplit soudain de lumière, et ses genoux cédèrent. Il attrapa la table, secouant son couteau dans le vide.

— Merche…

Des mains se refermèrent sur sa gorge. Des mains avec des anneaux. Le visage grimaçant de Victus se pencha sur lui.

Il s'affala au sol, la pièce tournoyant autour de lui, et s'écrasa la tête dans la table. Noir.

La bataille avait cessé sous le dôme, résultant en un beau désordre dans la rotonde chérie d'Orso. Le sol de mosaïque scintillante et les volées de marches qui s'en élevaient étaient jonchés de cadavres et d'armes, éraflés et maculés de sang noir, en éclaboussures ou en flaques.

Les mercenaires avaient gagné : si une dizaine d'entre eux encore debout comptait comme une victoire.

— Aidez-moi ! hurlait un blessé. Aidez-moi !

Mais ses camarades avaient d'autres préoccupations.

— Ouvrez ces putains de trucs !

Secco, le caporal qui avait monté la garde quand elle était entrée dans le camp vide des Mille Épées le jour où Cosca l'avait devancée, était à la tête des opérations. Il dégageait un soldat talinais mort du chemin des portes à tête de lion, jetant le cadavre au bas de l'escalier.

— Toi ! Trouve une hache !

— Orso a des gardes là derrière, c'est sûr, répondit Monza, les sourcils froncés. On ferait mieux d'attendre de l'aide.

— Attendre ? Et partager les prises ? ricana Secco. Va te faire foutre, Murcatto, tu ne donnes plus d'ordres ! Ouvrez-la !

Deux hommes s'attaquèrent à la porte à coups de hache, projetant des éclats de bois un peu partout. Les survivants restants se bousculaient à une distance peu raisonnable, avides d'or. La porte avait été conçue pour impressionner les invités, pas pour retenir des armées. Elle sursautait sur ses gonds. Quelques coups plus tard, une hache la traversa, arrachant un grand pan de bois. Secco poussa un cri triomphal en enfonçant sa lance dans le trou, dégageant la barre de l'autre côté. Il tripota le bord dentelé et ouvrit grand les portes.

Couinant comme des enfants un jour de fête, se bousculant les uns les autres, ivres de sang et de convoitise, les mercenaires déferlèrent dans la pièce éclairée où Benna était mort. Monza savait que les suivre était une mauvaise idée. Elle savait qu'Orso n'y serait peut-être pas, et que s'il y était, il serait prêt.

Mais parfois, il faut s'accrocher aux orties.

Elle entra derrière eux, penchée. L'instant suivant, elle entendit une volée de flèches. Le mercenaire qui la précédait tomba, manquant de l'emporter dans sa chute. Un autre s'affala après avoir reçu un carreau en plein cœur. Des bottes martelaient le sol, des hommes braillaient, et elle se mit à courir, la grande pièce avec ses immenses fenêtres et les peintures de vainqueurs de l'histoire tanguant autour d'elle. Elle aperçut des silhouettes en armure, des éclats d'acier. La garde rapprochée d'Orso.

Elle vit Secco en attaquer un avec sa lance, la pointe éraflant à peine la lourde cuirasse. Elle entendit un bruit sourd tandis qu'un mercenaire écrasait sa grosse masse dans un heaume, puis un cri quand il se retrouva coupé en deux par-derrière dans une pluie de sang. Un autre carreau frappa un homme en pleine charge. Monza s'accroupit pour renverser une table en marbre de l'épaule, faisant tomber le vase posé dessus. Elle se pencha derrière, se recroquevilla en entendant les carreaux fondre sur la table.

— Non ! cria-t-on. Non !

Un mercenaire passa en courant devant elle, en direction de la porte qu'il avait été si impatient de franchir l'instant précédent. Une corde d'arc claqua et il trébucha, un carreau dans le dos, fit encore un pas avant de s'effondrer sur le ventre. Il tenta de se relever, crachant un peu de sang, puis s'immobilisa. Il mourut en regardant Monza droit dans les yeux.

Voilà ce qu'apportait la cupidité. Et elle se retrouvait coincée derrière une table, sans le moindre ami, attendant probablement son tour.

— Quelle merde, de s'accrocher aux orties ! jura-t-elle.

Cordial recula sur les dernières marches, ses bottes résonnant soudain tandis qu'un grand espace s'ouvrait derrière lui. Une grande pièce ronde sous un dôme peint de femmes ailées surplombant sept vastes arches. En haut des murs, les statues et sculptures observaient, des centaines de paires d'yeux qui suivaient le moindre de leurs mouvements. La défense avait dû se poster ici, des cadavres jonchaient le sol et les deux escaliers incurvés. Des mercenaires de Cosca comme des gardes d'Orso. Tous du même côté, à présent. Cordial entendait le bruit de combats résonner, mais il avait déjà bien assez à faire en bas.

Shivers s'avança, les cheveux tachés de rouge sur un côté et plaqués contre son crâne. Il était couvert de coupures et d'éraflures, et le sang lui coulait le long du bras, là où sa manche était arrachée. Mais Cordial n'avait pas réussi à porter de coup fatal. La hache à la main, prêt à se battre, le Nordique hocha la tête en parcourant la pièce du regard :

— Des tas de cadavres, murmura-t-il.

— Quarante-neuf, dit Cordial. Sept fois sept.

— Ah ouais ? Avec toi, ça fera cinquante.

Shivers se jeta en avant, feintant puis balançant sa hache par en dessous pour lui entailler les chevilles. Cordial sauta par-dessus, visant la tête du Nordique de son fendoir. Celui-ci leva son bouclier à temps, la lame résonnant sur sa coque vérolée, envoyant une décharge jusqu'à l'épaule de son adversaire. Il parvint à poignarder le flanc de Shivers, mais s'emmêla dans le manche de la hache sur le revers. Cordial pivota, brandissant son fendoir en espérant finir le travail, mais Shivers lui plaqua un coude sur la gorge et il recula en vacillant, manquant de trébucher sur un cadavre.

Ils étaient de nouveau face à face, Shivers plié en deux, montrant les dents, un bras pressé contre ses côtes blessées, Cordial toussant en essayant de calmer sa respiration et de rétablir son équilibre.

— Encore ? murmura Shivers.

— Une fois, croassa Cordial.

Ils reprirent le combat, la respiration haletante, leurs bottes grinçant sur le sol, leurs grognements se mêlant aux chocs métalliques, résonnant sur les murs de marbre et le plafond peint, comme si des centaines d'hommes se battaient à mort. Ils fendaient l'air, frappaient, crachaient, tapaient du pied, se poignardaient, sautaient par-dessus les corps, marchaient sur les armes, leurs bottes glissant et couinant sur le sang noir et la pierre polie.

Évitant un coup de hache maladroit qui termina sa course dans le mur, arrachant des morceaux de marbre, Cordial se rendit compte qu'il reculait. Ils étaient tous deux fatigués ; les attaques se faisaient moins rapides, plus espacées. Arrive un moment où l'on ne peut plus se battre. Où l'on ne peut plus transpirer. Où l'on a trop saigné. Shivers s'approcha de son ennemi, haletant derrière son bouclier.

Monter des marches en reculant est déjà une mauvaise idée quand elles ne sont pas jonchées de cadavres. Cordial était tellement occupé à regarder Shivers qu'il écrasa une main inerte et se tordit la cheville. Shivers en profita pour frapper. Cordial ne parvint pas à écarter sa jambe à temps et la lame lui entailla le mollet, manquant de le faire tomber. Shivers leva sa hache en grognant. Cordial lui incisa l'avant-bras. Le Nordique perdit le contrôle de sa hache qui s'écrasa au sol à côté d'eux. Cordial lui visa le crâne avec le fendoir, mais Shivers para de son bouclier, ils se cognèrent l'un contre l'autre, et la lame lui érafla simplement le scalp, le sang s'écoulant de la plaie les éclaboussant tous les deux. Le Nordique attrapa l'épaule de Cordial, l'attirant vers lui, son bon œil rempli d'une rage folle, son œil d'acier éclaboussé de rouge vif, les lèvres tordues en un rictus dément tandis qu'il renversait la tête en arrière.

Cordial enfonça son couteau jusqu'au manche dans la cuisse de Shivers. Avec un cri de douleur et de rage, celui-ci riposta en donnant un coup de tête à Cordial. La salle se mit à tanguer, les marches percutèrent le dos du bagnard de plein fouet, son crâne heurta le marbre. Comme Shivers s'approchait, il pensa que ce serait une bonne idée de lever le fendoir. Avant qu'il n'y parvienne, Shivers abattit son bouclier, le bord de métal s'écrasant sur la pierre. Cordial sentit les deux os de son avant-bras se briser, et lâcha son arme, qui vint s'écraser sur les marches.

Shivers se pencha en avant, postillonnant un peu de salive rose à chaque respiration, le poing fermé sur le manche de sa hache. Cordial le regarda faire, ne ressentant qu'une vague curiosité. Tout était brillant et flou. Il vit la cicatrice sur l'épais poignet du Nordique ; elle avait la forme du chiffre sept. Sept était un bon nombre, aujourd'hui, comme ça l'avait été le jour de leur rencontre. Comme ça l'était toujours.

— Excusez-moi.

Shivers s'immobilisa, puis pivota. Un homme se tenait derrière lui, un homme mince aux cheveux clairs. Difficile de voir ce qui se passait. La hache manqua sa cible, le bouclier de Shivers éclata en un mélange de bois volant, et l'homme le projeta à travers la salle. Shivers rebondit sur le mur, avant de rouler doucement en bas de l'autre escalier, un, deux, trois tours, avant de s'immobiliser.

— Trois fois, grogna Cordial à travers ses lèvres fendues.

— Reste là, dit l'homme pâle, passant à côté de lui et montant l'escalier.

Facile d'obéir. Cordial n'avait pas d'autre plan. Il cracha un bout de dent, et ce fut tout. Il resta immobile, clignant des yeux, fixant les femmes ailées au plafond.

Sept, avec sept épées.

Pendant les derniers instants, tout un spectre d'émotions avait assailli Morveer. Le bonheur triomphal en voyant Cosca boire dans sa flasque sans se douter du danger. L'horreur d'une vaine

recherche de cachette quand le vieux mercenaire avait annoncé vouloir aller aux latrines. La curiosité, en voyant alors Victus dégainer un arc chargé de sous la table pour le pointer sur le dos du Capitaine général. Le triomphe, encore, en voyant Victus consommer sa propre dose fatale de liqueur. Et enfin, il avait été forcé de se plaquer une main sur la bouche pour contenir son amusement quand Cosca, empoisonné, s'était lancé maladroitement sur son opposant empoisonné lui aussi, et que les deux hommes s'étaient effondrés dans une étreinte fatale.

Les ironies du sort s'empilaient littéralement les unes sur les autres. Ils avaient décidé de s'entre-tuer, sans comprendre que Morveer avait déjà fait le travail pour eux.

Souriant toujours, il sortit une aiguille d'une poche cachée dans la doublure de son gilet de mercenaire. Les précautions d'abord, toujours. Au cas où une trace de vie subsisterait dans l'un des deux vieux mercenaires assassins, la petite piqûre de cette aiguille de métal enduite de la Préparation Numéro Douze l'éteindrait enfin pour le bien du monde entier. Morveer ouvrit délicatement la porte des toilettes avec un crissement inaudible, et sortit de la pièce à pas de loup. La table était renversée, les pièces et les cartes éparpillées. Cosca gisait sur le dos, la main gauche pendante, sa flasque non loin. Victus était couché sur lui, son petit arc agrippé dans une main, un des anneaux taché de sang rouge. Morveer s'agenouilla auprès du défunt, passa sa main libre sous le corps de Victus et, ahanant sous son poids, le fit rouler.

Cosca avait les yeux fermés et la bouche ouverte, le sang coulant de sa joue et d'une plaie dans son front. Son teint, livide et cireux, annonçait la mort.

— Un homme peut changer, hein ? ricana Morveer. Quelles belles promesses !

À sa surprise, les yeux de Cosca s'ouvrirent soudain.

Surprise encore plus incroyable, une douleur indescriptible lui traversa l'estomac. Il prit une grande inspiration et laissa échapper un cri inhumain. Baissant les yeux, il vit que le vieux mercenaire lui avait enfoncé un couteau dans l'aine. Morveer leva désespérément un bras, haletant.

Cosca enserra le poignet de Morveer, le forçant ainsi à enfoncer l'aiguille dans son propre cou. Un lourd silence. Ils restèrent immobiles, sculpture humaine, le couteau toujours dans l'aine de Morveer, l'aiguille dans son cou, serrée dans sa main, serrée dans la main de Cosca. Ce dernier fronçait les sourcils. Morveer le regardait, interdit, les yeux exorbités. Il tremblait. En silence. Qu'aurait-il pu dire ? Les implications étaient évidentes. Le poison le plus puissant qu'il connaissait voyageait à toute allure vers son cerveau, engourdissait déjà les extrémités de ses membres.

— Vous avez empoisonné la liqueur de raisin, hein ? siffla Cosca.

— Fuh, gargouilla Morveer, incapable de former un mot.

— Vous avez oublié que j'avais juré de ne plus jamais boire ?

Le vieux mercenaire lâcha le couteau, saisit sa flasque qu'il ouvrit pour la vider sur le sol : du liquide blanc s'en échappa.

— Du lait de chèvre. J'ai entendu dire que c'était bon pour la digestion. C'est la chose la plus forte que j'aie bue depuis qu'on a quitté Sipani. Ça ne me ferait aucun bien de mettre les gens au courant. J'ai une certaine réputation à préserver ici. D'où les bouteilles.

Cosca repoussa Morveer. La force de ce dernier s'écoulait rapidement de ses membres et il fut incapable de résister. Il s'effondra sur le cadavre de Victus. Il sentait à peine son cou. L'agonie dans son aine en était réduite à un bourdonnement sourd. Cosca baissa les yeux vers lui.

— Ne vous avais-je pas promis d'arrêter ? Vous me prenez pour qui, un menteur ?

Morveer était incapable de répondre, sans parler de crier. La douleur s'estompait. Il se demanda,

comme souvent, quelle aurait été sa vie s'il n'avait pas empoisonné sa mère, et s'il ne s'était pas condamné à vivre à l'orphelinat. Sa vision s'embuait, devenait floue, sombre.

— Je dois vous remercier. Vous voyez, Morveer, un homme peut changer, si on l'encourage comme il faut. Or, votre mépris était le coup d'éperon qu'il me fallait.

Tué par ses propres agents. C'était ainsi que tant de gens de sa profession avaient perdu la vie. Et à la veille de sa retraite, en plus. Il sentait qu'il y avait de l'ironie là-dedans…

— Vous savez ce que c'est, le mieux dans tout ça ? hurla la voix de Cosca, son sourire béat planant au-dessus de lui. Maintenant, je peux me remettre à boire.

L'un des mercenaires suppliait, gémissait, implorait qu'on le sauve. Assise contre la table en marbre froid, Monza l'écoutait, sentant le poids de la Calvez dans sa main. Même si la perspective d'en attaquer autant d'un coup l'attirait, elle ne pourrait pas faire grand-chose face à la lourde armure des gardes d'Orso. Elle entendit le bruit caractéristique d'une lame qu'on enfonce dans la chair, et la plainte se changea en un grand cri suivi d'un petit gargouillis.

Un son guère rassurant.

Elle jeta un coup d'œil par-dessus le bord de la table. Elle comptait sept gardes debout, l'un arrachant sa lance du torse du mercenaire mort, deux se tournant vers elle, prêts à frapper, un autre retirant une lame du crâne fendu de Secco. Trois à genoux, rechargeant leurs arcs. Derrière eux, la grande table ronde sur laquelle était toujours déroulée la carte de Styrie. Sur la carte, une couronne, anneau d'or étincelant aux feuilles de chêne dorées incrustées de pierreries, semblable à celle qui avait tué Rogont et son rêve de Styrie unie. À côté de la couronne, vêtu de noir, ses cheveux et sa barbe poivre et sel parfaitement taillés, se trouvait le grand-duc Orso.

Leurs regards se croisèrent, faisant bouillir la rage en elle, sensation rassurante. L'un de ses gardes glissa un carreau dans son arc et la visa. Elle allait se pencher sous la table quand Orso tendit un bras.

— Attendez ! Arrêtez, dit-il de la même voix à laquelle elle n'avait pas désobéi pendant huit longues années. C'est vous, Monzcarro ?

— Putain, oui ! grogna-t-elle. Préparez-vous à mourir, salaud !

Même si, étant donné la situation, elle aurait mieux fait de se préparer elle-même.

— Je suis prêt depuis un moment, dit-il doucement. Vous vous en êtes assurée. Bien joué. Mes espoirs sont tous ruinés, grâce à vous.

— Pas la peine de me remercier, cria-t-elle. C'est pour Benna que je l'ai fait !

— Ario est mort.

— Ha ! aboya-t-elle. C'est ce qui arrive quand je poignarde une salope dans le cou avant de la jeter par la fenêtre ! (Quelques spasmes firent tressauter la joue d'Orso.) Mais pourquoi vous me parlez de lui ? Il y a eu Gobba, et Mauthis, et Ganmark, et Fidèle… je les ai tous massacrés ! Tous ceux qui étaient dans cette pièce lorsque vous avez assassiné mon frère !

— Et Foscar ? Je n'ai pas entendu un mot de lui depuis la défaite aux gués.

— Vous pouvez arrêter d'attendre ! dit-elle avec un bonheur qu'elle sentait à peine. Le crâne réduit en miettes sur le sol d'une ferme !

La colère avait quitté le visage d'Orso qui se retrouvait terriblement vide.

— Vous devez être contente.

— Je suis pas triste, putain, ça je peux vous le dire !

— La grande-duchesse Monzcarro de Talins, dit Orso en applaudissant légèrement, le claquement

résonnant sur le haut plafond. Je vous félicite pour cette victoire. Vous avez obtenu ce que vous vouliez, au final.

— Ce que je voulais ? répéta-t-elle, ayant du mal à en croire ses oreilles. Vous croyez que je voulais ça ? Après les batailles que j'ai menées pour vous ? Les victoires que j'ai gagnées pour vous ?

Elle criait presque, crachant de fureur. Elle arracha son gant avec ses dents et secoua sa main mutilée sous ses yeux.

— Je voulais ça ? Quelle raison vous a-t-on donnée pour que vous nous trahissiez ? Nous avons été loyaux ! Toujours !

— Loyaux ? répéta Orso avec un cri incrédule. Clamez votre victoire tant que vous voulez, mais pas votre innocence ! On est tous les deux plus malins que ça !

Les trois arcs étaient chargés et pointés sur elle.

— Nous étions loyaux ! cria-t-elle encore, sa voix lâcha.

— Pouvez-vous le nier ? Les réunions que Benna tenait avec les mécontents, les révolutionnaires et les traîtres choisis parmi mes sujets les moins reconnaissants ? Le fait qu'il leur avait promis des armes ? Qu'il leur avait promis de les mener à la gloire ? De prendre ma place ? De m'usurper ! Vous pensiez que je ne l'apprendrais pas ? Vous pensiez que je me laisserais faire ?

— Espèce de putain de menteur !

— Alors, vous le niez ? Il faut le voir pour le croire ! Ma Monza ? Plus proche de moi que mes propres enfants ? Ma Monza, me trahir ? Je l'ai vu de mes yeux ! De mes yeux !

L'écho de sa voix s'évanouit doucement, et la pièce fut presque silencieuse. Seul s'élevait le bruissement des quatre hommes armés s'approchant doucement d'elle. Elle restait interdite, comprenant lentement ce qui se passait.

« Nous pourrions avoir notre propre ville », avait dit Benna. *« Tu serais la noble duchesse Monzcarro de… n'importe où. »* De Talins, avait-il pensé. *« Nous ne méritons pas de tomber dans l'oubli. »* Il avait tout planifié, seul, sans lui laisser le choix. Tout comme il avait trahi Cosca. *« C'est mieux comme ça. »* Tout comme il avait pris l'or d'Hermon. *« J'ai fait ça pour nous. »*

Il avait toujours imaginé les plans pour eux deux.

— Benna, souffla-t-elle. Imbécile.

— Vous n'en saviez rien, murmura Orso. Vous n'en saviez rien, et maintenant on en est là. Votre frère s'est condamné lui-même, et nous a condamnés tous les deux, sans compter la moitié de la Styrie. (Il laissa échapper un rire triste.) Juste quand je croyais tout savoir, la vie trouve le moyen de me surprendre. Vous êtes en retard, Shenkt. (Il regarda de côté.) Tuez-la.

Monza perçut une ombre lui tomber dessus. Un homme était entré pendant leur conversation, ses bottes de travail n'émettant pas le moindre bruit. Il se tenait debout à côté d'elle, suffisamment proche pour qu'elle le touche. Il tendit la main. Il y avait un anneau dans sa paume. Le rubis de Benna.

— Il me semble que c'est à vous, dit-il.

Un visage pâle, maigre. Pas vraiment vieux, mais sillonné de rides profondes, avec des pommettes saillantes, des yeux vifs et brillants dans des orbites creuses. Monza écarquilla les yeux, l'étonnement déferlant sur elle tandis qu'elle le reconnaissait.

— Tuez-la, cria Orso.

Le nouvel arrivant sourit, mais du sourire vide des crânes, un sourire qui n'atteignait pas ses

yeux.

— La tuer ? Après tout le mal que je me suis donné pour la garder en vie ?

Son visage s'était vidé de toutes ses couleurs. Elle avait l'air aussi pâle que lorsqu'il l'avait vue pour la première fois, brisée parmi les ordures sur les pentes de Fontezarmo. Ou quand elle s'était réveillée après qu'il lui avait enlevé les fils, et qu'elle avait regardé avec horreur son corps mutilé.

— La tuer ? répéta-t-il. Après l'avoir descendue de la montagne ? Après lui avoir réparé les os et l'avoir recousue ? Après l'avoir protégée de vos mercenaires à Puranti ?

Shenkt laissa tomber la bague, qui rebondit une fois et tourna comme une toupie sur le sol à côté de la main droite de Murcatto. Elle ne le remercia pas, mais il ne s'y était pas attendu. Il n'avait pas fait ça pour qu'elle le remercie.

— Tuez-les tous les deux ! gronda Orso.

Shenkt était toujours surpris par la traîtrise dont les hommes pouvaient faire preuve pour des broutilles, et de constater à quel point ils pouvaient se montrer loyaux quand leurs vies étaient en jeu. Ces quelques derniers gardes se battaient encore à mort pour Orso, même si la journée était clairement finie. Peut-être ne comprenaient-ils pas qu'un homme comme le grand-duc de Talins puisse mourir comme tous les autres, et que son pouvoir se change en poussière. Peut-être que pour certains, l'obéissance était une habitude qu'ils ne questionnaient pas. Ou peut-être qu'ils se définissaient par un service pour leur maître et choisissaient de faire le petit pas vers la mort comme une partie de quelque chose de grand, plutôt que de marcher sur la longue route difficile de la vie en toute insignifiance.

Si c'était le cas, alors Shenkt ne les en priverait pas. Lentement, il prit une inspiration.

Le claquement d'une corde d'arc résonna dans ses oreilles. Il se décala du chemin du premier carreau, le laissa passer sous son bras levé. Le deuxième carreau était pointé directement sur la gorge de Murcatto. Il l'attrapa au vol entre son pouce et son index, le posa délicatement sur une table polie en traversant la pièce. Il prit un buste idéalisé de l'un des ancêtres d'Orso – son grand-père, suspectait-il, celui qui avait été mercenaire. Il le lança sur l'archer le plus proche, qui était en train de baisser son arc, perplexe. Il s'enfonça dans son armure, en plein ventre, le plia en deux dans un nuage de pierre et le projeta contre le mur du fond, les jambes et les bras étirés devant lui, son arc volant dans les airs.

Shenkt enfonça le casque de l'homme le plus proche dans ses épaules, le sang jaillissant de la visière écrasée. Le suivant avait le heaume ouvert, l'expression de surprise commençant à se former sur son visage tandis que le poing de Shenkt s'enfonçait dans sa cuirasse si fort qu'il en plia l'arrière. Il sauta sur la table, le sol en marbre cédant sous ses bottes dans sa chute. Le plus proche des deux archers survivants leva doucement son arc plat, s'en servant comme d'un bouclier. La main de Shenkt le fendit en deux, la corde se balançant, arracha le casque du garde qu'il envoya au plafond, son corps retombant en une pluie de sang avant de s'écraser contre le mur. Shenkt saisit l'autre archer et le jeta par une des fenêtres, des bris de verre emplissant l'air de leurs couleurs chatoyantes avec un léger bourdonnement.

L'avant-dernier avait levé son épée, des postillons jaillissant de sa bouche alors qu'il poussait un cri de guerre. Shenkt l'attrapa par le poignet, le lança la tête en bas dans son dernier camarade. L'un contre l'autre, nœud d'armures blessées, ils s'écrasèrent contre les étagères, renversant les livres dorés, des papiers s'envolant dans les airs. Ils retombaient doucement au sol lorsque Shenkt souffla, laissant le temps reprendre son cours.

L'arc volant retomba, rebondit sur les carreaux et se brisa dans un coin. Le grand-duc Orso était immobile, à sa place d'origine, près de la table ronde avec la carte de la Styrie et la couronne scintillante au milieu. Il ouvrit la bouche.

— Je ne laisse jamais un travail inachevé, dit Shenkt. Mais je n'ai jamais travaillé pour vous.

Monza se leva, regarda le tas de corps emmêlés contre le mur. Des papiers tombaient comme des feuilles d'automne d'une bibliothèque en miettes autour d'une masse d'armures ensanglantées, des fissures se creusant dans le marbre en arrière-plan.

Elle contourna la table. Au-delà des corps des mercenaires et des gardes. Par-dessus le cadavre de Secco, son cerveau mis à nu brillant sous le soleil filtrant par les fenêtres.

Orso la regarda approcher en silence. Le portrait de lui clamant fièrement la victoire de la bataille d'Étrée le surplombait de dix mètres derrière son épaule. Le petit homme et son mythe démesuré.

Le voleur d'os se recula, du sang jusqu'aux coudes. Elle ne savait pas ce qu'il avait fait, ni comment, ni pourquoi. Ça ne changeait rien.

Elle piétinait du verre brisé, du bois en miettes, du papier déchiré, de la poésie en morceaux. Il y avait des éclaboussures de sang noir un peu partout, et ses semelles laissaient des empreintes sanglantes dans son sillage. Comme la traînée sanglante qu'elle avait laissée dans toute la Styrie, pour arriver jusqu'ici. Pour se tenir là où ils avaient tué son frère.

Elle s'arrêta, à une longueur d'épée d'Orso. Attendant elle ne savait quoi. Le moment était venu, le moment au nom duquel elle s'acharnait depuis si longtemps, à force de douleur, d'argent, au nom duquel elle avait gâché tant de vies, et elle ne savait plus quoi faire. Qu'est-ce qui suivrait cet instant ?

Orso haussa les sourcils. Il souleva la couronne de la table avec un soin exagéré, comme une mère manipulerait son nouveau-né.

— Elle était pour moi. Elle était presque à moi. C'est pour elle que vous vous êtes battue, toutes ces années. Et c'est ce que vous m'avez empêché d'obtenir, au final. (Il la tourna entre ses mains, faisant scintiller les joyaux.) Quand on construit sa vie autour d'une seule chose, qu'on n'aime qu'une seule personne, qu'on ne rêve qu'un seul rêve, alors on risque de tout perdre en une seule fois. Vous avez construit votre vie autour de votre frère. J'ai construit la mienne autour d'une couronne. (Il poussa un long soupir puis, les lèvres pincées, laissa tomber le cercle d'or sur la carte de Styrie.) Maintenant regardez-nous. Nous sommes tous les deux finis.

— Pas tous les deux. (Elle leva la lame usée, tachée, blessée de la Calvez. Celle qu'elle avait faite pour Benna.) Je vous ai toujours.

— Et quand vous m'aurez tué, vous vivrez pour quoi ? (Ses yeux passèrent de l'épée à Monza.) Monza, Monza… que ferez-vous sans moi ?

— Je trouverai bien quelque chose.

La pointe traversa ses habits, glissa sans effort à travers son torse et ressortit dans son dos. Il poussa un petit grognement, les yeux écarquillés, et elle retira la lame. Ils restèrent face à face un moment.

— Oh, dit-il en mettant un doigt sur le tissu sombre. C'est tout ? (Il leva les yeux vers elle, perplexe.) J'en attendais plus.

Il s'effondra d'un seul coup, ses genoux heurtant le sol poli, puis tomba en avant, et son visage s'écrasa sur le marbre à côté de sa botte. L'œil qu'elle voyait roula vers elle, et le coin de sa bouche

s’ourla en un sourire. Puis il s’immobilisa.

Sept sur sept. C’était fini.

Nouvelles graines

Le souffle de Monza s'élevait en volutes dans cette matinée d'hiver, froide et claire.

Elle se tenait devant la pièce où ils avaient tué son frère. Sur la terrasse d'où ils l'avaient jetée. Ses mains posées sur la balustrade par-dessus laquelle ils l'avaient fait rouler. En haut de la montagne qui l'avait réduite en miettes. Elle sentit la douleur latente montant le long de ses jambes, dans le dos de sa main gantée, sur le côté de son crâne. Et le besoin de la pipe à brou qui ne la quitterait jamais vraiment. Regarder la longue chute vers les petits arbres qui l'avaient égratignée la mettait mal à l'aise. C'était pour cela qu'elle venait ici tous les matins.

« Un bon chef ne doit jamais se sentir à l'aise », écrivait Stolicus.

Le soleil montant illuminait le monde sous ses yeux, le colorant de mille teintes. Le ciel vidé de son sang arborait désormais un bleu vif parsemé de quelques nuages rampants. À l'est, la forêt s'effondrait dans une mosaïque de champs : des carrés verts en jachère, noirs de terre riche, et le doré des moissons. Ses champs. Par-delà les champs, la rivière se jetait dans la mer grise dans un large delta parsemé d'îles. Là-bas, Monza discernait à peine la silhouette de minuscules tours, de hauts bâtiments, de ponts, de murs. La grande Talins, pas plus large qu'un ongle. Sa ville.

L'idée avait encore l'air d'une logorrhée de fou.

— Votre Excellence.

Tapi dans l'une des portes, le chambellan de Monza esquissa une telle révérence qu'il en toucha presque le sol. L'homme qui avait servi Orso pendant quinze ans avait pourtant réussi à se tirer du pillage de Fontezarmo indemne, avant de faire la transition entre maître et maîtresse avec une aisance admirable. Monza avait volé la ville d'Orso, après tout, son palais, certains de ses vêtements, même, avec un peu d'ajustements. Pourquoi pas ses employés ? Qui connaissait mieux leur travail ?

— Quoi ?

— Vos ministres sont là. Seigneur Rubine, le chancelier Grulo, la chancelière Scavier, le colonel Volfier et… Madame Vitari. (Il se racla la gorge, l'air soucieux.) Puis-je demander si maîtresse Vitari a un titre spécifique ?

— Elle gère ces choses que les gens avec un titre spécifique ne peuvent pas gérer.

— Bien sûr, Votre Excellence.

— Faites-les entrer.

On ouvrit les lourdes portes de cuivre battu, gravé de serpents sinueux. Pas les œuvres d'art qu'étaient les lions damasquinés d'Orso, mais bien plus solides. Monza s'en était assurée. Ses cinq visiteurs entrèrent, leurs pas résonnant dans l'immensité du bureau privé d'Orso. Deux mois étaient passés, et elle ne le considérait toujours pas comme le sien.

Vitari entra la première, avec les mêmes vêtements sombres et ce sourire narquois qu'elle avait quand Monza l'avait rencontrée à Sipani. Volfier suivait, de sa démarche raide, dans son uniforme décoré. Scavier et Grulo semblaient faire la course. Le vieux Rubine fermait la marche, penché sous sa chaîne d'office, prenant son temps, comme toujours.

— Tu ne t'en es toujours pas débarrassée ? s'enquit Vitari en regardant d'un air mauvais le portrait d'Orso pendu au mur du fond.

— Pourquoi le ferais-je ? Il me rappelle mes victoires, et mes défaites. Il me rappelle d'où je viens. Et que je n'ai aucune intention de repartir.

— Et c'est une belle peinture, observa Rubine, en regardant tristement alentour. Il reste peu d'œuvres d'art.

— Les Mille Épées sont des plus méticuleuses.

La pièce avait été vidée de tout ce qui n'était pas cloué au sol ou sculpté dans les murs. Le bureau d'Orso était toujours au fond de la pièce, abîmé par un coup de hache porté par une personne en quête de compartiments secrets. La gigantesque cheminée, soutenue par les statues de marbre de Juvens et Kanedia, s'était révélée impossible à déplacer. Les quelques bûches qui y crépitaient ne suffisaient absolument pas à chauffer la pièce. La grande table ronde était en place elle aussi, la même carte déroulée dessus. Ainsi qu'elle l'avait été le dernier jour de la vie de Benna. Sauf que maintenant, dans un coin, elle était tachée du sang d'Orso.

Monza s'en approcha, grimaçant sous le coup de la douleur dans sa hanche, et ses ministres se rassemblèrent en cercle autour de la table, comme l'avaient fait les ministres d'Orso. On dit que l'histoire tourne en rond…

— Les nouvelles ?

— Bonnes, dit Vitari, si on aime les mauvaises nouvelles. J'ai entendu dire que huit mille Baoliens avaient traversé la rivière pour envahir le territoire osprien. Muris a déclaré l'indépendance et est entrée en guerre contre Sipani, pendant que les fils de Sotorius se battent dans les rues de la ville. (Du bout du doigt, elle fit mine de répandre le carnage à travers la Styrie.) Visserine, ombre pillée de son ancienne gloire, n'a toujours pas de chef. Des rumeurs disent qu'il y a la peste à Affoia, et que Nicante est en feu. Puranti est révoltée. Musselia agitée.

Rubine se tortilla joyeusement la barbe.

— Quel triste pays. On dit que Rogont avait raison. Les Années Sanglantes touchent à leur fin. Les Années Brûlantes commencent. À Port Ouest, les hommes d'Église annoncent la fin du monde.

Monza ricana.

— Ces salauds annoncent la fin du monde dès qu'un oiseau chie. Y a-t-il un endroit épargné par les calamités ?

— Talins ? tenta Vitari en observant la pièce. Même si j'ai entendu dire que le palais de Fontezarmo avait subi un récent pillage. Et Borletta.

— Borletta ?

Un an plus tôt, ou un peu plus, Monza annonçait à Orso, dans ce hall, comment elle avait méticuleusement pillé cette même ville. Et accroché la tête de son chef sur un pieu devant les portes.

— La nièce du Duc Cantain a contrecarré un plan des nobles de la ville qui voulaient la destituer. Apparemment, elle a fait un si beau discours qu'ils ont tous jeté leur épée en tombant à genoux pour lui jurer allégeance éternelle sur-le-champ. Selon leur version des faits, du moins.

— Faire tomber des hommes armés à genoux est un joli coup, quelle que soit sa méthode.

Monza se rappela comment Rogont avait gagné sa grande victoire.

« Les lames peuvent tuer, mais seuls les mots peuvent émouvoir, et de bons voisins sont les abris les plus sûrs en cas de tempête. »

— Est-ce qu'on a quelque chose qui ressemble à un ambassadeur ?

Rubine regarda autour de la table.

— Je suppose qu'on pourrait en nommer un.

— Nommez-en un, et envoyez-le à Borletta, avec un cadeau correct pour la persuasive duchesse et… l'assurance de mon affection sororale.

— Ton affection sororale ? répéta Vitari, l'air d'avoir trouvé un étron dans son lit. Je ne pensais pas que c'était ton style.

— Mon style, c'est ce qui fonctionne. J'ai entendu dire que les bons voisins représentaient l'abri le plus sûr en cas de tempête.

— Eux, et les bonnes épées.

— Les bonnes épées, ça va sans dire.

Rubine avait l'air confus.

— Votre Excellence, votre réputation n'est plus… ce qu'elle pourrait être.

— Elle ne l'a jamais été.

— Mais on vous reproche partout le meurtre du Roi Rogont, du chancelier Sotorius et de leurs camarades de la Ligue des Neuf. Votre survie était…

Vitari lui adressa un sourire narquois :

— Sacrément suspecte.

— À Talins, on ne vous en aime que davantage, bien sûr. Mais ailleurs… si la Styrie n'était pas si profondément divisée, elle serait sans nul doute unie contre vous.

Grulo regarda Scavier, les sourcils froncés.

— Il nous faut quelqu'un à blâmer.

— Blâmons donc les responsables, déclara Monza, et dès maintenant. Castor Morveer a empoisonné la couronne, sans aucun doute sur les ordres d'Orso, que ce soit bien clair. Partout.

— Mais, Votre Excellence…, dit Rubine, qui était passé de confus à misérable. Personne ne connaît ce nom. Pour les grands crimes, il faut blâmer de grandes figures.

Monza leva les yeux au ciel. Le duc Orso arborait toujours son triomphant sourire du haut de sa bataille imaginaire. Elle lui sourit en retour. Les mensonges enjolivent à merveille la plate vérité.

— Gonflez le personnage, alors. Castor Morveer, la mort sans visage, le plus tristement célèbre des maîtres empoisonneurs. Le plus grand et le plus subtil des meurtriers de l'histoire. Un empoisonneur-poète. Un homme qui pouvait se glisser dans le bâtiment le mieux gardé de Styrie, tuer son monarque et quatre de ses plus grands chefs et s'éclipser sans se faire repérer, aussi insaisissable que la brise nocturne. Qui est à l'abri du Roi des Poisons ? En fait, j'ai eu de la chance de m'en sortir.

— Pauvre innocente que tu es, commenta Vitari en secouant doucement la tête. Ça me perturbe quand même de chanter la gloire de cette ordure.

— Je suppose que tu as fait pire.

— Les morts font de mauvais boucs émissaires.

— Oh, allez, vous pouvez le rendre un peu plus vif. Mettez des affiches à tous les coins de rue, proclamez sa culpabilité dans ce crime haineux et offrez, disons, cent mille balances pour sa tête.

Volfier avait l'air de plus en plus inquiet.

— Mais… il est mort, non ?

— Enterré avec les autres quand nous avons bouché les tranchées. Ce qui veut dire qu'on n'aura jamais besoin de payer. Putain, je vais même passer à deux cent mille, comme ça on aura l'air riche.

— Et avoir l'air riche est presque aussi utile que de l'être, dit Scavier en jetant un regard noir à Grulo.

— Avec l'histoire que je vais raconter, le nom de Morveer sera prononcé avec une inquiétude silencieuse jusqu'à longtemps après notre mort, sourit Vitari. Les mères raconteront ses hauts faits aux enfants pour leur faire peur.

— Il sourit sans aucun doute dans sa tombe à cette idée, acquiesça Monza. J'ai entendu parler de la petite révolte que tu as démantelée, au fait.

— Je ne voudrais pas insulter ce terme en l'appliquant à ces amateurs. Les andouilles ont fait de la publicité pour leurs réunions ! On était au courant, mais placarder des affiches ? À la vue de tous ? Je vous jure, ils méritent la peine de mort simplement pour leur stupidité.

— Ou l'exil, offrit Rubine. Un peu de pitié donne l'air juste, vertueux et puissant.

— Et je pourrais profiter d'un peu des trois, non ? remarqua-t-elle avant de réfléchir un instant. Donnez-leur une lourde amende, souillez leurs noms, faites-les parader nus devant le Sénat, puis… libérez-les.

— Les libérer ? répéta Rubine en haussant ses épais sourcils blancs.

— Les libérer ? répéta Vitari en haussant ses fins sourcils roux.

— Ça me rend assez juste, vertueuse et puissante. En les punissant durement, on donne à leurs amis un tort à réparer. En les épargnant, on montre que leur résistance est absurde. Regardez-les. Vous avez dit vous-même qu'ils étaient stupides. S'ils prévoient une autre trahison, on la découvrira. Alors, on les pendra.

Rubine s'éclaircit la voix.

— Comme vous voulez, Votre Excellence. Je ferai imprimer les affiches détaillant votre pitié au sujet de ces hommes. Le Serpent de Talins n'utilise pas ses crochets.

— Pour l'instant. Comment vont les marchés ?

Un sourire fendit le visage de Scavier.

— Occupés, occupés, du matin au soir. Des commerçants sont venus chez nous pour fuir le chaos de Sipani, d'Osprie, d'Affoia ; ils acceptent tous de payer nos taxes s'ils peuvent apporter leur cargaison sans dommage.

— Les greniers ?

— La moisson a été suffisamment bonne pour que nous puissions éviter les émeutes cet hiver, j'espère, répondit Grulo avec un claquement de langue. Mais la terre qui mène à Musselia est en jachère. Les fermiers ont fui quand les forces conquérantes de Rogont sont passées en pillant les environs. Puis les Mille Épées ont dévasté presque tout le chemin vers les rives de l'Étris. Les fermiers sont toujours les premiers à pâtir des temps difficiles.

Une leçon que Monza n'avait pas besoin d'apprendre.

— La ville est pleine de mendiants, non ?

— De mendiants et de réfugiés, confirma Rubine en se tortillant la barbe, qu'il finirait par arracher s'il continuait. Un signe de l'époque…

— Donnez-leur la terre. Tous ceux qui récolteront une moisson nous paieront des taxes. Des terres agricoles sans fermier ne valent pas mieux que de la boue.

Grulo inclina la tête.

— Je m'en occupe.

— Tu es bien silencieux, Volfier.

Le vieux vétéran regardait la carte, immobile, en grinçant des dents.

— Cette putain d'Estriani ! cria-t-il, frappant le pommeau de son épée de son poing massif. Enfin, mes excuses, Votre Excellence, mais… ces salauds !

Monza sourit.

— D'autres problèmes aux frontières ?

— Trois fermes brûlées. (Le sourire de Monza s'évanouit.) Les fermiers ont disparu. La patrouille qui est partie à leur recherche s'est fait tirer dessus depuis les bois, un homme a été tué, deux autres blessés. Le reste a continué mais, en suivant vos ordres, a abandonné à la frontière.

— Ils te testent, dit Vitari. Ils sont fâchés parce qu'ils étaient les premiers alliés d'Orso.

Grulo acquiesça.

— Ils ont tout laissé tomber pour lui et espéraient récolter une moisson dorée quand il deviendrait roi.

Volfier frappa le bord de la table d'un geste sec.

— Les salauds pensent qu'on est trop faibles pour les arrêter !

— On l'est ? demanda Monza.

— On a trois mille fantassins et mille chevaliers, tous armés, formés, de bons hommes avec de l'expérience.

— Prêts à se battre ?

— Il n'y a qu'un mot à dire, et ils le prouveront !

— Et les Estrianais ?

— Que de la fanfaronnade, ricana Vitari. Un pouvoir de seconde zone dans le meilleur des cas, et c'était il y a bien longtemps.

— Nous avons l'avantage du nombre et de la qualité, grogna Volfier.

— Indéniablement, nous avons une juste cause, dit Rubine. Une brève sortie de l'autre côté de la frontière pour leur donner une bonne leçon…

— Nous avons les fonds pour une campagne plus significative, dit Scavier. J'ai déjà quelques idées de taxes qui pourraient nous laisser considérablement enrichis…

— Le peuple vous suivra, coupa Grulo. Et les indemnités couvriront plus que les dépenses !

Monza fronça les sourcils vers la carte, regardant surtout les deux taches de sang dans le coin. Benna aurait conseillé la prudence. Il aurait demandé du temps pour établir un plan… Mais Benna était mort depuis longtemps, et Monza avait toujours préféré bouger rapidement, frapper fort et s'occuper du plan ensuite.

— Préparez vos hommes, colonel Volfier. Nous allons assiéger Estriani.

— Assiéger ? répéta Rubine.

Vitari lui sourit.

— C'est quand on encercle une ville pour la forcer à se rendre.

— Je sais ce que ça veut dire ! coupa le vieil homme. Mais faites attention, Votre Excellence, Talins vient de sortir d'un soulèvement des plus douloureux…

— J'ai le plus grand respect pour votre connaissance de la loi, Rubine, dit Monza, mais la guerre, c'est mon domaine, et croyez-moi, une fois qu'on est en guerre, rien n'est pire que les demi-mesures.

— Mais, on ne se fait plus d'alliés alors ?

— Personne ne veut d'un allié qui ne peut pas protéger ce qui lui appartient. Nous avons besoin de faire preuve de détermination, ou les loups vont tous venir renifler notre carcasse. Nous devons

mettre ces chiens d'Estriani à genoux.

— Faisons-les payer, siffla Scavier.

— Exterminons-les ! grogna Grulo.

Volfier souriait largement en saluant :

— Je vais préparer les hommes dans la semaine.

— Et moi polir mon armure, dit-elle, même si elle la gardait toujours polie. Rien d'autre ?

Ils restèrent tous les cinq silencieux.

— Merci, alors.

— Votre Excellence.

Ils la saluèrent tous à leur façon, Rubine avec un froncement de sourcils suspicieux, Vitari d'un petit sourire narquois.

Monza les regarda sortir en file indienne. Elle aurait aimé mettre son épée de côté et faire pousser des choses. Comme elle l'avait voulu, longtemps auparavant, après la mort de son père. Avant les Années Sanglantes. Mais elle en avait assez vu pour savoir qu'une bataille n'est jamais la dernière, quoi qu'en croie le peuple. La vie continue. Chaque guerre porte en elle les graines de la suivante, et elle comptait bien être prête pour la moisson.

« Sortez votre charrue, si vous le voulez », écrivait Farans, « mais gardez toujours un poignard à portée de main, au cas où. »

Elle fronça les sourcils en observant la carte, sa main gauche se posant sur son ventre. Il commençait à gonfler. Trois mois depuis ses dernières règles. Ce qui voulait dire que c'était l'enfant de Rogont. Ou peut-être de Shivers. L'enfant d'un mort ou d'un tueur, d'un roi ou d'un mendiant. C'était le sien, voilà tout ce qui comptait.

Elle marcha doucement jusqu'au bureau, s'affala dans le fauteuil, prit la chaîne dans sa chemise et tourna la clé dans la serrure. Elle sortit la couronne d'Orso, rassurée par la douleur causée par son poids dans sa paume droite tandis qu'elle la posait délicatement sur les papiers éparpillés sur le bureau. L'or brillait dans le soleil hivernal. Elle en avait fait retirer les joyaux, les avait vendus pour se payer des armes. De l'or, de l'acier, plus d'or. Tout comme Orso le lui avait enseigné. Pourtant, elle n'avait pas réussi à se séparer de la couronne.

Rogont était mort sans se marier, sans héritier. Son enfant, même son bâtard, aurait une bonne position pour prétendre à ses titres. Grand-duc d'Osprie. Roi de Styrie, même. Rogont avait porté la couronne, après tout, même si elle avait été empoisonnée, et que ça n'avait duré qu'un instant de gloire vaniteuse. Elle sentit un infime sourire naître au coin de sa bouche. Quand on perd tout ce qu'on a, on peut toujours chercher la vengeance. Mais si on a tout ce qu'on veut, alors quoi ? Orso avait dit vrai. La vie continuait. Il lui fallait de nouveaux rêves.

Elle alla ranger la couronne dans le bureau en secouant la tête. La regarder ne lui faisait pas plus de bien que de regarder sa pipe à brou, en se demandant si elle l'allumerait ou non. Elle tournait tout juste la clé dans la serrure quand elle vit les portes s'ouvrir en grand et le chambellan se courber de nouveau jusqu'au sol.

— Quoi encore ?

— Un représentant de la Banque de Valint et Balk, Votre Excellence.

Monza savait qu'ils viendraient, bien sûr, mais cela ne les rendait pas plus bienvenus.

— Faites-le entrer.

Pour un homme issu d'une institution qui pouvait vendre et acheter des nations, il avait une allure

plutôt commune. Plus jeune que ce qu'elle aurait cru, des cheveux frisés, des bonnes manières et un sourire ouvert. Elle était plus inquiète que jamais.

« Les ennemis les plus amers ont les plus doux sourires. » Verturio. Qui d'autre ?

— Votre Excellence.

Il se courba presque aussi bas que le chambellan, ce qui relevait de l'exploit.

— Maître… ?

— Sulfur. Yoru Sulfur, à votre service.

Il avait des yeux vairons, remarqua-t-elle quand il s'approcha du bureau : un bleu, un vert.

— De la Banque de Valint et Balk.

— J'ai l'honneur de représenter cette fière institution.

— Quelle chance, dit-elle en parcourant la pièce du regard. J'ai peur que beaucoup de dommages n'aient été causés par l'assaut. Les choses sont plus fonctionnelles que du temps d'Orso.

Le sourire de Sulfur s'élargit.

— J'ai remarqué quelques dégâts sur les murs en arrivant. Mais le côté fonctionnel, ça me va aussi, Votre Excellence. Je suis venu parler affaires. Pour vous offrir, de fait, le soutien complet de mes employeurs.

— J'ai cru comprendre que vous veniez souvent voir mon prédécesseur, le grand-duc Orso, pour lui offrir votre soutien complet.

— Tout à fait.

— Et maintenant que je l'ai tué et que j'ai volé sa place, vous venez me voir.

— Tout à fait, répéta Sulfur sans ciller.

— Votre soutien s'adapte assez bien aux changements de situation.

— Nous sommes une banque. Chaque évolution représente une opportunité.

— Et qu'offrez-vous ?

— De l'argent, dit-il gaiement. De l'argent pour créer des armées. De l'argent pour créer du travail. De l'argent pour rendre sa gloire à Talins, et à la Styrie. Même un peu d'argent pour rendre votre palais un peu moins… fonctionnel.

Monza avait toujours une fortune enterrée près de la ferme où elle était née. Elle préférait la laisser en paix. Au cas où.

— Et si je préfère l'économie ?

— Nous pourrions aussi vous offrir des conseils politiques. « De bons voisins », voyez-vous, « sont les abris les plus sûrs en cas de tempête. » (Elle n'aima pas l'emploi de cette citation, si rapidement après qu'elle l'eut fait elle-même, mais il poursuivit sans interruption.) Valint et Balk ont de profondes racines dans l'Union. Extrêmement profondes. Je ne doute pas qu'on puisse arranger une alliance entre vous et son Haut Roi.

— Une alliance ? demanda-t-elle sans mentionner le fait qu'elle avait presque consommé une alliance d'un genre différent avec le roi de l'Union, dans une chambre criarde de la Maison des Plaisirs de Cardotti. Même s'il est marié à la fille d'Orso ? Même si ses fils pourraient prétendre à mon duché ? Ils y auraient plus de droits que moi, selon beaucoup.

— Nous nous efforçons de travailler avec ce que nous avons, avant de nous efforcer de le changer. Pour le bon chef, avec le bon soutien, la Styrie attend qu'on la prenne. Valint et Balk aimeraient être du côté du vainqueur.

— Même si je me suis infiltrée dans vos bureaux à Port Ouest pour tuer Mauthis ?

— Votre réussite dans cette entreprise ne fait que démontrer l'étendue de vos ressources, dit-il en haussant les épaules. Les hommes sont facilement remplacés. Le monde en est rempli.

Elle tapota pensivement son bureau.

— C'est étrange que vous veniez me faire une telle offre.

— Comment ça ?

— Hier encore, j'ai eu une visite similaire d'une représentante du prophète de Gurkhul, qui m'offrait son… soutien.

Il fit une courte pause.

— Qui a-t-il envoyé ?

— Une dénommée Ishri.

Ses yeux se rétrécirent légèrement.

— Vous ne pouvez pas lui faire confiance.

— Mais à vous, si, parce que vous avez un si doux sourire ? Mon frère aussi, et il mentait comme il respirait.

Sulfur sourit encore davantage.

— La vérité, alors. Vous savez peut-être que le prophète et mon employeur s'opposent dans une grande lutte.

— J'en ai entendu parler.

— Croyez-moi quand je vous dis que vous ne voulez pas vous retrouver dans le mauvais camp.

— Je ne suis pas sûre de vouloir me retrouver dans l'un des camps, dit-elle en se rasseyant, feignant le confort quand elle se sentait comme une usurpatrice à un bureau volé. Mais n'ayez crainte. J'ai dit à Ishri que le coût de son soutien était trop élevé. Dites-moi, Maître Sulfur, quel prix demande Valint et Balk pour son aide ?

— Rien de plus que ce qui est juste. Des intérêts sur leurs prêts. Une préférence pour leurs affaires à celles de leurs partenaires et associés. Que vous refusiez de négocier avec les Gurkiens et leurs alliés. Que vous agissiez, à la demande de mes employeurs, de concert avec les forces de l'Union…

— Uniquement à la demande de vos employeurs ?

— Peut-être une ou deux fois dans votre vie.

— Ou peut-être plus, si bon leur semble. Vous voulez que je vous vende Talins et que je vous remercie de ce privilège. Vous voulez que je me prosterne devant vous et que je vous implore des faveurs.

— Vous exagérez…

— Je ne me prosterne pas, Maître Sulfur.

À son tour de tiquer face à son phrasé. Mais seulement un instant.

— Puis-je être candide, Votre Excellence ?

— J'aimerais vous voir essayer.

— Vous êtes nouvelle dans les rouages du pouvoir. Tout le monde doit se prosterner devant quelqu'un. Si vous êtes trop fière pour accepter notre main tendue, d'autres le feront.

Monza ricana, même si derrière son mépris, son cœur battait la chamade.

— Bonne chance, à eux comme à vous. Que votre main tendue leur apporte de meilleurs résultats qu'à Orso. Je crois qu'Ishri allait chercher des amis à Puranti. Vous devriez peut-être aller à Osprie pour commencer, ou Sipani, ou Affoia. Je suis sûre que vous trouverez quelqu'un en Styrie qui

acceptera votre argent. Nos putes sont très réputées.

Le sourire de Sulfur s'élargit encore.

— Talins a de grandes dettes envers mes employeurs.

— Orso a de grandes dettes envers eux, et vous pouvez aller lui demander votre argent. Il me semble qu'il a été jeté avec les ordures ménagères, mais vous pourrez le trouver si vous creusez en bas de la falaise. Je vous prêterai même volontiers une pelle.

Il souriait encore, mais il lui était impossible de manquer la menace latente.

— Il serait dommage que vous ne nous laissiez d'autre choix que de céder à la rage de la reine Terez, en quête de vengeance pour les torts causés à son père.

— Ah, la vengeance, la vengeance, dit Monza avec un sourire de son cru. Je n'ai pas peur des ombres, Maître Sulfur. Je suis sûre que Terez parle d'une grande guerre, mais l'Union est à bout. Ils ont des ennemis au Nord et au Sud, ainsi que sur leurs frontières. Si la femme de votre Haut Roi veut mon petit trône, elle peut venir me l'arracher. Mais je suppose que Son Auguste Majesté a d'autres soucis.

— Je ne pense pas que vous vous rendiez bien compte des dangers qui rôdent dans les coins sombres du monde, dit-il avec un sourire qui avait perdu toute sa bonhomie. Rien que maintenant, alors que nous parlons et que vous restez ici… seule. (Son sourire était devenu carnassier, garni de dents blanches aiguisées.) Oh, si fragile.

Elle cligna des yeux, comme surprise.

— Seule ?

— Vous vous trompez.

Shenkt s'était avancé dans un silence total jusqu'à se retrouver, sans se faire remarquer, à l'épaule de Sulfur, aussi proche que son ombre. Le représentant de Valint et Balk se retourna et recula, surpris, avant de s'immobiliser, glacé, comme s'il avait découvert la mort lui soufflant à l'oreille.

— Vous, souffla-t-il.

— Oui.

— Je croyais…

— Non.

— Mais alors… c'est vous ?

— J'ai participé, dit Shenkt en haussant les épaules. Mais le chaos est l'état naturel des choses, car les hommes tirent toujours dans la mauvaise direction. C'est ceux qui veulent que le monde marche en ordre qui se donnent un défi.

Ses yeux vairons glissèrent sur Monza, et revinrent.

— Notre maître ne va pas…

— Votre maître, corrigea Shenkt. Je n'en ai pas – plus –, vous vous souvenez ? Je lui ai dit que c'était fini. Je donne toujours un avertissement quand je le peux, et voici le vôtre. Partez. Si vous revenez, je ne serai plus d'humeur chaleureuse. Retournez auprès de votre maître, et rappelez-lui que, si vous servez toujours, moi, j'ai arrêté. Nous ne nous prosternons pas.

Sulfur hocha doucement la tête, avant de se recomposer le sourire narquois qu'il avait à son arrivée.

— Mourez debout, alors. (Il se tourna vers Monza et esquissa une révérence.) Vous entendrez parler de nous.

Il sortit fièrement de la pièce.

Shenkt haussa les sourcils quand Sulfur disparut.

— Il l'a bien pris.

Elle n'était pas d'humeur à rire.

— Il y a beaucoup de choses que vous ne me dites pas.

— Oui.

— Qui êtes-vous ?

— J'ai été différentes choses. Un apprenti. Un ambassadeur. Celui qui résout des problèmes insolubles, et un symptôme de tels problèmes. Aujourd'hui, dirait-on, je suis un homme qui règle les comptes des autres.

— C'est cryptique comme définition. Si je voulais des énigmes, j'irais voir le diseur de bonne aventure.

— Vous êtes une grande-duchesse. Vous pourriez en faire venir un.

Elle tourna la tête vers la porte.

— Vous le connaissiez.

— Avant, oui.

— Vous aviez le même maître ?

— Il y a longtemps.

— Vous avez travaillé pour une banque ?

Il lui offrit son sourire vide.

— D'une certaine manière, oui. Ils font bien plus que compter des pièces.

— Je commence à m'en rendre compte. Et maintenant ?

— Maintenant, je ne me prosterne plus.

— Pourquoi m'avez-vous aidée ?

— Parce qu'ils ont créé Orso, et que je détruis tout ce qu'ils créent.

— La vengeance, murmura-t-elle.

— Pas le meilleur des motifs, mais de bons résultats peuvent toujours sortir de mauvais motifs.

— L'inverse est vrai aussi.

— Bien sûr. Vous avez apporté toutes ses victoires au duc de Talins, et je vous observais, pensant l'affaiblir en vous tuant. Mais Orso a essayé de le faire lui-même. Donc, je vous ai réparée, pensant vous persuader de tuer le duc et de prendre sa place. J'avais sous-estimé votre détermination et vous vous êtes échappée. Mais en fait, vous êtes partie tuer Orso de votre propre initiative…

Elle s'agita, un peu inconfortablement, dans le fauteuil de son ancien employeur.

— Et j'ai pris sa place.

— Pourquoi mettre un barrage dans une rivière qui coule déjà dans le bon sens ? Disons que nous nous sommes mutuellement aidés. (Il esquissa son sourire de crâne.) Nous avons tous nos comptes à régler.

— En réglant le vôtre, on dirait que vous vous êtes fait de puissants ennemis.

— En réglant le vôtre, on dirait que vous avez plongé la Styrie dans le chaos.

C'était assez vrai.

— Ce n'était pas tout à fait mon intention.

— Une fois qu'on a décidé d'ouvrir la boîte, nos intentions ne veulent rien dire. Et la boîte est aussi vide qu'une tombe maintenant. Je me demande ce qui en découlera. De bons chefs s'élèveront-

ils de cette folie pour guider le peuple vers une Styrie plus droite, plus juste, un modèle pour le monde entier ? Ou garderons-nous les ombres de vieux tyrans sans pitié, qui tournent en rond dans les pas sanglants du passé ? (Il ne la quittait pas des yeux.) Que serez-vous ?

— Je pense qu'on verra.

— Je le pense aussi.

Il se retourna, son pas toujours inaudible, et ferma la porte, laissant Monza seule.

Tout change

— Tu n'as pas besoin de faire ça, tu sais.

— Je sais.

Mais Cordial en avait envie.

Cosca se tordit sur sa selle, frustré.

— Si seulement je pouvais te montrer que le monde dehors… grouille d'infinies possibilités !

Il avait essayé de le lui montrer sur tout le chemin depuis le minable village où étaient postées les Mille Épées. Il ne comprenait pas que Cordial le voyait déjà avec une douloureuse clarté. Et il détestait ça. En ce qui le concernait, moins de possibilités, c'était mieux. Et cela impliquait que d'infinies possibilités, c'était bien trop pour être à l'aise.

— Le monde change, évolue, renaît, et présente chaque jour un nouveau visage ! Un homme ne sait jamais ce que chaque moment lui réserve ! (Cordial détestait le changement. La seule chose qu'il détestait davantage, c'était de ne pas savoir ce que chaque moment lui réservait.) Il y a toutes sortes de plaisirs à tester ici. (Des hommes différents prennent des plaisirs dans des choses différentes.) S'enfermer loin de la vie, c'est… admettre la défaite !

Cordial haussa les épaules. La défaite ne l'avait jamais inquiété. Il n'avait pas de fierté.

— J'ai besoin de toi. Terriblement. Un bon sergent vaut trois généraux. (Il y eut un long moment de silence, bercé par le bruit des sabots de leurs chevaux.) Oh, j'en ai marre ! ajouta Cosca en buvant une gorgée. J'ai fait tout ce que je pouvais.

— Je l'apprécie.

— Mais tu es résolu ?

— Oui.

La plus grande peur de Cordial était qu'ils ne le laissent pas rentrer. Jusqu'à ce que Murcatto lui donne un document avec un grand sceau des autorités de la ville de Musselia qui détaillait ses torts en tant que complice dans le meurtre de Gobba, de Mauthis, du prince Ario, du général Ganmark, de Fidèle Carpi, du prince Foscar et du grand-duc Orso de Talins, et le condamnait à la prison à vie. Ou jusqu'à ce qu'il désire être libéré. Cordial était certain que cela n'arriverait jamais. C'était le seul paiement qu'il avait jamais demandé, le meilleur cadeau qu'on lui ait fait, et il était à présent plié dans sa poche intérieure, juste à côté de ses dés.

— Tu me manqueras, mon ami, tu me manqueras.

— Et toi aussi.

— Mais pas assez pour que je puisse te persuader de rester avec moi ?

— Non.

Pour Cordial, c'était là le retour au foyer si longtemps attendu. Il connaissait le nombre d'arbres sur la route qui menait aux portes, et il les compta avec un plaisir inouï. Impatient, debout sur les étriers, il aperçut la cabine du gardien, le coin d'un bâtiment de brique sombre surplombant la verdure. Une architecture qui n'aurait guère mis en joie la plupart des bagnards, mais le cœur de

Cordial fit un bond dans sa poitrine à ce spectacle. Il connaissait le nombre de briques dans l'arche, il les avait attendues avec impatience, il en avait longtemps rêvé. Il connaissait le nombre de clous de fer dans les grandes portes, il connaissait…

Cordial fronça les sourcils quand le chemin les mena face à la porte. Elle était ouverte. Un terrible pressentiment chassa sa joie. Qu'est-ce qui pourrait être pire qu'une prison aux portes grandes ouvertes ? Cela ne faisait pas partie de sa grandiose routine.

Il mit pied à terre, grimaçant à la douleur dans son bras droit, toujours en cours de guérison même si on avait retiré les attelles. Il marcha doucement vers la porte, presque effrayé à l'idée de regarder à l'intérieur. Un homme à l'air dépenaillé était assis sur les marches de la hutte où les geôliers auraient dû monter la garde.

— Je n'ai rien fait, dit-il, les mains en l'air. Je le jure !

— J'ai une lettre signée de la grande-duchesse de Talins, déclara Cordial en dépliant son précieux document, l'espoir toujours au cœur. Je dois être enfermé sur-le-champ.

L'homme le contempla un moment.

— Je ne suis pas un garde, mon ami. J'occupe seulement la hutte.

— Où sont les gardes ?

— Partis.

— Partis ?

— Avec les émeutes à Musselia, plus personne ne les payait, alors ils se sont volatilisés.

Cordial sentit un frisson d'horreur lui chatouiller la nuque.

— Les prisonniers ?

— Ils ont été libérés. La plupart d'entre eux se sont enfuis. Certains ont attendu. Ils s'enfermaient dans leur propre cellule la nuit, imaginez ça.

— Imaginez…, dit Cordial, rêveur.

— Ils ne savaient pas où aller, sûrement. Mais ils ont fini par avoir faim. Maintenant, ils sont partis. Il n'y a personne ici.

— Personne ?

— Seulement moi.

Cordial leva les yeux le long du chemin qui menait à l'arche. Tout était vide. Les couloirs étaient silencieux. Le cercle de ciel surplombait toujours la vieille cour, peut-être, mais le claquement familier des barreaux était absent. Pas de routine rassurante pour envelopper leur vie comme une mère entoure son enfant. Plus jamais les jours, les mois, les années ne seraient mesurées en petites parcelles. La grande horloge s'était arrêtée.

— Tout change, murmura Cordial.

Il sentit la main de Cosca sur son épaule.

— Le monde change, mon ami. Nous aimerions tous y retourner, mais le passé est le passé. Nous devons nous tourner vers l'avenir. Il nous faut changer, même si c'est douloureux, sinon nous resterons derrière.

Il n'avait sans doute pas tort. Cordial tourna le dos à la Sécurité, et remonta en silence sur son cheval.

— Nous tourner vers l'avenir.

Mais vers quoi ? Vers d'infinies possibilités ? Il sentit la panique l'envahir.

— Je ne sais pas de quel côté est l'avenir. Comment je peux faire pour me tourner vers lui ?

demanda-t-il.

Cosca sourit en faisant pivoter son cheval.

— Effectuer ce choix, c'est la vie. Mais puis-je émettre une suggestion ?

— Oui ?

— Je rejoindrai les Mille Épées, du moins ce qu'il en reste depuis le pillage de Fontezarmo, en route vers Visserine pour m'aider à récupérer le trône de Salier. (Il dévissa le bouchon de sa flasque.) Qui me revient entièrement de droit. (Il but une gorgée et rota, envoyant vers Cordial un arôme nauséabond de liqueur forte.) Un titre qui m'a été promis par le roi de Styrie, après tout. Le chaos règne sur la ville, et ces salauds ont besoin que quelqu'un leur montre le chemin.

— Toi ?

— Et toi, mon ami, et toi ! Personne n'est plus précieux au gouverneur d'une grande ville qu'un honnête homme qui sait compter.

Cordial jeta un dernier regard nostalgique à la porte qui disparaissait déjà derrière les arbres.

— Ils la refermeront peut-être un jour.

— Peut-être bien. Mais en attendant, je pourrais faire noble usage de tes talents à Visserine. J'ai des requêtes entièrement légitimes. Je suis né là-bas, tu sais. Et nous aurons du travail. Beaucoup de… travail.

Cordial fronça les sourcils.

— Est-ce que tu es ivre ?

— Ridiculement, mon ami, ridiculement, oui. C'est du bon alcool. De la bonne vieille eau-de-vie de raisin. (Cosca but une autre gorgée et fit un bruit de baiser.) Le changement, Cordial… le changement, c'est drôle. Parfois, les hommes changent pour le meilleur. Parfois, pour le pire. Et souvent, très souvent, si on leur en donne le temps, ou la possibilité… (Il secoua sa flasque, puis haussa les épaules.) Ils reviennent à la case départ.

Fins heureuses

Quelques jours après l'avoir jeté là, ils avaient installé des potences. Il les voyait de la petite fenêtre de sa cellule, s'il montait sur la palette pour appuyer son visage contre les barreaux. On pouvait se demander pourquoi un prisonnier se donnait tant de mal pour s'infliger ce spectacle, mais il ne pouvait pas s'en empêcher. Les potences servaient peut-être à ça. Quatre nœuds coulants sur une grande estrade en bois percée de trappes, qui leur permettaient d'exécuter quatre voyous d'un simple coup de levier. Impressionnant. Ils avaient des machines pour semer, des machines pour imprimer, et à présent, ils avaient aussi des machines pour tuer. C'était peut-être ce que Morveer avait voulu dire quand il parlait de la science, si longtemps auparavant.

Ils avaient pendu quelques hommes après la chute de la forteresse. Certains ayant travaillé pour Orso, ou offensé quelqu'un qui voulait se venger. Quelques mercenaires des Mille Épées également, qui avaient dû faire des choses bien atroces, parce qu'il n'y avait pas beaucoup de règles à transgresser durant un pillage. Mais personne n'avait été pendu depuis longtemps. Sept semaines, huit peut-être. Il aurait dû compter les jours, mais après tout, quelle différence ça aurait fait ? L'issue approchait. Il le savait.

Tous les matins, quand la lumière le réveillait en entrant dans sa cellule, il se demandait s'ils le pendraient avant la nuit.

Parfois, il se disait qu'il n'aurait pas dû se tourner contre Monza. Mais seulement parce que ça avait fini comme ça. Pas parce qu'il regrettait ce qu'il avait fait. Son père n'aurait probablement pas approuvé. Son frère aurait ricané, disant qu'il n'en attendait pas mieux. Rudd Séquoia aurait secoué la tête, et ajouté que justice serait faite. Mais Séquoia était mort, et la justice aussi. Le frère de Shivers était un salaud déguisé en héros, et ses ricanements ne valaient plus rien. Son père était retourné à la boue, et l'avait laissé trouver sa propre voie. Tant pis pour les hommes bons, et les choses bien.

De temps en temps, il se demandait si Carlot dan Eider s'était extirpée des ennuis où l'avait laissée son échec, ou si l'Infirme l'avait rattrapée. Il se demandait si Monza avait réussi à tuer Orso, et ce qu'elle en avait retiré. Il se demandait qui était ce salaud sorti de nulle part pour l'assommer. Mais la vie était ainsi. On n'a pas toujours réponse à tout.

Il était debout à la fenêtre quand il entendit des clés dans le couloir, et il sourit presque à l'idée de savoir que l'heure était venue. Il sauta de sa palette, sa jambe droite toujours raide là où Cordial y avait enfoncé son couteau, et se tint devant la porte de métal.

Il n'aurait jamais cru qu'elle viendrait elle-même, mais il était content que ce soit le cas. Content de pouvoir la regarder une dernière fois dans les yeux, même s'ils avaient le geôlier et une dizaine de gardes pour compagnie. Elle avait l'air en forme, pas de doute, pas aussi émaciée qu'avant, ni aussi dure. Propre, douce, belle et riche. Comme la royauté. Difficile de croire qu'elle ait eu affaire à lui.

— Regarde-toi, dit-il. La grande-duchesse Monzcarro. Comment t'as fait pour t'en tirer aussi bien ?

— La chance.

— C'est ça. Je n'en ai jamais eu beaucoup.

Le geôlier déverrouilla la porte et l'ouvrit. Deux des gardes entrèrent pour menotter Shivers. Il ne voyait pas bien l'intérêt de se défendre. Ça aurait juste servi à l'humilier. Ils le firent sortir dans le couloir, face à elle.

— On a fait un sacré chemin, Monza, non, toi et moi ?

— Un sacré chemin, dit-elle. Tu t'es perdu, Shivers.

— Non. Je me suis trouvé. Tu vas me pendre, maintenant ?

Il n'était pas ravi à cette idée, mais pas triste non plus. C'était mieux que de pourrir dans une cellule.

Elle le regarda un moment. Des yeux bleus et froids. Elle le regardait comme la première fois qu'ils s'étaient vus. Comme s'il ne pouvait pas la surprendre, quoi qu'il fasse.

— Non.

— Hein ? demanda-t-il, surpris, déçu même. Quoi, alors ?

— Tu peux partir. (Il ne bougea pas.) Pars. Tu es libre.

— Je ne pensais pas que ça t'importait encore.

— Est-ce que ça m'a jamais importé ? C'est pour moi, pas pour toi. Je me suis assez vengée.

Shivers eut un petit rire.

— Eh bien, qui l'aurait cru ? La Bouchère de Caprile. Le Serpent de Talins. Pleine de bonté, en fin de compte. Je pensais que tu te fichais des actes justes. Je pensais que pitié et lâcheté étaient une même chose.

— Dis que je suis lâche, alors. Je peux vivre avec ça. Mais ne reviens jamais. Ma lâcheté a ses limites.

Elle retira la bague de son doigt. Celle avec le gros rubis rouge sang dessus, et la jeta dans la paille à ses pieds.

— Prends-la.

— Si tu veux. (Il se pencha pour la ramasser et l'essuya sur sa chemise.) Je ne suis pas fier. (Monza s'éloigna vers l'escalier.) Alors, ça finit comme ça ? lança-t-il. C'est tout ?

— Tu penses que tu mérites mieux ?

Et elle disparut.

Il glissa la bague à son petit doigt et la regarda scintiller.

— Non, pire.

— Dégage, connard, grogna l'un des gardes en agitant son épée.

Shivers lui sourit.

— Oh, je suis déjà parti, ne vous inquiétez pas. J'en ai assez de la Styrie.

Il quitta l'obscurité du tunnel, atteignant le pont de Fontezarmo, le sourire aux lèvres. Il se gratta la joue, inspirant une profonde bouffée d'air frais. Tout bien considéré, et contre toute attente, il s'en sortait plutôt pas mal. Il avait peut-être perdu un œil en Styrie. Il ne partait peut-être pas plus riche qu'en sortant du bateau. Mais il était un homme meilleur, sans aucun doute. Un homme plus sage. Avant, il était son propre pire ennemi. Maintenant, il était le pire ennemi du reste du monde.

Il était impatient de retourner dans le Nord pour s'y trouver un travail. Il s'arrêterait peut-être à Uffrith, afin de rendre une petite visite à son ami Vossula. Il descendit la montagne, s'éloignant de la forteresse, ses bottes écrasant la poussière grise.

Derrière lui, le soleil se levait couleur sang d’encre.

Né en 1974, **Joe Abercrombie** a travaillé en tant que monteur sur des documentaires et des concerts avant de se consacrer entièrement à l'écriture. Le succès fut immédiat. Publié dans près de 15 pays, Joe se place en tête des meilleures ventes avec chaque nouvel ouvrage, au côté de **J.R.R. Tolkien**, **Terry Pratchett** et **George R.R. Martin**.
Il a été qualifié par le *Times* de « l'étoile la plus brillante de la nouvelle génération d'auteurs de Fantasy britannique ».
Servir froid a reçu le Ravenheart David Gemmell Award 2010.

REMERCIEMENTS

Comme toujours, quatre personnes indispensables :
Bren Abercrombie, aux yeux fatigués de l'avoir tant lu.
Nick Abercrombie, aux oreilles fatiguées
d'en avoir tant entendu parler.
Rob Abercrombie, aux doigts fatigués
d'en avoir tourné tant de pages.
Lou Abercrombie, aux bras fatigués de m'avoir tant soutenu.
Ensuite, mes remerciements chaleureux à :
L'adorable et talentueuse équipe de Gollancz, mon éditeur au Royaume-Uni, et de sa maison mère Orion, en particulier Simon Spanton, Jo Fletcher, Jon Weir, Mark Stay et John Wood. Et, bien sûr, tous ceux qui ont contribué à la fabrication, l'édition, la publicité, la traduction et surtout la vente de mes livres, où qu'ils soient dans le monde.
Aux artistes qui ont réussi à me donner une certaine élégance : Didier Graffet, Dave Senior et Laura Brett.
Aux éditeurs outre-Atlantique : Devi Pillai et Lou Anders.
Aux autres professionnels mordus qui ont fourni des services mystérieux et variés : Robert Kirby, Darren Turpin, Matthew Amos, Lionel Bolton.
À tous les écrivains qui ont croisé mon chemin, que ce soit par la voie électronique ou en chair et en os, et qui m'ont aidé, fait rire et inspiré quelques idées, et dont voici une liste non exhaustive : James Barclay, Alex Bell, David Devereux, Roger Levy, Tom Lloyd, Joe Mallozzi, John Meaney, Richard Morgan, Adam Roberts, Pat Rothfuss, Marcus Sakey, Wim Stolk et Chris Wooding.
Et enfin, ou plutôt d'abord :
Pour m'avoir généreusement soutenu, conseillé, nourri, désaltéré et pour son travail d'édition allant bien au-delà de son métier, mon éditrice, Gillian Redfearn. Que notre collaboration soit longue. Enfin quoi, je ne vais pas écrire ces trucs tout seul…

~ Ebook Juléa ~